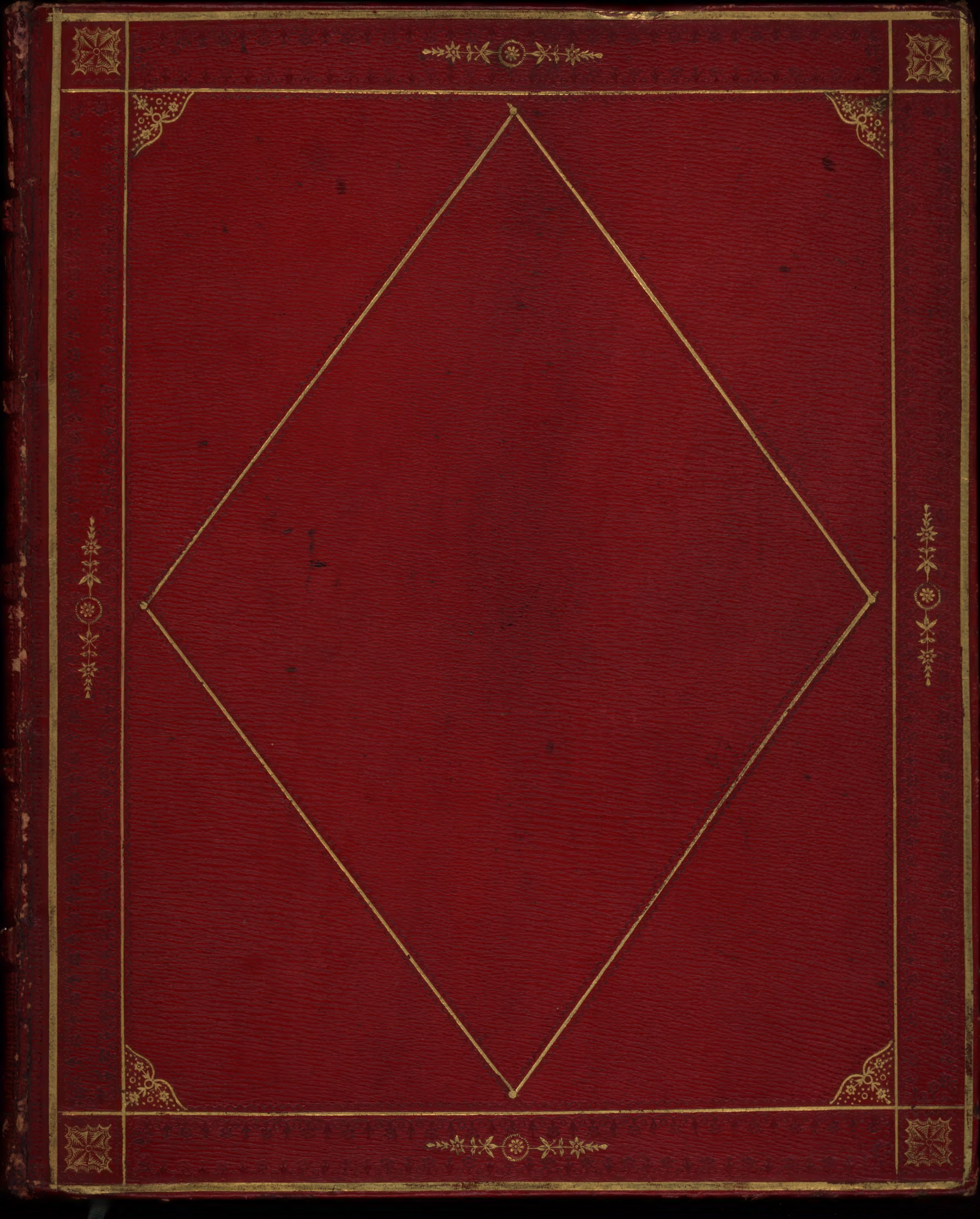
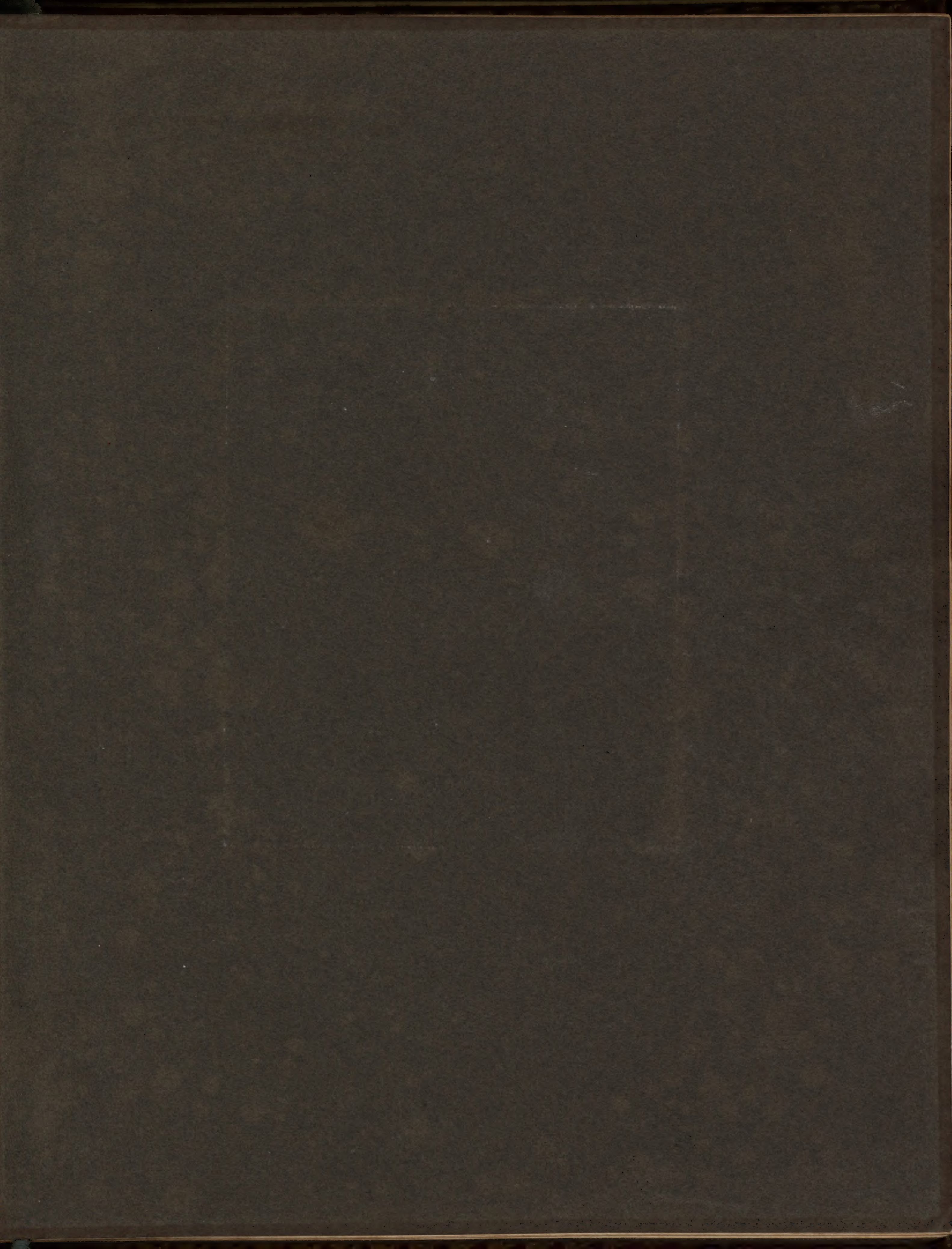



TOUT VIENT DE DIEU
Leigh.




B. c 5



RECHERCHES
SUR
L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS
DES ARTS DE LA GRÈCE;
SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA RELIGION DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;

SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTE.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez B. APPLEYARD, LIBRAIRE, *Queen Ann Street West* & *Wimpole Street*, CAVENDISH SQUARE.

M.DCC.LXXXV.



RECHERCHES

SUR L'ORIGINE, L'ESPRIT & LES PROGRÈS DES ARTS DE LA GRÈCE.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

Manieres dont les anciennes Médailles se sont conservées jusqu'à nous, &c. &c.

I. LES Romains, à l'exemple des Grecs, formerent des collections de Peinture & de Sculpture, comme celles que nous formons encore à présent. On trouvoit à Samos, dans le temple de Junon, une de ces collections d'anciennes Peintures, que Strabon appele *Pinacotheca*, ou tré-

ſor de Tableaux : (1) on conſerveroit, dans le même endroit, des ſtatues très-précieuſes par leur antiquité ; le Triumvir Antoine en ayant enlevé quelques unes, Auguſte parvenu à l'Empire, les fit rendre aux Samiens. (2) Veſpaſien fit placer dans le temple de la Paix, une partie des Tableaux & des Statues, que Néron avoit otés à la Grèce : (3) ces monumens choiſis dans ce qu'il y avoit de plus beau parmi les ouvrages de l'Art, (4) périrent avec la Bibliotheque raſſemblée dans le même édifice, (5) par l'incendie qui le conſuma, dans l'an 191 de notre Ere, vers la fin du regne de Commode. (6) Cette perte fut ſans doute, l'une des plus grandes que les arts & les lettres ayent eſſuyée.

II. Les anciens recueillirent auſſi des trépieds, des pateres, des vaſes de toute eſpece, (7) & des petites ſtatues de bronze ;

(1) Strab. *Geog. lib.* xiv. *p.* 637. Καὶ τὸ Ηραῖον, *ἀρχαῖον ἱερον, ϗ νεὼς μὲγας, ὃς νῦν πινακοθήκη ἐςι· χωρὶς δὲ τοῦ πλήθοις τῶν ἐνταῦθα κειμὲνων πινάκων, ἄλλαι πινακοθῆκαὶ, ϗ ναΐσκοι πινὲς εἰσι, πλήρεις τῶν αρχαίων τεχνῶν. Atque Junonis antiquum fanum, ac magnum templum, quod nunc reponendis tabulis uſurpatur. Extra multitudinem tabularum ibi poſitarum, alia ſunt etiam tabularum repoſitoria, et ſacella, quædam plena antiquorum artificiorum.* Τὸ τε *ὕπαἰθρον, ὁμοίως μεςόν ἐςι τῶν ἀρίςων αὐδριάντων. Similiter locus ſub dio patens, plenus eſt optimarum ſtatuarum.*

(2) Strab. *in eod. loc.*

(3) Plin. *lib.* xxxiv. *p.* 199. *Atque ex omnibus, quæ retuli, clariſſima quæque jam ſunt dicata Veſpaſiano principe in templo Pacis, aliis que ejus operibus, violentia Neronis in urbem convecta, et in ſellariis domus aureæ diſpoſita.*

(4) Plin. *ub. ſupr.*

(5) Gal. *de lib.* i. *T.* IV. *p.* 363. A.

(6) Diod. *lib.* lxxii. *p.* 829. & Gal. *ub. ſupr.*

(7) Vid. Horat. Odar. *lib.* iv.

bronze; telle étoit celle d'Auguſte encore enfant, ſur la baſe de laquelle on liſoit en lettres de fer, le nom de *Thurinus*, que ce prince porta d'abord. (8) Quelques antiquaires ont penſé que cette figure étoit gravée ſur une médaille, mais Suétone qui l'avoit poſſédée, lui donnant le nom d'*Imaguncula*, nous montre qu'elle étoit du genre de ces petits bronzes dont nous avons encore une aſſez grande quantité. Cet auteur en ayant fait préſent à l'Empereur Nerva, il la fit plaçer parmi celles qu'il réveroit dans ſon appartement, & auxquelles on donnoit par cette raiſon le nom de *cubiculares*, (9) ou ſtatues à tenir dans des chambres : ces petites figures ſe dépoſoient ordinairement dans les *Laraires* ou chappelles domeſtiques, comme étoit celle où Alexandre Severe, avoit raſſemblé les portraits des Princes, & ceux des hommes les plus recommandables par leurs vertus : on trouvoit parmi ceux-ci la ſtatue d'Apollonius de Thyane, & ſuivant un auteur copié par Lampride, les images de Jeſus Chriſt, d'Abraham & d'Orphée, que ce prince révéroit avec celles de ſes ancêtres, (10) & auxquels ils faiſoit des

(8) Sueton. in Auguſt. *cap.* 7. *Thurinum cognominatum ſatis certa probatione tradiderim, nactus puerilem imagunculam ejus æream veterem, ferreis ac pene jam exoleſcentibus literis hoc nomine inſcriptam, quæ dono a me principi data inter cubiculares colitur.*

(9) Vid. *note ſupr.*

(10) Ael. Lamprid. *Alex. Sev. p.* 989. *Matutinis horis in Larario ſuo (in quo & divos principes, ſed optimos electos et animas ſanctiores, in queis et Apollonium, et quantum ſcriptor ſuorum temporum dicit, Chriſtum Abraham et Orpheum, et hujus ce modi Deos habebat, ac majorum effigies) rem divinam faciebat.*

facrifices journaliers. Ainfi, ces Laraires étant des collections de ftatues des Dieux, & des Ancêtres de ceux qui les poffédoient, il devoit s'en trouver dans toutes les maifons des particuliers.

III. Curieux de toutes les productions des Arts, les anciens recueillirent avec foin, des pierres gravées de toute efpece : Pompée confacra dans le Capitole la collection de Pierres, qui avoit appartenu à Mithridate Roi du Pont. (11) Jules Céfar plaça de même fix tablettes de Pierres gravées, dans le temple de Vénus dont il fe difoit defcendu ; & Marcellus, fon neveu, en confacra une dans la chapelle d'Apollon conftruite fur le mont Palatin. (12) Ces fortes de collections portoient chez les anciens le nom de *Dactyliothecæ*, ou tréfor de bagues ; on voit par une loi *du Digefte*, que l'ufage de les ramaffer & de les regarder comme des effets précieux, fubfiftoit encore fous le regne de Juftinien ; c'eft à dire au commencement du fixieme fiecle de notre Ere, où le code fut compilé : (13) quoiqu'alors les arts fuffent totalement anéantis, quoique la gravure des pierres, & des

(11) Plin. *lib.* xxxvii. *cap.* v. *p.* 266. *Gemmas plures, quod peregrino appellant nomine* Dactyliothecam, *primus omnium habuit Romæ privignus fyllæ fcaurus. Diuque nulla alia fuit, donec Pompeius Magnus eam, quæ Mithridatis regis fuerat, inter dona in Capitolio dicaret.*

(12) Plin. *ub. fupr.* *Hoc exemplo Cæfar dictator fex* Dactyliothecas *in Æde Veneris Genitricis confecravit : Marcellus Octavia genitus in Palatina Apollinis cella unam.*

(13) Digeft. *de Legat.* 3. 52. *fect.* viii.

médailles

médailles de ces tems là fut également barbare, on ne laiſſoit pas de faire encore un très-grand cas des pierres antiques, bien que l'on negligéat entiérement les Peintures, & les ouvrages de la Sculpture des tems les plus floriſſans.

IV. Aléxandre le grand, parvenu au plus haut point de ſa fortune, prit un ſoin particulier des monumens deſtinés à le repréſenter ; il défendit par un édit public à tout artiſte de faire ſes portraits, & ne permit qu'au ſeul Apelle de le peindre, au ſeul Lyſippe de ſculpter ſes ſtatues, & au ſeul Pyrgotele de graver ſes images. (14) Cependant, on ne voit pas qu'il ait employé les mêmes précautions à l'égard de ſes monoies, dont néanmoins la gravure, comme celles des médailles de Lyſimachus & des autres ſucceſſeurs de ce prince, eſt au moins auſſi parfaite que tout ce qui nous reſte de la gravure en pierre. Les auteurs du même ſiecle qui nous parlent des collections de peintures, de ſtatues, de pierres gravées & d'autres monumens antiques, ne nous diſent rien qui puiſſe nous faire ſoupçonner, que de leur tems on ait eu connoiſſance de quelque collection de médailles : en nous conſervant les noms, & quelquefois les deſcriptions des ouvrages des Peintres, des Sculpteurs, des Ciſeleurs, & même des Graveurs en pierre les plus célébres, aucun ancien écrivain n'a parlé des artiſtes diſtingués dans la gravure des monoies. Il n'exiſte aucun témoignage

(14) Plin. *lib.* xxxvii. *cap.* i. *Item hic imperator edixit ne quis ipſum alius quam Apelles pingeret, quam Pyrgotales ſculperet quam Lyſippus ex ære duceret.*

capable

capable de nous affurer que les anciens ayent faits de leurs médailles, le cas que nous en faifons aujourd'hui, & qu'à tous égards elles méritent, autant que tous les autres monumens de l'antiquité. Frappé de cette fingularité, un favant a cru pouvoir avancer de nos jours, que " les mé-
" dailles Grecques ne furent pas deftinées à repréfenter
" le fouvenir des faits. (15) Envain, dit il, on m'objecteroit
" la beauté & l'élégance des médailles anciennes ; l'art de
" graver s'eft perfectionné, parce que les autres arts dont il
" dépend fe font auffi perfectionés, il a fuivi naturellement
" le fort de la peinture & de la fculpture, & quand il a pro-
" duit des chefs d'auvres, c'eft qu'il en avoit en tout genre
" fous les yeux qu'il ne pouvoit fe difpenfer d'imiter ; mais
" les anciens ne lui ont jamais accordé les diftinctions, dont
" ils honoroient les arts qui devoient faire paffer leur gloire
" à la poftérité ; & l'hiftoire qui nous a confervé les noms
" de tant de peintres de Sculpteurs, d'Architectes & même
" de graveurs en pierres n'a célebré aucun graveur en mé-
" dailles, à moins cependant qu'on ne dife que ces deux
" dernieres profeffions n'étoient pas diftinguées autrefois,
" & qu'elles étoient exercées par les mêmes ouvriers ;" nous verrons dans la fuite ce que l'on doit croire de cette derniere opinion : mais il nous femble que celle qui prétend que jamais les médailles des anciens ne furent deftinées à con-

(15) Mémoires de l'Académie, des Infcript. *T.* XXIV. *p.* 30.

ferver

ſerver la mémoire des événemens, demande quelque modification: car outre que nous montrerons des médailles Grecques indubitablement deſtinées à cet uſage, c'eſt qu'encore nous apprenons de Plutarque, qu'Alexandre ſe rioit de l'attention de Philippe ſon pere, à faire repréſenter ſur ſes monoies, les victoires qu'il avoit remportées dans les Jeux publics de la Grèce. (16) Cet exemple ſuffiroit ſeul à nous montrer, que les monoies des Grecs furent au moins quelquefois deſtinées à faire paſſer leur gloire à la poſterité; & ſi l'on n'accorda pas aux Graveurs qui les exécuterent, les mêmes diſtinctions qu'aux autres artiſtes, à qui ils n'étoient pas inférieurs dans leur genre, ſi enfin on ne fit pas de collections de leurs ouvrages, comme on en fit de ceux de tous les autres arts, c'eſt que vraiſemblablement, en voulant faire ces collections, on trouva des difficultés dont la nature ſe développera dans la ſuite de ces recherches.

V. Toute conjecture ſur les antiquités doit être fondée ſur l'autorité des auteurs anciens, ou ſur celle des formes des monumens antiques. L'union & l'accord des témoignages des uns & des autres, donnent aux faits qui s'en déduiſent la certitude des faits hiſtoriques; le ſilence des auteurs, & ſur tout de Julius Pollux qui ayant écrit expréſſe-

(16) Plutarch. *in Alexand. p.* 666. Οὐδὲ γὰρ ἀπὸ παντὸς οὐδὲ πᾶσαν ἠγάπα δόξαν, ὡς Φίλιππος, λόγου τε δεινότητι σοφιστικῶς καλλωπιζόμενος, καὶ τὰς ἐν ὀλυμπίᾳ νίκας τῶν ἁρμάτων ἐγχαράττων τοῖς νομίσμασιν. *Neque enim undiqueque, neque gloriam aucupabatur omnem, ut Philippus qui ſophiſtarum more facundiam ſuam oſtentabat, et victoriis curruum Olympiacis ſuis nummos ſignabat.*

ment

ment des anciennes monoies, (17) n'a parlé d'aucune collection qu'on en ait faite, nous fait conjecturer que jamais les anciens n'en recueillirent: & jusqu'à présent aucune découverte ne peut nous faire soupçonner, que l'on en ait ramassée. Ciceron, (18) Atticus & Varron rechercherent avec un soin extrême les portraits des hommes célébres: ce dernier en publia jusqu'à sept cens; (19) mais ils étoient tous pris des statues, ou des bustes des pierres gravées, qui existoient, sans que l'on sache si les médailles furent employées à cet objet. Si dans aucun tems l'on put avoir espérance d'en recouvrer quelque collection, ce fut quand on découvrit les villes d'Herculanum, de Pompeia & de Stabbia, ensevelies sous les laves, les cendres & les pierres ponces rejettées par le Vésuve, dans la premiere année du regne de l'Empereur Titus, qui tombe à la 79e de notre Ere. (20)

Herculanum recouverte d'un terrein qui s'éleve en quelques endroits jusqu'à 70 & 80 palmes au dessus de son ancien plan, a conservé la plupart des monumens qu'elle contenoit quand elle fut détruite: mais par un espece de paradoxe historique, l'on y a trouvé des médailles, assurément frappées dans des tems postérieurs à son attérissement;

(17) Jul. Pollux. *Onomast. lib.* ix. *cap.* vi
(18) Plin. *lib.* xxxv.
(19) Idem. *ub. supr.*
(20) Diod. Cass. *lib.* lxvi. *p.* 755.

& quand

& quand on ne fauroit pas, au moyen des traces laiffées par les fouilles qu'on y fit anciennement, & par une infcription, où il eft parlé des ftatues qu'on enleva de cette ville, (21) dans le fiecle qui fuivit fa deftruction, qu'autrefois on fit des recherches dans le terrein qu'elle occupoit, ces médailles, affurément perdues par ceux qui travaillerent à ces fouilles, euffent fuffi à nous apprendre qu'elles furent faites. L'infcription érigée à leur occafion, ne difant pas qu'on y ait trouvé autres chofes que des ftatues, nous laiffe dans l'incertitude fi l'on en tira quelque *collection* de médailles : d'ailleurs, les meubles de bronze qui fe font trouvés répandus dans les rues d'Herculanum & de Pompeia, joint au très-petit nombre de fquelettes qu'on y a découvert, montrent affez que les malheureux habitans de ces villes eurent le tems de fe fauver, & d'emporter avec eux quelques-uns de leurs effets les plus précieux ou les plus aifés à enlever.

On a retrouvé dans une chambre découverte à Herculanum, un coffre de fer vuide, mais renverfé fur le pavé : ce coffre paroiffant avoir été deftiné à contenir de l'argent, donna lieu de croire qu'on avoit enlevé à la hâte les effets qu'il contenoit. Les travailleurs employés dans les ruines de *Stabia,* aujourd'hui *Gragnano,* en déterrerent trois corps ; l'un, qui étoit celui d'un enfant portoit une *bulle d'or* au col;

(21) Lettre fur la découverte d'Hercul. par Mr. l'Abbé Winckelmann.

l'autre étoit celui d'une femme, qui conduiſoit cet enfant par la main ; elle portoit des bracelets d'or d'une valeur aſſez conſidérable, & des pendans d'oreille de même métal, ce qui la fit regarder comme une perſonne d'un rang diſtingué : la troiſieme parut être un eſclave ; il y avoit près d'elle une caſſete de bois, que le contact de l'air réduiſit bientôt en pouſſiere ; cette caſſete contenoit des vaſes ou taſſes en argent, avec leurs ſoucoupes d'une forme très-élégante, & d'un très-beau travail. Ces femmes, ſurpriſes dans leur fuite par les cendres qui les arrêterent, emportoient ſans doute les meubles que l'on a découverts avec elles. Il en fut de même d'un homme, dont le ſquelette, couché ſur les degrés d'un eſcalier qu'il deſcendoit pour s'enfuir, s'eſt trouvé à Herculanum : il tenoit en main une bourſe de cuir, facile à reconnoître par l'empreinte qui en étoit reſtée dans l'eſpece de ciment, formé par l'eau & les cendres dont elle étoit entourée, & qui conſervoit les médailles dont elle étoit remplie. (22)

L'un des plus précieux monumens en ce genre, fut découvert en 1739, à Herculanum : c'eſt un médaillon de Néron en argent du poids d'une once : (23) cependant, il le cede en mérite comme en valeur, à un autre médaillon en or, du poids d'une once un quart, frappé en Sicile, avec la tête d'Auguſte, & une Diane au revers. Ce prince y porte le titre

(22) Voyage d'un Franc. *en Ital.* en 1765 & 1766.
(23) Lettr. *ſur l'Hercul. p.* 60.

d'Empereur

d'Empereur pour la XVe. fois, (24) on la retrouvé ce moment en 1759, dans une chambre d'une maiſon de Pompeia, avec douze autres médailles en or. Au reſte quoique le nombre de celles-ci & de celles d'argent ſoit peu conſidérable, on ne laiſſe pas d'avoir déterré dans ces excavations, un très-grand nombres de médailles en bronze. Je les ai examinées avec ſoin, mais je n'y ai pu trouver une ſeule médaille Grecque; quoiqu'Herculanum en ait aſſurément frappée dès les tems les plus anciens, puiſqu'il en exiſte une en bronze avec la forme des plus anciennes lettres *Grecques*, ou *Pélaſgues* : (25) une choſe très-remarquable, c'eſt qu'à la face de cette médaille on voit une tête d'Hercule, & au revers un cavalier très-reſſemblant à celui qui s'obſerve ſur les médailles Rhuniques, dont on retrouve encore les caracteres dans cette médaille d'Herculanum. Il y en a d'autres avec la légende HPAKΛEION: (26) celles-ci ſont d'un tems bien plus moderne. Mais rien n'eſt plus ſingulier, que de voir qu'il ne s'en ſoit conſervée aucune dans les ruines de cette ville, où pourtant elles ont été faites: cela ſemble prouver, qu'au tems de ſa deſtruction, elles y étoient très-rares, peut-être même qu'il n'y en exiſtoit plus. Il en eſt de même des *vaſes peints*, qui ſe déterrent ſi fréquemment dans les tombeaux de la Campanie, & dont cependant il ne s'eſt trouvé

(24) Muſæ. *Hercul.* *T.* II. *Vid. Præf.*
(25) Venuti Della Fond. d'Hercol. *p.* 18.
(26) Orig. Italic. *di* M. *Guarnacei.* *T.* II. *T.* X. N° 4 & 5.

aucun fragment, ni à Herculanum ni à Pompeia, ni à Stabia, comme me l'a plusieurs fois assuré Camillo Paderni, & ceux qui assistoient autrefois à toutes les fouilles faites dans ces villes.

VI. Ceci nous montre, qu'à l'époque où le Vésuve désola la Campanie, ce n'étoit pas dans les villes de cette province, que l'on trouvoit des vases en terre avec des peintures qui n'y étoient plus en usage, non plus que des monoies Grecques, qui n'ayant plus de cours, y étoient devenues très-rares, mais dans les tombeaux, où plus anciennement on avoit renfermé des vases & des médailles de cet espece, qui s'y retrouvent encore chaque jour. Il se pourroit bien que la difficulté de faire des collections de médailles Grecques, ait été bien plus grande pour les anciens, qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les modernes: nous donnerons bientôt les raisons de cette singularité: en attendant, il est assuré que les médailles consulaires sont les plus anciennes de toutes celles qu'on a découvertes dans les trois villes retrouvées de nos jours; vingt cinq de ces médailles en argent furent déterrées en 1739; toutes les autres sont des tems des Empereurs, & les plus abondantes sont celles de Néron & de Vespasien.

VII. Mr. l'Abbé Winckelmann assure qu'on n'a trouvé aucun squelette, ni dans les ruines d'Herculanum, ni dans celles de Pompeia: (27) cela lui fait conjecturer que tous

(27) Lettre *sur la déc.* d'Hercul.

les

les habitans de ces villes eurent le tems de prendre la fuite : cependant, il eſt certain que vers l'an 1756, indépendament du ſquelette dont il a été parlé ci-deſſus, l'on en avoit déja découvert dans Herculanum, juſqu'à douze autres, qui bientôt ſe réduiſirent en pouſſiere. (28) J'ai vu moi-même, à Pompeia, dans une chambre ſituée près d'un petit bain de forme ronde, le ſquelette d'une femme qui n'avoit pu ſortir de l'endroit où on la trouva : l'un de ſes coudes s'appuyoit ſur le rebord d'un très-grand vaſe, à côté duquel elle étoit aſſiſe ; ſon attitude marquoit le plus profond abattement : tous les os de ce ſquelette reſtés à leur place, étoient de la plus parfaite blancheur, comme de la plus parfaite conſervation. On a auſſi trouvé dans les priſons de Pompeia, les ſquelettes des priſoniers qu'elles renfermoient ; on n'eut vraiſemblablement pas le tems de leur ouvrir les portes, & ſans doute qu'ils n'eurent pas celui de les forcer : toutes ces circonſtances me font penſer, que les ſables, les cendres & les pierres ponces qui ſe jetterent d'abord ſur Herculanum & Pompeia, s'y accumulerent en aſſez peu de tems, pour ôter à quelques-uns de leurs habitans le tems de ſe mettre à couvert : ceux qui ne tarderent pas un moment à fuir, purent ſeuls échapper ; les meubles abandonnés dans les rues, montrent qu'ils n'emporterent que très-peu de choſes avec eux, & ces effets qu'ils ſauverent devoient être de la nature de ceux dont

(28) Lettre ſur Hercul. *T.* I. *p.* 68.

il étoit le plus aiſé de ſe charger: ainſi, tout nous porte à croire que ces villes ſont reſtées enterrées, avec preſque tout ce qu'elles ont contenu, au moment de leur attériſſement.

VIII. Herculanum & Pompeia avoient été preſque détruites (29) par un tremblement de terre, qui précéda de 16 années ſeulement, celle où elles diſparurent pour toujours : ainſi, les maiſons, & pour le moins la plupart des peintures qu'on y a trouvées, ont été faites dans cet eſpace de tems où Pétrone, & Pline qui périt près de Stabia, dans le tems même de l'éruption qui les enſevelit, nous aſſurent qu'il n'exiſtoit plus de Peinture, & que cet art étoit totalement déchu de ce qu'il avoit été autrefois : (30) il n'en étoit pas ainſi de la Sculpture, puiſque la tête de *Séneque* en bronze, les ſtatues de *Néron*, de *Veſpaſien*, de *Titus*, & celle du fils de *Cornelius Balbus*, aſſurément faites vers cette même époque, montrent qu'alors même la ſculpture l'emportoit de beaucoup ſur la peinture. Près du marché public d'Herculanum, il y avoit une maiſon très-vaſte, accompagnée d'un jardin & d'une grande piece

(29) Cet événement arriva ſous le regne de Néron, le 5 Fevrier de l'An 63 de notre Ere, il en eſt parlé dans le quinzieme livre des annales de Tacite, *(cap.* xxii. *p.* ccxlvii. *note* 26.) & dans Séneque. *(Nat. Quæſt. lib.* vi. *cap.* i. *p.* 454 & 455.)

(30) T. Petron. arb. *Satyric. p.* 320. *Cur pulcherrimæ artes periiſſent, inter quas Pictura ne nimium quidem ſui veſtigium reliquiſſet.* Et Plin. *Hiſt. Nat. lib.* xxxv. *cap.* i. *Primumque dicemus, quæ reſtant de Pictura, arte quondam nobili.——Nunc vero in totum marmoribus pulſa,* &c. &c.

d'eau :

d'eau : il s'eſt trouvé dans cette maiſon une Bibliotheque entiere, compoſée de près de deux milles volumes, dont plus de mille ont été placés dans le *Muſæum* de Portici : les autres, d'abord négligés, parce qu'on les prit pour des charbons, ont été détruits ou mis ailleurs. En conſidérant la difficulté de ſe procurer des livres, avant la découverte de l'imprimerie, cette Bibliotheque doit être regardée comme très-conſidérable pour le tems où on la fit. Des cabinets de verdure, ſoutenus par des colones pratiquées dans les jardins de cette maiſon, étoient ornés de ſtatues en bronze d'un ſtyle fort ancien, ce ſont elles qui ſe voyent ſur les degrés qui conduiſent au *Muſæum :* des buſtes en marbre, maintenant conſervés dans les antichambres du palais de Portici, accompagnoient ces ſtatues ; ces buſtes, très-précieux, pour les ſujets qu'ils repréſentent, ſont pour la plupart exécutés d'une excellente maniere. L'un d'eux nous a conſervé la tête d'Archimede, dont le nom étoit écrit avec un pinceau. Un très-beau pavé de marbre d'Afrique & de jaune antique, employé aujourd'hui dans la ſeconde chambre du *Muſæum*, à été tiré de l'un des deux pavillons qui décoroient cette maiſon, ſituée ſur la mer, & enterrée de 102 palmes meſure de Naples, ſous les laves & les cendres du Véſuve.

IX. Parmi les ſtatues en marbre tirées d'Herculanum, on remarque une petite figure de Diane, dont les cheveux, étoient dorés, & la tunique bordée d'une bande peinte

en

en pourpre & rélevée d'une broderie. Quoique d'un très-ancien ſtyle Grec, qui fait regarder comme *Etruſque* l'ouvrage de cette ſtatue, elle eſt néanmoins d'un tems poſtérieur à celui où l'on fit une Minerve plus grande que nature, trouvée dans les mêmes fouilles, & dont l'attitude montre qu'elle étoit dans l'action de combattre : cette Déeſſe tient ſon *égide*, qu'elle fixe avec la main, & qui s'étend ſur ſon bras en forme de bouclier. Ces deux morceaux de Sculpture, quoiqu'indubitablement traités dans un ſtyle, de beaucoup antérieur à celui des tems de Phidias & de Polyclete, ne peuvent cependant ſe comparer pour l'ancienneté, à une tête de bronze également trouvée à Herculanum : les cheveux de celle-ci ſont annellés, & formés de fils de bronze repliés ſur eux mêmes pour former des boucles : on y reconnoit la maniere employée dans les anciennes Proſerpines, dont les têtes ſont ſi ſouvent répétées ſur les médailles de Syracuſe, deſquelles on parlera ci-après. Ces figures étoient déja des antiquités d'un tems reculé, dans celui où Syracuſe fut fondée, vers les premieres Olympiades. De tous les grands ouvrages de ſculpture en bronze, parvenus juſqu'à nous, cette tête eſt ſans contredit la plus ancienne ; c'étoit un monument d'une très-haute antiquité pour le ſiecle où le Véſuve fit la premiere éruption, dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire : le choix de ce morceau, comme celui de la Minerve dont on vient de faire mention, montre dans celui qui le fit, & qui ne put conſidérer ces figures par leur beauté,

mais

mais ſeulement par leur ſingularité, relative au tems où elles avoient été faites, qu'il y eut alors dans les villes dont on les a déterrés des amateurs intelligens & curieux, qui cherchoient à ramaſſer les monumens précieux, ſoit par rapport à leur antiquité, ſoit par rapport à l'art ; on a trouvé avec ces monumens des têtes de bronze de la plus grande beauté ; telles ſont entr'autres celle d'un jeune Hercule, mais ſurtout celle d'un Bacchus barbu, à qui l'on a donné le nom de Platon, & qui ſurpaſſe infiniment tout ce qui eſt connu en bronze : l'examen de cette tête abſolument idéale, dont nous avons eu occaſion de parler ailleurs, (31) ne nous permet pas de douter qu'elle ne ſoit d'un des plus grands maîtres, qui vécut dans les plus beaux ſiecles des arts de la Grèce. Plus la curioſité pour les arts & les antiquités ſe montre, dans les monumens de tous les genres découverts à Herculanum, plus il eſt étonnant de n'y entrevoir aucune trace de cette même curioſité, à l'égard des anciennes médailles, qui devoient être également recommandables, ſoit qu'on les regardat comme des morceaux antiques, comme des ouvrages des arts, ou enfin, comme des monumens également intéreſſans à l'hiſtoire, à la Géographie, & même à la religion des peuples.

X. Avec un très-grand nombre de figures en bronze, preſque toutes plus grandes que nature, l'on en a découvert

(31) Voyez la *note* 199, du premier vol. de cet ouvrage, *p.* 342.

à Herculanum deux plus petites, qui repréſentent des Athletes ; il y en a une d'un Faune, agité des fumées du vin & ſe ſoutenant avec peine ; on y voit encore celle d'un Mercure aſſis : toutes ces ſtatues ſont d'un très-beau ſtyle, comme la plupart de celles d'un petit volume, qui ont été trouvées dans différentes maiſons. Les tables de marbre, les pavés en moſaïque, une incroyable quantité de vaſes des plus belles formes, & de la plus parfaite exécution, quelquefois ornés de bas-reliefs rélevés en argent, ont été déterrés des même ruines : tous ces morceaux, de la plus grande élégance & du plus beaux choix, n'en montrent cependant pas davantage que les inſtrumens les plus uſuels. Des candélabres de toutes ſortes, des vaſes de cuiſine de toute eſpece, ciſelés ou relevés par des filets d'argent, doublés même de ce métal, ſont travaillés avec le plus grand ſoin. La même recherche ſe retrouve dans les balances, dans les meſures des liqueurs, dans les lampes, & même dans des poids de marbre noir ou de bronze, dont les chiffres ſont en argent : tout, dans ces découvertes, montre que la ville où on les a faites devoit être très-opulente ; car il n'y a que les richeſſes qui puiſſent procurer des meubles de cette valeur, preſqu'également répandus juſques dans les moindres habitations. C'eſt par eux, bien plus que par la beauté des maiſons, qu'à peine on avoit eu le tems de rétablir, qu'il faut juger de l'aiſance de cette ancienne ville, au tems où elle fut renverſée.

XI. Les

XI. Les effets de toute espece découverts à Stabia & à Pompeia, égalent en général pour l'élégance & la recherche, ceux que l'on a trouvés à Herculanum: c'eft même de Stabia que l'on a tiré les plus belles peintures. Quatre petits tableaux peints fur mur y furent furement apportés d'ailleurs, dans la maifon où ils fe font confervés; & de ce qu'on les trouva appuyés les uns fur les autres, l'on jugea qu'on étoit au moment de les placer dans l'appartement auquel ils étoient deftinés : le travail de ces peintures eft recherché, le coloris agréable & le deffin affez correct. Si l'on a déterré dans les ruines d'Herculanum, le beau trépied foutenu par trois jeunes *Faunes*, dont l'extrémité inferieure fe termine en jambe de bouc, & dont l'ouvrage ne peut être mieux entendu & mieux éxécuté, l'on a auffi déterré à Pompeia le beau trépied placé vis-à-vis du premier, dans la premiere chambre du cabinet de Portici. La compofition de ce morceau ne peut être plus heureufe : trois Sphinx, à tête de femme avec des yeux d'argent, y font travaillés d'un extrême délicateffe, & des têtes de Bacchus *barbu*, repréfentées fur les pieds de ce meuble, indiquent le Dieu auquel on l'avoit confacré. Il n'exifte aucun morceau d'orfévrerie fupérieur à ce trépied ; qui, avec les armures magnifiques & tant d'autres effets précieux retrouvés à Pompeia, montre que cette ville, comme celle de Stabia, n'étoit pas moins opulente qu'Herculanum, qu'on croit cependant avoir été la principale des trois villes, détruites en même tems, par l'éruption du Volcan.

XII. Ces villes étoient assez peuplées, si l'on en juge par les édifices construits pour contenir la plus grande partie de leurs habitans : le théatre, qui subsiste encore à Herculanum, & sur lequel s'élevent dix huit rangs de siéges, pouvoit contenir trente mille spectateurs, sans compter ceux du parterre : le pavé en étoit de marbre, ainsi que celui des portiques pratiqués au dessus des siéges : les socles de ces portiques, leur entablement, & la baze d'un char à quatre chevaux de bronze doré qui les couronnoit, étoient des marbres les plus rares. Comme il est à supposer, qu'en aucun tems tous les habitans de la ville ne se trouvoient réunis dans ce théatre, & qu'il est même difficile de croire que jamais il y en assistat plus de la moîtié, sa construction paroit indiquer, qu'Herculanum, quoiqu'appelée dans les auteurs (32) une *petite ville*, étoit néanmoins peuplée d'au-moins soixante mille personnes. Tacite parlant de Pompeia, comme d'une ville célebre de la Campanie, (33) semble la mettre au dessus d'Herculanum, la circonférence intérieure, de son amphithéatre est de trois mille palmes mesure de Naples, (34) il a quatrevingt quatre rangs de siéges : étant sans comparaison plus vaste que le théatre d'Herculanum, Pompeia paroit avoir été la plus peuplée de ces deux villes. Le théatre de cette derniere n'étoit guerre plus grand que celui de Stabia, assurément construit

(32) Senec. *Quæst. Nat. lib.* vi. *c.* i. *Herculanensis Oppidi pars ruit.*
(33) Cornel. Tacit. Ann. *lib.* xv.
(34) Lettres sur Hercul. *p.* 36.

avant

avant que Sylla ne la détruisit : Stabia paroit donc avoir été rebatie après l'époque de la guerre des Marses ; Rome alors même n'avoit pas de théatre en pierre, puisque celui de Pompée fut le premier qu'on y construisit. D'après ces édifices, conservés dans leur plus grande partie à Herculanum, à Pompeia & à Stabia, il semble que leur population vers le tems où elles furent renversées, devoit monter tout au moins à 180 mille habitans. Les révolutions qu'elles essuyerent, les guerres dans lesquelles elles furent enveloppées, les circonstances qui obligent souvent les particuliers à cacher leur argent, oublié ensuite par la mort où l'éloignement de ceux qui enterrent ces sortes de dépots, eussent fait esperer d'en retrouver quelques-uns dans trois villes aussi peuplées, & aussi riches que l'étoient celles de la Campanie, qui furent englouties presqu'en un moment ; cependant il ne s'en est rencontré aucun : ces dépots étant regardés comme l'une des sources, au moyen desquelles un très-grand nombre de médailles antiques se sont conservées jusqu'à nous, il convient d'examiner ici ce que l'on en a tiré, & de donner une idée de ce que l'on peut encore en attendre.

XIII. Dès les siecles les plus reculés, la superstition des Grecs accumula des richesses dans les temples : celui de Delphes, depouillé de ses trésors par Phlégias d'Orchomene, en acquit bientôt de nouveaux : (35) au tems de la guerre

(35) Pausan. *lib.* ix. *cap.* xxxvi. & *lib.* x. *cap.* vii.

de

de Troye, il en poſſédoit de ſi conſidérables, qu'Achille les compare en quelque façon à toutes les richeſſes de cette ville, (36) l'une des plus floriſſantes de l'Aſie avant l'arrivée des Grecs qui la détruiſirent. Il paroit par le diſcours d'Homere, que les tréſors de Delphes étoient renfermées dans un caveau pratiqué ſous le ſeuil de la porte du temple. Pirrus, fils d'Achille, étant venu pour s'en emparer, fut tué par les prêtres; mais ſon deſſein (37) fut dans la ſuite accompli par les Phocéens; ce qui devint l'occaſion de la guerre ſacrée célebre dans l'hiſtoire de la Grèce. (38) Après le tréſor de Delphes le plus fameux de tous ceux qui furent trouvés en Grèce, eſt celui que découvrit Atticus, pere du conſul Hérode Atticus, dont l'ayeul accuſé de péculat avoit l'aiſſé ſa famille dans une fortune très-médiocre: le hazard ſit découvrir à ſon fils, dans une maiſon qu'il poſſédoit près du théatre d'Athenes, un dépôt d'argent ſi conſidérable, que dans une lettre qu'il écrivit à l'Empereur Nerva à ce ſujet, il avouoit que ſes richeſſes paſſoient de beaucoup la condition d'un homme privé: (39) cependant ce prince bienfaiſant,

(36) Homer. Iliad. *lib.* ix. *v.* 404, &c.

Οὐδ' ὅσα λάϊνος οὐδὸς ἀφήτορος ἐντὸς ἐέργει
Φοίβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἐνι πετρηέσσῃ.

Nec quantas lapideum limen jaculatoris intus continet
Phœbi Apollinis, Pytho in Saxoſa.

(37) Pauſan. *lib.* x. *cap.* vii.

(38) Diod. Sicul. *Biblioth. lib.* iv. *p.* 411.

(39) Philoſtr. *Soph. c.* xvii. *p.* 346. C. & D.

l'obligea

l'obligea de les garder, en lui permettant des uſer ou d'en abuſer à ſon gré. L'emploi de ces richeſſes par Hérode Atticus, prouve en effet leur l'immenſité : car il conſtruiſit des acqueducs avec une dépenſe, à laquelle les revenus d'Hadrien même ne pouvoient ſuffire: il revêtit de marbre les Stades de Delphes & d'Athenes: Pauſanias aſſure qu'il épuiſa dans ce dernier, toute une carriere de marbre du mont Penthélique. On trouvoit dans toute la Grèce des marques de ſa magnificence ; il éleva des temples, où il plaça des ſtatues de marbre, d'or & d'yvoire: toutes les villes ſe reſſentirent de ſes bienfaits, il conſtruiſit l'*Odeum* d'Athenes ; enfin après la mort de Régilla ſa femme, il fit revêtir ſa maiſon en marbre noir, tiré de l'Iſle de Leſbos, & lui conſacra un temple près de Rome. Quoique répandant l'argent de toute part, il voulut entreprendre de percer l'Iſthme de Corinthe, ce que Néron tout prodigue qu'il étoit n'avoit pu exécuter. Enfin, à ſa mort il laiſſa à chaque citoyen d'Athenes une ſomme équivalente à la valeur de dix écus de notre monoie.

Les ſommes immenſes que ſuppoſent les entrepriſes d'Hérode Atticus, étant fort au deſſus de celles que pouvoit jamais amaſſer aucun particulier, rendent curieux de connoître la ſource d'où pouvoit provenir le dépôt où on les trouva. Quand l'Armée de Xerxes arriva dans la Grèce, & s'empara d'Athenes qu'elle brûla, tous les habitans de cette ville, par le conſeil de Thémiſtocle, ſe retirerent à Egine, à

Salamine

Salamine & ailleurs : on eut alors le tems d'emporter les effets appartenans au public & aux particuliers. Ce fut cependant dans cette ſeule occaſion, que l'on eut pu faire un dépôt de la conſidération de celui, qui dans la ſuite tomba dans la poſſeſſion d'Atticus. Mais comme il eſt aſſuré par l'hiſtoire que ce dépôt ne put pas être fait dans cette circonſtance, il faut qu'il ait été ramaſſé ſecrettement par quelques-uns de ceux qui s'emparerent du gouvernement d'Athenes. Cylon fut le premier, qui tenta une telle entrepriſe, à laquelle il ne put reuſſir. (40) Bientôt après, Piſiſtrate l'ayant exécutée laiſſa les gouvernement à ſes fils, qui malgré leur modération en furent bientôt dépoſſédés. Leur adminiſtration quoique très-douce, fut de peu de durée, ils n'eurent pas le tems d'acquérir beaucoup de richeſſes ; (41) & quand le pouvoir fut partagé entre les trente Tyrans, aucun d'eux ne l'emportant ſur les autres, ne paroit avoir

(40) Ce fut ſous l'Archontat de Mégacles, dans la 45[e] Olympiade, que Cylon, voulut ſe rendre maître d'Athenes : il fut tué dans le temple de Minerve par les magiſtrats ; (Pauſan. *lib.* viii. *cap.* xxv.) & n'eut pas le tems d'amaſſer les richeſſes, dont Atticus fut dans la ſuite en poſſeſſion.

(41) Piſiſtrate, ſuivant le marbre d'Arondel, ſe fit Tyran d'Athenes ſous l'Archontat d'Hégeſiſtrate, 297 années avant celle où l'on grava l'inſcription de Paros. Ce qui répond à la quatriéme année de la 54[e] Olympiade. Les fils de Piſiſtrate furent chaſſés dans la ſecondre année de 67[e] Olympiade ; ainſi la puiſſance de cette famille ne ſubſiſta que pendant 50 ans ; & comme ſon gouvernement fut très-modéré, ce ne peut-être de leur tems, que l'on accumula le dépôt retrouvé dans la ſuite par l'ayeul d'Hérode Atticus.

été capable de faire un tel dépôt : (42) mais dans le tems des guerres de Mithridate avec les Romains, le ſophiſte Athénion, par le moyen de ce prince, s'étant emparé de la ſuprême autorité dans Athénes, en fit périr les principaux habitans ; il s'empara de leurs biens, & pilla juſqu'aux tréſors ſacrés de Délos : (43) Athené, en rapportant ces faits, ajoute que ce Tyran ramaſſa tant d'argent, qu'il en remplit *pluſieurs puits*. (44) Il périt quand Sylla s'empara de la ville, (45) & comme il n'eſt pas dit dans l'hiſtoire de ce dernier qu'il en emporta de grandes richeſſes, ni qu'il retrouva les immenſes tréſors d'Athénion, (46) tandis qu'il eſt ſouvent parlé de ceux qu'il acquit par le pillage des temples, dont il enleva les principaux ornemens, (47) il paroit que dans le maſſacre horrible qu'il fit des Athéniens, (48) ceux qui pouvoient

(42) Le gouvernement des trente Tyrans ne dura pas tout à fait quatre ans car il commença vers l'an 404 avant notre Ere, & finit dans l'an 401 avant cette époque.

(43) Athen. *Deipnoſ. lib.* vi. *p.* 214. Καὶ οὐ μόνον τὰ τῶν πολιτῶν διήπαζεν, Ἀλλ' ἤδη ϗ τὰ τῶν ξένων, ἐκτείνας τὰς χεῖρας ϗ ἐπὶ τὰ εἰς Δῆλον τοῦ Θεοῦ χρήματα. *Nec civium tantum fortunas diripuit, ſed etiam peregrinorum, manibus quoque protenſis in Theſauros & opes Delii Apollinis.*

(44) Idem. Ἀνελάμβανε δὲ ϗ τὰς οὐσίας πολλῶν, ϗ το σαῦ τα χρήματα συνήθροισεν, ὡς ϗ φρέατα πληρῶσαι πλείονα. *Multis facultates eripuit, indeque tantum congeſſit pecuniæ, ut complures ea puteos impleveret.*

(45) Plutarque *(in Sylla)* donne le nom *d'Ariſtion* à ce Tyran.

(46) Plutarch. *in Sylla. p.* 460.

(47) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xx. & *lib.* ix. *cap.* xxxiii.

(48) Plutarque *(in Sylla)* dit qu'on ne put compter le nombre des Athéniens qui

ent avoir connoiſſance des dépôts faits par Athénion ayant été tués, ces dépots reſterent ignorés ; leur découverte enrichit vraiſemblablement Atticus, au point de mettre ſon fils en état d'exécuter les grandes choſes qu'il fit enſuite. La plus grande partie de ces tréſors étant en argent monnoyé, fut détruite comme toutes les monoies qui ſe retrouvoient anciennement, & dont il ſemble qu'on n'ait jamais fait de collections.

Flaminius Vacca rapporte qu'en 1593 on trouva près de l'égliſe de St. Sabas, au pied du mont Aventin, pluſieurs antiquités ; entr'autres une urne remplie de médailles de bronze, avec tous les inſtrumens propres à montrer qu'autrefois il y eut dans cet endroit une fonderie, dans laquelle on étoit au moment de fondre ces médailles. (49) C'eſt, comme on voit, le cas de ces anciennes monoies quadrilatéres dont nous avons parlé précédemment : dans tous les tems on a fondu les anciennes monoies, preſqu'à meſure qu'elles ont été déterrées. On découvrit il y a peu d'années en Sicile, une très-grande quantité de médailles d'argent frappées dans Syracuſe ; elles étoient toutes avec l'empreinte de la tête des anciennes ſtatues de Proſerpine révérées dans cette ville, & portoient à leurs

qui périrent en cette occaſion ; mais on montroit juſqu'à quel point le ſang répandu s'étoit élevé dans les rues d'Athénes ; & ſans compter ceux qui avoit été tués en différens endroits, le ſang verſé dans la place publique, innondoit tout le Céramique juſqu'à la porte Dipyle.

(49) Voyage de Montfaucon *en Ital. cap.* xii. *p.* 191.

revers

revers un char à deux chevaux précédé d'une victoire. On m'assure qu'il y en avoit près de six cens livres pesant: Mr. le Prince de Torremauzza, à qui une partie de ce dépôt appartenoit, le fit fondre pour en faire des chandeliers, sur lesquels on a placé quelques-unes de ces médailles. Il faut attribuer à cette découverte, la quantité de cette même espece de médailles, qui circulent à présent; car elles étoient auparavant si rares, qu'on ne les trouvoit guerres que dans la collection du Roi de Naples, autrefois rassemblée par les Farneses.

XIV. Le plus grand de tous les dépôts anciens qu'aient retrouvé les modernes, c'est celui qui dans le XVe. siecle fut découvert dans le duché de Modene: on le fait montrer jusqu'à soixante milles médailles; le plus grand nombre en étant des tems voisins d'Othon & de Vitellius, cela fit penser que ce pouvoit être une caisse militaire, enfouie après la bataille de Bédriac, où l'armée d'Othon fut défaite. vers la même époque, un ouvrier travaillant à la terre, dans une vallée située entre le mont Quirinal & le Viminal, trouva près de l'Eglise de St. Vital, un très-grand nombre de médailles d'or & d'argent qu'il transporta à Venise, & qu'il céda à la Republique dont il reçut une pension. C'est cette découverte qui fit arrêter Michel Ange, par une équivoque fondée sur son nom; car c'étoit aussi celui de l'homme qui recontra ce dépôt, uniquement composé de médailles impériales.

On découvrit, dans le voisinage de Brest, vers l'an 1760, des vases de terre remplis de médailles des Empereurs Romains, le nombre en étoit de vingt à trente mille. Peu après cette époque, on trouva dans le territoire de Brindes un autre dépôt, qu'on m'assura être de près de soixante milles médailles impériales en argent : la plupart étoit des tems peu antérieurs aux Gordiens. Il y avoit un très-grand nombre de monoies de ces princes, ce qui les a rendues bien plus communes, qu'elles ne l'étoient avant cette découverte : mais le plus grand nombre de ces monoies fut détruit ou dissipé. En 1759, un Paysan découvrit une urne enterrée assez profondément, à demie journée à l'Est de Latikée, ou de l'ancienne Laodicée, située sur le bord de la mer de Syrie ; cette urne contenoit plus de cent médaillons d'argent, dont la plus grande partie entra dans la magnifique collection de Mr. Pellerin : presque tous sont d'Alexandre le grand. Ce dépôt ne contenoit pas de médailles au dessous du tems d'Anthiocus IV. Roi de Syrie, dont la mort est de l'an 146 après Alexandre : d'où l'on juge qu'il fut fait au plutard vers cette époque, & dans un tems ou toutes les monoies qu'il contenoit avoient cours ; comme cela est arrivé à tous les dépôts retrouvés jusqu'à présent, car ils ne renferment jamais que des monoies des tems très-voisins de ceux où ils ont été enterrés : il y a près de quatre ans, qu'on découvrit près de Londres, cinq à six milles médailles, d'un argent très-bas ; elles étoient toutes du commencement du bas Empire :

on

on les porta chez un orfevre qui les fondit: elles eurent le fort de toutes celles qui ont été trouvées dans des dépôts pareils, jusqu'à la fin du XIVe. siecle, où l'on commença à faire des collections: celles-ci n'ont guerres empêché la destruction des médailles, car les paysans qui les trouvent ont coutume de les porter chez les orfevres, & ces derniers, sur-tout dans les petites villes où il se trouve peu de curieux, ne manquent pas de les détruire.

Quelque grand que soit le nombre des dépôts découverts jusqu'à présent, ils ont été bien plus considérables pour la *quantité*, que pour la *variété* des médailles qu'ils nous ont conservées; & comme c'est la valeur de leur métal, bien plus que la curiosité qui les fit enterrer, l'intérêt, bien plus que la curiosité dut être satisfait en les découvrant. Sous le pontificat de Pie IV, on trouva dans l'enceinte de Rome des vases de plomb remplis de médailles d'or; il y en avoit près 800 de la valeur de douze jusqu'à vingt Pols monoie Romaine: toutes ces médailles portoient l'empreinte de la tête d'Helene, mere de Constantin, avec une croix à leurs revers: & se renduisoient à deux especes différentes. Comme ce n'est pas la quantité, mais la qualité des médailles qui les fait rechercher, il seroit plus important pour les curieux, d'en découvrir une que l'on n'a pas, que mille de celles qui sont connues. Cependant la nature des dépôts retrouvés jusqu'à présent, nous montre assez que ce n'est pas à eux que nous devons cette prodigieuse varieté de coins différ-

ens,

ens, que les curieux ont raſſemblés, & je crois important de rechercher ici la ſource où ils ont été puiſés.

On a découvert des médailles attachées à des morceaux de bronze & même de fer à demi fondus, elles ont eſſuyé les effets d'une incendie, ainſi que les métaux dont elles étoient près quand le feu les réduiſit en cet état. J'en ai vu, qui ſe ſont trouvées dans l'épaiſſeur de murs dont la maçonerie étoit moderne ; le hazard les ayant fait rencontrer dans la *Pozzolane*, dont on fait le mortier dans quelque partie de l'Italie, elles ont été employées avec lui ; car les anciens n'eurent pas la coutume de placer des médailles dans les fondations de leurs édifices, comme cela ſe pratique aujourd'hui ; & Dion Caſſius, en nous apprenant que Veſpaſien porta lui même les terres tirées des fondemens du temple de Jupiter Capitolin, qu'il fit rebatir, (50) ne dit pas que ce prince y fit jetter des monoies. Il eſt parlé dans les mémoires de l'Académie des inſcriptions, d'une médaille de Probus, de la plus parfaite conſervation, trouvée dans l'épaiſſeur d'une pierre de taille, arrachée d'une carriere près de ſens ; on l'apperçut en travaillant cette pierre, dans laquelle elle avoit laiſſé l'empreinte du type qu'elle portoit : (51) un accident, pareil à celui qui fit rencontrer une médaille dans la maçonerie d'un mur, fit ſans doute trouver celle de Probus dans cette pierre, dont la

(50) *Xiphilin. in Veſp. p.* 195. B.
(51) Mem. de *l'Acad. des Inſcript. T.* XXVII. *p.* 174.

matiere

matiere s'étoit formée autour d'elle, & l'avoit enfermée, comme elle eut pu l'être dans un moule fait à deffein.

Au tems de Flaminius Vacca, on trouva quelques médailles dans le Tibre. (52) On y en découvre encore de nos jours, mais cela n'eft pas particulier à ce fleuve ; puifque fouvent il s'en rencontre dans les lits des torrents de l'Italie de la Sicile & de la Grèce : j'en ai vu que l'on avoit tirées des marais Pontins, (53) & plufieurs fois j'en ai moi même recontré fur les fables des bords de la mer, près de Pouzzol & de Baia, où l'on trouve très-fréquemment des *pâtes* moulées, & même quelquefois des pierres antiques, gravées en creux ou en relief.

Ces pâtes, de même que des pierres de toute efpece, & des médailles de tous métaux, de toute grandeur & de prefque tous les tems, fe découvrent dans les terreins de tous les pays habités par les Grecs & les Romains : quoiqu'on en ramaffe chaque jour, la fource jufqu'à préfent en paroit inépuifable : leur extrême abondance a fait croire à quelques-uns, qu'on les avoit femées dans les terres : d'autres ont écrit que ces médailles ayant certainement été les monnoyes des anciens, s'étoient perdues par l'inadvertance de ceux qui les poffédoient ; mais leur nombre eft trop grand,

(52) Montfauc. *Voyage en Ital. p.* 193.

(53) Ces fortes de médailles font ordinairement fans aucune *patine* ; leur métal conferve fa couleur, & quelquefois elles font tellement confervées, qu'elles femblent fortir de deffous le coin.

elles

elles fe trouvent réparties en trop d'endroits, éloignés des habitations, pour qu'on puiffe les attribuer à de telles caufes; & de ce qu'on en trouve, dans les même circonftances, & de la même maniere qu'on découvre auffi des *Pâtes* & des *Pierres gravées*, il faut que des motifs femblables les aient fait dépofer dans le voifinage des lieux où elles fe recontrent à préfent : comme il n'eft pas probable que jamais on ait jetté à plaifir dans des rivieres, dans des marais ou dans la mer, des monoyes, qui fouvent ont de la valeur par leur poids ainfi que par leur métal, & fur-tout des pâtes & des pierres antiques, il ne faut pas douter que celles qui s'y trouvent, n'y aient été entrainées des endroits où elles étoient dépofées, par le courant des eaux, qui emportent les terres de la plaine & des montagnes, dans les lieux les plus bas où elles fuivent leur pente naturelle.

Quand les eaux découvrent des dépots, on trouve de grands amas des médailles réunies en femble ; mais celles qu'on découvre communément ne fe recontrent prefque jamais que feules à feules. C'eft en travaillant les terres, en les remuant avec le foc de la charrue, que les payfans les apperçoivent & les ramaffent : très-rarement ils entrouvent plufieurs à-la-fois ; mais dans quelque provinces elles font fi abondantes, qu'en peu de tems ils peuvent en recueillir une quantité très-confidérable. Etant à Rome, je chargeai un domeftique qui me fervoit, & qui alloit à Arpinum où il étoit né de m'achetter toutes les médailles &

les

les pierres qu'il pourroit trouver ; dans l'efpace de quinze jours, il me rapporta un fac rempli de très-mauvaifes médailles, avec plus de cent pierres gravées, toutes également mauvaifes, en m'affurant qu'une bonne partie des unes & des autres avoit été ramaffée, dans le tems même de fon voyage.

Les anciens avoient contume d'inhumer leurs morts avec les bagues qu'ils avoient portées, ou bien avec celles qu'on faifoit exprès à cette occafion : on employoit ordinairement à cet effet des pierres de moindre valeur. Cet ufage dont nous ferons voir ailleurs les raifons, paroit n'avoir pas été moins général que celui d'enterrer avec les morts des monoies, regardées comme néceffaires à leur faire paffer la barque des enfers ; & par celà même indifpenfables pour affurer le repos des mânes. Perfonne n'étoit exempt de ce tribut, appelé *Danacé* par le poëte Callimaque. (54) Suivant Strabon, les feuls habitans d'Hermionée, fe regardant comme plus voifins des enfers que tous les autres hommes, fe croyoient difpenfés de payer le *Danacé.* (55) Ce payement paroit avoir été différent en différents tems ; dans celui où vécut Ariftophanes, les Athéniens le faifoient monter à deux oboles : (56) le

(54) Callimach. *Hymn. vid.* Hefych. *et Etymolog.*

(55) Strab. *Geogr. lib.* viii. *p.* 373. Παρὰ Ἑρμιονεῦσι δὲ τεθρύλληται, τὴν εἰς ᾅδου κατάβασιν σύντομον εἶναι, διόπερ οὐκ ἐντιθέασιν ἐνταῦθα τοῖς νεκροῖς ναῦλον. *Apud Hermionenfes dicitur brevis defcenfus ad inferos effe : quare ibi mortuis naulos non imponunt.*

(56) Ariftoph. *in Ran.* Act I. Scene III.

le récit des auteurs, à cet égard, eſt confirmé par un monument, qu'il me ſemble à propos d'expliquer ici. C'eſt une urne ſépulcrale de marbre, trouvée près de Rome ſur la voye *Aſinara,* à deux milles de la porte de St. Jean de Latran. Cette urne ornée de bas-reliefs, gravés ici, (57) fut tirée d'un tombeau très-magnifique, & tranſportée dans le palais Barberini : (58) à l'un de ſes côtés on voit un jeune homme dont un des compagnons tient le bouclier ; il porte un javelot & prend congé de ſa femme. Celle-ci plongée dans la douleur, paroit appréhender les ſuites de cette ſéparation : ſon habillement eſt celui des nouvelles mariées ; tel eſt celui de l'épouſe de la *noce Aldobrandine :* cet habillement différoit par ſa couleur blanche, de ceux qu'on portoit dans les tems de deuil & qui étoient noirs.

On a repréſenté ſur la face de cet urne une barque avec deux guerriers qui s'entretiennent ; (59) ils ſemblent venir de dépoſer le corps d'un jeune homme, en partie placé ſur le terrein en partie ſur l'eau, pour montrer qu'il a péri, ſoit dans l'expédition d'où on l'a rapporté dans cette barque, & peut-être au ſiege d'une ville dont, pour cette raiſon, la

'Ηρ'. Εν πλοιαρίω τυννουτωί σ' ἀνὴρ γέρων
Ναύτης διάξει, δΰ ὀβολὼ μισθὸν λαβών.

Herc. *Portitor quidam ſenex te in navicula tantilla*
Trajiciet, acceptis a te, nauli vice, duobus tantum obolis.

(57) Voyez ici la *Planche* I.
(58) Sepol. *Antic.* di Pietr. Santi Bartoli. *Tavol.* LVI.
(59) Voyez ici la *Planche* II.

porte

porte fe voit ici, foit dans le cours de fa navigation en retournant de ce fiege. Le bouclier de ce jeune homme eft près de lui, pour indiquer qu'il mourut en brave, car on regardoit comme déshonorant d'abandonner fon bouclier. Dans Homere, les compagnons de ceux qui avoient péri s'empreffoient à empêcher que fon corps, ou fes armes ne fuffent enlevés par l'ennemi, & fe faifoient un point d'honneur de les conferver. Tout à côté du guerrier mort vous voyez fa femme, avec les mêmes habits dans lefquels elle a été repréfentée en le quittant. Mercure, conducteur des *mânes*, vient de recevoir d'elle la *Diobole* dont parle Ariftophanes: cette monoie prend ici la forme obélifcale qu'on lui voit (60) fur les médailles de Catane & de Sybaris, dont on a parlé ci-deffus. L'action de ces deux figures montre que la femme, repréfentée par l'une d'elle, mourut du regret de la perte de fon mari, qu'elle accompagna dans le tombeau. Ce fait eft exprimé dans le milieu du bas-relief, où les deux époux femblent fe rejoindre, car ils fe donnent la main. Dans l'attitude éplorée de l'époufe, on remarque la caufe qui l'a fait mourir; & pour montrer que déformais ils font réunis pour ne plus fe laiffer, on voit près d'eux les figures des *Diofcures*, dont l'union étoit inféparable. L'exiftence *active* de celui qui fuccédoit à l'autre, eft marquée par le Serpent qu'il tient en main, & que l'on fait avoir été le Symbole de la *vie*. Le tombeau prend ici la forme d'une maifon,

(60) Voyez le chapitre I. du Ier. livre de cet ouvrage, *p.* 14. N° 11.

parce que les anciens régardoient ces sortes de monumens, comme une demeure qui ne devoit pas avoir de fin, & leur donnoit le nom de maisons éternelles. Cette idée semble rendue par le disque placé dans le tympan du fronton de ce tombeau. Car ce disque sans rayons est le symbole du Soleil nocturne ou de Bacchus, qui présidoit à la mort, & à-la-fois celui de l'Eternité, ainsi qu'on l'a dit ailleurs.

Une jeune femme est couchée sur un lit près des deux époux; ses cheveux sont épars, une figure de jeune homme assise près d'elle y est dans une action qui exprime sa douleur & ses regrets. Encore aujourd'hui dans plusieurs pays, les femmes sont dans l'usage de recevoir couchées sur un lit, les complimens que les amis viennent leur faire sur la mort des leurs proches. Derriere celle qui est ici représentée, on voit une *Larve* ou *masque*, dans une chapelle: ces masques consacrés à Bacchus qui présidoit à la vie & à la mort, représentoient les *mânes*, dont suivant Homere les formes seules existoient, quoique privées de sentiment: on ne pouvoit le leur rendre, qu'en leur laissant toucher le sang des animaux sacrifiées aux divinités infernales. La jeune femme montre le sujet de ses plaintes, par sa main qui s'étend vers *l'ombre* de sa parente, & qui indique que c'est à elle qu'elle étoit attachée par les liens du sang. Cette *ombre*, mise à quelque distance de celle de son époux, paroit la suivre, pour montrer qu'il y eut quelqu'intervalle entre la mort de l'un & de l'autre: ce dernier, conduit par Mercure,

Mercure, eſt préſenté à Charon pour paſſer dans ſa barque; Charon avance la main pour recevoir le *Nolis*, que le jeune homme paroit tenir dans la ſienne; la roue placée près de lui, peut indiquer ici le cours de la vie, qui marche & tire à chaque moment vers ſa fin, comme la roue d'un char qui approche toujours du terme où on le conduit : enfin la porte miſe derriere le nocher des ondes du Stix, eſt celle des lieux infernaux, dont l'entrée ouverte à tous, ſe renferme à jamais pour ceux qui une fois en ont paſſé le ſeuil.

Le bas-relief du troiſieme côté de cette urne, (61) repréſente Ixion placé ſur la roue, dont le mouvement le tourmente ſans relache. A côté de lui on voit un vieillard arrangeant de la filaſſe; c'eſt cet Ocnus, en qui la fable blamoit l'indulgence qu'il avoit eu, de laiſſer diſſiper par une femme prodigue, les biens qu'il amaſſoit avec beaucoup de peines par un travail aſſidu. Polygnote, dans un fameux tableau qu'on voyoit à Delphes, & dont le ſujet étoit la repréſentation des enfers, y plaça Ocnus dans l'action de travailler à la frabrique d'une corde qu'une âneſſe mangeoit à meſure qu'il la faiſoit. (62) Par la diſpoſition de ce bas-relief, on a prétendu repréſenter, le ſéjour des peines de l'autre monde, dans lequel on paſſoit, ſuivant Virgile, avant d'arriver à l'Eliſée, où devoient être conduits les deux époux, dont les cendres étoient réunies

(61) Voyez ici la *Planche* III.

(62) Pauſanias. *lib.* x.

dans

dans cet urne, à la face de laquelle ils sont représentés : on a montré que l'Elisée étoit la demeure des Héros, en plaçant ici les *Dioscures* : l'un d'eux, par son geste d'admiration, semble faire l'éloge de la fidelité conjugale, qui fit réunir en si peu de tems ces époux infortunés, dont l'un paroit avoir abandonné la vie pour l'autre ; c'est exactement ce que la mythologie rapportoit de Pollux, qui consentit à partager sa vie avec Castor son frere. (63)

L'explication de cette intéressante composition, en nous confirmant ce que disent les auteurs anciens de *l'Argent* déposé dans les tombeaux des morts, pour leur ouvrir le séjour du répos, nous apprend ce que ces auteurs ont negligé de nous dire ; c'est que non seulement, on enfermoit dans les sépultures la monoie destinée à Charon, mais encore qu'on y en déposoit pour donner aux autres Dieux infernaux : c'est vraisemblablement la raison pour laquelle on trouve quelquefois un assez grand nombre de médailles dans les urnes sépulcrales. Il existe dans la collection de Mr. Charles Townley, un petit vase de marbre blanc, d'une forme très-simple, mais très-élégante & de la plus parfaite conservation. L'inscription de ce vase nous montre qu'il contenoit les cendres de *Flavia Valentina* ; il les renferme encore, & l'on y trouve avec elles des os calcinés. Ce monument est tel qu'il a été déterré en présence du propriétaire ;

(63) Virgil. *Georg.*

Sic fratrem Pollux alterna morte redemit.

à l'ex-

à l'exception du poli qu'on lui a fait rendre, il eſt conſervé dans l'état dans lequel il fut découvert, avec ſept médailles de bronze qu'on y avoit dépoſées : elles ſont des regnes d'Antonin Pie & d'Eliogabale.

L'uſage de dépoſer des monoies, en plus ou moins grand nombre dans les tombeaux, fondé ſur la fable des enfers, ſubſiſtoit en Grèce auſſi anciennement que cette fable même : celle-ci y étoit reçue, au moins dès le tems de l'ancien Orphée, (64) plus de quatre ſiecles avant celui où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies en or & en argent, de l'eſpece de celles, que maintenant nous appellons des médailles : ainſi, dès les tems où l'on commença d'en fabriquer, on commença auſſi à les placer dans les ſépultures : & comme on ne ceſſa d'y en dépoſer chaque jour, & dans tous les ſiecles où cet uſage ſubſiſta, il eſt évident qu'il a du s'y en trouver de tous les âges, & de tous les tems où les Grecs frapperent des monoies.

Cet uſage dont, les ſeuls habitans d'Hermionée ſe diſpenſoient, étoit ſi univerſel, que Lucien fait dire à Charon dans un de ſes dialogues, qu'il " n'eſt aucune " perſonne ſi pauvre qu'elle nait au moins un obole à " lui donner," (65) d'où l'on voit que l'on enterra des

(64) Diod. Sicul. *lib.* ii. *p.* 130. Cet auteur aſſure qu'Orphée apporta d'Egypte en Grèce la doctrine des enfers ; mais elle paroit y avoir ſubſiſté antérieurement à cette époque, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

(65) Lucian. *Dialog. Mort. Char.* & *Menip.* Ἔςι δὲ τις ὀβολὸν μὴ ἔχων. *An eſt quiſpiam qui ne obolum quidem habeat.*

monoies

monoies avec les morts de tous les états, & de toutes les conditions: ſans cela leurs mânes errantes, comme celles de ceux qui euſſent été privés des honeurs de la ſépulture, n'euſſent jamais pu jouir du repos qui les attendoit: elles euſſent perſécuté les vivans, & ceux-ci euſſent regardé comme un ſacrilege de ne pas leur rendre ces honeurs, & de négliger d'aſſurer leur repos: (66) c'étoit un devoir indiſpenſable dont jamais on ne s'affranchit. On doit donc attribuer à la négligence de ceux qui ont découvert des tombeaux, la perte des médailles qu'ils n'y ont pas trouvées; car il eſt très-certain qu'ils en contenoient; quelquefois cependant, ces monoies miſes avec les cadavres qu'on bruloit, ont été détruites par le feu; mais dans ce cas même, il paroit que ſouvent on en remettoit de nouvelles dans les urnes où l'on renfermoit les cendres, comme cela eſt évident par celle qui appartient à Mr. Charles Townley; car il eſt aſſuré que les médailles que contient cette urne, n'ont pas été touchées du feu, quoiqu'il ſoit certain que les reſtes de la perſonne à qui elle fut deſtinée ont été conſumés par l'uſtion. J'ai vu pluſieurs médailles altérées par le feu, comme pluſieurs pierres gravées qui avoient ſouffertes par la même cauſe, & je ne puis douter que la plupart de ces monumens ne ſoient de ceux qui accompagnerent leurs anciens poſeſſeurs, quand on leur rendit les honeurs funebres; ce qui n'empêche pas que quelques médailles n'ayent eſſuyé

(66) Hom. *Odyſſ.* Λ. *v.* 66, 72.

l'altération,

l'altération, dont elles portent les marques dans quelque incendie particuliere, où elles peuvent s'être trouvées.

L'expérience aquise sur un nombre immense de tombeaux, journellement découverts en Italie & en Grèce, nous apprend que loin de se dispenser de mettre dans ces tombeaux, les monoies que la religion exigeoit qu'on y déposat, les anciens ne se contenterent pas d'y placer des oboles ou des monoies communes, mais que très-frequémment ils y mirent des pieces d'or & d'argent d'une beaucoup plus grande valeur. Mr. Henry Swinburne, à qui le public doit les voyages d'Espagne & des deux Siciles, faits avec le plus grand soin, comme ils sont écrits avec la plus grande vérité, vit à Syracuse l'endroit où l'on découvrit il y a peu d'années une très-belle médaille Sicilienne en or, très-bien conservée; elle étoit dans la bouche d'un cadavre, inhumé dans les *catacombes*, près du lieu où fut autrefois l'ancienne Eglise métropolitaine de cette ville.

La parfaite conservation de tant des médailles en or & en argent, nous montre que la plupart de celles qui nous restent, ne fut guere employée dans la circulation: le frottement eut nécessairement altéré leur empreinte, toujours bien plus relevée que celle de nos monoies; dont le relief, malgré son peu de hauteur, est cependant si promptement effacé: que si celui des médailles antiques se trouve ordinairement si bien conservé, c'est qu'en les déposant dans les tombeaux, on avoit contume de choisir les plus neuves

& les moins gâtées par le frais. Ce choix étoit d'autant plus aiſé à faire, que chaque jour on étoit dans le cas d'employer des monoies à cet uſage. Auſſi en recontre-t-on aſſez ſouvent, qui paroiſſent n'avoir jamais été employées, & ſemblent ſortir de deſſous le coin, où elles reçurent leur empreinte. Quelques-unes de ces monoies moins conſervées que les autres, ont plus ſouffert depuis qu'elles ont été déterrées, qu'elles ne l'avoient fait avant d'être placées dans les endroits où on les a découvertes; ce qui vient du peu de ſoin qu'en ont eu ceux qui les ont retrouvées, & ſouvent des coups qu'elles ont reçus dans la terre, ſoit par les inſtrumens du labourage, ſoit pour avoir été long-tems chariées par les eaux, qui les ont entrainées des lieux où elles ont pénétré, ſoit enfin par beaucoup d'accidens, aiſés à imaginer & trop longs à décrire.

On frappoit des médailles Grecques dans la plupart des villes de la Grèce propre, dans l'Epire, dans la Macédoine & la Thrace; on en fabriqua dans la grande Grèce qui fait une partie très-conſidérable de l'Italie; dans la Sicile, dans la Cyrenaique en Afrique, dans l'Egypte, dans toute l'Aſie Mineure, & juſques dans la Colchide qui eſt à l'extrémité du Pont Euxin. Tous ces pays étoient peuplés de villes très-floriſſantes, très-nombreuſes & très-voiſines les unes des autres; la religion, les mœurs, les loix & les coutumes de la Grèce, y dominoient, & ſuivant les calculs les plus modéres, le nombre des habitans de ces contrées

trées montoit tout au moins à trente millions. Les anciens estimoient que les générations se renouvelloient chez eux trois fois en un siecle ; c'est-à-dire que dans cet espace de tems, il mouroit chez eux environ 90 millions d'hommes, auxquels on donnoit la sépulture : on enterroit avec chacun de ces morts un plus ou moins grand nombre de monoies, de valeur plus ou moins considérable, suivant l'état des personnes. Depuis le tems de Phidon d'Argos, jusqu'à celui de Constantin, où les prêtres de la nouvelle religion prirent pour eux l'argent, que dans l'ancienne on destinoit aux Dieux infernaux, il s'écoula 36 générations : la Grèce, dans cet espace de tems, y compris ses colonies répandues dans les pays dont il à été parlé, dut enterrer environ 10 milliards & 80 millions d'hommes ; avec tout au moins autant de monoies de tout métal & de toute espece. Ces sommes immenses, jointes aux prodigieuses dépenses & à la consommation de l'or & de l'argent employés dans les statues des dieux, (67) & dans les instrumens

(67) La Statue de Jupiter Olympien faite par Phidias, avoit suivant Hygin, (*Fab.* ccxxiii.) soixante pieds de hauteur. Cette statue d'or & d'yvoire, étoit aissise sur un trône de même matiere. (Pausan. *lib.* i. ἐν θρόνῳ χρυσοῦ πεποιημένος καὶ ἐλέφαντος.) La base en étoit ornée d'or, de pierres précieuses, d'ébene & d'yvoire. Le Dieu ténoit d'une main un sceptre également riche, & de l'autre une statue de la victoire, d'à peuprès neuf pieds d'élévation ; cette figure étoit encore d'or & d'yvoire. La magnificence de tous les accompagnemens de cet immense colosse, n'étoit pas moins grande, mais l'art qu'on y avoit employé surpassoit de beaucoup le prix de la matiere. La Junon d'Argos, exécutée par Polyclete, étoit aussi d'or & d'yvoire : Lucien nous apprend que le trône sur lequel elle étoit assise étoit d'or.

inſtrumens de ſacrifice conſacrés dans les temples, apauvrirent la Grèce, dont elles génerent le commerce; d'où il arriva que ſouvent

d'or. *(Luc. in Somn.* ἱδρυένην ἐπὶ χρυσοῦ θρόνον.) La grandeur de cette ſtatue étoit très-conſidérable. (Pauſan. *lib.* ii. *p.* 148. Μεγέθει μέγα.) Quoiqu'un peu inférieure à celle du Jupiter Olympien elle ne lui cédoit pas par la beauté du travail, (Strab. *lib.* viii. *p.* 373. Τῇ μὲν τέχνῃ κάλλιστα τῶν παντων.) Strabon paroit même lui donner la préférence, bien dit-il que ſa grandeur & ſa richeſſe n'égalaſſent pas celles des ouvrages de Phidias. Ce dernier fit encore pour le Parthénon d'Athenes, une ſtatue de Minerve en or & en yvoire de de ving ſept coudées, ou trente neuf pieds de hauteur. (Plin. *lib.* xx. *cap.* v. *cum ſit ea cubitorum* xxvii. *ebore & auro conſtat.* Elle tenoit en main un *victoire* haute de preſque quatre coudées, ou ſix pieds. (Pauſan. *lib.* i. *p.* 58.) On voyoit à Epidaure, à Elée & dans beaucoup d'autres endroits de la Grèce, des ſtatues de la même grandeur, & de la même richeſſe. Il y en avoit une de Minerve, à Platée en Béotie, elle étoit auſſi de la main de Phidias; les pieds, les mains & la tête étoient en marbre du mont Pentelique, mais le corps de cette figure preſqu'auſſi grand que celui de la Minerve de bronze du Parthénon d'Athenes étoit en bois doré. (Pauſan. *lib.* ix. *cap.* iv. *p.* 7, 18. Τὸ μὲν δὴ ἄγαλμα ξόανόν ἐϛιν ἐπίχρυσον —— μέγετὸς μὲν οὐ πολὺ δη τι ἀποδέει τῆς ἐν ἀκροπόλει χαλκῆς.) La ſtatue à laquelle on la compare étoit ſi grande, qu'on voyoit du promontoire de Sunium, le panache de ſon caſque & le fer de la lance qu'elle portoit. (Pauſan. *lib.* i. *p.* 67. Ταύτης τῆς Ἀθηνᾶς ἡ τοῦ δόρατος αἰχμη ϗ ὁ λοφος τοῦ κράνους, ἀπὸ Σουνίου προσπλέουσίν ἐϛιν ἤ δη σύνοπτα.) De ſorte qu'elle devoit ſurpaſſer la hauteur des murs, & des temples de la citadelle d'Athenes où elle étoit placée. Cette aſſurément cette ſtatue qui eſt repréſentée ſur une médaille du cabinet de Mr. Pellerin, *(Recueil. de Med. des Peuples & villes. T.* I. *Planche* XXII. N° 4.) où elle paroit plus élevée de preſque un tiers, que le temple de Minerve, qui exiſte encore à préſent. On peut juger qu'elle dut être la dépenſe de l'or employé à dorer une ſtatue d'une grandeur à peu près pareille. Cette dorure n'étoit pas de feuilles battues, comme celles dont nous nous ſervons, mais de lames d'or, ſemblables à celles dont on enveloppoit les monoies qu'on appele *fourées,* & qui ſont aſſez épaiſſes pour en impoſer, & faire prendre ces monoies fauſſes pour des monoies vrayes. Les lames dont

ſouvent les métaux les plus précieux y furent d'une extrême rareté, comme on peut le voir parce que dit Athenée à ce ſujet, (68) dont ces recherches montrent les cauſes véritables. Quelque grands qu'ayent pu être les dépôts d'argent, quelque conſidérable que leur nombre ait jamais été, il eſt impoſſible que jamais il ait égalé la quantité incroyable des monoies enfouies dans les tombeaux: il paroit donc évident, que c'eſt bien plus par leur moyen, que par celui des dépôts

dont étoit couvertes des ſtatues d'une grandeur pareille à celle de Platée, devoient être encore plus épaiſſes, que celles dont on recouvroit la fauſſe monoie; on peut imaginer delà qu'elle devoit être l'épaiſſeur du métal employé dans les figures d'or qu'on voyoit à Delphes, à Olympie & ailleurs; & quelles immenſes richeſſes en or & en argent étoient employées dans les temples. Les candélabres, les trépieds, les lampes, les tables d'or & d'argent, enfin les vœux de toute eſpece, conſacrés aux Dieux n'emportoient pas moins d'or que les ſtatues mêmes; & ſi du tems de Philippe, pere d'Alexandre, l'or commença à devenir plus commun en Grèce, c'eſt principalement parce qu'alors même, les Phocéens avoient enlevé une partie des trézors de Delphes, ce qui ſuffit à en répandre une prodigieuſe quantité; & cela même fait connoître combien ce temple ſeul en avoit enlevé à la circulation, (Athen. Deipnoſ. *lib.* vi. *p.* 231. *Συληθένθος γοῦν τοῦ* Πυθικοῦ *ἱεροῦ ὑπὸ τῶν φωκικῶν τυράννων, ἐπέλαμψε παρὰ τοῖς* Ἕλλησιν *ὁ χρυσὺς, εἰσεκώμασε δὲ ϗ ὁ αργυρος.*

(68) Athenée, dans le paſſage cité ci-deſſus, rapporte que Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre, ne poſſédoit qu'un petit vaſe d'or, regardé comme ſi précieux, qu'en ſe couchant il le faiſoit placer ſous le chevet de ſon lit. Cela doit s'éntendre du commencement de ce Prince, qui à la fin devint trés-riche. Car il fit frapper beaucoup de monoies en or, dont il exiſte encore une très-grande quantité. Après la bataille de Chéronée, il fit exécuter en or & en yvoire par Léocharès, des magnifiques ſtatues, qui repréſentoient Amyntas ſon pere, Alexandre ſon fils, lui même & Olympia ſa femme avec Eurydice ſa ſœur.; ces ſtatues ſe voyoient encore au tems de Pauſanias. *(Vide Pauſ. lib.* v. *cap.* xx.

particuliers,



particuliers, que se sont conservées les médailles parvenues jusqu'à nous, & nous sommes obligés de reconnoître, qu'ils en sont encore la principale source.

Rien n'étoit plus sacré, chez les anciens, que le respect ordonné pour les tombeaux ; la religion leur faisoit regarder comme sacrileges ceux qui osoient y toucher, (69) & les loix les condamnoient à la mort ; (70) il étoit défendu d'en rien emporter, le moindre manque à cet égard étoit suivi de l'exécration publique. Il arriva de là que les monoies qu'on y enterroit furent, autant qu'il étoit possible, mises à l'abri de la cupidité. Comme elles y furent placées successivement, presque tout ce qui s'en fabriqua doit y avoir été enseveli, sans pouvoir en sortir, cela dut rendre les anciennes monoies excessivement rares ; mais comme le respect & les loix qui empêchoient de les trouver, là où l'on étoit sûr qu'elles étoient, ne sont plus des obstacles pour nous, il nous est sans doute plus facile de nous en procurer, qu'il ne le fut aux anciens mêmes : c'est ce qui m'a fait penser & dire, que les médailles Grecques sont plus communes à présent qu'elles ne l'étoient de leur tems. C'est peut-être aussi la véritable raison, qui les empêchant d'en faire des collections, comme nous en avons maintenant, fit oublier jusqu'aux noms des artistes qui firent ces beaux ouvrages, & qui malgré leur grande habileté, n'ont jamais

(69) Plutarch. in *Solone.*
(70) Plutarch. *ub. supr.*

été

été contés par les auteurs anciens, comme le furent les Peintres les Sculpteurs les Ciseleurs & les Graveurs. Les productions de ces derniers, qu'ils avoient sous les yeux, les intéressoient à ceux qui les avoient faites.

Quoique les anciens ayent très-souvent brulé les corps des morts, avant d'en inhumer les cendres, il est cependant assuré qu'encore plus souvent ils les enterrerent. Le nombre des urnes, remplies des cendres des gens du bas ordre & de Soldats, est immense : la dépense qu'exigeoit la cérémonie de l'ustion, les bois qu'elle consumoit, ne purent jamais permettre qu'elle devint générale : mais soit qu'on inhumat, soit qu'on brûlat les corps, on les déposoit ensuite dans des sépultures, très-rarement placées dans les temples, (71) quelquefois dans leur voisinage, mais presque toujours répandues dans les campagnes : de grandes pierres, des amas de pierres plus petites, ou des colones posées sur ces sépultures avertissoient de ne pas y toucher : l'inscription Grecque, gravée sur une des colonnes employées à la décoration du tombeau élevé vers le troisieme mille de la voye Appienne, à la mémoire de Regilla, femme d'Herode Atticus, (72)

(71) Quelques-uns ont dit que les Grecs n'ensevelirent jamais aucun mort dans leurs temples & dans leurs villes, mais cet une erreur. On voyoit en Laconie, dans le temple d'Amyclée, le tombeau d'Hyacinthe fils d'Amyclas sous une statue d'Apollon, (Pausan. *lib.* iii. *cap.* i.) cet exemple étoit fréquemment répété, comme on peut le voir par les livres de Pausanias & des anciens auteurs.

(72) Ces colones, ont été transportées du Palais Farnese à Rome, dans la cour du Musæum de Portici, où elles sont à présent.

avertit,

avertit, " qu'il *n'eſt permis à perſonne de rien déranger de ce " tombeau*; elle ajoute *que celui qui en ôtera quelque choſe " ſouhaitera de ne l'avoir pas fait & en appele à témoin la " Déeſſe Enodia*;" qui préſidoit aux chemins. On regardoit les ſépultures comme des endroits conſacrés aux Dieux; ce qui fit donner la forme d'autels, & même de temples, non ſeulement aux pierres ſépulcrales, mais encore aux édifices dans leſquelles on les renfermoit ſouvent. En 1669 on trouva dans la ville Corſini, près de Rome, le tombeau d'un prêtre de Mitras, avec une inſcription Grecque qui condamnoit à payer cinq mille deniers au peuple Romain, ceux qui remueroient de ſa place l'inſcription, ou aucune autre choſe appartenante à ce tombeau: (73) il y avoit à Florence une ancienne inſcription ſépulcrale, qui attribuoit au fiſc la ſomme de deux mille cinq cens deniers, à payer parquiconque tenteroit de remuer de ſa place le corps de Myrtala: cette inſcription ſe voit ſur le tombeau où elle étoit enſevelie. (74) Ces loix, en empêchant les anciens de labourer, dans les endroits où il y avoit des marques faites pour indiquer des tombeaux, conſervoient les effets qu'ils contenoient; & ſi l'on trouve aujourd'hui une ſi grande quantité de médailles répandues & comme ſemées dans les champs, où paſſoient autrefois des chemins privés & de traverſe, à préſent devenus des champs, c'eſt qu'il y eut autrefois des ſépultures

(73) Monum. Antiq. *T.* I. *p.* 27.
(74) Raccolt. *d'inſcrit. Antiq. Ritr. in Etrur. p.* 230.

répandues

répandues près de ces mêmes chemins, où les laboureurs découvrent aujourd'hui ce qu'elles ont recélé pendant tant de ſiecles.

Le cours des eaux, qui dans la ſuite des tems prenent des directions différentes, la chute des torrens qui deſcendent des montagnes, & ſe répandent à travers les terres, ayant quelquefois pénétré dans celles qui renfermoient des tombeaux, en ont entrainé les médailles, les pierres gravées & les autres effets qui s'y ſont trouvés ; de là vient qu'on en rencontre quelquefois dans les rivieres où ſe déchargent ces eaux : c'eſt ainſi que dans un torrent, près d'Agrigente en Sicile, on trouva il y a douze à treize ans, un très-beau vaſe en terre, qui ſe voit à préſent dans le *Muſæum Britannique*, & ſur lequel eſt peinte l'Apothéoſe d'Homere. J'ai poſſédé moi-même une petite ſtatue de Jupiter en bronze, qui avoit été trouvée dans l'Anio ou le Téveron, avec quelques médailles de Néron, dont le Vernis tout pareil à celui de ce bronze, & très-différent de celui que donnent les eaux, montroit qu'elles avoient été long-tems renfermées dans le même terrein, d'où elles avoient été entrainées dans cette riviere.

Bacchus, dont les attributs ſe trouvent ſi fréquemment ſur preſque tous les tombeaux des anciens, parce qu'il étoit regardé comme le Dieu de la vie & de la mort, fut auſſi conſidéré, ainſi qu'on l'a fait voir, comme le Dieu qui préſidoit aux eaux courantes & à la mer : il

eſt repréſenté dans cette derniere qualité, ſur le bas-relief tiré du même monument, où s'eſt trouvée le ſarcophage dont on a donné ci-deſſus l'explication. (75) Le Dieu paroit, ſe repoſer ſur une urne d'où ſortent les rivieres, il tient un gouvernail de navire, il s'appuye ſur l'hydre, ſymbole des eaux qui ſe répandent de ſon corps, enfin on voit une tête de mort ſur l'antre dans lequel il eſt aſſis. C'eſt, à ce qu'il me ſemble, parce qu'il étoit le Dieu des eaux, que les anciens affecterent de conſtruire ſi ſouvent leurs tombeaux ſur les rivages de la mer ; comme ceux qui ſe rencontrent ſi fréquemment dans le voiſinage de Miſêne, dans les environs de Baia, de Pouzzole & de Naples ; de même que ſur les bords du Tibre & de quantité d'autres rivieres. Si dans le Golphe de Baia, comme dans le Tibre, on trouve ſi ſouvent des pâtes, des pierres gravées & des médailles, c'eſt qu'elles y ont été apportées des tombeaux voiſins, par les eaux qui ſe répandent dans cette baie ou dans ce fleuve. Il en eſt de même des Marais Pontins ; en les parcourant en bateau, dans une barque très-légere faite à cet uſage, j'y ai trouvé un très-grand nombre de tombeaux, aujourd'hui renfermés dans les roſeaux aquatiques qu'on eſt obligé de traverſer ; on en voit encore quelques-uns à l'occident de Terracine, dans les terreins déffrichés depuis vingt ans par le prince Gabrieli. Ces monumens conſtruits par les Romains, dans les tems où ils deſſécherent ces marais, ac-

(75) Voyez le *Tom* I. de cet ouvrage. *Planche* XXV.

compagnoient

compagnoient la voye Appienne qui les traverſe ; les médailles contenues dans ces tombeaux, en ont été tirées & chariées par les eaux, dans leſquelles elles ont perdu le vernis qu'elles avoient acquis anciennement, & qu'on n'y trouve plus aujourd'hui.

Mercure étant le Dieu qui préſidoit aux grands chemins, & à-la-fois le conducteur des *mânes*, c'eſt je penſe la raiſon pour laquelle les anciens placerent ſi fréquemment les tombeaux ſur le grands chemins, & celle pour laquelle on a trouvé un ſi grand nombre de médailles anciennes, dans le voiſinage des routes publiques.

Après avoir expliqué comment les médailles antiques ſont parvenues juſqu'à nous, il convient d'examiner ici *l'origine* des uſages qui les ont fait dépoſer dans les tombeaux, & de montrer les précautions que l'on a priſes pour empêcher qu'on ne les fouillât: ces précautions nous montreront ce que nous pouvons eſperer de retrouver encore à l'égard des médailles qui nous manquent, & les raiſons pour leſquelles il en paroit ſi ſouvent de nouvelles ; comme celles pourquoi des médailles autrefois très-rares & quelquefois uniques, ſont devenues en peu de tems très-communes.

L'idée d'une vie, qui doit ſuccéder à la mort phyſique, engagea à pourvoir au repos des morts, & fit placer dans leurs tombeaux les monoies néceſſaires à fléchir les Dieux infernaux, & à procurer aux *mânes* l'entrée de la demeure qui leur étoit deſtinée. Les beſoins, à ſatisfaire dans

une vie nouvelle, firent quelquefois dépoſer dans ces mêmes tombeaux des ſommes aſſez conſidérables: telle étoit celle qu'on trouva en 1741, dans un tombeau près de Cherbourg en Normandie: car indépendament de 200 médailles des Empereurs Antonin, Marc Aurele, Commode, & des Impératrices Fauſtine & Lucille, qu'on en tira d'abord, on y en découvrit enſuite beaucoup d'autres éparſes çà & là, mais toutes étoient des mêmes tems. (76) La même idée des beſoins que les morts pouvoient avoir des choſes utiles en ce monde, fit mettre dans leurs ſépultures, des armes à leur uſage, des armilles ou bracelets, des colliers, des bijoux de même nature, & quelquefois des couronnes d'un or très-léger, pareilles à celle qu'on a découverte dans un tombeau près de Volterre, & qui ſe voit dans la galerie de Florence. ſouvent on mit à côté des morts les inſtrumens de leur profeſſion ; Enée, dans le poëme de Virgile, fit placer les armes, la trompette & la rame, dont s'étoit ſervi *Miſenus* ſur le tombeau de ce Héros. (77) Nous avons encore un grand nombre de pierres ſépulcrales, ſur leſquelles ſont ſculptés les outils des métiers exercés par ceux pourqui furent érigés ces monumens. Si tant de vaſes uſuels, de toute eſpece, ſe

(76) Mem. de l'Acad. des Inſcript. *T.* XVI. *p.* 131.
(77) Virgil. Æneid. *lib.* vi.

At pius Æneas ingenti mole ſepulcrum
Imponit, ſuaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte ſub ærio: qui nunc Miſenus ab illo
Dicitur.

ſont

ſont trouvés dans les tombeaux des anciens, ſi l'on y a découvert juſqu'à des rapes, des paſſoires pour épurer le vin, & même des œufs, c'eſt que ceux qui les y placerent, les crurent de quelque uſage à ceux qu'ils y renfermoient. Quant aux pierres gravées, & aux petites ſtatues de toutes matieres, renfermées dans les ſépultures, il eſt aſſuré que les unes & les autres repréſentant les Dieux, regardés comme les protecteurs des hommes, on les enterra près de ceux qui les avoient adorés & même portés, afin d'écarter les mauvais Génies, capables de troubler le repos des mânes, ou l'effet des enchantemens capables de les évoquer. (78) Voilà pourquoi on trouve auſſi quelques médailles antiques avec une *béliere* qui ſervoit à les rattacher, (79) comme les médailles de dévotion qu'encore en Italie en Eſpagne & ailleurs, on porte ſur ſoi & que ſouvent on renferme dans les cercueils. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle on trouve quelques médailles à travers leſquelles on a percé un trou, pour y paſſer un cordon & les ſuſpendre au col; j'en ai ſous les yeux une de cette eſpece au moment que j'écris ce-ci, c'eſt une médaille Athénienne, avec la tête de Minerve & ſon ſymbole au revers, elle fut autrefois portée par quelque dévot à cette déeſſe, & vraiſemblablement enterrée avec lui. (80)

Pour

(78) Apul. *Metamorph. lib.* ii.

(79) On peut voir quelques-unes de ces médailles dans le recueil de celles des peuples & villes. *T.* I.

(80) Les femmes dans l'Aſie Mineure, la Grèce & ſes Iſles, portent ſouvent des

Pour trouver l'origine de ces usages, & reconnoître les peuples qui commencerent à les employer, il faut remonter à la source des idées qui y donnerent lieu, & voir comment se formerent l'opinion de la vie future, celle des enfers, & des Dieux qu'on crût y présider.

Homere représente l'apparition de *l'Ame* de Patrocle: elle lui *ressembloit*, dit-il, *pour la grandeur, la beauté des yeux, comme par la voix, & portoit des habillemens semblables à ceux dont il avoit coutume de se servir :* (81) elle se plaint à Achille, de ce qu'il ne lui a pas encore rendu les honeurs funebres, celui-ci *tend envain les bras, pour embrasser son ami, il ne peut y atteindre*; *son ame rentre sous la terre comme une fumée légere*; (82) Achille se reveille, frappe des mains & s'écrie tristement; *helas, il y a donc assurément dans la demeure des mânes*, l'Ame & la Ressemblance *de Patrocle*,

des pieces de monoies modernes d'or & d'argent dont elles prétendent orner leurs habillemens; & quand elles trouvent des monoies antiques nouvellement découvertes, elles les employent au même usage : cet usage pourrait bien être une continuation de celui qui existoit autrefois dans tous ces pays.

(81) Homer. Iliad. *libr.* Ψ. *v.* 65.

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πατροκλῆος δειλοῖο,
Πάντ' αὐτῷ, μέγεθός τε καὶ ὄμματα καλ' εἰκυῖα,
Καὶ φωνήν; καὶ τοῖα περὶ χροῒ εἵματα ἕςο.

Supervenit vero anima Patroclis miseri,
Omnia ipsi magnitudineque et oculis pulcris similis,
Et voce; et tales corporis vestes induta erat.

(82) Homer. Iliad. *libr.* Ψ. *v.* 99 & 102.

dont

dont les reftes font encore fur la terre! (83) Par cette *Apparition*, née de l'erreur d'un fonge, dans lequel Achille fortement affecté de la perte de fon ami croit le revoir, Homere nous rappelle la preuve la plus forte, que l'on eut de fon tems de l'exiftence de *l'Ame* & de la *vie future*. Ces dogmes, impoffibles à démontrer par la raifon, ne peuvent être affurés que par la révélation : car Dieu feul peut favoir ce que déviennent les êtres créés par lui, après le terme affigné par lui feul à leur vie préfente. Les hommes, en voyant toute la nature fe changer autour d'eux, tous les êtres parvenir à leur fin, toutes les plantes, tous les animaux difparoître de la terre, fe décompofer & perdre la figure qu'ils avoient pendant la durée de leur exiftence, s'apperçurent aifément qu'après eux il ne reftoit rien du corps dans lequel ils avoient vécu. L'attachement aux perfonnes avec lefquelles on avoit été le plus liés, la vue des objets qui leur avoient appartenus, des lieux qu'elles avoient habités, les rappellant fouvent à la mémoire des vivans, & les fonges les leur repréfentant quelquefois fous la figure même, fous laquelle ils les avoient connues, l'imagination leur faifant tenir des difcours, propres à exprimer les fentimens qu'elle même leur pré-

(83) Homeri *in eod. libr*, *v.* 103.

Ὦ πόποι, η ῥα' τις ἐςὶ ϗ εἰν αἴδαο δόμοισι
Ψυχὴ ϗ εἴδωλον, α'τάρ φρένες οὐκ ἔνι παμπαν.

Papæ ! certe igitur aliqua eft et in orci ædibus
Anima et fimulacrum, fed præcordia non infunt omnino.

toit,

toit, fit aiſément croire qu'elles exiſtoient encore, non ſous la forme matérielle qu'on leur avoit connue, mais ſous une forme abſolument reſſemblante, qu'Homere, comme on a pu s'en apperçevoir, appelle une *Idole*, une *Image* perceptible à l'œil, mais imperceptible au tact. Cette image étant incapable de ſentiment & de penſée, & les ombres montrant cependant en avoir, on diſtingua dans elles, ou plutôt d'elles mêmes, cet être capable d'affection & de penſée, il fut appellé *Pſyché* ou *l'Ame*. Et les beſoins auxquels les affections de l'Ame la firent ſuppoſer aſſujettie, ſont ceux qu'on prétendit ſatisfaire, par les effets de toute nature que la piété fit dépoſer dans les tombeaux.

Seuls de tous les peuples, dont les monumens exiſtent encore, les Grecs oſerent entreprendre de repréſenter *l'Ame* par des ſymboles. C'eſt-à-dire par cette maniere d'exprimer les idées, dont nous avons fait voir qu'ils tirerent les principes des anciens habitans de la Scythie. La nature de ces ſymboles employés dans la Grèce, & leur liaiſon avec le nom qu'ils donnerent à *l'Ame*, peuvent nous montrer, la marche de leurs idées, ſur cet important ſujet. Le *Papillon* devint chez eux le ſymbole de *l'Ame*. Ce fut dans l'opinion qu'elle exiſtoit encore, même après la mort, qu'ils repréſenterent ſi fréquemment cet emblême ſur les urnes ſépulcrales, où ils renfermerent les cendres & les reſtes des défunts. Le Papillon employé dans cet emblême eſt celui, qu'ils appeloient *Pſyché*, d'un mot dont il ſe ſervirent pour exprimer

primer *l'Ame*. Les racines de ce mot ſont étrangeres à leur langue, dans laquelle ils les chercherent envain, (84) comme on peut le voir par ce qu'en dit Plutarque. Ce même auteur nous apprend que le Papillon nommé *Pſyché* venoit de l'eſpece de Chenille qu'on appeloit *Eruca :* ce fut d'elle dont on ſe ſervit pour expliquer la génération des choſes. (85)

L'*Eruca* renfermée dans ſa Chryſalide, en ſort ſous la forme du Papillon, qui bientôt après donne la vie à un être de forme différente; cette apparente métamorphoſe, paroiſſant une ſucceſſion de vie qui ſe renouvelloit ſans fin, fit regarder la *Pyſché*, ou *l'Ame* comme *immortelle*; & la régénération de la Chenille ſous une forme différente de celle qu'elle eut d'abord, fit imaginer que l'Ame humaine paſſoit ſucceſſivement en différens animaux, pour animer leurs corps, de-là vint l'origine de la *Métempſychôſe* ; enfin quelques-uns ne voyant qu'un changement d'état, dans ces reproductions, mais y trouvant toujours le même principe de vie, crurent que les Ames des hommes exiſtoient encore après la mort, mais ſeulement ſous les formes apparentes, ou

(84) Plutarch. *de Stoic. Repugnant. p.* 1052. F.

(85) Plutarch. *Sympoſiac. lib.* ii. *p.* 636. *Ὡς δὲ κάμπη γίνεται τὸ πρῶτον, εἶτα ἐκπαγεῖσα διὰ ξηρότητα καὶ περιῤῥαγεῖσα, ἕτερον πτερωθὲν δἰ αὐτῆς τὴν καλουμένην ψυχὴν μεθίησι, τὸν αὐτὸν τρόπον ἐν ταῦθα προϋφίςα ταὶ τὸ ὠὸν, οἷον ὕλη τῆς γενέσεως. Ut vero primum naſcitur eruca, deinde ſiccitate concreſcens, tandem rumpitur atque a ſe aliud animal exhibet, quod Pſyche dicitur, Papilionis genus quoddam : ita hic ovum prius exiſtit, tanquam materia ortus.*

images de celles que les corps avoient eu pendant leur vie. De ces différentes opinions, dont la fource eft commune, fe formerent les différens fyftêmes de Métaphyfique des Indiens, des Egyptiens & des Grecs : on trouve ces mêmes fyftêmes chez les Scythes & les peuples defcendus d'eux ; (86) Thalès paroit avoir reçu de Zamolxis la doctrine de l'immortalité de l'Ame, comme Pythagore femble l'avoir prife d'Abaris dont il fut difciple.

La fable de *Cupidon* & de *Pfyché*, confervée dans Apulée, (87) eft bien plus ancienne que l'auteur dont il la tirée ; car on la voit repréfentée, fur une cornaline, (88) gravée par Pamphile, difciple de Praxitele (89) & contemporain

(86) Comparez a ce fujet ce que dit Hérodote, *(Lib.* iv. *cap.* xciv.) des Gêtes, qui étoient un peuple Scythe, avec ce qui fe trouve dans Pomponius Mela, *(Lib.* ii. *cap.* ii. *p.* 43.) & avec l'opinion des Celtes rapportée dans les commentaires de Céfar, *(Lib.* iv.) ainfi qu'à ce que dit l'Empereur Julien. *(Cæfar in Trajan.)*

(87) Luc. Apul. *Metamorph. lib.* iv.

(88) Cette pierre du plus excellent travail, fe trouve dans la collection de Mr. C. Townley. Elle eft du petit nombre de celles qui donnent un époque à l'hiftoire de la Gravure ; les figures en font deffinées, comme des ftatues, dont elles ont prefque le relief. C'eft, je crois, le plus ancien monument, où l'on voye repréfentée la fable de Cupidon & de Pfyché ; il peut fervir à nous apprendre que cette fable étoit connue vers la fin du cinquieme fiecle avant notre Ere ; & comme elle tient beaucoup de la maniere employée par Platon pour repréfenter fes idées Philofophiques, & couvrir ce que fouvent il prenoit dans la théologie des myfteres, comme le remarque Clément d'Alexandrie, il fe pourroit que cette fable eut été faite fur le modele des fiennes, & vers fon tems.

(89) Ce Pamphile, comme on le fera voit ailleurs eft celui dont parle Pline. *lib.* xx. *cap.* iv.

de

de Platon. Les livres de ce Philoſophe préſentent ſouvent des allégories ſur l'Amour, compoſées ſur des idées ſemblables à celles de la fable de *Cupidon* & de *Pſyché*. Celle-ci, ne ſe trouvant ni dans les poëtes, n'y dans les mythologues, doit avoir été regardée comme étrangere à la religion des Grecs : elle leur ſervit à repréſenter l'effet des paſſions & le trouble qu'elles occaſionnent à l'Ame : Apulée l'employe en ce ſens.

Quoiqu'étrangere à la mythologie, cette fable tenoit cependant à de très-anciens emblêmes, & aux idées de la théologie ſecrete révélée dans les myſteres : le ſilence religieux qu'ils exigeoient, ſemble avoir donné lieu aux interprétations, qui produiſirent cette fable ingénieuſe, & les ailes de *Papillon* données à *Pſyché*, conſtatent qu'elle tire ſon origine du ſens caché ſous les formes de *l'embléme* employé à repréſenter l'*Ame*.

La théologie des myſteres reconnoiſſoit un Dieu *principe de tout* ; le *Feu* ou la *Pomme de Pin* étoient, comme nous l'avons dit, les emblêmes de ce Dieu : (90) de lui ſortit *un fils*, regardé comme *ſa Force ſuprême*, comme *l'Etre Générateur*, dont l'action tira le monde matériel des ténébres du Cahos : au moyen de l'Amour il donna la vie à toutes les créatures, capables de *ſentiment* & d'*intelligence*. Le *flambeau*, ou le *thyrſe* employé à ſa place, donnés pour ſcep-

(90) Voyez ſur ces différences ſujets, *T.* I. de cet ouvrage. *p.* 258. N° 118, &c.

tre à l'Etre *Générateur*, & même à l'*Amour*, marquoient à-la-fois leur origine & celle de leur puiſſance. L'un étoit le *moyen*, l'autre étoit *l'agent* de *l'Etre Créateur* ; & quand on voit, dans tant de monument antiques, l'Amour approchant un flambeau du *Papillon*, ce n'eſt pas, comme on le croit, pour détruire cet emblême de l'Ame, car *l'Ame* étoit ſuppoſée indeſtructible, mais au contraire pour montrer le principe qui la *Créa*. La *Flamme* de ce flambeau repréſente la *Puiſſance Créatrice* ; l'Amour, en étant le *dépoſitaire* & *l'agent*, repréſente l'acte par lequel elle *anime* la matiere & donne la vie, exprimée par le ſymbole du *Papillon*, que cet acte tire de l'état d'inertie qui précéde l'exiſtence des êtres ſenſibles, & reſſemble à celui de la mort : les anciens ont très-bien ſçu caractériſer cet état, par la foibleſſe donnée à la plupart des figures employées dans les emblêmes de l'Ame.

L'Etre *Générateur*, auquel on donnoit tous les ſexes, repréſenté ſous celui de la femme, dans un camée très-ſingulier de la collection de Mr. C. Townley, y eſt dans l'action de tenir un *Priape* ſuſpendu ſur le *feu* d'un autel. Nous avons fait voir ailleurs que ce *Priape*, révéré chez les Indiens ſous le nom de *Lingham*, le fut chez les Egyptiens ſous celui de *Phallus*, & ſous les différentes formes que lui donnerent ces peuples. C'étoit le ſymbole de *l'Eſprit*, du *Mihir* ou de *l'Amour*. *Agent manifeſte* de la Génération, il repréſenta l'être à qui l'on donnoit ce titre ; & ſi dans

la

la pierre dont nous parlons ici, il eſt repréſenté ſur le feu d'un autel, par une figure deſtinée à exprimer l'Etre *Générateur*, c'eſt pour montrer que cet *Agent*, par le moyen de l'Etre *Générateur*, reçut du Dieu dont le *Feu* étoit le ſymbole, la puiſſance qu'on lui ſuppoſoit : l'Amour en tenant le *Feu* ſous le *Papillon*, montre par-là n'être par l'auteur de la vie, mais le diſpenſateur de la puiſſance dont la ſource eſt en Dieu, duquel il tire toute ſa force.

Ces idées, très-ſublimes, tiennent à une Théologie dont l'objet fut de repréſenter les actes de la puiſſance *Créatrice*. Les emblêmes employés à les exprimer, n'étant connus que d'un petit nombre de gens choiſis, devinrent pour le peuple l'origine de pluſieurs fables. *Pſyché* rendue par une figure humaine dans ces fables, & dans les repréſentations qu'on en fit, prit la place de l'ancien emblême par lequel on repréſentoit l'Ame, ou la partie de l'homme qui ſurvit au corps, auquel elle étoit unie avant la mort. Ce fut la raiſon pour laquelle on employa ſi fréquemment cette figure ſur bas-reliefs des tombeaux, de même que ſur les pierres gravées qu'on y dépoſa, & l'origine d'un très-grand nombre de monumens de ces deux eſpeces qui exiſtent encore.

La coutume de dépoſer dans la terre les dépouilles des morts, dont on croyoit les *ames* toujours ſubſiſtantes, fit donner le nom de lieux inférieurs ou *d'enfer* au ſéjour ſouterrain qu'elles habitoient. Ce ſéjour n'étoit ni dans l'Italie, ni dans la Grèce, ni dans l'Egypte ; puiſque dans l'Odyſſée d'Homere,

d'Homere, Protée qui vivoit dans l'Egypte même, & par conséquent dans un pays peu distant de la Grèce, & de l'Italie, dit à Ménélas, que *les Dieux l'enverront dans les champs Elisés, aux extrêmités de la terre, là où est le sage Radamanthe, & où les hommes jouissent d'une maniere de vivre très-agréable.* (91) Circé met les *enfers* dans *l'Océan, qu'il faut traverser pour y parvenir*; (92) en effet, Ulisse trouve ces enfers dans le pays des *Cimmériens*, que *le soleil n'éclaire dans aucun tems :* (93) c'est donc au Nord de la Scythie, où nous avons vu qu'existoit la doctrine de l'Ame & du séjour des morts, qu'Homere & les Grecs de son tems plaçoient les enfers & le séjour de *Radamanthe*.

(91) Homer. *Odyss. lib.* iv. *v.* 565.

Ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
Ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς
Τῇ περ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν.

Sed te in Elisium campum et fines Terræ
Immortales mittent ubi flavus Radamanthus est
Ubi utique facillima vivendi-ratio est hominibus.

(92) Homer. *Odyss. lib.* x. *v.* 508.

(93) Homer. *Odyss. lib.* xi. *v.* 13, &c.

Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἵκανε βαθυῤῥόου Ὠκεανοῖο.
Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε, πόλις τε,
Ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι. Οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων ἐπιδέρκεται ἀκτίνεσσιν.

Illa, (Navis) ad fines pervenit Oceani :
Ibi autem Cimmeriorum erat populus que civitasque,
Caligine & nebula tecti : neque unquam eos
Sol lucidus aspicit radiis.

Des

Des Hyperboréens avoient déposé à Délos des tables d'airain, dans lesquelle l'ayeul de Platon qui en étoit gouverneur, lut la description des *enfers*, la doctrine de l'*Ame immortelle*, & la description de la demeure des morts dans l'Empire de Pluton. (94) Les Hyperboréens dont parle Platon, ne peuvent se confondre avec ceux qui habiterent en différens tems, diverses parties de l'Europe, car ils étoient les mêmes, qui envoyoient chaque année des présens à Délos. Ces offrandes y étoient transportées de Prasie, où on les apportoit de Sinope, ville située dans la Paphlagonie vers les bords de l'Euxin : les Scythes, habitans de la rive septentrionale de cette mer, transmettoient à Sinope ces mêmes offrandes qu'ils recevoient des Issédons ; ceux-ci les tenoient des Arimaspes, au-dessus desquels habitoient les Hyperboréens, (95) dans un pays situé aux *extrêmités de la terre*, où Homere place le séjour des morts. Il existoit donc en Grèce, un monument très-authentique, qui nous fait voir d'où elle tira la doctrine des Enfers, & qui confirme la précieuse tradition, conservée dans les vers du plus grand, & du plus savant poëte qu'elle eut jamais.

Je ne raporterai pas ici les ingénieuses remarques de Mr. Bailly, sur l'origine de tous les noms donnés par les Grecs aux fleuves & aux juges des enfers, ainsi qu'à Pluton : tous ces noms, reconnus comme également étrangers aux langues

(94) Plat. *in Axioc.*
(95) Pausan. *lib.* i.

les

des Grecs & des Egyptiens, ont leur racines & signifient dans les langues du Nord, exactement ce qu'elles doivent exprimer dans les idées des peuples qui les adopterent : rien ne prouve mieux qu'elles viennent des nations auxquelles appartiennent les mots qui expriment ces idées. Mais comme ces preuves, quoique très-bonnes, pourroient paroître à quelques-uns trop recherchées, je me contenterai de les appuyer ici par des faits, & par des monumens, capables d'en faire sentir la solidité.

Diodore de Sicile nous a conservé le nom que donnoient les Egyptiens à la barque de Charon : ils l'appeloient *Barin*, (96) ce mot qui ne signifie rien dans la langue dans laquelle il fut reçu, signifie dans le Nord *la bierre*, le *cercueil*, (97) où l'on ensevelit les morts. Snorr, dans sa chronique de Norvege, (98) rapporte que le Roi Hacquin, fit prendre & tirer sur le rivage, les barques des fils d'Eric. " Il fit mettre " sur l'une d'elles, avec les corps d'Egelle & d'Ullserkus, " ceux de tous les guerriers morts dans son armée. Quelques-" uns de ces derniers furent apportés par des *barques*, sur lesquels on éleva des tombeaux *formés de pierres* & *de terres*, " qui se voyoient encore, au tems de l'auteur qui rapporte " ce fait, à l'Ouest de la Roche appellée Frædarberg."

(96) Diod. Sicul. *lib.* i. *sect.* ii. *p.* 74.

(97) Olauf. Rudbeck. *T.* I. *p.* 560.

(98) Snorron. *Chronic. Norverg. cit. apud Barthol. Antiq. Danic. lib.* ii. *cap.* iii. *p.* 289.

" un

Arngrime Jonas, dont nous avons un essai sur l'Islande, rapporte qu'Amundus étant mort à Osel, " fut enterré dans un " terrein qui lui appartenoit, à l'endroit même où son corps " avoit été brûlé : on mit sur son tombeau une *petite* " *barque*, en forme de *sarcofage*," (99) comme on a vu qu'Enée mit sur le tombeau de *Misène* la *Rame* dont ce Héros s'étoit servie. Les *Sagues* de Laxdéla (100) & de Watzdela, (101) rapportent que les peuples du Nord avoient coutume d'enterrer ainsi dans des barques, les femmes & les hommes d'un rang distingué. On voit dans ces usages l'origine de l'idée de la barque des enfers ; tandis que dans les mêmes pays où étoient pratiquées ces coutumes, on trouve dans le nom de cette même barque, celui qu'employoient les Grecs & les Egyptiens. Le nom de Caron, qui chez ces derniers signifioit un *Pilote*, comme le dit *Diodore*, (102) fut peut-être tout ce que les Grecs en emprunterent, relativement à la doctrine des enfers : ils reconnoissoient qu'elle étoit connue dans le Nord, & conservoient les dénominations, qu'on y employoit pour en faire la description. Le terme *mânes* continue à signifier

(99) Specim. *Island.* Arngr. Jonæ. *p.* 35.

(100) Barthol. *Antiq. Danic. lib.* ii. *p.* 290.

(101) Watzdela *Sag. cit. ub. supr. Ingemundus in Scapham quæ navem Higandam sequi solebat, deportatur, cum decenti ornatu sicut tunc honoratos viros sepeliri mos erat.*

(102) Diod. Sicul. *Biblioth. lib.* i. *sect.* ii. *p.* 151.

chez les Lapons d'aujourd'hui les *restes de l'homme:* (103) & l'on trouve vers le 63e ou 64e degré de latitude septentrionale de Lac d'*Awern*; (104) dont le nom paroit avoir été transporté en Italie par une horde de ces Pélasgues, appelés *Cimmériens*, puisque leur nom étoit celui des anciens habitans du voisinage du Lac *d'Averne*.

Les *Hyperboréens* sont ces mêmes peuples qu'Homere appele *Cimmériens*, & chez lesquels il met les enfers : car Pline en parlant des premiers dit, que " les *Hyperboréens* " sement le matin, moissonnent à midi, recueillent les fruits " le soir, & les renferment la nuit dans leurs cavernes ;" (105) par où il indique le climat sous lequel les jours & les nuits se suivent sans interruption, celui où il n'y a qu'un jour & une nuit. Suivant Plutarque, les *Cimmériens* du Tanais n'étoient qu'une foible partie d'une plus grande nation, chassée par les Scythes. Arrêtée près du *palus Mæotides*, cette multitude guerriere habitoit auparavant les rives de *l'Océan*, dans d'épaisses forêts & sous un ciel ténébreux : " c'est là que le pôle est presqu'à plomb sur la tête : (106) de " longues

(103) Regnard. *Voyage en Laponie. T.* I. *p.* 184.

(104) Rudbeck. *de Atlantic. T.* II. *p.* 463.

(105) Plin. *Hist. Nat. lib.* iv. *p.* 144. *Pone eos montes, ultraque aquilonem, gens felix (si credimus) quos Hyperboreos appellavere annoso degit ævo, fabulosis celebrata miraculis. Ibi creduntur esse cardines mundi, extremique siderum ambitus, semestri luce et una die solis aversi — — serere matutinis, sole fœtus arborum decerpere, noctibus in specus condi tradiderunt. — — Nec libet dubitare de gente ea, quum tot auctores prodant, frugum primitias solitos Delon mittere Apollini, quem præcipue colunt.*

(106) Plutarch. *in C. Mar. p.* 411. Οὐρανοῦ δὲ εἰληχέναι, καθ' ὃ δοκεῖ μεταλαμβάνων

“ longues nuits & de longs jours ſe partagent l'année.” La comparaiſon de ces deux deſcriptions de Pline & de Plutarque, ne permet pas de douter que les Cimmériens n'ayent habité le pays des Hyperboréens, qui donnerent aux Grecs la doctrine des Enfers, écrite à Délos ſur des tables de bronze dans les *caracteres* de cette nation : ces *caracteres* n'étoient pas ſi étrangers aux Grecs, qu'ils ne puſſent les lire, puiſqu'effectivement ils furent lus par l'ayeul de Platon.

Suivant une très-ancienne opinion, rapportée par Plutarque, (107) les *Cimmériens* étoient les mêmes peuples, qui tranſportés dans le pays qu'on appele à préſent le Jutland porterent le nom de *Cimbres.* Ce pays n'eſt ſéparé du Dannemarc que par un détroit de deux lieues, & les Cimbres en occuperent les Iſles. On retrouve par-tout où ils ſe tranſporterent la doctrine des Enfers, telle qu'ils la tenoient des Hyperboréens leurs ancêtres, & telle que les Grecs la prirent chez ces derniers. Nous avons déja vu la barque employée pour les ſépultures des morts en Iſlande ; Eu-

λαμβάνων ὁ πόλος ἔξαρμα, διὰ τὴν ἔγκλισιν τῶν παραλλήλων, ὀλίγον ἀπο λείπειν τοῦ κατὰ κορυφὴν ἱςαμενόυ σημείου πρὸς τὴν οἴκησιν Αἵ τε ἡμέραι βραχύτητι ϗ μήκει πρὸς τας νύκτας ἴσαι κατανέμεσθαι τὸν χρόνον, δἰ ὃ ϗ τὴν εὐποριαν τοῦ μυθεύματος Ὁμήρῳ γενέσθαι πρὸς τὴν νεκυίαν. Cælum ſortitos, qua Polus ſeptentrionalis, ex parallelorum inclinatione ſublimis, parum diſtare videtur ab imminente incolarum vertici puncto, ubi dies brevitate et prolixitate pares noctibus in partes duas ſecant anni tempus. Unde argumentum ſuppeditaſſe Homero fabulæ de inferis ſcribenti.

(107) Plutarch. *ub. ſupr. p.* 411. D.

febe, (108) Démetrius, cité par Plutarque (109) & Procope, confirment les inductions déduites de ce fait; (110) & Tzetzès (111) " dit qu'Héfiode, Homere, Eu-
" ripide, Plutarque, Dion, Procope, Philoftrate & plu-
" fieurs autres, concourent à placer le féjour de mânes
" dans les Ifles de la mer Océane: c'eft là effective-
" tivement, ajoute cet auteur, que fe trouve l'Ifle de la
" Grande Brétagne, à l'orient de la Brétagne & à l'occi-
" dent de l'Ifle de Thulé, qui comme on fait eft l'Iflande."
Quelques-uns des écrivains cités dans ce paffage, fpécifient ces Ifles dans le plus grand détail; & nous apprennent que ce font les *Orcades*, dans le nom defquelles on femble reconnoître celui d'*Orcos*, que les Grecs & les Latins donnerent aux *enfers*. Les idées qu'ils en eurent furent apportées dans ces Ifles par les defcendans des mêmes peuples qui les avoient confignées à Délos; on voit par ce-ci, d'où vient qu'on trouve tant de différences entre les auteurs anciens, dont les uns placent les Ifles des morts dans le pays des Hyperboréens, les autres dans les Ifles Orcades: car il paroit que du premier de ces pays, qui eft en Afie, ce nom fut

(108) Eufeb. *Præparat. Evangelic. lib.* v. *cap.* xvii. *p.* 207.
(109) Plutarch. *de Oraul. defect. T.* II. *p.* 419.
(110) Procop. *de R. Goth. lib.* iv. *cap.* xx. *p.* 624.
(111) Tteztz. *ad Lycophr. p.* 123, 124. *Beatorum Infulæ ad Oceanum profundos vertices habentem, fecundum Hefiodum, Homerum, Euripidem, Plutarchum, Dionem, Procopium, Philoftratum et alios; ad Oceanum enim eft infula Britannia inter Britanniam in occidente fitam, et Thulen quæ ad Orientem.*

transporté

tranſporté dans le Nord de l'Europe, comme il le fut en Egypte, en Grèce, dans l'Iſle de Leucé ſituée dans la mer noire, & enfin en Italie.

On trouve dans ces iſles *Orcades*, maintenant appellées *Orkney*, la fable des *Parques*, inconnue à la mythologie Egyptienne, mais receue dans celle des Grecs. Elles filoient les deſtinées & les jours des hommes. La Grèce adoucit les traits originaux ſous leſquels les peuples dont elle reçut ces idées repréſentoient ces déeſſes, mais on reconnoit dans un ancien antique conſervé juſqu'à préſent, la ſimplicité primitive & les mœurs des peuples qui imaginerent les Parques. Ce ſont elles mêmes qui chantent en travaillant à la toile dont le tiſſu repréſente la vie des hommes; ce ne ſont pas des fuſeaux mais des têtes humaines, qui ſervent au fil qu'elles employent ; ces fils mêmes ſont des boyaux humains, & l'une d'elles aulieu du ciſeau que lui donnoient les Grecs, employe une épée pour trancher le cours de la vie. (112) Cette épée étoit l'un des ſymboles ſous leſquels le Dieu Mars fut adoré chez les Scythes ; on a prouvé que ce Dieu, étoit le même que Bacchus : les Arabes qui lui donnoient les noms *d'Urotal* & de *Duſar*, l'adoroient ſous la forme d'un *bœuf*, par lequel ils juroient : (113) les Cimbres juroient auſſi parle même

(112) Vid. Barthol. *de Cauſ. contemn. mort. ap. Dan.*
(113) Vid. Herod. *ſupr. cit.*

bœuf,

bœuf, (114) ainſi que les Grecs par le Soleil, comme on peut le voir par le ſecond des marbres d'Arondel, (115) & enfin les Scythes juroient par leur épée, ce que pratiquoient auſſi les peuples du Nord. En prenant à témoin des ſermens qu'ils faiſoient le Dieu de la Vie & de la Mort, ils en aſſuroient la vérité ſur leur vie, dont il étoit l'arbitre, & comme il portoit le nom de *Duſar*, les Parques des Scythes comme tous les Génies qui préſidoient à la vie, porterent chez eux le nom de *Dyſes :* à Pouzzol, tout près du Lac d'Averne, on voit encore des autels anciennement conſacrés à ce *Duſar*, dont les miniſtres principaux ſe retrouvent dans les iſles Orcades.

Comme il y avoit dans l'Iſle de Délos des tables, ou étoit écrite toute la doctrine des Enfers : il exiſte encore maintenant dans l'Iſle de Paros, un monument de cette doctrine ce monument n'eſt jamais ſorti de l'endroit où il eſt, puiſqu'il eſt ſculpté ſur le rocher même : j'en ai vu le deſſein fidélement copié par Mr. Stewart. La ſculpture en eſt aſſurément de la plus haute antiquité, celle-ci eſt aiſée à reconnoître par la maniere dont la Mythologie y eſt traitée, car elle eſt celle des tems les plus reculés de la Grèce : cependant ce bas-relief paroit avoir été retouché par un ſculpteur de la ville d'Odryſe, qui y mit ſon nom : il s'appeloit Adamas, & ſon pere portoit le nom de Nymphias.

(114) Plutarch. *in Mar. ſupr. cit.*

(115) Marm. Arund. *Smyrn. et Magnet. fœd.*

Ce

Ce monument, que l'on dit être de trois pieds de hauteur, eſt dans une caverne, pareille à celle où l'on a vu, dans une des planches de cet ouvrage, le Bacchus déſigné comme le Dieu des eaux & de la mort : on y a repréſenté la figure de *Pan*, ou du Dieu *principe de tout* ; (116) on voit près de lui le Bacchus *Hébon* ou le *Duſar* avec la tête humaine ſur un corps de Bœuf. L'Etre *Générateur* dont cette figure eſt le ſymbole eſt repréſenté à côté de Pan, comme préſidant au monde : trois figures de femmes, dont l'une tient les cornes du *Duſar*, ſont près les unes des autres, ce ſont les *Dyſes* ou les *Parques :* l'une montre par ſon action qu'elle tire ſa puiſſance du Dieu dont elle touche les cornes, qui étoient les ſymboles du pouvoir. Une Déeſſe eſt repréſentée ſous ces figures ; cette derniere a ſur elle un Lion : c'eſt l'emblême de *Cibele* ou de *la terre.* Entre les perſonages qui l'accompagnent, on voit un *bœuf*, c'eſt celui qui par ſon ſouffle tira *la terre* du ſein du Chaos : trois femmes placées vers ſa gauche repréſentent les heures ou les ſaiſons ; & parmi les figures miſes à ſa droite, on diſtingue celle de Mars avec un caſque ſur la tête. Ce caſque eſt entouré de rayons, ou ce qui eſt la même choſe d'une couronne radiale, il marque le *Soleil Diurne :* ce Dieu eſt le même que le Mars des Scythes, comme le dit Macrobe. (117) Les autres figures de ce bas-relief repréſentent d'autres

(116) Voyez ce qui a été dit à ce ſujet. *T.* I.

(117) Macrob. *Saturnal. lib.* i. *p.* 142.

Dieux

Dieux ou plutôt d'autres qualités du *Dusar*, ce Dieu auquel se réduisoient tous ceux des Mythologies des plus anciens peuples de l'Orient, & ce monument, assurément Grec, nous fait voir une analogie surprenante d'idées transportées d'une même source, c'est-à-dire du Nord de l'Asie dans celui de l'Europe, & dans les Isles comme dans toutes les provinces de la Grèce.

Quand les Cimbres vinrent en Italie, ils étoient accompagnés des Teutons qu'ils appeloient leurs *freres*. (118) Ces peuples, ayant une même origine se donnoient pour cette raison le nom de freres. Ils étoient de ces Cimmériens, ou Agathyrses, qui après avoir traversé l'Asie, & avoir laissé le pays des Hyperboréens, vinrent s'établir sur les bord de l'Océan septentrional. Les uns occuperent la Suede, les autres les rives de la mer Baltique, qui en sont voisines. Mais les Teutons prirent leur nom du Dieu *Teut* ou *Theuta*, que César confond avec le Mercure des Grecs: (119) parce qu'il étoit l'un des Dieux qui présidoient à la mort & aux enfers, dont la doctrine se retrouve encore dans celle de ces peuples, & dans les climats habités par les Hyperboréens.

L'expédition des Cimbres & des Teutons en Italie étant des tems de Marius, précéda de plusieurs années la guerre de Mithridate : les Ases qui habitoient les Palus Mæotides,

(118) Plutarch. *in Mario.*
(119) Cæsar. *Comment.* VI. 17.

vers

vers les mêmes endroits qu'avoient autrefois occupé les Cimbres, quitterent alors ce pays, & ſuivant les traces de leurs prédeceſſeurs vinrent, ſous la conduite d'Odin, s'établir dans les mêmes lieux que les Teutons & les Cimbres avoient abandonnés. Ils y trouverent établie la religion que ces peuples y avoient profeſſée ; ainſi la doctrine des Enfers exiſtoit dans le Nord de l'Europe, bien avant l'arrivée des Aſes conduits par Odin, & cette doctrine fut aſſurément celle qui y domina de ſon tems : c'eſt la plus ancienne de toutes celles que l'on ſait avoir été dans cette partie du monde.

Odin conquit la Suede, la Norvege, le Dannemarc, quelque partie de l'Allemagne (120) avec quelques-unes des autres poſſeſſions des Cimbres : les actions & les loix de ce conquérant, éblouiſſant les peuples qu'il gouverna, le firent après ſa mort révérer comme un Dieu, ainſi que quelques-uns de ſes capitaines. Il arriva pour-lors, dans la Mythologie des peuples du Nord, la même révolution qui dans des circonſtances pareilles arriva dans celle des peuples de la Grèce ; & de même que les Pélaſgues ſubſtituerent au culte primitif, celui des princes Titans qui les avoient gouvernés, ainſi les Aſes, qui prirent le nom de Goths, ſubſtituerent au culte primitif des pays où ils s'établirent, celui de leur prince & de leurs principaux chefs : durant ſa

(120) Torfæi. *ſer. Dynaſt. et Reg. lib.* i.

vie il s'appella *Woden* ; (121) mais après ſon apothéoſe on lui donna le nom d'*Odin*, du mot *Auda* ou *Odin*, qui dit-on ſignifie le *Dieu de la mort :* (122) C'eſt le même que l'*Adès* ou le *Pluton* des Grecs. Il fut regardé comme le Dieu de la nature univerſelle, & particuliérement comme celui qui préſidoit au ſéjour des morts : on voit dans la chronique de Snorr qu'au moment de mourir " Odin dit " qu'il alloit ſe tranſporter à *Gudheim*, où il embraſſeroit " ſes amis. Ces mots firent croire à ſes ſujets qu'il alloit " dans l'ancienne Aſgarde où il étoit né, & qu'il y jouiroit " d'une vie immortelle : ce fut alors, ajoute l'hiſtorien, que " commença la vénération & le culte d'Odin."

Il paroit cependant que ce culte ne fut pas aiſément, admis : il mettoit à Goudheim ou Aſgarde, vers les Palus Mæotides, le ſéjour des Héros qu'on étoit accoutumé à chercher dans les iſles Orcades. Cette ville d'Aſgarde, étoit vers les mêmes lieux ou les Grecs plaçoient l'Iſle de Leucé, dans laquelle un Crotoniate, dont il eſt parlé dans Pauſanias, (123) avoit vu l'ombre d'Achille, & celles de pluſieurs Héros Grecs ; c'eſt là que dans la ſuite on plaça le *Valhalla*, ou la ſalle

(121) Wormius, *(Monum. Danic. lib.* i. *p.* 12.) fait voir qu'il y eut pluſieurs *Odins*, ou du moins qu'il en exiſtoit un avant le Conquérant de ce nom. Le premier ne ſortit pas de l'Aſie, ainſi c'eſt de-là que vint ce nom de *Woden*, qui exprimoit celui de Dieu même ; les Poëtes s'attacherent à confondre ce Dieu avec *Odin* l'Aſiatique, comme l'a très-bien obſervé Mr. Mallet.

(122) Pauſan. *lib.* vii. *cap.* xx.

(123) Saxo Grammatic. *lib.* vi.

d'Odin,

d'Odin, dans laquelle ſe raſſembloient les ames des Guerriers. Pour confirmer cette religion nouvelle, peu d'années après la mort d'Odin " Sveigdere fit le vœu d'aller à Goud-" heim & d'y chercher par-tout Odin : il partit, accompagné " de dix perſonnes, vint dans la Tyrkandie, & parcourut " la Scythie. De retour au bout de cinq ans," il confirma ce qu'avoit dit le nouveau Dieu ; mais il paroit de ce diſcours, que n'ayant pas trouvé le *Valhalla* à *Goudheim*, il alla le chercher en Scythie, & vers les mêmes endroits d'où les idées & la doctrine des enfers, étoient autrefois venues dans le Nord de l'Europe & dans la Grèce.

Ainſi que la Mythologie des Grecs, malgré les fables dont elle fut chargée, conſerva toujours les principes de la Religion qui l'avoit précédée, de même la Mythologie des peuples du Nord, chargée des fables qu'y introduiſit le culte d'Odin, ne laiſſa pas de conſerver les principes de la Religion ſur laquelle ce culte s'étoit établi : cette Mythologie conſervée par les Iſlandois, eſt ce qu'on appelle l'Edda : ſi l'on en ſupprime ce qui regarde Odin, & les Dieux de ſon culte, comme ſi l'on ſupprime de la Mythologie Grecque ce qui regarde les Dieux de la famille des Titans, on retrouve que les principes des anciennes Religions de la Grèce, & du Nord ſont les mêmes ; elles conſerverent les noms & les idées que l'une & l'autre puiſerent dans une origine, que les monumens, comme les témoignages des auteurs rapprochés, montrent avoir été commune.

L'Edda & les anciens hymnes du Nord parlent ſouvent de *l'Hela*, la Déeſſe de la mort, des enfers, & des *neuf* mondes, (124) renfermés dans ces eſpaces, que ſuivant les Grecs le Stix enveloppoit *neuf* fois. (125) Comme *Hécate*, *Héla* tenoit la clef de ces mondes, & comme Mercure elle introduiſoit les morts dans les enfers : c'étoit une des divinités *Mœragetes* ou *conductrices des Mânes*, & des *Parques* ; il exiſte dans la collection de Mr. C. Townley, un bas-relief en marbre d'un ſtyle Romain ; ce bas-relief repréſente un char mortuaire attelé de deux chevaux, ſa caiſſe forme un tombeau ſur le devant duquel on voit la figure de *Mercure*, & ſur ſon ſommet le buſte d'*Hécate*. Ces deux divinités ont dans ce monument les mêmes fonctions que leur donnoient les peuples du Nord, car elles conduiſent le mort auquel ce char étoit deſtiné. Mercure repréſenté avec des talonieres, étoit difficile à ſuivre ; les Héros du Nord, qui mettoient leur gloire à mépriſer la mort, (126) & ſe montroient toujours prêts à ſuivre le Dieu qui devoit les conduire au dernier ſéjour, ſe vantoient ſouvent dans leurs chanſons qu'on nous a conſervées, d'être habiles à marcher *ſur des ſocles* de bois : (127) c'étoit la chauſſure la plus propre à courir dans les neiges qui couvroient leurs

(124) Edda. *Fab.* XVI.
(125) Virgil. Æneid. *lib.* vi.
(126) Vid. Barthol. *de Cauſ. Contemn. Mort. ap. Danos.*
(127) Voyez dans la *Knytlinga Saga*, loix de Harald le vaillant.

pays :

pays : on la mettoit aux morts, (128) pour montrer qu'ils n'avoient pas apprehendé d'accompagner le conducteur des mânes, à qui l'on donnoient la même chauſſure.

Sur le côté du Char, au devant duquel on voit les Dieux *Mœragetes*, on a repréſenté les Dioſcures avec leurs chevaux ; ils ſe trouvent très fréquemment ſur les tombeaux des anciens, comme ſur les vaſes peints qu'on y renfermoit : la raiſon en eſt, qu'ils étoient auſſi comptés parmi les Divinités conductrices des mânes ; c'étoient primitivement, comme on la vu, (129) les deux Soleils, dont le cours alternatif meſuroit la durée des êtres. Ils préſidoient à la vie & à la mort, qui en ſont les deux termes : il nous reſte des anciennes médailles avec des inſcriptions en lettres regardées par les uns comme *Celtibériennes*, & par les autres comme *Runiques :* (130) on voit à leur revers, un cavalier pareil

(128) Saxo Grammatic. *lib.* vi. *p.* 84.

(129) Voyez le *T.* I. de cet ouvrage.

(130) Les médailles d'Emporium en Eſpagne, portent quelquefois des légendes en caracteres Latins ; quelquefois elles ſont en caracteres Grecs mêlés avec des lettres barbares. Quelques-uns croient reconnoître dans ces dernieres les lettres dont je parle ici. Mais pour les expliquer on eſt obligé de recourir encore aux caracteres Orientaux. Cependant il eſt manifeſte que tous les élémens de la légende, où ſe trouve le mot *Helman*, appartiennent à l'Alphabet Scandinavien, & que la premiere des lettres de ce mot, n'appartiennent qu'à ce ſeul Alphabet, dont elle fait le ſeptieme caractere ; on l'appelle *Hagl*, d'un mot qui ſignifie *Grando* en Latin. *(Ola. Verel. Runograph. Scandic. p.* 28.) Autrefois on donnoit à ces médailles le nom de *Runiques*, à cauſe de leurs lettres ; mais à préſent, quelques antiquaires les regardent comme Eſpagnoles. On dit en avoir trouvé dans le voiſinage d'*Empurias*, quoiqu'il n'en ſoit rapporté aucune de cette eſpece

pareil à celui qui ſe trouve ſur les médailles d'Hiéron Ier Roi de Syracuſe ; & l'on y lit très diſtinctement le mot *Helman*, composé de celui d'*Héla*, qui eſt le nom de la Déeſſe de la mort & des enfers ; ils prirent d'elle le nom de *Hell*,

eſpece dans le livre du Pere Flores. On découvre un très-grand nombre de médailles Romaines dans l'Inde & en Angleterre, cela ne prouve pas qu'elles y aient été frappées ; mais de ce que les Romains eurent commerce avec l'Inde, de ce qu'ils occuperent autrefois une partie de l'Angleterre, on juge que leurs monoies ont été apportées dans ces deux pays. Nous ſavons que les Cimbres occuperent de même une partie de la Luſitanie, ou du Portugal : *(Diod. Sicul. lib.* v. *cap.* xxiii.) pour y arriver il leur falut traverſer toute l'Eſpagne. Les Vandales venus d'un pays encore plus Septentrional que celui des Cimbres, demeurerent long-tems dans l'Ibérie, & donnerent leur nom à l'une de ſes provinces : les premiers de ces peuples, ne pourroient ils pas y avoir apporté les caracteres qu'on trouve ſur les monoies regardées comme Eſpagnoles ? Ne peuvent ils pas avoir apporté avec eux la forme de ces monoies, ou ces monoies mêmes ? Le même cavalier repréſenté ſur ces médailles, l'eſt auſſi ſur celles des anciens Bretons : quelques barbares que ſoient leur empreinte, on ne laiſſe pas d'y reconnoître la même intention, la même figure, le même Dieu : ce Dieu qui ſe trouve ſur des monoies Bretonnes, Grecques & Eſpagnoles, porte ſur celles-ci un nom qui appartient aux langues du Nord, & qui eſt écrit dans le caractere propre aux peuples qui l'habitoient. Tacite nous dit que ce Dieu, dont le caractere exprimé par ſa figure, l'eſt encore par ſon nom, fut révéré par les Naharvales de la Germanie, *(Tacit. de Morib. German.* xliii.) & Timée, cité par Diodore, dit que les Dioſcures étoient adorés par les Celtes du Nord, vers les bords de l'Océan Septentrional ; *(Diod. Bibli. lib.* iv. *cap.* lviii.) ce qui donna lieu aux Grecs de dire que les Argonautes avoient pénetré juſques-là. On trouve dans le mot *Helman* l'Origine de cette fable ridicule ; & ce qui fit croire que les Dioſcures étoient connus des Celtes, par l'analogie des idées de la fable Grecque, avec celles de la Doctrine de ces peuples ſur les Enfers. Cette analogie prend ſa ſource dans ce que cette Doctrine, commune aux Grecs & aux Celtes, leur venoit d'un peuple qui la donna aux uns comme aux autres.

chez

chez les Celtes, & celui de *Man*, signifia d'abord l'homme, & ensuite les mânes; l'*Helman* est donc le ministre de la mort, ou le conducteur des mânes: & par le même motif pour lequel les peuples du Nord mettoient des *Socles* aux pieds de leurs morts, afin qu'ils fussent plus en état d'accompagner le Dieu *Theut*, qui les conduisoit à pied aux enfers, ils mirent aussi des chevaux à côté de leurs morts, afin qu'ils fussent plus à portée d'accompagner l'*Helman*, qui dévoit les conduire à cheval dans les mêmes lieux. Le Roi Frotho ordonna que tous les peres de famille tués à la guerre feroit enterrés avec leurs chevaux, & leurs armes. En 1653 on trouva (131) près

(131) En donnant ici la description des effets découverts dans le tombeau de Childeric, telle qu'on la trouve dans les relations historiques de Patin, (*Relat.* I. *p.* 9.) je vais rapporter aussi celle qui a été publiée dans *l'Essai Historique sur la Bibliotheque du Roi. p.* 283. Le tombeau de Childeric, pere de Clovis, fut découvert " en 1653, à Tournay, par des ouvriers qui travailloient à la " réparation de l'Eglise de St. Brice, au-delà de l'Escaut. Cet endroit, lors " de la mort de ce Roi, c'est-à-dire, l'an 481, n'étoit pas encore renfermé " dans l'enceinte de cette Ville: il fut inhumé près d'un grand chemin, " selon la coutume des Romains, qui étoit aussi celle des Barbares.

" A peine avoit-on creusé sept pieds en terre, que l'on trouva premiérement une boucle, ensuite on découvrit une cache dans laquelle étoient environ cent médailles d'or. L'ouvrier qui fit cette découverte, quoique sourd " & muet de naissance, fit de si grands cris, que plusieurs Particuliers accoururent aussi-tôt, pour savoir ce qui avoit donné occasion à ce Maçon de " crier de la sorte: outre ces cent médailles d'or, qui étoient des premiers " Empereurs Romains, on trouva au milieu environ 200 médailles d'argent, " aussi des premiers Empereurs, dont quatre étoient percées, mais toutes " tellement

près de Tournai, dans le tombeau du Roi Childeric, l'Epée, le

" tellement rouillées, qu'à peine pouvoit-on en déchiffrer les caracteres. On " découvrit ensuite un squelette d'une grande personne, & tout au près un " crâne qui paroissoit être d'un jeune homme ; enfin, après avoir fouillé on " trouva une épée, dont l'acier se réduisit en poudre aussi-tôt qu'il prit l'air. " Le pommeau avec la garniture du fourreau qui étoit d'or, n'avoit point été " endommagé : on y trouva aussi une hache ou francisque, un javelot, un " *Graphium* avec son stilet, & des tablettes, le tout garni d'or ; des agraffes " & des attaches pareillement d'or ; de filamens aussi d'or, qui étoient des " restes d'habits ; une figure en or d'une *tête de bœuf*, avec quantité d'abeilles " ou mouches aussi toutes d'or & émaillées, au nombre de plus de 300, & " un globe de crystal.

" Tout le monde fut convaincu que ce tombeau étoit de quelque personne " très-considérable, mais jusques-là on ne voyoit encore aucun indice de qui " il pouvoit être : enfin, on trouva un anneau de fin or, qui leva toute diffi- " culté, son l'Inscription prouvant qu'il étoit du *Roi Childeric.* Cet anneau " représente un Prince assez jeune sans barbe, avec des cheveux flottans sur " les épaules, & un javelot en main, marque de la Puissance Royale, avec " cette Inscription autour de l'anneau, *Childerici Regis.*

" Comme l'on trouva aussi au même endroit un fer à cheval avec des " restes de housse, des boucles & des attaches d'or, on ne douta pas que le " crâne qui étoit auprés du squelette du Roi, ne fût de celui qui avoit soin " de son cheval. La figure en or de la *tête de bœuf* étoit vraisemblablement " celle d'Apis adoré par les Egyptiens, & que ce Prince, qui étoit Idolâtre, " adoroit aussi. Les abeilles d'or étoient sans doute son symbole, &c.

" Cette riche dépouille fut donnée à l'Archiduc Léopold-Guillaume d'Au- " triche, qui étoit alors Gouverneur des Pays-Bas ; & après sa mort, Jean-Phi- " lippe de *Schonborn*, Electeur de Mayence, l'obtint de l'Empereur par le " moyen de son Confesseur : comme cet Electeur avoit de très-grandes obli- " gations au Roi, il crut qu'il ne pouvoit mieux témoigner sa reconnois- " sance à Sa Majesté, qu'en lui faisant présent de ces précieux restes du " tombeau d'un de ses Prédécesseurs. Il les fit présenter à Louis XIV par le " sieur Dufresne, qu'il envoya exprès l'an 1665. On les mit d'abord dans " le

le poignard la masse d'arme de ce prince, un style fait pour écrire

" le cabinet des médailles, qui étoit encore au Louvre, & on les en retira " pour les placer à la Bibliotheque du Roi ; mais, le Cabinet des Médailles " ayant été ensuite placé à côté de la Bibliotheque, on remit ces précieux " restes dans le dépôt d'où on les avoit tirés." *Voy. Mém. de l'Acade. des Inscriptions, T.* II. *p.* 637.

Ce tombeau renfermoit toutes les choses, que déposoient dans les leurs, les peuples qui supposoient une vie & des besoins après la mort. On y trouvoit des monoies en grand nombre, dont quelques-unes étoient percées; celles-ci avoient servi d'Amulettes. Suivant Patin, au tems duquel on fit cette découverte, il y avoit des médailles des Empereurs Léon & Zénon, qui furent contemporains de Childeric. C'est ainsi qu'on trouve souvent, dans les urnes sépulcrales des anciens, quelques médailles des tems où l'on y renferma les cendres qu'elles contiennent : Mr. l'Abbé de Capmartin de Chaupy m'assure avoir vu découvrir une de ces urnes, dans laquelle il y avoit des monoies, dont les unes avoient été frappées au tems où elles y furent déposées, les autres remontoient à celui de la naissance de la personne dont cette urne contenoit les restes ; de sorte qu'elles indiquoient un espace de tems correspondant à celui de la vie de cette personne, dont la durée étoit marquée dans l'inscription gravée sur son tombeau.

La *tête de bœuf* en or, trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, est assurément l'emblême du Dieu qu'il adoroit : mais ce n'est pas l'*Apis* des Egyptiens, qui du tems du ce Prince n'étoit plus adoré même en Egypte ; & qui jamais ne fut connu ni des Francs ni des Germains, comme l'a très bien observé le savant Mr. Pelloutier, dans son *histoire des Celtes.* Cet emblême est celui du *Theut*, dont les Germains se vantoient d'être descendus ; du *Theutat* des Gaulois, du *Teutaith* des anciens Bretons, & du *Thor* des Scandinaves; les Cimbres portoient par-tout avec eux cet emblême : les *Ases* & les *Vendes* l'adoroient dans le même pays que les Cimbres avoient habité avant eux. Les Francs demeurerent en divers tems, en différentes parties de l'Allemagne, (*Hier* V. *Hil. p.* 246. *Eumen. Paneg.* ix. *p.* 193.) ils y occuperent la Westphalie, le pays de Hesse, la Frize & les territoires voisins de ceux, dont les Cimbres avoient anciennement été en possession ; les Agathyrses, bien avant eux, avoient

écrire fur la cire, l'anneau qui lui fervoit de cachet, une afféz
grande

ent porté dans ces pays le culte de l'Etre *Générateur*, avec l'emblême du *bœuf* qui le repréfentoit. Confervé chez les Tartares, dans le pays d'où fortirent les Agathyrfes, ce même emblême exifte encore dans l'Inde, la Chine & le Japon. Il repréfente à Méaco l'Etre qui produifit le monde, & c'eft peut-être la raifon pour laquelle on mit avec la *tête de bœuf*, le globe de Criftal, qui s'eft retrouvé dans le tombeau du Roi Childeric. Ce globe, devenu le fymbole du monde ; fut adopté par les princes Orientaux, comme la marque de leur domination fur la terre ; mais on ne voit pas que les Barbares ayent fait ufage de cette marque de la puiffance, & que les Princes Francs s'en foient fervi au tems dont nous parlons : car même après cet époque, loin de prendre les ornemens impériaux, ils fe contentoient du titre de *Patrice* que leur conféroient les Empereurs.

L'Etre Générateur, révéré par les Grecs fous le nom de Bacchus, repréfenté par eux fous l'emblême du Bœuf, regardé comme le Dieu qui préfidoit à la *vie* & à la *mort*, préfidoit auffi à leurs tombeaux. C'eft la raifon pour laquelle les attributs de ce Dieu font fi fréquemment répétés fur les urnes fépulcrales des Grecs & des Romains ; & la tête de Bœuf, dépofée dans le tombeau d'un Roi des Francs, s'y trouvoit pour la même raifon, fans que pour cela ils prétendiffent révérer le Bacchus des Grecs, mais par ce qu'ils révéroient en effet l'être, auquel la Mythologie de ces peuples donna le nom de Bacchus, & dont elle défigura l'idée primitive, au point qu'elle fut enfuite très-difficile à reconnoître. Pour marquer la bienfaifance de Bacchus cette mythologie lui donnoit le titre de *Mélichius*, pris d'un terme propre à exprimer la douceur du *Miel*, que produifent les Abeilles ; cet utile infecte devint l'emblême de la Diane d'Ephefe, fur les figures de laquelle on le voit fréquemment repréfenté ; ainfi que fur les médailles de la ville de ce nom, dont on attribuoit la fondation aux Amazones forties de la Scythie. Nous avons fait voir ailleurs, que le Culte de la Diane Ephefienne, apporté en Ionie par ces mêmes femmes, étoit le même que celui de Bacchus, ou de l'Etre *Générateur* des Scythes, repréfenté fous la forme du fexe. L'Abeille qui étoit l'un de fes attributs, exprimoit une des qualités que lui donnoient ces peuples. Il marquoit le titre de *bon*, exprimé par celui de *God* ou de *Wod*; d'où vint

celui

grande quantité d'abeilles d'or, d'un pouce de grandeur, beaucoup

celui de *Woden* & d'*Odin*. Hengiſt & Horſa, ces conquérans Saxons, qui vers l'an 450. C'eſt-à-dire dans le tems de Meroué, pere de Childeric, s'emparerent de l'Angleterre, ſe prétendoient deſcendus d'Odin. C'étoit la coutume des peuples iſſus des Scythes, qui tous ſe diſoient fils de leur Dieu ; nous avons vu Agathyrſe, frere de Scythès, dont les Scythes prirent le nom, porter les attributs de ce Dieu, qu'ils régardoient comme l'auteur de leur race ; nous avons vu les Goths & les Teutons, porter de même le nom de leur Dieu, & ſuivre une coutume qui s'eſt conſervée chez les Chinois & les Tartares : ſi l'on a trouvé un ſi grand nombre d'Abeilles d'Or, dans le tombeau du Roi Childeric, c'eſt peut-être parce que ce prince, ſuivant l'uſage de ſon tems & de ſa nation, prétendoit montrer par ces attributs du Dieu qu'il adoroit, celui dont il ſe prétendoit deſcendu. Ce fut je crois pour cela, que ſes vêtemens comme ceux de la Diane d'Epheſe, furent ſemés de figures d'Abeilles ; c'eſt ainſi que le manteau des Rois ſes ſucceſſeurs eſt aujourd'hui ſemé de Fleurs-de-Lys ; & vû le peu de reſſemblance qu'ont ces figures avec le Lys qu'on dit qu'elles repréſentent, quelques-uns ont cru, qu'elles pouvoient tirer leur origine des Abeilles que portoient les premiers Rois des Francs : nous avons des emblêmes au moins auſſi différens des choſes qu'ils repréſentoient originairement, car la Croix de Malthe eſt à peu près auſſi éloignée de la figure originaire d'une Croix, que la Fleur-de-Lys, l'eſt de celle de cette plante, ou de celle d'une Abeille.

Mr. le Nain de Tillemont obſerve qu'on " trouve dans la Chronique " d'Euſebe, ſelon le Grec de Scaliger, & dans celle d'Alexandrie, que " l'Empereur Dece fut tué en allant faire la guerre aux François ; tous les " autres auteurs nous apprennent qu'il fut tué vers la Thrace en combattant " contre les Goths & les autres peuples de ces quartiers là." Il n'y a pas d'apparence, ajoute cet auteur, " qu'il y eut alors des François vers la Thrace, " puiſque nous apprenons de leurs courſes dans les Gaules, & de leur défaite " par Aurelien qu'ils étoient le long du Rhin vers Mayence." *(Hiſt. des Emper. T.* III. *Velerien. p.* 715.) Conſtantin, cité dans le même livre, *(Or. Conſ. c.* xxiv. *p.* 600. C.) dit que l'Empereur Dece périt dans les campagnes de Scythie. Cet événement arriva l'an 251 de notre Ere. Euſebe rapporte avoir

beaucoup de médailles en or des Empereurs Léon & Zénon, & près de lui les os, avec les harnois de ſon cheval.

Modgud, qui gardoit le pont du fleuve *Gialla* dont étoient entourés les enfers, eſt repréſentée dans l'Edda, diſant à Hermodus, " qu'elle a vu paſſer *à cheval* cinq " troupes de morts, qui ont traverſé le pont." (132) Un

vu Conſtantin avec Diocletien, à leur paſſage dans la Paleſtine l'an 296, c'eſt-à-dire quarante cinq ans après la mort de Dece. Beaucoup de gens, qui avoient pu aſſiſter à la bataille où périt ce Prince, vivoient encore au tems où Euſebe écrivoit, & comme il ſemble impoſſible qu'il n'ait pas été informé de l'endroit où cette bataille ſe donna, il paroit n'avoir pu ſe tromper ſur un point ſi conſidérable de l'hiſtoire de ſon tems. Si donc il dit que Dece, tué dans la Thrace, alloit faire la guerre au François, c'eſt qu'il ſuppoſe qu'il y avoit une colonie de ces peuples au-delà de la Thrace, & de ces campagnes de la Scythie dont parle Conſtantin. Il ſe peut en effet qu'il y ait eu des hordes de Francs vers le Rhin & à-la-fois vers la Scythie. Cette diſperſion même, montrant un peuple errant comme l'étoient les Scythes, peut nous indiquer que ces Francs tiroient leur origine de la Scythie. L'emblême du Bœuf trouvé dans le tombeau de l'un de leur Rois, les Abeilles qui décoroient ſes vêtemes, les motifs qui peuvent les avoir fait employer, les oſſemens de l'écuyer, les choſes enfin qui ſe ſont trouvées dans ce tombeau, rappelant la religion, les mœurs & les barbares coutumes des Scythes, ſemblent concurir à nous montrer l'Origine inconnue des Francs, & celles de quelques uſages qui exiſtent encore chez leurs deſcendans. On n'enſevelit plus leurs Rois avec des Abeilles d'or, mais avec le manteau Royal qui eſt ſemé de Lys d'or & avec tout l'appareil de la Royauté. On n'enterre plus avec eux quelques-uns de ceux qui les ont ſervis, comme Hérodote nous apprend que le faiſoient les Scythes, & comme le pratiquoient les Francs au tems de Childeric, mais on ſert la table de ces Rois pendant quelques ſemaines après leur mort, & leurs officiers leur rendent des ſervices, comme s'il vivoient encore, &c. &c.

(132) Vid. Barthol. *de Cauſ. Contemn. Mort. ap. Danos.*

bas-relief

bas-relief très-ancien, de la collection de Mr. C. Townley, repréſente un des Dioſcures tenant ſon cheval accompagné d'un Chien ; & c'eſt, je crois, parce que l'*Helman* des peuples du Nord étoit accompagné de ce chien, qu'ils en enterrerent dans les tombeaux. Saxon rapporte qu'Avitus fut enſeveli avec ſon chien & ſon cheval. (133) Ces coutumes attribuées aux Scythes par Hérodote, (134) ne furent pas étrangeres aux Grecs, puiſque dans l'Iliade on voit Achille, (135) *mettre neuf Chiens ſur le bucher de Patrocle, ſur lequel il avoit déja jetté quatre chevaux, & où il égorgea douze Troyens.* Tous ces uſages barbares exiſterent de la même façon dans le Nord : on y *jetta le cheval de Balderus tout enharnaché, ſur le bucher qui devoit conſumer ſon corps.* Enfin l'hiſtorien Sturlæſon dit, *qu'Herlogus ayant employé trois ans à élever le tombeau du Roi Haralde, s'y renferma pour toujours avec douze autres hommes qui y périrent avec lui.*

Mon objet étant de rechercher ici l'origine de la doctrine des Enfers, & de montrer ſa conformité dans la Mythologie des Grecs, avec celle des peuples qui puiſerent la leur dans les mêmes ſources, je ne dois pas m'étendre ſur toutes les particularités qui rapprochent les Dieux de la Grèce, & ceux du Nord. Mais je ne puis m'empêcher d'obſerver que dans la Finlande, on adoroit autrefois " le plus ancien des

(133) *De Cauſ. Contemn. Mort. ap. Danos.*
(134) Herod. *lib.* iv. *ſect.* lxxii.
(135) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 171, 172, 174, &c.

" Dieux,

" Dieux, le pere du ciel, dont l'exiſtence eſt manifeſte & " claire," ſous le nom de *Phanès*. (136) Les Grecs donnoient ce même nom aux deux Soleils, l'un d'eux étoit après le pere inconnu *le plus ancien des Dieux*, & *le premier né*, *de toute la nature*. (137) On célébroit en Finlande ſous le nom de *Joulu*, la même fête, dans le même mois, & pour les mêmes motifs qu'on célébroit en Grèce celle d'*Jolas:* (138) Mr. Nils Idman, auteur des ſavantes obſervations ſur les coutumes & la langue des anciens habitans de la Finlande, montre " qu'ils eurent des Dieux & des fêtes appellées " comme chez les Grecs, des noms propres qu'on peut dire " être les mêmes: qu'une grande quantité de mots néceſſaires " pour déſigner les qualités humaines & les événemens de la " vie, les inſtitutions, les profeſſions de la ſocieté, & diverſes " choſes tenant à la nature, ſe ſont trouvées les mêmes dans " les deux langues ; il eſt donc très-probable, que dans les " anciens tems, où les deux peuples habitoient les mêmes " lieux, ou des lieux très-voiſins, les langues ſe mêlérent " ainſi que les uſages civiles & religieux ſur beaucoup de " points. (139)

Suivant une tradition, rapportée dans Plutarque, (140) ſur

(136) Recherches ſur l'ancien peuple Finois. *p.* 66.

(137) Voyez ſur ce que ce qui a été dit ci-deſſus ſur l'Hymnes d'Onomacrite attribueé à Orphée, ΦΑΝΗΣ, & l'Hymne de *Mart*. *Capella.*

(138) Recherches ſur l'ancien peuple Finois. *p.* 69.

(139) Idem. *p.* 143 & 144.

(140) Plutarch. *de fac. in Orb. Lun. p.* 941. Τῆς δὲ ἠπείρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ

ſur les bords de la mer Saturnienne, maintenant appelée la mer Glaciale, il y avoit une Plage auſſi grande que le Palus Mæotis, ſituée à l'oppoſite de la mer Caſpienne ; elle étoit habitée par des Grecs, ou du moins par des peuples qui parloient la langue Grecque. Les fleuves qui ſe rendoient dans cet eſpece de Golfe, entrainant beaucoup de terres, rendoient la mer très-fangeuſe, d'où l'on diſoit qu'elle étoit ſolide. (141) Cette deſcription, dont l'exactitude eſt étonante, ſoit par rapport à la nature des choſes, ſoit par rapport à la ſituation des lieux, ne permet pas de méconnoître le Golfe d'Obſkala Guba dans lequel ſe déchargent l'Obi, le Par, le Taz, le Gyby & d'autres rivieres qui entrainent les Terres dont parlent les anciens Géopraphes. Ce pays faiſoit aſſurément partie de celui des Hyperboréens, & ſi les tables qu'ils porterent à Délos étoient entendues par les Grecs, c'eſt qu'effectivement la langue dans laquelle elles étoient écrites avoit une telle analogie avec la leur, qu'ils regarderent comme des Grecs les habitans de cette contrée. Elle fut encore

θαλάτ]η κατοικεῖν Ἕλληνας περὶ κόλπον ἐκ ἐλάτ]ονα της Μαιώτιδος, οὗ τὸ ςόμα τῷ ςόματι τοῦ Κασπίου πελάγοις μάλιςα κατ' εὐθεῖαν κεῖσθαι. *Continentis porro partes ad mare habitari a Græcis circa ſinum Mæotico haud minorem, cujus fauces ori Caſpii maris e regione maxime jaceant ad Rectum Lineam.*

(141) Idem. *Pri.* Βραδύπορον γὰρ εἶναι ϗ πυλῶδες ὑπὸ πλήθοις ῥευμάτων τὸ πέλαγος. Τὰ δὲ ῥεύματα τὴν μεγάλην ἐξιέναι γῆν, ϗ γίνεσθαι προχώσεις ἀπ' αὐτῶν, ϗ βαρεῖαν εἶναι ϗ γεῶδη τὴν θαλάτ]αν ἣ ϗ πεπηγέναι δόξαν ἔσχε. *Eſſe enim lentum trajectum maris et cænoſum ob fluviorum multitudinem, quæ per magnam terram effluant, terram que aggerent, ac mare craſſum et terrenum efficiant : unde etiam opinio inſinuaverit eſſe ipſum concretum.*

celle

celle qu'habiterent originairement les Cimmériens, & les Cimbres qui ne faiſoient qu'un même peuple avec eux: ceux-ci vinrent s'établir vers le Palus Mæotis, comme les ancêtres des Grecs étoient venus s'établir vers le mont Caucaſe. Les débris de la langue qui donna naiſſance à celle des Grecs, encore ſubſitans dans la Finlande, en confirmant ce que diſoient les anciens de l'exiſtence d'une telle langue ſur les bords de l'Océan Septentrional, nous font voir d'où vinrent les premiers habitans de la Finlande, & en même tems d'où ſortit cette doctrine religieuſe, qui fut commune aux premiers Grecs & aux habitans de la Scandinavie, avant l'arrivée des Aſes & dans les tems antérieurs à Odin.

On remonte par ces traditions juſqu'aux tems où la Branche des Scythes Agathyrſes, s'étendit au-delà de la mer Caſpienne; ce ſont preſque les tems les plus anciens dont il reſte quelques traces. Ces peuples ſemblent avoir parlé la même langue dont les veſtiges exiſtent encore chez les Finois. Que ſi l'on trouve dans le Nord de l'Aſie, & depuis la Finlande juſqu'aux confins de la Chine, (142) des marques reconnues de peuples alliés les uns aux autres, c'eſt qu'ils tiennent tous à une même origine, (143) c'eſt que tous ils deſcendent

(142) *Anales de Ruſſie* par Schlozer. *p.* 101. *Geograph. de Buſching. P.* I. *p.* 821 & 857. cités par Nils Idman. *p.* 3.

(143) Nils Idman. *p.* 3. " Malgré les étonnantes révolutions, que les an-
" ciens tems ont vu ſubir aux parties orientales de l'Europe & de l'Aſie, par
" leſquelles des nations entieres ont été anéanties, tranſplantées ou confondues
" avec

ſcendent des Agathyrſes dont les Tſchoudes & les Hyperboréens faiſoient partie : les peuples qui de proche en proche s'étendent depuis l'Oby & l'Irtyſch juſqu'à la Finlande, ne ſont pas comme le croit Mr. Nils Idman des branches de la ſouche Finoiſe, mais plutôt de celle des Tſchoudes Agathyrſes qui s'étendit depuis le Jéniſca, en partant vers l'Oueſt, juſques dans la Finlande & *par de là* ; ainſi les Finois ſont eux mêmes une des branches de cette ſouche antique.

De la doctrine d'une autre vie, des beſoins qu'elle en traine avec elle, de la néceſſité d'aſſurer le repos des mânes, vint l'idée des Enfers, elle fut apportée dans la Grèce & le Nord de l'Europe par les Scythes Agathyrſes, dont les Hyperboréens, les Tſchoudes & les Pélaſgues faiſoient partie. Les cérémonies funebres, les formes des ſépultures, enfin le reſpect qu'on eut pour elles, devinrent des conſéquences de ces idées qu'on s'étoit formées ſur l'état des morts dans la vie future. Quelquefois

" avec d'autres, il ſe trouve encore divers peuples, dont quelques-uns très-
" nombreux, qui tirent leur origine de la ſouche Finoiſe. Ce ſont les Wotes,
" les Czeremiſſes, les Czouwaſchiens dans le diſtrict de Caſan ; les Mordowins
" dans le diſtrict d'Orenbourg ; les Permiens & les Syraniens ſur les rivieres
" Pyzegda & Vym, & les Woguliens répandus dans les montagnes de Jugri
" en Sibérie, appellés Ugriczi dans les annales des Ruſſes, & à qui on ſuppoſe
" une origine commune avec celle des Hongrois, qui, chaſſés par les
" Peczenegriens, ſont venus de Turfan près des confins de la Chine. Enfin
" ce ſont les Oſtacéens de Kondi, qui habitent près du Bas-Irtyſch & du Bas-
" Ob. Peut-être ſeroit-il aiſé de faire voir la même affinité entre le peuple
" de Finlande & les Hongrois & même les Suiſſes, parmi leſquels on trouve-
" roit un aſſez grand nombre de Finois."

on conſuma leurs corps par le feu, plus ſouvent on les inhuma dans la terre: le premier de ces uſages fut commun aux peuples du Nord, de même qu'aux Grecs. On a fait voir qu'ils y employerent les mêmes cérémonies, & qu'ils brûloient quelquefois des chevaux, des chiens & mêmes des hommes & des femmes avec les reſtes de leurs morts. (144) Les uns & les autres, après avoir recueilli les cendres des cadavres, les renfermerent ſoigneuſement dans des vaſes de différentes matieres. Toutes ces coutumes Scythiques paſſerent dans l'Inde, où elles ſubſiſtent encore en grande partie; mais *l'Uſtion* ſuppoſant des pays abondans en bois, qui manque totalement à l'Egypte, elle n'y put jamais être pratiquée. Les Egyptiens paroiſſent y avoir ſupplée par la forme *Pyramidale* donnée à leur tombeaux: cette forme eſt aſſurément le ſymbole du feu, auquel on rendoit les corps qu'on ſuppoſoit avoir été crées par l'un des deux ſoleils, que l'on a vu être le Dieu

(144) Introđ. à l'hiſtoire de Dannemarc. *T.* I. *p.* 213. " C'étoit ſur-tout " lorſqu'un Héros ou un Prince avoient péri glorieuſement dans quelque " combat, qu'on déployoit toute la magnificence poſſible pour lui rendre les " derniers devoirs d'une maniere digne de lui. On accumuloit ſur le bucher " tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant ſa vie; ſes armes, ſon or, ſon ar- " gent ſon cheval & *ſes domeſtiques.* Ses cliens & ſes amis ſe faiſoient auſſi " ſouvent un devoir & un honneur de mourir avec lui pour l'accompagner " dans la ſalle d'Odin. Enfin ſa femme étoit ordinairement brûlée ſur le " même bucher, & ſi le défunt en avoit pluſieurs, ce qui arrivoit ſouvent, " c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant ſa vie, qni avoit le droit de " ſuivre ſon époux à la mort. Nanna mourut ainſi, conſumée par les flammes " du bucher où l'on avoit placé le corps ſon mari Balder, un de ces Aſia- " tiques qui vinrent dans le Nord à la ſuite d'Odin."

de la vie & de la mort, dont les Pyramides étoient encore les emblême. Bientôt on montrera comment ces idées ſubſiſtent encore dans les pays dont elles tirerent leur origine. Les Egyptiens, après avoir embaumé les morts, les renfermerent dans des Cryptes au Caveaux pour les conſerver : la même choſe ſe pratiqua chez tous les peuples anciens ; ils creuſerent tous des foſſes dans la terre, comme ſont les Catacombes de l'Italie & de la Sicile, ou formerent des Caveaux de maſſonerie, & enſuite des édifices pour y dépoſer les reſtes des vivans.

Le Tombeau de Tityus eſt le plus ancien de tous ceux dont il eſt parlé dans l'hiſtoire Grecque. Ce *Tityus* étoit un des Pélaſgues du parti contraire aux Princes Titans, que l'on Déïfia depuis. Etant mort dans la guerre qu'il fit aux Dieux, on éleva ſur l'endroit où il fut inhumé un monticule de terre indiqué par Homere. (145) Ce monument ſe voyoit encore près de Panopée en Phocide, au tems de Pauſanias. (146) C'étoit une *éminence*, ſans doute très-élevée, au

(145) Homer. Odyſſ. *lib.* xi. *v.* 576.

(146) Pauſan. *lib.* x. *p.* 806. Ἐνταῦθα ἐπὶ τῇ χαράδρᾳ Τιτυοῦ μνῆμα ἐςι, περίοδος μὲν τοῦ χώματος τρίτον μάλιςά του ςαδίου. Τὸ δὲ ἔπος ἐςιν ἐν Ὀδυσσεια.

Κείμενον ἐν δαπέδω, ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα.

Οὐκ ἐπὶ μεγέθει πεποιῆσθαι τοῦ Τιτυοῦ φασιν, ἀλλ' ἔνθα ὁ Τιτυὸς ἐτέθη, πλέθρα ἐννέα εἶναι τῶ χωρίω *Ad eundem torrentis alveum eſt Tityii ſepulcrum : aggeris ambitus nihilo major unius Stadii triente : de Tityo verſus in Odyſſea eſt.*

Porrectumque novem Tityus per jugera Terræ.

Hunc verſum non ad Tityii magnitudinem, ſed ad illum in qua ſitus eſt aream pertinere aiunt, quod novem ea jugerum ſit.

milieu d'un champ de neuf arpens qui lui appartenoient, & auquel la religion défendoit de toucher. Ce grand espace de terre consacré à la sépulture d'un homme, le fit dans la suite regarder comme un Géant ; & les autres chefs de l'armée opposée aux Princes Titans, ayant été traités de même, on regarda cette armée comme étant composée d'hommes dont la grandeur augmentoit la gloire des Dieux qui les avoient vaincus. Les Grecs employoient les mots *Sorros*, *Gelophos*, *Lophos* pour exprimer ces tombeaux en forme de *Collines*, formées de pierres & de terres amoncelées sous la figure d'un *Cône* ; les Latins leur donnoient le nom de *Tumulus*. Ces mêmes mots, employés pour exprimer exactement les mêmes choses, se trouvent dans la langue Finoise ; (147) les Tschoudes Agathyrses, qui habiterent la Finlande, tenoient ces mots des Hyperboréens dont ils étoient descendus, & les uns & les autres eurent des tombeaux de la forme de ceux de la Grèce ; on voit par celui de Tityus que les Pélasgues y avoient apporté cette forme, comme les Tschoudes l'apporterent dans le Nord.

Les tombeaux des Tschoudes découverts dans les plaines & dans les montagnes près de l'Irtysch, renferment des pointes de fleches, des poignards, des couteaux, (148) comme ceux des Grecs & des peuples du Nord. Mais d'autres sépultures, près de Krasnojark & du Jénisca, contiennent ordi-

(147) Recherches sur l'ancien peuple Finois. *p.* 128. 135. 139, &c.
(148) Voyage de Mr. Pallas. *T.* II. *p.* 399, &c.

nairement

nairement des ornemens en *cuivre* & en *Or :* ils y furent fans doute dépofés pour l'ufage des morts enterrés dans ces mêmes lieux. Les mêmes motifs firent mettre de pareils ornemens dans les tombeaux des Grecs & de Romains, où l'on en découvre encore, & firent auffi placer dans ceux de ces anciens Tfchoudes, des marteaux de guerre, comme ceux dont fe fervoient les Amazones, des armes, de différentes fortes, des bouts de lances. (149) Ces Armes prouvent que ce peuple fut autrefois guerrier ; il combattit contre les Arimafpes : la fable qui nous a confervé la mémoire de cette guerre, eft la plus ancienne de toutes celles des Grecs. On peut juger au ftyle de fa compofition qu'elle eft antérieure à la guerre des Titans : car dans celle-ci, des êtres de même nature combattirent les uns contre les autres, ils étoient parents ; mais dans l'autre, ce font des êtres de nature différente, des Gryphons qui font la guerre à des hommes. La feule compofition de cette fable fuffiroit à montrer la grande antiquité des événemens dont elle nous a confervé la mémoire, & celles des peuples qui y prirent part : fi donc leur hiftoire eft entiérement perdue, c'eft que par fon extrême ancienneté, elle eft pour ainfi dire à la tête de toutes les hiftoires : fes commencemens font couverts des mêmes ténébres, qui enveloppent le nom du peuple auquel elle remonte, & dont le fouvenir ne peut fe rappeler que par

(149) Voyage de Mr. Pallas. *ub. fupr.*

la marche de ſes idées, & par les monumens enſevelis avec lui dans la nuit des tombeaux. C'eſt encore là que l'on a trouvé, *toutes ſortes de figures d'Animaux fondues, de bas-relief en cuivre; c'étoient des Elans, des Rhennes, des Cerfs, d'autres figures entiérement inconnues* à Mr. Pallas. Ce ſavant naturaliſte connoit trop bien les animaux, pour que leur genre lui euſſent échappé, ſi ceux qu'il a vu des anciens Tſchoudes en avoient un. Mais ce ſont des animaux ſymboliques, qui nappartiennent pas à la nature, & que par conſéquent il n'a pu faire entrer dans aucune des claſſes connues. Ce ſont les ſymboles des Dieux de ce peuple. En confirmant que c'eſt de lui que les Grecs emprunterent l'uſage de ces figures ſymboliques; leurs monumens nous aſſurent que c'eſt encore de la même ſource que vint l'uſage d'enterrer des figures des Dieux dans les ſépultures. Cette coutume paſſée chez les Chinois, ſubſiſta dans leur pays juſqu'au tems de Confucius, qui la fit ſupprimer: (150) mais on continua toujours d'y mettre des perles dans la bouche des morts, comme Lucien nous aſſure que les Grecs y mettoient des monoies: (151) ce qui eſt effectivement confirmé par la médaille d'or, trouvée dans la bouche d'un ſquelette déterré des Catacombes Syracuſe.

Scheffer rapporte qu'on a auſſi découvert en Suede une

(150) Rech. Philoſ. ſur les Egypt. & les Chin. *T.* II. *p.* 213.

(151) Lucian. *de Luct. p.* 430. Πρῶτα μὲν φέροντες ὀβολὸν, ἐς τὸ ςόμα κατέθηκαν αὐτῷ, μισθὸν τὸ πορθμεῖ τῆς ναυτιλίας γενησόμενον. *Primum obolum illi in os indant, ut ſit portitori trajectionis merces, &c.*

médaille

médaille dans le crane d'un cadavre des anciens peuples de ce pays. (152) On rencontre fouvent fous la langue des *Momies* (153) de ces feuilles d'or que Mr. l'Abbé Bartélemy foupçone, (154) avoir autrefois fervi de monoies aux Egyptiens; Lucien, en nous développant le motif de cette coutume finguliere, (155) qui cependant fe retrouve partout, nous montre en même tems qu'elle dut fon origine à ces peuples, de qui vint la doctrine des Enfers. Elle aide à nous faire connoître leurs colonies, & nous guide dans la recherche du pays d'où elles partirent.

Selon Mr. Pallas, on trouve dans *les fépultures des Tfchoudes des tretaux fur lefquels les morts étoient pofés*; *ces tretaux font couverts de figures de ces animaux*, dont nous avons fait mention, (156) & qui font de *ronde boffe:* c'eft ainfi que fur quantité d'Urnes fépulcrales des Grecs des Romains, nous voyons des *Gryphons* & d'autres animaux fymboliques, leur emploi, dans cette occafion, n'eft évidemment que la continuation de l'ufage apporté du pays des Hyperboréens,

(152) Wormius. Mufæ. *lib.* iv. *cap.* vi. *et Scheff. in Laponic.*

(153) Differtat. fur les Urnes des Egyptiens, par Mr. Baudelot, cité par Mr. le Comte de Caylus. *T.* II. *p.* 21.

(154) Recueil. d'Antiquités, Etrufq. Grecq. & Romaines. *Pl.* IV. N° 2. *p.* 19.

(155) Lucian. *de Luct.* *T.* II. *p.* 430. D. Οὐ πρότερον ἐξετάσαντες ὁποῖον τὸ νόμισμα νομίζεται, καὶ εἰ διαχωρεῖ παρὰ τοῖς κάτω, καὶ εἰ δύναται παρ' ἐκείνοις, &c. *Nec illud prius expendant, cujus modi numifma legitimum fit, ambuletque apud inferos et apud illos valeat.*

(156) Voyage de Mr. Pallas. *T.* II. *p.* 339. *et fuiv.*

dans

dans ceux où l'on voit que leur doctrine s'eſt perpétuée ſi longtems. Le ſerpent, ſymbole du Dieu qui donna *la vie*, ſe voit encore ſur pluſieurs urnes ſépulcrales des Grecs, & les Tartares de la Sybérie, qui habitent aujourd'hui le pays des anciens Hyperboréens & des Tſchoudes, élevent ſur leurs tombeaux, des étendarts taillés en forme de ſerpent. (157) ce reptile eſt encore le Symbole du même Dieu au Japon & à la Chine, comme il le fut chez les Phéniciens les Egyptiens, & les Grecs : (158) Bartolinus rapporte des médailles, en or deterrés des tombeaux des anciens *Scandinaves*, (159) ſur l'une d'elles on voit repréſentée la tête de quelque Prince, ayant ſous elle ce même Serpent : & ſur toutes les autres il y a un taureau placé de même ſous l'effigie du Prince : cette circonſtance fit croire à Scheffer que ces médailles étoient des Amuletes, & le Taureau lui a paru repréſenter un des ſignes du Zodiaque : mais ainſi que le Serpent, il eſt évidemment le ſymbole du Bacchus, du Soleil nocturne, ou plutôt du Dieu qui préſidoit à la vie comme à la mort. Les motifs qui l'ont fait employer ainſi, chez ces peuples originairement deſcendus des Aſes, des Cimmériens & des Tſchoudes Hyperboréens, confirment à-la-fois ce que nous avons dit de l'Origine de ces ſymboles, & des lieux dont ils paſſerent enſuite chez preſque toutes les nations de notre ancien continent.

(157) Recueil de Voyages au Nord. *T.* VIII. *p.* 130.
(158) Voyez ce qui en a été dit dans le premier volume de cet ouvrage.
(159) De *Cauſ. Contemn. mort. ap. Dan.*

Les Tartares Voguliens, reconnus pour être une branche de la race des Finois & des Tſchoudes, (160) " enterrent " encore aujourd'hui leurs morts, avec leurs plus précieux " ornemens, ſoit hommes ſoit femmes:" & l'Ambaſſadeur Iſbrants Ides, en raportant ce fait dont il fut témoin, ajoute " qu'ils mettent de l'argent à côté de ces morts, " en proportion des moyens qu'ils ont eu pendant leur " vie, afin qu'ils n'en ſoient pas dépourvus dans l'autre:" (161) on voit ici qu'à cet égard, la doctrine des Enfers s'eſt conſervée chez ces peuples, telle qu'elle y fut dès les tems les plus reculés ; & telle que l'eurent les Grecs, car ils dépoſerent dans leurs ſépultures des ſommes en raiſon de leurs moyens, puiſque quelquefois, au lieu de l'Obole ſimple, on y trouve des monoies d'or, & même des dépôts plus ou moins conſidérables, comme on en a pu juger par celui du tombeau découvert à Cherbourg, dont il a été parlé ci-deſſus. (162)

Je ne doute pas que quelques-uns des grands dépôts de médailles anciennes, retrouvés dans la terre, ne doivent leur origine aux mêmes motifs que Pomponius Méla attribue aux Gaulois ; (163) c'étoient ceux de tous les

(160) Voyez ci deſſus la *note* 143.

(161) Voyage de Corn. Brun. *p.* 103.

(162) Memoire de l'Academ des Inſcript. *T.* XVI. *p.* 131.

(163) Pomp. Mel. *lib.* iii. *cap.* ii. *Unum ex iis quæ præcipiunt in vulgus effluit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas eſſe animas, vitam que alteram apud manes. Itaque eum mortuos cremant ac defodiunt, apta viventibus olim negotiorum ratio, etiam et exactio credite deferebatur ad inferos.*

Celtes; (164) & c'est aussi delà que nous viennent leurs médailles. Les historiens du Nord rapportent, " qu'Hordus " trouva dans le tombeau de Sotus une caisse pleine d'Ar- " gent." (165) Nous voyons encore par la Chronique de *Snor*, qu'Odin ordonna de jetter sur le bucher des morts, toutes les richesses qu'ils avoient possédées de leur vivant. Enfin Arngrim Jonas nous apprend, que les loix ordonnoient d'enterrer avec les guerriers, tous les biens en or & en argent qu'ils avoient acquis par les armes.

En suivant les traces des colonies des Tschoudes & des Pictes Agathyrses, qui du Jénisca s'avancerent jusqu'en Finlande, & dans l'ancienne Bretagne, on trouve près d'une *riviere* dans le district de Casan, où l'on a remarqué des restes de la langue Finoise, une haute montagne appelée *Sariol Kiergan*; c'est le tombeau d'un Prince Tartare, qui remonta le Wolga pour s'emparer de la Russie. *Ses soldats, après sa mort, remplirent leurs casques & leur boucliers de terre pour lui dresser le tombeau*, dont Corneille le Brun assure que

(164) L'usage des richesses dans une autre vie, paroissoit si naturel aux Gaulois, qu'ils prétoient de l'argent en ce monde pour le recevoir dans l'autre. *(Val. Maxim. lib.* ii. *cap.* vi. N° 10. *Vetus ille mos Gallorum occurit, quos memoriæ proditum est, pecunias mutuatas, quæ his apud inferos redderentur, dare solitas quod persuasum habuerint animas hominum immortales esse.)* On voit ici clairement les motifs, qui faisoient quelquefois déposer des sommes très-considérables dans les tombeaux. Car quelques-uns aimoient mieux conserver leur argent avec eux, que de le prêter sur promesse de le recevoir en l'autre monde, au risque de le perdre.

(165) Barthol. *de Caus. Contemn. Mort. ap. Danos.*

cette

cette montagne eſt formée. (166) Hérodote, en parlant des ſépultures des Rois Scythes, dit que *les Geres, après les honneurs qu'ils leur rendoient, apportoient à l'envie les uns de autres avec beaucoup d'ardeur la terre pour l'accumuler ſur leurs tombeaux, & tachoient de les élever le plus haut qu'ils pouvoient.* (167) Comme les Tartares n'ont plus coutume d'élever ces grands monumens, la ſtructure du *Sariol Kiergan,* paroit appartenir à un tems bien antérieur à celui où l'on croit dans le pays qu'il fut fait ; il reſſemble en tout au tombeau de Tityus, ſi long-tems conſervé dans la Grèce, où il fut élevé dès le tems de ſes premiers habitans. J'en ai vu un tout pareil en Angleterre, ſur les bords d'une petite riviere, à une poſte de diſtance de Bury St. Edmund. (168) Comme

(166) Voyages de Corn. le Brun. *T.* I. *p.* 85.

(167) Herodot. *lib.* iv. *ſect.* lviii.

(168) Suivant l'uſage, & pour les raiſons que nous avons alléguées ailleurs, ce tombeau, comme celui de Caſan, étoit placé près d'un chemin public, & dans le voiſinage d'une petite riviere. Cet uſage des Scythes peut s'obſerver dans un monument du même genre, découvert en 1438 par Joſeph Barbaro, Ambaſſadeur de la République de Veniſe en Perſe. Ce tombeau étoit ſitué près du Tanaïs, *(Prope Tanaim.)* qui ſe rend dans le Palus Mæotis. Suivant Hérodote, ce fleuve ſéparoit les Sarmates des Scythes Royaux : les Aſes partirent de ſon voiſinage, pour aller s'établir dans la Scandinavie, où l'on trouve une telle quantité de tombeaux ſemblables, qu'Olaus Rudbeck dit en avoir compté 12370, aux environs de l'ancienne Upſal. *(Rudb. T.* I. *cap.* vi. *ſect.* xi. *p.* 143.) " Celui que décrit Joſeph Barbaro, " étoit un Monticule élevé de cinquante pas, dont la ſommité formoit une " ſurface plane ; un autre monticule de la figure d'un *bonnet rond,* s'éle- " voit de cette ſurface : *(Hic alter monticulus duodecim paſſus in altitudinem tendebat.)*

Comme celui de Tityus, ce tombeau forme une éminence très-

debat.) " la forme en étoit circulaire, & son diametre de quatre-vingts pas." *(Forma autem illius circularis tanquam si circino dimmensa fuisset, octoginta diametro suo passus includebat.)* " On l'avoit environné de pierres si grandes & si larges " que deux hommes pouvoient y marcher à côté l'un de l'autre. *(Lapide " circum circa munitus erat, tam lato et spacioso, ut duo in margine ejusdem homines, " alter alterius lateri tuto incedere possent.")* Des tombeaux pareils se trouvent très fréquemment en Angleterre: élevés en forme de *bonnets*, leur pied est environné de pierres qui semblent en être les *fondemens*. Cette maniere de tracer les tombeaux, employée par les anciens Bretons & par les Scythes, est exactement décrite en deux vers d'Homere : *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 255.

Τορνώσαντο δὲ σῆμα θεμείλιά τε προβάλοντο
'Αμφὶ πυρήν. Εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπι γαῖαν ἔχευαν.
Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα πάλιν κίον.

Circulo *autem designarunt* Tumulum, *fundamenta que jecerunt*
Circa Pyram : *et statim fusilem terram aggesserunt :*
Aggesto *vero* Tumulo, *redierunt.*

C'est ce tombeau de Patrocle & d'Achille, qu'Alexandre visita; après y avoir célébré des courses avec ses amis, il repandit de l'huile sur le Cippe mis à son sommet, où il placa une couronne, regardant ces héros comme heureux, d'avoir trouvé un fidele Ami, & un poëte comme Homere pour célébrer leurs exploits, *(Plutarch. in Alexandr. p.* 672.) & le monument dont on vient de voir la description dans ce poëte même. On a pu observer, que le tombeau d'Achille & de Patrocle étoit placé sur l'aire même, où le bucher de ce dernier avoit été élevé. Il en étoit de même du tombeau, dont parle Joseph Barbaro; voilà pourquoi, sous la terre qui le couvroit, il trouva des charbons & des cendres. *(Admiratione dignum est quod solum nigrum erat propter herbas, inde infra ubique carbones erant — — inde cineres reperti ad palmi profonditatem.)* Cet auteur n'a pas connu la raison de ces choses, mais il observe, qu'au dessous de ces charbons & de ces cendres, " il découvrit une assez " grande épaisseur de gousses de millet, sous lesquelles étoient placées des " écailles de poisson de l'épaisseur d'une palme." *(Deinde conjectæ ibi fuere milii corticulæ, itidem unius crassitiem spithami exequantes — sub his positæ erant squammæ piscium,*

très-élevée. Il a autour de lui un terrein d'au moins un arpent,

piſcium, ſive Rajarum, et id genus aliarum, palmi unius inſtar Craſſæ.) Le Dieu de la vie & de la mort, auquel les Scythes & d'après eux tous les autres peuples, conſacrerent leurs tombeaux, étoit à-la-fois celui qui préſidoit à la végétation des Plantes, & aux Eaux; c'eſt pourquoi on trouvoit entaſſés dans leurs ſépultures, cette grande quantité de gouſſes de millet, & ces débris de poiſſons, mais particulierement des Oſſemens de *Rayes*, poiſſon très ſouvent repréſenté ſur les plats d'Argile, qu'on découvre dans les tombeaux des Grecs, des Romains & des Etruſques. Il repréſente ſur leurs vaſes, l'uſage qu'avoient les Scythes de dépoſer des poiſſons dans leurs ſépultures, & montre que juſques dans les moindres détails, ces peuples ſuivirent fidélement les inſtitutions qu'ils tenoient de leurs ancêtres, & des pays d'où ils tirerent les rits funebres & la doctrine des enfers. Il exiſte de ces ſortes de vaſes dans la collection de Mr. C. Townley, & dans celle du Muſæum Britannique. Les grains & les écailles de poiſſons étoient placés, dans les Tombeaux des Scythes, au deſſous du plan ſur lequel avoit été élevé le bucher. C'étoit encore au deſſous qu'on avoit enterré les *Olles* qui contenoient les cendres des morts avec d'autres vaſes de pierre, dont quelques-uns étoient vuides, d'autres étoient encore remplis d'arrêtes de poiſſons. *(Et hoc molientes reperimus terram albam et duram, inferius autem circa paſſus fere quinque deſcendimus, reperimus, in loco illo vaſa aliquot lapidea, eorum quædam cinerem continebant, quædam carbones, quædam erant vacua, quædam vero tergoribus oſſium piſcinorum plena.)* " On trouva, dans le " même endroit, la moîtié d'une petite lame d'argent, ſur laquelle étoit im- " primée la tête d'une ſorte de Serpent," *(Ibidem etiam invenimus dimidium Raminis parvi argentei, cui ſupra impreſſum fuit veluti ſerpentis caput quoddam.)* dont le reſte du corps étoit ſans doute ſur la partie de cette lame qu'on ne trouva pas. Cette tête du Serpent en argent, comme celle du Bœuf en or trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, étoit ainſi qu'elle, un des deux principaux attributs du *Tho*, ou du Dieu qu'adorerent ceux, pour qui ces tombeaux furent élevés. Nous avons tant parlé de ces emblêmes, répandus par toute la terre, qu'il ſeroit inutile de faire ici des remarques ſur cet objet. Mais il eſt bon d'obſerver, qu'ils ſubſiſte toujours chez les deſcendans de ces mêmes Scythes, des tombeaux deſquels on en déterre encore quelques-uns. La vénération

arpent, marqué par un foſſé tracé en quarré, dont on a rejetté

nération qu'ils eurent pour ces monumens s'eſt conſervée ; car on croit encore que des Génies veillent à leur conſervation. C'eſt ſur cette idée, que Joſeph Barbaro, rapporte, qu'ayant employé juſqu'à 120 hommes pour creuſer le tombeau, dont il s'agit ici, ils en furent éloignés par des tempêtes, qui enlevoient les pierres, arrachoient les inſtrumens de fer des mains des travailleurs, les réjettoient contr'eux, & en bleſſerent pluſieurs ; ce qui ne l'empêcha pas d'y retourner avec 150 hommes, au moyen deſquels il vint à bout de ſon deſſein.

" Avec ce tombeau, il y en avoit une immenſe quantité d'autres, également " en forme de collines : on ne peut douter qu'ils n'ayent été faits de main " d'homme, & deſtinés à des ſépultures." *(In ea monticuli invenïuntur manu facti, qui oſtendunt, monumenta et ſepulturas olim fuiſſe — — et ejuſmodi ibi innumerabiles ſunt)* le Tanaïs, près duquel ſont ſitués ces tombeaux, parcourt la contrée que Darius Roi de Perſe vint pour attaquer, dans la 68[e] Olympiade, 508 ans avant notre Ere ; Indathyrſus, qui regnoit alors ſur les Scythes Royaux, répondit à ſes ménaces, que réſolu de lui abandonner un pays où il n'exiſtoit pas de villes ; où les terres n'étant pas cultivées, les Scythes n'avoient à y défendre que les tombeaux de leurs Peres ; & comme Darius avoit violé celui de Nitocris à Babylone, pour en enlever les tréſors que l'inſcription diſoit y être, *(Herodot. lib.* i. *cap* clxxxvii. & clxxxviii.) dans la crainte que des motifs ſemblables ne lui fiſſent violer ceux de ſon pays, Indathyrſus le défie d'ôſer tenter quelque choſe de ſemblable : " c'eſt alors, lui dit-il, que vous com-" mencerés à vous apperçevoir ſi nous combattrons, ou ne combattrons pas " pour des tombeaux." *(Herod. lib.* iv. *cap.* cxxvii. *Καὶ γνώσεσθε τότε εἴτε ὑμῖν μαχησόμεθα περὶ τῶν τάφων, εἴτε καὶ οὐ μαχησομεθα.)* Ces tombeaux ſont les mêmes dont parle Joſeph Barbaro ; on y trouve encore les tréſors qui pouvoient occaſionner dans le Roi de Perſe, le déſir de les ouvrir, & dans le Roi des Scythes, celui de les défendre : la réputation d'un de ces dépôts s'eſt conſervée dans le pays. *(In modo dictorum monticulorum uno ingentem abſconditum eſſe teſaurum accepimus.)* On voit par ces faits, combien les Scythes révéroient les tombeaux, c'eſt la ſeule choſe qu'ils étoient prêts à défendre : ils porterent par tout cette vénération ainſi que l'uſage d'y renfermer des richeſſes : celles qu'ils

rejetté la terre dans l'intérieur de ſon enceinte. C'eſt ainſi

qu'ils contenoient, étoient regardées par les Scandinaves comme étant ſous la garde immédiate d'Odin. *(Mallet. Introd. à l'hiſtoire de Dannemarc. p.* 215.) Souvent ces tombeaux porterent le nom de *Teutates* chez les Celtes: il y en avoit un de ce nom & de cet eſpece près de Carthagene en Eſpagne. *(Tit. Liv. lib.* xxvi. *cap.* xliv. *Quod ibi egreſſus Scipio in Tumulum quam Mercurium Teutatem vocant, &c. &c.)* Le Serpent trouvé dans celui des Scythes, eſt un des emblemês du Dieu *Teutates:* c'eſt celui de la vie qui le fit appeler le *Pere Teut.* Joſeph Barbaro obſerve que ſur quelques-uns des tombeaux ſitués près du Tanaïs, " on voit une grande pierre avec un trou, dans lequel on " prétend qu'étoit placée une Croix. *(Habent autem in ſummitate aliqui eorum " grande Saxum cum foramine certo in loco factum, in quod conjiciunt Crucem ex " integro alio lapide factum.")* Ce pays ne fut jamais habité par des Chrétiens, & cette forme de tombeaux, ſpécialement conſacrée au *Tho,* ou *Théo* ou *Teut,* dont quelquefois ils portoient le nom, fut pour cette raiſon abolie par le Chriſtianiſme: elle ſe ſoutint également par-tout juſqu'à cette époque, parce que toutes les religions qui l'employerent remontoient à celle qui leur avoit fait donner cette forme. Si donc on trouve ſur ces tombeaux des *Croix,* ce n'eſt pas une preuve qu'ils ayent contenu les cendres des Chrétiens. Ces croix ſont un des emblêmes du Dieu qui préſidoit aux tombeaux. On en a trouvé dans le Thibet, on les voit dans les mains d'un grand nombre de Divinités Indiennes, ſur des anciennes médailles Perſes, ſur celles de *Sidon,* où elles ſont portées par des figures de Minerve; elles ſe trouvent encore ſur les tombeaux de *Nakſchi-Ruſtan.* On eſt aſſuré quelles repréſentent le *Mihir,* le moyen des Générations & le Dieu la vie. Il étoit figuré par le *Stele,* ou Colonne poſée ſur les monumens: telle étoit celle qui ſe voyoit ſur le tombeau d'Achille, dont il eſt parlé dans Plutarque; Homere fait mention de *Steles* ſemblables; les Indiens les employent encore pour ſymbole du *Lingam,* qu'on peut voir repréſenté de la même façon, par des eſpeces de Colonnes avec des inſcriptions Etruſques rapportées par Gori; *(Muſæum Etruſc. Gori.)* les Croix ou les *Steles* tenoient encore lieu du Serpent, qu'on a découvert dans quelques-uns des anciens monumens des Scythes.

Suivant Plutarque, la ſtatue de Jupiter Sérapis fut apportée de Sinope, en Egypte,

ainsi qu'étoient entourés les neuf arpents du tombeau de

Egypte, sous le Regne de Ptolémée Soter : *(Plutarch. in Gryll. & Macrob. Saturn. lib.* i.) le temple qu'on lui construisit alors dans Alexandrie, ayant été démoli vers la fin du quatrieme Siecle de notre Ere ; on trouva des *Croix* gravées sous quantité de pierres dans l'intérieur de ses murs. *(Sozom. lib.* vii. *c.* xv. *p.* 725. B.) Les Chrétiens & les Payens voulurent également se prévaloir, de cette découverte. Mais des gens qui se disoient instruits des hiéroglyphes, & qui avoient embrassé la religion Chrétienne, assurerent que suivant les regles des Egyptiens la Croix signifioit la *Vie future.* (Socrat. *lib.* v. *cap.* xvii. *p.* 26. A. & B.) Sérapis étoit le même qu'Osiris, regardé par les Egyptiens comme le plus grand des Dieux : on le représentoit souvent avec un Serpent autour du corps ; & comme on le voit ici, la Croix étoit un des Symboles secrets de ce Dieu : c'étoit le Bacchus des Grecs, *(Plutarch. in Isid. & Osirid. Diod. Sicul. lib.* i.) l'Etre Générateur des êtres animés ; en cette qualité le Serpent étoit son emblême, il leur avoit donné la vie, par le moyen de l'Amour, & dans cette qualité la Croix étoit l'un de ses attributs, parce qu'elle étoit aussi celui de l'Amour même. La Mythologie représenta l'Amour comme attaché à *Psyché* ou à l'Ame, à laquelle il procura l'immortalité ; cette fable étant fondée sur l'idée de la vie avenir, la Croix qui étoit le Symbole de l'Amour, devint, comme le disoit le Chrétien d'Alexandrie, le signe de la *vie future :* voilà pourquoi, bien avant le Christianisme, on la plaça sur les tombeaux, ou elle marquoit la vie dont étoient supposés jouir ceux qu'il renfermoient ; & comme on voyoit des Croix élevées sur les sépultures des Scythes voisins du Tanaïs, comme on y trouvoit l'emblême du Serpent, ainsi on voit encore la Croix & en même tems le Serpent représentés sur les pierres sépulcrales des peuples du Nord : Vérélius, dans son commentaire sur l'Hervarar Saga, en rapporte une trouvée en Uplande ; on peut la voir ici *Planche* IV. N° I. voici la traduction de son inscription. IUBERKVS VKVI MEMORIAE IBERNI PATRIS SVI LAPIDEM INSCRIPSIT, DEDICAVIT QVE RVNAS EMORTVALES ODINO DEO. *(Verel. Runograph. Scandie. p.* 20.) " Il est manifeste, dit cet " auteur, que cette pierre consacrée à Odin a été posée au tems du Paga- " nisme : & comme elle est marquée d'une Croix, cela nous prouve, que " toutes les pierres ainsi marquées, n'ont pas été élevées par des Chrétiens : " ce

de Tityus, dont fait mention Pausanias. Cet usage paroit

" ce que je pourrois montrer par un grand nombre de monumens découverts " dans la Vestrogothie & ailleurs, où l'on voit des formules qui expriment des " vœux payens." *(Herv. Saga. cap.* vii. *p.* 100.) Dans la pierre sépulcrale d'*Uplande*, outre la Croix tracée par deux traits dans sa partie supérieure, on en voit encore une autre formée par quatre *Steles*, dont la sommité se termine en *Cône* ; les Indiens donnent encore cette figure au *Lingam* ; elle est souvent affectée aux côtés des Croix représentées sur les monumens Runiques, & quelquefois, ainsi que le *Lingam*, ces *Steles* semblent aboutir à un trou qui en fait le milieu, & pour ainsi dire le centre où ils tendent. *(Vid. Henric. Curio. Monum. Lapid. aliquot. Runic. Tab.* XXV. & XXVI.)

J'ai fait graver, *Planche* IV. N° 2. une autre pierre sépulcrale, dont voici la traduction. VIGMVNTUR SIBI HVNC LAPIDEM FIERI CVRAVIT HOMINI PRUDENTISSIMO. DEVS SOLVS *(Mono-Gud)* ANIMAM IUVET VIGMVNDI. LITERAS INCIDIT HAMVNDVS, ET PICTVRAM ADDIDIT EFIRID SIBI VIVO. On peut observer les restes d'une Croix au sommet de cette pierre, où il est parlé d'un *Dieu Seul*, *Mono-Gud*, auquel Vigmundus recommende son ame. Tout cela feroit croire que ce monument fut érigé par un Chrétien : mais ce Dieu *unique*, révélé dans les mysteres des Grecs, étoit adoré chez les Celtes sous le nom de *Wod* ou *God*, dont on fit celui d'*Odin*. Harald aux *Beaux cheveux*, Roi de Norvege, l'invoquoit dans un tems où le Christianisme n'avoit pas encore pénétré dans son pays : Arngrim Jonas fait parler ainsi ce Prince, dans un assemblée du peuple ; *je jure & je proteste que je n'offrirai jamais aucun sacrifice, à aucun des Dieux que le peuple adore, mais à celui* Seul *qui a construit ce monde, & tout ce qu'on y observe. (Introd. à l'Hist. de Dannemarc. p.* 98.) Ce Dieu *Principe de tout* est celui auquel pour cette raison les Grecs donnerent le nom de Pan. L'Etre *Générateur*, & l'Etre *Moyen* de la *vie*, procédoient de lui, ou plutôt ils n'étoient que les *Actes de sa puissance* ; voilà pourquoi la Croix, emblême de l'Etre qui donne la Vie, lui étoit attribuée. Etant le Principe de toute vie, on lui recommandoit l'Ame, qu'on reconnoissoit avoir recue de lui. Les Gétes, peuples de même origine que les Goths, sont appelés dans Hérodote *Athanatizontas*, *(Herod. lib.* iv. *cap.* xciii. Ἀθανατίζουσι δὲ τόνδε τὸν τρόπον· οὔτε ἀποθνήσκειν ἑωϋτοὺς νομίζουσι.) *Immortalizantes*, parce qu'ils se regardoient comme immortels. La

roit avoir été commun aux peuples du Nord, car suivant l'historien

mort n'étoit pour eux que la destruction des formes du corps, elle ne touchoit en rien à la substance de l'Ame ; c'est pourquoi ils recommandoient celle-ci au *Mono-Gud.* Elle alloit rejoindre Zamolxis le Génie des morts, chez lesquels elle étoit retenue & jugée. L'impossibilité du retour à la vie de ce monde, étoit exprimée dans les monumens *Runiques* par un Chien, dont les trois têtes marquoient la force suprême ; elles indiquoient qu'il étoit *trois-fois* fort. C'est ce Chien dont les Grecs firent le Cerbere. On le voit représenté sur une Croix placée à la tête d'un tombeau, (*Planche* IV. N° 3.) au pied duquel il y a un autre Croix, avec le nom de *Mini,* c'est celui du Minos de la Grèce. Le *Lézard* placé sous ce nom est, comme nous l'avons montré, l'un des Symboles du Dieu Générateur, qui présidoit à la vie comme à la mort, & dont les emblêmes se trouvent si fréquemment sur les tombeaux des anciens Grecs : leur langue qui se retrouve encore dans la moîtié du nom de *Mono-Gud,* donné au Dieu auquel les peuples du Nord recommandoient les ames, montre assez que les uns & les autres tirerent la doctrine qui les regardoient, d'une source commune, dont Platon nous fait voir l'origine.

Le Serpent trouvé dans les sépultures en forme de collines, élevées par les Scythes au bord du Tanaïs, est ordinairement représenté sur les pierres sépulcrales des peuples du Nord : il y affecte souvent la forme *Ovalaire,* (*Planche* V. N° 1.) c'est celle de ces collines mêmes. Quelquefois aussi ce Serpent est renfermé dans une figure *Pyramidale,* (*Planche* V. N° 2.) pareille à celle que les Egyptiens donnerent à leurs tombeaux ; & comme nous croyons qu'elle indiquoit chez eux l'emblême du feu, sous lequel on représentoit l'Etre principe de tout, auquel on rendoit les corps qu'il avoit crées, nous pensons aussi que la forme donnée aux tombeaux en forme de collines, étant celle de la section d'un Œuf, coupé par sa moîtié dans son petit diametre, représente l'Œuf du Cahos, duquel le Dieu Principe de tout tira tous les êtres. Comme ils semblent lui être rendus par la mort, qui les fait rentrer, pour ainsi dire, dans le Cahos dont ils ont été tirés, on donna à leurs tombeaux cette forme emblêmatique. Elle s'observe sur les médailles de Coos où l'Œuf, aussi partagé par sa moîtié, est entouré du Serpent qui le féconde.

On voit, *Planche* V. N° 3. deux Serpens sur lesquels les Runes sont écrites ; ils

l'hiſtorien Saxon, on voyoit près de Jutie, un endroit fameux par

ils ont au-deſſus d'eux l'Oye, que nous avons montré avoir été l'un des Symboles de l'Etre Générateur : on remarque auſſi dans ce monument, une fleur reſſemblante au *Lis* aquatique ou *Tamara*, qui comme le Serpent même eſt un autre de ſes emblêmes : mais ce qui eſt le plus à conſidérer, c'eſt cette même figure à cheval qu'on trouve ſur les médailles, dont les Légendes ſont écrites dans les mêmes lettres employées dans ces monumens : il y eſt appelé *Helman* l'homme de la Mort ou des Enfers. A ce titre, on le trouve fréquemment ſur les monoies des anciens Bretons, où malgré la maniere barbare dont il y eſt deſſiné on ne laiſſe pas de le reconnoître. (*Voyez ici la Planche* V. N° 4 & 5.) Reputé l'un des Dieux *infernaux*, on le repreſentoit ſur les pierres ſépulcrales des peuples du Nord, comme on repréſentoit les Dioſcures ſur celles des Grecs & des Romains. Ils étoient les emblêmes du Soleil ſous ſes deux aſpects pendant le jour & pendant la nuit. On les voit ſur une médaille d'or de Syracuſe, non avec les étoiles qui marquent la conſtellation des Gémeaux, mais avec les aſtériſques qui marquent le Soleil. Cet Aſtre fut le ſymbole de l'Etre Générateur, du *premier né du pere inconnu :* le premier il ſortit de l'Œuf du Cahos, (*Recognit. Clement. ſup. cit.*) c'eſt pourquoi on donna aux Dioſcures le *bonet* qui repréſente l'Œuf; cette forme devint l'origine de la fable de la naiſſance de ces dieux, & de l'Œuf dont ils ſortirent. Quand on perſonifia le Feu ſymbole du *Pere inconnu*, de *l'Etre Primitif*, du *Mono-Gud* des peuples du Nord, du *Pan* des Grecs, on lui donna le même *bonet*, en forme d'Œuf, parce que le Feu avoit été le ſymbole de l'Etre, qui par ſon moyen délivra le monde de la confuſion du Cahos. Ce même *bonet*, de forme *Ovalaire*, eſt tellement remarquable dans la figure des tombeaux des Scythes, que Joſeph Barbaro ſe ſert de cette forme, pour en donner une idée plus préciſe. (*Monticulum Biretto rotundo ſimilem.*)

Le nom du tombeau élevé enforme de colline près de Carthagene, (*Liv. ſup. cit.*) & qui reſſembloit en tout à ceux des Scythes & des peuples du Nord, nous apprend qu'il étoit conſacré à *Teutates :* le nom de *Mercure*, ajouté à celui de ce Dieu, indique une de ſes qualités, par laquelle il étoit cenſé préſider aux enfers. C'eſt lui dont les Grecs firent leur Mercure : ils le repréſentoient par des monceaux de Pierres, qui s'élevoient ſur les tombeaux enforme

par la ſépulture *d'Hamelet* dont tout un champ portoit le nom :

forme de collines. Les peuples du Nord lui donnerent le *Caducée* ſous la forme où il eſt repréſenté, *Planche* VI. N° 1, & ſi l'on voit les Runes ſépulcrales inſcrites ſur le corps de Serpens, qui ſe replient & s'entortillent à peu près comme ceux du Caducée, c'eſt qu'ils marquent dans le Dieu, dont ces Serpens ſont les emblêmes, celui qui préſidoit au ſéjour des morts, & auquel pour cette raiſon on conſacroit les Runes mortuaires. Voilà auſſi, pourquoi la barque dans laquelle on enſéveliſſoit les morts, & qu'on appeloit *Barin*, d'un nom ſemblable à celui que lui donnoient les Egyptiens, étoit repreſentée chez les peuples du Nord avec le même Serpent, *(Planche* VI. N° 2.) qu'on a découvert dans les tombeaux des Scythes ; qu'on voit dans le Caducée ; & ſur lequel ſont écrites les Runes ſépulcrales des anciens habitans de la Suede.

Les Lapons, regardés comme une branche de la tige Finoiſe, *(Rech. ſur l'Anc. pag. Finois. p.* 3.) qui vient de celle des Tſchoudes Agathyrſes, dont les Hyperboréens faiſoient partie, habitent l'extrêmité ſeptentrionale de la Norvege, de la Suede & de la Ruſſie. Ces peuples, encore aujourd'hui, enterrent tout l'argent qu'ils peuvent avant leur mort, & renferment dans leurs tombeaux des haches, des pierres à fuſil & des fleches qu'ils croyent pouvoir leur être utiles dans l'autre vie. *(Scheff. in Laponic. c.* xxvii. *p.* 315, 319.) On voit ſur quelques unes de leurs ſépultures, une figure de femme avec un grand nombre de mamelles, entre trois bois de Cerfs diſpoſés en Triangle. *(Vid. Tab.* VI. N° 3.) Telle fut indubitablement la figure de la Diane, que les Amazones, venues de Scythie, conſacrerent à Epheſe dans le tronc d'un Ormeau. *(Dionyſ. Periegeſ. v.* 828 & 829.) Endœus, diſciple de Dédale, fit prendre à cette figure la forme générale que l'on voit à toutes celles qui nous reſtent. Cette forme s'eſt manifeſtement conſervée dans la Laponie ; les bois de Cerf y repréſentent encore les animaux de cette eſpece mis à côté de Diane : la diſpoſition de ces mêmes bois ſur un plan Triangulaire, exprime le titre de *Triple* donné à la Diane appelée *Hécate*, qui préſidoit ſpécialement aux lieux infernaux : c'eſt la raiſon pour laquelle cette figure étoit poſée ſur les tombeaux. Hécate avoit un temple dans une petite iſle, ſi voiſine de Délos, que Nicias en fit le trajet ſur un pont. *(Plutarch. in Nic. & Suid.* Εκάτης νῆσος πρὸ τῆς Δήλου κεῖται τι νησύδιον.) Ce temple étoit une ſuite des honeurs rendus à Diane,

nom : & dans la Saga d'Egillus, il eſt fait mention d'une pleine

à Diane, comme l'une des principales Déeſſes des Enfers, dont la Doctrine apportée à Délos par les Hyperboréens, a laiſſé des traces ſi marquées dans les monumens & les coutumes des peuples du Nord, qui deſcendent d'eux, & qui habitent dans le voiſinage de leur pays. Ces tables enſeignoient qu'après la ſéparation de *l'Ame* & du *Corps*, l'Ame paſſoit dans un lieu ſouterrain & inviſible. *(Plat. in Axioch. T.* III. *p.* 371.) *quum videlicet animi et corporis facta eſſet ſolutio, animum ad inconſpicabilem quemdam locum proficiſci, ſubterraneum quidem illum.)* C'eſt la raiſon pour laquelle on enterroit avec les morts, les choſes dont ils pouvoient faire uſage dans ces lieux ſouterrains : " Les Dieux " les plus grands habitoient le Ciel, les moindres habitoient les Enfers ; les uns " étoient les fils des autres, mais les premiers étoient freres." Ces fils étoient ceux du *Pere inconnu*, du *Dieu Unique*, du *Mono-Gud*, auquel on recommandoit les ames ; & dans une inſcription ſépulcrale en lettres Runiques, dreſſée par les deux femmes d'*Ingefaſte*, elles invoquent pour l'ame de leur mari, ce Dieu, & avec lui ſes Parens, qui ſont les dieux *infernaux*, l'Helman, l'Hécate, &c. *Monum. Lapid aliq. Runic.* 26. FASTBIVRN ET THVRVDR INSCRIBI FECERVNT LAPIDEM MARITO SVO INGEFASTO. DEVS ANIMAM EIVS IUVET ET COGNATI DEI. On trouvoit dans les tables de Délos, le jugement des morts, la récompenſe pour les bons, le chatiment pour les mauvais, & les noms des deux juges, *(Plat. ub. ſup.)* dont l'un ſe voit ſur un des tombeaux cités ci-deſſus.

Les monumens encore exiſtans dans le Nord, les coutumes des Scythes, à l'égard des ſépultures, confirment le diſcours de Platon : & quand les Egyptiens aſſuroient avoir donné la doctrine des Enfers à Orphée, qui l'apporta dans la Grèce. *(Diod. lib.* ii. *cap.* v. & vi.) Il eſt évident qu'ils avançoient un fait, dont la fauſſeté étoit démontrée par les monumens qui exiſtoient à Délos ; cette doctrine exiſta dans la Grèce avant le tems d'Orphée, qui lui même étant né dans la Thrace, étant d'origine Scythique, la tenoit de ſes ancêtres : ſans doute il la rendit à ſa premiere pureté, en la faiſant admettre dans les myſteres, avec la Théologie primitive : mais bien avant lui, les tables dans leſquelles cette doctrine étoit écrite avoient été dépoſées à Délos. Platon aſſure qu'elles y furent apportées par *Opis* & *Hecaergée. (Plat. in Axioch. T.* III. *p.* 371. *Ibi ex æneis quibuſdam Tabulis quas ex Hyperboreis montibus Opis et Hecaergus*

pleine entiere conſacrée à la ſépulture de Grimus, neveu de

caergus detuliſſent, hæ ſe intellexiſſe commemorabat.) Cette Hécaergée eſt la même qu'Hérodote appele *Argis*; car elle vint à Délos avec *Opis*, & toutes d'eux y arriverent avec le culte même des dieux qu'on y révéroit. *(Herodot. lib.* iv. *cap.* xxxv.) Ἄργιν τε ϗ τὴν Ὦπιν ἅμα αὐτοῖσι τοῖσι θεοῖσι ἀπικέσθαι λέγουσι.) Ce culte précéda le tems où Eryſicton, fils de Cécrops fondateur d'Athénes conſtruiſit le temple de Délos. *(Euſeb. Chronic. lib. poſt. p.* 78.) Ainſi, la doctrine des Enfers exiſta chez les Grecs plus de 1600 ans avant notre Ere; plus de trois ſiecles avant Orphée; & l'on y connut ces inſcriptions gravées ſur des tables de cuivre, avant l'arrivée de Cadmus en Béotie. En effet, ces inſcriptions y parvinrent aſſurément avant le tems d'Amphyction, ſous le Regne duquel le temple de Délos fut fondé, peu avant l'époque où le marbre d'Arondel met l'arrivée de Cadmus en Béotie. *(Marm. Oxon. Epoch.* VII.)

Ainſi qu'on trouvoit en Grèce des inſcriptions en caracteres Hyperboréens, on trouvoit auſſi des inſcriptions en caracteres Grecs, dans le pays des Hyperboréens. *(Diod. Sicul. lib.* ii. *p.* 158. Καὶ ἀναθήματα πολυτελῆ καταλιπεῖν, γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐπιγεγραμμένα. *Dona ſemptuoſa in templo, Hyperboreorum Græci, appoſuiſſe, Græcis literis inſcripta.)* Diodore rapporte qu'il y avoit une langue commune entre ces peuples: (Ἔχειν δὲ τοὺς Ὑπερβορέους ἴδιαν τινὰ διάλεκτον, ϗ πρὸς τοὺς Ἕλληνας οἰκειότατα διακεῖσθαι. *Habent Hyperborei propriam linguam Græcis.)* ce que diſoit cet auteur il y a 1800 ans, eſt confirmé par l'analogie trouvée de nos jours, entre l'ancienne langue Finoiſe & celle des Grecs: il falloit bien qu'on entendit cette langue des Hyperboréens en Grèce, puiſqu'on expliquoit les inſcriptions, dans leſquelles elle étoit employée; il falloit bien que les caracteres de ces inſcriptions fuſſent analogues à ceux des Grecs, puiſque les Grecs pouvoient les lire; & ſi quelque choſe peut confirmer ce qu'en dit Platon, c'eſt encore l'a grande analogie que l'on peut obſerver entre les anciens caracteres Runiques, & ceux des anciennes inſcriptions trouvées à Amycle en Laconie, & rapportées dans les mémoires de l'Académie des inſcriptions. *(T.* XVII.) J'aurai dans la ſuite occaſion de parler de ces précieuſes inſcriptions; mais ſi la forme de leurs lettres eſt ſi reſſemblante à la forme des lettres employées autrefois dans le Nord, quelques-uns des monumens des peuples qui l'habiterent ne ſont pas moins reſſemblans par l'identité de leurs formes, avec celles qu'employoient les Grecs.

Tous

de ce prince & que pour cela l'on appeloit le champ de Grimus.

Les

Tous ceux qui ont examiné les médailles Grecques, connoiſſent la figure de la *Triquetra*, ſi ſouvent répétée ſur celles de la Sicile ou de la grande Grèce, & ſur celles de Selgé ou d'Aſpende en Pamphylie. Ces deux villes étoient des colonies de Sparte & d'Argos, dont les peuples, comme le dit Hérodote, étoient d'Origine Pélaſgue, *(Herodot. lib.* i. *cap.* lvi.) & par conſéquent deſcendus de ces mêmes Scythes Agathyrſes dont les branches s'étendirent au Nord de l'Aſie & de l'Europe : on a trouvé, dans la partie la plus Septentrionale de cette derniere, c'eſt-à-dire chez les Lapons, *(Ol. Rudb. de faſt. Runic. T.* II. *p.* 613.) cette même figure de la *Triquetra. (Voyez ici la Planche* VI. N° 4.) Elle eſt formée de trois cuiſſes & de trois jambes de femmes, repliées les unes ſur les autres & réunies en un centre, de ſorte qu'en tous ſens elles forment une figure triangulaire ; le nombre *trois* eſt exprimé par les *trois* lignes dont ſont formées les deſſous des cuiſſes : cette figure ſinguliere eſt évidemment compoſée comme celle de la ſtatue *Tricéphale*, par laquelle les Indiens expriment les *trois actes de la puiſſance Divine*, au moyen de la réunion de trois têtes ſur un même corps. Ces têtes repréſentent *l'Etre Principe de tout, l'Etre Générateur, & l'Etre moyen des Générations,* de l'ancienne Théologie des Scythes. Ces deux derniers marquoient les actes de la volonté de *l'Etre Principe de toutes choſes* ; & comme la volonté eſt ſuppoſée procéder de l'entendement, on en repréſenta les actes & le principe par des têtes réunies : la notion de ces trois actes divins, fit regarder comme ſacré le nombre trois par lequel on les déterminoit, & le nombre neuf qui en étoit le produit, quand on le multiplioit par lui même.

Si l'Ordre des Actes qui procédent de la Volonté, fut marqué par des têtes réunies ſur un corps, l'action qui en reſulte fut marquée par la multiplication des bras de la même figure. Quelquefois on en ſupprima le corps, & trois têtes ſuffirent à cet emblême des actes de la Puiſſance ; quelquefois auſſi en ſupprimant le corps on le ſuppléa part rois bras réunis en Triangle, qui marquerent l'action de cette même puiſſance : cet emblême ſe voit encore ſur les médailles Celtiques. La *Marche* & le *Cours* des choſes qui ſe ſuivent ou ſe ſuccedent, fut marquée par des jambes qui ſe réuniſſent dans une même action, & ſemblent

Les Finois descendus des Tschoudes, élevoient des Monceaux de Pierres sur les sépultures, & leur donnoient le nom de

blent retourner sur le centre dont elles partent : la Sicile dont la forme est triangulaire, dont les côtes se *suivent* en se repliant à chacune des pointes ou promontoires situés à ses trois extremités, fut exprimée par les trois jambes de la *Triquetra*, à laquelle on donna le nom de *Trinacrie*, de celui de la Sicile même : cette même figure, chez les peuples du Nord auxquels elle servit de *Calendrier*, exprima les *trois Saisons*, dans lesquelles ils divisoient l'année, & qui se succédent dans un cours continuel. On faisoit alors chez eux trois sacrifices, dont l'un tomboit dans l'Automne, l'autre au milieu de l'Hyver & le troisiéme dans le courant de l'Eté. *(Verel. Hist. S. Ola. cap.* cxvii.) Les Grecs divisoient de même l'Année en trois *Saisons*, qu'ils appeloient *Heures*, & auxquelles ils donnoient des noms de femme ; c'étoient la *Loi*, la *Justice* & la *Paix* ; *(Hesiod. Théog.* Ευνομίην τε, Δίκην τε, ϗ Εἰρήνην τε θαλυῖαν.) & c'est sans doute parce que ces saisons portoient des noms féminins, qu'on donnoit à la figure qui les représentoit des cuisses & des jambes de femme.

Les habitans de l'Argolide & de la Laconie, Doriens & par conséquent Pélasgues d'Origine, descendoient, comme nous l'avons vu, de ces mêmes Scythes Agathyrses, qui peuplerent le Nord de l'Asie & de l'Europe, où ils prirent les noms de Tschoudes, d'Hyperboréens, de Finois, &c. Ces mêmes peuples sortis d'Argos & de Lacédemone, fonderent dans l'Asie Mineure, les villes de Selgé d'Aspende, auxquelles on attribue des médailles où se voit la *Triquetra*, dont la forme fut employée chez les descendans des Tschoudes Finois, pour marquer la divisions des saisons de l'année. Ces médailles de la Selgé & d'Aspende, représentent constamment des jeux. Sur l'une d'elles *(Recueil. de méd. des Peupl. & Vill. T.* III. *Pl.* LXX. N° 5 & 6.) on voit des *Luteurs*, & à leur revers une figure en habit Scythique, qui paroit exécuter quelque tour de force, au moyen de deux cordes. Une figure nue, mais armée d'un casque, d'une épée & d'un bouclier Argien, est représentée sur une autre médaille de la même ville. *(Id.* N° 7 & 8.) On voit ici trois exercices différens : ils expriment assurément ceux qu'on pratiquoit dans les jeux sacrés ; car c'est la seule raison pour laquelle ils peuvent avoir été représentés sur les monoies publiques, où ces jeux sont, ordinairement exprimés par des vases dans lesquels

de *Comaſe*, ce mot en Grec ſignifie *acervus Lapidum.* Tel étoit le tombeau dont il eſt parlé dans la Finboga Ramma Saga :

leſquels on voit la figure des Palmes qu'on y diſtribuoit, & quelquefois les noms des fêtes mêmes. Les Athletes, dans toutes ces monoies de Selgé ou d'Aſpende, ont près d'eux la *Triquetra*, ou du moins elle eſt repréſentée à leurs révers : elle paroit y indiquer les *Saiſons* de l'année, pendant leſquelles on renouvelloit les fêtes dans leſquelles on célébroit des jeux. Ces fêtes ſemblent avoir été au nombre de trois, comme celles où ſe faiſoient les ſacrifices des peuples du Nord, dont les jours fériaux étoient marqués ſur cette figure de la *Triquetra:* la forme en eſt trop particuliere, pour n'avoir pas eu un ſens emblêmatique, de même qu'une origine commune, rélativement à ceux qui l'employerent.

Les Peuples appelés *Caduſiens* par les Grecs, ſe donnoient à eux mèmes le nom de *Gélons* ou *Géléens. (Plin. Hiſt. Nat. lib.* vi. *p.* 181. *Gelæ, quos Græci Caduſios appellavere)* Ils habitoient les montagnes voiſines des *Amardes. (Strab. Geogr. lib.* xi. *p.* 523. Καδουσίων κατοικία τῶν ὀρεινῶν, καὶ Αμαρδῶν.) Ainſi qu'eux, comme nous l'avons fait voir, ils deſcendoient de ce *Gélon*, frere de *Scythès*, dont les deſcendans s'étendirent dans l'Inde & dans la Chine : la poſtérité d'*Agathyrſe*, frere de *Gélon* & de *Scythès*, connue ſous ſon nom & ſous ceux de *Tſchoudes*, d'*Hyperboréens*, de *Finois*, &c. peupla le Nord de l'Aſie & de l'Europe. Un fleuve & une ville de la Sicile furent appelés Géla ; cette ville, dans laquelle naquit *Gélon* qui la gouverna, lui donna ſon nom, & ſes peuples porterent celui de *Géléens :* Agrigente fut une de leur colonie ; à l'exemple de ſa Métropole, elle porta ſur ſes médailles l'emblême du *Bœuf à tête humaine.* Ce même emblême eſt empreint, de la même façon, ſur les médailles des Mardes, dont les Amardes étoient une Tribu ; *(Voyez la Planche* XV. *du* Ier *Vol.* N° 2 & 3.) ceux-ci demeuroient au voiſinage des Géléens. On trouve ce même *Bœuf à tête humaine*, ſur les monoies d'un peuples voiſin des Mardes & des Amardes ; *(Idem.* N° 4.) il porte le *Modius* comme le Sérapis des Egyptiens, & paroit *ailé.* C'eſt probablement aux *Géléens* de l'Aſie, qu'il faut attribuer ces médailles, dont les caracteres reſſemblans à ceux des Perſes nous ſont inconnus. Sur d'autre médailles du même pays, on voit le *Lion* avec *des ailes*,

 il

Saga : par des vers conſervés dans l'Edda, & attribués par quelques-uns à Odin même, on voit qu'ainſi que les Grecs plaçoient

il eſt le ſymbole du Soleil *Diurne*, comme le *Bœuf* eſt celui du Soleil *Nocturne*; tous deux enſemble expriment la révolution de l'Aſtre, qui dans ſon cours de vingt-quatre heures forme le jour naturel. Le revers de ces deux ſymboles du Soleil, préſente un *diſque*, autour duquel ſont diſpoſées trois figures, dont la forme eſt celle d'un *croiſſant*, évidemment priſe de celle des cornes du *Bœuf*, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre, par l'inſpection des cornes du double *Bœuf*, repreſenté dans la médaille du N° 6. *Planche* XV, avec un emblême ſemblable, ſur lui & à ſon revers. Ces trois *Croiſſans* ſur les médailles de Délos, *(Voyez la Planche* XIX. N° 4. *du premier Vol.)* y ſont les ſymboles des Dieux qu'on y adoroit. Arrangés au tour du *Diſque* qui repréſente le *Monde* ſur les médailles des Mardes des Amardes & des Géléens, ils marquent la *Courſe annuelle* du Soleil; & les trois *Saiſons* dans leſquelles il diviſe l'année, ſont repréſentées par leur diſpoſition *triangulaire.* Cette figure eſt une *Triquetra*, elle marque, comme celle des peuples du Nord, & celle des habitans de Selgé & d'Aſpende, les diviſions de *l'Anée* formées par l'Aſtre, dont les ſymboles ſe trouvent à la face de ces médailles. Des jambes de femme caractériſant encore mieux que des Croiſſans la marche des *Saiſons*, on les mit à la place de ces mêmes *croiſſans*, dans leſquels on reconnoit l'ébauche & pour ainſi dire la premiere idée de cette figure ſymbolique de la *Triquetra.*

Camarina, ville de Sicile, dont les champs tenoient à ceux des Géléens, *Virgil Æneid. lib.* iii. *v.* 701.

Apparet Camarina procul, campique Geloi,
Immanis que Gela fluminis cognomine dicta.

Camarina dis-je, nous a laiſſé des médailles, dont les types reſſemblent ſi fort à ceux des Mardes de l'Aſie, que les plus habiles antiquaires les ont confondus les uns avec les autres. Cette reſſemblance frappante peut-elle être l'effet du hazard ? Le hazard peut-il avoir donné à deux peuples de la Sicile voiſins l'un de l'autre, des emblêmes dont il n'y a pas de modele dans la nature, & qui malgré cela ſont les mêmes qu'employerent deux peuples de l'Aſie dont les territoires ſe touchoient ? Le hazard enfin peut il avoir donné à des peuples Siciliens

plaçoient ſur les grands chemins, des monceaux de pierres conſacrés à Mercure, les peuples du Nord les mettoient de même

Siciliens & à des particuliers, les même noms qui furent ceux des Scythes Géléens & de leur fondateur ? ne ſeroit il pas à croire que les Scythes Géléens, qui s'étendirent dans l'Aſie, s'établirent vers l'iſle de Crete ou de Rhodes, dont ſortit la famille de Gélon, & dont on prétend que Géla fut une colonie ? (*Herodot. lib.* vii. & *Thucydid. lib.* vi.) Enfin, n'étoit il pas auſſi facile aux Géléens de l'Aſie, de venir dans les iſles de Crete & de Rhodes, qu'il le fut aux habitans de ces iſles d'aller s'établir ſous le nom de Géléens ſur le rivage de la Sicile ? Ces noms, ces emblêmes multipliés, ne nous apprennent-ils pas ce que les auteurs n'ont pas ſçu nous dire, ou ce qui nous manque des auteurs dont le tems nous a privé ?

Gélon premier, reconnu pour le *Bienfaiteur* & pour le *Sauveur* de la Sicile, en fut déclaré *Roi* ; (*Diod. lib.* xi. *p.* 425. Μῖα φωνῆ πάντας ἀποκαλεῖν εὐεργέτην, ϗ σοτῆρα, ϗ βασιλέα.) depuis la victoire d'Hymere, il fut toujours aimé par les Siciliens & jouit d'une grande autorité parmi eux. (*Diod. in eod. lib.* xi. *p.* 423. Διὰ τὸ μέγεθος τῆς εὐημερίας ἀποδοχῆς ἐτύγχανεν, οὐ μονόν παρὰ τοῖς πολίταις, ἀλλά ϗ καθ' ὅλην τὴν Σικελίαν.) Le Prince, qui parvint le premier à ces titres & à cette autorité, eſt auſſi le premier ſur les médailles duquel on voit le Symbole de la *Triquetra.* (*Vid. Parut. Gélon. medag. d'Orv.* I.) Elle y paroit avec un *Diſque* dans ſon milieu, exactement comme celui de la *Triquetra* des Géléens de l'Aſie ; & il ſemble que, vers ſon tems, ce ſymbole commença à devenir celui de la Sicile. Dans un voyage que je fis dans cette iſle, j'achetai à Meſſine un pied de *Candélabre* qu'on a reſtitué depuis ; il eſt à préſent dans le *Muſæum Britannique.* Ce pied eſt formé d'une *Triquetra,* ou de trois jambes de femme, dont les pieds ſont ceux du cheval : cet animal fut ſpécialement conſacré au Soleil ; on l'ateloit à ſon char, & la révolution de ce char formoit celle de l'année, de laquelle les *Saiſons* étoient les parties ; les pieds de cheval, mis à la place de ceux des trois jambes de femme deſtinées à repréſenter les *Saiſons,* expriment leur cours, formé par la marche des chevaux du Soleil, & le retour circulaire de ces mêmes jambes ſur elles mêmes, marque la ſucceſſion de ces mêmes ſaiſons, & le cercle continuel qu'elles ſemblent décrire dans la durée des tems. Le Candélabre auquel ce Symbole ſervit

même sur les routes publiques; les parens des morts apportoient ordinairement ces pierres. Ils les accumuloient les unes

vit de pieds, porte le caractere propre à le faire reconnoître comme ayant anciennement été consacré au Soleil par les peuples, chez lesquels on a trouvé ce monument. On voit par cette figure, que la *Triquetra* exprima chez les Siciliens les *Saisons*, comme elle les exprima chez les peuples du Nord, & chez les Géléens de l'Asie. Ces derniers voisins des Mardes & des Amardes l'étoient aussi de la Bactriane & du pays des Sacques, dont ils étoient originaires. Ce pays est maintenant habité par les Tartares, sur les monoies desquels nous avons montré qu'existe encore le *Triangle*, aussi marqué par trois *Globules* sur les monoies d'argent du Thibet. Ce *Triangle* étant le fondement de la *Triquetra*, s'est donc conservé dans les pays mêmes d'où nous voyons sortir l'emblême du *Bœuf*, qui en fut transporté dans les contrées du Nord, dans l'Asie & dans la Sicile, avec celui de la *Triquetra*. Quelque sens particulier qu'ayent pu dans la suite lui donner les Siciliens, en l'appliquant à la figure propre à leur pays, de ce que les anciens Grecs, comme les anciens peuples du Nord, divisoient l'année de la même façon, il semble que cette figure fut dans des tems très-reculés employée chez les premiers à représenter les années, comme elle les représenta chez les autres. Quand des *formes Symboliques*, comme l'est celle de la *Triquetra*, furent employées par différens peuples, il en faut chercher l'interprétation, chez ceux qui conserverent plus long-tems le sens *primitif* ou *l'intention* de ces formes *arbitraires*; tels paroissent avoir été, par préférence aux Siciliens, les Géléens de l'Asie, les habitans de Selgé & d'Aspende en Pamphylie, & particulierement les peuples du Nord, chez lesquels l'usage même de la *Triquetra*, montre la raison qui la fit inventer, & rend compte de la bizârerie de cette figure singuliere.

La fable du Phénix, rapportée dans Hérodote, (*Lib.* ii. *c.* lxxiii.) de même que celle de l'Oiseau de l'Edda qui vivoit 300 jours, & celle de la Frégga des Scandinaves, sont reconnues aujourd'hui pour être des emblêmes de l'année & de la marche du Soleil: ces emblêmes ne purent être inventés que par les nations Septentrionales, parce qu'ils ne conviennent qu'à leur climat (*Hist. de l'Astron. Anc. p.* 99.) & au paralelle de 71°, sous lequel vivoient les peuples chez lesquels la forme de la *Triquetra* fut employée à représenter l'année & ses

unes ſur les autres en forme de collines. Depuis que Freyus ſe fut fait enterrer ſur une éminence près *d'Upſal*, Snorr rapporte

& ſes diviſions. Ces peuples habitoient le voiſinage, ou le pays même des anciens Hyperboréens. On trouve chez ceux-ci une fable toute ſemblable, c'eſt celle du Soleil, qui viſitoit leur pays chaque dix-neuvieme année: (*Diod. lib.* ii. *p.* 159. *Λέγεται δὲ ϗ τὸν θεὸν δι' ἐτῶν ἐννεακαίδεκα καταντᾶν εἰν τὴν νῆσον.*) alors, ajoute Diodore " les Aſtres retournoient au point dont ils " étoient partis, c'eſt pourquoi cette révolution de xix ans fut appelée " la *Grande Année* par les Grecs." (Καὶ διὰ Τοῦτο *τὸν ἐννεακαιδεκατῆ χρόνον ὑπὸ τῶν* Ελλήνων *μέγαν ἐνιαυτὸν ὀνομάζεσθαι.*) Les Grecs reconnoiſſoient donc avoir reçu cette grande année des Hyperboréens, dont ſuivant Platon ils tenoient la doctrine des Enfers : pourquoi n'en auroient ils pas reçu dans des tems plus anciens encore, la diviſion de l'année en trois ſaiſons, avec la forme de la *Triquetra* qui l'exprimoit, & que l'on trouve d'une part conſervée chez les deſcendans de ces peuples, & de l'autre repréſentée ſur les médailles Grecques, où elle doit indiquer des fêtes annuelles, avec les jeux qui leurs étoient propres ?

La Période de xix années, qui concilie les mouvemens du Soleil & de la Lune, & marque à deux heures près le moment où ces deux Aſtres ſe retrouvent au même point du Ciel, eſt ce que d'après les Grecs nous appelons le Nombre d'or ; elle leur fut communiquée par Méton, pendant les Jeux Olympiques célébrés l'an 432 avant notre Ere, dans la 77e Olympiade. M. Bailly ne peut croire que ce Cycle ait été inventé par Méton. (*Hiſt. de l'Aſtron. Anci. p.* 226 & 251.) Sa conjecture eſt non ſeulement démontrée vraie, par le paſſage de Diodore cité ci-deſſus, mais encore par quelques manuſcrits de ce même auteur, où le nom de Méton mis à la place du mot Μέγαν, avant *ἐνιαυτὸν*, marque au lieu de la Grande année, l'année de Méton; les Grecs l'avoient priſe de la Période Hyperboréenne, ou du moins la fondoient ſur les motifs dont ſe ſervoient les Hyperboréens pour célébrer leurs fêtes, à l'occaſion du retour de la Période de xix ans. Le manuſcript, d'après lequel *Poggio* fit ſa traduction, publiée en 1531, lui a fait rendre ce paſſage, *ob eam rem hujus modi annorum tempus a Græcis Metonus annus nominatur.*

La

porte que *les personnes les plus distinguées y firent élever non seulement des tombeaux en forme de collines, mais encore des*

La Chine, que nous avons vu avoir été peuplée par les Scythes; l'Inde, que nous avons vu avoir été civilisée par ces mêmes peuples; la Chaldée, qu'ils parcoururent, & qu'ils gouvernerent avec toute l'Asie, connurent très-anciennement la Période de xix ans, que l'on trouve chez les Hyperboréens. Cela ne prouve-t-il pas un centre commun d'où partirent les Chinois, les Indiens & les Hyperboréens, que tant de faits nous montrent être descendus de cette même famille, dont la Branche ainée s'étendit vers la Chine, dont celle de Gélon occupa l'Asie Orientale, & dont celle d'Agathyrse se transporta dans le Nord de cette même Asie? La découverte d'un Cycle "le plus "exact, le plus court & le plus commode de tous ceux qu'on pouvoit "imaginer pour concilier les mouvemens du Soleil & de la Lune." Suppose une suite d'observations, qui doit avoir duré pendant un grand nombre d'années; il a fallu répéter ces observations pendant plusieurs Cycles de xix ans; ces opérations supposent l'invention des Arts, celle des Lettres & de l'Ecriture, sans laquelle on n'eut pu ni les faire, ni les transmettre à la postérité; tout cela ne nous montre-t-il pas combien les caracteres Hyperboréens, employés à écrire les tables qui se voyoient à Délos, devoient être antérieurs au tems de l'arrivée de Cadmus en Grèce? Stralemberg assure qu'on voit encore sur les rochers des deserts de la Tartarie, des inscriptions en letters Runiques; elles ont une telle analogie avec celles des anciens Grecs, qu'il est aisé de concevoir comment on put les lire en Grèce au tems de l'expédition de Xerxès, si c'étoit dans ces lettres que furent écrites les tables de Délos, & quand on considere les traditions des Grecs mêmes, quand on voit chez eux tant de formes employées par les habitans du Nord, tant de coutumes qui sont exactement les mêmes, tant de superstitions qui se ressemblent, tant d'idées qui tiennent les unes aux autres, chez des peuples séparés par des distances que le commerce n'a pu rapprocher, & qui ne l'ont pu être que par une religion commune, dont nous voyons clairement les traces, dans leurs monumens & dans leurs histoires comparées, ne doit on pas conclure que ces peuples sortirent d'une même famille, dont le berceau ne doit se chercher ni dans la Grèce, ni dans le Nord de l'Europe, mais chez les nations qui porterent leurs institutions aux extrêmités de l'Asie, & à toute la terre connue des anciens?

tombeaux formés par des pierres ſépulcrales; ces uſages furent exactement ceux de la Grèce.

Par la préface, miſe par Mr. Gerard Schöning à la tête du ſecond volume de l'hiſtoire des Rois de Norvege de Snorr, on voit qu'en 1776, on trouva dans de très-anciens tombeaux ouverts près de *Jægerſpris*, par ordre du Prince Fréderic de Dannemarc, des épées, des haches & des marteaux d'une pierre très-dure, taillées avec leurs manches, pareils à ceux qu'on a trouvés dans les mines des Tſchoudes au voiſinage du *Schlangenberg*: on ne découvrit avec ces derniers que des inſtrumens d'airain, ſans aucune trace de fer: cela fit penſer, (169) que ces tombeaux précéderent le tems où l'on connut l'uſage de ce métal. Durant mon ſéjour à Naples, on découvrit dans la partie de la Lucanie, autrefois habitée par les Pélaſgues Oenotriens, (170) des tombeaux, dans leſquels étoient des pointes de fleches, avec une épée faites de pierres. Ces morceaux conſervés aujourd'hui dans la collection des antiques achettées par le Muſæum Britannique, ſont des monumens des arts du peuple ancien, de qui nous avons vu que les Grecs & les habitans du Nord reçurent les leurs: ils prirent de lui la forme de leurs ſépultures, avec l'uſage d'y enfermer les choſes dont ils ſe ſervoient en cette vie, dans l'eſpérance de s'en ſervir encore dans l'autre: & comme la nature des armes retrouvées dans

(169) Voyage de Mr. Pallas. *T.* II. *p.* 399. *et ſuiv.*
(170) Dionyſ. Halic. Hiſt. Rom. *lib.* i.

les

les plus anciens tombeaux des Pélaſgues Oenotriens, montre des tems antérieurs aux Dactyles Idéens, qui ſuivant le marbre d'Arondel, donnerent le fer aux Grecs: (171) ainſi les mêmes inſtrumens trouvés dans les mines & les tombeaux des anciens peuples du Nord de l'Aſie & de l'Europe, nous montrent que les colonies, envoyées par les derniers chez les autres, remontent à des tems très-éloignés de tous ceux dont l'hiſtoire s'eſt conſervée juſqu'à nous.

Des armes & d'autres inſtrumens en pierres, de la nature du Silex, ont été trouvés dans la province de Cornwal, vers la pointe la plus occidentale de l'Angleterre: (172) on a d'ailleurs découvert des monumens du même genre dans preſque toutes les provinces de cette iſle: il s'y trouve auſſi des tombeaux, élevés ſous des formes abſolument pareilles à celles qu'employerent toutes les colonies des Agathyrſes, en quelques contrées qu'elles ſe ſoient portées: cela joint à la Doctrine des Enfers qui paroit être venue par ces peuples dans les Iſles Orcades, au nom donné à ces Iſles, ainſi qu'à celui des plus anciens habitans de la Bretagne, ſemble nous aſſurer que l'uſage des tombeaux, ſoit en collines, ſoit en pierres amoncelées les unes ſur les autres, y précéda de beaucoup l'arrivée des Danois, qui l'envahirent dans le douzieme ſiecle. Les médailles tirées des tombeaux Romains qui ont ces mêmes formes de collines, prouvent

(171) Marm. Oxon. Epoch. XI.
(172) Borlaſe. *Antiq. of Cornwal.*

indubita-

indubitablement ce fait ; car en faiſant ces ſortes de ſépultures, les Romains ſe conformerent aux formes des choſes en uſage, dans le pays où ils ſe trouvoient, & qui l'avoient anciennement été dans l'Italie, comme bientôt on le verra. Quant aux Danois, ils ne renouvellerent pas cet uſage en arrivant en Angleterre, mais ils ſuivirent celui qui exiſta chez eux dès leur origine : il leur fut apporté par les peuples venus du pays des Hyperboréens, ſoit que ces peuples fuſſent les mêmes que les Finois ou les Tſchoudes, ſoit que ce fuſſent des Cimmériens ou des Cimbres, puiſque ceux-ci ne différent des premiers que par les noms & les tems de leurs émigrations, car tous ſortirent des mêmes contrées, & furent dans leur principe les mêmes nations. Il eſt aſſuré que dès l'an 1016 de notre Ere, Canut Roi de Dannemarc ayant abordé dans la province d'Eſſex, y combattit & défit *Edmund ſurnommé côte de fer.* Après cette victoire, on éléva dans le champ de bataille pluſieurs tombeaux en forme de collines, ſous leſquelles on enterra les morts ; ces tombeaux portent encore le nom de *Bartlow-Hills :* on a trouvé dans l'une d'elles, une urne de pierres, avec deux corps placés à l'oppoſite l'un de l'autre. Deux pierres ſemblables contenoient auſſi des oſſemens, avec des chaines de fer pareilles à celles dont on ſert pour des mors de cheval : ces ſortes de ſépultures étant peu communes en France & en Italie où on les a détruites, j'ai fait repréſenter ici, à la *Planche* VII. celles de *Bartlow-Hills*, afin que chacun puiſſe s'en former

une idée précise, & les comparer à celles des Grecs dont-il convient à présent de parler.

Suivant Athenée, on rencontroit fréquemment dans la Laconie, des monticules élevés pour servir de tombeaux aux compagnons de Pélops. (173) Ce prince qui donna son nom au Péloponese, (174) y vint de Phrygie, où certainement ces tombeaux étoient en usage: (175) car la Phrygie fut long-tems habitée par des Pélasgues, dont on a vu l'origine remonter aux Agathyrses, dans les pays desquels cette forme de tombeaux, se retrouve encore à présent. (176) Dans le Septieme livre de l'Iliade, les Grecs par le conseil de Nestor, après avoir brûlé tous les corps de ceux qui venoient de périr devant Troye, éleverent autour du bucher, un *mon-*

(173) Anthen. *Deipnos. lib.* xiv. *p.* 625. Ἴδοις δ' ἂν καὶ τῆς Πελοποννήσου πανταχοῦ μάλιστα δ'εν Λακεδαίμονι χώματα μεγάλα ἃ καλοῦσι τάφοις τῶν μετὰ Πέλοπος φρυγῶν. *Visuntur in Péloponeso ubique, potissimum Lacedemone, ingentes tumuli, quos Phrigum Pelopis sociorum dicunt esse sepulcra.*

(174) Strab. *Geograph. lib.* vii. *p.* 321.

(175) Homer. *Iliad. lib.* xi. *v.* 371. Le Tombeau d'Ilus troisieme Roi de Troye, dont Homere parle ici, est caractérisé comme celui de Patrocle dont il est parlé dans la note suivante, & qui étoit élevé en colline: tous deux sont appelés du même nom, mais celui d'Ilus, construit par les Troyens bien avant la guerre que leur firent les Grecs, avoit à sa sommité une *Stele,* ou *colonne,* comme celles dont on a parlé ci-dessus.

Στήλῃ κεκλιμένος, ἀνδροκμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ,
Ἴλου Δαρδανίδαο, παλαιοῦ δημογέροντος.
Columnam prætentam habens, viri defuncti ad sepulcrum,
Ili Dardanidæ, prisci senis honorati.

(176) Voyez la *note* 172.

ticule,

ticule, ſous lequel ils enſevelirent leurs cendres en commun; (177) Homere rapporte ailleurs plus particuliérement la maniere dont on élevoit ces ſépultures: Achille, pour rendre les honeurs funebres à Patrocle ſon ami, & lui ériger un tombeau qu'il deſtinoit dans la ſuite à devenir le

(177) Homer. *Iliad. lib.* vii. *v.* 335.

Τὺμβον δ' ἀμφι πυρὴν ἕνα χεύομεν ἐξαγαγόντες,
Ἄκριτον ἐν πεδίῳ.

Tumulum autem circa Pyram unum aggeſta-terra faciamus egreſſi,
Omnibus communem in Campo.

Ce tombeau étoit dans le Camp même des Grecs, où Neſtor leur parle & où il leur dit qu'il faut apporter les corps de ceux qui ont été tués; *αὐτοὶ δ' ἀργόμενοι κυκλήσομεν* ΕΝΘΑΔΕ *νεκροῦς*. *Nos vero congregati curribus-advehemus* Huc *cadavera*. Ce même endroit fut entouré de tours, de murs qui les uniſſoient, & d'un foſſé: c'eſt pourtant ce qu'Homere appelle Πεδίων, d'un nom qui de ſon tems ſignifioit également un *Champ* & un *Camp*, comme il ſignifie encore la même choſe chez les Italiens. Cela m'a fait traduire ailleurs, le mot *Pedion*, que Strabon dit avoir la même ſignification que celui d'*Argos* dans les langues Macédoniennes & Théſſaliennes, par le mot *Camp*. Une ville reſſemble en effet bien plus à un *Camp* qu'à un *Champ:* les anciens Grecs étant deſcendus des Scythes, vivant comme eux ſous des tentes, leurs *Camps* donnerent lieu à la naiſſance des premieres villes de la Grèce. C'eſt je crois de l'uſage d'enterrer les corps des guerriers dans les *Camps*, que vint enſuite chez les Grecs, celui de les enterrer dans les villes; ce qui ne fut pas dans les premiers tems de Rome. Mais il eſt naturel de croire, que les *Camps* des premiers Grecs s'étant convertis en villes, on ſuivit dans celles-ci les coutumes ſuivies dans les autres. Celle d'y plaçer des tombeaux fut de ce nombre. Ils s'y trouverent néceſſairement quand on commença à batir des cabanes & enſuite des maiſons ſolides, en place des tentes dont on s'étoit ſervi précédemment.

sien, (178) fait apporter une *immense quantité de bois*, (179) dans l'endroit marqué à cet effet, & qu'il a choisi *au bord de la mer*. (180) On a déja vu les raisons pour lesquelles les anciens placerent leurs tombeaux sur les grands chemins, & dans le voisinage de la mer, des fleuves, des rivieres & des eaux en général. (181)

Les compagnons d'Achille viennent avec leurs armes accompagner le corps de Patrocle, & le portent au milieu d'eux. (182) Il est *desarmé*, parce qu'Hector la dépouillé de l'armure qu'il portoit en combattant contre lui : *ses compagnons coupent leurs cheveux, les jettent sur son corps & l'en re-*

(178) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 125.

——— Ἔνθ' ἄρ' Ἀχιλλεὺς
Φράσσατο Πατρόκλῳ μέγα ἠρίον, ἠδὲ οἱ αὐτῷ.

——— *Ubi Achilles*
Designaverat Patroclo magnum sepulcrum, atque sibi ipsi.

(179) Homer. *in eod. lib.* v. *v.* 127.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πάντη παρακάββαλον ἄσπετον ὕλην.
At postquam undique apposuerant immensam materiem.

(180) Homer. *in eod. lib.* v. *v.* 125.

Κὰδ δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς βάλλον ἐπισχερώ.——
Atque in Littus dejecerent ordine.

(181) Voyez à ce sujet, ce qui a été dit dans le premier volume de cet ouvrage.

(182) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 134.

Ἐν δὲ μέσοισι φέρον Πάτροκλον ἑταῖροι.
In mediis autem ferebant Patroclum socii.

couverent

couverent tout entier. (183) Cette marque de dévouement, eſt imitée par Achille même ; il *remet ſes cheveux qu'il a coupés dans les mains de Patrocle.* Une telle cérémonie tenoit lieu du dévouement des Scythes (184) & des anciens habitans du Nord, qui ſe faiſoient enſevelir avec leurs chefs, & quelquefois avec leurs amis.

Les *Princes de l'armée des Grecs* reſtent autour du corps, mais les troupes ſe retirent dans leurs quartiers. (185) On commence alors par élever le bucher : douze Troyens immolés aux mânes du défunt, y ſont placés confuſément avec les chevaux & les chiens égorgés en ſon honeur : (186) on dépoſe le corps de Patrocle, dans le milieu & ſur la partie la plus haute (187) de ce bucher ; ſa forme étoit celle d'une *Pyramide*, dont le ſommet ſeroit tronqué, comme l'eſt celui des *Pyramides* d'Egypte. (188) Leur nom vint de celui de *Pyra*, donné à ces ſortes de buchers funebres. Nous

(183) Homer. *in eod. lib. v.* 135.

Θριξὶ δὲ πάντα νέκυν καταείνυον, ἃς ἐπέβαλλον
Κειρόμενοι.

Capillis vero totum mortuum tegebant, quos injiciebant
Tondentes.

(184) Herod. *lib.* iv. *cap.* lxxi.
(185) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 158, *et ſeq.*
(186) Homer. *ub. ſupr. v.* 175.
(187) Homer. *in eod. loc. v.* 165.

Ἐν δὲ πυρῇ ὑπάτῃ νεκρὸν θέσαν, ἀχνύμενοι κῆρ.
Et in Pyra ſumma cadaver poſuerunt dolentes corde.

(188) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 217.

trouvons

trouvons dans Snorr la raiſon pour laquelle on les élevoit très-haut & l'on y employoit tant de bois ; car en parlant de la mort d'Odin, il dit *qu'on brûla ſon corps d'une maniere honorable, au milieu des flammes qui s'élevoient très-haut : on croyoit alors*, ajoute cet auteur, *que plus le feu s'élevoit, plus celui dont le corps étoit brulé recevoit d'honeur dans le Ciel*. Ce-ci nous donne la raiſon de la prodigieuſe grandeur des Pyramides, conſtruites par les Egyptiens à la mémoire des morts ; car nous avons montré que dans leur pays, totalement privé de bois, elles tenoient lieu du bucher, dont elles conſerverent toutes les formes : elles ſont en effet conſtruites par aſſiſes, qui vont toujours en diminuant, comme les buchers repréſentés ſur les médailles impériales, & leur ſommet s'applatit, pour marquer l'endroit où l'on plaçoit les morts dans le tems de l'*uſtion*.

La cérémonie de l'*uſtion* ſe faiſoit pendant la nuit : (189) durant tout le tems de ſa durée, Achille tenant une coupe d'or, tiroit d'un vaſe de *forme ronde, le vin dont il répandoit des libations ſur la terre*. (190) Les feuilles de Vigne & de Lierre,

(189) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 218.

Ὁ δὲ πάννυχος ὠκὺς Ἀχιλλεὺς
Χρυσέου ἐκ κρητῆρος, ἔχων δέπας ἀμφικύπελλον,
Οἶνον ἀφυσσόμενος χαμάδις χέε δεῦε δὲ γαῖαν
Ψυχὴν κικλήσκων Πατροκλῆος δειλοῖο.

Tota nocte autem velox Achilles.
Aureo ex cratere, tenens poculum rotundum
Vinum hauriens, in humum.

(190) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 243 & 253.

comme

comme les Raisins souvent sculptés de relief sur les urnes sépulcrales, ainsi que les Pateres & autres Vases, rappellent ces *libations* de Vin faites en l'honeur du Dieu des Mânes, du Soleil nocturne, ou ce qui est la même chose de l'Etre Générateur, que ces anciennes cérémonies nous montrent encore avoir été le Dieu qui présidoit à *la mort* de même qu'à la *vie.* De tous les peuples de la terre, les Tartares descendans des Scythes, sont aujourd'hui les seuls qui font des libations à l'honeur des morts; ils les répandent du côté du Nord, parce que c'est de là que vinrent à leurs ancêtres la doctrine des Enfers, que nous avons vue sortir du pays des Hyperboréens, d'où elle se répandit chez tous les anciens peuples.

Après l'extinction du bucher de Patrocle, on ramasse les restes de ses ossemens, on les renferme dans un vase d'or, pour y joindre dans la suite les cendres d'Achille, (191) celui-ci fait *d'abord élever un tombeau d'une grandeur médiocre, pour être augmenté dans sa hauteur & dans sa largeur,*

(191) Homer. *in eod. libr. v.* 245.

Τύμβον δ' οὐ μάλα πολλὸν εγὼ πονέεσθαὶ ἄνωγα,
'Αλλ' ἐπιεικέα τοῖον, ἔπειτα δὲ καὶ τὸν 'Αχαιοὶ
Εὐρύν θ' ὑψηλόν τε τιθήμεναὶ οἵ κεν ἐμεῖο
Δεύτεροι ἐν νήεσσι πολυκλήϊσι λίπησθε·

" *Tumulum autem non admodum magnum ego fieri volo*
" *Sed mediocrem quemdam: postmodum vero et hunc Achivi*
" *Latumque altumque facite, qui quidem me*
" *Posteriores in navibus, multa-transta-habentibus relinquemini.*"

quand

quand à l'avenir on l'y aura enterré lui même. (192) On voit que l'uſage d'aggrandir ces tombeaux, ſuivant la qualité des perſonnes auxquelles ils étoient deſtinés, exiſtoit chez les Grecs, au tems de la guerre de Troye, comme il exiſta chez les Danois & les Bretons, ainſi qu'on peut le remarquer par les différentes grandeurs de ces tombeaux, encore exiſtans en différens endroits, & dans ceux de *Bartlows-Hills*, dont on trouve ici la repréſentation. (193)

Quand les Grecs eurent éteint avec du vin, (194) l'incendie du bucher de Patrocle, ils éleverent, *ſur l'endroit* même où il avoit été, le tombeau qu'ils lui deſtinoient, en amoncelant des terres qu'Homere appele *Fuſiles*, (195) parce que toujours portées dans le point le plus élevé, elles en deſcendoient pour remplir le *cercle* qu'on avoit tracé autour de l'eſpace occupé par le bucher. Ce cercle, comme on la déja dit, marquoit les fondemens du tombeau : (196) j'en ai fait graver ici un de cet eſpece trouvé dans le Lancaſhire ; ſa forme me ſemble très-propre à développer, ce paſſage d'Homere, & à faire voir en même tems l'exacte confor-

(192) *Planche* VII.

(193) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 250.

Πρῶτον μὲν κατὰ πυρκαϊὴν σβέσαν αἴθοπι οἴνῳ.

Primum quidem Pyram extinxerunt nigro Vino.

(194) Homer. *in eod. lib. v.* 256.

(195) *Ver.* 255.

(196) Voyez ici la *Planche* VI.

mité

mité des coutumes funéraires employées dans les pays autrefois habités par les Celtes, avec celles des Grecs.

La figure A repréſente l'élévation de ce tombeau, dont le plan ſe trouve à la figure B, *Planche* VIII. *le cercle* dont il eſt environné, fut tracé autour du bucher où l'on avoit brulé le corps. Car on en a trouvé les *cendres* & les oſſemens renfermés dans un vaſe d'argille, recouvert de deux pierres buttées l'une contre l'autre, pour empêcher qu'il ne fut endomagé. *(Voyez la fig.* B.) Les pierres dont eſt formé le contour de ce *cercle*, ſont appelées par Homere les *fondemens* du tombeau ; elles ſervent en effet à ſoutenir celles qui s'élevent à ſa ſurface, où ſont accumulées les terres deſtinées à remplir leur place dans les monumens ſemblables. On appeloit ces pierres les *Monceaux de Mercure :* (197) ils tenoient lieu des figures mêmes de ce Dieu ; un de ces *Monceaux* ſe voit placé ſur un autel, au revers d'une médaille frappée ſous le règne de Commode, dans la ville d'Apamée. (198) Deux caiſſes formées par des pierres aſſiſes les unes à côté des autres partagent le plan de ce tombeau. Elles contenoient deux ſquelettes : la lame d'une épée fut trouvée à côté de l'un, avec un: javelot près de lui l'autre étoit inhumé aux pieds du premier. Cette ſituation marquant chez les morts, comme chez les vivans, un état inférieur, & ce ſquelette

(197) Et *Phurn. in Merc.*

(198) Voyez la *Planche* VII. *Fig.* D. Cette médaille eſt rapportée parmi celles des peuples & villes dans le recueil de Mr. Pellrin. *Mél. Vol.* I. *Pl.* I. N° 2.

n'ayant d'ailleurs aucune arme avec lui, cela ſemble indiquer ſa condition moins diſtinguée. Il paroit être celui d'un eſclave, *peut-être* dévoué à la mort, ſuivant la coutume des Celtes & des anciens Grecs. La perſonne la plus diſtinguée de ce tombeau eſt aſſurément celle, dont les reſtes y furent renfermés dans le vaſe d'argille, après avoir eſſuyé le feu : car cette ſorte de ſépulture étoit la plus honorable de toutes celles qu'on put donner. Les pierres accumulées ſur ce tombeau y prenent la forme *Conique* ou *Ovalaire*, pour les raiſons que nous avons dites. Homere rapporte que les Troyens ayant brulé le corps d'Hector, *en renfermerent les oſſemens dans une caſſete*, (199) *qu'ils recouvrirent de voiles teints en couleur de pourpre :* cet uſage donna lieu à la forme de quantité d'urnes ſépulcrales en marbre, qui ont la forme de *caſſetes :* celle d'Hector fut poſée *dans une foſſe profonde, ſur laquelle on entaſſa un monceau de grandes pierres, qu'enſuite on recouvrit de terre :* (200) il exiſte encore en Angleterre & dans tous les pays habités par les Celtes, des tombeaux

(199) Voyez les cinq premiers vers de la note ſuivante.

(200) Homer. *Iliad. lib.* xxiv. *v.* 793.

'Οςέα λευκὰ λεγοντο κασίγνητοι, ἕταροί τε,
Μυρόμενοι, θαλερὸν δὲ κατείβετο δάκρυ παρειων.
Καὶ τά γε χρυσείην ἐς λάρνακα θῆκαν ἑλόντες,
Πορφυρέοις πέπλοισι καλύψαντες μαλακοῖσιν.
Αἶψα δ' ἄρ' ἐς κοίλην κάπετον θέσαν· αὐτὰρ ὕπερθε
Πυκνοῖσιν λάεσσι κατεςόρεσαν μεγάλοισι.
Ῥίμφα δὲ σῆμ' ἔχεαν.

Oſſa

tombeaux de cette eſpece, formés à-la-fois de pierres ſur leſquelles on a rapporté des terres, qui s'exauſſent en forme de collines *ovalaires* ſouvent très-élevées: tels ſont ceux que l'on voit à peu de diſtance du Rhin, entre Andernach & Cologne. Les anciens habitans de l'Italie eurent des monumens ſemblables, ainſi qu'on le voit par la deſcription faite par Virgile du tombeau du Roi Dercennus. (201)

Il

Oſſa alba legerunt fratres, ſodaleſque,
Lugentes, révereſque defundebantur lacrymæ per genas.
Et hæc aureum in loculum poſuerunt ſuſcepta,
Purpureis peplis obtecta mollibus :
Mox autem in cavam foſſam poſuerunt ; et ſuperne
Denſis lapidibus ſtraverunt magnis.
Cito vero tumulum aggeſſerunt.

(201) Virgil. *Æneid.*

— — *Fuit ingens monte ſub alto*
Regis, Dercenni terreno ex aggere Buſtum.

La forme de *Collines*, donnée dès les plus anciens tems aux *Tombeaux* de l'Italie, à ceux de la Grèce, à ceux de la Phrygie, à ceux des anciens habitans de l'Angleterre, de l'Ibérie, de la Scandinavie, & en général de tous les Celtes, ſe trouve chez les Scythes, dans un pays qui tient le milieu entre les extrêmités de l'Europe & celles de l'Aſie, où cette même forme continue à ſubſiſter chez les Chinois. Ils conſervent encore ainſi, que les Tartares, une partie des rits funébres des Scythes leurs ancêtres. Navarette rapporte qu'un Viceroi de Canton, fut enterré avec celle de ſes femmes qu'il avoit le plus aimée & qui ſe pendit pour ſuivre ſon mari. Cette uſage, commun parmi les Tartares, fut autrefois ſuivi par les Chinois; mais les exemples en ſont devenus plus rares, parce qu'ils ne ſont pas approuvés par Confucius, *(Hiſt. Général. des Voyages. T.* VI. *p.* 151.) à ces pratiques Scythiques, qui engageoient les vivans à ſe dévouer dans les tombeaux, on a ſubſtitué des repréſentations qui en rappelent

Il en exifte encore un du même genre tout près de Rome: on lui donne le nom *de Monte del Grano.* Il eft affez

pelent l'ufage. Les Romains, fubftituerent trente ftatues de jonc de figure humaine, aux trente hommes qu'anciennement on noyoit dans le Tibre, pour appaifer la colere de Saturne: *(Dionyf. Halicarn. lib.* i. *cap* xxx.) ainfi, à la place des hommes & des animaux que les Scythes, les Grecs & les Celtes égorgeoient fur les buchers de leurs morts, ou renfermoient dans les tombeaux, les Chinois brûlent aujourd'hui dans leurs funérailles " des figures d'hommes, " de femmes, de chevaux, de felles & d'autres fubftances, *avec quantité de mo-* " *noies qu'ils croyent être changés dans l'autre vie à l'ufage du mort.*" C'eft exactement ce que firent autrefois les Gaulois, comme le rapportent *Mêla, (Lib.* iii. *cap.* ii.) Diodore de Sicile, *(Lib.* v.) & Valere Maxime. *(Lib.* ii. *cap.* vi.) " Les Chinois mettent auffi dans la bouche des morts, *une piece de* " *monoie d'or ou d'argent,* du ris, du froment & quelques autres bagatelles; les " perfonnes riches y mettent quelques perles," *(Hift. Géner. des Voyages. T.* VI. *p.* 150.) ces cérémonies, fuivant Navarette, font prefcrites dans le livre nommé *Ray-ju,* écrit par Confucius. Après ce qui a été dit, il n'eft pas néceffaire de rappeler ici leur analogie finguliere, avec celles des Grecs & des peuples du Nord.

" Les Tombeaux des Chinois font hors des villes; la plûpart fur quel-" qu'éminence. Ils y plantent ordinairement des pins ou des cyprès qui les " environnent de leur ombre." Cette coutume étoit encore celle des Grecs & des Romains, ils y employoient les mêmes efpeces d'Arbres. Les cercueils des Chinois font très-riches, quelquefois dorés & avec des *ornemens* de *Sculpture. (Hift. des Voy. p.* 151.) Ils mettent les noms de chaque famille fur la *principale pierre* de leurs tombeaux, qu'ils *bâtiffent avec foin.* " Les Pauvres fe contentent " de couvrir leur cercueil de terre, de fix ou fept pieds de hauteur en forme " de Pyramide. Mais les tombeaux des Mandarins & des autres Grands " font ordinairement magnifiques: on bâtit une voute, fous laquelle on " place le cercueil, on éleve au-deffus un amas de terre de la *forme d'un* " *Bonnet,* haut d'environ douze pieds, fur huit ou dix de diametre, & qu'on " entoure d'arbres de plufieurs efpeces. On éleve auprès une longue table " de marbre blanc, où l'on place, une caffolete, deux vafes & deux chande-" liers,

affez grand pour qu'on y ait conftruit une maifon, autour de laquelle on planta des cyprès, avant de fe douter que ce fut un tombeau. (202) Ce monticule recouvre des voutes, dans l'une defquelles étoit le grand farcophage de marbre qui fe voit maintenant au Capitole. On prétend qu'il fut deftiné pour Alexandre Sévere, qu'on dit être repréfenté fur fon couvercle avec *Julia Mamæa* fa mere. (203) Quoiqu'il en

" liers, qui font auffi de marbre ; des deux côtés on range fur plufieurs " lignes, quantité de figures d'officiers, d'eunuques, de foldats, de lions, de " chevaux de felle, de chameaux, de tortues & d'autres animaux, &c." Il feroit fuperflu d'ajouter beaucoup d'autres circonftances. Ce qu'on vient de lire fuffit à prouver la conformité des rits funèbres des Chinois, avec celle de tous les autres peuples anciens ; & l'identité des formes de leurs tombeaux avec celles qui fe trouvent par-tout où furent révérés les emblêmes du Bœuf & du Serpent, qui exiftent encore à la Chine. Ces emblêmes, comme les formes dont on fe fert dans les fépultures & les rits funebres, y tiennent à une religion, prefque détruite à la Chine, depuis que la réformation de Confucius & la doctrine de Fo y ont été adoptées.

(202) Voyez la *Planche* VIII. elle repréfente la fection de ce tombeau, dans l'état où il étoit au tems de Pietro Santi Bartoli, d'après lequel il eft gravé. On peut voir dans une des chambres fupérieures la pofition du farcophage dont nous allons parler. Toutes les autres chambres étoient vuides & ne contenoient rien, le canal d'en bas en formoit l'entrée, celui qui traverfe obliquement la voute fut creufé au hafard pour entrer dans ce tombeau.

(203) La forme de ce tombeau, reffemblante à celle d'un tas de bled, lui fit donner par les habitans de la campagne de Rome, où il fe trouve, le nom de *Monte del Grano*. Cette dénomination contribua, fans doute, à faire oublier celle qu'il tiroit du nom de ceux pour qui on l'éleva. Flaminius Vacca ayant, comme il le dit lui même, recueilli dès fa jeuneffe les obfervations faites par lui ou par d'autres, fur les découvertes qu'on fit à Rome pendant un efpace de cinquante fix ans, les adreffa par une lettre, écrite en 1594 à *Simonetta*

en soit, il y a près de *Jægersperg* en Dannemarc, un tombeau également placé sous une colline artificielle & vouté comme celui

Simonetta Anastasius. Cette lettre est rapportée dans le voyage d'Italie du Pere Montfaucon, *(Chap.* viii. *p.* 112.) avec quelques fragmens du curieux manuscript qu'elle anonce. Flaminius Vacca y dit " qu'il se souvient, qu'à un " mille depuis là porte S[t] Iean de Latran près des acqueducs, dans l'endroit " appelé *Monte del Grano,* il y avoit un grand monceau de pierres brutes, & " de pierres à fusil, qu'un ouvrier entreprit résolument de pénétrer; & " qu'étant parvenu vers son milieu, il y trouva une grande urne de marbre, " dont le bas-relief répresentoit l'enlevement des Sabines : il y avoit sur son " couvercle deux figures couchées, dont l'une représente *Alexandre Severe,* & " l'autre *Julia Mamæa,* mere de ce Prince." *(Montfauc. ch.* ix. *p.* 155. *d'après la Traduct. Anglaise.)* On peut voir la représentation de ce sarcophage dans le livre institulé *Gli Sepolcri Antichi di Pietro Santi Bartoli. Tav.* LXXXI.

Avant l'époque de cette fouille on ignoroit que ce monticule couvrit un tombeau, car on le prenoit pour un monceau de pierres : Flaminius Vacca parlant de sa découverte, comme d'un événement dont *il se souvenoit,* & d'un fait éloigné du tems où il écrivoit, il faut donc qu'elle ait été faite dans sa jeunesse, vers le milieu du 16[e] siecle, il y a plus de deux cens ans. Aucune inscription ne put donner des lumieres sur les personnes ensevelies dans ce monument : mais on jugea qu'il étoit celui de *Julia Mamæa,* à ce que la figure de femme placée sur le sarcophage qu'on y trouva, ressemble manifestement à celle de cette Princesse. Elle a effectivement les traits, l'âge, & même la coëffure, qu'on lui voit sur ses médailles. La ressemblance de la figure mise à côté d'elle, avec celles des médailles d'*Alexandre Severe,* fit aussi croire quelle le représentoit : mais on ne fit pas attention, que si ses traits ressemblent beaucoup à ceux de cet Empereur, d'un autre côté elle ne peut lui ressembler par l'âge, car il mourut, non à 29 ans 3 mois & 9 jours, comme le dit Lampride, mais à l'âge de 26 ans 5 mois & 19 jours. *(Hist. des Emper. par Tillemont. T.* VII. *p.* 370.) Or cette figure paroissant plus agée que celle de *Mamæa* même, & marquant un homme d'au moins 55 ans, elle ne peut être celle de son fils, qui ne parvint pas à sa 27[e] année. Pourquoi lui eut on donné dans une statue un âge plus avancé que celui qu'on lui donnoit sur les médailles?

Et

celui de Rome; il s'en trouve un autre de la même espece près de Dublin; & de même que la forme *Pyramidale* des *buchers* fit donner

Et si c'étoit un Empereur, dont ce tombeau contenoit les cendres, comment n'y auroit on pas mis une inscription, comme cela se pratiquoit pour tous les autres Princes, ainsi qu'on le voit par l'urne d'Agrippine, conservée au capitole, & par celles de la famille d'Auguste, qu'on déterra il y a peu d'années?

Les deux figures de ce sarcophage, y sont placées comme on avoit coutume de mettre celles des deux époux, dont une même urne contenoit les restes. *Julia Mamæa* mariée deux fois, eut de son premier époux *Alexien*, aussi nommé *Bassien*, (*Dio. lib.* xxxix. *p.* 914.) & qui depuis fut appelé *Alexandre Severe.* Cet époux étoit un *Consulaire*, que Dion son contemporain nomme *Genesius Marcianus.* (*Dio. lib.* lxxviii. *p.* 817.) *Mamæa* qu'il laissa veuve, l'étoit déja de son second mari dans l'année 217 de notre Ere où Caracalla fut tué. (*Hérodian. lib.* v. *p.* 562. C. D.) Il paroit donc que *Julia Mamæa* étoit beaucoup plus jeune que le pere d'*Alexandre Severe*; elle est représentée comme telle, relativement à la personne dont la figure est à côté de la sienne dans l'urne trouvée à *Monte del Grano:* & si celle-ci ressemble si fort à *Alexandre Severe*, c'est vraisemblablement parce que ce Prince avoit une grande ressemblance avec son pere, dont l'état me semble indiqué par la maniere dont il est placé près de sa femme, & par son âge qui montre en lui plutôt l'Epoux que le fils de *Julia Mamæa.*

En 1765, on découvrit près d'une voye antique, à deux milles de Velletri, un couvercle de sarcophage, maintenant conservé dans le palais public de cette ville. Une inscription Latine, gravée sur ce couvercle à côté de sa traduction Grecque est de la teneur suivante.

SEX. VARIO MARCELLO PROC. AQVAR. C. PROCUR. PROV.
BRIT. CC. PROCVR. RATIONIS PRIVAT. CCC. VICE PRAEF. PR. ET VRB.
FVNCTO. C. V. PRAEF. AERARI. MILITARIS LEG LEG III. AVG. PRAESIDI
PROV. NVMIDIAE. IVLIA SOAEMIAS BASSIANA. C. F. CVM FILIS
MARITO ET PATRI AMANTISSIMO.

Cette pierre funéraire fut érigée par IULIA SOAEMIAS BASSIANA à son MARI TRES CHERI. Et par ses ENFANS A LEVR PERE très-AIMABLE, ou très-doux ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ ΠΑΤΡΙ, comme le dit le texte Grec. Il s'appeloit SEXTVS VARIVS

donner aux tombeaux des Egyptiens celle de *Pyramides*, ainſi la forme *circulaire* donnée à la baze des ſépultures dont

VARIVS MARCELLUS. Au tems de ſa mort il étoit *Provéditeur des Eaux*, *Provéditeur de la province d'Angleterre*; *Provéditeur des comptes particuliers*, *vice Préfet du Prétoire et de la ville de Rome:* il eſt qualifié *d'homme très-illuſtre*, ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ; il avoit encore les charges de *Préfet du tréſor militaire*; *de député de la* IIIe *légion Auguſtale*; *enfin, il préſidoit à la province de Numidie.*

Fille de *Julia Mæſa*, *Julia Soœmias*, qui éleva ce monument pour ſon époux *Sextus Varius Marcellus*, étoit ſœur de *Julia Mamæa* qui éleva le tombeau ſur lequel on la voit avec ſon mari *Geneſius Marcianus:* l'une fut mere de l'Empereur *Héliogabale*, l'autre le fut d'*Alexandre Severe* ſon ſucceſſeur. Caracalla dont elles étoient couſines, car il eut pour mere, *Julia Aquilia Severa* leur tante, mourut l'an 217 de notre Ere: *(Spart. p.* 87.) à cette époque *Julia Mamæa*, étoit déja veuve de ſon ſecond mari. On croit que le premier mourut vers l'an 211. *(Tillemont. Heliog. p.* 266.) Cette princeſſe fut tuée avec Alexandre ſon fils près de Mayence dans un endroit appelé *Sicila*, *(Euſeb. Chron.)* qu'on croit être le bourg de *Sicilingen*. Cet événemment eſt de l'an 235; ainſi *Julia Mamæa*, ſurvequit de 24 ans *Geneſius Marcianus*; c'eſt pour cela qu'elle paroit beaucoup plus jeune que lui ſur le ſarcophage où ils ſont tous deux repréſentés: que ſi l'on y trouve pas d'inſcription, comme on en a trouvé une ſur le tombeau du mari de *Julia Soœmias* ſa ſœur, c'eſt que celle-ci ne devoit pas être inhumée avec *Sextus Varius Marcellus* ſon mari, aulieu qu'il ſemble que *Mamæa*, devant être inhumée avec le ſien, on paroit avoir différé de mettre une inſcription ſur ſon tombeau, juſqu'au tems où elle y ſeroit renfermée avec lui; mais étant morte dans les Gaules, & ſes cendres n'ayant pas été rapportées à Rome, ou du moins aucun auteur ne diſant qu'elles y fuſſent tranſportées, il arriva que l'inſcription différée d'abord, ne fut pas exécutée dans la ſuite, & ce tombeau ne fut jamais fini. Nous voyons en effet qu'au tems de Flaminius Vacca, " ce n'étoit " qu'un tas de pierres brutes, & de pierres à fuſil, qui recouvroient la cham- " bre ſépulcrale." Il étoit alors ſans cette terre, ſur laquelle on a depuis planté des arbres, après l'y avoir rapportée. Comme c'étoit ſans doute l'intention de le faire, en le finiſſant après y avoir placé les corps ou les cendres de tous ceux qu'il devoit contenir.

Lampride

dont on vient de parler, fit dans la ſuite donner celle de tours à beau-

Lampride dit qu'on éleva dans la Gaule un *Cénotaphe*, c'eſt-à-dire un tombeau vuide, pour *Alexandre Severe*, mais qu'on lui en érigea un *très-vaſte* à Rome, *(p.* 1008. *Cenotaphium in Gallia*; *Romæ ſepulcrum ampliſſimum meruit.)* comme il n'eſt fait dans ce paſſage aucune mention de *Mamæa*, le tombeau dont il y eſt parlé ne paroit pas lui avoir été commun avec ſon fils : ainſi les modernes on dit ſans aucune autorité, qu'ils furent enterrés enſemble. Quoiqu'aſſez grand, le tombeau de *Geneſius Marcianus*, ne l'eſt pas autant que celui de *Metella*, dont les reſtes ſe voient encore ſur la voye Appienne ; on ne peut le comparer ni à celui d'Auguſte, dont les vaſtes ruines exiſtent près du Tibre ; ni à celui d'Hadrien, ſitué ſur la rive oppoſée de ce fleuve ; ainſi le titre de *très-vaſte*, *ampliſſimum*, donné au tombeau d'*Alexandre Severe*, ne convenant pas à *Monte del Grano*, relativement à tous les autres monumens de cet eſpece qui ſubſiſtent encore, on ne peut croire qu'il ait ſervi pour ce Prince, & d'un autre côté, tout fait connoître que ce tombeau fut celui de ſon pere.

La Sculpture des figures & des bas-reliefs du ſarcophage trouvé à *Monte del Grano*, eſt étonante pour le tems où elle fut faite : car elle eſt infiniment ſupérieure à celles de l'Arc de triomphe de Septime Severe, & à celle de l'Arc conſtruit par les Argentiers : cependant elle ne ſurpaſſe pas celle des buſtes de ce Prince, & de Caracalla ſon fils. Le bas-relief ſculpté ſur la partie poſtérieure de cette urne repréſente Achille, dont Priam implore la clémence : le char dans lequel il eſt venu ſe voit derriere lui, & les préſens deſtinés à racheter le corps d'Hector ſont portés par un autre char. *(Ved. Gli. Sepolcri Antich. de Pietr. Santi Bartoli. T.* LXXXII.) Les deux côtés de cette même urne préſentent également des ſujets tirés d'Homere. La quérelle d'Achille & d'Agamemnon à l'occaſion de Briſeis, ſe voit à ſa partie antérieure. *(Santi. Bartoli. Tab.* LXXXI.) Cette explication très-ſimple eut ſans doute été reçue, lorſqu'on découvrit le monument auquel elle s'applique; mais comme on ſuppoſa qu'il étoit celui d'un Empereur Romain, on voulut y trouver un fait de l'hiſtoire Romaine, & l'on y vit l'*Enlevement des Sabines.* Cet opinion établie dès le tems de Flaminius Vacca, s'eſt conſervée juſqu'à celui où Mr. l'Abbé Winckelmann rétablit le véritable ſens de la compoſi-

 tion

à beaucoup de tombeaux, dont un grand nombre ſubſiſte
encore

tion de ces bas-reliefs : *(Monumenti inediti. cap.* vi. *p.* 166.) ceux d'un très-beau vaſe trouvé dans le même ſarcophage, furent encore plus abſurdement interpretés ; leur ſujet tenant à celui dont nous nous ſommes occupés dans ce chapitre, il nous paroit important de le développer ici, en comparant ce que l'on en a dit, avec ce qu'on en pouvoit dire.

On peut voir, *Planches* IX. & X. de ce volume, la forme de ce beau vaſe, & le deſſin des figures repréſentées ſur ſon contour. Sa matiere n'eſt pas de pierre dure comme on l'a cru pendant long-tems ; ce n'eſt pas auſſi celle dont on faiſoit les vaſes *Murrhins.* Celle-ci venoit de l'Orient & particulierement de la *Carmanie*, ou du *Kerman. (Plin. lib.* xxxvii. *p.* 267. *Oriens Murrhina mittit* ; *inveniuntur ibi in plurimis locis nec inſignibus, maxime Partici regni : præcipue tamen in Carmania humorem putant ſub terra calore denſari.)* La même terre produiſoit le cryſtal & la matiere des vaſes *Murrhins, (Murrhina et cryſtallina ex eadem terra effodimus.)* celle du vaſe dont il s'agit ici, moins dure que ne l'étoit la *Murrha*, n'eſt pas comme elle une production de la nature, mais un ouvrage de l'art. C'eſt une pâte de verre d'un bleu très-foncé ; l'accord de cette couleur qui en fait le fond, avec les figures blanches placées ſur elle, ne peut être plus harmonieux. Ces figures, rendues avec toute la ſcience employée dans les plus beaux bas-reliefs en marbre, & toute la fineſſe qu'on obſerve dans les plus beaux camées antiques, ſont comme eux travaillées au touret. Rien de plus élégant que leur deſſin, leur proportions ſont du plus beau choix, & leur attitudes de la plus noble ſimplicité. Les yeux les moins intelligens y reconnoiſſent le travail du meilleur tems des Arts de la Grèce : & comme on a cru que ce tems exiſta ſous le regne d'Alexandre, on a penſé devoir lui attribuer cet ouvrage. Lyſippe fut aſſurément le plus grand ſculpteur de cet âge ; mais loin d'égaler ſes ouvrages à ceux de Phidias, Pline aſſure que le Jupiter Olympien de ce dernier, n'eut rien qu'on put lui *comparer. (Plin. lib.* xxxiv. *cap.* viii. *Phidias præter Jovem Olympium quem nemo æmulatur, &c.)* Polyclete, contemporain de Phidias, fit un groupe regardé par beaucoup de gens comme le chef-d'œuvre de la Sculpture. *(Plin. in eod. loc. Quo opere nihil abſolutius plerique judicant.)* Et Pline nous dit encore que cet artiſte porta
la

encore aujourd'hui. Ces tours ſont formées par des aſſiſes de

la *Science* de la Sculpture à ſon plus haut point. *(Hic conſumaſſe hanc ſcientiam judicatur.)* Le ſiecle où vécut Phidias avec Polyclete, antérieur à celui d'Alexandre, fut donc celui dans lequel les arts atteignirent à leur plus grande perfection. Le manque de connoiſſance de ces faits, ayant fait attribuer au ſiecle d'Alexandre le travail du vaſe dont nous parlons, l'interêt qu'on avoit à le faire valoir ſoutint cette opinion dans l'eſprit de ceux, dont l'eſtime pour les antiques ſe regle encore plus ſur le prix qu'elles peuvent rapporter, que ſur leur mérite effectif. Cet interêt, tout étranger qu'il paroit d'abord à l'explication du monument, ſur la beauté duquel il ſe fonde, devint cependant le principe de ſon explication.

Pour prouver que ce vaſe fut exécuté dans le tems d'Alexandre, on voulut y trouver l'hiſtoire d'Alexandre même. Parmi les préſages de la grandeur de ce prince, on contoit que Philippe de Macédoine ſon pere, ayant reçu l'ordre de l'Oracle de Delphes d'adorer très-ſpécialement *Jupiter Ammon*, " perdit l'œil gauche, pour l'avoir approché d'une fente de la porte, par " laquelle il vit ce Dieu, ſous la forme d'un Serpent, dans l'action de jouir " d'Olympias ſa femme." *(Plutarch. in Alex. p.* 665. *Χρησμόν κομισθῆναι λέγουσιν παρὰ τοῦ θεοῦ, κελεύοντος Ἄμμωνι θύειν, ϗ σέβεσθαι μάλιςα τοῦτον τόν θεόν· ἀποβαλεῖν δὲ τῶν ὄψεων αὐτὸν τὴν ἑτέραν, ἣν τῷ τῆς θύρας ἁρμῷ προβαλὼν, κατώπτευσεν ἐν μορφῆ δράκοντος συνευναζόμενον τῆ γυναικὶ τὸν θεόν.)* D'après cette étrange viſion de Philippe, & l'interêt qu'on mettoit à trouver ſur ce vaſe la naiſſance ou l'origine d'Alexandre, *Voyez ici la Planche* X. comme on y vit un Serpent à côté d'une femme, dont ce Serpent ne jouit pas, on décida que c'étoit *Jupiter Ammon* même qui jouit d'Olympias ; & cette femme, qui n'a aucun attribut de Reine, devint la Reine de Macédoine. Bien qu'il ne ſoit pas vraiſemblable, que dans l'occupation où l'on ſuppoſoit cette Reine avec un Dieu, elle ſe fut retournée vers un beau jeune homme, on ſuppoſa cependant que le beau jeune homme vers lequel elle ſe retourne, qui ne regarde pas par la *fente d'une porte*, qui a juſtement l'œil gauche que perdit Philippe, pour avoir vu l'honeur qu'on faiſoit à ſa femme, étoit ce même Philippe qui ſe préſente tout nud, & que cette femme voudroit retenir, tandis qu'il ſemble vouloir

de pierres miſes les unes ſur les autres, au deſſus de ce qu'Ho-
mere

vouloir l'attirer à lui. Suivant le conte rapporté dans Plutarque, Philippe étoit dans une chambre, tandis qu'Olympias avec le Dieu ſe trouvoit dans une autre; malgré cette autorité, il a paru plus ſimple de les placer ici tous trois dans le même endroit, comme il a ſemblé tout naturel de reconnoître pour une chambre où l'on étoit à deux, un endroit planté d'arbres, dans lequel il y a des rochers & pluſieurs perſonnes. On a reconnu pour l'une d'elles celle d'un Dieu, mais quoiqu'*Ammon* n'ait paru que ſous la forme du Serpent chez Olympias, quoique la figure dont il s'agit ici ſoit très-diſtinguée de ce Serpent, quoiqu'elle n'ait pas les *Cornes* que les artiſtes donnerent toujours à *Jupiter Ammon*, & qu'en cet occaſion il auroit du porter, quand ce n'eut été que pour ſe faire reconnoître, on n'a pas laiſſé de décider que c'étoit lui.

Toutes ces viſions, plus étranges encore que celle du Roi Philippe, ont produit une explication, dans laquelle on a eu l'habileté de n'admettre pas une ſeule des circonſtances de l'hiſtoire, qu'on prétend repréſentée par ce bas-relief. Juvenal eut dit qu'une telle explication n'eut été reçue que par des enfans d'un âge trop tendre, pour être admis au Bain. *Nec pueri credunt niſi qui nundum ære lavantur.*

Cependant il s'eſt trouvé des gens capables de digérer ces extravagances, & de les prendre pour des raiſons, comme Saturne digéroit les pierres qu'on lui faiſoit prendre pour ſes enfans. J'aimerois autant dire de ce vaſe, qu'ayant ſervi à des *morts*, ſon bas-relief repréſente la mere du genre humain, dont le péché introduiſit la *mort* dans le monde. Elle a près d'elle le *Serpent* qui la ſéduiſit; elle entraine dans ſa *chute* le premier homme qu'elle *tire par le bras*: Dieu, dans ſa colere, *juge* & *punit* leur déſobeiſſance. On le voit au pied du *figuier* dont la feuille ſervit à couvrir la nudité des premiers pécheurs. Les *arbres* ſont ici ceux du jardin d'Eden, dont la *porte*, qui ſurement étoit d'ordre *Dorique* puiſque c'eſt le plus ancien de tous les ordres, ſe voit à l'entrée du paradis terreſtre. Enfin l'Ange prépoſé à ſa garde, plane dans les airs; on y reconnoit celui que dépeint Milton, mais il porte un *flambeau* au lieu de l'épée *flamboyante* que ce poëte lui met à la main. Ainſi ce vaſe fut fait vers le tems d'Adam ou d'Olivier Cromwel.

Les autres perſonages repréſentés ici, ne peuvent à la vérité pas ſe prêter à cette

mere appele les fondemens des tombeaux, & porteés jusqu'à la hauteur donnée aux collines de terre qu'elles remplacerent.

Du

à cette *illustration*, mais c'est leur faute, il faut s'en prendre à eux; du reste ils n'entrent pas non plus dans l'autre interprétation, qui est encore plus bizarre que celle-ci. Mais on a pensé qu'il étoit indécent de rendre tant de gens témoins des bonnes fortunes de *Jupiter Ammon*, & que pour le mérite du vase & la gloire d'Alexandre, c'étoit bien assez que son pere eut vu par le trou de la serrure le beau mystere, qui s'accomplissoit dans la chambre de la Reine sa femme. On a conclu de tant de bonnes raisons, que ce vase doit avoir été fait au tems d'Alexandre, puisqu'il représente manifestement l'aventure qui donna lieu à sa naissance; mais cela même sembleroit devoir faire conclure tout le contraire.

Dans l'ivresse de la fortune à laquelle parvint Alexandre, ce prince prit le titre de fils de *Jupiter Ammon:* ses flateurs applaudirent en public à sa vanité, mais ils en rirent en secret. En réponse à la lettre dans laquelle il prenoit ce titre, Olympias lui répondit par un autre, qui s'est conservée dans Aulugelle. (*Noct. Altic. lib.* xiii. *cap.* iv.) " Je vous prie mon fils, lui disoit-elle, d'être plus " discret : ne m'accusez pas, ne me rendez pas criminelle envers Junon : " elle pourroit me punir, & me causer quelque grand malheur, si vous con- " fessez qui j'aie été la concubine de Jupiter." Le reproche qu'elle fait à son fils, montre bien qu'elle ne prétendit jamais qu'il fut celui de ce Dieu; & s'il fut représenté avec les cornes de *Bélier* sur ses médailles, ce n'étoit pas comme fils de *Jupiter Ammon*, mais comme maître d'un pays où les *Cornes* étoient le symbole de l'autorité & de la puissance. Lysimaque & Démetrius ses successeurs, furent représentés de même avec des *Cornes*, sans pourtant avoir jamais prétendu être fils d'Ammon.

Le regne d'Alexandre fut très-court, à peine il dura pendant douze ans. A sa mort, tous les Macédoniens au dessus de cet âge, avoient pu voir Philippe son pere : personne n'ignoroit comment il avoit perdu l'œil gauche; on savoit où cet accident lui étoit arrivé, on connoissoit le nom même & la patrie de celui qui l'en avoit privé; il s'appelloit *Astere*, il étoit d'*Olynthe*, & la flêche dont il le blessa fut tirée au passage du fleuve

Sandane.

Du mot Celtique *Mourn*, qui ſignifie pleurer, s'affliger & dont le ſubſtantif exprime le deuil & le chagrin, vint aux collines

Sandane. (Plutarch. *Paralell.* Καὶ βιαζόμενος ἐπὶ τῷ Σανδανῳ ποταμῷ διαβῆναι πέραν, ὑπό τινος των Ὀλυνθίων Ἀςέρος ὀνόματι, ἐτοξευθη τὸν οφθαλμον, &c.) On n'eut pu faire paſſer alors la perte de l'œil de ce prince, pour une punition de ſa curioſité. Une telle fable ne dut être inventée que long-tems après Alexandre ; car elle eut été démentie par tous ceux qui vécurent ſous ſon regne. Quoiqu'Appelles l'eut repréſenté ſous la forme de Jupiter, dans un tableau qui ſe voyoit à Epheſe, cependant jamais les Grecs ne lui rendirent les honeurs divins : ce fut au tems où les Gaulois vinrent ravager la Macédoine, que les Macédoniens mécontens de la conduite de Ptolomée leur Roi, commencerent à invoquer les noms de Philippe & d'Alexandre, comme ceux des Dieux ; (*Juſtin. lib.* xxiv. *cap.* v.) alors ſeulement on leur éleva des temples & des autels. Dans toutes les Religions, le plus difficile eſt de faire admettre un homme comme Dieu, quand une fois il eſt admis, bientôt pour rendre ſon culte plus profitable, ſes prêtres lui feront faire des miracles, & conteront des merveilles de ſa naiſſance ; les évenemens même les plus vrais, ſerviront enſuite de preuve à l'impoſture. C'eſt ce qui arriva par rapport à la naiſſance d'Alexandre, on employa la bleſſure de Philippe, pour prouver le commerce de ſa femme avec *Jupiter Ammon*, & pour relever la naiſſance de ſon fils. Mais cette fable n'ayant été inventée qu'après lui, un monument qui la repréſenteroit, ne pourroit être de ſon tems, & le jugement porté ſur celui où fut fait le vaſe qu'on prétend repréſenter cette fable, eſt auſſi abſurde qu'elle même, & que l'explication qu'on en a donnée.

Ce monument reſté pendant plus d'un ſiecle dans la maiſon Barberini, eſt très connu ſous le nom de Vaſe de Barberin. Acheté par Mr. Bayers, il eſt paſſé de ſes mains dans celles de Mr. le Chevalier Hamilton. Au tems où on le découvrit il contenoit des *Cendres*, qui n'y ſont plus aujourd'hui ; par le mot de cendres on n'entendoit pas ſeulement celles qu'on recueilloit après avoir brûlé les corps des morts, mais encore les reſtes des os échappés à la flamme : c'eſt eux qu'on ramaſſoit principalement pour les dépoſer dans les vaſes cinéraires. Et comme on n'eut pu les faire entrer par le col

collines funéraires dont il s'agit ici le nom de *Mornes*. Ce mot conſervé

col trop étroit de celui dont on parle ici, il faut qu'on les y ait introduits par le fond. En nous faiſant voir la raiſon pour laquelle ce vaſe eſt de deux pieces, recollées l'une avec l'autre, cela nous aſſure qu'on le fit pour l'uſage auquel il étoit employé, & qu'il fut toujours deſtiné à contenir des *Cendres*. Il ſeroit donc raiſonable de croire que les ſujets dont il eſt orné peuvent avoir quelques rapport à ſa deſtination.

Les figures repréſentées ſur le corps de ce Vaſe *Cinéraire*, *(Voyez la Planche* IX & X.) étant incomparablement moins grandes que ne l'eſt celle du fond, *(Voyez la Planche* XI.) le relief de celle-ci ſembleroit devoir être plus élevé en raiſon de ſa grandeur, cependant il l'eſt beaucoup moins; & comme il paroit *applati*, il eſt par là même moins agréable, & ſemble moins ſavant ou moins habilement traité. Cette ſorte de relief *applati* s'obſerve dans les figures de la *friſe* du Parthénon d'Athenes, conſtruit au tems de Péricles par l'Architecte Ictinus, ſous la direction de *Phidias*. Il en exiſte des morceaux en Angleterre, où je les ai vus chez Mr. le Chevalier Banks. La ſtatue de *Néméſis*, qu'on admiroit à Ramnus dans l'Attique, paſſoit pour un des plus beaux ouvrages de Phidias; il la fit du marbre même que les Perſes avoient apporté de Paros à Marathon, pour en ériger les trophées de la victoire qu'ils comptoient y remporter, mais qu'ils perdirent. *(Pauſan. lib.* i. *p.* 81.) Des dépouilles, gagnées ſur les Perſes dans la même occaſion, Phidias exécuta la ſtatue coloſſale de Minerve dont *Mys*, graveur très-célebre, fit le bouclier. *(Pauſan. lib.* i. *p.* 67.) Ces deux grands artiſtes travaillerent donc enſemble peu après la bataille de Marathon, dans la 72e Olympiade, 490 ans avant notre Ere; Gélon regnoit alors à Syracuſe : les médailles en or de ce prince, & celles en bronze d'Hieron ſon frere & ſon ſucceſſeur, ſont du plus beau relief poſſible, c'eſt exactement celui des figures repréſentées ſur le corps du vaſe dont on parle ici : & l'on voit que du tems de Phidias, on connut la plus belle forme dont le bas-relief des figures étoit ſuſceptible. Si donc, dans un ouvrage auſſi important que l'étoient les friſes du principal temple d'Athenes, exécutées ſous la direction de Phidias même, on employa la ſorte de bas-relief *applati*, qu'on voit ſur le fond de ce vaſe, aulieu du bas-relief plus relevé qui ſe voit dans ſes autres figures,

conſervé chez les François, tient à la même racine que le terme *Moira*,

figures, c'eſt que des raiſons d'utilité engagerent à négliger cette eſpece d'agrément qui ſe tire de la beauté du relief : ſi l'on eut donné beaucoup de ſaillie au *rélief* des *Friſes* du Parthénon, étant fort élevées, les parties les plus voiſines de l'œil lui en euſſent caché les parties les plus éloignées ; en voulant mieux faire on n'eut pas fait ſi bien ; en voulant faire une choſe plus agréable, on eut fait une choſe ſans effet ; on jugea qu'en cette occaſion la moitié valoit mieux que le tout, ſuivant la maxime d'Héſiode ; & l'on ſacrifia quelque beauté de détail, pour maintenir la beauté de l'enſemble, comme on abandonne le détail & la juſteſſe des proportions mêmes, pour conſerver l'effet, & rendre les proportions plus juſtes, aux objets deſtinés à être vus dans une très-grande élévation. Car dans la perſpective comme dans le moral, l'*élévation* anoblit des objets, qui paroitroient ridicules ſi on les voyoit de plus près.

Des raiſons ſemblables à celles dont on vient de parler, dirigerent l'œconomie du relief des figures miſes ſur ce vaſe : on put le rendre auſſi agréable qu'on le voulut dans la partie qui n'avoit rien à ſoutenir, & qui devoit être expoſée à la vue ; mais le fond qui devoit le ſupporter étant *plane*, ſi l'on eut rendu ſaillant le relief de la figure qu'on y repréſentoit, dès-lors même le vaſe n'eut pu ſe ſoutenir ſur ſon pieds ; il eut vacillé, faute d'un apui ſolide, & pour donner de l'agrément à une figure acceſſoire, qui ne devoit pas être vue, on eut riſqué de voir détruire un vaſe ſi fragile, & avec lui tant d'autres figures qui faiſoient l'objet principal de l'artiſte. C'eſt la raiſon pour laquelle, il fut contraint à tenir ce relief *très-applati*, & ce qui paroitroit d'abord, moins artiſtement fait, eſt un effet de la prudence même de l'art, & prouve le diſcernement de celui qui l'employa. Par une ſuite néceſſaire de l'opération précédente, le bas-relief ſur lequel elle influa doit paroître moins fini que tous les autres ; c'étoit aſſez la coutume des anciens, de négliger les parties acceſſoires, pour faire valoir les parties principales de leurs ouvrage. Agéſander, Polydore, & Athénodore de Rhodes, qui travaillerent enſemble le groupe du Laocoon, regardé comme l'ouvrage le plus parfait de l'art, *(Plin. lib.* xxxvi. *p.* 243.) connoiſſoient parfaitement bien les proportions convenables à chaque objet en particulier, & celles qui ſont *relatives* aux objets qui doivent

Moira, par lequel les Grecs exprimoient la *Parque*, la *Mort* & le

doivent être réunis. Les Proportions des figures de Laocoon & de ſes enfans, ne peuvent être plus belles ; cependant la ſtatue du premier eſt giganteſque, en comparaiſon de celle des autres ; & ſi elle étoit droite, celles de ſes fils, en raiſon de leur âge, paroitroient de beaucoup trop petites à côté d'elle. Une telle diſproportion eſt trop viſible, pour avoir pu échapper à la vue de trois Artiſtes, dont l'intelligence ſe combinoit pour faire de ce groupe, l'un des plus beaux ouvrages d'un art, dans lequel ils excelloient. Si donc ils ont laiſſé ſubſiſter ce défaut, ſi facile à reconnoître & à corriger dans leur modele, c'eſt que le Génie, d'après les productions duquel les regles ont été faites, eſt ſouvent en droit de franchir les bornes des loix qu'elles enſeignent ; ce n'eſt pas les paſſer que d'aller au delà, quand c'eſt pour faire encore mieux que ce qu'elles permettent de faire. Dans le deſſein d'exprimer la figure d'un Héros par celle de Laocoon, il fut néceſſaire de lui donner une grandeur ſupérieure à celle de la nature ordinaire, à laquelle le Héros n'appartient que par la forme : élevé au-deſſus de cette nature par la grandeur de ſes ſentimens, par elle il ſe rapproche de celle des Dieux ; être moyen entr'eux & les autres hommes, ſans égaler les premiers, il doit ſurpaſſer les ſeconds. On vouloit faire ſentir dans Laocoon, toute l'affliction dont l'ame eſt capable, toute l'agitation dont l'eſprit eſt ſuſceptible, toute la douleur que le corps peut ſupporter. Ses enfans ne ſont là que pour augmenter ſes peines, pour accroître ſes tourmens ; il ſouffre du mal qu'il leur voit ſouffrir ; le poiſon circulant dans ſes veines déchire moins ſon cœur, que le ſentiment de l'impoſſibilité où il eſt de défendre ſes enfans ; il lute contre la deſtinée qui les opprime ; c'eſt pour voler à leur ſecours que ſes mains s'empreſſent à développer les replis des ſerpens, qui rendent ſes efforts inutiles. L'épuiſement du plus jeune de ſes fils qui lui tend les bras, le vain travail de celui qui plus âgé cherche encore à s'arracher à ſon malheur, montrent la *Cauſe* principale des affreux ſentimens qu'il éprouve : cependant, ces enfans ne ſont que des *acceſſoirs* ; ils ſont ici pour augmenter l'interêt de l'action, mais cet interêt ne doit pas ſe partager ; il doit ſe réunir, ſe concentrer tout entier dans la figure principale ; elle ſeule doit attirer les yeux, fixer l'attention, afin de faire partager au ſpectateur le trouble des paſſions, qui de l'ame de l'artiſte eſt paſſé dans le marbre qui les reſſent. Il lui a fallu pour

& le *Deſtin :* le mot de *Morne* marquoit la maiſon du *deuil*, le

cela ne pas arrêter le cours de la pitié, ne pas la diviſer, en intéreſſant trop pour les enfans, & la conſerver toute entiere pour leur déplorable pere. Pour arriver à ce but, il étoit néceſſaire de déranger l'ordre des proportions, de donner moins de paſſions aux acceſſoirs, enfin de faire enſorte qu'on ne regardat que la figure de Laocoon : l'art y a tellement réuſſi, qu'en effet je n'euſſe peut-être jamais ſenti de moi même la diſproportion des figures de ce groupe, ſi on ne me l'eut fait obſerver : tant l'artiſte s'étoit rendu maître de mon imagination ! tant il a ſçu dominer ſur mes ſentimens ! tant l'illuſion qu'il fait produire eſt au-deſſus des loix, au-deſſus de l'ordre, au-deſſus de la vérité même ! Ceux qui ne voyent que par les regles, ne peuvent avoir qu'une foible idée du pouvoir des arts, c'eſt par les yeux du ſentiment qu'il faut voir les ouvrages que le ſentiment a produit. Le déſordre dont il eſt la cauſe, eſt l'effet le plus enchanteur des arts. Ils peuvent, ils doivent même négliger les objets qui ne contribuent pas à l'intérêt, & ne les toucher qu'autant qu'ils ſervent à le préparer, à l'augmenter, à le porter au plus haut degré.

Cette maxime ſemble avoir été pratiquée dans la figure repréſentée ſur le fond du vaſe dont nous parlons : en comparaiſon des autres, elle paroit n'être qu'une ébauche ; mais on reconnoit dans cet ébauche les idées d'un grand artiſte. Cette figure ne peut-être mieux diſpoſée, plus ſimplement deſſinée, plus gracieuſe, & plus propre à s'expliquer d'elle même. La maniere différente dont elle eſt traitée, a fait ſoupçonner qu'elle pouvoit être d'une autre main ; ſi cela eſt, on ne pouvoit en choiſir une plus propre à répondre à l'objet de ce Vaſe, & à ſe lier à la compoſition des ſujets repréſentés avec elle ; car ſoit qu'elle appartienne au même ouvrage, comme je le penſe, ſoit que le fond s'étant rompu, comme on le conjecture, on y ait ſuppleé par un morceau étranger, il eſt certain que ce morceau peut ſervir à faire entendre la compoſition des ſujets repréſentés ici, de même que les compoſitions de deux bas-reliefs différens, peuvent réciproquement ſervir à leur explication.

Cette figure *(Pl.* XI.) porte le vêtement, commun aux Scythes, aux Phrygiens, aux Thraces & à d'autres peuples : on voit ſouvent le même habillement aux figures de Priam, de Paris, d'Attis & d'Orphée. Né dans la Thrace, ce dernier inſtitua chez les Lacédémoniens les Myſteres de *Céres Chtonia* ou *Souterraine*. *(Pauſan.*

le ſejour de la *mort*, enfin ce que les anciens *appeloient la maiſon*

(Pauſan. lib. ii. *p.* 241. *Δήμητρα δὲ Χθονίαν Λακεδαιμόνιοι μὲν σέβειν φασὶ, παραδόντος σφίσιν 'Ορφέως.)* Cette Déeſſe eſt la même qu'*Hécate*, dont Orphée introduiſit auſſi les Myſteres dans l'Iſle d'Egine. *(Pauſan. lib.* ii. *cap.* xxx. *p.* 180.) Harpocrate, le Dieu du *Silence* & du *Myſtere*, étoit repréſenté dans l'action de porter ſon doigt ſur ſes levres, *(Ovid. Metam. lib.* ix. *Quique premit vocem digitoque ſilentia ſuadet.)* & comme le *Silence* étoit recommandé dans les *Myſteres*, le geſte qui l'exprime fait ici reconnoître Orphée leur inſtituteur; ce geſte ne convient qu'à lui ſeul, il marque le *Silence* attaché au ſecret *de Céres Cthonia*, ou d'*Hécate*, qui préſidoit au ſéjour des morts.

Onomacrite, l'un de ceux qui invita Xerxès à porter la guerre en Grèce, *(Herodot. lib.* vii. *c.* viii.) dans les Argonautiques qu'il publia ſous le nom d'Orphée, donne l'énumération des ouvrages qu'on lui attribuoit; il lui fait dire à lui même, qu'il a écrit ſur la maniere d'obtenir la Paix des Dieux, & ſur les *Dons précieux qu'on faiſoit aux Morts. (Orph. Argonautic. v.* 39. *Ἱλασμούς τε θεῶν, φθιμένων τ' ἐπινήχυτα δῶρα.)* Il recommanda aux Grecs de dépoſer des *choſes précieuſes* dans les tombeaux; le vaſe ſur lequel on le voit ici repréſenté, étoit une des choſes les plus précieuſes qu'on y put mettre: ayant inſtitué les rits conſacrés au ſervice des Dieux *Infernaux*, & ceux des *ſépultures*, on voit pourquoi on l'a repréſenté ſur ce *Vaſe Cinéraire.*

Quoique la doctrine des Enfers fut écrite ſur les *Tables* conſignées à Délos par les Hyperboréens, long-tems avant le tems d'Orphée, *(Voyez la note* 168 *de ce chapitre. p.* 110.) il ne laiſſa pas d'écrire encore ſur la même matiere. *Argon. v.* 40.

Ἄλλα δὲ σοι κατέλεξ', ἅπερ εἴσιδον ἠδ' ἐνόησα,
Ταίναρον ἡνίκ' ἔβην σκοτίην ὁδὸν ἄϊδος εἴσω,
Ἡμετέρῃ πίσυνος κιθάρῃ, δι' ἔρωτ' ἀλόχοιο.

Alia que tibi enarravi, quæ viſu et cogitatione percepi,
Tænari quum tenebricoſam viam ingreſſus ſum,
Intro ad inferos, noſtra fretus cithara, per amorem conjugis.

On voit que comme Swedenborg, qui de nos jours a écrit des merveilles du Ciel & de l'Enfer *ſur le témoignage de ſes yeux & de ſes oreilles*, Orphée prétendit anciennement avoir *vu* & *entendu*, ce qui ſe paſſoit dans les enfers: c'eſt

maifon éternelle : de là vint l'idée de donner la forme de maifons

c'eft l'origine de la fable d'Eurydice. Piquée de la morfure d'un *Serpent*, fur lequel elle marcha près des bords de l'Hebre, elle en mourut. Orphée defcendit chez les morts, il obtint de Proferpine le retour de fon époufe, mais fous la condition de ne la pas regarder, jufqu'à ce qu'elle eut franchi les portes de Pluton : *(Virgil. Georgic. lib.* iv. *Alta oftia Ditis.)* il y touchoit, il avoit évité tous les obftacles, il étoit près d'arriver avec elle à la lumiere, *(Virgil. in eod. loc. Jam que pedem referens, cafus evaferat omnes, — — reddita que Eurydice fuperas veniebat ad auras.)* quand oubliant la loi qui lui étoit impofée, il s'arrêta pour regarder fa chere Eurydice : en ce moment le fruit de toutes fes peines eft perdu, fon pacte avec *l'implacable tyran des mânes eft rompu : (Virgil. refpexit — — ibi omnis effufus labor, atque immitis rupta tyranni — — fœdera.)* fon époufe ne peut plus le fuivre, les cruels deftins la rappelent à la mort. *(En iterum crudelia retro — — fata vocant, conditque natantia lumina fomnus.)* Eurydice implore en vain fon fecours, vainement elle lui tend les bras, *(Invalidas que tibi tendens, heu non tua palmas.)* il ne peut plus la revoir, elle lui eft enlevée pour jamais. De toutes les fables des anciens fur les enfers, celle-ci étoit la plus poëtique & la plus connue, rien n'eft plus touchant que le morceau dans lequel Virgile l'a décrite.

Dans le tableau des Enfers peint à Delphes par Polygnote de Thaze vers le tems d'Onomacrite & de Phidias, comme on le prouvera dans la fuite, Orphée étoit repréfenté, tenant d'une main fa lyre & de l'autre des branches de *Saule. (Paufan. lib.* x. *p.* 873.) Ces branches exprimoient, fuivant Paufanias, le *bois* de Proferpine, dont il eft parlé dans Homere, & qui étoit de *Saules* & de *Peupliers noirs.* Orphée, dans ce tableau paroiffoit habillé à la Grecque ; il n'avoit ni le vêtement ni la coëfure des Thraces, (Ἑλληνικὸν δὲ τὸ σχῆμά ἐςιν τῷ Ὀρφεῖ, ϗ οὔτε ἡ ἐσθὴς, οὔτε ἐπίθημά ἐςιν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ Θράκιον.) qu'on lui donnoit ordinairement & qu'on lui voit ici, où il eft repréfenté fans lyre : mais comme il étoit appuyé contre un arbre, dans la peinture de Polygnote, (Προσανακέκλιται δὲ τῷ Δένδρῳ.) il eft ici contre un *figuier,* qu'Homere met dans les Enfers avec l'*Olivier, Homer. Odyff. lib.* xi. *v.* 589.

Συκαῖ τε γλυκεραὶ, ϗ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι

Ficus que dulces, et Oleæ virentes.

Ces

maiſons aux tombeaux, & dans quelques endroits de la Grèce.

Ces deux arbres ſont d'autant plus remarquables, qu'on les voit tous deux ſur le bas-relief gravé ſur le corps de ce vaſe cinéraire, *Planche* X. ils y paroiſſent chétifs & ſans fruit, pour marquer la ſtérilité des Enfers, appelés par Virgile. *Æneid. lib.* vi.

Domos ditis vacuas, et inania regna.

Sous un *Figuier* qui porte à peine quelques feuilles, vous voyez une figure, dont les membres par la force qu'ils indiquent, & les muſcles par leur grandeur, marquent un être bien plus puiſſant que ne le paroiſſent ceux qui ſont repréſentés par toutes les autres figures de ce bas-relief : une des jambes de cette figure eſt enfoncée dans la terre ; à cela ſeul on reconnoîtroit Pluton. On élevoit les autels de ce Dieu, & on lui offroit des ſacrifices dans des *foſſes*, creuſées exprés. Uliſſe, dans l'Odyſſée, commence à creuſer cette *foſſe*, avant d'offrir des ſacrifices aux Dieux *Infernaux*. *Odyſſ.* xi. *v.* 24.

Ἐγὼ δ' ἄορ ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,
Βόθρον ὄρυξα, ὅσον τε πυγούσιον, ἔνθα καὶ ἔνθα.
Ἀμφ' αὐτῷ δὲ χοὰς χέομεν πᾶσιν Νεκύεσσιν.

Ego vero gladio acuto extracto femore,
Foſſam fodi, magnitudine cubitalem quaqua verſus ;
Circa eam autem libamina fundebamus omnibus manibus, &c.

On deſcendoit par pluſieurs degrés dans les temples de ces Dieux ; il en exiſte encore un, dont les ruines ſe voyent parmi celles de *Pæſtum.* Ce temple étoit conſacré à Hécate, c'eſt pourquoi on y obſerve quelques attributs de Diane. Si l'un des pieds du Dieu repréſenté ici s'enfonce dans le terrein, ſi ſa jambe paroit être trop courte, cette apparente incorrection, loin d'être comme on le croiroit une faute dans le deſſin, eſt au contraire une marque de l'habileté de l'Artiſte ; il a ſçu caractériſer par là le Dieu des mânes, comme le poſſeſſeur du terrein ſur lequel il l'a placé. On le reconnoit encore à ſes cheveux qui couvrent ſon front, ſur lequel ils s'avancent ; ils ſont toujours ainſi diſpoſés dans les figures de Sérapis, qui eſt le même que Pluton. Il exiſte une très-belle tête de ce Dieu, dans la collection de Mr. C. Townley, ſon viſage qui par une ſingularité remarquable eſt coloré de rouge, paroit enfoncé ſous ſes

Grèce de placer les ſépultures dans les maiſons mêmes, comme

ſes cheveux, ce qui lui donne un maintien obſcur & ſombre, tandis que par un effet contraire, la chevelure relevée ſur le front de Jupiter, qui domine ſur les cieux, lui donne cet air de douceur & de majeſté, ſi magnifiquement caractériſé dans Homere par le mouvement de ſes cheveux, qui fait trembler le vaſte Olympe.

> Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
> Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
>
> *Ambroſiæ vero comæ concuſſæ ſunt regis*
> *A capite immortali : ac magnum tremefecit Olympum.*

Tous les ſculpteurs s'étudierent à rendre cette ſublime image : l'élévation ſeule des cheveux de Jupiter, ſuffiroit à en faire reconnoître les têtes, comme le rabaiſſement de ceux de Pluton ſuffit à faire reconnoître les têtes de ce Dieu, ou les cornes de bélier celles de *Jupiter Ammon.* Ce dernier étoit de tous les Dieux celui dont la phyſionomie annonçoit la plus grande douceur ; cela venoit de ce qu'avec les cornes, on lui donnoit encore le caractere de celui de tous les animaux, qu'on regarde comme le plus doux : cette ſingularité eſt très-marquée dans une belle tête en marbre trouvée dans les ruines d'Herculanum, & conſervée dans la galerie du Palais du Roi de Naples à Portici. Le *Caractere* de *Jupiter Ammon* eſt exactement le contraire de celui qu'on voit ici à Pluton : l'un des bras de celui-ci eſt paſſé derriere ſon dos, comme s'il venoit d'infliger quelque peine ; l'autre bras s'appuye ſur ſon génoux élevé ; ſon menton ſe repoſe ſur ſa main, comme s'il jugeoit ou attendoit la ſuite de quelque événement ; ſa phyſionomie eſt auſtere & menaçante, elle exprime clairement le Dieu que Virgile dépeint comme le *Roi terrible, dont le cœur ne peut être appaiſé par les prieres des hommes.* Geörgic. *lib.* iv.

> *Maneſque adiit, Regem que tremendum,*
> *Neſcia que humanis précibus manſueſcere corda.*

On reconnoit vis-à-vis lui l'une des portes de la maiſon de Pluton, car Homere en compte pluſieurs ; *(Odyſſ. lib.*viii. *v.*370. *Κατὰ εὐρυπυλὲς Ἀΐδος δῶ.)* c'eſt ce que Virgile appele, *alta oſtia ditis.* On y voit ces degrés ſi faciles à deſcendre, mais ſi difficiles à remonter dont il eſt parlé dans l'Enéide ; *(lib.* vi.) cela même

les

comme nous l'apprenons de Platon : (204) il y avoit à ce ſujet,

(204) Plat. *Min.*

les caractériſe encore pour l'entrée de la noire demeure de Pluton. Déja le Héros qu'on voit près de ces marches fatales, y étoit parvenu, ſa robbe en touche encore les pierres, ſur leſquels elle s'étend ; il étoit prêt à les franchir, l'un de ſes pieds en eſt voiſin, l'autre qui s'avance montre qu'il vient de ſe retourner ; c'eſt Orphée, il a revu Eurydice contre l'ordre de Proſerpine : elle eſt contrainte à tourner le dos à l'époux qu'elle voudroit ſuivre, elle lui tend un bras qui n'eſt plus à lui, il cherche envain à la retenir, le ſerpent, dont elle a reçu la bleſſure mortelle, eſt à côté d'elle ; à la ſorte de crête qu'il porte ſur la tête, on le reconnoit pour le ſerpent aquatique, pour l'Hydre ſpécifié dans les poëtes comme le Serpent qui fit mourir Eurydice. *Geogr. lib.* iv.

Immanem ante pedes Hydrum moritura puella, &c.

Il ſemble ſe rélever encore pour la rappeler à une ſeconde mort ;

En iterum crudelia retro fata vocant.

arrêtée ſur la terre, elle ne peut s'en arracher ; cette expreſſion ſe trouvoit dans le poëte Panyaſis, cité par Pauſanias. Il repréſentoit Theſée & Pirithous arrêtés dans les enfers, non par des chaines, mais parce que leur corps même adhéroit au rocher ſur lequel ils étoient aſſis & comme fixés. *(Pauſan. lib.* x. *p.* 871. Οὐ κατὰ δεσμώτας, προςφυὲς δὲ ἀπὸ τοῦ χρωτὸς ἀντὶ δεσμῶν σφισιν ἔφη τὴν πέτραν.) Le Dieu dont la volonté s'oppoſe au retour d'Eurydice, la regarde ici fiérement, & ſemble jouir des plaintes d'Orphée. L'Amour qui accompagna ſon voyage, qui le conduiſoit encore à ſon retour, vient de l'abandonner ; il change ſa route, ſe retourne, & paroit éclairer de ſon flambeau le triſte bois, dans lequel la noire terreur répand des ténébres éternelles.

Et Caligantem nigra formidine lucum.

Ce bois s'étendant également des deux côtés du vaſe, ne permet pas de douter qu'on n'aye voulu repréſenter les *Enfers* dans toutes ſes parties. Homere parle du bois de Proſerpine en terme pluriel, pour en exprimer les *diviſions.* *(Homer. Odyſſ lib.* x. *v* 509. Καὶ ἄλσεα Περσεφονείης.) L'une de ces *diviſions* eſt ici marquée par un *Pilaſtre* quarré. Ces ſortes de *Pilaſtres* quarrés ou cylindriques, ſe voyent ſouvent ſur les vaſes peints avec les figures des *Dioſcures* ;

ſujet, une loi qui défendoit aux Thébains d'élever aucune maiſon,

Dioſcures; il y en a un au revers d'une médaille de *Dioſcurias*, ville de la Colchide, qui portoit leur nom, & dans laquelle ils étoient particuliérement révérés. *(Rec. de Méd. des Peup. & Villes. T.* II. *Planche* III. N° 2.) Cette colone y paroit ornée de bandelettes qui ſe croiſent. Les mêmes bandelettes attachées de même à une colonne ſur les vaſes peints, y ſont de couleur blanche & noire, pour marquer la vie *Alternative* de ces Dieux : " la Terre, dit Homere, les " renferme tous deux, mais ils reçoivent, même ſous terre, les honeurs que " Jupiter leur accorde. Cependant ils VIVENT *alternativement d'un jour à l'au-* " *tre*, & MEURENT de rechef, car les Dieux les honorent également." *(Homer. Odyſſ. lib.* xi. *v.* 300.

Τοὺς ἄμφω ζωοὺς κατέχει φυσίζοος αἶα,
Οἳ καὶ νέρθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες,
Αλλοτε μὲν ζώουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε
Τεθνᾶσιν· τιμὴν δὲ λελόγχασ' ἶσα θεοῖσι.

Quos ambos vivos detinet alma-terra.
Qui etiam infra terram, honorem a Jove habentes
Interdum quidem Vivunt alternis-diebus, interdum autem rurſus
Mortui ſunt; *honorem vero ſortiti ſunt equaliter a Diis.*

En compoſant les figures de ce vaſe, l'Artiſte ſemble avoir eu deſſein de profiter du *Pilaſtre*, qui lui ſervoit à marquer la diviſion des Enfers en différentes parties, & qui étoit connu pour un des ſymboles des *Dioſcures*, pour placer à côté de ce *Pilaſtre*, celui des *Diſocures* qui jouiſſoit de la *vie* tandis que l'autre étoit *mort*. En ſupprimant ici la figure de l'un, il a ſçu faire reconnoître celle de l'autre; en montrant ce dernier dans l'âge qu'on leur donnoit à tous deux, avec le caractere qui leur étoit propre, il l'a repréſenté aſſis dans une attitude *majeſtueuſe*, propre à répondre au titre d'*Anactes* ou de *Rois* ſous lequel ils étoient révérés à Lacédémone. *(Plutarch. de Amor. fratern. p.* 478.) Cette même *attitude*, qui dans les figures de Jupiter indiquoit le Roi des Dieux : fait reconnoître Pollux ſon fils dans le *Dioſcure* repréſenté ici. Caſtor, né de Léda en même tems que lui, n'étoit pas le fils de Jupiter, mais celui de Tyndare : en cette qualité il n'étoit pas *immortel*; l'amitié de Pollux pour ſon frere, lui fit demander de partager avec lui l'immortalité,

maiſon, ſans y conſtruire en même tems un tombeau pour

mortalité, qu'il tenoit de ſon pere. Cette compoſition le repréſente dans le *jour* où il doit *vivre* chez les *morts* ; Caſtor eſt ſuppoſé dans le *jour* où il eſt parmi les *vivans* ; & contre l'ordinaire, ils ne ſont pas repréſentés enſemble. Pollux doit s'intéreſſer dans les enfers aux perſonnes qu'il a connues ſur la terre : il eſt effectivement ici avec Orphée, qui fut un de ſes compagnons dans l'expédition des Argonautes: *(Orph. Argonaut. v.* 125.) de tous les évenemens arrivés de leurs tems, la deſcente d'Orphée aux enfers pour en tirer Eurydice, fut un des plus remarquables, elle fait le ſujet d'un des bas-reliefs de ce vaſe.

Un autre événement non moins célébre dans le même tems, fait le ſujet de l'autre partie de ce même bas-relief. C'eſt la magnanimité d'*Alceſte* fille de *Pélias*. Cette princeſſe prit la généreuſe réſolution d'abandonner ſa vie pour conſerver celle d'Admete ſon mari. Ainſi qu'Orphée, elle deſcendit chez les morts par un effet de l'amour conjugal ; ainſi que Pollux elle céda la moîtié de ſa vie par un effet de l'amitié qu'elle eut pour ſon époux. Cette reſſemblance de caracteres, cette analogie de ſentimens, ingénieuſement exprimées par l'Artiſte, lui a fait repréſenter Pollux dans l'action de ſe retourner vers *Alceſte :* il l'avoit connue dans les jeux funebres célébrés à la mort de ſon *Pere*, car elle y aſſiſta avec ſes deux ſœurs. On les voyoit toutes trois ſur un des bas-reliefs du fameux coffre de Cypſelus conſacré dans le temple de Junon à Olympie ; l'inſcription ne nommoit qu'*Alceſte*, parce qu'elle étoit la plus illuſtre des filles de *Pélias*, *(Pauſan. lib.* v. *p.* 421. Καὶ θυγατέρες εἰσὶν αἱ Πελίου, τὸ δὲ ὄνομα ἐπι τῃ Ἀλκήςιδι γέγραπται μόνῃ) on y voyoit auſſi Eupheme, *Pollux* & *Admete* (*Idem. p.* 421.) tous ces Héros étoient encore du nombre des Argonautes. *(Conf. Pauſ. ub. ſupr. et Apoll. Rhod. Argon. lib.* i. *v.* 49.) Lié avec *Admete* ſur la terre, *Pollux* ſemble admirer *Alceſte* ſon épouſe dans les Enfers. Les Dieux touchés de ſon dévouement pour ſon mari lui rendirent la vie ; Proſerpine la lui accorda de nouveau, *(Apollod.* Ὡς δὲ ἦλθεν ἡ τοῦ θνήσκειν ἡμέρα, μήτε τοῦ πατρὸς, μήτε τῆς μητρὸς, (Τοῦ Ἀδμέτου.) ὕπερ αὐτοῦ θνήσκειν θελόντων Αλκηςις ὑπερ αὐτοῦ ἀπέθανε, ϗ αὐτὴν πάλιν ανέπεμψεν ἡ Κορὴ.) comme elle l'avoit accordée à Eurydice : Hercule deſcendit aux enfers pour la chercher : cette action fait le ſujet d'une tragédie d'Euripides que nous avons encore ſous le nom d'*Alceſte*.

pour les morts de la famille qui devoit l'habiter. L'eſprit de

Cette Princeſſe, dans le bas-relief du vaſe de Barberin dont nous parlons ici, paroit étendue ſur un rocher, dans une ſituation à peu près ſemblable à celle où l'on repréſentoit les figures des morts, ſur les ſarcophages deſtinés pour eux. L'*Olivier* des enfers placé derriere elle, ſe voit fréquemment ſur le *Modius* qui couvre la tête de Sérapis ou de Pluton, & ſur les urnes antiques. Elle tient un flambeau renverſé ; la *lumiere* de ce flambeau élevé étoit le ſymbole de la *vie*, ſon renverſement étoit celui de la *mort :* il indique celle d'*Alceſte* ; mais quoique morte, puiſquelle eſt dans les Enfers, la flamme du flambeau qu'elle tient en main commence à ſe rallumer ; c'eſt l'emblême de la vie qui lui eſt rendue. Etant la ſeule femme à qui cela arriva, elle ſeule peut être repréſentée ici. On voit près d'elle une pierre quarrée avec une ouverture dans ſon milieu : cette ſorte de pierre couvroit ordinairement les vaſes *cinéraires*, on y faiſoit entrer des libations par l'ouverture pratiquée dans celle-ci. Le dérangement de cette pierre montre qu'*Alceſte*, dont elle recouvroit les cendres, doit quitter les enfers. Un des bras de cette princeſſe eſt poſé ſur ſa tête ; cette attitude étant celle des Dieux *Philéſiens*, marque dans tous les monumens antiques *l'amour* ou *l'amitié*, elle eſt employée pour marquer ici l'attachement ſingulier d'*Alceſte* pour ſon époux. L'attitude du *Dioſcure* qui ſe retourne vers elle, eſt l'indice de la connoiſſance qu'ils avoient eu enſemble ſur la terre. C'eſt ainſi que Polygnote repréſenta Jaſius renouvellant dans les Enfers, la connoiſſance qu'il eut autrefois avec Phocus, au moyen d'une bague qu'il lui avoit donnée. *(Pauſan. lib.* x. *p.* 872.) Et comme dans ce tableau, dans lequel Polygnote avoit repréſenté le ſéjour des morts, beaucoup de figures paroiſſoient aſſiſes ſur des *rochers*, ainſi preſque touts celles de ce bas-reliefs, ſont aſſiſes de même ſur des *pierres*, propres à caractériſer encore l'endroit où elles ſe trouvent, & le *lieu de la ſcene* dont elles font partie.

On voit Tyro près d'*Alceſte*, ſa figure eſt la premiere de toutes celles de ce vaſe : c'eſt auſſi, après Anticlée mere d'Uliſſe, la premiere dont parle ce Héros dans la deſcription des Enfers. *(Homer. Odyſſ. lib.* xi. *v.* 234.)

Ἔνθ' ἦτοι πρώτην Τυρὼ ἴδον εὐπατέρειαν.

Hic ſane primam Tyro vidi nobili-patre-natam.

Tyro

de cette loi étoit d'empêcher de couvrir les campagnes néceſſaires

Tyro l'une des Princeſſes les plus illuſtres de la Grèce, étoit fille de Salmonée, & femme de Créteus fils d'Eole ; le poëte l'appele la *Reine des femmes.* Βασίλεια γυναικων ; c'eſt pourquoi, dans le bas-relief de ce vaſe, elle porte un *Sceptre.* Elle eut de Neptune *Nelée* & *Pélias* ; je crois voir ici la raiſon pour laquelle Tyro tourne la tête vers *Alceſte* ſa petite fille, car l'attitude dans laquelle on l'a repréſentée, montre qu'elle la précéda dans l'ordre du tems, c'eſt pourquoi elle eſt repréſentée comme ſi elle regardoit quelqu'un venir après elle.

La compoſition de ce bas-relief eſt conduite avec tant d'intelligence, qu'il n'eſt pas une *forme* dans ſes figures, pas une *attitude*, pas un *caractere* qui ne ſerve à développer l'intention de l'Artiſte. Il n'y exiſte pas un ſeul *acceſſoir* qui ne contribue à développer le ſujet, & qui ne rappele un témoignage des anciens poëtes, ſur lequel on peut ſe fonder pour l'expliquer, comme le fait Pauſanias en expliquant les tableaux de Delphes. Par le rapport des idées employées dans ſa compoſition & dans les poëmes de Virgile, on reconnoit les ſources communes dans leſquelles l'Artiſte & le Poëte ont puiſſé ces idées. Cela nous montre, combien le dernier connut les anciens auteurs Grecs dont le tems nous a privés. Tous les ſujets ſont ici liés les uns aux autres avec une intelligence ſinguliere ; & comme ils contribuent également à l'action, ils contribuent auſſi à nous donner l'intelligence de cette ſavante compoſition. Il m'en a couté deux fois plus de peine pour détruire les explications puériles qu'a occaſionnées ce monument, que pour faire celle-ci : cependant je n'ai pas dit à beaucoup près tout ce que je vois, tout ce que m'inſpire ce beau morceau. Les têtes de Satyres placées ſous ſes anſes, ont été expliquées ailleurs ; & l'on a montré pourquoi ces figures, ordinairement employées dans les *Orgies* de Bacchus, le ſont auſſi fréquemment ſur les urnes & les vaſes cinéraires des anciens.

Toutes les figures de ce vaſe, dont le deſſin qu'on voit ici ne donne qu'une très-foible idée, ſont d'une étonante beauté. La ſimplicité de leur contours, le peu de mouvement donné aux lignes dont leurs joues ſont formées, la hauteur du relief, ſont les mêmes qui s'obſervent ſur les médailles de Gélon & d'Hiéron I[er] Rois de Syracuſe ; enfin les cheveux en ſont touchés de la même façon. Gélon fut invité par les Grecs à leur fournir des ſecours contre

 les

néceſſaires à l'agriculture, de ces tombeaux, dont l'eſpace quelquefois

les Perſes ; *(Herod. lib.* vii. *cap.* cliii.) Phidias, de leurs dépouilles, fit pour les Athéniens pluſieurs ouvrages remarquables : Polyclete, qui rebâtit le temple de la Junon d'Argos dont il fit la ſtatue, *(Pauſan. lib.* ii.) comparable ſuivant Strabon aux ouvrages de Phidias même, *(Strab. Geogr. lib.* viii. *p.* 372.) entreprit l'un & l'autre, peu après la troiſieme année de la 82e Olympiade, dans laquelle le temple d'Argos fut brulé par la prêtreſſe Chryſis. *(Euſeb. Chronic. lib.* ii.) Phidias n'exécuta qu'après cette époque & ſuivant Euſebe dans la 85e Olympiade, la Minerve du Parthénon : ces deux grands Artiſtes, alors fort agés, parvenus au plus haut point de leur Art, l'avoient porté à ſa perfection. Phidias ajouta ou donna une nouvelle forme à la *Toreutique*, que Polyclete rendit encore plus ſavante. *(Plin. lib.* xxxiv. *p.* 196. *Hic.* Polycletus, *conſumaſſe hanc ſcientiam judicatur, et* TOREUTICEN *ſic erudiſſe, ut Phidias aperuiſſe) la Toreutique*, étoit l'art de travailler ſur le tour, ſans lequel on ne peut exécuter un vaſe pareil à celui dont nous parlons ici. C'eſt à mon gré une choſe remarquable, que dans le tems où les médailles nous prouvent qu'on deſſinoit dans le même goût que ſont deſſinées les figures de ce vaſe, qu'on touchoit les cheveux comme ceux de ces figures ſont touchés, qu'on leur donnoit le relief qu'elles ont, l'inſtrument ſans lequel on ne pouvoit les entreprendre, fut porté au point néceſſaire pour les rendre, par les découvertes des deux hommes les plus habiles de tous ceux qui vécurent dans ce même tems.

Simonides compoſa l'inſcription d'un des tableaux que Polygnote fit à Delphes : *(Pauſan. lib.* x. *cap.*xxvii.) ſuivant le marbre d'Arondel ce poëte fleurit à une époque correſpondante à l'an 489 avant notre Ere. *(Merm. Oxon. Epoc.* XLVIII.) C'eſt à dire dans la 72e Olympiade, dans laquelle ſe donna la bataille de Marathon. Ainſi, Polygnote & ce Poëte furent les contemporains de Phidias & de Polyclete. On fit de leur tems à Delphes le fameux tableau des Enfers : ce ſujet eſt le même que celui de la compoſition repréſentée ſur ce vaſe, dont les figures ſont encore traitées dans le goût qui regnoit alors en Grèce. Toutes ces conſidérations réunies me portent à croire, qu'il peut avoir été exécuté vers l'époque où vécurent tant d'hommes célébres, & dans laquelle les arts furent les plus floriſſans. Les

tems

quelquefois très-vaſte, non-ſeulement par les terreins qu'ils occupoient

tems ſuivans leur firent perdre de leur élévation; en les rendant plus recherchés, on leur donna plus d'agrément, mais on ne put conſerver la majeſtueuſe ſimplicité qu'ils avoient acquiſe, & qu'il me ſemble voir dans cet ouvrage.

Deſtiné à contenir les Cendres de quelque mort, ce vaſe inconteſtablement fait en Grèce, y fut ſans doute renfermé dans un tombeau. On l'en tira, dans la ſuite, & on le tranſporta en Italie où il a été trouvé. On ne voit dans toute l'hiſtoire de la Grèce, que trois occaſions dans leſquelles on y viola les tombeaux. La premiere eſt celle, où pour conſtruire les longues murailles, qui uniſſoient Athenes au Pirée, Thémiſtocles fut obligé d'employer les pierres mêmes des ſépultures; cependant alors on n'enleva pas les choſes précieuſes qu'ils contenoient: c'eut été les profaner ſans néceſſité, & les Athéniens ne l'euſſent pas ſouffert. Le vaſe dont nous parlons ne paroit avoir été fait que peu après le tems où Thémiſtocles conſtruiſit les grandes murailles, ainſi il ne put avoir été trouvé dans les tombeaux dont alors on n'énleva que les pierres.

La ſeconde occaſion dans laquelle les ſépultures des Grecs furent violées, tombe au tems où Philippe fils de Démetrius fit la guerre aux Athéniens, vers l'an 200 avant notre Ere. Ce Prince détruiſit le Cynoſarges & le Lycée, il incendia tous les lieux ſacrés ou agréables du voiſinage d'Athenes; il abâtit les maiſons & les *Tombeaux* mêmes, violant, dit Tite live, dans ſon impuiſſante colere, toutes les loix du droit Divin & Humain. (*Liv. lib.* xxxi. *p.* 734. *Sed et Cynoſarges et Lyceum, et quicquid ſancti amænive circa urbem erat incenſum eſt, diruitque non tecta ſolum, ſed etiam ſepulcra: non Divini Humanive juris quicquam præ impotenti ira ſervatum.*) Philippe, dans une ſeconde excurſion, " ayant " précédemment dévaſté les *Tombeaux*, pour ne rien laiſſer qui ne portat des " marques de ſa violence, ordonna de ruiner & de mettre le feu aux tem- " ples des bourgs de l'Attique: ce pays, très-orné par l'abondance des " marbres qui s'y trouvent, & par le grand nombre des artiſtes qu'il produiſit, " devint l'objet de ſa fureur. Ce ne fut pas aſſez pour lui de détruire les " temples, d'abattre les ſtatues, il ordonna encore d'en *rompre les pierres*, " afin de ne rien laiſſer d'entier. Les Etoliens & les Achéens, vers la même

" époque

occupoient, mais encore par les bois qu'on plantoit autour d'eux,

" époque avoient exercé les mêmes ravages en différentes parties de la Grèce," *(Polyb. lib.* iv. *p.* 331. *lib.* ix. *p.* 567. *Exurpt. lib.* xi. *p.* 46. *& lib.* xvi. *p.* 67.) néanmoins ils ne fouillerent pas les tombeaux ; alors on ruinoit, on démoliſſoit, on briſoit tout, & ſi un vaſe de la nature de celui dont nous parlons s'y fut trouvé, rien n'eut pu le ſauver de la dévaſtation générale ; il eut péri par une effet du peu de ſoin que prenoient les troupes de Philippe en ouvrant les tombeaux, ou par un effet de la rage qui ordonnoit de ne rien épargner, de tout rompre, de ne rien laiſſer d'entier. Avant la priſe de Perſée fils de ce Roi Philippe, les Romains ne tranſporterent chez eux aucun monument de la Grèce. Paul Emile dans ſon triomphe, qui eſt de l'an 166 avant J. C. fit voir à Rome les premieres ſtatues enlevées aux Grecs. Il les tira de Pella capitale de la Macédoine, dont il avoit fait la conquête : *(Plutarch. in Paul. Emil. Vid. et Plin. lib.* xxxv. *in Zeuxid.)* avant ce tems, les Romains recherchoient peu les monumens des beaux arts, mais ils en étoient devenus très-avides, dans le tems où Jules Céſar envoya la colonie qui repeupla Corinthe, détruite 102 ans avant lui. C'eſt alors que les nouveaux colons *ouvrirent* & *fouillerent* généralement tous les tombeaux de cette ville, *(Strab. lib.* viii. *p.* 381. Οὐδένα τάφον ἀσκευώρητον εἴασαν. &c.) non pour y laiſſer ce qu'ils renfermoient, comme au tems de Thémiſtocles, ou pour détruire tout, comme au tems de Philippe, mais au contraire, pour en tirer, les effets qu'ils contenoient, & les vendre enſuite. Cela même les obligeoit à mettre beaucoup de ſoin dans leur recherches, & à prendre toutes les précautions néceſſaires pour conſerver les choſes qu'ils en tiroient. Ils y trouverent des vaſes d'Argille, qu'on leur payoit à Rome auſſi chérement que les vaſes d'airain de Corinthe, dont la valeur étoit très-grande. On appeloit ces vaſes *Necro-Corinthes*, ou les Vaſes *mortuaires* de *Corinthe*. Bien plus précieux qu'aucun vaſe d'Argille, celui dont il s'agit ici, me paroit avoir été du nombre de ces *Necro-Corinthes*, deſquels parle Strabon. Il feroit honeur par ſa beauté au goût de cette ville fameuſe, où les beaux arts ne furent pas moins floriſſans qu'ils l'avoient été dans Argos, où naquit Polyclete, qu'à Sycione & dans Athenes même où vécurent tant de grands artiſtes en tous genres. Suivant m'a conjecture ce vaſe paroit avoir été tranſporté à Rome vers le tems d'Auguſte. Après y a voir été conſervé pendant plus

d'eux, devenoit dès-lors même facré, & ne pouvoit plus être

plus de deux fiecles, on le rendit à fa premiere deftination, en l'enfermant dans le tombeau d'une perfonne très-importante. Tel étoit *Genefius Marcianus*, puifqu'il parvint au confulat ; puifqu'il époufa *Julia Mamæa*, niece de l'Imperatrice *Julia Aquilia Severa*, & qu'il fut allié aux Empereurs *Septime Severe*, *Septime Géta*, *Antonin Caracalla*, *Héliogabale*, & qu'enfin il fut le Pere d'*Alexandre Severe*, l'un des meilleurs princes, qui ayent gouverné l'Empire Romain.

Il exifte encore quelques fragmens antiques de matiere femblable à celle du vafe de Barberin : j'en ai vu plufieurs d'une très-belle éxécution, parmi les pâtes du recueil de Mr. C. Townley. Mais rien n'égale le travail & la confervation des figures de ce vafe, c'eft un monument unique en fon genre. Comme rien n'y eft reftauré, au moins dans fon bas-relief principal ; comme fes figures n'ont fouffert aucune altération, on peut y étudier, mieux que dans toute autre compofition qui ne réuniroit pas les mêmes qualités, l'intention de l'Art, & la maniere dont les artiftes anciens s'y prenoient pour en rendre les idées. Cet ouvrage ayant pour objet de rechercher ce que furent, & ce que firent les Arts de la Grèce, j'aurois bien voulu pouvoir développer leur intention & leur idée dans la compofition de ces bas-reliefs : j'aurois defiré faire fentir l'ufage qu'ils firent des formes, car je fuis perfuadé qu'elles étoient pour eux une forte d'écriture ou de langage, dont le fens étoit bien mieux entendu de leur tems qu'il ne l'eft du nôtre. On a pu voir ici comment ils diftinguerent les figures des Dieux de celles des Héros. Par les formes des uns, ils voulurent marquer la puiffance qu'ils leur attribuoient ; par le caractere qu'ils leur donnerent, ils prétendirent diftinguer le rang qu'ils occupoient dans leur mythologie, ainfi que les qualités & les emplois qu'elle leur donnoit. L'Art diftingua les Héros des hommes ordinaires, par la *beauté* & par cette forte de *force* que donne l'habitude des exercices & des facultés du corps. La *beauté* particuliere aux Dieux, empruntoit du caractere de *puiffance* attaché à leurs figures, un caractere de majefté propre à marquer leur *élévation* ; mais la *beauté* des Héros marquoit en eux leur *grandeur* & leur *fupériorité* fur les autres hommes.

Dans les Compofitions des anciens, les *actions* des figures étant tirées du *caractere* qu'ils leur fuppofoient, & qu'ils marquoient par les *formes* fpéciales attribuées à leur état, les *attitudes* deftinées à repréfenter ces actions, étoient toujours

être employé à aucun uſage utile aux vivans. Cette raiſon très-importante dans un pays fort peuplé comme l'étoit l'Attique, où l'induſtrie n'eut jamais pu ſuppléer au travail de la terre & à ſes productions, fit porter à Solon cette loi qui défendoit de mettre des Hermes ſur les tombeaux. (205) Le ſavant Potter a cru que par cette expreſſion on devoit entendre des ſtatues de Mercure, mais c'eſt évidemment de ces *tas de* pierres qu'on appeloit des *Hermes*, parce qu'ils étoient conſacrés à Mercure, dont la loi vouloit parler, & qu'elle proſcrivit, à cauſe du trop grand eſpace qu'ils occupoient. Quelquefois ce terrein n'étoit pas recouvert de

toujours dépendantes de ces formes : ainſi l'on ne peut ſe flatter d'avoir entendu ou expliqué un monument antique, quand on n'eſt pas arrivé à rendre compte des *caracteres* & des *attitudes* des figures de leur compoſition. Il en eſt de même des *acceſſoirs*, aucun ne fut employé au haſard, il n'en eſt aucun qui ne doive ſervir à concourir à faire entendre le ſujet, parce qu'il n'en eſt aucun d'étranger à lui, & qui ne ſoit fondé ſur des raiſons. Celui qui explique un monument antique, doit rendre ces raiſons, comme a du les concevoir celui qui l'a compoſé : quand l'explicateur a expoſé les *raiſons* de tous les *caracteres* des figures repréſentées dans un monument, les *raiſons* de toutes les formes qui s'y voyent, les *raiſons* de toutes les attitudes & de tous les acceſſoirs qu'il comprend, il a réſolu le probleme ; il a fait diſparoître les inconnues, en leur ſubſtituant des qualités connues. Mais on ne peut regarder un monument comme expliqué, quand l'explication ne comprend pas toutes ces conditions, quand elle n'eſt pas fondée ſur ces principes, quand enfin il reſte quelque choſe à faire entendre. Car alors elle n'embraſſe pas toutes les données du probleme à réſoudre. C'eſt ce que j'aurois voulu faire comprendre dans l'explication qu'on vient de lire : ſi elle n'eſt pas un modele, elle peut du moins ſervir à montrer ce qu'il me ſemble qu'on devroit tenter dans ces ſortes d'explications.

(205) *Archæolog. Græc. Vol.* II, *p.* 224.

pierres

pierres mais en étoit ſimplement entouré, pour embraſſer l'aire où l'on avoit brûlé les morts ; on élevoit dans ſon milieu autant d'obéliſques que le défunt avoit tué d'ennemis à la guerre. Ce fait, rapporté dans Ariſtote, nous apprend l'intention de ces cercles de pierres ſi fréquemment conſtruits par les Celtes ; on en voit encore quelques-uns avec des pierres élevées dans leur enceinte, elles marquent nombre des victoires remportées par ceux pour qui ces monumens furent érigés. Il s'en trouve pluſieurs de cette eſpece en Angleterre, dans la province de Cornwal, où ils ſubſiſtent encore dans leur entier. (206)

Ces cercles rentrent quelquefois les uns dans les autres ; ils marquent alors des ſépultures voiſines, dont une partie du terrein étoit commune. Ils tiennent lieu de ces urnes, qui chez les Grecs & les Romains renfermoient les cendres de pluſieurs perſonnes, comme on le voit par leurs inſcriptions. Tout nous montre dans les ſépultures des Celtes & Grecs, qu'ils les conſtruiſirent ſur des principes ſemblables, & que ces principes eurent comme eux-mêmes une origine commune, dont nous avons fait voir la ſource inconnue juſqu'à préſent.

Vers la 46e Olympiade, dans laquelle Solon donna ſes Loix à Athenes, le luxe des tombeaux & des funérailles y étoit porté à un ſi haut degré, qu'il crut néceſſaire de l'arrêter. Il

(206) Voyez Borlaze, Antiq. of Cornwal.

reſtreignit à trois habits ceux qu'on pouvoit enterrer avec les morts: (207) cette reſtriction fait voir, qu'avant ce tems les Grecs comme les peuples du Nord, avoient coutume d'enterrer avec eux la plupart des effets, que de leur vivant ils avoient poſſédés. Avant les loix de Solon on faiſoit de grandes dépenſes pour les tombeaux; c'étoient des eſpeces de maiſons, qu'il défendit expreſſément, en ſtatuant qu'on n'y conſtruiroit plus de voutes, (208) & qu'on n'y employeroit que le travail dont dix hommes étoient capables en trois jours. Dès-lors les Sculptures des pierres ſépulcrales, auxquelles un ſeul homme pouvoit travailler pendant trois jours ſeulement, ne purent être que des ouvrages faits à la hâte par des artiſtes très-communs. Par les vœux en marbre qui nous reſtent, & qui ſont à peu près du même travail que la plupart de ces tombeaux, on juge qu'ils furent exécutés par des artiſtes du même genre. (209) Ce-ci nous donne la raiſon pour

(207) Iſæus *de Hered. Pyrrh. in Archæolog. cit. v.* 1. *p.* 174.

(208) Cic. *de Legib. lib.* ii.

(209) Il exiſte encore à Athenes une colonne très groſſierement faite, ſur laquelle eſt écrit le nom de Miltiades en caracteres très-anciens. Cette colonne fut autrefois placée ſur le tombeau de ce grand homme, regardé comme le libérateur de la Grece. Il nous reſte un vœu du même temps, car il porte le nom de *Xantippe* contemporain de Miltiades. Ce vœu ſculpté ſur un marbre apporté d'Athenes par M. Aſkew, ſe voit à préſent dans la collection de Mr. C. Townley. Xantippe y eſt repréſenté aſſis, tenant en main un pied *votif* qu'il ſemble offrir aux Dieux: les Grecs durent à ce grand homme le ſuccès de la bataille de Mycale. Il a près de lui une jeune fille & un jeune garçon, qu'on croit être Péricles ſon fils. Ce monument de la piété de Xantippe

pour laquelle les ouvrages des uns & des autres, ſemblent montrer infiniment moins de connoiſſance & de pratique de l'art, que ne le font les bas-reliefs qui ſe voyent dans les friſes & le fronton des temples du Parthénon & de Theſée, faits à Athenes à peu près vers la même époque. Cette obſervation très-importante à l'hiſtoire de l'art, détruit ce-que des auteurs modernes ont avancé ſur l'état de la Sculpture des tems où furent faits ces tombeaux & ces vœux: ils ont jugé de l'art de Phidias & de Polyclete ſur des morceaux exécutés par des artiſtes très-communs: ces derniers, même avec beaucoup plus de ſavoir qu'ils n'en avoient, n'euſſent jamais rien pu faire de bon, dans le court eſpace de tems où la loi les contraignoit à terminer leurs ouvrages.

Par une ſuite des troubles dont Athenes fut agitée, après la malheureuſe guerre du Péloponeſe, & du changement qui

Xantippe paroit avoir été conſacré à Eſculape, à raiſon de la guériſon d'une bleſſure au pied. On voyoit dans la citadelle d'Athenes une ſtatue de ce grand Capitaine: elle étoit des plus beaux tems de l'Art, & ſurement la ſculpture, en étoit bien meilleure que ne l'eſt celle du bas-relief qui le repréſente, car on y obſerve plutôt la main d'un artiſte ordinaire, que celle d'un maître. Si des monumens ſemblables furent érigés pour des hommes de l'importance dont étoient Miltiades & Xantippe, on peut bien juger que ceux des gens d'un état inférieur ne pouvoient être meilleurs; mais on n'eut pas du conclure de là, comme on l'a fait, que la ſculpture des tems de Phidias & de Polyclete étoit très-inférieure à ce que nous en ont dit les auteurs: comme on ne devroit pas conclure des *ex-voto* faits par des peintres très-communs, de l'état de la peinture au tems de Michel-Ange & de Raphael; car leurs ouvrages ne reſſembloient en rien à ceux des peintres occupés à faire cette ſorte de tableaux, dont quelques égliſes d'Italie ſont défigurées.

arriva dans ſon gouvernement ſous les trente Tyrans, les Loix de Solon perdirent beaucoup de leur vigueur. Bientôt après la vanité fit élever des tombeaux très-magnifiques. Harpalus, l'un des gens d'affaire d'Alexandre le Grand, en fit conſtruire un près d'Athenes, pour la courtiſanne Pythionice, (210) auquel il dépenſa deux cents talens, c'eſt-à-dire preſqu'un million de livres de France. La magnificence la plus recherchée fut employée dans les plus petites villes de la Grèce, à la décoration des tombeaux : nous apprenons de Pauſanias, que près de Sicyone il y en avoit un, dont l'intérieur étoit orné de peintures auſſi belles, qu'aucunes de celles qu'il eut vues ailleurs. (211) Près de Tritia, petit endroit de l'Achaie, il y avoit au tems du même auteur, un tombeau digne d'être examiné pour la beauté de ſes marbres, mais plus encore pour les peintures dont il étoit décoré, (212) & qu'avoit

(210) Athen. Deipnoſ. *lib.* xiii. *p.* 594. Ταυτὸ δὲ παθοι τίς αὖ ἐπὶ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἀφορώμενος νεὼς καὶ τὰ πόλισμα ὄψεταὶ παρὰ τὴν ὁδον αὐτὴν ὠκοδομημένον μνῆμα οἷον οὐχ ἕτερον οὐδὲ συνεγγυς οὐδεν ἐςι τῷ μεγέθει, &c. *Hoc, inquit, illis accidet, qui Athenas petunt, via qua Eleuſinem itur, et quam ſacram vocant, templa cernere et caſtellum poſſunt, juxta viam extructum monumentum videbunt, cum quod nullum aliud, nec ex iis quidem quæ vicina ſunt, æquiparare magnitudine queat.* Εἰ δὲ μὴ δεδογμὲνον κατασευάσαοθαι πάλιν δὲ ὅταν ἐξεπάση Πυθιονίκης τὴς εταίρας. *Cùm autem cujus ſit quæſierit, et didicerit eſſe de Phythinicis ſcorti, &c. &c.*

(211) Pauſan. *lib.* ii.

(212) Pauſan. *lib.* vii. *p.* 580. Πρὶν δὲ ἢ ἐς τὴν πολιν εἰσελθειν, μνῆμὰ ἐςι λευκοῦ λιθοῦ θέας καὶ ἐς τὰ ἄλλα ἄξιον καὶ οὐχ ἥκιςα ἐπὶ ταῖς γραφαῖς αἵ εἰσιν τοῦ τάφου τέχνη Νικίου. *In ſuburbano agro ſepulchrum videtur candido lapide extructum,*

qu'avoit faites Nicias contemporain de Praxiteles, l'un des plus grands peintres de l'Ecole d'Athenes. Il falloit bien qu'on ouvrit ces tombeaux aux voyageurs, puiſqu'ils les viſitoient, comme aujourd'hui nous viſitons les égliſes, & les édifices dans leſquels ſont renfermés des monumens des arts. Ces faits nous montrent où les Romains prirent le goût de décoration & de magnificence qui ſe remarque encore dans les ruines de leurs ſépultures. On y retrouve ſouvent des peintures, des ſtucs & des ornemens exactement diſtribués comme ceux des Grecs: mais ils ne purent jamais y employer, au moins pour la peinture, des artiſtes bien excellens, parce que les beaux tems des arts étoient paſſés, quand ceux de la Grèce s'introduiſirent chez eux.

En nous montrant l'identité des formes employées dans les ſépultures des Grecs & des Romains, cette obſervation peut nous faire reconnoître par celles-ci, qui exiſtent encore, ce que furent celles de la Grèce, qui n'exiſtent plus; & comme Cicéron nous dit que tout le chemin de Rome à Albe étoit couvert de tombeaux très-ſplendides, qui formoient une voie d'environ quinze miles, ainſi tout l'eſpace qui alloit d'Athenes au Pirée, dans une diſtance de plus de ſix miles, étoit de part & d'autre couvert de tombeaux. Les

extructum, inſigne illud quidem, tum reliquo opere, tum maxime quòd in eo Niciæ relucent picturæ. On peut voir dans Pauſanias la deſcription de ces peintures: cet auteur conjecture que le tombeau, qui les renfermoit, étoit celui d'un mari, & d'une femme, dont il ignoroit le nom.

befoins de l'état, plus puiffans que les loix mêmes, firent, au tems de Thémiftocles, employer les pierres de ces tombeaux à conftruire les *grandes murailles*, qui joignoient la ville à ce port.

On a découvert fur le *Janicule*, près d'une maifon de campagne appartenante à la famille Corfini, une fuite de bâtimens divifés par des rues qui les féparoient, & dont le deffin fe peut voir ici. (213) Ces bâtimens, deftinés à des tombeaux, étoient partagés en différentes chambres ornées de ftucs & de peintures. Des niches placées dans l'intérieur des murs, contenoient des vafes, faits pour renfermer les cendres des morts. Ces édifices d'une très-bonne architecture, comme on peut s'en former une idée, par leur élévation reprefentée à la *Planche* XIII. étoient totalement enfevelis fous une montagne, dont les terres furent rapportées pour les mettre à l'abri de toute infulte. Cette précaution, fouvent prife pour dérober la connoiffance des tombeaux, fe remarque encore dans celui qui fe voit ici *Planche* XIV. Ce dernier étoit élevé dans l'intérieur d'une caverne pratiquée dans la montagne même, pour le garantir de l'humidité : c'eft pourquoi fa chambre fépulchrale étoit entourée d'un corridor. Il s'eft trouvé dans cette chambre, de même que dans fon corridor, des coffres de pierre avec les noms de la

(213) Voyez la *Planche* XII. Elle eft tirée du livre des *Sépulchres antiques de Pietro Santi Bartoli.*

famille

famille Furia, (214) qui fut très-illuftre chez les Romains : elle fe partageoit en deux branches, dont l'une fut adoptée parmi les familles patriciennes & l'autre refta toujours dans le rang des plébéiennes. On trouve ordinairement dans ces fortes de tombeaux les médailles que l'on appelle de famille ; celui-ci étoit précédé d'une cour pavée en marbre comme celle du précédent. On l'avoit encore recouvert de terre, quand on ceffa d'en faire ufage, & qu'on le trouva affez rempli.

Les *Planches* XV. & XVI. prefentent le plan avec l'élévation d'un tombeau du genre des deux précédens, mais bien plus magnifique & plus fpacieux qu'ils ne l'étoient. Le corridor pratiqué dans fon pour-tour, pour en écarter l'humidité du terrein, étoit creufé dans le *tuf* de la montagne même. On y découvrit des cavités dans lefquelles on renfermoit les morts ; (215) ce qui peut donner aux lecteurs, qui n'ont pas vu des *Catacombes*, une idée de la maniere dont les fépultures particulieres y étoient diftribuées : ces *Catacombes* font des tranchées fouterraines, quelquefois étendues fur plufieurs miles de longueur, & divifées en plufieurs routes, diftribuées comme les rues d'une ville. Elles fervoient

(214) Ce tombeau copié du livre cité dans la note précédente, *Tav.* XXV. fut découvert en 1665 près de Frefcati, fur le terrein de l'ancienne Tufculum, dans celui qui appartient à préfent aux Camaldules.

(215) Ce tombeau repréfenté *Planche* XVII, eft copié d'après ceux de Pietro Santi Bartoli : il fut trouvé dans la vigne Cavalieri, entre l'Eglife de S. Sabba & les murs de Rome.

à des

à des ſépultures communes, comme le ſont celle de nos cimetieres : mais elles étoient plus aſſurées, à cauſe de leur éloignement de la vue & de la portée de ceux qui euſſent voulu y pénétrer. Quant au tombeau repréſenté ici, le pavé en étoit de marbre noir & blanc. Ses portes, dont les paneaux portoient des muffles de lion, étoient toute entieres de marbre blanc. Cette ſingularité n'eſt pas tout-a-fait ſans exemple dans les bâtimens antiques, puiſqu'on a trouvé des battans de portes ſemblables, dans une des maiſons découvertes parmi les ruines d'Herculanum.

Les tombeaux dont on vient de parler tenoient un milieu, entre ceux qui étoient élevés ſur terre, & par là même plus expoſés à être fouillés, & ceux qui étoient vraiment creuſés dans le terrein même : on donnoit à ces derniers le nom d'*Ypogés* qui ſignifie *Souterrain*. Cette forme de ſépulture étoit la plus commune chez les Grecs ; parce que d'une part, elle étoit la moins diſpendieuſe, & que de l'autre elle rempliſſoit mieux l'objet d'aſſurer le repos des morts, & les effets dépoſés avec eux. De tels tombeaux plus ou moins grands, arrangés avec plus ou moins de précautions, rendus plus ou moins ſolides, diſtribués dans les campagnes, au voiſinage des ſentiers & des grands chemins, n'empêchoient pas la culture des terres. Ils devoient être oubliés bientôt après avoir été recouverts. De ſorte qu'il n'y avoit qu'un pur haſard, qui jamais put les faire découvrir. L'expérience nous montre en effet, qu'on en retrouve encore

encore un très-grand nombre, qui jamais ne furent ouverts. En voici un *Planche* XVIII. qui fut déterré en 1757 près de Capoue, dans un terrein où preſque chaque jour on en pourroit rencontrer d'à peu près ſemblables. M. le Chevalier Hamilton, inſtruit par un payſan de la découverte de ce tombeau, s'y tranſporta, & le fit ouvrir en ſa préſence. Le ſommet de ſa toîture étoit formé de ſix pierres butées les unes contre les autres, & recouvertes d'environ trois pieds de terre: trois de ces pierres étoient taillées de façon qu'elles engrainoient ſur les trois autres; un bourlet pratiqué à leur extrêmité ſupérieure, empêchoit l'eau de pénétrer dans l'intérieur de la chambre, dont elles faiſoient le plafond. Trois autres rangs de pierres très-épaiſſes, formoient les murs de cette chambre, & quelques dalles lui ſervoient de plancher.

Après avoir enlevé avec beaucoup de peine l'une des pierres du plafond, on deſcendit dans un eſpace de huit pieds de long ſur ſix de hauteur, & environ cinq de largeur: le milieu en étoit occupé par un ſquelette étendu ſur le pavé; ſes oſſemens furent bientôt réduits en poudre par le contact de l'air extérieur. Des rayons formés par des barres de fer très-bien conſervées, formoient autour de la tête de ce ſquelette un eſpece d'auréole, pareil à celui dont on entoure la tête des figures de Saints. A l'un de ſes côtés il y avoit deux épées de fer & deux petits chandeliers du même métal, près d'un vaſe de bronze, de très-belle conſervation. Il y avoit auſſi une *paſſoire* également de bronze, & à quelque diſtance

une *patere* ou coupe, dans laquelle étoit un de ces inſtrumens deſtinés aux ſacrifices, & connus ſous le nom de *Simpulum.* Il s'y trouva encore une *râpe* de cuivre & deux *œufs*, dont les *coques* parfaitement bien conſervées ſe réduiſirent cependant bientôt en pouſſiere : mais les vaſes d'argile placés aux pieds du mort, & pluſieurs autres de même matiere, ſuſpendus à des cloux le long du mur, étoient de la plus parfaite conſervation. Ces vaſes, avec tout ce qui fut trouvé avec eux, ſi l'on en excepte ce qui étoit en fer, ſont à préſent dans le *Muſæum Britannique.*

Si les oſſemens d'un cadavre, ſi des œufs mêmes, s'étoient maintenus pendant ſi long-tems dans ce tombeau, ſi des vaſes, d'une terre très-fragile, n'y avoient rien perdu de ce qu'ils étoient, quand on les y dépoſa, il eſt aiſé de juger ſi des pierres gravées, ſi des figures en bronze ou des médailles y euſſent ſouffert la moindre altération. On voit par cet exemple comment des petites ſtatues de métal, des agathes, des ornemens en or & en argent, des peintures ſur des vaſes d'argile, & des effets de toute eſpece, ſouvent d'une antiquité très-reculée, ont pu ſe conſerver juſqu'à nous.

Nous voyons dans Suétone, que dès le tems de Capys fondateur de Capoue, on mettoit déja des inſcriptions dans les tombeaux ſitués près de cette ville. (216) Nous ſommes aſſurés

(216) Suet. in Jul. Cæſ. *p.* 548. *Paucos ante menſes, quum in colonia Capua deducti lege Julia coloni ad extruendas villas ſepulchra vetuſtiſſima disjicerent, idque eo*

aſſurés d'un autre côté, par une Loi de Lycurgue, dont Plutarque

eo ſtudioſius facerent quod aliquantum vaſculorum operis antiqui ſcrutantes reperiebant, tabula ænea in monumento inquo dicebatur Capys conditor Capuæ ſepultus, inventa eſt, conſcripta literis verbiſque Grecis. Carthage & Corinthe, détruites 211 ans avant notre Ere, furent rétablies dans le même tems que Capoue, ruinée, ainſi que ces deux villes par les Romains, 65 ans avant elles. On trouva dans les tombeaux des anciens habitans de Corinthe, des vaſes de la même eſpece de ceux qu'on recherchoit avec tant d'attention, dans les tombeaux des anciens habitans de Capoue ; le paſſage de Strabon à ce ſujet mérite d'être rapporté ici. Πολὺν δὲ χρόνον ἐρήμη μείνασα ἡ Κόρινθος, ἀνελήφθη πάλιν ὑπὼ Καίσαρος τȣ̃ θεοῦ διὰ τὴν εὐφυΐαν, ἐποίκοις πέμψαντος τοῦ ἀπελευθερικοῦ γένοις πλείςοις· οἱ τὰ ἐρείπια κινοῦντες, καὶ τοὺς ταφοις, συνανασκάπτοντες, εὕρισκον ὀςρακίνων τορευμάτων πλήτη, πολλὰ δὲ καὶ χαλκώματα· ταυμάζοντες δὲ τὴν κατασκευὴν οὐδένα ταφον ἀσκευώρητον εἴασαν, ὥςτε εὐπορήσαντες τῶν τοιούτων· καὶ διατιθέμενοι πολλοῦ, Νεκροκορινθίων ἐπλήρωσαν τὴν Ρώμην· οὕτω γὰρ ἐκάλουν τὰ ἐκ τῶν τάφων ληφτέντα, καὶ μάλιςα τὰ ὀςράκινα. Καταρχαὶ, μὴν οὖν ἐτιμήθη σφόδρα ὁμοίως τοῖς χαλκώμασι τοῖς Κορινθιουργέσιν, εἶτ' ἐπαύσαντο τῆς σπουδῆς, ἐκ λιπόντων τῶν ὀςράκων, καὶ οὐδὲ κατορθουμένων τῶν πλείςων. *Sed Corinthus cum diù deſerta jacuiſſet, inſtaurata eſt à divo Cæſare propter loci opportunitatem, miſſis eò in coloniam libertinis plurimis. Hi cum rudera cæpiſſent moliri, ſimulque ſepulchra effodiſſent, teſtacea opera plurima, atque etiam ærea multa invenerunt : quorum admirati artificium, nullum ſepulchrum non effoderunt, magnaque id genus rerum copia potiti, iiſque magno divenditis, Romam impleverunt Necrocorinthiis : ſic enim appellabant quæ è ſepulchris erant ablata opera, maxime teſtacea : quæ cum initio in magno pretio, neque æreis Corinthiis operibus haberentur viliora, tandem ſtudium iis impendi deſitum eſt, cum deficerent teſtæ, & plæraque figlina non probarentur.* On voit par cet auteur, qu'on diſtinguoit dans ces vaſes d'argile, ceux qui pour la plupart ne plaiſoient pas, de ceux dont l'eſpece moins abondante commença bientôt à manquer. Ces derniers étoient des vaſes peints, ſans comparaiſon plus rares dans tous les temps, que ne le furent les vaſes ſur leſquels on ne trouve pas de peinture. Nous retrouvons journellement des uns & des autres dans les tombeaux. Dans celui que M. le Chevalier Hamilton fit ouvrir près de Capoue, il n'y avoit qu'un ſeul vaſe peint, mais il en contenoit onze qui ne l'étoient pas. Les choſes ſe retrouvent donc encore aujourd'hui, dans

 l'ordre

tarque fait mention, (217) qu'avant ce Légiſlateur l'uſage des inſcriptions dans les tombeaux étoit commun chez les Grecs. Le monument dont on vient de parler, tant par ſa forme, que par les choſes qu'il contenoit, & par l'endroit où il fut découvert, ſembleroit devoir s'annoncer par quelque endroit ; cependant, on n'y a trouvé ni inſcription, ni médailles, quoique la contume de placer les premieres dans les ſépultures, fut aſſurément antérieure au tems où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies : (218) mais comme il eſt certain que ce monument ne fut jamais ouvert, il paroit donc être d'un tems antérieur à Lycurgue & à Phi-

l'ordre où Strabon nous les repréſente au temps de Jules Céſar, ou peu après ſa mort, environ 44 ans avant notre Ere ; l'extrême rareté de ces vaſes à cette époque, ſe montre par la grandeur des prix qu'on y mettoit ; il faut donc qu'alors on n'en fit plus, ſans quoi ils n'euſſent pu être, ni ſi rares, ni ſi précieux qu'ils le devinrent : & l'art de les peindre eſt un de ceux qui s'étoient perdus, long-tems avant le commencement de l'Empire : la religion empêchant de les tirer des tombeaux, dans leſquels ils étoient depoſés, ce n'étoit que par quelque événement ſingulier, comme celui de la reſtauration de Corinthe & de Capoue qu'on pouvoit s'en procurer. Il s'en trouve peut-être à préſent un plus grand nombre, dans les collections du *Vatican* & du *Muſæum Britannique*, qu'il ne s'en trouvoit à Rome même, où ils étoient ſi fort recherchés, au tems dont écrivent Strabon & Suétone. J'aurai occaſion de parler ailleurs de ce ſujet intéreſſant pour l'hiſtoire de la peinture.

(217) Plutarch. *in Lycurg.*

(218) Lycurgue & Phidon d'Argos étoient de cette même famille des Héraclides, avec laquelle les Doriens s'établirent dans le Péloponeſe. Le marbre d'Arondel met le tems de Lycurgue à l'année 643 avant la date de celle où il fut fait, & Phidon à l'an 633 de cette même date. *Epoch.* XXVIII. & XXIX.

don

don d'Argos, qui furent contemporains l'un de l'autre ; on peut bien croire que ſi l'on y eut dépoſé des médailles, elles s'y feroient retrouvées tout au moins auſſi bien conſervées, que les vaſes en terre bien plus fragiles qu'elles. L'antiquité de ce tombeau, antérieure, même à l'époque où l'on put y dépoſer des médailles, & la parfaite conſervation des effets qu'il renfermoit, nous montrent la poſſibilité de retrouver encore des monumens du même genre, auſſi anciens que le ſiecle dans lequel les Grecs commencerent à frapper des monoies. Et celles qu'ils pourroient contenir, y feroient conſervées dans l'état où elles y auroient été placées, ſur-tout ſi elles étoient d'or ou d'argent ; car ces métaux ne ſouffrent aucune altération ni du tems, ni des terres dans leſquelles ils ſont renfermés.

On trouve d'anciennes monoies d'or & d'argent dont la conſervation eſt ſi grande, qu'elles paroiſſent ſortir de deſſous le coin. J'ai maintenant que j'écris ce-ci, ſept médailles Grecques devant moi : rien n'eſt à deſirer dans le relief de leur empreinte, le poliment que la percuſſion a donné au champ de ces médailles, eſt auſſi brillant que s'il ſortoit des mains de l'ouvrier. Il faut donc qu'elles ayent été enterrées dans le tems même où elles furent frappées, & que jamais elles n'ayent circulé ; ſans quoi le frottement leur eut néceſſairement fait eſſuyer quelque altération. Tous les pays dans leſquels on frappa des monoies, ayant d'ordinaire été très-peuplés, durent enterrer preſque chaque jour des morts

& des

& des monoies avec eux. Ainſi nous voyons comment quelques-unes ces monoies toutes neuves, ont pu paſſer des mains des artiſtes qui les firent, dans les tombeaux où on les enfouit, & où l'on vient de montrer quelles ont du ſe conſerver comme elles le ſont. Ce-ci rend raiſon de la merveilleuſe conſervation de quelques anciennes médailles : il paroit même qu'on en réſervoit tout exprès pour les dépoſer dans les tombeaux, ou du moins qu'on choiſiſſoit les moins endommagées pour cet effet. C'eſt ſans doute une des raiſons pour leſquelles il nous en reſte une ſi grande quantité d'abſolument parfaites. (219)

Dans l'immenſe quantité de tombeaux répandus partout, & garantis par la terre qui les recouvre, de toutes recherches, le haſard en fait quelquefois trouver des tems, dont les médailles ſe ſont épuiſées, par les découvertes faites dans ceux où l'on ne les recueilloit pas, ou même des ſiecles dont on n'eſt pas encore parvenu à déterrer les tombeaux. Il arrive de-là, que de tems à autre on rencontre des médailles qui n'ont jamais été vues. (220) Il s'en trouve auſſi dont les

(219) Si toutes les médailles ne ſont pas à peu près également conſervées, c'eſt que quelques-unes d'entr'elles, quelquefois roulées pendant long-tems dans les terres, & emportées loin des tombeaux où d'abord on les avoit miſes, n'ont été retrouvées que quand on a retourné ces terres avec des inſtrumens de fer, qui ſouvent ont touché les médailles, même en aidant à les découvrir. C'eſt ordinairement le peu de ſoin qu'en ont les payſans, dans les mains de qui le haſard les fait tomber, qui occaſionne l'altération qu'on y obſerve.

(220) La plus ou moins grande quantité de certaines eſpeces de médailles, dépend

les auteurs ont parlé, & qui ſe ſont perdues, d'où quelques-uns ont jugé qu'elles n'ont jamais exiſté. Quelques-unes de celles dont parle Goltzius ſont dans ce cas. On l'a ſoupçonné d'avoir gravé des médailles inconnues aux plus grandes collections, mais la terre ou les tombeaux ont reſtitué depuis beaucoup de ces médailles, & juſtifié cet auteur.

En conſidérant l'étonnante quantité de villes floriſſantes dont la Grèce, toutes ſes iſles, l'Aſie mineure, la Thrace, la Sicile & la grande Grèce étoient couvertes, on ne pourra douter que leur population ne montât au moins à vingt millions d'habitans; car quelques-unes de ces villes entretinrent ſeules des armées très-conſidérables, & ſoutinrent pendant long-tems des guerres très-importantes. Chacun de ces hommes, dont le nombre ſe renouvelloit à peu près trois fois dans un ſiecle, ayant été enterré avec un plus ou moins grand nombre de monoies, ſuivant un uſage religieux, ſcrupuleuſement obſervé durant une longue ſuite de ſiecles, la maſſe de ces monoies enfouies ſans retour, dans les ſépul-

dépend de la quantité des tombeaux conſtruits dans les temps où elles furent frappées, & qui ſe découvrent quelquefois. Il n'y a pas 25 ans, que les anciennes Proſerpines de Syracuſe ne ſe voyoient guere que dans la collection des Farneſes, & dans celle du Baron Stoch: elles ſont maintenant devenues très-communes, au moyen d'un dépôt trouvé en Sicile, dans un tombeau où il y en avoit plus de ſix cents, ſans compter celles qui ont été découvertes depuis dans les endroits voiſins. Les haſards qui les ont rendues, comme toutes les autres, nous apprennent que nous ne devons pas déſeſpérer de retrouver avec le tems, la plus grande partie de celles qui n'exiſtent pas encore pour nous, car elles peuvent être renfermées dans les tombeaux qui n'ont pas encore été reconnus.

tures de ceux qui les avoient poffédées, dut être prodigieufe. On trouve dans cet ufage deftructif la raifon pour laquelle les métaux précieux furent fouvent en Grèce d'une extrême rareté ; & celle pour laquelle on frappa dans quelques villes une immenfe quantité de coins différens : car lorfque les monoies qu'on avoit frappées dans ces coins, étoient abforbées dans les tombeaux, il falloit bien fuppléer à leur défaut en en fabriquant de nouvelles.

Toutes les anciennes monnoies enterrées journellement & peu à peu, ne retournant jamais dans la circulation, il devint impoffible d'en faire des collections. (221) Il eft peut-être plus aifé d'en ramaffer à préfent un très-grand nombre, qu'il ne le fut en aucun tems des anciens, à prendre depuis Phidon d'Argos, qui frappa les premieres monoies 895 ans avant notre Ere, jufqu'à Conftantin, qui mourut dans l'an 337, ce qui embraffe la durée de 1202 années.

(221) Augufte, dans fes amufemens, diftribua quelquefois à fes amis des pieces de différens coins, & même des monoies anciennes des Rois ou des pays étrangers. Suétone en rapportant ce fait, nous montre affez qu'Augufte donnoit ces pieces, plutôt comme des chofes fingulieres & inutiles, que comme des chofes précieufes ou recherchées. Cela ne montre pas qu'on en fit des collections, & fi jamais il s'en étoit trouvé quelques-unes, elles ne prouveroient pas que les anciens euffent fait de ces fortes de recueils, mais feulement qu'on en auroit recouvert quelqu'un fait dans les tems modernes, caché, & dans la fuite oublié par des circonftances inconnues, & retrouvé par un effet du hafard, qui a fouvent fait découvrir des dépôts de toute efpece.



CHAPITRE II.

De l'uſage qu'on doit faire de la forme des lettres, pour connoître l'antiquité des monumens : erreurs qui peuvent réſulter de cet uſage, &c.

PAR une ſuite de cet eſprit des arts des anciens, que nous avons montré avoir fait conſerver les formes des monoies primitives, dans celles des tems poſtérieurs, ceux qui préſidoient au monoyage y firent ſouvent employer des caracteres, dont l'uſage avoit ceſſé quelquefois pluſieurs ſiecles avant eux. Nous avons des preuves aſſurées de ce fait,

dans une médaille d'Alexandre le Grand, dont la légende est avec des caracteres pareils à ceux qu'employoient les Etrusques, (1) quoiqu'assurément ces caracteres ne fussent pas ceux des Grecs au tems de ce Prince, & quoiqu'il soit encore plus certain que la médaille où ils sont empreints ne puisse avoir été frappée en Etrurie. C'est ainsi que la coutume d'écrire de la droite à la gauche, avoit certainement cessé plusieurs siecles avant les Empereurs Romains, dans les médailles desquels on ne laisse pas cependant d'observer l'emploi de cet ancien usage : (2) il y en a même

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions, *T.* XXVII. *p.* 597. Cette médaille, unique jusqu'à présent, étoit en Italie où je l'ai vue en 1 56 : elle y a été achetée par Mr. l'Abbé Barthelemi pour le Cabinet du Roi, dans lequel elle est maintenant.

(2) Voyez entr'autres la médaille Grecque de *Domitia* avec la tête de *Domitien* au revers. *Melang. de diverses médaill. &c. du Cabinet de Mr. Pellerin, T.* II. *Planche* XXVI. N° 11. On croit que cette médaille a été frappée en Thessalie : cette belle province fut d'abord possédée par les Pélasgues, c'est-à-dire par les plus anciens habitans de la Grece. Ils y fonderent la ville d'*Argos* près du fleuve Pénée. (Strab. *lib.* ix.) C'est elle à qui Homere donne le nom de *Pélasgique*. Iliad. *lib.* ii. *v.* 681.

Νῦν δ' αὐτοὺς ὅσσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον

Nunc vero ipsos quicumque Pelasgicum Argos *habitant.*

Ses peuples semblent avoir toujours conservé, ou du moins avoir renouvellé, au tems de Domitien, la maniere d'écrire des plus anciens tems de l'écriture Grecque. Cette maniere me paroît venir des Pélasgues, comme j'aurai occasion de le montrer dans la suite : c'étoit aussi celle des Egyptiens au tems d'Hérodote, où certainement elle n'étoit plus en usage. Ελληνες μὲν, ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν ἐπὶ τὰ δεξιὰ φέροντες τὴν χεῖρα, Αἰγύπτιοι δὲ, ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριστερά.
Græci

même quelques-unes dont les lettres vont de gauche à droite, & ensuite de droite à gauche, (3) c'est ce qu'on appeloit écrire en *Boustrophedon*; cette maniere d'écrire étoit tellement antérieure à la 83ᵉ Olympiade, vers laquelle Hérodote publia son histoire, qu'il se crut obligé d'en expliquer la forme aux Grecs mêmes pour lesquels il écrivoit. (4) Les fameuses colonnes d'Hérode Atticus, maintenant conservées dans le *Musæum* de *Portici*, sont encore une preuve du goût qu'eurent les anciens de rappeler les usages des tems qui les avoient précédés; car quoique faites vers le milieu du second siecle de notre Ere, on y reconnoît les caracteres employés dans l'Attique, plus de 700 ans avant cette époque.

Ces exemples en nous montrant que les formes des lettres employées dans les médailles & les pierres de toute espece, peuvent nous tromper sur les tems où elles furent gravées, nous assurent que l'autorité qu'on tireroit de ces formes, ne peut déterminer avec certitude le tems où les monumens ont été faits. Cependant, la nature de ces monumens, leur objet, mais surtout la maniere dont ils sont travaillés, peuvent

Græci litteras scribunt et calculis computant, a sinistro in déxtrum manum ferentes; *Ægyptii a dextro in sinistrum.* Ce sont les lettres qu'Hérodote appele *populaires*, δημοτικὰ, que les Egytiens écrivoient ainsi, & ils disoient que les Grecs faisoient à droite ce qu'ils faisoient à gauche. On verra dans la suite les raisons de ces différentes pratiques.

(3) Popul. & Reg. *Num. vet.* Franc. Neuman. *p.* 222.

(4) Herodot. *lib.* ii. *cap.* xxxvi. *p.* 103. Voyez la fin de la *note* 1.

donner aux lettres qui les accompagnent une autorité, d'autant plus aſſurée, que le concours de tant de circonſtances ne peut être un effet du haſard ou du caprice. Il n'y a que les cas où ces monumens auroient été reſtitués, qui pourroit avoir reproduit ce concours de circonſtances ; alors même celles qui ſe tirent de l'art ſe trouveroient difficilement dans des copies ; mais ſi elles s'y rencontroient, l'exactitude qu'elles ſuppoſent, rendant ces copies équivalentes aux originaux qu'elles auroient eu pour modeles, on pourroit juger par ces copies mêmes des tems où furent faits ces originaux, comme s'ils exiſtoient encore. Nous jugeons ainſi de la forme des anciennes lettres Attiques, par celle des lettres gravées ſur les colonnes d'Hérode Atticus, comme nous pourrions le faire, ſi les modeles qu'elles imitent s'étoient conſervés.

L'embarras occaſionné par l'emploi des caracteres, dans des tems où ils n'étoient plus en uſage, n'a juſqu'à préſent cauſé que des mépriſes, ou faciles à corriger, ou de trop peu d'importance pour mériter de l'être. Il n'en eſt pas ainſi du jugement haſardé ſur le tems auquel on doit attribuer les formes de quelques caracteres de l'écriture ; car le commencement de ce tems une fois fixé, tous les monumens où ces formes ſe trouvent, ne peuvent lui être antérieur. Mais ſi la date en eſt fauſſe, il en doit réſulter des erreurs d'autant plus importantes, que c'eſt malheureuſement aux époques de l'hiſtoire des Arts, qu'on a d'ordinaire employé cette méthode de juger

juger des tems où les monumens ont été faits. Elle a jetté une telle confusion dans cette histoire, qu'il est presqu'impossible d'en suivre le cours, & par conséquent de mesurer les progrès des Arts. On arrêteroit les inconséquences qui résultent de cette maniere de juger, on en préviendroit de nouvelles, s'il étoit possible d'avoir une suite de monumens capables de nous montrer la marche de l'ancienne écriture ; car dès-lors, au lieu d'être obligé, comme on l'a été jusqu'ici, de s'en rapporter à la décision de quelques Savans, chacun pourroit se décider par lui-même, & sans doute que l'autorité de ces monumens authentiques seroit préférée à celle d'un petit nombre de gens, parmi lesquels il seroit difficile d'en trouver deux du même sentiment. C'est pour arriver si je puis à cet objet, que j'ai fait les recherches dont je donne ici le résultat. En le soumettant au jugement de ceux qui connoissent les tentatives inutiles faites sur cette importante matiere, les difficultés qu'elle porte avec elle, & la nécessité qu'il y auroit de les éclaircir, je ne me propose que de les mettre à portée de juger par leurs yeux, & de cesser de voir par ceux des autres.

Au lieu d'employer ici la méthode des antiquaires, qui d'ordinaire remontent aux tems les plus anciens, pour descendre ensuite aux tems les plus modernes, je me servirai de la méthode des Géometres : par les choses connues ils vont à la connoissance de celles qui ne le sont pas, & comme eux, pour parvenir à connoître les tems les plus éloignés, je commencerai

mencerai par les tems les plus voifins de nous, & par confé-quent les plus faciles à connoître.

Depuis le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand, jufqu'au regne des premiers Empereurs Romains, l'écriture Grecque n'effuya aucune variation importante. Si quelque-fois elle ne rejeta pas les formes de quelques lettres très-anciennes, au moins elle n'en admit pas de nouvelles. La comparaifon des médailles de ce Prince & de fes fucceffeurs, avec celles de Gélon, qui régna dans Syracufe vers la 72e. Olympiade, nous montre qu'à cette époque, l'écriture étoit fixée, & toutes les lettres Ioniques admifes prefque par-tout, quoiqu'elles ne le fuffent pas encore dans Athenes : elles y furent reçues dans la 94e. Olympiade, fous l'Archontat d'Euclides, (5) 403 ans avant notre Ere.

De toutes les Infcriptions Grecques parvenues jufqu'à nous depuis la 70e Olympiade, la plus importante eft celle qui eft connue fous le nom de *Marbre d'Arondel.* Dans fon état préfent, elle contient une fuite d'époques depuis Cécrops, premier Roi d'Athenes, jufqu'au tems où Calliftrate fut Ar-chonte de cette ville célebre. C'eft l'année même de la naiffance d'Alexandre le Grand, la feconde de la 106e Olympiade, & la 355e. avant notre Ere. Les deux lignes qui fuivent cette date, font tellement altérées par le tems,

(5) Suidas *in fam.* Τοὺς δ' Ἀθηναίους ἔπεισε χρῆθαι τῶν ἰώνων γράμμασιν Ἀρχῖνους Ἀρχίνου ὁ Ἀθηναιου, ἐπὶ Ἄρχοντος Εὐκλείδου. *Athenienfibus vero fub Archonte Euclide, autor fuit Archinous Archinoi filius Athenienfis, ut Ionum literis uterentur.*

qu'elles

qu'elles ne peuvent être reftituées avec certitude; nous fommes néanmoins certains qu'il y manque un efpace de 90 années: ce manquement ne vient pas du marbre, comme j'ai cru avoir lieu de le remarquer, mais de ce que les lettres en font entiérement effacées. Ce précieux monument eft de l'an 265 avant la naiffance de J. C. On ne peut affurer où il a été trouvé, mais on a raifon de croire qu'il vient de l'ifle de Paros, d'où il fut apporté à Smyrne avec d'autres marbres antiques, raffemblés par ordre de M. de Peirefc, l'un des hommes de fon tems les plus capables d'en connoître le mérite. On dit qu'il avoit laiffé plus de cent manufcrits: moins curieux que lui, fes héritiers brûlerent tous fes papiers, & s'en chaufferent à ce qu'on affuroit pendant un hyver entier. (6) De tels gens, après la mort de leur parent, n'eurent garde de retirer les marbres qu'il avoit fait recueillir dans le Levant; ils furent vendus aux agens du fameux Comte Thomas Arondel, portés à Londres en 1626, & depofés dans fes jardins fitués au bord de la Tamife. Selden, en les publiant, leur donna le nom de leur poffeffeur, qu'à préfent ils partagent avec l'Académie d'Oxford, à laquelle ils appartiennent. C'eft par une efpece de miracle qu'ils fe font confervés, car on m'a affuré que durant les guerres civiles, qui dans le dernier fiecle agiterent l'Angleterre, ces marbres furent diffipés;

(6) *Voyage au Levant,* par Mr. de Tournefort. *T.* I *p.* 2.

quelques-uns

quelques-uns furent même employés dans les murs d'une brasserie d'où on les a retirés.

Lydiat & Prideaux, après Selden, ont écrit de savans commentaires sur la Chronique du marbre d'Arondel; mais il a toujours manqué à leurs explications la forme du monument qui en faisoit l'objet, & celle des caracteres dans lesquels il est écrit, avec les détails des traces des lettres effacées, dont quelques parties existent encore. Une telle maniere de présenter cette inscription, eut mis toutes les Nations en état de juger des corrections qu'on y a faites, & de celles qu'on y pourroit ajouter. J'ai vu ce monument, sans avoir eu le tems de le copier; j'y remarquai seulement que les dates en sont marquées par les lettres initiales du nom que les Grecs donnoient aux nombres qu'elles exprimoient. Cependant, au tems où l'on grava cette inscription, on employoit des lettres numérales, auxquelles on avoit donné depuis long-tems la valeur des nombres. Cette maniere étant plus nouvelle que celle dont on s'est servi dans le marbre d'Arondel, fait reconnoître dans l'emploi de celle-ci l'attachement des Athéniens à leurs anciens usages. Cette circonstance jointe à ce que la Chronologie de ce monument est réglée par celle d'Athenes, me persuade qu'elle fut écrite par un Athénien, comme le nom du Magistrat de Paros qu'on y observe prouve, ainsi que l'ont dit ses savans commentateurs, qu'elle fut faite dans l'isle de ce nom, ce qui lui a fait donner par quelques-uns celui de *Marbre* ou de *Chronique de Paros*.

M. Freret,

M. Freret, dont les mémoires font tant d'honeur à ceux de l'Académie des Infcriptions, & qui connoiffoit fi bien tous les défauts de nos chronologies, penfoit que l'autorité du marbre d'Arondel, au moins égale à toutes autres, (7) leur étoit même fupérieure, en ce qui regarde les tems qui précéderent la guerre de Troye. Appuyé de l'autorité d'un écrivain fi profond, j'emploîrai ici par préférence les dates de cette chronologie, fur-tout quand elle n'a fouffert d'autre reftitution, que celle où les traces des anciennes lettres ont conduit les favans qui les ont interprétées.

Dans un voyage fait en 1729 & 1730, M. l'Abbé Fourmont découvrit en Laconie un grand nombre d'infcriptions antiques; il en a donné quelques-unes dans les Mémoires de l'Académie (8) dont il étoit membre. Dans le deffein où je

(7) Mémoires de l'Académ. des Infcript. *T.* XXVI. *p.* 166.

(8) Mémoires de l'*Acad. des Infcript.* *T.* XV. XVI. & XXXIII. M. l'Abbé Fourmont n'ayant pas eu le loifir d'écrire ce qu'il penfoit, fur le grand nombre d'infcriptions qu'il avoit recueillies en Grèce, ne put les publier comme il s'étoit propofé de le faire. Après fa mort, elles furent remifes dans la Bibliotheque du Roi. Perfonne n'ayant entrepris de les mettre en ordre, ou voulu prendre la peine de les traduire, & de faire les differtations dont elles devroient être accompagnées pour être rendues publiques, on a jugé qu'il feroit inutile de les faire imprimer dans l'état où elles font. Plufieurs volumes d'infcriptions écrites dans une langue entendue de peu de monde, & fouvent dans des caracteres peu familiers à la plupart des Savans mêmes, euffent trouvé peu d'acheteurs, & peut-être peu de lecteurs: la dépenfe à faire pour donner une édition de ces monumens, femble avoir encore contribué à la retarder. Cette raifon apportée par Mr. le Comte de Caylus, (Reçueil. d'Antiq. *T.* I.) ayant

je suis d'employer plusieurs de ces inscriptions, il est nécef-

ayant semblé peu naturelle à quelques personnes très-éclairées, elles en ont conclu que l'on avoit en France des soupçons, sur l'authenticité de ces monumens : mais si cela étoit, M. de Caylus même ne s'en fût pas servi ; les savans auteurs de la *Paléographie* ne les eussent pas employés, & Mr. l'Abbé Barthélemy n'eût jamais écrit l'excellente dissertation qu'il a donnée dans les Mémoires de l'Académie, sur le Catalogue des Prêtresses d'Amycle : l'Académie n'eût pas reçu cette dissertation, elle n'eût pas publié celles de M. l'Abbé Fourmont, si elle eût eu des soupçons sur les inscriptions qu'il rapporte; elle ne les eût pas adoptées & autorisées, dans un tems où elle réunissoit tant de véritables Savans. Tels furent entr'autres Mr. Freret, M. Burette, Mr. Sevin & Mr. Fourmont l'aîné, dont l'érudition étoit aussi étendue qu'elle peut l'être. Les écrits de Mr. Freret sur la Chronologie, ceux de M. Burette sur la Musique des anciens, ceux de M. Sevin sur différens sujets, enfin ceux de Mr. Fourmont, montrent combien ils étoient profondément versés dans la connoissance de la langue Grecque, & dans tout ce qui peut y avoir rapport. Est-il croyable que de tels hommes eussent donné leur approbation à des inscriptions supposées, & que M. l'Abbé Barthélemy, qui en a tant vues par lui-même en Italie & ailleurs, qui les a examinées avec tant de soin, qui a d'ailleurs & de si grandes connoissances, & une si grande pratique des médailles, eût pu être trompé sur un sujet de cette nature ? On dit, pour appuyer les soupçons qu'on a de la fidélité de Mr. l'Abbé Fourmont, qu'on ne montre pas ses manuscrits à la Bibliotheque du Roi ; mais c'est une erreur : on les a communiquées aux Bénédictins qui ont composé la nouvelle Paléographie ; à Mr. l'Abbé Barthélemy ; à Mr. le Comte de Caylus ; & s'il n'est pas aussi facile de les voir, qu'il l'est de voir les autres livres de la Bibliotheque du Roi, c'est qu'étant conservées parmi les manuscrits, on ne peut les communiquer qu'avec les précautions qu'exige la garde de ces précieux dépôts. Les objections que nous venons de rapporter, nous paroissent étrangeres aux monumens dont nous parlons, car la maniere dont on les voit, & les raisons qui peuvent en avoir retardé la publication, pourroient être mauvaises, sans que pour cela les monumens cessassent d'être antiques : ainsi l'on n'en peut rien conclure contre leur authenticité. Il en est d'autres, qu'on tire des monumens mêmes, & auxquelles nous répondrons dans la suite de ces notes.

faire

ſaire pour leur intelligence de faire connoître ici la ville & le pays d'où elles ont été tirées, & où elles ſont encore.

La Laconie eſt cette partie de la Grèce qu'habiterent autrefois les Lacédémoniens. Elle eſt ſituée dans le Péloponeſe; Sparte en étoit la capitale. A vingt ſtades de cette ville, ſuivant Polybe, (9) en tirant au midi, on trouvoit celle d'Amycle autrefois très-floriſſante, mais qui détruite par les Doriens, n'étoit plus qu'une eſpece de bourg au tems de Pauſanias. (10) Cependant elle avoit encore alors un temple fameux conſacré à Apollon. On y voyoit la ſtatue de ce Dieu haute de trente coudées, ou quarante-cinq pieds. Cette ſtatue " étoit d'un goût très-ancien, car à la réſerve du viſage " des mains & des pieds, elle reſſembloit à une colonne " d'airain. Elle avoit un caſque ſur la tête; d'une main " elle tenoit une lance, de l'autre elle portoit un arc." Sa baſe élevée en forme d'autel, ſervoit de tombeau au jeune Hyacinthe, fils d'Amyclas fondateur & Roi d'Amycle. Le temple le plus renomé de cette ville portant le nom d'*Amycleum*, que lui donnent Strabon (11) & Pauſanias, (12) & le

(9) Polyb. *lib.* v. *p.* 367.

(10) Pauſan. *lib.* iii. *p.* 258.

(11) Strab. *lib.* vi. *p.* 278. *Συνέκειτο μὲν δὴ τοῖς Υακινθίνοις ἐν τῷ* ΑΜΥΚΑΙΩ *συντελουμένου τοῦ ἀγῶνος. Compoſitum fuit ludis Hyacinthiis in AMYCLEO commiſſis.*

(12) Pauſan. *lib.* iii. *p.* 255. Cet auteur rapporte que Polyclete fit une ſtatue de Vénus, qu'on appeloit *ad Amyclæum* *παρὰ* Ἀμυκλαίῳ, parce qu'elle étoit placée dans l'*Amyclée* ou dans le temple d'Apollon. Cet édifice portoit le nom de ſon fondateur, comme l'*Académie* d'Athenes portoit le nom d'*Académus*, à qui ſon terrein avoit appartenu. Pauſan. *lib.* i. *p.* 71.

Dieu qu'on y révéroit ayant pris de lui la dénomination d'*Amycléen*, le fils du fondateur même d'Amyclé y étant enterré, on peut être aſſuré qu'Amyclas même fonda cet édifice auquel il donna ſon nom : ainſi, ſa fondation ne paroit pas remonter juſqu'au tems de Lacédémon pere d'Amyclas : ce fait étoit très-important à déterminer, relativement à ce que nous dirons dans la ſuite.

Le temple d'Amycle, étoit devenu très-célébre quand Hèrcule arriva dans le Péloponeſe ; car ce Héros vint y offrir un ſacrifice. (13) Sa célébrité continua dans les tems ſuivans : avant la 59e. Olympiade, dans laquelle finit la puiſſance de Créſus Roi de Lydie, les Lacédémoniens acheterent de lui l'or néceſſaire à dorer le viſage de la ſtatue d'Apollon Amycléen : (14) ce fut alors que Batyclès de Magnéſie, avec d'autres artiſtes du même pays, firent le magnifique trône de marbre, devant lequel étoit cette ſtatue. (15) Cet

(13) Eutat. Iliad. B. *p.* 293. Edit. Rom.

(14) Athen. Deipnoſ. *lib.* vi. *p.* 232. Λακεδαιμόνοι χρυσῶσαι βουλόμένοι τὸ πρόσωπον τοῦ ἐν Ἀμύκλαις Ἀπόλλωνος, καὶ οὐχ εὑρίσμοντες ἐν τῇ Ἑλλάδι χρυσίον, πέμψαντες εἰς θεοῦ, επηρώτων τὸν θεὸν παρ' οὗ χρυσίον πρίαιντο. ὁ δὲ αὐτοῖς ἀνεῖλε παρὰ Κροίσου τοῦ Λυδοῦ, πορέυθεντας ὠνεῖσθαι παρ' ἐκείνου· καὶ οἱ πορευθέντες παρὰ χροίσου ὠνήσαντο. *Lacedæmonii, cum Apollinis Amyclæi faciem inaurare decreviſſent, nec aurum in Græcia reperiretur, ad oraculum legatos miſerunt, Deum interrogaturos a quo aurum emerent : cum autem reſpondiſſet, ut a Cræſo Lydio peterent, eo profectos ac mercatos fuiſſe.*

(15) Pauſanias. *lib.* iii. *p.* 155, 156 & 157. Le monument dont parle Pauſanias, fut un des plus grands & des plus beaux ouvrages de la ſculpture des Grecs. Par l'époque que j'en dônne ici, on voit qu'il fut exécuté dans

Cet ouvrage, dont Pausanias nous a laissé l'intéressante description, étoit un chef-d'œuvre de l'art. Sa grandeur, proportionnée

dans le tems du regne de Crésus, dont la durée fut de 15 ans, & finit dans la 58ᵉ Olympiade : ainsi, cet ouvrage peut avoir été fait vers la 55ᵉ Olympiade, dans un tems où tous ceux qui ont écrit sur l'Art des anciens prétendent qu'il étoit encore dans son enfance. On en peut juger par le passage de Pausanias, trop long pour le rapporter ici en original, & que pour cette raison je donne en suivant la traduction qu'en a faite Mr. l'Abbé Gédyon.

" Mais une antiquité très-curieuse, c'est le trône d'Amyclée fait par un Ou-
" vrier de Magnesie qui se nommoit Bathyclès ; & non-seulement le trône est
" de lui, mais tout l'ouvrage & les accompagnemens, les Graces, la statue de
" Diane Leucophryné, tout est de la façon de cet ouvrier. Sous quel maître
" il avoit appris son art, & en quel tems il florissoit, je n'en dirai rien. Quant
" à l'ouvrage, je l'ai vu, ainsi j'en puis rendre compte. Les Graces & les
" Heures, au nombre de deux les unes & les autres, soutiennent ce trône par-
" devant & par-derriere. Sur la gauche Bathyclès a représenté Echidné avec
" Typhon, & sur la droite des Tritons. Je ne prétends pas faire un détail
" exact de tout ce que l'on voit gravé sur ce siége, le récit en deviendroit en-
" nuyeux : pour abréger donc, voici ce qui m'a paru de plus remarquable.

" Dans un endroit Jupiter & Neptune enlevent Taïgete fille d'Atlas &
" Alcyone sa sœur ; Atlas y tient aussi sa place. Dans un autre vous voyez
" le combat d'Hercule avec Cycnus, & le combat des Centaures chez
" Pholus : ici c'est Thésée qui combat le Minotaure ; mais pourquoi il traîne
" le Minotaure enchaîné & encore vivant, c'est ce que je ne sais pas ; là
" c'est une danse de Phéaciens & Demodocus qui chante. Ces bas-reliefs
" vous représentent une infinité d'objets tout-à-la-fois ; Persée coupe la tête à
" Méduse, Hercule terrasse le géant Thurius, Tyndare combat contre Eu-
" rytus, Castor & Pollux enlevent les filles de Leucippe, Bacchus tout jeune
" est porté au Ciel par Mercure, Minerve introduit Hercule dans l'assemblée
" des Dieux, il y est reçu, & prend possession du séjour des bienheureux,
" Pélée met son fils Achille entre les mains de Chiron, qui en effet l'éleva &
" fut dit-on son précepteur, Céphale est enlevé par l'Aurore à cause de sa
" beauté, les Dieux honorent de leur présence & de leurs bienfaits les noces
" d'Harmonie,

portionnée à celle du coloſſe auquel il ſervoit de trône, n'ayant pas permis de le tranſporter, ni même de le détruire entiérement,

“ d'Harmonie, Achille combat coutre Memnon, Hercule châtie Diomede Roi de Thrace, & tue de ſa main Neſſus auprès du fleuve Enenus ; Mercure amene les trois Déeſſes pour être jugées par le fils de Priam, Adraſte & Tydée terminent la querelle d'Amphiaraüs avec Lycurgue fils de Pronax ; Junon arrête ſes regards ſur Io fille d'Inachus déjà métamorphoſée en vache ; Minerve échappe à Vulcain qui la pourſuit, Hercule combat l'Hydre de la maniere dont on le raconte, & dans un autre endroit il traîne après lui le chien du Dieu des Enfers ; Anaxias & Mnaſinoüs paroiſſent montés ſur de ſuperbes courſiers, Megapenthe & Nicoſtrate tous deux fils de Ménélas ſont ſur le même cheval, Bellérophon abat à ſes pieds le monſtre de Lycie, Hercule chaſſe devant lui les bœufs de Gérion. Sur le rebord d'en haut on voit les fils de Tyndare à cheval, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; au-deſſous ce ſont des Sphinx, & au-deſſus des bêtes féroces : un léopard vient attaquer Caſtor, & une lionne veut ſe jetter ſur Pollux. Tout au haut Bathyclès a repréſenté une troupe de Magnéſiens qui danſent & ſe réjouiſſent ; ce ſont ceux qui lui avoient aidé à faire ce ſuperbe trône. Le dedans n'eſt pas moins travaillé, ni diverſifié : du côté droit où ſont les Tritons, le ſanglier de Calydon eſt pourſuivi par des chaſſeurs, Hercule tue les fils d'Actor, Calaïs & Zétès défendent Phinée contre les Harpies, Apollon & Diane percent Tityus de leurs fleches, Hercule meſure ſes forces contre le Centaure Oréüs, Théſée combat le Minotaure. Au côté gauche c'eſt encore Hercule qui lutte avec Achéloüs : là vous voyez auſſi ce que la fable nous apprend de Junon, qu'elle fut enchaînée par Vulcain ; plus loin c'eſt Acaſte qui célebre des jeux funebres en l'honeur de ſon pere, enſuite vous trouvez tout ce qu'Homere dans l'Odyſſée raconte de Ménélas & de Protée l'Egyptien. Dans un autre endroit Admete attele à ſon char un ſanglier & un lion ; dans un autre endroit enfin, ce ſont les Troyens qui ſont des funérailles à Hector.

“ Le milieu du trône eſt la place du Dieu ; à droite & à gauche il y a pluſieurs ſiéges un peu diſtans les uns des autres, mais celui du milieu eſt le plus ſpacieux de tous : c'eſt-là qu'eſt poſée la ſtatue du Dieu. Je ne

“ connois

entiérement, je ne doute pas qu'on n'en puiſſe encore retrouver les débris, dans les ruines du temple ſous leſquelles il reſte enterré : Mr. Fourmont déterra de ces ruines trois boucliers en pierre, ſur leſquels ſont écrits les noms de quelques anciens Rois de Lacédémone, avec d'autres inſcriptions plus curieuſes encore, dont nous parlerons dans la ſuite.

Le moins ancien de ces boucliers (16) eſt ſculpté ſur une pierre d'un gris obſcur, haute de 3 pieds 8 pouces, ſur 2 pieds 8 pouces de large, & de 6 pouces d'épaiſſeur. Des ſyllabes gravées dans les angles de cette pierre, forment le nom de *Lacédémone*, ou plutôt des *Lacédémoniens*, par l'ordre deſquels ce monument fut ſans doute conſacré dans le temple d'Apollon. Son inſcription montre qu'il fut érigé en l'honeur d'Archidamus, fils d'Agéſilaus Roi de Sparte, dont Plutarque nous a laiſſé la vie. Ce Prince perſuada Xénophon ſon ami, d'être le gouverneur de ſes enfans, ainſi Archidamus fut éleve de ce grand homme. La famille de ces Rois remontoit par Procles fils d'Ariſtodeme, juſqu'à Hercule, dont la *maſſue* occupe le milieu de ce monument

" connois perſonne qui en ait encore marqué la hauteur ; autant que j'en ai
" pu juger, elle eſt au moins de trente coudées. Ce n'eſt point Bathyclès
" qui l'a faite, car c'eſt une ſtatue d'un goût fort ancien & ſans art, qui à
" la réſerve du viſage, des mains & des pieds eſt toute ſemblable à une co-
" lonne d'airain : elle a la tête dans un caſque, & tient dans ſes mains une
" lance & un arc".

(16) Voyez ici la *Planche* XIX ; elle eſt copiée d'après celle qui ſe trouve dans le *Vol.* XVI. des Mémoires de l'Académie. *p.* 101.

ſur

fur lequel leur nom eft écrit. Archidamus y eft appelé *Laconien*, par les deux lettres Λ. Α. gravées aux deux extrêmités du bouclier, où eft placée cette infcription.

Archidamus ayant fuccédé à fon pere, régna pendant les 33 ans écoulés entre la 388e. & la 355e. année avant notre Ere : il fut tué près de Tarente, (17) qu'il étoit venu fecourir, vers la feconde année de la 106e. Olympiade, dans laquelle naquit Alexandre le Grand : ainfi ce monument ne peut être de beaucoup poftérieur à cette époque. Le nom d'Archidamus y eft écrit de droite à gauche, comme celui du Roi Philippe de Macédoine fon contemporain, l'eft fur quelques-unes de fes médailles. (18) Cependant, on écrivoit alors bien plus fréquemment de gauche à droite, ainfi que nous le pratiquons à préfent. On employoit auffi

(17) Paufan. *lib.* iii. *p.* 230. Le corps d'Archidamus fut privé de la fépulture, par un événement attribué à la colere d'Apollon, parce que ce Prince avoit contribué au pillage du temple de Delphes par les Etoliens. Plutarque, dans la vie d'Agis, nous apprend qu'Archidamus fut tué dans un combat contre les Meffapiens. Il paroit néanmoins qu'on lui érigea un *cœnotaphe* à Amyclé : c'eft je crois celui dont on voit ici la repréfentation. Une loi de Lycurgue ne permettoit les infcriptions fépulchrales que pour les femmes mortes en couche, ou pour ceux qui avoient été tués à la guerre. (Plutarch. in Lycurg *p.* 56.) *Ἐπιγράψαι δὲ τοὔνομα θάψαντας οὐκ ἐξῆν τοῦ νεκροῦ, πλὴν ἀνδρὸς ἐν πολέμῳ, καὶ γυναικὸς, ἱερῶς ἀποθανόντων.*) Archidamus étoit dans ce cas, & d'ailleurs il y eut peut-être une exception à la loi générale par rapport aux Rois ; car ils étoient toujours cenfés mourir au fervice de l'état.

(18) On peut voir une de ces médailles dans le Recueil de celles des Rois, de Mr. Pellerin. *Planche* I. *p.* 10.

l'*Epfilon*

l'*Epſilon* & le *Sigma*, ſous la forme qu'on leur donne conſtamment aujourd'hui : cela n'empêchoit pas qu'on ne donnat à ces lettres la forme ϵ & ⊏ ; ce qui ſe faiſoit auſſi, du moins à l'égard du premier de ces caracteres, au tems des premiers *Lagides*, comme on peut le voir ici (19) par la légende d'un beau médaillon en or, ſur lequel Ptolémée *Lagus* eſt repréſenté avec Bérénice ſa femme : on a mis au revers les têtes de Ptolémée *Philadelphe* & d'*Arſinoé* ſon épouſe, qui étoit auſſi ſa ſœur, ce qui leur fait donner dans la légende le nom de Dieux *Adelphes*. D'après l'inſpection de ces lettres ſur les médailles, ainſi que ſur les inſcriptions des tems voiſins d'Alexandre, on peut voir ſi quelques antiquaires de beaucoup de réputation ont eu raiſon d'aſſurer que ces lettres ne furent employées que peu avant les Empereurs Romains. Cette opinion nous réduiroit à juger que les médaillons des Ptolémées & le monument d'Archidamus ont été faits peu avant notre Ere, à laquelle ils ſont cependant antérieurs de pluſieurs ſiecles ; cette erreur tombe d'elle-même par les dates préciſes qu'on peut leur aſſigner : mais il n'en eſt pas ainſi de pluſieurs pierres gravées avec des lettres toutes ſemblables, car cette opinion les a fait regarder juſqu'à préſent comme étant poſtérieurs au tems de la Ré-

(19) Voyez ici le médaillon de la *Planche* XIX, où l'*Epſilon* eſt à la face ſous la forme du C avec un trait dans ſon milieu, & au revers ſous la forme maintenant uſitée.

publique Romaine, mais il eſt évident par ces lettres mêmes, que les graveurs, dont elles ſont l'ouvrage, peuvent avoir travaillé, ſoit vers les tems de Philippe & d'Archidamus, ſoit même, comme nous le ferons voir dans la ſuite, pluſieurs ſiecles avant ces Princes. (20)

Le

(20) Le Baron Spanheim, Spon, le Pere Montfaucon, le Pere Corſini, & en dernier lieu Mr. Winckelmann ont ſoutenu cette opinion, maintenant détruite par les monumens les plus authentiques; car tel eſt inconteſtablement le médaillon de Ptolémée *Philadelphe*. Mr. le Prince de Torremuzza a d'ailleurs prouvé que cette forme de lettres fut employée en Sicile, plus de trois ſiecles avant le tems où ces Savans prétendent qu'elle fut en uſage. (*Veter. Panormit. Inſcript. p.* 232.) Leur ſentiment réduit toutes les pierres gravées où l'*Epſilon* ſe lit ſous la figure de l'Є, à des tems voiſins de ceux des Empereurs; mais étant démontré qu'ils peuvent être antérieurs de pluſieurs ſiecles à ces époques, il réſulte delà, que l'on peut déterminer d'une maniere moins fautive les tems vers leſquelles ces pierres ont été gravées, & ceux où vécurent les graveurs dont elles portent les noms. Ces époques ſont très-importantes à connoître, puiſque ce ſont celles de l'hiſtoire de l'Art, ainſi que je le ferai voir dans la ſuite.

Alexandre le Grand naquit dans l'année où mourut Archidamus, cette année fut la premiere du regne d'Agis à Lacédémone. Agathocles, tyran de Syracuſe, mourut 56 ans après cette époque. L'écriture, en ce court eſpace de tems, ne peut avoir eſſuyé de changemens. Nicétas, qui ſe rendit maitre de Syracuſe après Agathocles, fut contemporain de Phintias Prince d'Agrigente. (Diodor. *lib.* xxiv.) Ce dernier, après avoir détruit les maiſons & les murs de Géla, tranſporta ſes habitans dans une nouvelle ville préparée pour eux, & à laquelle il donna ſon nom. (Diod. *lib.* xxii. *Κτίζει δὲ Φιντίας πόλιν, ὀνομάσας αὐτὴν Φιντιάδα, Γελωοῦς, ἀνασάτους ὄτας, οἰκίσας ἐν αὐτῇ—καθαιρῶν γὰρ τὰ τείχη καὶ τὰς οἰκίας, καὶ τοὺς λαοὺς τῆς* Γέλας *εἰς τὴν Φιντιάδα μετήνεγκε.*) Après cette ruine totale, Géla ayant changé de nom, ou plutôt n'exiſtant plus, ne put ériger aucun monument ſous cet ancien nom; ainſi, toutes les inſcriptions qui

le

Le marbre apporté de l'isle de Délos par Milord Sandwich,

le portent furent nécessairement faites avant sa destruction, & par conséquent dans un tems très-voisin de celui où l'on fit celle d'Archidamus, dont elles ne peuvent s'éloigner de plus de 56 ans. Il existe en Sicile un *Pséphisme* ou *Décret* des Géléens, gravé sur un marbre qui se voit à Léocate où il a été trouvé. Ce Décret " loue Heraclides fils de Zopyre & lui décerne une couronne " d'Olivier, pour avoir maintenu le bon ordre & la tranquillité dans le " Gymnase, pendant l'année qu'il en eut l'administration, & pour avoir fait " observer une bonne discipline aux jeunes gens & aux enfans élevés dans " cette école publique." Cette inscription supposant l'existence de Géla, doit être peu éloignée du tems où l'on fit celle d'Archidamus; elle pourroit encore l'avoir précédé, ou même avoir été érigée à la même époque. On y trouve le *Sigma* en forme de C, & l'*Epsilon* sous la figure de l'Є ; ces deux caracteres se voyent dans le mot ΔЄΥΤЄΡΑC *semestris*, à la quatrieme ligne du marbre de Géla, où le *Sigma* se trouve aussi sous la forme commune. (*Sicil. & adj. Insul. Veter. Inscript. nov. Collect.* Class. viii. N° 3. *p.* 78.) Cette inscription, ainsi que le médaillon de Ptolémée Philadelphe, prouve que peu après le tems d'Archidamus, ou dans ce tems même, ou même avant on employoit en Sicile la même forme de caracteres qu'on employa en Laconie sur le bouclier d'Archidamus, puisqu'on voit sur ce dernier le *Sigma* fait en Ⅽ & l'*Epsilon* fait en Є, comme sur le marbre Sicilien. Celui qu'a publié M. l'Abbé Fourmont, est donc tel qu'il doit être, s'il fut fait après la mort d'Archidamus. Cette vérité de fait étoit entiérement ignorée, quand il publia cette inscription ; on ne connoissoit pas alors celle de Géla & l'on n'avoit fait aucune attention à la forme de l'*Epsilon* du médaillon de Ptolémée Philadelphe; Spanheim même qui le fit graver, l'avoit si peu examiné, qu'il changea la forme de l'Є en celle d'E. *(De usu an præst. Num.* Differt. V. *p.* 406.) Dans la gravure de ce médaillon, & conserva l'opinion que cette forme eut dû détruire. Ainsi quand Mr. Fourmont donna l'inscription d'Archidamus, pour persuader aux antiquaires qu'elle étoit du tems de ce Prince, il eût fallu l'écrire suivant l'opinion qu'ils avoient sur cette lettres. M. Fourmont étoit si éloigné de penser que la forme de l'*Epsilon* & du *Sigma*, employés dans le monument qu'il publioit, put contredire l'opinion commune, & en introduire une toute contraire,

wich, aujourd'hui connu fous fon nom & publié par Mr. Taylor, eft de la fin de la CI^e^. l'Olympiade. (21) Il nous conferve

traire, qu'il n'a pas même penfé à faire quelque obfervation à ce fujet, dans le mémoire dont on trouve l'extrait dans ceux de l'Académie. Or, de ce qu'il n'a pas publié l'infcription d'Archidamus, fuivant la maniere dont on penfoit de fon tems qu'elle eût dû être écrite, pour appartenir à celui de ce Prince; de ce qu'il nous l'a donnée écrite comme elle doit l'être, & d'une maniere concordante avec quelques médailles & quelques autres infcriptions; de ce qu'il y a dans la fienne des chofes qu'il ne favoit pas lui-même, & qui contredifent ce qu'il croyoit favoir; on doit conclure, qu'il a copié fidélement cette infcription telle qu'il l'a vue. En confirmant ce que le médaillon de Ptolémée Philadelphe & le Pféphifme de Géla nous apprennent d'ailleurs, il a conftaté, fans s'en appercevoir, une vérité de fait, oppofée à l'erreur du tems où il écrivit, & dans laquelle il étoit lui-même, ainfi que Spanheim, Spon, Montfaucon, Corfini & Mr. l'Abbé Winckelmann, qui foutenoit encore ce fentiment plus de trente ans après Mr. Fourmont: cette erreur eft corrigée dans la favante table de Mr. le Docteur Morton, qui range l'Є parmi les lettres ufitées au tems d'Alexandre, 330 ans avant J. C.

(21) Ce marbre eft gravé avec une magnificence & une exactitude fingulieres: la planche qu'on en a faite, eft à-peu-près de la grandeur de l'original même, dont elle marque toutes les formes, & même les défauts de la pierre fur laquelle on lit l'infcription. Sa date eft de la CI^e^. Olympiade; celle du bouclier d'Archidamus étant de la CVI^e^, toutes deux doivent avoir été faites à vingt ans l'une de l'autre: cependant, l'infcription du plus nouveau de ces monumens eft écrite en lettres, dont la forme eft plus ancienne que celle des caracteres du monument, qui eft en effet le plus ancien. Cette fingularité pourroit être un effet de l'immutabilité des coutumes des Lacédémoniens; tout étoit fixé chez eux par des loix immuables; les ufages n'y changeoient pas; & comme on le verra bientôt, la forme des caracteres de l'écriture femble s'y être confervée jufqu'à la 344 année avant notre Ere, à peu-près dans l'état où elle fut au tems de Lycurgue. Les Spartiates s'exprimoient en peu de paroles, ils écrivoient de même, & n'écrivoient gueres; moins on écrit, moins il y a d'occafion de changer les caracteres dont on fe fert. L'infcription d'Archidamus

ſerve un détail très-curieux, des revenus employés à célébrer les fêtes de Délos, de la maniere dont ils ſe percevoient, de leur

damus eſt écrite comme l'eut été celle de Charilaus, dont Lycurgue étoit le tuteur, quoiqu'il y ait 544 ans entre l'un & l'autre.

Si l'on compare le tems où put être écrit le *Pſéphiſme* de Géla, dont il a été parlé dans la note précédente, avec le tems où fut faite l'inſcription du marbre d'Arondel, l'un ne pouvant être poſtérieur à la deſtruction de Géla, arrivée environ 56 ans après la mort d'Alexandre le Grand, & la derniere date de l'autre étant de l'an 60, après la même époque, on trouvera que ces deux monumens peuvent être regardés comme étant du meme tems, ou de tems ſi peu diſtans l'un de l'autre, que la différence entr'eux s'évanouit dans le calcul dont il s'agit ici. Cependant, les formes de quelques-unes de leurs lettres étant très-différentes, la comparaiſon de ces quatre anciennes inſcriptions, faites en différens pays, nous aſſure que dans les tems où on les fit, l'écriture n'étoit pas uniforme dans toutes les parties de la Grèce. Les médailles des premiers ſucceſſeurs d'Alexandre, confirment encore ce que nous montrent les inſcriptions : on trouve effectivement des légendes ſur les médailles de Caſſander, de Lyſimachus & d'autres Princes, dont quelques lettres ſont différentes de celles du médaillon de Ptolémée Philadelphe, quoiqu'il ait régné dans le même tems. Le fond de ces caracteres fut aſſurément le même pour tous les Grecs ; long-tems avant la mort d'Alexandre, ils admirent les lettres doubles, mais ils ne s'accorderent pas pour ceſſer d'employer quelques formes de lettres anciennes : celles-ci ſe mêlerent dans leur alphabet avec les lettres de formes plus modernes ; le *Sigma* ſe trouve dans le *Pſéphiſme* de Géla ſous la double forme de Σ & de C, & l'*Epſilon* ſous celles de l'E & de l'Є.

La dixieme lettre de notre alphabet, le K, appelé *Cap* ou *Caph* chez les Hébreux, portoit le nom de *Kappa* dans l'ancienne langue Syrienne & dans la langue Grecque. Dans le tems où le K étoit d'un uſage général dans toute la Grèce, les *Doriens* qui habitoient Corinthe, Corcyre, Crotone & Syracuſe, employoient encore ſur leurs médailles la forme du Ϙ à la place de celle de cette lettre. Ce caractere, bien plus ancien que celui du K, eſt rangé dans la table de Mr. le Docteur Morton, parmi les plus anciennes lettres de l'Alphabet Grec.

leur nature & quelquefois de leur emploi. Le savant commentateur de ce monument observe, qu'avec le marbre d'Arondel,

Grec. Les Lacédémoniens qui faisoient partie des Doriens, comme eux, suivant Hérodote, étoient d'origine Pélasgue; le Ϙ se trouve parmi les lettres des Etrusques qui descendoient des Pélasgues. (Man. Typ. *T.* I. N° 30.) Les Latins en firent le Q; celui-ci ne differe du Ϙ que par la courbure donnée au trait placé sous la figure ronde mise à son sommet. La forme de cet ancien *Kappa* conservée dans tous les tems par les Doriens, se voit sur la plus ancienne médaille de Corinthe, avec un *quarré* au lieu d'un *rond* à son sommet. (*Numm. vet. Pop. & Urb. qui in Musæ. Gal. Hunter asserv. T.* XX. N° 6.) Le *Kappa*, ou le Ϙ, est de même sous cette forme *quarrée* sur un vase d'argile conservé à Catane, dans la précieuse collection de Mr. le Prince de Biscari, (*Sicil. & obj. Insul. vet. Inscript. nov. Collect.* Class. xvi. *p.* 233. N° 4.) enfin il se voit aussi parmi les caracteres *Runiques*, avec la puissance du Q. (*Olaus. Mag. caract. Rhunic. vid. & Man. Topograph.* XXIX.) Vérélius ne dit rien, de cette lettre, parce qu'on lui substitua le *Kappa* sous le nom de *Kaun*, qui est la sixieme des *Runes :* sa figure P montre son origine, car elle est la même que celle de l'ancien *Kappa*, dont la partie supérieure n'est pas fermée; elle ne differe du K des Latins, que par le trait ajouté dans sa partie latérale. Cette lettre dont nous rechercherons ailleurs l'histoire & le principe, est peut-être la plus curieuse de toutes celles de l'alphabet. Employée sous sa figure la plus antique par les Doriens du Péloponese, de la Sicile, de la grande Grèce & de quelques isles Grecques, elle paroît avoir été attachée à la Dialecte de ces Peuples : l'usage qu'on en fit même quand on employoit le *Kappa* plus moderne, confirme ce que nous avons dit du peu d'uniformité des caracteres, employés en même tems dans les différentes parties de la Grèce. Il en fut de ces pays, comme il en est à présent de l'Europe : le fond des caracteres de l'écriture y est par-tout le même, car les lettres Allemandes viennent du *Gothique*, & celui-ci vient du caractere *Romain*, dont on alongea les proportions, en donnant une forme angulaire & quarrée à ses formes arrondies. Quand Nicolas Jenson, vers l'an 1461, forma le caractere *Romain*, il ne fit que rétablir les formes altérées par ceux qui avoient composé le caractere *Gothique :* il prit ses modeles dans les monumens anciens, dont ces formes plus modernes avoient altéré

d'Arondel, il eſt le ſeul où l'on trouve les nombres écrits par les lettres initiales des noms qui les exprimoient. (22) Il ſe trompe en cela, car nous allons faire voir des inſcriptions, antérieures au moins de huit ſiecles à celle dont il parle, & qui marquent les dates par la même méthode.

Le marbre de Nointel, maintenant conſervé dans le Cabinet de l'Académie des Inſcriptions, fut publié dans le dernier ſiecle par Mr. Gallant : il fut fait au tems de la guerre du Péloponeſe, qui finit l'an 404 avant notre Ere : il eſt donc antérieur d'aumoins 28 années au marbre de Sandwich. Cette inſcription fut pendant un tems regardée comme la plus ancienne de toutes celles que l'on connoiſſoit, & par là même on en faiſoit un très-grand cas. Cependant celles qui précédent la 72e. Olympiade, ou l'an 491 avant J. C. ſont les ſeules dont l'utilité ſoit réelle par rapport à la *Paléographie*. Tout ce que peuvent nous apprendre à cet égard, les inſcriptions poſtérieures à cette date, doit ſe trouver dans les caracteres des médailles frappées ſous les regnes de Gélon, de

téré les lettres. Quoique ce caractere de Jenſon ſoit devenu celui de toute l'Europe, les Allemands & les Flamands n'ont pas laiſſé de conſerver les formes *Gothiques*, & les Anglois employent encore avec les caracteres *Romains*, les lettres qu'ils appelent *Noires, Black-Letters :* ainſi l'on voit en Europe, comme autrefois on voyoit en Grèce, des caracteres les uns plus anciens, les autres plus modernes, employés dans le même tems ; & ces deux manieres d'écrire ſont en uſage tout à-la-fois, chez quelques Peuples, ainſi que cela ſe remarque ſur le *Pſéphiſme* de Géla, & dans un trés-grand nombre d'autres inſcriptions Grecques.

(22) Comment. ad Marm. Sandwiceum. *p.* 23 & 24.

Théron,

Théron, d'Hiéron, & dans les tems ſuivans pour leſquels ces médailles ſont des époques fixes. Il n'en eſt pas ainſi de celles qui furent faites avant eux, car les inſcriptions des tems qui les précéderent, peuvent beaucoup ſervir à éclaircir ceux où ces mêmes médailles furent frappées : telle eſt l'inſcription de Sigée, ſi bien expliquée par Mr. le Docteur Edmond Chiſhull.

Le Cap de Sigée, ſitué près des ruines de l'ancienne Troye, donnoit ſon nom à une ville voiſine. Il exiſte encore dans ſes débris un fragment de terme haut de neuf pieds, ſur quatre de large & deux d'épaiſſeur : la tête en eſt maintenant ſéparée, mais on y trouve une inſcription remarquable par ſon objet, par ſon ſtyle, & bien plus encore par la forme de ſes caracteres : (23) en voici la traduction en Latin.

PHANODICI SUM FILII
HERMOCRATIS PROCONE-
-SII ET EGO CRATEREM
ET *CRATERIS* BASIN ET
COLUM AD PRYTANEUM
DEDI MEMORIÆ ERGO SI-
-GEIS. SI QUID VERO PATIAR
CURARE ME JUBEBO
SIGEOS. ET FECIT
ME ÆSOPUS ATQUE FRATRES.

Ce terme repréſentoit *Phanodicus fils d'Hermocrate, de la ville ou de l'iſle de Proconeſe*, célébre par la beauté & la

(23) Voyez ici la *Planche* XX. N° 1 & 2.

blancheur

blancheur de ses marbres, (24) dont cette figure peut avoir été faite. *Il donna au Prytanée*, ou à l'Hôtel-de-Ville *des Sigéens, un bassin avec sa base & une passoire*, pour purifier le vin, *afin qu'ils se souvinssent de lui*; (c'est le *terme* même qui leur parle) *il ordonne de le restituer, s'il vient à souffrir quelque accident*, & finit par nous apprendre qu'il *fut fait par* le sculpteur *Esope* aidé de *ses freres*. Cette inscription en dialecte Æolienne, est répétée sur le côté, avec quelques changemens dans le langage, dans le nombre des lignes, & dans les lettres ; cette seconde inscription est nécessairement d'un tems postérieur à la précédente : voici ce qu'elle dit.

PHANODICI
SUM FILII HER-
-MOCRATIS PRO-
CONESII. CRA-
TEREM VERO ET
HYPOCRATERIUM
ET COLUM AD
PRYTANEUM
DEDIT IS
SIGEIS.

Les lettres, qui dans ces deux inscriptions, vont d'abord de gauche à droite, retournent ensuite de droite à gauche &

(24) Strab. Geograph. *lib.* xiii. Παλαιὰ Προκόννησος ἐςὶ, ϰ ἡ νῦν Προκόννησος πόλιν ἔχουσα ϰ μέταλλον μέγα λευκοῦ λίθου σφόδρα ἐπαινούμενον· τὰ γοῦν κάλλιςα τῶν ταύτῃ πόλεων ἔργα, ἐν δὲ τούτοις πρῶτον, τὰ ἐν Κυζίκῳ, ταύτης ἐςὶ τῆς λίθου. *Antiqua est Proconesus*, itemque nova, *urbem habens, & fodinam marmoris valde laudati. Itaque earum quæ istic sunt urbium opera, ac præcipue Cysici, ex eo sunt lapide.* Sigée étoit une des villes dont Strabon parle ici.

ſuivent cette marche tortueuſe juſqu'à la fin. C'eſt la ſorte d'écriture, anciennement appelée *Bouſtrophedon*, parce qu'elle ſembloit imiter la trace du bœuf, dont les pas en labourant, tracent des ſillons de ſuite, en recommençant un ſillon à l'endroit où il a fini le précédent. Les loix de Solon furent écrites de cette maniere, ſur des rouleaux de bois qu'on gardoit dans le Prytanée d'Athenes. (25) L'inſcription de Sigée, étant écrite comme les loix de Solon, a paru pour cette raiſon avoir été faite vers le tems de ce Légiſlateur, (26) c'eſt-à-dire, vers la XLVIe. Olympiade, 594 ans avant notre Ere.

Le *Sigma*, dans cette inſcription, prend quelquefois la figure de l'S des Latins, quelquefois auſſi il a celle du C, mais avec un trait ajouté vers ſa partie ſupérieure & rejeté en arriere. Je parlerai bientôt de toutes ces formes. Le *Sigma*, dans la copie, ſe voit ſous la figure d'un arc recourbé dans ſon milieu Ƹ: (27) c'eſt le commencement de la forme du Σ qu'il garda dans la ſuite. L'alphabet Grec long-tems incertain ſur cette lettre, ſuivit pendant pluſieurs ſiecles les différentes formes qu'il a dans cette inſcription, juſqu'à ce qu'enfin celle d'un arc recourbé dans ſon milieu, obtint la

(25) Didymus apud Plutarch. *in Solone*.

(26) Solon fut Archonte d'Athenes & publia ſes loix, dans la ſeconde année de la XLVIe. Olympiade.

(27) Voyez ici la *Planche* XIX. N° 2. *lig*. 3, 5, 6 & 7 de l'inſcription latérale du monument de Sigée.

préférence,

préférence, ſans pourtant abolir totalement les formes primitives de cette lettre.

On peut voir ſur la même *Planche*, où eſt gravée cette inſcription, une médaille d'Athenes, (28) dans laquelle deux lignes diviſent, en ſe croiſant, l'intérieur du *Théta*, comme elles le font dans la même lettre à la quatrieme ligne de l'inſcription de Sigée. Athenes en prenant la forme des lettres Ioniennes, dans la 94e. Olympiade, (29) dut abandonner celle de cet ancien *Théta* : elle peut donc marquer, dans la médaille où elle ſe trouve, un tems antérieur à cette époque, & l'explication du ſujet repréſenté à ſon revers, doit ſe chercher dans les tems qui la précéderent. En trouvant moyen d'en expliquer le ſujet, le tems où il arriva, prouveroit, que la forme de cette lettre n'eſt pas ici du nombre de celles que l'on reſtitua, en imitant d'autres plus anciennes.

On obſerve à la face de la médaille dont nous parlons, la tête de Minerve protectrice d'Athenes. A ſon revers, une figure armée à la maniere des Athéniens, placée, contre leur uſage, entre les lettres qui forment le nom d'Athenes, indique par cette diſpoſition un Général Athénien. Il eſt ſur une galere & tient un trophée avec une courone ; ce ſont évidemment les marques d'une victoire, & le navire ſur le-

(28) Voyez *Planche* XX. N° 5.

(29) Suidas *ſup. cit.*

quel eſt poſée cette figure, ne laiſſe pas douter qu'on n'ait voulu exprimer ici une victoire remportée ſur mer : la chouette, ſymbole de Minerve & à-la-fois de la ville d'Athenes, ſe voit à l'avant de la galere, comme ſi elle en guidoit la marche. Elle montre une navigation où les Athéniens ſeuls eurent part : à la bataille de Salamine leurs vaiſſeaux ne faiſoient qu'une partie de l'armée navale des Grecs, & les Athéniens loin d'y commander, y recevoient les ordres du Général Lacédémonien. L'éperon ſur lequel eſt poſée la chouette, porte un ſerpent qui ſe replie comme pour s'élancer en avant. J'ai fait voir que ce *ſerpent* fut le ſymbole du Dieu des eaux ; il peut indiquer ici la domination de la mer, gagnée par les Athéniens après une victoire dont leur Général porte le trophée. Telle fut la ſuite de la victoire de Mycale, remportée par Xantippe pere de Péricles : dès-lors les Athéniens devenus maîtres de la mer, attaquerent ſeuls & ſans les Lacédémoniens, les pays voiſins de l'Helleſpont ; (30) ils retournerent enſuite en Grèce, portant avec eux, dit Hérodote, (31) non-ſeulement l'argent, mais enore les armes de *Gépyriens*, comme *pour les dépoſer dans les temples*. L'action après laquelle ils arriverent à Athenes paroit repréſentée ſur cette médaille, telle

(30) Herodot. *lib.* ix. *cap.* cxiii.

(31) Herodot. *lib.* ix. *cap.* cxx. Ταῦτα δὲ ποιήσαντες ἀπέπλεον ἐς τὴν Ἑλλάδα, τὰ τε ἄλλα χρήματα ἄγοντες, καὶ δὴ καὶ τὰ ὅπλα τῶν Γεφυρέων, ὡς ἀναθήσοντες ἐς ἱρά. *His actis Athenienſes in Græciam remeaverunt, portantes tum alias pecunias, tum vero arma Pontium, tanquam apud templa depoſituri.*

exactement

exactement qu'elle eſt décrite dans les Hiſtoriens. Cette circonſtance ſe combinant avec celle de la forme des lettres en uſage à cette époque chez les Athéniens, (32) m'autoriſe à croire qu'ils frapperent cette médaille, vers la ſeconde an-

(32) Simonides, qu'Euſebe met à la 68e Olympiade, mourut dans la 78e.; il avoit fait adopter l'E *long*, ou l'*Hêta* dont la forme ſe voit ſur cette médaille Athénienne. Elle eſt employée dans les colones d'Hérode Atticus, trouvées à Triopea ſur la voie Appienne; mais elle y ſert d'*aſpiration* devant le pronom relatif ῝Ο *quod*, HO ΕΣΤΙΝ, *quod eſt*. Dans les inſcriptions de ces mêmes colonnes, le *Thêta* eſt ſous la figure ⊗, ainſi que ſur cette médaille; cette forme n'eſt cependant pas la plus ancienne qu'on lui donna, mais elle précéda le tems de Simonides, & on l'employa encore quelquefois dans le ſiecle d'Alexandre, comme l'a très bien remarqué M. le Docteur Morton, dans la table où il a ajouté tant d'obſervations à celles du Docteur Bernard. On peut donc voir, dans la médaille Athénienne, les lettres dont on ſe ſervoit du vivant même de Simonides. Il paſſa pour être l'inventeur de l'*Hêta*, parce qu'il le fit recevoir; mais on voit par le monument de Sigée que la forme de cette lettre, au moins comme marque de l'*aſpirée*, fut antérieure à ce poëte. Elle y eſt employée dans les mots *Hermocrates*, *Haiſopus*, *Hadelphoi*, &c. Nous verrons dans la ſuite, qu'avant Simonides, elle ſervit à exprimer l'*Hêta* ou l'E *long*, qu'on marquoit auparavant par deux *Epſilon* ou ſeulement par cette lettre, comme le remarquent Platon & Plutarque. (Plat. in Cratylo. Οὐγὰρ Η ἐχρώμεθα, αλλα Ε τοπαλαιόν, & *Plutarch. in* EI). Cet E ſimple en place de l'H, ſe voit ſur les colonnes des Farneſes dans les mots DEMETROΣ & KOPEΣ. Le titre d'inventeur, donné par les Grecs, paroitroit devoir ſuppoſer que la choſe inventée ne précéda pas ceux qui porterent ce titre; cependant, je ferai bientôt voir que ſouvent l'*invention* d'une choſe, fut antérieure à ceux que l'on en donnoit pour les inventeurs: delà vint, qu'une même invention fut ſouvent attribuée à beaucoup de gens, qui vécurent quelquefois dans des tems éloignés de pluſieurs ſiecles les uns des autres. Cette maniere vicieuſe de s'exprimer répandant un faux jour dans l'hiſtoire, eſt devenue la cauſe de beaucoup d'incertitudes, & le principe d'un grand nombre de faux jugemens portés dans les tems où l'on a voulu éclaircir cette hiſtoire.

née

née de la 75[e]. Olympiade, dans laquelle arriva l'événement qu'elle représente.

Hérodote rapporte qu'après le combat de Mycale, les Athéniens furent reconnus, pour ceux qui s'y étoient le plus distingués, & que parmi eux l'Athlète Hermolycus remporta le prix ; c'est peut-être lui qui est ici représenté (33) avec la courone qu'il obtint, suivant la coutume, en cette occasion.

On peut observer, dans la copie de l'inscription de Sigée, la suppression de quelques voyelles, comme cela se pratiquoit fréquemment chez les Etrusques : ainsi, au lieu d'HERMO-CPATES on lit RMOCRATES : la même chose se voit dans la medaille, où le nom de la ville de *Cumes* en Campanie, est uni avec celui de *Linternum* : ce dernier est écrit LTERNVM. (34) Toutes les lettres de cette légende se trouvent dans l'inscription de Sigée : ce ne sont donc pas des lettres Etrusques, comme on l'a tant de fois répété, mais bien les anciennes lettres Grecques, dont Cumes s'étoit autrefois servie, & qu'elle renouvella sur plusieurs de ses monoies, quand elle en eut de communes avec Linternum, en conséquence d'un traité d'alliance, semblable à celui que firent les habitans de Magnésie sur le Méandre, avec ceux

(33) Herod. *lib.* ix. *cap.* civ. *p.* 551. Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ μάχῃ Ἑλλήνων ἠρίστευσαν Ἀθεναῖοι ϗ Ἀθεναίων Ἑρμόλυκος, ὁ Εὐθοίνου, ἀνὴρ παγκράτιον ἐπασκήσας. *In hoc prælio præclarissimam operam navaverunt Athenienses, & ex Atheniensibus Hermolicus Euthœni filius, vir in Pancratio celeber.*

(34) Voyez ici la *Planche* XX. N° 5.

de

de Smyrne, & qui eſt gravé ſur un des marbres de la collection du comte d'Arondel. (35)

A l'occaſion de cette médaille, en voici une qui me ſemble très-remarquable: (36) elle eſt de l'*Ancienne ville* de Naples fondée par les habitans de Cumes. (37) Ceux-ci étant originaires de l'iſle d'Eubée, (38) où nous avons vu que le culte de Bacchus fut introduit, peut être par les Arabes compagnons de Cadmus, ſous la forme du bœuf auquel ils donnoient le nom d'*Urotal*. (39) Ce Dieu étoit le même que le Soleil *nocturne*, comme l'Apollon des Grecs étoit le Soleil *diurne*. (40) La tête de celui-ci ſe voit à la face de la médaille de Naples; le bœuf à tête humaine repréſenté à ſon revers, a ſur lui un oiſeau. Anciennement on adoroit à Naples une ſtatue d'Apollon avec une colombe ſur la tête: (41) cette même colombe ſe voit ici ſur le dos du bœuf. Ce fut

(35) Marm. Oxon. *p.* 15. Il eſt ordonné par le traité d'alliance gravé ſur ce marbre, que les monoies de Smyrne ſeront recues à Magnéſie comme *légitime*; Δεχέσθωσαν δὲ καὶ ἐμ Μαγνησίᾳ καὶ νόμισμα καὶ τῆς πόλεως ἔννομον. Et c'eſt parce que les monoies devoient être communes entre *Cumes* & *Linternum*, & recues comme *légitimes* dans ces deux villes voiſines & alliées, que leurs noms ſont réunis ſur la médaille dont nous parlons.

(36) Voyez ici la *Planche* XX. N° 3.

(37) Tit. Liv. *lib.* viii. *cap.* xxii. *Palæpolis fuit haud procul inde, ubi nunc Neapolis ſita eſt: duabus urbibus populus idem habitabat. Cumæ erant oriundi.*

(38) Strab. Geograph. *lib.* v.

(39) Herodot. *ſup. cit.*

(40) Macrob. Saturn. *lib.* i.

(41) Stac. Theb. *lib.* iv. *v.* 45.

Dii

fut elle, qui ſuivant une opinion rapportée dans Patercule, (42) conduiſit la flotte d'Hippocles & de Megaſthenes, quand ils vinrent s'établir à Cumes. Stace dans les vers cités ci-deſſus donne le nom d'*Abantes* à ces nouveaux colons, & ces *Abantes* étoient les deſcendans des Arabes établis dans l'Eubée. Au lieu de ſe trouver ſur la tête d'Apollon, comme dans la ſtatue des Napolitains, la colombe eſt placée ſur le Dieu, repréſenté ſous la forme que les premiers habitans de Cumes avoient appris à lui donner dans leur patrie: & ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que dans la medaille où les noms de Linternum & de Cumes ſont écrits en *anciens* caracteres Grecs, & réunis pour marquer l'*alliance* & l'*hoſpitalité* contractées entre ces villes, on voit ſous le bœuf à tete humaine les deux lettres ΙΣ, écrites en caracteres plus *modernes:* elles expriment le commencement du titre *Iſodætes*, donné à Bacchus par Plutarque, comme préſidant à l'*hoſpitalité* & aux *aliances*. Ce Dieu eſt le garant de celle qui eſt repréſentée ſur ce monument, entre les habitans de Lin-

Dii Patrii, quos auguriis ſuper æquora magnis
Littus ad Auſonium devexit Abantia *claſſis.*
Tu, ductor Populi longe emigrantis, Apollo
Cujus ad volucrem læva cervice ſedentem
Reſpiciens blande felix Eumelis adorat.

(42) Vell. Pat. *lib.* i. *cap.* iv. *Nec multo poſt Chalchidenſes orti, ut prædiximus Atticis, Hippocle et Megaſthene ducibus, Cumas in Italia condiderunt, hujus claſſis curſum eſſe directum alii columbæ antecedentis ferunt, &c.*

ternum

ternum & ceux de Cumes : (43) la médaille de Naples qui rappele le voyage des Calchidiens en Italie, où ils paroiffent guidés par leur Dieu, montre à-la-fois le pays & le peu-

(43) La fable du voyage des *Abantes*, quand ils vinrent s'établir en Campanie, étant évidemment repréfentée fur les médailles de Naples, dont elle rapportoit l'origine ; l'alliance de *Linternum* & de *Cumes* étant auffi repréfentée fur la médaille de cette derniere ville ; enfin, le retour de la flote Athénienne après la bataille de Mycale, étant encore repréfenté fur une médaille d'Athenes, nous montre clairement, combien il feroit dangereux d'adopter la maxime de ceux, qui croyent qu'on ne doit chercher fur les médailles que des figures fymboliques, relatives au culte ou à la théologie des anciens. Qu'ils voyent l'hiftoire de la fondation de Tarente, repréfentée fur les monoies de cette ville par la figure d'un jeune homme monté fur un Dauphin, ainfi que l'eft celle de Cyrrha en Phocide, où l'hiftoire attribuée à Caftalius fon fondateur eft auffi repréfentée ; qu'ils lifent enfin le paffage où Plutarque affure pofitivement qu'un événement, fans doute fabuleux, mais de la nature de ceux dont nous venons de parler, étoitrepréfenté fur les médailles des Jaffiens. (Plutarch. in Gryllo. *p.* 984. *Καὶ τοῦ πάθοιη ἐπίσημον ασεῦσι τὸ χάραγματοῦ* ΝΟΜΙΣΜΑΤΟΣ *εςι, παῖς ὕπερ Δελφῖνος ὀχουμενος. Et Jaffenfibus monimentum eft hujus cafus eft MONETÆ NOTA, puer Delphino infidens.)* Après un tel témoignage, peut-on douter que les anciens n'ayent fouvent prétendu marquer des traits de leur hiftoire & de leur mythologie fur des monumens, où ils nous affurent eux-mêmes que leur intention étoit de les repréfenter ; & quand ils mirent la Rofe, fur les médailles de Rhodes, qu'ils nous difent avoir été très-abondante en cette forte de fleurs, l'Epi & les Grains de bled fur les médailles de Léontium & de Métaponte, célébres par la fertilité de leur terrein dans cette forte de production, ainfi que l'étoit celui de Cyrene par celle du *Sylpius* empreint fur fes monoies, peut-on nier qu'ils ayent eu l'intention de marquer par ces types les productions des pays auxquels ils appartiennent ? & n'eft-ce pas détruire ce que nous favons de plus certain fur l'antiquité, que de rejeter le fentiment des anciens, quand ils nous difent leur intention fur les chofes en ufage de leur tems, & qui par conféquent devoient être bien mieux connues d'eux, qu'elles ne le font des modernes ?

ple, dont ils prirent les formes par leſquelles ils repréſenterent ce Dieu, qu'ils apporterent en Campanie.

Avec le bouclier de pierre du Roi Archidamus, dont il a été parlé ci-deſſus, on en découvrit auſſi deux autres parmi les ruines du temple d'Apollon Amycléen. (44) L'un d'eux eſt ſculpté ſur une pierre de couleur noire, épaiſſe d'un pied, haute de cinq & demi ſur ſix de largeur. (45) Il ſemble ſortir d'une baſe, aux deux côtés de laquelle, un javelot eſt repréſenté ; on lit ſur le *Dé* de cette baſe une inſcription dont voici la traduction.

ANAKSIDAMVS, ZEVKSIDAMI FILIVS,
QVI ANAXANDRI, QVI EVRIKRATIS, DVX.

Anaxidame fils de Zeuxidame,
petit-fils d'Anaxandre, arriere-petit-fils d'Eurycrate
Commandant.

Zeuxidame, pere d'Anaxidame, eut pour ayeul le brave Roi Théopompe, dont le fils ou le petit-fils, appelé *Archidame* dans Pauſanias, (46) eſt nommé *Anaxandre* dans cette inſcription,

(44) Mémoires de l'Académie *T.* XVI. *p.* 103 & 4.

(45) Voyez ici la *Planche* XXI.

(46) Pauſan. *lib.* iii *p.* 220. Θεόπομπος δὲ αὐτὸς οὐ μετέσχε τοῦ ἔργου γήρᾳ τε ὑπὸ λύπης τὸ πλεόν· Ἀρχίδαμον γὰρ Θεοπόμπου ζῶντος ἔτι ἐπιλαμβάνει τὸ χρεών. οὐ μὴν ἄπαις ἐτελεύτησεν ὁ Ἀρχίδαμος, Ζευξίδαμον δὲ ἀπολιπὼν υἱόν. Ζευξιδάμου δὲ Ἀναξίδαμος ὁ παῖς ἐκδέχεται τὴν ἀρχήν. *Eo prælio Theopompus, ſenio & animi ægritudine confectus, non interfuit : nam eo vivente, Archidamus filius moritur, Zeuxidamo filio relicto, cui Anaxidamus item filius ſucceſſit.* Tous ces Princes deſcendoient

inſcription, qui met *Eurycrate* à la place de Théopompe : (47) Anaxidame eſt ici appelé *Dux*, *Chef*, *Général* ou *Commandant*,

deſcendoient d'Ariſtodeme, frere de Téménus & de Creſphonte, dont l'un établit les Doriens à Argos, & l'autre dans la Meſſénie, tandis qu'Euryſthene & Proclès fils d'Ariſtodeme, chaſſerent de Sparte Tiſamene fils d'Oreſte & petit-fils d'Agamemnon, qui commandoit les Grecs au ſiége de Troye. Cette conquête de l'Argolide, de la Meſſénie & de la Laconie par les *Doriens*, eſt ce qu'on appele le *retour des Héraclides* dans le Péloponeſe : elle arriva 80 ans après la priſe de Troye, 1129 ans avant notre Ere. Euryſthene & Ptoclès qui régnerent enſemble, furent les chefs des deux branches des Rois de Sparte : l'une de ces branches, d'abord appelée *Euryſthenide*, prit enſuite le nom d'*Agide*, de celui d'*Agis* fils d'*Euryſthene* ; l'autre, après avoir d'abord porté le nom de *Proclide*, eut enſuite celui d'*Exrypontide*, parce qu'elle deſcendoit d'*Eurypon* petit-fils de *Proclès*. C'eſt de celle-ci, qu'étoient iſſus Lycurgue, ainſi que tous les Rois dont il eſt parlé dans l'inſcription du bouclier d'*Anaxidame*, & dans le paſſage de Pauſanias, cité au commencement de cette note.

Mr. de la Barre, dans un excéllent Mémoire recueilli parmi ceux de l'Académie des Inſcriptions, *(Mém. de l'Acad. T.* VIII.) prouve que *les anciens ont donné diverſement la Généalogie des Proclides.* Cette *diverſité* d'opinions ſur une matiere de fait, prouve *l'incertitude* des auteurs anciens au ſujet de cette *Généalogie :* elle eſt en effet différemment rapportée dans l'inſcription du marbre dont il s'agit ici, & dans Pauſanias. Cependant, cet auteur fut un des principaux guides, dont Mr. l'Abbé Fourmont dit s'être ſervi pour reconnoître les endroits de la Grèce où il découvrit des inſcriptions. *(Mém. de l'Acad. T.* XV. *p.* 395.) Il étoit de ſi bonne foi en publiant celle d'*Anaxidame*, qu'il ne s'apperçut pas dans l'explication qu'il en donna, de la contradiction entr'elle & le récit de Pauſanias ; & l'Académie fut obligée de la lui faire obſerver. *(Voyez les Mém. de l'Acad. T.* XVI. *p.* 108.) D'où l'on voit que ſes membres étoient très-capables d'en juger, & qu'aſſurément Mr. l'Abbé Fourmont, n'avoit pas fait cette inſcription ſur les notices des auteurs dont il s'étoit ſervi ; car il ignoroit même, ce dont la lecture de ces auteurs eut pu l'inſtruire, c'eſt-à-dire le peu d'accord de leur ſentiment, avec le fait établi par l'inſcription d'*Anaxidame :*

 cela

mandant, parce qu'au tems où fut fait ce monument il commandoit l'armée Lacédémonienne.

Ce

cela ſeul ſeroit capable d'en montrer l'authenticité. Ce marbre, bien plus ſavant que ne l'étoit celui qui l'a copié, *décide* les variations qu'on trouve dans les auteurs, au ſujet de la *Généalogie* des Proclydes : il nous apprend qu'*Anaxidame* fut fils de *Zeuxidame*, dont le pere s'appeloit *Anaxandre* & non pas *Archidame*, & qu'enfin cet *Anaxandre* étoit fils d'*Eurycrates* & non de *Théopompe*, ainſi que le dit Pauſanias. *Eurycrate*, qui doit avoir été le fils de ce Roi, paroit avoir laiſſé un fils, qui mourut dans la vieilleſſe de *Théopompe* & fut pere de *Zeuxidame :* par l'âge très-avancé de l'ayeul, dont parle expreſſément Pauſanias, on voit que ſon fils pouvant être mort de bonne heure, ſon petit-fils fut regardé comme ſon fils même, & qu'on lui en donna le titre, comme cela étoit uſité chez les anciens : de là vient l'erreur de Pauſanias, qui ſupprime un degré dans la Généalogie des Proclides, & change le nom de celui dont il oublie le pere, ce qui peut cependant être une mépriſe de copiſte.

Une inſcription faite au tems du fils de Zeuxidame, ne peut pas plus ſe tromper ſur ſes ancêtres que ſur ce fils même : ſon autorité eſt bien ſupérieure à celle des auteurs, qui dans une Généalogie, où il s'agit de tems très-éloignés de ceux où ils écrivoient, peuvent aiſément avoir été trompés, ſoit par la ſuppreſſion de quelques noms, ſoit par le changement que les copiſtes peuvent avoir faits dans les noms parvenus juſqu'à eux. On verra dans les notes ſuivantes des preuves évidentes de l'ingénuité de l'inſcription donnée par Mr. l'Abbé Fourmont : ces preuves me ſemblent d'autant plus démonſtratives, qu'elles ſe tirent, comme celles que l'on vient de donner, de la nature même de ce monument : les unes ſont priſes de ſon objet, les autres le ſont de la maniere dont il eſt rempli, & des moyens employés à le remplir.

(47) Les noms de *Zeuxidame* & d'*Anaxandre* ſe liſent dans cette inſcription avec l'*Omicron* qui marque leur *Génitif.* Cette maniere d'écrire fut antérieure à celle qu'introduiſirent les Samiens : l'O s'écrivoit pour OΥ, à cauſe qu'il ſe prononçoit ainſi. On lit HERMOCRATOS, au lieu d'HERMOCPATOΥ, ſur le marbre de Sigée, cette maniere de terminer le *génitif* eſt bien moins ancienne que la premiere. Hérode Atticus, qui ſur les colonnes du tombeau

de

Ce Prince, vers la 28e Olympiade, (48) termina la guerre de Meſſénie, l'une des plus ſanglantes dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire

de Régilla ſa femme, voulut imiter les formes des anciens caractéres & les formules de l'ancienne écriture Grecque, y mit ΕΝ ΤΟΙ ΗΕΡΟΔΟ ΑΓΡΟΙ aulieu d'ΗΕΡΟΔΟΥ, *in Herodis agro.* Vers la 46e. Olympiade, à laquelle on attribue le marbre de Sigée, on ſe ſervoit indifféremment des terminaiſons O, ou ΟΣ pour former le *génitif,* car on y lit ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΣ ΤΟ ΠΡΟΚΟΝΕΣΙΟ pour ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΥ ΤΟΥ ΠΡΟΚΟΝΗΣΙΟΥ, & dans la copie de cette même inſcription on trouve ΤΟ ΡΜΟΚΡΑΤΕΟΣ, avec l'*Epſilon* Ionique. Les Poëtes joignoient quelquefois cette lettre avec l'Ω de la même ſyllabe, comme cela ſe voit dans le premier vers de l'Iliade, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος. Les Doriens faiſoient la même choſe, ils changoient l'ΟΥ du Génitif en O, en A ou en Ω. Dans un Mémoire très-bien écrit, qu'on m'a remis ſur les inſcriptions de Mr. l'Abbé Fourmont, on reproche à Mr. l'Abbé Barthélemy d'avoir dit en s'appuyant ſur ces inſcriptions, que les anciens Doriens employoient la terminaiſon en ΕΩ : mais il dit ſeulement que le génitif du mot ΔΡΟΣΗΣ *ou* ΔΡΥΣΗΣ *peut ſe terminer en* ΕΩ, *ſuivant le Dialecte en uſage* dans le Péloponeſe. (Mém. de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 401.) C'eſt celle qu'employa Théocrite, né à Syracuſe ville originaire du Péloponeſe, & dont la Dialecte étoit celle qu'on y parloit. Ce Poëte dit. Ειδ· κέ.

Ἑρμέω αζόμενος δεινὴν ὄπιν εἰν οδίοιο.

Mercurii gravem iram temens, in viis conſecrati.

L'ΕΩ eſt employé dans ce vers pour l'ΟΥ *génitif,* comme Mr. l'Abbé Barthélemy dit que l'employoient les Doriens du Péloponeſe : ainſi, ce n'eſt pas ſur les inſcriptions de Mr. Fourmont qu'il s'appuye pour établir cet uſage. Ces inſcriptions qui ne nous donnent pas de terminaiſons en ΕΩ pour les *génitifs,* en nous confirmant ce que nous apprend leur uſage, nous apprennent encore qu'anciennement les Doriens en place de l'ΟΥ ou de l'ΕΩ, employerent pour marquer les *génitifs,* la terminaiſon en ΕΟ, ce qui eſt reconnu par Longis & les autres Grammairiens ; ils en trouvent la raiſon dans le nom même de l'O qui étoit ΟΥ. Comme les Romains pronocent aujourd'hui le premier O du mot ROMANO, car ils diſent Roumano. L'Ω n'eſt que la répétition de

l'hiftoire de la Grèce. (49) Les Mefféniens vaincus, furent alors contraints d'abandonner leur patrie : invités par Anaxilaus tyran de Rhegium, ils pafferent en Sicile & s'emparerent de *Zancle*, où ils entrerent les armes à la main. (50) Après avoir changé le nom de cette ville, ils lui donnerent celui de *Meffene*, (51) confervé jufqu'à préfent dans celui de

de l'O, il équivant à OO. Le marbre de Sigée & les infcriptions d'Hérode Atticus atteftent ce que difent les Grammairiens avec Mr. l'Abbé Barthélemy, & prouvent que le Marbre copié par Mr. l'Abbé Fourmont s'exprime en cette occafion, comme il doit s'exprimer pour être des tems dont il s'annonce. Je répondrois volontiers aux reproches faits à ces Marbres trouvés dans le Péloponefe, & qui parlent la langue des *anciens tems* où ils furent faits, par ces vers de Théocrite. Ἐιδ. ιε.

Πελοποννησιςὶ λαλεῦμες.
ΔΩΡΙΣΔΕΝ δ'ἔξεςι (δοκῶ) τοῖς ΔΩΡΙΕΕΣΣΙ.

Peloponiace loquimur.
DORICE vero loqui licet (opinor) *DORIENSIBUS.*

La maniere dont eft écrite l'infcription d'Anaxidame, montre un tems encore plus reculé que celui où fut fait le marbre de Sigée, qui pourtant ne différe guere que de 54 ou 64 ans de celui, où le nom d'Anaxidame fuppofe que fut fait le marbre fur lequel il eft gravé.

(48) Paufan. *lib.* iv. *p.* 335. Ἑάλω δὲ ἡ Εἶρα, ϗ ὁ πόλεμος ὁ δεύτερος Λακεδαιμονίων ϗ Μεσσηνίων τέλος ἔσχεν, Ἀθηναίοις Ἄρχοντος Αὐτοσθένους, ἔτει πρώτω τῆς ὀγδόης τε ϗ εἰκοςῆς Ὀλυμπιάδος ἣν ἐνίκα Χιόνις Λάκων. *Ira capta finem habuit Meffeniorum et Lacedemoniorum fecundum bellum, Athenis Archonte Authofthene, anno primo octavæ & vicefimæ Olympiadis, cujus victor extitit Chionis Laco.*

(49) Paufan. *lib.* iv.

(50) Paufan. *lib.* iv. *p.* 337.

(51) Paufan. *ub. fupr.* Ὄνομα δὲ τῇ πόλει μέθεσα Μεσσήνην ἀντὶ Ζαγκλης καλεῖσθαι. *Mutato tamen urbis nomine Zanclen, Meffenem placuit appellari.*

Meffine,

Meſſine, preſque détruite de nos jours par les tremblemens de terre.

La premiere lettre du nom de *Zancle*, qui commence par un *Zêta*, eſt ſur les plus anciennes médailles de cette ville ſous la forme du *Zêta* par lequel commence le nom de *Zeuxidamus*, (52) dans l'inſcription du bouclier érigé pour le fils de ce Prince. Cette lettre paroit dans ces deux monumens ſous la forme du ▷. L'un écrit ▷ANKΛE, l'autre ▷EYKSIΔAMO. Tous les autres caracteres communs à ces deux mots, ſont exactement les mêmes dans chacun d'eux; ſi donc le premier eſt écrit en lettres *Etruſques*, comme les antiquaires l'aſſurent unanimement, (53) le ſecond étant très-certainement écrit en lettres Grecques, il faut que celles de l'Etrurie ne ſoient que les anciennes lettres employées dans la Grèce; (54) elles y quitterent dans la ſuite les formes qu'elles

(52) Voyez ici *la médaille de la Planche* XXI.

(53) Voyez la *p.* 218.

(54) Ce qui eſt dit ici de l'analogie des caracteres, fondée ſur l'inſpection des monumens & le ſentiment des antiquaires, peut nous conduire à une concluſion toute différente de celle qu'ils tirent de la comparaiſon des lettres employées dans la Grèce & dans l'Etruire. Ce que nous déduiſons de cette comparaiſon, nous paroit encore appuyé ſur l'hiſtoire. Anaxidame, ſuivant Pauſanias, (*Lib.* iv. *cap* xxiii.) termina la ſeconde guerre de Meſſénie dans la 28e Olympiade, 668 ans avant notre Ere; ce Prince vécut encore 23 ans après cette époque, car Agaſiclès ou Hegeſiclès lui ſuccéda l'an 645, qui fut la derniere de la 33e Olympiade; ainſi, Anaxidame fut contemporain de Cypſélus, qu'Euſebe met à la 30e Olympiade. (Euſeb. Chron. *lib.* ii. *Olymp.* XXX.) Démarate, pere de Tarquin l'ancien, chaſſé de Corinthe par ce Cypſélus, étant venu s'établir

qu'elles conserverent chez les Etrusques. La suite des monumens nous sera voir cette verité de fait, d'une maniere d'autant plus manifeste, que nous arriverons à des temps plus éloignés de nous.

Par une suite de cette identité de caracteres le [illegible] du mot *Bagos*, est écrit dans la présente inscription, comme il l'est dans la médaille de *Pæstum* où de *Pistulis*, (55) car c'étoit l'ancien nom Grec de cette ville d'origine Oenotrienne. On le voit sur ses médailles, dans les anciennes lettres Grecques dont elle se servit, avant d'être appelée *Posidonia* & ensuite *Pæstum*. (56) Ainsi, quand Mr. l'Abbé Barthélemy dit avoir aquis

s'établir en Etrurie, (Dionys. Halicarn. *lib.* ii.) y apporta les lettres dont les Etrusques se servirent dans la suite. (Cornel. Tacit. Annal. *lib.* xi. *p.* 126. *At in Italia Etrusci a Corinthio Demarato, Aborigenes ab Arcade Evandro* literas *didicerunt.*) Ces lettres enseignées à l'Etrurie par Démarate, étant celles dont on se servoit dans le Péloponese dont il sortoit, devoient donc ressembler à celles qu'on y employoit de son tems, & de celui d'Archidamus ; ainsi, les lettres du monument de ce Prince doivent avoir avec celles des Etrusques & des Siciliens de Zancle, l'affinité qu'ont observé les antiquaires dans les lettres de la médaille de ces derniers. C'est en effet ce que nous montre de la maniere la plus évidente la comparaison des monumens de ce tems-là. Rien ne me paroît plus capable de constater l'authenticité de l'inscription rapportée par Mr. l'Abbé Fourmont, qui sans avoir fait aucune de ces combinaisons, ne laisse pas de nous donner les formes qu'elles exigent, pour prouver qu'un monument est du tems auquel son inscription suppose qu'il appartient.

(55) Voyez ici la médaille de la *Planche* XXII.

(56) On connoit l'analogie du B & du Φ : les Macédoniens employoient l'un pour l'autre, & disoient Φερενίκη pour Βερενίκη. (Not. in Strab. *lib.* iii.) Le Φ n'est que le Π labialement aspiré ; de là vint que dans les colonies originairement

acquis pour le Roi une médaille d'Alexandre, dont la légende eſt *Etruſque*, cela veut dire qu'elle eſt écrite en très-anciennes lettres Grecques.

Les murs de *Zancle* ayant été abatus par les Meſſéniens, ſes citoyens ſe retirerent dans les temples, s'abandonant à la merci du vainqueur : leur ville entiere ceſſa bientôt d'exiſter ; elle fut même tranſportée ſur le plan où nous voyons à préſent Meſſine : Strabon marque expreſſément ce fait, quand il dit que les Naxiens la *fonderent* d'abord, & qu'enſuite elle fut *fondée* par les Meſſéniens du Péloponeſe, mais qu'elle fut depuis *occupée* par les Mamertins. (57) Ainſi les monoies de *Zancle*, qui n'exiſtoit plus, & dont on avoit ceſſé

rement Pélaſgues, comme l'étoient les Macédoniens & les Œnotriens qui fonderent *Piſtulis*, la figure du Π garda toujours une grande reſſemblance à celle du B des anciens tems de la Grèce : on voit ici que vers la 30e. Olympiade, cette figure étoit conſervée par les Doriens du Péloponeſe, qui comme les Œnotriens & les Macédoniens, étoient d'origine Pélaſgue, & qu'à cette époque, on avoit des lettres à-peu-près ſemblables chez quelques peuples de la Grèce, de la grande Grèce, de l'Etrurie & de la Sicile ; ce qui n'empêchoit pas que dans d'autres villes de tous ces pays, on ne put en employer d'une forme ou plus ancienne ou plus nouvelle, ſuivant les uſages des différens peuples, qui ſemblent n'avoir jamais eu de regles fixes à cet égard.

(57) Strab. Geog. *lib*. vi. *p*. 268. Κτίσμα δ' ἐςὶ Μεσσηνίων τῶν ἐν Πελοποννήσω, παρ' ὧν τοὔνομα μετήλλαξε, Ζάγκλη πρότερον καλουμένη, διὰ τὴν σκολιότητα τῶν τόπων (Ζάγκλιον γὰρ ἐκαλειτο τὸ κολεὸν) Ναξίων οὖσα πρότερόν κτίσμα τῶν πρὸς Κατάνη. ἐπωκισαν δ' ὕςερον Μαμερτῖνοι Καμπανῶν τι φῦλον. Condita *eſt Meſſina a Meſſeniacis Peloponeſiacis, a quibus et nomen deduxit, cum ob locorum obliquitatem* Zancle *diceretur, (nam obliquum iis* Zanclum *appellabatur)* Condita *a Naxiis qui apud Catanam incolebant ; poſtea temporis Mamertini, gens Campana Meſſanam inhabitavit.*

d'employer le nom à la fin de la XXXᵉ. Olympiade, ne peuvent en aucun tems, ni pour aucun motif, avoir été reſtituées.

Un auteur très-reſpectable, dont l'ouvrage eſt infiniment utile, dit à propos des anciennes médailles de *Zancle*, (58) " Il y a deux choſes à obſerver dans ce mot tel qu'il eſt " écrit dans la préſente médaille, & celle qui a été publiée " par Paruta : l'une eſt qu'il eſt compoſé *de caracteres Oſques* " *ou Tyrrhéniens, appelés communément Etruſques* ; l'autre " eſt que la premiere lettre, dont la forme approche de celle " du D Latin, avoit chez ces Peuples le ſon de la lettre R " Latine, & du *Rho* Grec, de ſorte qu'ils devoient prononcer " *Rancle* au lieu de *Zancle*." Je laiſſe à juger au Lecteur ſi dans la Laconie, où cette lettre s'employoit dans le même tems que *Zancle* exiſtoit encore en Sicile, on prononçoit *Reuxidamus* au lieu de *Zeuxidamus* ; ou plutôt, ſi les Grecs, qui habitoient également ces deux pays, ne prononçoient pas *Sdeuxidamus*, (59) eux, dont la langue venoit de la Pélaſgue

(58) Recueuil des médailles des peuples & villes. *T.* III. *p.* 101.

(59) Le *Zêta* que Pline dit avoir été inventé par Simonides, (Plin. *lib.* vii. *p.* 230.) *Totidem, poſt eum (Palamedem) Simonidem Melium* Ζ Η Ψ Ω, *quarum omnium vis in noſtris recognoſcitur.*) eſt une abbréviation pour marquer le δσ que les Doriens prononçoient σδ, en tranſpoſant les lettres. Les Italiens prononcent encore *Zeccha Dſeccha*, & quelques-uns *Sdeccha*. Ainſi les Doriens diſoient Σδευς pour Ζευς, Σδυγος au lieu de Ζεῦγος. Il eſt certain que la ville de Zancle & le Roi Zeuxidamus exiſterent avant Simonides, & leur nom ſe prononçoit ainſi. Le ſon de la premiere lettre de ce nom étoit aſſurément connu

lasgue ainsi que la langue Latine: celle-ci prononçoit *Deus*, le mot que les Grecs prononçoient *Dseus*, & dont ils firent leur *Jupiter*; eux mêmes convertirent le *Zêta* qui commence ce mot en *Delta*, quand ils dirent *Dios* pour *Dseus*, de là vint dans la Laconie le nom des *Dioscures* pour exprimer les fils de Jupiter, & les Lacédémoniens ainsi que les Béotiens, au lieu du *Zêta* qui entre dans le mot *Maza* farine ou pâte, prononçoient *Madda*. Il est donc très-certain que de même ils prononcerent *Sdeuxidamus*, & non *Reuxidamus*, & *Sdancle* au lieu de *Rancle*.

Le même auteur poursuivant ses observations sur le même sujet, ajoute, " de ce que la *légende* de *Zancle* est " en caracteres *Osques* ou *Tyrrhéniens*, on peut juger du " tems où la médaille à été frappée." On a vu que ces caracteres *Osques* ou *Tyrrhéniens* sont des caracteres *Grecs*, & comme le jugement sur le tems où la médaille fut frappée porte sur une supposition mal fondée, on va voir la méprise qui en résulte, & les inconvéniens qu'elle entraine

connu avant Simonides: on ne peut donc pas dire, comme le fait Pline, qu'il ajouta cette lettre à l'ancien Alphabet, puisqu'on la voit sur la médaille de *Zancle* & dans l'inscription d'Anaxidame, qui furent faites avant le tems de ce Poëte. Mais elle y est sous une forme approchante du *Delta*, parce que ce caractere étoit celui sur lequel on appuyoit, & qui faisoit la résonance principale du σδ ou du δσ. Si donc Simonides doit être regardé comme inventeur, ce n'est que pour avoir donné une forme nouvelle à cette lettre qui existoit avant lui, ou pour avoir fait adopter cette forme qui pouvoit être plus ancienne, & par laquelle on distingua le *Zêta* d'une maniere plus marquée.

après elle : l'auteur continue. " Cette médaille a été
" vraiſemblablement frappée lorſque les Mamertins origi-
" naires de la Campanie habitoient la ville de Meſſine, dont
" ils s'étoient emparés par trahiſon, événement mémorable
" dont pluſieurs Hiſtoriens ont fait mention. Or l'on ſait
" que les Campaniens, qui étoient Tyrrhéniens d'origine,
" parloient la langue Oſque ou Etruſque ; & il eſt tout na-
" turel qu'ils ayent fait battre à Meſſine des monoies en ca-
" racteres de leur langue, dans le tems qu'ils poſſédoient
" cette ville, c'eſt-à-dire environ 300 ans avant l'Ere Chré-
" tienne." Mais pourquoi ces Campaniens, qui ôterent à *Meſſine*, le nom de *Meſſene* pour lui ſubſtituer celui de *Mamertinum*, auroient-ils renouvellé celui de *Zancle*, qui depuis plus de quatre ſiecles n'exiſtoit plus ? Pourquoi n'auroient-ils pas écrit le nom de *Mamertinum* ſur leurs monoies, dans les caracteres de cette même langue *Etruſque* ? Il nous reſte beaucoup de médailles de ces peuples, cependant il n'en exiſte aucune avec ces caracteres. N'eſt-il pas plus ſimple de dire, que les Grecs, habitans de *Zancle*, employerent dans les légendes de leurs monoies les lettres dont on ſe ſervoit en Grèce, au tems où ils les frapperent.

La médaille de *Zancle*, dont on parle ici, eſt avec le *creux* à partition au revers, & porte un coquillage dans ſon milieu : ſi, comme on le dit, elle a été frappée trois ſiecles avant notre Ere, il en faut conclure que le *creux* à partition étoit encore en uſage dans le monoyage. Dès-lors, beaucoup de médailles

médailles où l'on voit ce *creux*, peuvent appartenir à la même époque qui tombe à la vingt-quatrieme année après la mort d'Alexandre. Néanmoins, cette maniere de fabriquer les monoies ne s'obſerve ni dans celles des ſucceſſeurs de ce Prince, ni dans les ſiennes, ni dans celles de Philippe ſon pere, ni même dans celles de Denys le Tyran, d'Hiéron & de Gélon, frappées deux cents ans avant que les Mamertins arrivaſſent en Sicile. Le jugement porté ſur la médaille de *Zancle*, peut donc nous jeter dans des erreurs très-conſidérables, ſur le tems où d'autres médailles ont été frappées, & ſur l'hiſtoire de l'Art. Mais ce qui eſt pis, c'eſt que par ſes conſéquences il eſt capable d'empêcher des découvertes très-importantes à ce ſujet : en voici un exemple tiré de la choſe même dont il s'agit.

Quoique nous ayons juſqu'à cinq médailles de *Zancle*, toutes de formes & de coins différens, avec le *creux à partition* à leur revers, on en trouve cependant une ſans ce *creux* ; celle-ci doit néceſſairement avoir été frappée avant le tems où *Zancle* ceſſa de porter ce nom : on voit auſſi que cette marque de l'imperfection du monoyage ne ſe trouve ſur aucune médaille de *Meſſene*. Il eſt donc aſſuré que l'uſage du *creux* avoit ceſſé vers la 29e. ou la 30e. Olympiade, même dans une très-petite ville comme l'étoit celle de *Zancle*. Cela put même arriver quelque tems avant cette époque, aſſurément très-importante à connoître, puiſqu'elle nous montre qu'au moins la plupart des médailles Grecques ſur leſquelles ſe trouve le *creux*

à pluſieurs

à plufieurs divifions, eft antérieure à la 29e ou à la 30e Olympiade, & doit avoir été faite dans l'efpace des 231 ans qui fuivirent le tems où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies d'or & d'argent, & qui conduifent à la 29e Olympiade, antérieure à notre Ère de 664 ans. Ainfi, la médaille dont on vient de parler, eft tout au moins de 364 ans antérieure à l'époque où l'on a pris tant de peine, & employé tant de combinaifons & de fcience pour la placer : cette méprife n'eût pas eu lieu, fi l'auteur eût comparé les caracteres de cette médaille, avec ceux du bouclier d'*Anaxidame*, (60) comme je crois avoir mis mes lecteurs à portée de le faire ici.

Les

(60) Je crois devoir attribuer le peu d'ufage que l'on a fait de ces précieux monumens, à la maniere dont on les a préfentés au public. Mr. Fourmont étoit un homme qui favoit bien plus d'Hébreu & de Grec que de François ; il n'avoit aucune connoiffance des arts ni de l'antiquité ; il connoiffoit les livres, mais n'avoit jamais rien imaginé de fa vie. Il s'eft contenté de déchiffrer les infcriptions, d'en expliquer les mots, fans aucune vue de l'ufage dont elles pouvoient être. Comme il n'avoit aucune forte de goût, il ne parle ni de fculpture ni d'architecture, dans le récit de fes voyages, où il fut portée de voir tant de chofes : le peu qu'il en a dit, prouve qu'il n'en fentoit pas la valeur & n'en connoiffoit pas l'importance. C'étoit des infcriptions qu'il cherchoit ; il en a rempli des porte-feuilles, mais il n'a vu dans ces monumens que ce qui ne méritoit pas trop la peine d'y être obfervé. Ils l'ont ennuyé, & il a ennuyé les autres en en parlant; delà vient qu'il n'a pas été lu. Telle eft la fenfation que m'ont fait fes Mémoires, qu'il eût pu rendre fi intéreffans. Mais une juftice qu'il faut lui rendre, c'eft qu'il a fûrement été d'une exactitude extrême dans les copies qu'il a faites des infcriptions, & dans la forme des lettres qu'il a fi bien confervées, qu'on les reconnoit parfaitement fur des monumens qui ne font jamais parvenus à fa connoiffance. Telles font par exemple les médailles

Les trous quarrés qu'on peut obferver aux deux côtés du bouclier d'Anaxidame, (61) me femblent avoir été pratiqués pour y encaftrer des bois employés à foutenir des trophées. Ces trophées étoient faits des dépouilles remportées fur les Mefféniens, & confacrées dans le Temple d'Apollon Amycléen, après la double guerre de Meffénie terminée par Anaxidame, dont le nom eft écrit fur ce bouclier: fon milieu eft occupé par un *Serpent* qui s'éleve, malgré deux *Renards* repréfentés dans l'action de l'épier, & de fe jetter fur lui.

Au tems du partage de l'Argolide, de la Laconie & de la Meffénie conquifes par les Héraclides, les nouveaux Rois de ces trois contrées firent chacun un facrifice fur trois autels différens. On trouva fur l'autel du Roi d'Argos une *grenouille*, un *Serpent* fur celui du Roi de Lacédémone, enfin un *Renard* fur l'autel où avoit facrifié le Roi de Meffene: (62) les Devins conclûrent de cet événement que les Argiens

dailles de Zancle; & tout bien compté, je ne fais fi le mérite de cette exactitude ne compenfe pas avec avantage les petits défauts que je lui reproche, & qui ne dépendoient pas de lui; car on ne peut fe donner ni du fentiment ni de l'imagination, & fans l'un, on ne peut avoir du goût, comme fans l'autre on ne peut avoir des vues étendues. Rien ne feroit plus à défirer que de voir publier les infcriptions qu'il a recueillies, & qui fe confervent parmi les manufcrits de la Bibliotheque du Roi. J'efpere que l'importance dont eft le peu qu'il en a donné, engagera à communiquer le refte au public.

(61) Voyez la *Planche* XXI

(62) Apoll. *liv.* ii. *fect.* v. *p.* 144. Επὶ δὲ τοῖς βωμοῖς, οἷς ἔθυσαν, εὗρον σημεῖα κείμενα. οἱ μὲν λάχοντες Ἄργος ἐπὶ τὸν ἴδιον φρύνον, οἱ δὲ Λακεδαίμονα λαχόντες, δράκοντα· οἱ δὲ Μεσσήνην, ἀλώπεκα· περὶ δὲ τῶν σημείων, ἔλεγον οἱ μάντεις, τοῖς μὲν

giens devoient se contenir chez eux, que les Lacédémoniens deviendroient formidables quand ils seroient attaqués, & que les Messéniens auroient la finesse & la ruse des *Renards:* cette fable inventée pour expliquer la fortune & le génie de ces peuples, fut fondée sur les emblêmes que portoient leurs Princes. Le *Serpent* étoit sans doute celui des Héraclides qui régnoient à Lacédémone, comme l'observe Mr. Fourmont; (63) quant aux deux *Renards* placés sous ce *Serpent*, ils me paroissent représenter, les deux Rois de Messénie qui périrent dans le cours des deux guerres dont la derniere fut terminée par Anaxidame: ces Princes employerent successivement la *finesse* & la *ruse*, comme on peut le voir par la narration que Pausanias nous a laissé de ces guerres. Le Roi Euphaès fut tué dans un combat; (64) Aristodême son successeur se tua lui-même: (65) avec lui finirent les Rois de Messénie descendans d'Hercule, car Damis (66) & Aristo-

μὲν τὸν φρύνον καταβᾶσιν, ἐπὶ τῆς πόλεως μένειν ἄμεινον. μὴ γὰρ ἔχειν ἀλκὴν πορευόμενον τὸ θηρίον· τοῖς δὲ δράκοντα καταλαβόντας, δεινοὺς ἐπιόντας ἔλεγον ἔσεσθαι· τοῖς δὲ τὴν ἀλώπεκα, δολίοις. *Porro in aris quibus immolatum erat, jacentia signa invenere: nam quibus Argos obtigit privatim,* ruberam; *quibus Lacædemon,* draconem; *quibus autem Messene,* vulpem. *Hi in sua quisque ara privati signi ostenderunt: quæ vero ad symbola spectant Vates cecinerunt, nactis quidem ruberam, in urbem manere præstat, qui Draconum consecuti sunt, formidabiles fore, si promoveantur. Id enim animantium genus si peregrinetur, nullis viribus se tueri potest. Qui vero vulpem deprehendissent, dolosos fore prædicebant.*

(63) Mémoires de l'Académie des Inscriptions. *T.* XVI. *p.* 107.

(64) Pausanias *lib.* iv. *cap.* x.

(65) Pausanias. *lib.* iv. *cap.* xiii.

(66) Pausanias. *ibid.*

mene

mene qui commanderent dans la ſuite les Meſſéniens avec beaucoup de gloire, ne prirent pas le titre de leur Rois, mais ſeulement celui de leur Généraux. (67)

On peut voir ici, (68) après le marbre dont nous venons de donner l'explication, un *fragment* précieux d'une inſcription (69) copiée à Pharès, ville de l'ancienne Meſſénie, ſituée à ſix

(67) Pauſanias. *lib.* iv. *cap.* xiii. & xv.

(68) Voyez la *Planche* XXII.

(69) Une perſonne de beaucoup d'eſprit & de lumieres a raſſemblé, à ma priere, toutes les objeƈtions qu'on peut faire contre les monumens publiés par Mr. l'Abbé Fourmont: à celles des autres elle a joint les ſiennes, & me les a communiquées dans un mémoire écrit avec clarté & rempli de ſagacité. Ne pouvant me rendre à ſon opinion, ayant pour ſoutenir la mienne celle de tant de Savans, qui ont admis ces monumens comme très-légitimes, celle de l'Académie, celle du Prince de Torremuzza, de Mr. Gebelin, enfin de tant d'autres perſonnes très-inſtruites, & en dernier celle de Mr. Aſtle, qui a fait uſage de ces mêmes inſcriptions dans un ouvrage très-utile & très-bien fait, *(The Origin and Progreſs of Writing. p.* 66.) j'ai néanmoins diſpoſé les choſes dont je parle, de maniere, que les formes des anciennes lettres employées par les Grecs, ne ſont pas prouvées ſeulement par celles des monumens de Mr. Fourmont, mais bien plus encore par celles des médailles & d'autres inſcriptions, dont l'autorité généralement reçue, ne me paroit pourtant pas être plus grande que celle de ces mêmes monumens. Cependant, je vais continuer de répondre ici aux objeƈtions qu'on leur fait, & à juſtifier par ce moyen les raiſons que j'ai de ne pas les rejeter. On a regardé pendant long-tems, dans un pays très-éclairé, la doctrine de Galilée comme erronée; elle y eſt admiſe aujourd'hui, & l'on traite maintenant de rêveurs abſurdes, ceux qui traitoient de rêveries & d'abſurdités les vérités qu'enſeigne cette doƈtrine. Les découvertes de Newton ont long-tems paſſé pour chimériques: des Géometres très-capables ont attaqué ſes calculs; des Phyſiciens très-habiles ont nié la poſſibilité de ſes expériences; mais ils ont dans la ſuite juſtifié les uns, & reconnu la réalité des autres.

à ſix ſtades de la mer, & où il y eut autrefois un temple de la

autres. On a prétendu que les tables *Eugubiennes* étoient fauſſes; on a donné pour bonnes, des raiſons qui n'étoient que ſavantes, pour prouver que ces monumens les plus authentiques de tous ceux qui exiſtent, étoient des monumens modernes : ils ſont aujourd'hui reconnus pour antiques. Le Docteur Lami de Florence, a ſoutenu pendant plus de dix ans, qu'*Herculanum* n'exiſta jamais dans l'endroit où il fut découvert de ſon tems ; & quoiqu'on lui montrât cent inſcriptions où le nom de cette ville étoit conſtamment rappelé, quoiqu'on lui en fit voir le théâtre, avec ſa dédicace faite par les habitans d'*Herculanum*, quoiqu'on mît ſous ſes yeux les maiſons, les temples, les meubles, les peintures, les livres de cette ancienne ville, il trouva toujours de ſavantes raiſons pour en nier l'exiſtence, maintenant inconteſtée. Les inſcriptions dont nous parlons ſeront un jour dans le même cas. On en reconnoîtra le mérite, déjà reconnu par tant de perſonnes capables d'en juger; le tems détruira les objections, & ce qui préſentement ſemble faux à quelques-uns d'entre eux, paroitra très-vrai pour l'avenir, qui connoitra la grande utilité qu'on peut tirer de ces monumens. La ſcience des antiquités préſente des difficultés ſans nombre : mais les plus grandes de toutes, ſont peut-être celles qu'ont fait naître les opinions ſingulieres de quelques Savans, qui paroiſſent s'être étudiés à répandre des doutes ſur les choſes les plus claires, & quelquefois à faire regarder comme très-claires les choſes les plus obſcures. Ils ſemblent s'être plu à faire naître des épines, à multiplier les obſtacles, à reſſerrer des entraves dont il étoit déjà ſi mal-aiſé de ſe débarraſſer. Pour faire le contraire de ce qu'ils ont fait, je vais tâcher ici de mettre mes lecteurs à portée de juger, en rapprochant les preuves que nous fourniſſent les monumens anciens, des reproches que font les modernes à ceux dont nous parlons.

Le fragment d'inſcription qu'on trouve ici *Planche* XXII, fut découvert dans les ruines de Pharès, ſituée dans le fond du golfe qui s'étend entre le promontoire appelé *Ténare*, & celui qu'on appeloit *Acritas:* ce golphe portoit le nom de *Meſſene*, de celui d'une ville de la *Meſſénie*, dans le voiſinage de laquelle étoit celle de *Thalama* aujourd'hui *Calamata*, où l'on a découvert une autre inſcription du même genre que la précédente. On peut la voir dans les Mémoires de l'Académie, *T.* XV. *p.* 397. Il s'en eſt trouvé une troiſieme de la même eſpece, dans l'ancien

la Fortune. Cette inscription porte les noms des Rois Théo-
pompe

l'ancien temple d'*Amycles* en Laconie. Ces trois inscriptions étant constituées de la même façon, ayant été faites sous les regnes des Rois Théopompe, Alcamene & Polydore, on ne peut douter qu'elles n'aient eu un objet semblable : de ce que l'une s'est trouvée dans la *Laconie*, & les deux autres dans la *Messénie*, où les Lacédémoniens commandés par Théopompe, Alcamene & Polydore porterent la guerre, on est assuré qu'elles sont relatives à cette guerre. Elle commença suivant Pausanias *(lib.* iv. *cap.* vi.) par la prise d'*Amphée*, dans la seconde année de la IX[e]. Olympiade, & finit dans la premiere de la XIV[e]. par la prise d'*Ithome*. (Pausan. *lib.* iv. *cap.* xiii.) Ainsi elle dura depuis l'an 743, jusqu'à l'an 724 avant notre Ere, ce qui comprend la durée de dix-neuf années.

La plus ancienne de ces inscriptions paroit être de la premiere année de la guerre de Messénie : c'est la dixieme après la fondation de Rome, suivant Varron. Toutes trois parlant du Roi Théopompe, comme régnant au tems où elles furent faites, elles doivent l'avoir été avant la mort de ce Prince, qui semble avoir vécu jusqu'après la fin de cette guerre, puisque le Poëte Tyrtée assuroit qu'il la termina. (Pausan. *lib.* iv. *cap.* vi.) Quelques-uns prétendent qu'il fut tué avant cette époque, mais on peut croire que les autres inscriptions où son nom se trouve, furent faites entre la X[e]. & la XIV[e]. Olympiade.

Colonis petite ville de la Messénie, tiroit son origine de l'Attique. (Pausan. *lib.* iv. *cap.* xxxiv.) Elle étoit située au voisinage de la mer, ainsi que Pharès, dont elle étoit peu distante. Il nous reste une médaille unique de Colonis : son revers est divisé par une sorte d'Astérique, dont les rayons sont destinés à contenir dans leur intervalle, toutes les lettres qui forment le nom de *Coloniates*, ΚΟΛΩΝΑΩΝ. Cette médaille est la *seule qu'on ait vue jusqu'à présent*. (Recueil de Méd. *suppl. T.* II & III. *p.* 134.) On ne put la publier dans le *Recueil des Peuples & Villes*, imprimé en 1763, parce qu'alors elle étoit encore inconnue : elle ne cessa de l'être que vers l'an 1767, vingt-un ans après la mort de Mr. l'Abbé Fourmont, arrivée en 1746. Ainsi il ne put connoître, par le moyen de cette médaille, que la maniere d'écrire le nom des peuples, qui se voit employée dans les inscriptions trouvées à *Calama* & à *Pharès* en *Messénie*, étoit en usage dans les villes de ce pays. Je laisse à juger si le hasard lui eût fait

pompe & Polydore, chefs des deux branches des Héraclides, qui régnoient conjointement à Sparte quand on la fit.

Polydore

rencontrer précifément cette maniere, en cas qu'il eût fait ces infcriptions, ou fi plutôt cette méthode finguliere d'écrire, qui s'obferve fur les médailles *Mefféniennes,* ne prouve pas l'authenticité des marbres où elle fe trouve : car enfin, celui qu'on fuppofe les avoir inventés, n'a pu employer des formes qu'il n'a pu connoître, & deviner qu'on les employât dans la Meffénie, où les monumens qu'il a publiés fuppofent qu'elles furent en ufage, ce qu'atteftent d'autres monumens du même pays. Mr. l'Abbé Fourmont connoiffoit fi peu les raifons de ces formes, qu'il a pris celles des marbres où fe trouve le nom des Lacédémoniens, pour le *fceau* de ces peuples. (Mém. de l'Acad. *T.* XV. *p.* 400.) Il n'a pas même vu que cette forme étoit celle des *boucliers,* tels qu'ils font repréfentés fur les médailles Macédoniennes, comme fur celles de quelques autres villes ; & ne fachant quel nom leur donner, il leur a donné celui de *rond. (Idem. p.* 401.) Enfin, il eft arrivé jufqu'à dire que ce prétendu *fceau n'étoit appofé qu'aux grandes délibérations de l'Etat.* Rien ne feroit plus ridicule en effet, que de fuppofer l'appofition d'un *fceau* fur une infcription en marbre : cela même a décrédité le monument, auquel pourtant cette explication eft étrangere. Le *fceau* public, ne s'y trouve pas plus, que celui de *Colonis* ne fe trouve fur fes médailles, où il a la même forme. Ce que l'on nous donne pour tel, n'eft qu'une maniere d'écrire les noms des peuples du Péloponefe, imitée par beaucoup d'autres : rien n'eft plus commun que de trouver des infcriptions publiques avec les noms des villes & des peuples qui les ont fait publier. La puérile explication de Mr. l'Abbé Fourmont, peut bien montrer qu'il n'entendoit pas les antiquités, mais elle ne doit pas décréditer les monumens qu'il a mal interprétés. S'il eût bien lu Paufanias, il eût vu qu'au tems dont nous parlons, le cachet des Rois de Sparte fervoit de *fceau* à cette ville, & que celui du Roi Polydore, où étoit repréfentée fon effigie, fervit après fa mort à tous les actes publics. (Paufan. *lib.* iii. *p.* 235. *Ἔϛιν εἰκὼν Πολυδώρου τοῦ Ἀλκαμένους. ὃν βασιλέων ἐς τοσοῦτο τιμῆς προήχασιν, ὥϛε οἱ τὰς ἀρχὰς ἔχοντες, ὁπόσα δεῖ σημαίνεσθαι τῇ εἰκόνι.*) La vénération qu'on eut pour ce Prince, paroit avoir fait abandonner l'ancien ufage de fe fervir de l'effigie des Rois fur le *fceau public,* pour ne plus y employer que celle du Roi Polydore ; il eft parlé de lui

dans

Polydore fils d'Alcamene, termina dans la XIVe. Olympiade

dans ces inſcriptions, où ces recherches montrent bien clairement qu'on ne doit pas reconnoître le *ſceau* des Lacédémoniens. Quant une fois Mr. l'Abbé Fourmont crut l'y avoir vu, il ſe figura que les noms de ceux qui exerçoient l'emploi marqué par le mot *Pythii,* écrit avec ces noms au-deſſus de ce prétendu *ſceau,* étoient les *Chanceliers* des Rois. Il trouva le *Garde* du ſceau, avec le ſceau qu'il devoit *garder* ; il y vit le nom du premier Officier de l'état, à côté de celui des Rois, & arrangea le gouvernement de Lacédémone vers l'an 700 avant notre Ere, ſur celui de France vers l'an 1740 après cette époque. Il découvrit même dans l'arrangement du nom des *Grammatiſtes* ou *Greffiers* des Spartiates, leur reſpect pour ceux dont ils dépendoient : mais il n'exiſte rien de tout cela dans les monumens. Les *Pythiens* étoient, non les *Chanceliers,* mais les *Devins,* qui à ces tems reculés accompagnoient les armées & prenoient part dans toutes les délibérations publiques : on en voit juſqu'à trois chez les Meſſéniens, dans la guerre qu'ils eurent à ſoutenir contre Théopompe, Alcamene & Polydore. L'un de ces Devins s'appeloit Tiſis, (Pauſan. *lib.* iv. *cap.* ix.) l'autre Ephébolus, & le troiſieme portoit le nom d'*Ophionée,* (Pauſan. *lib.* iv. *cap.* x.) qui ſemble revenir à celui de *Pythien.* On trouve juſqu'à quatre de ces *Pythiens* parmi les Lacédémoniens, dont les noms ſont écrits ſur les inſcriptions de Pharès, d'Amycle & de Calama.

Les ſoupçons qu'ont fait naître les mauvaiſes explications de Mr. l'Abbé Fourmont, ont fait étendre le ridicule qu'elles ſe ſont attiré, ſur les inſcriptions qui malheureuſement en ſont l'objet. On a dit que, pour cacher ſon ignorance, il n'a mis dans ces inſcriptions que des noms aiſés à remplir, parce qu'il pouvoit les choiſir dans Pauſanias, & y trouver la maniere de les écrire : mais il ne les a pas écrit comme Pauſanias, & ces noms ne ſe trouvent pas tous, à beaucoup près, dans cet Auteur. Rien n'eſt d'ailleurs plus commun que des inſcriptions qui ne ſont remplies que des titres des charges, & des noms de ceux qui les rempliſſoient. Il en exiſte une d'un genre à-peu-près ſemblable dans la collection de Mr. Charles Townley : c'eſt un bouclier de marbre apporté de Grèce par Mr. Aſkew. On y lit le nom & la qualité de celui qui gouvernoit le *Gymnaſe* d'Athenes, au tems où ce marbre fut érigé ; on y voit enſuite les noms des *Ephebes,* ou jeunes-gens admis dans ce *Gymnaſe,* ceux des tribus dont

piade la premiere guerre de Meffene, environ 56 ans avant celle

dont ils étoient, ceux enfin de quelques Officiers employés à leur éducation. Sous ce rapport, les infcriptions de Mr. Fourmont reffemblent non-feulement à celle dont on vient de parler, mais encore à beaucoup d'autres : elles fuivent exactement le *coftume* des Grecs. On lui reproche auffi l'emploi des *monagrammes* ou des lettres *comprifes* les unes dans les autres, & l'on prétend que cette maniere d'écrire paroit peu convenable à la gravité des Lacédémoniens. Nous favons cependant qu'ils fe faifoient une regle de s'exprimer en peu de paroles, & je ne vois pas pourquoi ils n'auroient pas ménagé les lettres, comme ils ménageoient les mots ; pourquoi il n'y eût pas eu une écriture *Laconique*, ainfi qu'il y avoit un ftyle de ce nom. En quoi cela eût-il nui à la gravité de ces peuples ? ma réponfe à cet égard n'eft pas fondée fur des conjectures & des vraifemblances, comme l'eft l'objection faite à ces monumens, mais fur des faits ; car on trouve des *monogrammes* fur les médailles de *Sparte* même, (Recueil des Méd. des peuples & villes. *T.* I. *Planche* XIX. N° 8.) & fur celles d'*Afine* (*Id.* N° 10.) & de *Malée* en Laconie. Pourquoi les mêmes peuples n'auroient-ils pas employé dans leurs infcriptions, les mêmes lettres abrégées qu'ils employoient dans leurs médailles ? les unes étoient-elles moins publiques que ne l'étoient les autres ? Enfin, fi la gravité des Lacédémoniens leur a permis d'en faire ufage fur les médailles, pourquoi leur eût-elle défendu de les employer fur des marbres ?

A ces difficultés j'en vais joindre ici quelques autres. On a vu dans l'infcription du bouclier d'Anaxandre, (*Planche* XXI.) que les *génitifs* font terminés O au lieu de l'être en OΥ, parce que l'un fe prononçant comme l'autre s'écrivoit, la prononciation fuppléoit à l'écriture. Pourquoi donc, le tems d'Anaxidame & celui où fut faite l'infcription qu'on a de lui, étant poftérieur d'au moins feize Olympiades, ou 64 ans, au tems où la moins ancienne des trois infcriptions trouvées à Amycle, à Pharès & à Calamaca peut avoir été faite, pourquoi, dis-je, trouve-t-on fur toutes celles-ci des *génitifs* terminés en OΥ & non pas en O ? & comment arrive-t-il que la plus nouvelle maniere de terminer les *génitifs*, fe trouve fur les monumens les plus anciens, & la maniere de les terminer la plus ancienne fe remarque fur les monumens les plus modernes ? Cela ne devroit-il pas rendre fufpectes les infcriptions qui donnent lieu

celle que finit Anaxidame. On lit ſur cette inſcription les différentes

lieu à ces remarques? Le marbre de Sigée, comparé avec les colonnes d'Hérode Atticus, peut ſervir à lever ces difficultés. Nous avons obſervé que ces dernieres furent écrites dans les anciennes lettres & les anciennes formules qui n'étoient plus en uſage, quand elles furent faites. Elles imitoient des uſages de tems très-éloignés ; & comme Hérode Atticus étoit le plus ſavant homme de ſon tems, on ne peut douter qu'il n'ait écrit ces inſcriptions, de la maniere dont elles l'euſſent été dans les tems les plus reculés deſquels il ſe propoſoit d'imiter les uſages. Il écrit cependant ΕΚ ΤΟ ΤΡΙΟΠΙΟ au-lieu d'ἐκ τοῦ Τριοπιοῦ : dans l'inſcription de Sigée où l'on n'imitoit pas des tems anciens, mais où l'on pratiquoit ce qui ſe faiſoit au tems même où elle fut écrite. On voit deux manieres de terminer le Génitif. ΤΟ ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΣ ΤΟ ΠΟΡΚΟΝΕΣΙΟ, où le ΤΟ, comme dans les colonnes d'Atticus, eſt employé au lieu de ΤΟΥ, mais dans le mot ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΣ, l'ΟΣ tient la place de l'ΟΥ, tandis que dans le mot PROKONEΣΙΟ l'O eſt mis au lieu de cette terminaiſon. Voilà donc trois manieres différentes de terminer les génitifs dans une même inſcription. Après cela, doit-on être ſurpris de trouver qu'on en employoit deux différentes, dans le même pays, ſur deux différentes inſcriptions ? Cela nous montre que les manieres d'écrire n'étoient pas encore fixées, les uns écrivant d'une façon, les autres en employant une diverſe ; dans cette incertitude des choſes, des méthodes en apparence plus nouvelles pour nous, ſe trouvent uſitées dans des monumens antérieurs en apparence à ces méthodes. On trouve auſſi dans des inſcriptions plus modernes des méthodes plus anciennes que dans les premieres, ce qui vient de ce que durant long-tems, elles furent également en uſage : la difficulté vient moins ici du fond des choſes que de notre maniere de les voir. Nous avons déterminé que l'une de ces méthodes eſt plus ancienne que l'autre, & que celle qui prévalut eſt la plus nouvelle ; nous jugeons en conſéquence, ſans faire attention que ces deux méthodes ſubſiſterent enſemble, & qu'il a peut-être fallu des ſiecles pour déterminer la préférence en faveur de l'une d'elles. Nous ne voyons plus ce qui eſt, mais ce dont nous avons fait une regle applicable aux tems qui ont ſuivi : mais cette regle nous trompe pour ceux qui ont précédé l'antiere adoption ſur laquelle on l'a établie.

Ce que je viens de dire des *formules*, peut ſe dire auſſi des *caracteres* de l'écriture ; on voit des formes différentes à des mêmes lettres dans une même inſcription,

différentes charges de ceux qui servoient sous les Rois, dans le gouvernement civil & militaire de l'année où elle fut érigée. (70) Les *Pythiens*, au dire de Mr. Fourmont, (71) étoient les *Chanceliers* de l'état; leur titre, à ce qu'il prétend, & leurs noms sont placés sous ceux des deux Rois, au-dessus d'une sorte de marque de forme ronde, où l'on

inscription, ce qui paroit devoir la rendre suspecte; cela ne vient pourtant, que de ce que le choix du caractere auquel on se fixa après le tems où furent faites ces inscriptions, étant encore incertain dans celui où on les fit, on employoit également & ceux qu'on a rejettés dans la suite, & ceux qu'on a admis depuis. Ceci même rend plus précieux les monumens où ces lettres se trouvent: en nous montrant des tems où l'écriture étoit encore incertaine, où ses caracteres n'étoient point encore entierement déterminés, elle nous marque leur antiquité: cette marque presqu'autant qu'aucune autre, peut nous aider à reconnoître les tems. Les médaillons où l'on voit les têtes de Ptolemée *Lagus* & de *Bérenice*, avec celles de Ptolemée *Philadelphe* & d'*Arsinoé*, ont dans leur *légende*, les deux formes de l'*Epsilon*, en E & en Є, cependant cette lettre est constament écrite par l'E dans les médailles de *Gélon* & d'*Hiéron* I. frappées plus de deux siecles avant les Ptolemées. Cette derniere forme à été adoptée depuis. Mais cela n'empêche pas qu'on ne trouve l'Є sur des monumens, assurément moins anciens que ceux où l'on voit les lettres que cette adoption a fait proscrire. Ainsi, l'on ne peut dire que l'*Epsilon* fait en E ou le *Sigma* fait en Σ soient plus anciens que les mêmes caractere fait en Є ou en C ou en Ͼ. Ce que nous prouvent les médailles à cet égard, est confirmé par ce qui se voit sur les inscriptions dont nous parlons; puisque l'on y observe les formes de l'*Epsilon* en Є & du *Sigma* en C, employées dès les premieres Olympiades.

Je parlerai ailleurs des lettres dont l'invention paroit plus moderne que le tems de ces inscriptions, & surtout des difficultés qu'on leur oppose, au sujet de la dialecte qui y paroit employée.

(70) Mémoires de l'Academ. *T.* XVI.

(71) Idem. *p.* 400.

voit

voit écrites les lettres LAKEΔAIMON abrégées du mot LAKEΔAIMONIΩN, ici placé pour montrer que cette inſcription fut dreſſée par ordre des *Lacédémoniens*.

On lit enſuite le titre d'*Aniokarater* & le nom de *Méchanidas* fils de Théopompe qui le portoit. C'étoit le *Général* qui commandoit le corps de bataille, & tenoit dans l'armée le premier rang après les Rois. Dans la premiere année du regne de Polydore, qui fut la cinquieme de la guerre de Meſſene, l'emploi de *Général* fut rempli, comme nous l'apprend Pauſanias, (72) par *Euryleon* fils d'Egée, né à Sparte, mais d'origine Thébaine & deſcendant de Cadmus; ainſi cette inſcription fut aſſurément écrite après la premiere année qui ſuivit la mort d'Alcamene, auquel ſon fils ſuccéda, mais elle eſt antérieure à la fin de la guerre de Meſſénie, après laquelle l'exercice de la charge de *Général*, & de celle des Officiers nommés dans ce marbre durent ceſſer.

Après le nom de l'*Aniokarater* viennent ceux des Chefs des *Locagi* & des *Moragi*. C'étoient les bandes choiſies des Lacédémoniens, invincibles par leur diſcipline: les *Moragi* combattoient armés de piques.

Quant aux *Bidiens* dont le titre ſe trouve à la troiſieme colonne, ils préſidoient aux combats auxquels on exerçoit la jeuneſſe Lacédémonienne; les *Armoſteres* & les *Armoſyni*

(72) Pauſanias. *lib.* vi. *cap.* vii. *p.* 295.

étoient les intendans ou les commissaires des provinces & de l'armée ; mais les *Nomophylaces* présidoient à la garde & à la conservation des Loix. On lit ensuite le nom du Greffier, *Grammatiste*, qui souscrivit la piece originale dont la copie se voit sur ce marbre. On trouvera dans l'explication du monument suivant, ce qui manque à la premiere colonne de celui-ci. Il résulte de ce qui vient d'être dit, que la forme des caracteres de cette inscription est une de celles qu'on employoit dans la Laconie & la Messénie, vers l'an 723 avant notre Ere.

Immédiatement après cette époque, " les Lacédémoniens " consacrerent à Apollon Amycléen trois *trépieds* de bronze : " ils furent faits du produit des dépouilles remportées sur les " Messéniens ; Vénus étoit représentée sur le premier, Diane " sur le second, Céres & Proserpine sur le troisieme. (73) " Ce dernier étoit l'ouvrage de Callon, statuaire de l'isle " d'Egine ; les deux autres, avec leurs bas-reliefs, étoient de

(73) Pausanias. *lib.* vii. *cap.* xiv. *p.* 313. Ἀνέθεσαν δὲ καὶ ἀπὸ τῶν λαφύρων τῷ Ἀμυκλαίῳ τρίποδας χαλκοῦς. Ἀφροδίτης ἄγαλμά ἐστιν ἑστηκὸς ὑπὸ τῷ τρίποδι τῷ πρώτῳ, Ἀρτέμιδος δὲ ὑπὸ τῷ δευτέρῳ. Κόρης δὲ ἡ Δήμητρος ὑπὸ τῷ τρίτῳ. Pausan. *lib.* iii. *cap.* xviii. *p.* 255. dit, en parlant de ces trépieds qu'il avoit vus dans le temple d'Amycles, & en décrivant les premiers ceux qu'il compte les derniers dans le passage précédent. Γιτιάδας καὶ αὐτοὶ τέχνη, καὶ τὰ ἐπειργασμένα. ὁ τρίτος δέ ἐστιν Αἰγινήτου Κάλλωνος. *De manubiis vera Amyclæo Apolloni tripodas æneos tres dedicaverunt : in quarum uno Veneris, Dianæ in altero, in tertio Cereris et Proserpinæ signa insistunt.—Tum ipsos tripodes, tum quæ sunt in iis operis supervacanei, Gitidias fecit : tertius est ab Æigineta Callone factus.*

" Gitidias,

" Gitidias, (74) né dans la Laconie, & qui fut à-la-fois " ſtatuaire, Poëte & Muſicien."

Cet artiſte fut aſſurément capable de très-grandes choſes, puiſqu'il avoit conduit la bâtiſſe du temple de Minerve, qu'on appeloit *Calchiæcos*, parce que tout l'édifice en étoit de bronze. La ſtatue de la Déeſſe exécutée par Gitidias même, étoit du même métal, ainſi que les travaux d'Hercule & pluſieurs autres exploits de ce Héros, qui ſe voyoient en bas-reliefs ſur les murs de ce temple. Gitidias y repréſenta auſſi " les actions des fils de Tyndare, & ſur-tout l'en- " levement des filles de Leucippe ; enſuite Vulcain déga- " geant Junon de ſes chaines : d'un autre côté Perſée prêt " à partir pour aller en Lybie combattre Méduſe ; des " Nymphes lui mettoient un caſque ſur la tête & des talo- " nieres aux pieds, afin qu'il pût voler au beſoin : mais ce " qui effaçoit tout cela, au gré de Pauſanias, c'étoient un " Neptune & une Amphitrite d'une beauté merveilleuſe."

Vers le même tems où furent exécutés ces grands ouvrages, ou du moins peu d'années après, & avant la fin de la XVIIIe. Olympiade, le Peintre *Bularque* peignit pour Candaule Roi de Lydie, un tableau de bataille eſtimé ſi beau, qu'on le paya, dit Pline, en le couvrant d'or. (75) Ce tems eſt cependant celui

(74) Pauſanias. *lib.* iii. *cap.* xvii. *p.* 250.

(75) Pline. *lib.* xxxv. *cap.* viii. *In confeſſo perinde eſt Bularchi Pictoris Tabulam, in qua erat Magnetum prælium, a Candaule Rege Lydiæ, Heraclidarum noviſſimo, qui et Myrſylus vocitatus eſt, repenſam auro, tanta jam dignatio picturæ erat. Id circa ætatem*

celui où tous les modernes, sur des passages mal interprétés des anciens, prétendent qu'à peine les Arts étoient connus : ils assurent quon ne pouvoit encore exécuter des statues en bronze, que même on n'en faisoit pas en marbre. Mais par le degré de perfection auquel étoit portée la Statuaire à Sparte, malgré l'austérité des loix de Lycurgue, on peut juger de ce qu'étoient alors les Arts dans le reste de la Grèce. Le Roi Polydore dont je rapporte ici un monument, fut tellement aimé des Spartiates, qu'après sa mort ils lui érigerent une statue en marbre, près du tombeau d'Oreste fils d'Agamemnon. Ce Prince mourut dans l'année même où il termina la guerre de Messene, qui fut la seconde de la XIVe. Olympiade, & la 723 avant notre Ere. Je ferai voir dans la suite de cet ouvrage une tête colossale d'Hercule en marbre, qui est à-peu-près des mêmes tems. (76) L'attachement

ætatem Romuli acciderit necesse est ; duo enim de vicesima Olympiade interiit Candaules, aut, ut quidem tradunt, eodem anno quo Romulus, nisi fallor, manifesta jam tum claritate artis atque absolutione.

(74) Cette tête singuliere, trouvée dans la ville de l'Empereur Hadrien à Tivoli, est maintenant dans la collection de Mr. Charles Townley. Quoiqu'en marbre, le travail en est exécuté comme celui d'une figure en bronze, & l'on voit par ce qui vient d'être rapporté des monumens exécutés par Gitidias de Laconie, & par Callon d'Egine, combien les ouvrages en bronze étoient en usage vers cette époque. Ce qui marque encore mieux le tems où fut faite la tête d'Hercule dont je parle ici, c'est qu'elle est d'un caractere tout différent de celui que bientôt après les artistes donnerent à ce Héros, ainsi que je le montrerai dans la suite, où je ferai voir la différence entre le caractere qu'on lui donna dans le tems suivans, & qui représentoit le fils de Jupiter, & celui qu'on lui

chement des Lacédémoniens pour le Roi Polydore, leur fit employer l'effigie de ce prince fur le *fceau* public, (76) ce qui fe pratiqua toujours dans la fuite : ainfi la forme du fceau des Lacédémoniens, ne changea plus après lui. C'eft vraifemblablement d'après la tête qui fut gravée fur celui dont on commença pour-lors à fe fervir, que l'on copia dans la fuite l'effigie de ce Prince qui fe voit fur des médailles de Sparte rapportées par Goltzius. (77) Quoiqu'il en foit de cette conjecture, on peut juger par ce qui a été dit de la peinture, de la ftatuaire & de la fculpture, au tems de Polydore, de ce qu'étoit la gravure quand elle exécuta le fceau public avec la figure de ce Prince, & par conféquent, fi contre l'opinion commune, on put frapper de bonnes médailles & graver de bonnes pierres dans ces tems fi éloignés de nous.

Le Roi Polydore envoya dans la Grande-Grèce des colonies qui peuplerent Locres & Crotone. (78) Les plus anciennes monoies de cette derniere ville, font écrites dans les mêmes lettres qui fe voyent fur l'infcription d'Amycles, avec le nom de ce Prince ; la forme de l'ancien *Kappa* des Grecs qui y eft employée, eft celle dont les Corinthiens fe fervoient ;

lui donnoit alors : on n'y reconnoît pas le defcendant de ce Dieu, mais on a voulu y exprimer le courage qui lui fit donner par Homere & les autres Poëtes après lui, le titre de Λεοντόθυμος, qui répond à celui de *Cœur-de-Lion.*

(76) Il a été parlé de ce fceau dans la *note* 69.

(77) Goltz. *Græc. Tab.* XI. N° 3 & 4.

(78) Paufanias. *lib.* iii. *cap.* iii.

elle

elle montre que cette colonie fut en partie composée de gens venus du pays où Corinthe étoit située. Les *creux* au revers des plus anciennes monoies de Crotone y sont sans aucune partition ; leur forme n'y étant pas gravée pour marquer l'usage dont elle fut dans les premiers tems du monoyage, on pourroit croire que dès avant la XIVe. Olympiade, on commençoit déja à n'en plus user ; toujours est il certain qu'alors même on étoit en état de s'en passer, comme on le prouvera dans la suite.

Alcamene, pere de Polydore, régna dans Sparte avant son fils ; celui-ci dans la premiere année de la XIVe. Olympiade, termina la guerre entreprise au tems du premier. (79) Une inscription qu'on peut voir ici, (80) avec les noms des Rois Théopompe & Alcamene, a été trouvée dans les ruines d'Amycles, près d'une chapelle anciennement dédiée à Minerve *Onga*. (81) On lit sur cette inscription, dont la forme & l'objet sont les mêmes que ceux de la précédente, les noms des Magistrats qui manquent à celle-ci. La premiere colonne contient la liste des *Gérontes* ou vieillards, qui formoient le Sénat de Lacédémone : la seconde colonne contient les noms des Rois Théopompe & Alcamene, ensuite les *Pythiens* qui étoient les *Devins* de l'état. Ils opinoient sur les délibérations proposées suivant les loix de Lycurgue, par les Gérontes & les Rois, & le peuple les rejetoit ou les approuvoit à son gré.

(79) Pausan. *lib.* iv. *cap.* xiii.
(80) Voyez la *Planche* XXIII.
(81) Mémoires de l'Académie. *T.* XV. *p.* 403.

Le

Le nom de l'*Aniokarater* ou *Commandant* des troupes se trouvant, dans cette inscription, avant ceux des Chefs particuliers de ces troupes, nous assure que cette liste fut faite en tems de guerre ; & puisqu'au tems d'Alcamene, les Lacédémoniens n'eurent à soutenir que la guerre de Messénie, ce monument, comme on l'a dit ailleurs, est nécessairement relatif à elle. Ce Prince étant mort vers la quatrieme année de cette même guerre, (82) le marbre où il est parlé de lui comme vivant, doit nécessairement être encore antérieur à cette date : il remonte à la 131e année, après l'institution des loix de Lycurgue. Ce tems n'est postérieure que de 23 ans à celui où le marbre d'Arondel met l'époque d'Homere : (83) & je ne doute pas que ce ne soit celle où mourut ce grand poëte.

Les *Ephores*, suivant Plutarque, furent institués *environ* cent trente ans après Lycurgue, c'est-à-dire (84) sous le regne de Théopompe, pour opposer, comme le disoit Platon, leur authorité à celle des *Gérontes :* le premier de ces Ephores portoit le nom d'*Elatus*. N'étant pas nommé parmi ceux qui se voyent dans cette inscription, non plus que dans une autre semblable trouvée à *Calamata* en Messénie. (85) Il faut donc nécessairement que ces deux monumens soient

(82) Pausan. *lib.* iv. *cap.* vii.
(83) Marm. Oxon. *Epoch.* XXVIII.
(84) Plutarch. *in Lycurg.*
(85) Mémoires de l'Académie. *T.* XV. *Planche* I. *p.* 397.

au

au plutôt de l'an 130 & 131 après la réformation des loix de Sparte, & que l'inſtitution des Ephores ſoit préciſément de l'an 129 après Lycurgue: c'eſt ce que laiſſe entendre l'expreſſion *douteuſe* de Plutarque: (86) ces marbres peuvent donc nous donner une époque très-préciſe du commencement de ces Magiſtrats, qui dans la ſuite devinrent aſſez puiſſans pour juger les Rois mêmes, & les condamner à mort.

On trouve dans cette inſcription les titres des mêmes emplois qui ſe voyent dans celle de Pharès; mais il y a de plus les *Empelores*, qui avoient l'inſpection des vivres, & le *Bouagor* qui étoit le préfet de la jeuneſſe. C'eſt pour ainſi dire l'état politique de Lacédémone, vers la dixieme année du regne de Romulus en Italie.

Les anciens As moulés à Eugubium en Ombrie, de même que ceux de Volſinium, de Luni & d'autres villes, ont pour empreintes des eſpeces d'*Aſtériſques* pareilles à celle qu'on voit ſur les médailles de *Colonis*, & ſur les marbres précédens. Il ſemble que cette forme ait paſſé de Grèce en Italie avec les Pélaſgues qui habiterent l'Ombrie, & qui vinrent du Péloponeſe: (87) mais ce qui eſt digne d'être obſervé, c'eſt qu'on trouve encore quelque choſe de ſemblable au Japon

(86) Plutarch. in Lycurg. *p.* 43. Ἔτεσί ΠΟΥ ΜΑΛΙΣΤΑ *τριάκοντα καὶ ἑκατὸν μετὰ Λυκοῦργον, πρώτων τῶν περὶ Ἔλατον ἐφόρων καταςαθέντων ἐπὶ Θεοπόμπου* Βασιλεύοντος. *Atque infra Lycurgum annis CIRCITER triginta ſupra centum, primum Ephorum deſignaverunt Elatum, Rege Theopompo.*

(87) Dionyſ. Halyc.

& dans

& dans l'Inde, (88) où l'on employe de même ſur les monoies une marque formée d'une eſpece de roue, ou de fleur, comme celle de la *Roſe* des médailles de Rhodes; cette figure eſt diſpoſée ſur les dernieres, de maniere à repréſenter à-la-fois la fleur ſymbole du pays où furent frappées ces médailles, & l'*Aſtérique* ou la *Roue* ſymbole du *Soleil* adoré principalement des Rhodiens. (89) Cette *Roue* ſe remarque très-fréquemment

(88) Voyez le *Vol.* I. *Planche* VII. N° 3 & 4.

(89) Les médailles de *Cartha* dans l'iſle de *Ceos*, repréſentent un *Loup* dans l'action de courir: cet animal y paroît entouré de rayons de lumiere qui ſemblent s'élancer de ſon corps. (Voyez *le Recueil des Méd. des Peuples & Villes. T.* III. *Pl.* XCV. N° 6.) Le mot Λύκη ſignifiant la *lumiere*, & le mot Λύκος ſignifiant un *loup*, on prit ce dernier pour le ſymbole de l'autre. Il devint par-là celui d'Apollon ou du Soleil qui répand la *lumiere*, & auquel on donna le titre de *Lycius*. Voilà pourquoi dans la médaille de *Cartha* la tête de ce Dieu ſe voit au revers du *Loup* qui répand des rayons *lumineux*. Ces mêmes *rayons* diſpoſés en forme d'*Aſtérique* au revers d'une tête d'Apollon, ſe voyent encore ſur une autre médaille de la même ville, (*Recueil des Méd. des Peuples & Villes. T.* III. *Pl.* XCV. N° 8.) ou le nom de *Cartha* eſt écrit dans les *rayons* de l'*Aſtérique*, comme celui de *Colonis* l'eſt ſur les médailles, dont on a parlé ci-deſſus, & celui des Lacédémoniens ſur les inſcriptions déterrées à Pharès, à Amycles & à Calamata. Sur une monoie Rhodienne, où le *Calice* de la *Roſe* eſt repréſenté dans ſa hauteur, (*Méd. des Peuples & Villes. T.* III. *Pl.* CVII. N° 5.) on voit des *rayons* ſemblables à ceux qui environnent le *Loup* des médailles de Cartha, & ces *rayons* paroiſſent émanés de la Roſe même. Ils marquent que cette fleur, ou l'iſle de Rhodes qu'elle repréſentoit, étoit conſacrée au Soleil, dont elle devint un des ſymboles; & quand on repréſenta ſur ſes monoies le plan de cette *Roſe*, les diviſions entre ſes feuilles marquerent celles des rayons de l'*Aſtériſque* du Soleil, dont la tête d'Apollon eſt ordinairement environnée ſur ces mêmes monoies. Ainſi cette *Roſe*, l'*Aſtérique*, ou même la *Roue* formée de ſes rayons, qui ſe voit ſous le *Griffon* emblême du Soleil dans les médailles de

fréquemment ſous la patte du *Griffon*, qui, comme on ſait, fut l'emblême d'Apollon conſidéré comme l'Aſtre du jour.

Par l'inſcription précédente, qui eſt auſſi ancienne que le regne de Romulus, on voit que le *Sigma* ſous la forme du *C* Romain, ſuivant l'idée du ſavant Potters, eſt celui dont parlent les poëtes quand ils lui donnent la forme de l'Arc Scythique: (90) cette forme eſt bien plus ancienne que ne le veut Mr. l'Abbé Winckelmann. " Il eſt, dit-il, " quelques Savans (91) qui ont prétendu que le *Sigma*, " dans les plus anciens tems étoit formé en *C* Latin. *Mais* " *c'eſt ce qui eſt évidemment faux*, (92) puiſqu'au contraire c'eſt-là la plus moderne forme de cette lettre. " Cepen- " dant, ajoute-t-il, le P. Hardouin a tort de prétendre que " le Σ formé en *C* ne ſe trouve ni du tems d'Auguſte, ni de

de l'iſle de Chio, ne ſont qu'un même ſymbole, dont les formes diverſifiées reviennent à un même objet. Cet objet fut de repréſenter le Dieu particuliérement révéré des Rhodiens, le Soleil, dont le culte comme on l'a dit ailleurs, fut le premier que connurent les anciens peuples. Nous avons vu quel étoit ce culte; nous avons vu que le Soleil fut le *guide* des voyages, le *Patron* des peuples & des colonies: de là vint le nom de *Patrous* qu'on lui donnoit; c'eſt parce qu'il étoit regardé comme le *Patron* des villes, que l'on inſcrivit les lettres dont leur nom étoit compoſé, dans les *rayons* de l'*Aſtérique* ou de la *Roue* qui étoit ſon ſymbole. Ce-ci rend raiſon de cette ſinguliere maniere d'écrire les noms des villes ſur les monumens érigées en leur noms, comme l'étoient ceux dont on a parlé ci-deſſus.

(90) Potter. *Archæolog. Græc. T.* II. *p.* 42.

(91) Deſcript. des pierres gravées du feu B. Stoch. *p.* 277.

(92) Idem. *ub. ſupr.*

" celui

“ celui des premiers Empereurs. On voit le *Sigma C* ſur “ les médailles de Mithridate & ſur la moſaïque du temple “ de la Fortune, que Sylla fit bâtir à Préneſte, aujourd'hui “ Paleſtrine.” Sur ce fondement, on a rejeté après les tems de Mithridate & de Sylla, toutes les inſcriptions & les pierres gravées où le *Sigma* en *C* s'eſt trouvé : par ces moyens, & d'autres regles du même genre, les antiquités ſont devenues inexplicables.

Les lettres *Thêta* & *Chi* attribuées à Epicharme, ſe liſent dans les mots *Pythioi* & *Lochagi*, ſur la ſeconde & la derniere de ces inſcription faites vers la X[e], ainſi que l'*Eta* & l'*Omega*, dont on prétend que Simonides fut l'inventeur vers LXI[e]. Olympiade, ſe trouvent dans les mots *Armoſteres* & *Moragoi*. L'uſage, & non l'autorité peut ſeul faire adopter les lettres d'un alphabet : en vain l'Empereur Claude ordonna de ſe ſervir des trois qu'il preſcrivit, bientôt, dit Tacite, elle furent oubliées. (93) Si Epicharme & Simonides contribuerent à faire admettre des caracteres, dont on ſe ſervoit bien antérieurement à leur tems, c'eſt que leurs ouvrages ayant eu beaucoup de cours, purent effectivement ſervir à fixer l'uſage de ces caracteres, qui avant eux étoit vague, incertain & prèſqu'arbitraire, chacun employant l'*Epſilon* à la place de l'*Eta*, ou l'*Omicron*, à la place de l'*Omega*, comme bon lui ſembloit. Il eſt

(93) Tacit. *Annal. lib.* xi. *p.* 226.

très-important d'être assuré que des monumens de la plus haute antiquité, bien antérieurs à ces deux Poëtes, peuvent se trouver avec ces mêmes caracteres, que quelques-uns croyent n'avoir pas existé avant eux.

L'ancien usage des Doriens étoit de former en O ou EO, les génitifs des mots terminés en ΗΣ ou en ΟΣ : ils substituerent aussi l'Ω, & depuis l'OY à cette terminaison : on a déja remarqué qu'on trouve ces trois manieres dans les marbres du tems d'Alcamene & de Polydore. (94) Ce dernier est appelé ΠΟΛΥΔΟΟΡΟΣ ΑΛΚΑΜΕΝΕΟ, & son pere est nommé ΑΛΚΑΜΕΝΗΣ ΤΑΛΕΚΛΟΥ, on voit aussi ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΑΛΛΙΚΛΕΩ, pour dire Polydore fils d'Alcamene, Alcamene fils de Téleclus, ou Lycurgue fils de Calliclès. Ces différentes pratiques en usage dans le même tems, nous apprennent que la Grammaire étoit alors aussi incertaine que la forme & l'emploi des lettres : tout dépendoit des écrivains qu'on employoit. Les génitifs exprimés en EΩ, EO ou en OY dans la Xe. Olympiade, l'étoient encore par l'O simple dans la XXXe, c'est-à-dire près de 80 ans après. Quelquefois on employoit l'I au lieu de l'Y, & dans le même tems on se servoit d'une lettre simple ou d'une lettre double indifféremment. Tout ceci confirme, qu'on peut bien juger qu'une sorte d'écriture, quand elle contient une suite de lignes dont les lettres sont écrites de même, appartient à un même tems, mais que l'on ne peut pas tout-à-

(94) Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans la *note* 69.

fait

ſait décider que ce tems ſoit antérieur ou poſtérieur, uniquement ſur la forme des caracteres qui y ſont employés, & même ſur la Grammaire dont on s'eſt ſervi ; car l'une & l'autre ayant été long-tems incertaines, on a repris & quitté pluſieurs fois les mêmes uſages.

Alcamene devint Roi de Sparte après la mort de Téleclus ſon pere, qui fut tué par les Meſſéniens. Le prétexte de venger la mort de ce Prince occaſionna la guerre de Meſſénie. Le Regne d'Alcamene fut de 37 ans, (95) & comme il mourut dans la quatrieme année de cette guerre commencée dans la ſeconde de la IXe. Olympiade, il faut qu'il ait ſuccédé à Téleclus vers la fin de la premiere année de la premiere Olympiade, environ 776 ans avant notre Ere : Téleclus, ayant régné quarante ans, le commencement de ſon regne doit tomber à l'an 815 avant J. C. : c'eſt 80 ans, ſuivant le marbre d'Arondel, après le tems où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies en argent.

Peu de tems après l'avénement du Roi Téleclus, il prit ſur les Achéens les villes de Pharès, de Géranthre & d'Amycles : les habitans de cette derniere ſe défendirent bravement. “ Ce que les Doriens reconnurent eux-mêmes, par le trophée “ qu'ils érigerent quand ils furent maîtres de la place.” (96) Le bouclier de marbre dont la repréſentation eſt ici

(95) Euſeb. Chronic. *lib.* i. *Laced. Reg. Alcam.*

(96) Pauſan. *lib.* iii. *cap.* ii.

gravée,

gravée, (97) a été tiré des décombres du temple d'Apollon *Amycléen:* (98) ſon inſcription porte le nom & la généalogie du vainqueur d'*Amycles*, il étoit fils d'Archélaus, fils d'Agéſilas, fils de Doryſſus, fils de Labotas, fils d'Echeſtrate, qui l'étoit d'Agis prince très-célebre, dont le nom fut donné à toute la branche aînée des Rois de Sparte deſcendus d'Hercule. Le nom de ce Roi Agis avec celui d'Echeſtrate ſon fils, ſe trouvent encore ici écrits ſur le milieu du bouclier, où ſe voit le ſerpent expliqué au ſujet du bouclier d'Anaxidame; (99) & comme ce dernier ſervit dans un trophée érigé à l'occaſion de la fin de la premiere guerre de Meſſénie, l'autre ſervit de même à l'occaſion de la priſe d'*Amycles*. Dans tous deux on a rappelé la généalogie des Rois vainqueurs, comme pour marquer que leur gloire rejailliſſoit ſur leurs ancêtres; ce qui diſtingue ces monumens de celui d'Archidame, ſur lequel on ne lit que le nom d'Agéſilas ſon pere.

Les armes des Amycléens étoient vraiſemblablement ſuſpendues aux deux côtés de ce marbre, comme on voit par les trous quarrés pratiqués à côté du bouclier d'Anaxidame, qu'on y ſuſpendit les armes des peuples qu'il avoit domptés.

Voici donc un monument très-authentique de la ſculpture & de l'écriture d'un tems aſſurément antérieur à la pre-

(97) Voyez ici la *Planche* XXIV.
(98) Mémoir. de l'Acad. *T.* XVI. *p.* 102.
(99) Voyez la *note* 62.

miere

miere Olympiade, & de près d'un demi siecle à la fondation de Rome. Nous y voyons le *Sigma* formé à-peu-près comme le *C* Latin, mais avec un trait au-dessous, Ƽ comme celui qui se voit au-dessus de la même lettre dans l'inscription de Sigée, postérieure de plus de deux siecles à celle-ci : (100) on

(100) Le *Sigma* dans la plus ancienne partie de l'inscription de Sigée, a trois formes différentes, comme on peut le remarquer dans les mots ƧOTΔIKOMΑΑ, & ƧOΠOƧIΔH ; car il y paroit sous les figures Ƨ · Ƨ & Ƨ : sur le bouclier de Téleclus, le *Sigma* est sous une forme dans le mot TΑΛƐKΛOϟ, & sous une autre dans le mot ΑΧΑƼΡTOƼ. Le Ƨ de l'une de ces inscriptions, répond au ϟ de l'autre, & la forme Ƨ de la premiere répond à la forme Ƽ de la seconde. C'est le *C* Latin arrondi ou quarré, sur lequel, ou sous lequel on a mis un trait qui le déguise, mais n'empêche pas de le reconnoître. Sa forme arrondie ou quarrée ne le change pas ; car on sait qu'anciennement on employa ces deux mêmes formes pour l'*Omicron.* Quelques-uns disent que l'une étoit plus commode pour la *plume*, & l'autre pour l'*écriture lapidaire*, dans laquelle les traits quarrés sont plus aisés à faire que les traits arrondis : mais l'inscription de Sigée nous fait voir que souvent les sculpteurs préféroient les derniers aux premiers, & nous montre déjà l'emploi du *Sigma* en *C* vers la XLVI[e]. Olympiade : l'inscription de *Téleclus* nous montre encore l'emploi de la même lettre sous la forme du ⊏ plus de deux siecles avant cette époque. Dans les époques suivies ici, nous avons combiné celles que donne Pausanias, avec la durée assignée aux regnes de Téleclus & d'Alcamene par Eusebe. Ces deux regnes embrassant, suivant ce dernier auteur, l'espace de 77 ans, & celui d'Alcamene finissant, suivant Pausanias, avant le commencement de la cinquieme année de la premiere guerre de Messénie, c'est-à-dire avant l'année qui précéda la 740[e] avant notre Ere, le Regne de Téleclus fut postérieur de 69 ans, à l'an 884 dans lequel on prétend que Lycurgue forma les loix de Sparte ; onze années après celle où le marbre d'Arondel dit que Phidon d'Argos fit battre les premieres monoies d'argent dans l'isle d'Egine, & vers le même tems où ce marbre met l'époque d'Homere. Quelques Chronologistes rapprochent encore ces époques les unes des autres, & font

on y voit encore l'emploi de l'*Epsilon*, & cependant celui de l'*Iota* étoit usité : l'*Epsilon* y est employé à la place de l'*Eta* déja connu au tems d'Alcamene : enfin l'*Omicron* tient encore dans cette inscription lieu de l'*Omega*, mais on y re-

& font le tems de Téleclus plus voisin de ceux où Lycurgue & Phidon d'Argos vécurent ensemble : mais en admettant que le premier publia ses loix 69 ans avant Téleclus, & le second frappa des monoies d'argent 80 ans avant ce Prince, l'écriture n'ayant assurément reçu aucun changement considérable dans ce court espace de tems, puisqu'elle n'en reçut presqu'aucun dans l'espace de tems encore plus long, qui s'écoula depuis le regne de Téleclus jusqu'à celui d'*Anaxidame*, dont le bouclier est dans les mêmes lettres employées dans celui de Téleclus, on voit que ces dernieres doivent être semblables à celles qu'on employoit au tems de Lycurgue, & de Phidon d'Argos, soit dans l'écriture courante, soit sur les monoies ou dans les inscriptions publiques. Si l'on trouve une si grande affinité entre ces lettres & celles qui se lisent dans les légendes des anciennes médailles de *Zancle* & de *Pistulis*, regardées comme Pélasgues, c'est qu'alors les Grecs se servoient encore de celles-ci. Homere, dont la mort me semble fixée dans le marbre d'Arondel, à deux années avant celle où Phidon d'Argos frappa des monoies dans l'isle d'Egine, écrivit ses Poëmes dans les caracteres *Pélasgues* qu'il apprit de Pronapides son maître, & dont Linus & Orphée s'étoient servis avant lui. (Diod. Sicul. Biblioth. *lib.* iv. *cap.* v.) Les Grecs se servoient alors de différentes sortes de caracteres, & les médailles citées ci-dessus, ainsi que les inscriptions dont nous parlons ici, comparées avec les tables *Eugubiennes*, nous montrent que souvent ils confondirent ces caracteres, ou les employerent en même temps, ce qui paroit évident par les formes du *Sigma*, employées de trois manieres différentes dans le marbre de Sigée : & comme on trouve dans les poëmes Homere le mélange de différes dialectes, on observe aussi dans ces anciennes inscriptions le mélange de différens *Alphabets*. Tout nous semble prouver qu'à ces tems si éloignés de ceux où l'on assigna des formes plus fixes aux caracteres de l'écriture, ils resterent dans cet état de confusion qui constate l'antiquité des monumens ; tout nous montre qu'il ne faut pas les juger par les principes dont on s'est servi jusqu'à présent, puisque les usages d'un tems ne doivent jamais être admis pour regle des tems qui les précéderent.

marque

marque auſſi l'emploi du *Chi,* que Mr. Winckelmann aſſure avoir été inventé long-tems après la LXe. Olympiade, (101) cependant on le voit en uſage ici, plus de 40 ans avant la premiere : le bas-relief du Capitole, où le nom de *Callimachus* eſt écrit avec un *Chi*, pourroit donc remonter non-ſeulement à la LXe. Olympiade, dans laquelle Félibien a placé le tems de ce ſculpteur, (102) mais même près de trois ſiecles avant cette époque ; car l'objection fondée ſur l'emploi de cette lettre inconnue avant le tems de Simonides, eſt une aſſertion détruite par une ſuite de monumens, dont la répétition en différens tems aſſez éloignés les uns des autres, ne peut laiſſer aucun doute ſur cet article.

Le titre de *Bagos*, *Dux*, Chef, Commandant d'une armée, donné à Téleclus, comme il eſt donné à Anaxidame dans un monument de la même eſpece, (103) trouvé dans le même temple, montre que ces Princes étoient à la tête de l'armée Lacédémonienne, quand ces boucliers furent conſacrés dans l'*Amyclée :* il n'y a aucun doute que celui de Téleclus n'ait été fait dans la ſeule guerre où il ne trouva de défenſe que dans les habitans d'*Amycles :* bien qu'entourés de la Laconie, ainſi que ceux de Pharis & de Géranthre, ces peuples n'étoient pas *Doriens*, & les derniers avoient quitté leurs villes avant l'arrivée des *Héraclides :* ainſi l'on a

(101) Hiſtoire de l'Art chez les anciens par Mr. l'Abbé Winckelmann. *T.* II. *p.* 12.

(102) Félibien, Hiſt. des Architectes. *p.* 22.

(103) Voyez la *Planche* XXI.

toutes les raiſons poſſibles de croire que le bouclier de Télé-clus eſt le trophée même dont parle Pauſanias.

On a trouvé dans le même temple d'Apollon *Amycléen*, une autre inſcription gravée ſur un marbre, diviſé en deux pieces. (104) Mr. l'Abbé Barthélemy s'étant apperçu de cette diviſion, a très-heureuſement raſſemblé les parties de ce monument: il a corrigé dans la ſavante & judicieuſe explication qu'il en a donnée, (105) les mépriſes de ceux qui avant lui en avoient publié la fin, (106) ſans en connoître le commencement.

Cette inſcription contient le *Catalogue* des Prêtreſſes, employées ſous les noms de *Meres* & de *Filles*, au ſervice du temple d'Apollon *Amycléen*. Les années du *ſacerdoce* des *Meres*, marquées par des lettres *initiales* des nombres, dans la premiere partie de ces marbres, le ſont dans la ſeconde par des lettres *numérales*. (107) L'une eſt écrite dans le dialecte Ionien, l'autre dans le dialecte Dorien: (108) l'écriture

(104) Voyez les *Planches* XXV & XXVI.

(105) Voyez les remarques ſur une inſcription Grecque trouvée par Mr. l'Abbé Fourmont dans le temple d'Apollon Amycléen, & contenant une liſte des Prêtreſſes de ce Dieu par Mr. l'Abbé Barthélemy. (Mém. de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 594.) Je vais tâcher de donner le plus exactement qu'il me ſera poſſible l'extrait de ces remarques; mais je prie ceux qui les verront de lire encore l'original: ils ne peuvent trouver une diſſertation mieux écrite & mieux faite à tous égards.

(106) Nouveau Traité de Diplomatique. *p.* 615.

(107) Mém. de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 416.

(108) Idem. *p.* 145.

de

de la premiere eſt *uniforme*, mais dans celle de la ſeconde on obſerve dans les lettres la *différence* que l'intervalle de quelques ſiecles doit naturellement produire, & qui par elle-même montre une *ſucceſſion*. La variété des uſages dont ce monument fait mention, en prouvant la diverſité des tems où il fut gravé, montre que d'abord ce temple fut confié aux ſoins de deux Prêtreſſes, dont les noms furent aſſociés l'un avec l'autre, pendant plus de 200 ans. Les Prêtreſſes ſubalternes furent long-tems privées de cet honneur; mais elles paroiſſent dans la ſuite avoir entrepris ſur l'autorité des *Meres*, s'être oppoſées à leur élection, & s'être miſes en poſſeſſion de la premiere dignité du temple. Cette forme d'adminiſtration ne ſubſiſta gueres: les noms des *Meres* reparoiſſent de nouveau dans ce *Nécrologe*; elles y occupent le premier rang, juſqu'à ce qu'enfin elles en ſont excluſes de nouveau par les *Filles*, dont les noms rempliſſent les huit dernieres lignes de l'inſcription. (109)

" Amycles

(109) Dans les objections faites à ces monumens, on prétend que les titres de *Meres* & de *Filles* ne ſe trouvant pas dans les auteurs anciens, doivent rendre ſuſpectes les inſcriptions dans leſquelles on les lit. Je réponds à cela, qu'on obſerve chaque jour dans les inſcriptions des titres, dont les auteurs qui nous reſtent ne diſent rien, ce qui n'empêche pas que les monumens où ces titres ſont rapportés ne ſoient très-authentiques. La qualité de *Fille*, *Kora*, étoit donnée à des Prêtreſſes dans la Laconie, où le monument dont il s'agit ici a été découvert; on appeloit à Sparte *Leucippides*, des Prêtreſſes conſacrées à Hilarion & Phœbé filles de *Leucippe*. Ce nom étoit celui de leur *Ordre*, ainſi que celui des Déeſſes auquelles elles appartenoient, mais on leur donnoit enſuite

 celui

" Amycles & le pays où elle eſt ſituée, furent ſucceſſivement
" habités par les Léleges, qui outre les noms d'*Iktéocrates* &
" de *Lacons*, qu'ils reçurent en différens tems, prirent celui
" d'Achéens, quand Achéus fils d'Hellen, ou ſes deux fils
" Architeles & Arcander vinrent habiter parmi eux. 80 ans
" après la guerre de Troye, les *Achéens* ayant été chaſſés
" par les *Doriens* des pays qu'ils habitoient, tomberent ſur
" les Ioniens, & ſe fixerent dans cette partie du Péloponeſe
" qui porta depuis le nom d'Achaïe." (110)

Le mélange des Achéens qui étoient d'origine Eolienne, (111) avec les Léleges, put donner à la langue employée dans

celui de *Filles*, *Κοραι*, comme nous appelons *Sœurs* quelques *Religieuſes* d'un état ſubordonné à celui des *Meres*. Les *Filles* de l'Ordre des *Leucippides* devoient être *Vierges*, c'eſt pourquoi elles ſont appelées *Parthenes* dans Pauſanias, (Pauſan. *lib.* ii. *p.* 246. Κόραι δὲ ἱερῶνται σφισιν παρθένοι καλούμεναι κατὰ ταυτὰ ταῖς θεαῖς. *Sacrantur illis puellæ virgines, quæ Deæ nomine Leucippides appellantur.)* Cet auteur ne ſe ſert que du mot *Parthenes* pour exprimer les *Vierges* appelées *Canéphores* par les Athéniens, (Pauſan. *lib.* i. *p.* 64. Παρθένοι δύο τοῦ ναοῦ τῆς Πολιάδος οἰκοῦσιν οὐ πόῤῥω, καλοῦσι δὲ Ἀθηναῖοι, σφᾶς κανηφόρους.) Il n'y joint pas le mot Κοραί qui déſigne un titre, comme le mot *Parthenes* déſigne une maniere d'être. La qualité de *Meres*, donnée dans le marbre d'Amycles aux Prêtreſſes d'un ordre ſupérieur à celui de *Filles*, étoit exprimée à Sparte par celui de *Femmes*, Γυναῖκες. C'étoit celle des *ouvrieres* dont les fonctions étoient de tiſſer la *tunique* dont on revêtiſſoit chaque année la ſtatue d'Apollon Amycléen, qui avoit 30 coudées de hauteur ; le lieu même où elles travailloient portoit le nom de *Tunique*. Ὑφαίνουσι δὲ κατὰ ἔτος αἱ Γυναῖκες, τῷ Ἀπόλλωνι χιτῶνα τῷ ἐν Ἀμύκλαις, καὶ οἴκημα ἔνθα ὑφαίνουσι, Χιτῶνα ὀνομάζουσιν.

(110) Mémoires de l'Académie. *T.* XXIII. *p.* 415.

(111) Xuthus fils d'Hellen, obligé de quitter la Theſſalie après la mort de ſon

dans la premiere partie de ce monument, les inflexions qui firent terminer les noms des femmes en H, au lieu que dans la

son pere, se retira dans l'Attique où il épousa une fille d'Erecthée, dont il eut deux fils, Achæus & Ion. Forcé d'abandonner encore le pays où il s'étoit retiré, Xuthus vint dans l'Egiale, province du Péloponese, où il mourut. Ion, l'un de ses fils, donna dans la suite le nom d'Ionie à l'Egiale, & ses neveux Archandre & Architele s'étant rendus très-puissans à Argos & à Lacédémone, les *Argiens* & les *Lacédémoniens* prirent insensiblement le nom d'*Achéens*, de celui d'Achæus leur pere. (Pausan. *lib.* vii. *cap.* i.) Les compagnons de Xuthus & d'Ion en arrivant de l'Attique, porterent nécessairement dans le pays où ils s'établirent le dialecte dont on se servoit dans le leur; & quoique venus de Thessalie, Architeles & Archandre ne laisserent pas de porter le même dialecte à Argos, car Pausanias nous assure que les *Argiens*, avant le retour des Héraclides dans le Péloponese, parloient la langue en usage chez les Athéniens. (Pausan. *lib.* ii. *cap.* xxxvii. *p.* 199. Πρὶν δὲ Ἡρακλείδας κατελθεῖν ἐς Πελόποννησον, τὴν αὐτὴν ἠφίεσαν Ἀθηναιοις οἱ Ἀργεῖοι φωνήν. *Nam ante Herculis liberum in Peloponesum reditum, eadem Argivi lingua qua Athenienses utebantur.*) Et comme alors les habitans de Lacédémone, ainsi que ceux d'Argos, étoient devenus *Achéens*, on voit que tout leur pays parloit la même langue qu'on parla dans la suite en Ionie, où les descendans d'Ion chassés de l'Egiale porterent cette langue qui prit leur nom. La mer située au midi du Péloponese, & sur les bords de laquelle étoient situées la Laconie & la Messénie, semble avoir porté le nom d'Ionienne, parce que les peuples qui habitoient ses côtes avoient anciennement parlé cette langue *Ionienne*, qui étoit presque la même que l'ancienne langue *Attique*.

Des Historiens, cités par Iamblique, assuroient que long-tems avant Homere Orphée avoit écrit ses poëmes en dialecte Dorien. (De vit Pythag. *cap.* xxxiv. Κεχρῆσθαι τῇ Δωρικῇ διαλέκτω καὶ Ορφέα, πρεσβύτερον ὄντα τῶν ποιητῶν.) Il ne reste aucune trace de ce Dialecte dans les poësies que nous avons sous le nom d'Orphée, & quoiqu'Homere ait employé les Dialectes Æolien, Attique & Ionien, il ne s'est pourtant pas servi du *Dorien*, cela fait croire à quelques Savans qu'il n'existoit pas encore au tems de ce grand Poëte. Cependant il paroit avoir existé, même avant le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponese, 222 ans avant le tems d'Homere: mais comme

la ſeconde partie ils ſe terminent en A, ſuivant la déſinence Dorique.

Suivant

comme les Doriens ſe mêlerent avec les Ioniens & les Achéens, chez leſquels le dialecte *Ionien* étoit en uſage, le dialecte *Dorien* reſta long-tems parmi eux, ſans être fixe, & fut pendant pluſieurs ſiecles mêlé de l'*Ionien*. Il ne faut pas croire que les Doriens chaſſerent tous les habitans des pays dont ils s'emparerent, car ſi tous ceux qui habitoient l'Ionie euſſent accompagné Ion quand il ſe retira dans l'Attique, cette petite province n'eût pu maintenir auſſi long-tems qu'elle le fit cette ſurcharge d'un peuple entier. Il paroit donc que les Doriens partagerent avec les Achéens & les Ioniens du Péloponeſe, les terres & les villes où ils s'établirent, & où ils s'emparerent de la principale autorité, comme on le voit par les Rois qu'ils établirent à Corinthe, dans la Meſſénie, l'Argolide & la Laconie. Cependant des villes entieres reſterent à leurs anciens habitans, telle étoit entr'autres celle d'Amycles, qui ne fut conquiſe par les Spartiates que ſous le regne de Téleclus, près de 300 ans après le retour des Héraclides.

Dans ces villes, comme à *Caphies* dans l'Arcadie, & à *Colonis* dans la Meſſénie, habitées par des colonies venues de l'Attique, on parloit un langage mêlé de l'Ionien & du Dorien ; & de même qu'en Italie, des villes très-voiſines, telles que Modene & Bologne, ont une prononciation & même des mots très-différens les uns des autres, ainſi dans la Grèce, & principalement dans le Péloponeſe, il y avoit de ville à ville vers les premieres Olympiades, une confuſion de langage née du mélange des peuples, qui ne leur avoit pas permis de s'attacher encore uniformément au dialecte qu'ils ſuivirent dans la ſuite. Cet effet dont l'hiſtoire nous montre la cauſe, ſe fait voir clairement dans les inſcriptions des tems dont nous parlons ; car ſouvent dans celles des Prêtreſſes d'Amycles, & des Rois Théopompe, Alcamenes & Polydore, on trouve dans un même mot le mélange des dialectes Ionien & Dorien. Loin de rendre ſuſpectes ces inſcriptions, cela même me ſemble devoir en prouver l'authenticité. On ne trouve pas ce mélange dans les auteurs, parce que nous n'avons aucun auteur auſſi ancien que le ſont quelques-unes de ces inſcriptions, & ceux qui, comme Homere, Héſiode & Orphée, ſont antérieurs, ont été tant de fois retouchés, à Athenes & à Alexandrie, qu'on ne peut gueres juger de ce qu'ils étoient

par

Suivant Mr. l'Abbé Barthélemy, les dernieres lignes de la feconde infcription, font d'un tems bien antérieur à celui où l'on grava le bouclier d'Archidame dont nous avons parlé : en comparant les lettres de ces dernieres lignes avec celles du bouclier d'Anaxidame, il dit que leur forme a tant de rapport avec celle de la fin de l'infcription, qu'il ne craindroit pas de faire concourir celles-ci avec le tems de la feconde guerre de Meffénie, ou tout au plus tard avec le commencement du fixieme fiecle avant l'Ere vulgaire, dans lequel tombe la XXXe. Olympiade. Ce favant regarde encore la premiere partie de cette infcription comme moins ancienne que la feconde, & donne de fortes raifons pour

par ce qu'ils font à préfent. Il nous refte quelques marbres qui peuvent nous donner une idée des chofes dont il s'agit ici. Le mot ΔΗΜΗΤΗΡ employé par les Ioniens pour fignifier la *Terre Mere* ou le nom de *Cérès*, étoit écrit & prononcé ΔΑΜΑΤΗΡ par les Doriens de la Sicile. Par *Methathefe*, on prononça ΔΗΜΗΤΡΑ. On voit fenfiblement dans ce mot le mélange de la prononciation Ionienne & Dorienne, mélange qui s'eft confervé dans plufieurs autres mots : & comme on écrit volontiers comme on prononce, il ne doit pas être étonnant que dans un tems où la prononciation admettoit la confufion de certains Dialectes, on ait écrit comme on prononçoit. Demander que cela ne foit pas, exiger qu'on ait parlé dans le Péloponefe au tems de Tyrtée le dialecte Dorien, comme on le parloit au tems de Pindare ou de Théocrite, c'eft demander à un tems ce qui ne peut appartenir qu'à un autre ; c'eft trouver mauvais que Philippe de Comines ne parle pas François comme Boffuet, ou Montagne comme Pafcal. Il fuffit pour affurer que les infcriptions de Mr. Fourmont font des temps qu'elles rappelent, de montrer qu'elles s'expriment comme alors on s'exprimoit ; & les inductions tirées contr'elles de la maniere dont elles s'expriment, me femblent être les preuves les plus fures de leur authenticité.

prouver

prouver que celle-ci fut très-anciennement reftituée : (112) elle lui paroit copiée d'un original dont on s'eft écarté en certains endroits ; & d'abord dans les génitifs des noms en ΟΣ, qui fe terminent en OY, tandis que dans la feconde partie de l'infcription, cette terminaifon ne commence à s'introduire qu'à la dix-neuvieme ligne : l'écriture n'éprouve aucun changement, dans la premiere infcription, dans la feconde au contraire elle laiffe voir des progrès fucceffifs, & conferve en partie les traits originaux qu'elle a reçus de différentes mains ; (113) enfin, la premiere offre la lettre X, au lieu que dans la feconde, cette lettre eft toujours remplacée par la lettre K, ce qui marque une plus haute antiquité.

A ces preuves j'en ajoute deux autres, dit l'auteur, l'une

(112) Mémoires de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 417.

(113) Ceux qui veulent que Mr. l'Abbé Fourmont foit l'auteur des infcriptions qu'il nous a données comme antiques, remarquent dans les traits de quelques lettres, ceux de la plume qui les écrivit : ainfi dans la lignes 14. de la *Planche* XXV. on voit les lettres ΝΡ avec un trait qui femble étranger à leur forme naturelle : mais fi cela étoit une preuve de fauffeté de l'infcription de *Sigée*, elle prouveroit auffi la fauffeté des *colonnes d'Hérode Atticus*, car on y obferve la même maniere d'écrire, qui reffemble aux traits de la plume, & ne laiffe cependant pas d'être inconteftablement antique. fur la premiere on voit le *Sigma* Ʃ. Ʃ. Et fur les fecondes on voit le mot ΑΝΑΘΕΜΑ. Dont la plupart des lettres font imitées de ces traits de plume qu'on reproche aux infcriptions dont il s'agit ici : la comparaifon de ces deux anciens monumens, montre que ces traits font ceux que l'on employoit dans les tems les plus reculés, d'après lefquels on a imité les lettres des colonnes d'Herode Atticus. Ils prouvent donc le contraire de ce qu'on veut prouver contre des monumens, auxquels on reproche ici d'avoir un des caracteres capables de conftater leur antiquité.

concernant

concernant l'*Omicron* qu'on confondoit dans ces tems reculés avec l'*Oméga*, l'autre concernant *l'Upsilon.*

(114) L'O, d'abord triangulaire, au commencement du second fragment, s'arrondit vers le milieu de l'inscription, & paroit indifféremment vers sa fin sous l'une & l'autre forme. Il s'agiroit de savoir si dans les tems les plus reculés l'O étoit figuré de cette maniere. Dans les plus anciens monumens rapportés du Péloponese par Mr. l'Abbé Fourmont, cette lettre conserve constamment la forme triangulaire, comme on le voit par deux inscriptions, l'une du tems d'*Eurotas*, & l'autre d'*Echestrate* & de *Sous* ; l'*Omicron* étant dans toutes deux triangulaire, paroit avoir conservé cette forme dans tout l'intervalle de tems écoulé entre *Eurotas* & *Echestrate*, & par une conséquence nécessaire, le premier fragment du Catalogue des Prêtresses d'Amycle ne doit pas avoir été fait dans cet intervalle.

On déduit la même conséquence de la forme de l'*Upsilon* ; il se trouve fréquemment dans la premiere partie de l'inscription : (115) mais dans la seconde, après avoir été confondu avec l'O aux mots ΑΜΟΚΕΛ . . . ligne premiere, ΣΕΚΟΛΑ, ligne quatorze, ΠΟΛΟΞΩ, ligne dix-huit, il ne commence à paroître sous sa véritable forme qu'à la ligne dix-neuf. Ce changement paroit évidemment prouver que dans les pre-

(114) Mémoires de l'Académie. *T.* XXIII. *p.* 419.

(115) Idem. *p.* 420.

miers tems l'*Upſilon* n'étoit pas diſtingué de l'*Omicron* ; & ſans rapporter ici les inſcriptions capables de confirmer ce ſentiment, on aſſure ſeulement, qu'en les comparant avec les premiers des fragmens dont il s'agit ici, on ne pourra s'empêcher de reconnoître que ce fragment n'eſt qu'une copie d'un autre plus ancien.

Il a été dit auparavant, que " dans l'état où ſe trouve à " préſent l'inſcription, elle ne peut fournir aucune lumiere " à la chronologie : 1°. parce que les deux fragmens ne ſe " ſuivent pas immédiatement ; 2°. parce que dans le ſecond " il y a quelques époques que le tems a fait diſparoître. En " général, il eſt aiſé de fixer à-peu-près le temps où le cata-" logue des Prêtreſſes commençoit. La troiſieme Prêtreſſe " nommée dans le premier fragment étoit fille du Roi " Amyclas, qui régnoit environ deux ſiecles avant la guerre " de Troye ; & comme on ne ſauroit prouver que ce Prince " ait fondé le temple d'Apollon, & qu'on voit au contraire " que ſa fille avoit ſuccédé à deux Prêtreſſes qui avoient " rempli cette place pendant 33 ans," *(Il y a ici une faute, comme on le verra dans la ſuite, car ces deux Prêtreſſes ne jouirent du ſacerdoce que 23 ans.)* " on croit que l'inſcrip-" tion peut remonter juſqu'au regne de Lacédémon pere " d'Amyclas."

Nous venons de faire l'extrait le plus fidele qu'il nous a été poſſible de l'excellent Mémoire de Mr. l'Abbé Barthélemy. Il s'eſt propoſé de montrer l'objet de l'inſcription ſinguliere dont

dont il parle, & de faire voir que les deux parties qu'on en avoit séparées mal-à-propos doivent être réunies : son dessein ne pouvoit être mieux rempli à tout égard. Quant à ses remarques philologiques, elles sont également sages & judicieuses ; je les ai transcrites presque mot pour mot, afin de mettre le lecteur à portée de juger de ce que je pourrai dire moi-même à ce sujet.

Quant au tems où fut fait ce marbre, l'auteur n'en parle qu'*en général*, comme il le dit lui-même ; cette partie n'est qu'un accessoire à son Mémoire : mais comme c'est une chose bien différente de voir les choses sous ce point de vue, ou de les considérer dans tous les détails dont elles sont susceptibles, je vais les examiner à part, & je commence où Mr. l'Abbé Barthélemy a fini.

Pour s'assurer si la premiere partie de ce marbre se lie sans interruption avec la seconde, si le tems en a enlevé quelques époques, enfin, s'il peut, ou ne peut pas, dans l'état où il se trouve, fournir des lumieres à la chronologie, il faut d'abord déterminer quel fut le fondateur du temple, où les Prêtresses nommées dans ce catalogue exercerent le sacerdoce dont elles étoient chargées ; il faut en second lieu rechercher le tems où vécut le fondateur de ce temple, & voir ensuite si l'inscription ne remonte pas jusqu'à la date de sa fondation.

La Diane révérée dans Ephese, fut pour cette raison appelée Ephésienne, mais jamais on ne séparoit son nom de celui de la ville dont elle étoit la Patrone : on disoit toujours

la Diane d'Epheſe, ou la Diane Ephéſienne. (116) Il n'en étoit pas ainſi de la *Colœnide*, dont la ſtatue ſe voyoit à Myrrhinunte dans l'Attique. C'étoit auſſi une *Diane* dont le nom s'exprimoit ſans celui de cette Déeſſe : cela fit croire à Pauſanias qu'elle avoit pris cette dénomination de *Colœnus*, (117) l'un des anciens Rois de l'Attique. *Alœus* pere d'Augée, qui eut d'Hercule un fils appelé Télephe, vécut au tems de Dédale & d'Endius. Celui-ci fit en ivoire une ſtatue de Minerve, qu'Auguſte tranſporta à Rome. Elle portoit le nom d'*Alœa*, parce qu'Aleus ayant conſtruit ſon temple, (118) lui avoit conſacré cette ſtatue, (119) dans la ville de Tégée dont il étoit Roi.

Amyclas Roi de Laconie, le fut auſſi de la ville d'Amycles

(116) Pauſan. *lib.* vii. *cap.* ii. *p.* 525. en parlant de la Diane d'Epheſe, dit : Πολλῷ δὴ πρεσβύτερα ἔτι ἢ κατὰ Ἴωνας, τὰ ἐς τὴν Ἄρτεμιν τὴν Ἐφεσίαν ἐστιν. *Quin et* Epheſinæ Dianæ *fanum jam celebre erat antequam venirent in ea loca Iones.*

(117) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xxxi. *p.* 77. Τὸ δὲ ἐν Μυῤῥινοῦντι, ξόανον ἐστὶ Κολαινίδος. — — Τὴν δὲ ἐν Μυῤῥινοῦντι Κολαινίδα, ἀπὸ Κολαίνου καλεῖσθαι. *Myrrhinuntæ Colœnidis eſt ſignum.——Colœnidem vero quæ in Myrrhinunte eſt, a Colœno dictam exiſtimo.*

(118) Pauſan. *lib.* viii. *cap.* iv. *p.* 606. Ἀλεὸς δὲ τῇ τε Ἀθηνᾷ τῇ Ἀλέᾳ τὸ ἱερὸν ᾠκοδόμησεν ἐν Τεγέᾳ τὸ ἀρχαῖον. *Exædificavit Aleus vetuſtum illud quod Tegeæ viſitur, Aleæ Minervæ fanum.*

(119) Pauſan. *lib.* viii. *cap.* xlvi. *p.* 694. Ῥωμαίοις δὲ τῆς Ἀθηνᾶς τὸ ἄγαλμα τῆς Ἀλέας, ἐς τὴν ἀγορὰν τὴν ὑπὸ Αὐγούστου ποιηθεῖσαν, ἐς ταύτην ἐστιν ἰόντι. Τοῦτο μὲν δὴ ἐνταῦθα ἀνάκειται ἐλέφαντος διὰ παντὸς πεποιημένου, τέχνη δὲ Ἐνδίου. *Ac Aleæ quidem Minervæ ſignum Romani poſitum habent in ejus fori aditu, quod eſt ab Auguſto dicatum. Eſt vero ſignum id totum ex ebore factum : Endius opus fecit.*

dont

dont il étoit le fondateur : (120) la ſtatue du *Patron* de cette ville, étoit conſtamment appelée *Amyclée* ; & comme la ſtatue de Diane *Colœnide* prit ſon nom de *Colœnus* qui la fit élever, l'*Amyclée* prit le ſien d'*Amyclas* par ordre de qui elle fut exécutée. C'eſt elle dont on a déjà parlé : ſa hauteur étoit de 30 coudées ou 45 pieds ; faite *ſans art*, car elle avoit précédé le tems de Dédale qui donna des regles à la ſculpture, (121) à l'exception *de la tête, des mains & de l'extrémité des pieds*, cette ſtatue reſſembloit *à une colonne d'airain.* (122) Cependant, on en voyoit la copie dans un temple près de Sparte, où elle portoit le nom d'Apollon *Pythéus*. (123) C'eſt ainſi qu'en copiant l'ancienne forme de la Diane *Ephéſienne*, Endius diſciple de Dédale arrangea celle (124) dont la forme ſervit depuis à toutes les autres; & de même que l'Apollon *Amycléen*, cette Diane,

(120) Voyez ci-deſſus, *p.* 230.

(121) Diodor. Biblioth. *lib.* iv. *cap.* xxxi.

(122) Pauſan. *lib.* iii. *cap.* xix. *p.* 257.

(123) Pauſan. *lib.* iii. *cap.* x. *p.* 231. Ἐν δὲ Θόρνακι (ἐς γὰρ τοῦτον ἀφίξῃ προϊὼν) ἄγαλμά ἐςι Πυθαέως Ἀπόλλωνος, κατὰ τὰ αὐτὰ τῷ ἐν Ἀμύκλαις πεποιημένον. *In Tornace, quo hinc profectus non multo poſt pervenies, Pythæi ſignum, eadem figura qua Amycles eſt.* On voit encore ici que cet Apollon portoit le nom de *Pythéus* qui l'avoit fait copier, & l'uſage où l'on étoit de donner aux ſtatues des Dieux, les noms de ceux qui en en avoient enrichi les temples.

(124) Athenag. legat. pro Chriſto. *p.* 66. C. Τὸ ἐν Ἐφέσω τῆς Ἀρτέμιδος εἴδωλον,——Ἔνδυος εἰργάσατο, μαθητὴς Δαιδάλου.— *Dianæ Epheſiæ idolum,—Endyus Dædali diſcipulus fecit.*

à l'exception

à l'exception de la tête, des mains & des pieds, reſſembloit en tout à une colonne. (125)

L'immenſe grandeur de l'Apollon Amycléen, armé d'une pique & d'une lance à la maniere des Scythes, rappele l'idée de ces énormes figures en bronze, qui dans le Japon s'élevent à la hauteur de la voûte des temples. (126) Dans celle de l'Apollon d'Amycles, où l'on avoit prétendu ſuppléer à l'art qu'on ne connoiſſoit pas encore aſſez, par la grandeur qui en impoſe toujours, on reconnoît quelque choſe de majeſtueux, bien capable d'exprimer l'élévation des Dieux. Chaque année on revêtiſſoit cette ſtatue d'une tunique nouvelle, comme dans la Baſilique du Vatican, au jour de la *Saint-Pierre*, on revétit encore la ſtatue de ce Saint d'une chappe & d'une thiare : c'eſt l'imitation d'un uſage très-ancien, pratiqué peut-être dès le tems d'Amyclas.

Bien qu'il ſoit prouvé que le Roi Amyclas conſacra la ſtatue qui porta ſon nom, cela ne prouveroit pas aſſez qu'il fonda le temple où elle étoit placée, & qu'il en inſtitua les Prêtreſſes. Le premier de ces faits laiſſera peu de doute, ſi l'on conſidere que le nom d'*Amyclæum* donné à ce temple en marquoit le fondateur. Ainſi, du nom d'*Aeſymnus* ci-

(125) On trouve encore quelques-unes de ces ſtatues de Diane d'Epheſe, dont l'extrémité inférieure ſe termine en colonne canelée : il me ſemble en avoir obſervé une de cette ſorte dans le livre de l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon.

(126) A Memorable Ambaſſy to the Emperor of Japon. *p.* 274.

toyen

toyen de Mégare, on donnoit dans cette ville celui d'*Aeſymnion* à un édifice ſacré, où l'on avoit renfermé les tombeaux des Héros du pays, & dans lequel s'aſſembloit le Sénat. (127) Quant à l'inſtitution des Prêtreſſes, *Laodamas* fille d'*Amyclas* étant nommée la troiſieme dans l'inſcription qui en rapporte la ſuite, on ne peut douter que ce Prince ayant fait avec le temple où elles ſervoient, la ſtatue au ſervice de laquelle elles étoient dévouées, leur fondation étant d'ailleurs antérieure de vingt-trois années à celle où *Laodamas* fut reçue, elle ne remonte à l'origine même du temple, qui précéda de vingt-trois ans le ſacerdoce de la fille du fondateur, & de l'inſtituteur du college de ces Prêtreſſes.

Dans la premiere partie de l'inſcription d'Amycle, on trouve employée la plus ancienne maniere de compter par des lettres ; celles-ci marquent le nombre dont elles commencent le mot : dans la ſeconde partie de cette même inſcription, les lettres priſes arithmétiquement ſervent de figures pour compter les nombres. En quelques tems qu'aient été gravées ces deux inſcriptions, la premiere porte en cela un caractere d'antiquité plus grande encore que la ſeconde. Dans celle-ci la déſinance des noms féminins eſt toujours en

(127) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xliii. Τὸ δὲ *Αἰσυμνιον καλούμενον μνῆμα ἦ καὶ τουτο ἡρωων. Aeſymnium vero quod appellant Heroum ipſum eſt monumentum.* Voyez la ſuite de ce paſſage où il eſt dit qu'Aeſymnus, l'un des plus conſidérables citoyens de Mégare, fit conſtruire ce monument auquel on donna ſon nom.

A ; dans l'autre cette désinance est toujours en E E, qui tient lieu de l'H, car cette derniere n'est que le *sigle* ou l'abrégé du double E.

Les noms de Taygete ayeule d'Amyclas, de Sparte sa mere, d'Eurydice sa sœur, de Diomedes son épouse, (128) de Daphné l'une des filles de ce prince, (129) & presque tous ceux des princesses qui vecurent dans le Péloponese avant le tems où les Doriens s'en emparerent, sont terminés en H, qui comme on vient de le voir s'exprimoit par un double E. C'étoit la prononciation en usage dans la Laconie, & comme elle se trouve exactement suivie dans la premiere partie de l'inscription des prêtresses, celle-ci paroit avoir sur l'autre un caractere d'antiquité propre à montrer un tems plus reculé ; car l'une est écrite dans un dialecte qui certainement précéda celle de l'autre dans la Laconie.

Les Doriens évitoient volontiers les Diptongues, ainsi aulieu de prononcer *Nicolaos*, *Menelaos*, ils disoient *Nicolas*, *Menelas :* on trouve on exemple sensible de cet usage dans les marbres d'Alcamene, & dans ceux des tems suivans ; dans le premier on voit écrit *Theodoros Théopompou* avec la diphthonge OY, & sur le bouclier d'Anaxidame, fait bien long-tems après, ces marbres le nom du pere de ce prince

(128) Apollod. *Biblioth. lib.* iii. *cap.* x. *sect.* iii. *p.* 196.
(129) Parth. *Nicæ. Erotic. cap.* xv. *p.* 374.

qui

qui devroit être écrit ſuivant cet uſage ᐅΕΥΚϟΙᐅΔΜΟΥ, eſt écrit ſimplement dans l'ancienne maniere conſervée par les Doriens ᐅΕΥΚϟΙᐅΔΜΟ. Il en eſt de même du X, auquel ils préférerent le K : car quoique ſouvent ils ayent employé la premiere de ces lettres, comme on le voit par l'inſcription d'Alcamene, où elle eſt fréquemment répétée, ils ne laiſſerent pas de la quitter enſuite pour reprendre le K, ſuivant leur ancien uſage. Si donc la diphtongue OY & le X, ſe voyent ſur la premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, & ne ſe trouvent pas ſur la ſeconde, cela ne prouve pas, comme nous l'avons déja dit, que cette déſinence & cette lettre ſoient moins anciennes, que la déſinence génitive en O & la lettre K, mais ſeulement que les Doriens, quand ils s'emparerent de la Laconie, où étoit ſituée la ville d'Amycles, ne s'aſſujettirent pas plus à l'uſage des caracteres qu'on y employoit, qu'au Dialecte qu'on y parloit : ils ſemblent avoir changé les uns, comme ils changerent l'autre.

Pour ce qui eſt de la forme de l'O, dont la figure *ronde* dans la premiere partie de l'inſcription, devient *triangulaire* dans le commencement de la ſeconde ; cette forme ronde de l'O, me ſemble être celle que lui donnoient les Pélaſgues, & qui paſſa chez les Latins : (130) les Doriens peuvent avoir conſervé

(130) Pline dit que les Pélaſgues apporterent les *lettres* dans le Latium. (Hiſt. Nat. *lib.* vii. *p.* 230. *In Latium eas attulerunt Pelaſgi.)* Ces lettres étoient

conſervé la forme *triangulaire* de cette lettre plus long-tems que les autres peuples de la Laconie, mais cela ne prouveroit

étoient aſſurément différentes de celles dont on attribuoit l'invention à Cadmus; car on obſervoit que Linus & Orphée les avoient employées long-tems avant Homere & Pronopides, dont ce grand Poëte fut le diſciple. *(Diod. Sicul. Biblioth. lib.* iv. *cap.* v.) Avant les tems d'Orphée & d'Homere, on ſe ſervoit donc en Grèce de deux écritures différentes : celle des Pélaſgues, reconnus pour les plus anciens peuples de la Grèce, devoit être auſſi la plus ancienne ; elle s'y changea comme leur langue. Ayant porté leurs caractères dans le Latium, la forme de l'O qu'ils employoient s'y conſerva toujours : on la voit ſur les deux tables de cuivre découvertes en 1444 près du théatre d'*Eugubium*, & ſur celle dont Spon fait mention, & qui commence par le mot LERPIRIOR. (Miſcell. Erud. Antiq. *ſect.* iii. N° 33. *p.* 87.) L'O, ne ſe trouvant employé dans aucune des cinq tables *Eugubiennes* écrites en lettres Etruſques, il paroit que ces peuples rejetterent ce caractere, à la place duquel ils employerent l'V. (Orcum *quem dicimus, ait Verrius, ab antiquis dictum* Uragum, *quod et literæ* V *ſonum pro O offerebant.* Feſt. *in Orc.)* ainſi, de même que les Doriens prononçoient en A, ce que les Ioniens & les Attiques prononçoient en EE, ou en H, les Etruſques prononçoient en V ce que les Pélaſgues prononçoient en O. Cette derniere prononciation doit être la plus ancienne. Les Latins continuerent de donner aux habitans de la *Grèce* le nom de *Grecs*, même après le tems où les Grecs avoient quitté ce nom pour celui d'*Hellenes:* cependant les uns & les autres continuerent à déſigner les *Grecs* par la dénomination de *Pélaſgues*, parce que c'étoit la plus ancienne de toutes celles qu'ils avoient portée. Cela même montre que les Pélaſgues, dont le Latium prit ſes inſtitutions, doivent être ſortis de la *Grèce* avant le tems où elle changea ſon nom pour celui d'*Helladie*. Cet événement fut antérieur à l'arrivée de Cadmus en Béotie, & à celle des lettres qu'on prétend qu'il y apporta. Ainſi la forme ronde de l'O employée par les Pélaſgues, doit avoir précédé celle de l'O triangulaire ou quarré, cette derniere eſt en effet plus conforme à l'uſage des Phéniciens & des Syriens. Il me ſemble donc que la forme *ronde* de l'O, à laquelle on revint dans la ſuite, fut antérieure chez les Grecs à la forme *triangulaire :* & comme il arrive ordinairement, quand il s'introduit quelque nouveau caractère chez des peuples qui en

prouveroit pas que ces derniers donnoient toujours à l'O, la figure *triangulaire* avant de s'être mêlés avec les Doriens. La premiere partie du *catalogue* des Prêtreſſes pourroit ici ſervir en preuve du contraire, car ſes lettres, comparées à celles de l'inſcription du temple d'*Onga*, que j'ai fait graver au-deſſus d'elles, (131) montrent dans celles-ci des formes de caractères plus approchantes de la figure qu'eurent ceux des Grecs dans les tems voiſins de Cadmus, que ne le furent les formes des caractères plus anciens encore, employés par les Pélaſgues, qu'on diſtinguoit des caractères *Cadméens*, par le nom de *Pélaſgiques*.

Ces obſervations me paroiſſent lever les difficultés qui ont donné lieu de ſoupçonner, que la premiere partie de cette inſcription devoit avoir été reſtituée à l'occaſion de quelques accidens qui euſſent pu lui être arrivés : bien qu'en apparence elle ne marque pas une ſucceſſion d'écriture ſi marquée que la ſeconde, je penſe cependant qu'elle pourroit avoir été faite avant elle, dans le tems même où furent écrites ſes dernieres lignes : & je crois poſſible d'aſſigner ce tems, comme je tacherai bientôt de le faire voir.

Ces obſervations philologiques, abſolument indiſpenſables

en ont un, ces deux formes durent long-tems être employées l'une avec l'autre, juſqu'à ce qu'enfin la forme *ronde* de l'O emporta la préférence, parce qu'elle ſe diſtinguoit mieux du Δ & du Δσ ou Z auxquels on donnoit auſſi la forme *triangulaire*.

(131) Voyez la *Planche* XXV.

ici, diſtinguent dans les deux parties de cette importante inſcription, l'âge où elle fut écrite dans le dialecte & ſuivant la maniere de prononcer des anciens habitans d'Amycles & de la Laconie, de celui où elle fut écrite dans le dialecte & ſuivant la maniere de prononcer propre aux Doriens : le nom d'*Amyclas*, *ligne* 7. de la premiere inſcription, devient *Amokelo* dans la ſeconde, *ligne* 1e. & ſuivant l'uſage qui y eſt ſuivi de convertir en A, les finales prononcées en EE par les anciens *Lacons*, le nom prononcé par ceux-ci AMY-MONEE, *ligne* 5e. *Planche* XXV. eſt écrit deux fois par les autres AMOMONA, *lignes* 5e. & 6e. *Planche* XXVI. L'introduction de cette derniere maniere d'écrire & de prononcer, n'étant pas antérieure à la date du retour des Héraclides, qui conduiſirent les Doriens dans le Péloponeſe, (132) & cette date étant déterminée par Thucydide, (133) & d'autres auteurs, (134) à l'an 80 après la priſe de Troye. La premiere inſcription paroit être antérieure à cette époque, & le commencement de la ſeconde ne peut remonter plus haut.

J'obſerve que le nom des *vierges* nommées après celui de chaque *mere*, ceſſe de l'être à la vingt-troiſieme ligne, de la premiere inſcription, & ne l'eſt plus dans tout le commencement de la ſeconde : cela montre que le nom de *Polydora*,

(132) Pauſan. *lib.* ii. *cap.* lxxxvi. *ſup. cit.*
(133) Thucidid. *lib.* i.
(134) Vellei. Paterc. *lib.* i. *cap.* ii.

par

par lequel eſt terminé le premier marbre, déſigne la *mere* à laquelle appartient la date ΜΘ, 49, écrite dans le ſecond. L'inſcription préſente fut aſſurément gravée dans le tems de cette *Polydora*, 234 années après la *premiere* Prêtreſſe ; le nombre des années de ſon ſacerdoce n'ayant pu ſe déterminer qu'après ſa mort ou ſon abdication, il ne fut écrit ſur le ſecond marbre que 283 ans après le commencement du miniſtere qu'elle exerçoit. Toute l'écriture des neuf premieres lignes de ce ſecond marbre eſt uniforme & ſans variation dans la forme des lettres : mais l'O, toujours *triangulaire* juſques-là, commence à prendre la figure *quarrée* à la *ligne* 10. Cette circonſtance indique le commencement du tems où cette forme de lettre s'introduiſit chez les Doriens ; ceux-ci, comme on le voit par les lignes ſuivantes, la mêloient encore avec la figure *triangulaire*, d'où l'on voit que l'uſage ne s'en introduiſit pas tout d'un coup, mais peu à peu & par ſucceſſion de tems.

De ce que le nom de la prêtreſſe *Polydora* eſt écrit avec l'Y, & l'O rond, *ligne* 24. *marbre* Ire. ſuivant l'uſage des anciens Lacédémoniens, & la date de ſon ſacerdoce eſt marquée en lettres *numérales*, ſuivant un uſage moins ancien que celui qu'on ſuivoit avant l'arrivée des Doriens, & ſur une inſcription où tout commence encore à ſe reſſentir de leur dialecte, il s'en ſuit que cette Prêtreſſe étoit en fonction quand les Doriens s'emparerent de la Laconie, c'eſt-à-dire l'an

l'an 80 après la ruine de Troye. Connoissant l'année du sacerdoce de cette Prêtresse, à laquelle répond l'époque de la rentrée des Héraclides dans le Péloponese, on pourroit remonter, au moyen des dates antérieures à celle-là, jusqu'à celle de la premiere Prêtresse, jusqu'au tems de la fondation du temple d'Amycles, enfin à celui où fut faite sa statue colossale; mais on ignore ces dates, faute de connoître au juste le tems où vécut le Roi Amyclas: cependant leur importance pour l'histoire civile & à-la-fois pour celle des Arts, nous fera chercher le moyen de les déterminer.

De la connoissance de l'année précise du ministere de la Prêtresse *Polydora*, dans laquelle les Héraclides retournerent dans le Péloponese, résulteroit celle du tems où furent écrites les dernieres lettres de la seconde inscription, ce qui nous donneroit la forme des lettres Grecques dans tout l'intervalle intermédiaire. Pour arriver à cette connoissance, il faut, à l'exemple des Algébristes, supposer comme resolu le problême qu'elle fait naître, & calculer la suite des dates depuis la premiere Prêtresse Dorienne appelée ENALIA dans le second marbre. Celle-ci fut fille d'un *Amyclas*, qu'on sent bien être très-différent du Roi dont nous avons parlé. En regardant ce terme comme celui du commencement du Regne des Doriens dans le Péloponese, & négligeant d'abord les années de la Prêtresse *Polydora*, qui peuvent appartenir aux tems antérieurs à cette époque, nous parviendrons

drons enſuite à la déterminer avec préciſion, & même à ſavoir s'il manque quelque choſe à cette inſcription, ainſi qu'on l'a ſoupçonné.

Le marbre d'Arondel, qui marque juſqu'au jour & au nom du mois ou Troye fut priſe, en détermine la date à une époque correſpondante, ſuivant Lydiat, à l'an 1209 avant notre Ere : (135) ainſi, le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponeſe, ayant eu lieu l'an 80 après la deſtruction de Troye, cet événement eſt de l'an 1129 avant J. C. Si le miniſtere de la Prêtreſſe ENALIA étoit préciſément de cette date, l'inſcription Dorienne où elle eſt nommée la premiere, contenant depuis elle des époques ſuivies, qui donnent 574 ans pour l'intervalle de tems écoulé entre le commencement de ſon ſacerdoce & la fin de celui d'APAIA fille de *Lyſiſtrate*, la derniere des Prêtreſſes dont le nom termine l'inſcription, la fin du miniſtere de celle-ci, & le tems où fut écrite la derniere ligne qui en fait mention, arriveroient à l'an 555 avant notre Ere. Cette année fut la ſeconde de la LVIe. Olympiade : elle tombe 45 ans plus tard que le terme le plus bas où Mr. l'Abbé Barthélemy a cru que l'on puiſſe faire deſcendre le tems où fut fait ce monument : il me ſemble pourtant aſſuré qu'il doit être encore moins ancien, puiſqu'il eſt certain qu'une partie des années marquées par la date 49 du ſacerdoce de *Polydora*, appartenant au tems de l'arrivée des Doriens, doit être ajou-

(135) Marm. Oxon. *Ldyiat. Can. Chronic. p.* 242.

tée

tée à la ſomme des 574 ans que donne la ſuite des époques des Prêtreſſes dont il eſt parlé dans cette partie du marbre : c'eſt en remontant au moyen des dates de l'autre inſcription, juſqu'au tems de ſon commencement, qu'on peut rectifier le défaut de ce calcul.

Le Regne d'Acriſius pere de Danaé, fut de 31 ans: (136) il commença vers l'an 1379 avant notre Ere, & précéda de 170 années la priſe de Troye, déterminée par le marbre d'Arondel à l'an 1209 avant cette même époque : (137) Acriſius ayant épouſé Eurydice ſœur d'Amyclas, (138) ces deux princes furent contemporains : ainſi en jugeant du tems de l'un par celui de l'autre, Amyclas dut vivre vers l'an 170 avant la ruine de Troye.

Daphné, qui fut aimée par Apollon, le fut auſſi par Leucippe fils d'Oenomaus, (139) dont la fille Hippodamie épouſa Pélops : Amyclas étant le pere de cette Daphné, comme Oenomaus l'étoit du Leucippe, ces deux Princes ont dû vivre dans le même tems. Le Regne de Pélops fut, ſuivant Euſebe, de 59 ans ; (140) celui d'Atrée ſon ſucceſſeur, précéda de 84 ans la priſe de Troye par Agamemnon & Ménelas ſes deux fils : ainſi le commencement du regne de Pélops tombe à l'an 143 avant cette époque. En mettant

(136) Euſeb. Chronic. *lib.* i. *in Argiv. Reg.*
(137) Marm. Oxon. *Epoch.* XXXIII.
(138) Apollod. Biblioth. *lib.* iii. *cap.* x. *ſect.* iii. *p.* 196.
(139) Parth. Nicæ. *Erotic. cap.* xv.
(140) Euſeb. Chronic. *lib.* ii. *p.* 82.

avec

avec Hérodote 33 ans pour une génération, (141) celle où Œnomaus vécut avec Amyclas a dû précéder de 175 ans la ruine de Troye.

Perierès, au rapport d'Apollodore, épousa Gorgophonée fille de Persée : (142) après sa mort, elle fut mariée avec Œbalus, (143) qui eut pour pere Cynortas fils d'*Amyclas*. Du mariage de ce Prince avec Gorgophonée, sortit Tyndare pere des *Dioscures*, & d'Helene ; & comme Œbalus succéda à Argalus son frere, dont le regne suivit immédiatement celui d'*Amyclas*, (144) il dut s'écouler cinq générations & environ un tiers entre, ce dernier Prince & le tems de la ruine de Troye, d'où il paroit qu'il vécut vers l'an 175 ou 176 avant cette époque.

Soit que l'on prenne l'une ou l'autre de ces dates, il ne peut y avoir que la différence d'une année ; mais deux des généalogies rapportées ici donnant l'an 175 avant la prise de Troye pour le tems d'*Amyclas*, cette date paroit devoir être préférée.

(141) Hérodote *(lib.* ii.) & Clément d'Alexandrie *(Stromat. lib.* i. *p.* 401.) prennent cent ans pour trois générations, ce qui fait trente-trois ans & quatre mois pour chacune. Les générations des anciens auteurs, quand ils parlent des tems héroïques, me semblent réglées sur ce calcul. Ce sont les seules qu'on puisse accorder avec les généalogies des ce tems-là. Si donc on met pour la génération écoulée entre Œnomaus & Pélops, 33 ans au-dessus des 143 que donnent les époques des regnes de Pélops & de son fils avant la guerre de Troye, on aura 176 ans pour la génération dans laquelle vécut Pélops.

(142) Apollod. *Biblioth. lib.* iii. *cap.* x. *sect.* iii. *p.* 196.

(143) Pausan. *lib.* iii. *cap.* i.

(144) Idem.

Si l'on compte d'après le calcul précédent la ſuite des Prêtreſſes d'Amycles, le premier marbre donnant 234 années, il doit avoir été écrit au plus tard l'an 1150 avant notre Ere, ce qui répond à l'an 59 après la priſe de Troye, 21 ans avant le retour des Héraclides dans le Péloponeſe : ainſi la Prêtreſſe *Polydora* nommée à la fin de ce marbre, eut le gouvernement du temple pendant 28 années, à compter de celle de la conquête des Doriens, & 21 années avant cette révolution. Il arriva alors dans le Péloponeſe, à-peu-près ce qui arriva en Angleterre quand elle fut conquiſe par les Normands : car de même que depuis Guillaume le *Conquérant*, les chartres, au lieu d'y être écrites en Anglo-Saxon, comme elles l'étoient avant lui, le furent enſuite en ancien François ; ainſi la *plûpart* des inſcriptions publiques du Péloponeſe furent, après l'invaſion des Doriens, écrites dans leur dialecte, ou dans un dialecte mêlé du leur, au lieu de l'être dans le celui des Ioniens, qui ſe remarque dans la premiere partie de cette inſcription.

L'idiôme Anglo-Saxon en uſage dans l'Angleterre avant la conquête des Normans, ſe chargea depuis cette époque de quantité de mots François, & forma dans la ſuite une langue nouvelle dont il eſt le fond. Il n'en fut pas ainſi du *dialecte Ionien* dans le *Péloponeſe.* Après s'y être long-tems mêlé avec le *dialecte Dorien*, celui-ci prévalut à la fin ſur l'autre ; & s'il n'arriva pas à la langue des *Péloponéſiens* la même choſe qui arriva à celle des Anglo-Saxons, c'eſt que l'*Idiôme* de ces derniers & celui des François dont on ſe ſervit à-la-fois en Angleterre,

gleterre, étant très-éloignés l'un de l'autre ; l'habitude de parler l'ancien langage ne put s'éffacer par l'usage du nouveau, au lieu que l'*Ionien* & le *Dorien* n'étant que des *Dialectes* d'une même langue, également entendues de tous ceux qui parloient ces *Dialectes*, l'habitude d'entendre prononçer le *Dorien*, le faisant aisément adopter dans le Péloponese, son usage à la fin l'emporta sur celui du *Dialecte* dont les Ioniens & les Achéens s'étoient servi avant la révolution arrivée dans leur pays.

J'ai dit sur des inductions tirées de la nature des noms de la famille même d'*Amyclas*, que le *dialecte Ionien* devoit être en usage de son tems : en cela j'ai répondu aux doutes que la modestie de Mr. l'Abbé Barthélemy s'étoit faite à elle-même, & qui l'ont empêché de rien assurer sur ce sujet. Mais mon opinion à cet égard est encore prouvée par un passage positif d'un auteur très-ancien. Cet auteur que nous n'avons plus, c'est Arriphon de *Triconion :* Pausanias l'appele un savant homme & un critique très-judicieux. Il assuroit *qu'avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponese, les Argiens parloient la même langue que les Athéniens.* (145) Sur cela il est à remarquer que Xuthus, gendre d'Erechtée Roi d'Athenes, ayant quitté l'Attique au commencement du regne de Cécrops II, qui tombe à l'an 173 avant la prise de Troye, c'est-à-dire au tems même d'Amyclas, vint s'établir dans le

(145) Pausanias. *lib.* ii. *cap.* xxxvii.

Péloponese avec sa famille. Xuthus étoit fils de cet *Hellen*, de qui les Grecs prirent le nom d'*Hellenes :* la Phtiotide où regnoit ce prince, (146) comprenoit l'*Helladie* & l'*Achaïe*, dont les habitans suivant Homere, s'appeloient *Myrmidons*, *Hellenes*, & *Achéens*. (147) Ces peuples parloient assurément la langue dont se servoient les *Achéens* venus de la *Pthiotide* dans l'*Argolide* & la *Laconie*, plus de 250 ans, avant le tems où les Doriens les en chasserent. Cette langue étoit celle de Xuthus, d'Hellen son pere, d'Ion & d'Achæus ses fils, ainsi que celle de ses petits-fils qui conduisirent les Achéens dans le Péloponese. C'étoit encore celle de Philammon pere de Tamyris poëte antérieur à l'ancien Orphée ; car *Arriphon* de Triconion observoit que les Hymnes & les prieres dont on se servoit dans les *mysteres* de *Lerna* en Arcadie, ne pouvoient être de Philammon, qui les institua, parce qu'ils étoient écrits en langue *Dorienne*. (148) La langue de Philammon n'étant ni la *Dorienne* ni l'*Eolienne*, qu'on ne parla jamais dans aucune partie du Péloponese, devoit donc être la même que l'ancien *Attique*, d'où vint l'*Ionien* ; ce fut donc le *Dialecte* qu'on parloit en Laconie au

(146) Marm. Oxon. *Epoch.* VI.

(147) Homer. *Catalog.* *vers.* 683.

Οἵ τ' ἔχον φθίην, ἠδ' Ἑλλάδα καλλιγύναικα,
Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο, καὶ Ἕλληνες, καὶ Ἀχαιοί.

Quique tenebant Phtiam, & Helladam pulchras mulieres habentem,
Myrmidones autem vocabantur, & Hellenes, & Achæi.

(148) Pausan. *lib.* ii. *cap.* xxxvii.

tems

tems d'Amyclas, bien avant l'établiſſement des Doriens à Amycles, & c'eſt en effet celui de la premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes de cette ancienne ville : on l'y trouve avec l'ancienne maniere de l'écrire, & les *caracteres* employés pour exprimer les *nombres*, non par la valeur marquée par le rang qu'ils occupent dans l'ordre *Alphabétique*, ſuivant la méthode dont on a fait uſage dans la ſeconde partie de cette inſcription ; mais par des *lettres* deſtinées à marquer les *noms* mêmes des *nombres* : cette maniere bien plus ancienne que la premiere, doit encore être attribuée aux tems qui précéderent le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponeſe ; les Athéniens la conſerverent plus long-tems que les autres peuples, c'eſt elle qui ſe voit employée dans les marbres de Sandwich & d'Arondel : elle peut être venue dans l'Attique, par les Pélaſgues (149) qui y eurent ſi long-tems des établiſſemens conſidérables.

Nous

(149) Les langue Grecque & Latine tirant leur origine de la langue Pélaſgue, ſe ſervirent de mots à-peu-près ſemblables pour exprimer les nombres : cela même fait ſoupçonner que les *noms* de nombres employés dans ces deux langues tiennent à celle des Pélaſgues, & que la maniere de les marquer par les lettres initiales des mots qui les expriment, vint de ces anciens peuples. L'initiale du mot Ἴα, qui exprimoit une unité, en devint la marque : répétée deux, trois ou quatre fois, elle exprima les nombres II, III & IIII. Du mot Πέντε, qui ſignifie cinq, vint la marque Π, qui déſigna cinq unités. La premiere lettre du mot Δέκα qui exprime le nombre *dix*, ſervit à le marquer ; l'*Hêta* déſigna le nombre cent, parce qu'il marquoit l'aſpiration du mot HKATON qui ſignifie *cent* ; l'X valut mille, parce qu'elle étoit le commencement du mot Χίλια, & l'M dix mille, à cauſe qu'elle commençoit le

mot

Nous trouvons dans la ſeconde partie de cette inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, l'ancienne langue, & l'ancienne écriture en uſage en Grèce, 243 ans avant l'époque où le marbre d'Arondel met le tems d'Homere. C'eſt le plus ancien monument qui puiſſe exiſter du dialecte Dorique, & de l'écriture des Doriens dans le Péloponeſe, puiſqu'il date du tems même où ils en firent la conquête. Nous pouvons par la différence des trois écritures, très-ſenſible dans ce marbre, aſſigner le tems où elles ont été gravées : en voici la ſuite.

La premiere ligne du ſecond marbre, qui date de l'année 49 avant la Prêtreſſe *Enalia*, & de la 21 avant l'arrivée des Doriens, eſt ſuivie de huit autres, dans leſquelles on ne voit aucune altération dans l'écriture: ces neuf lignes, en ſupprimant 21 ans des 49 du ſacerdoce qui appartient en partie à l'autre inſcription, donnent un eſpace de 256 ans après l'arrivée des Héraclides, ce qui répond à l'année 873 avant notre Ere, 22 ans ſeulement après le tems où le marbre d'Arondel place Phidon d'Argos, & celui où il frappa les premieres monoies d'or & d'argent en Grèce. Alors fut gravé tout le commencement de cette inſcription.

On y ajouta dans la ſuite les dix lignes ſuivantes, dont l'écriture eſt conſtamment la même quoique différente de celle qu'elles ſuivent par la forme de l'O. Les tems qu'elles

mot Μύρια qui marque ce nombre. Cette maniere étant la moins compliquée de toutes celles qu'employerent les Grecs pour exprimer les nombres, doit encore par cette raiſon paroître la plus ancienne.

marquent

marquent précédent ou embrassent celui où vécut Téleclus: l'inscription du bouclier de ce Prince étant écrite dans les mêmes lettres, (150) differe par cette raison dans la forme des O *ronds* qu'elle employe, de l'écriture des lignes précédentes, qui font usage de l'O *quarré* ou *triangulaire*. L'espace de tems compris dans les époques de ces dix lignes étant de 251 ans, nous assure que cette partie de l'inscription fut gravée dans l'an 612 avant notre Ere: c'est la premiere année de la XLIIe Olympiade. La derniere partie de la seconde inscription, contenant huit époques, elle doit avoir été faite dans la derniere année des 95 marquées sur ce monument: la derniere répond à l'an 527 avant notre Ere: c'est la seconde de la LXIIIe Olympiade.

J'ai fait graver au bas de cette inscription deux médailles de Gélon: (151) les lettres de leurs légendes montrent que quand elles furent frappées, les caracteres de l'écriture étoient bien plus perfectionnés en Sicile, qu'ils ne l'étoient dans le Péloponese (152) au tems où l'on grava ce monument. Ses dernieres

(150) Voyez la *Planche* XXIV.

(151) Voyez la *Planche* XXVI.

(152) L'histoire & les médailles de Syracuse, nous assurent qu'elle eut dans tous les tems une très-grande correspondance avec Corinthe, dont elle étoit une Colonie, & avec Sparte dont elle emprunta quelquefois les Généraux. Syracuse étant liée par son origine, par la langue qu'elle parloit, par des intérêts d'état, avec les Doriens du Péloponese, il paroitroit que les arts durent essuyer chez elle à-peu-près les mêmes révolutions, & suivre la même route que ceux des Péloponésiens. On voit cependant qu'au tems de Gélon les lettres Grecques avoient pris à Syracuse la forme qu'elles garderent toujours dans la suite: mais

dernieres lignes ne ſont antérieures que de trente-ſix années à la premiere du regne de Gélon à Syracuſe. On voit par la différence des caracteres de ces médailles, comparés à ceux de la fin du Catalogue des Prêtreſſes d'Amycles, l'impoſſibilité qu'il manque des époques dans cette ſeconde partie : car s'il y en manquoit quelques-unes, elle deſcendroit encore plus bas, & arriveroit à un tems où l'écriture étoit manifeſtement différente de ce qu'elle eſt ici. D'un autre côté, elle ne peut remonter plus haut, puiſqu'elle ne peut être antérieure au tems où s'introduiſit dans le Péloponeſe le dialecte dans lequel elle eſt écrite, & que nous avons calculé dès les commencemens mêmes de ce tems, pour en marquer les époques.

Il réſulte de ceci, que la ſeconde partie de ce monument nous donne la ſuite des formes de l'écriture employée dans la *Laconie*, depuis le milieu de la LXIII[e] Olympiade, juſqu'à la cinquante-neuvieme année après la priſe de Troye ; & comme on le verra dans la ſuite, la premiere partie de cette même inſcription, nous donne la continuation des formes de cette même écriture dans les tems encore antérieurs à cette date.

mais peu avant ce tems, elles étoient encore bien éloignées de cette forme chez les Doriens d'Amycles, & ſi elles parvinrent vers le tems de Gélon, à y atteindre dans cette ville, il faut que cela ſoit arrivé dans les 36 années qui s'écoulerent entre celle où finit le Catalogue des Prêtreſſes, & le commencement du regne de ce Prince. Tout cela nous montre encore combien peu il y avoit d'uniformité dans les caracteres dont on ſe ſervoit dans les différentes villes Grecques. Vers la LXXIII[e]. Olympiade ces caracteres commencerent à devenir plus conſtans, ſans pourtant qu'on puiſſe aſſurer que jamais tous les Grecs ſe ſoient accordés ſur cet article.

La

La premiere partie du Catalogue des Prêtresses, remontant par des époques liées l'une à l'autre jusqu'à la fondation du temple d'Amycles, & par conséquent au tems où l'on exécuta la statue colossale du Dieu auquel ce temple étoit dédié, nous montre qu'alors même on faisoit des ouvrages très-magnifiques, & nous apprend quel fut l'*état* & le *génie* de l'*Art*, près de 80 ans avant que Dédale lui donnât des principes différens de ceux qu'on suivoit avant lui. Des colonnes de forme *obéliscale* servirent d'abord, comme on l'a dit ailleurs, à représenter le *Soleil* ou *Apollon*. Quand on commença à donner à ses figures les formes de la nature humaine, on confondit ces formes avec celles des *colonnes* que les peuples étoient accoutumés à prendre pour des représentations de ce Dieu : ce *signe représentatif* se maintint dans les statues dont il altéra les figures, jusqu'à ce que Dédale enseigna les moyens de se passer de lui. Le modele de l'Apollon Amycléen, ainsi que celui de la Diane Ephésienne, furent composés sur les mêmes idées, cette derniere fut encore plus bizâre par les attributs dont on la chargea. (153)

Œnomaüs

(153) Danaüs, suivant le marbre d'Arondel, aborda en Grèce vers l'an 1511 avant notre Ere, 302 ans avant le tems où le même marbre met l'époque de la prise de Troye. C'est à-peu-près 127 ans avant le tems où nous avons vû que vécut Amyclas, & celui où il bâtit le temple d'Amycles, & fit élever la statue d'Apollon en forme de colonne, dont nous parlons ici. Avant Amyclas Danaüs avoit érigé des statues de cette sorte : elles représentoient Jupiter & Diane. Ce n'étoit pas des figures placées sur des bases, comme l'entendent les interpretes Latins, mais des figures qui étoient à-la-fois des colonnes & des statues.

Œnomaüs vécut avec les premieres Prêtreſſes *Acacalis* & *Amymone*, nommées dans cette inſcription : il conſtruiſit un palais dans la ville de Piſe en Elide, dont il étoit Roi. Au tems où Pauſanias voyageoit en Grèce, on montroit encore à Olympie une des colonnes de cet édifice : elle étoit toute cariée, tomboit de vétuſté, & ne ſe ſoutenoit qu'au moyen des liens de fer dont on l'avoit entourée : on l'appeloit la colonne d'Œnomaüs ; ſon inſcription aſſuroit qu'elle étoit ſeule échappée à l'incendie qui conſuma le palais auquel elle appartint d'abord. (154) Il exiſtoit donc alors un *Ordre d'Architecture*, antérieur de plus de deux ſiecles à celui que les Doriens apporterent en Elide, & aux ordres Ionique & Corinthien. C'eſt plus de mille ans avant l'invention de l'ordre Compoſite par les Romains.

Laodamie fille du Roi Amyclas, qui fut la troiſieme des Prêtreſſes d'Amycles : ne retint le *ſacerdoce* que pendant quatre années. Elle devint mere de Triphylus dont la ſtatue ſe voyoit à Delphes, parmi les offrandes faites par les habitans de Tégée en Arcadie. (155) Ce Triphylus donna ſon nom à une petite province de l'Elide : c'eſt dans

ſtatues. Telle étoit celle de l'Apollon d'Amycles. On voyoit ces ſtatues de Danaüs dans Argos, près d'autres monumens conſacrés par ce Prince. (Pauſan. *lib.* ii. *p.* 154. *Δαναὸς δὲ ταῦτα γε ἀνέθηκε, καὶ πλησίον κίονας ἐς Διὸς, καὶ Ἀρτέμιδος ξόανον.*) La Diane Ephéſienne étoit aſſurément une figure de ce genre, & ſans doute qu'il y en avoit un grand nombre de ſemblables.

(154) Pauſan *lib.* v. *cap* xx. *p.* 428.

(155) Pauſan. *lib.* x. *cap.* ix. *p.* 819.

l'Elide même que vécut Hippodamie fille d'Œnomaüs, en même tems que *Laodamie.* On montroit dans le temple de Junon à Olympie, un petit lit preſque tout couvert de l'ivoire dont il étoit incruſté, & qui avoit appartenu à la premiere de ces deux Princeſſes. (156) On eſt ſurpris de voir le luxe de ces tems ſi anciens, employer déja les mêmes matieres & les mêmes incruſtations, en uſage chez nous il n'y a gueres plus d'un ſiecle.

Pélops, mari d'*Hippodamie*, vécut avec elle, dans le tems de la quatrieme Prêtreſſe d'Amycles, dont le ſacerdoce fut de 23 ans. Ce Prince à ce que rapportoit la tradition, conſacra dans Temnos une ſtatue de Vénus, faite de myrthe femelle. (157) Il éleva le premier temple à Mercure dans le Péloponeſe : (158) ce Dieu, diſoit-on, inventa la lyre, & fit la premiere avec l'écaille d'une tortue priſe ſur le mont Chélydoré. (159) Cette montagne fait partie des monts Cyllenes qui confinent à l'Elide, où ſe trouve le promontoire de la *tortue* & le *golphe* du même nom, dans lequel l'Alphée ſe rend en entrant dans la mer. La tortue étant le ſymbole de l'Elide, quand Pélops donna ſon nom au Péloponeſe, (160) ce ſymbole devint celui de toute le pays : c'eſt la raiſon pour laquelle on le voit ſur les médailles Péloponéſiennes.

(156) Pauſan. *lib.* v. *cap.* xx.
(157) Idem. *lib.* v. *cap.* xiii. *p.* 408.
(158) Idem. *lib.* v. *cap.* i. *p.* 376.
(159) Idem. *lib.* viii. *cap.* xvii. *p.* 634.
(160) Steph. de Urb. *in voce* Πελοπόννησος.

Atrée & Thyeſte fils de Pélops, furent contemporains de la Prêtreſſe *Caliſto*, qui exerça le ſacerdoce d'Amycles pendant 12 ans. Ces deux freres conçurent une invincible inimitié l'un contre l'autre, à l'occaſion d'un vaſe d'or enlevé à Atrée par Thyeſte, & ſur le fond duquel étoit ciſelé un mouton. (161) En confirmant ce que nous avons dit du luxe de ces anciens tems, ce fait nous apprend que la *ciſelure* étoit dès-lors en uſage: peu après ce tems Phocus, fils d'Eacus Roi d'Egine, étant allé en Phocide, il y reçut de Jaſeus ſon ami une bague d'or, dans laquelle étoit enchaſſée une *pierre gravée.* (162)

Vers la même époque, on fit les deux trépieds qu'Hérodote vit à Thebes dans le temple d'Apollon Iſménien : l'un avoit été conſacré par Amphytrion pere d'Hercule, comme le diſoit l'inſcription, & l'autre par Scæus que cet auteur croit être fils d'Hyppocoon, qui futtué par Hercule. Ces inſcriptions, dit-il, étoient en lettres *Cadméennes*; (163) d'où nous apprenons qu'à cette époque ces lettres n'avoient pas eſſuyé de variations.

Dédale vécut vers le tems de la Prêtreſſe Callirohé, dont le ſacerdoce fut de 30 ans. Cet artiſte, bien ſupérieur à tous ceux qui l'avoient précédé, donna des regles & des modeles

(161) Athen. *Deipnos. lib.* vi. *p.* 231.

(162) Pauſan. *lib.* x. *cap.* xxv. *p.* 872.

(163) Herodot. *lib.* v. *cap.* lix. *p* 309. Ἴδον δὲ καὶ αὐτὸς Καδμήϊα γράμματα ἐν τῷ ἱρῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμηνίου ἐν Θήβησι, τῆσι Βοιωτῶν, ἐπὶ τρίποσί τισι ἐγκεκολαμμένα. *Quin ipſe vidi apud Thæbas Bœotias in Iſmenii Apollonis templo, litteras Cadmeas in tripodibus quibuſdam inciſas, &c.*

à la

à la ſculpture, & fut encore un grand Architecte. (164) Smilis ſon contemporain, devint un Sculpteur très-fameux : (165) il fit la ſtatue de Junon à Samos & celle d'Argos ; (166) mais il ne put atteindre à la gloire de Dédale, dont tous les auteurs de l'antiquité ont fait l'éloge.

Ce doit être ſous la Prêtreſſe Anato, qu'Endius diſciple de Dédale fit en ivoire cette ſtatue de Junon *Aléa* dont il a été parlé. (167) On voyoit de lui, dans la citadelle d'Athenes, une autre ſtatue de Minerve, avec une inſcription qui apprenoit qu'elle avoit été conſacrée par Critias. (168) Les Méropides, qui les premiers imaginerent de repréſenter les Graces dans la main du Dieu de la Muſique, ſont encore plus qu'Endius ; (169) car Plutarque dit qu'ils travaillerent au tems d'Hercule. (170) Euchir, parent de Dédale, regardé par Ariſtote comme l'inventeur de la *peinture*, vécut dans un tems encore antérieur à Endius, ainſi

(164) Diod. Sicul. *lib.* vii. *p.* 403 & 404.

(165) Pauſan. *lib.* vii. *cap.* iv. *p.* 531. Εἶναι δ' ὂυν τὸ ἱερὸν τοῦτο ἐν τοῖς μάλιϛα ἀρχαῖον· ὃ οὐχ ἥκιϛα ἄν τις ϗ ἐπὶ ἀγάλματι τεκμαίροιτο. ἔϛι γὰρ δὴ ἀνδρὸς ἔργον Αἰγινήτου Σμίλιδος τοῦ Ευκλείδου. οὗτος ὁ Σμίλις ἐϛὶν ἡλικίαν κατὰ Δαιδάλον, δόξης δὲ οὐκ ἐς τὸ ἴσον ἀφίκετο. *Eſſe vero vetuſtiſſimum, ex eo ipſo ſimulachro facile conjici poſſit. Eſt enim Smilidis Æginetæ Euclidis filii opus. Fuit Smilis Dædalo ætate, gloria multo inferior.*

(166) Athen. Ath. *Leg. pro Chriſt.* Ἡ ἐν Σάμω Ἥρα ϗ ἐν Αργει, Σμίλιδος χεῖρες. *Quæ Sami eſt Juno, & Argis eſt Similidis manus.*

(167) Pauſan. *lib.* ii. *cap* xlvii.

(168) Idem. *lib.* i. *cap.* xxvi.

(169) Plutarch. *de Muſica. p.* 1136.

(170) Pline *lib.* vii. *cap.* lvi.

que

que Talus neveu de ce même Dédale. Talus inventa le *tour à potier*, au moyen duquel on put faire ces beaux vases, & dans lequel les Grecs excellerent. (171) Ces artistes vécurent néanmoins avec Endius qui accompagna son maître en Crete, quand il fut obligé de quitter Athenes ; & l'on rapporte que Dédale forma dans cette isle une école de sculpture. (172)

(173) Endius, ou Endæus avoit fait à Erythres les statues des *Graces* & des *Heures* en marbre. (174) Hercule, dès avant le tems de cet artiste, avoit consacré dans Thébes, près du temple de Diane *Eucléa* un lion en pierre. (175) La sculpture

(171) Diodor. Sic. *Biblioth. lib.* iv. *cap.* xxix.

(172) Pausan. *lib.* viii. *cap.* liii. *p.* 708.

(173) Idem. *lib.* i. *cap.* xxvi. *p.* 62.

(174) Pausan. *lib.* vii. *cap.* v. *p.* 534. Ἔςι δὲ ἐν Ἐρυθραῖς ϗ Ἀθηνᾶς Πολιάδος ναὸς, ϗ ἄγαλμα ξύλου μεγέθει μέγα καθήμενόν τε ἐπὶ θρόνου, ϗ ἠλακάτην ἐν ἑκατέρᾳ τῶν χειρῶν ἔχει, ϗ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς πόλον. Τοῦτο Ἐνδοίου τέχνην, ϗ ἄλλοις ἐτεκμαιρόμεθα εἶναι, ϗ ἐς τὴν ἐργασίαν ὁρῶντες ἔνδον τοῦ ἀγάλματος, ϗ οὐχ ἥκιςα ἐπὶ ταῖς Χάρισὶ τε ϗ Ὥραις. Αἳ, πρὶν ἐλθεῖν, ἑςήκασιν ἐν ὑπαίθρῳ λίθου λευκοῦ. *Est etiam Erythris ædes Poliadis Minervæ, cujus e ligno simulacrum eximia magnitudine in solio sedens, utraque manu colum tenet, capite polum gestat. Opus hoc fuisse Endæi & aliis argumentis conjecimus, tum ex toto simulachri opificio, tum vero maxime ex Gratiarum & Horarum signis, quæ ex candido lapide, ante adventum meum sub Dio posita fuerant.*

(175) Pausan. *lib.* ix. *cap.* xvii. *p.* 743. Τοῦ ναοῦ δὲ τῆς Εὐκλείας Ἀρθέμιδος λέων ἐςὶν ἔμπροσθεν, λίθου πεποιημένος. ὠναθῆναι δὲ ἐλέγετο Ἡρακλῆς. *Ante ædem Eucleæ Dianæ, Leo e lapide factus collocatus est. Dedicasse ferunt Hercules.* On trouve des statues en pierre encore bien plus anciennes chez les Grecs. Il est donc assuré qu'on en fit, non-seulement avant la guerre de Troye, mais encore dans les tems qui suivirent cette époque, jusqu'à la Le. Olympiade. Et quand des auteurs

ture employoit donc le marbre & la pierre, même avant l'époque de la ruine de Troye. Ainſi rien n'eſt moins vrai que l'aſſertion de tant d'auteurs, qui prétendent qu'on ne fit uſage du marbre & de la pierre que vers la L[e]. Olympiade.

Damonaſſe, qui préſida au temple d'Amycles pendant l'eſpace de 49 ans, étoit dans cet emploi quand Helene fut enlevée par Paris, dans la 39[e]. année de ce ſacerdoce. Cette Princeſſe porta dans la ſuite une bague ſur laquelle il y avoit un poiſſon gravé. (176) Ulyſſe, qui dix ans après l'enlévement d'Helene partit pour la guerre de Troye, emporta de même avec lui une bague où étoit repréſenté un dauphin, pareil à celui qu'on voyoit ſur ſon bouclier. (177) Ces faits nous montrent combien la *Gravure* & la *Ciſelure* étoient employées même avant cette guerre fameuſe, & nous

auteurs aſſurent qu'on n'employa la pierre & le marbre que dans les tems qui ſuivirent Dipœne & Scyllis, c'eſt-à-dire environ 580 ans avant notre Ere, ils nous mettent dans le cas de ne pouvoir juger d'une ſtatue qui ſeroit antérieure à ce tems; de ne pouvoir en reconnoître le ſtyle, & rendent impoſſible d'aſſigner les époques auxquelles des monumens bien plus anciens encore, peuvent avoir été faits : c'eſt empêcher de connoître les époques de l'Art, & nous mettre hors d'état d'en avoir l'hiſtoire, ſans laquelle on ne peut cependant expliquer les antiquités ſur un fondement ſolide.

(176) Photii *Biblioth. cod* cxc. *ex Ptol. Hephæſt. lib* vii. *p.* 494. Τοῦτον δὴ τὸν λιθον (ἀςερίτην) εἶχεν Ἑλένη, γλυφὴν ἔχοντα, αὐτὸν τὸν ἰχθῆν τὸν Πανᾶ, ϗ ταύτῃ ἐκέχρητο τῇ σφραγῖδι *Adeoque hanc Helenam lapidem* (Aſteritam) *habuiſſe, inſculpta Panis imagine, quo in obſignando ſit uſa.*

(177) Plutarch *de ſolert Animal. p.* 985. Ἡ δὲ Οδυσσέως ἀσπὶς ὅτι μὲν ἐπίσημον εἶχε δελφῖνα, ϗ Στησίχορος ἱςόρηκεν.—— Οθεν ἐποιήσατο γλυφὴν τῇ σφραγῖδι ϗ τῆς ἀσπίδος κόσμον.--*Ulyſſis porro ſcutum inſigne habuiſſe delphinum, etiam Steſichorus ſcripſit.*—Annulo & ſcuto *delphinum inſculpſit* Ulyſſes.

assurent

aſſurent que les narrations d'Homere, au ſujet du bouclier d'Achille, ne ſont pas des ſimples fictions poëtiques ; mais qu'en parlant des Arts, il rapporte les choſes qu'ils étoient capables d'exécuter au tems dont il parle. Pauſanias nous dit qu'on conſervoit à Gnoſſe un bas-relief en *marbre blanc* exécuté par Dédale. Il y avoit repréſenté la danſe décrite dans l'Iliade d'Homere : cet ouvrage fut fait par Ariane. (178) C'eſt dans la dixieme année de la prêtriſe exercée durant 47 ans par la fille de Polydore, que Troye fut renverſée par les Grecs, 945 années avant celle où l'on grava le marbre d'Arondel, & 175 ans après la premiere date de l'inſcription dont nous parlons ici.

Les monumens des arts devenant trop abondans après la guerre de Troye, pour qu'on puiſſe les renfermer tous ſous cette Chronique. De tant d'époques que nous pourrions rapporter ici, nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes.

C'eſt dans la vingt-neuvieme année du ſacerdoce de *Polydora*, qui étoit en charge quand les Doriens s'emparerent d'une partie du Péloponeſe, qu'Oxilus fit conſtruire le temple de Junon à Olympie: car on rapportoit la fondation de

(178) Pauſan. *lib.* ix. *cap* xl. *p.* 793. *Δαιδάλου δὲ τῶν ἔργων—εςιν.—'Αθηνᾶ παρὰ Κνωσσίοις. παρὰ τούτοις δὲ ϰ ὁ τῆς 'Αριάδνης χορὸς, οὗ ϰ "Ομηρος ἐν 'Ιλιάδι μνημην ἐποιήσατο, ἐπειργασμένος ἐςὶν ἐπι λευκοῦ λίθου. —Ex Dædali operibus—extant & apud Gnoſſios Minerva. Habent iidem & Ariadnæ* chorum, *cujus in Iliade Homerus mentionem fecit, ex candido lapide.*

cet

cet édifice à la huitieme année du regne de ce Prince en Elide: (179) il y devint Roi par le moyen des Héraclides auſſitôt après leur arrivée. Ce temple, de ſoixante-trois pieds de hauteur, étoit décoré d'un péryſtile, mais n'avoit que deux colonnes à ſa face poſtérieure: l'architecture en étoit Dorique; c'eſt le plus ancien édifice de cet *ordre* qui ait exiſté dans le Péloponeſe: il fut conſtruit 88 ans après la priſe de Troye, 1121 ans avant notre Ere. L'*Ordre* employé dans le palais d'Œnomaus ne pouvant être le Dorique, ni par conſéquent l'Ionique, le Corinthien, ou le Compoſite, qui ne furent découverts qu'après lui, celui que depuis on a nommé *Toſcan*, doit donc avoir été employé en Grèce au moins dans le tems d'Œnomaus, vers l'an 175 avant la priſe de Troye.

La ſtatue de Junon, placée dans le temple qui lui fut élevé ſous le regne d'Oxilus, repréſentoit cette Déeſſe aſſiſe ſur un

(179) Pauſan. *lib.* v *cap.* xvi. *p.* 416. Λείπεται δὲ τὸ μετὰ τοῦτο ἡμῖν τῆς τε Ἥρας ὁ ναὸς, καὶ ὁπόσα ἐςὶν ἐν τῷ ναῷ πρέποντα εἰς συγγραφήν. Λέγεται δὲ ὑπὸ Ἠλείων, ὡς Σκιλλούντιοι τῶν ἐν τῇ Τριφυλίᾳ πόλεων εἴσιν οἱ κατασκευασάμενοι τὸν ναὸν ὀκτὼ μάλιςα ἔτεσιν ὕςερον, ἢ τὴν βασιλείαν τὴν ἐν Ἤλιδι ἐκτήσατο Ὄξυλος. Ἐργασία μὲν δή ἐςι τοῦ ναοῦ Δώριος· κίονες δὲ περὶ πάντα ἑςήκασιν αὐτόν. Ἐν δὲ τῷ ὀπισθοδόμῳ, δρυὸς ὁ ἕτερος τῶν κιόνων ἐςί. Μῆκος δέ εἰσι τοῦ ναοῦ, πόδες τρεῖς καὶ ἑξήκοντα. Τὸν δὲ ἀρχιτέκτονα ὅστις ἐγένετο, οὐ μνημονεύουσι. *Poſtulat jam hic locus ut ad Junonis templum accedam, et quæ in eo memoratu digna ſunt, ſtylo perſequar. Primum omnium Elei tradunt Scilluntios, quæ Triphyliæ civitas eſt, fanum erexiſſe, annis ferme* viii *poſteaquam Elidis regnum Oxylus iniit. Totius quidem operis figura Dorica eſt, columnis circumquaque ambientibus: et earum quidem quæ in poſtico templi ſunt, altera e quercu eſt. Porrigit ſe in longitudinem pedes tres et* lx. *Architectus qui operi præfuerit, certus nemo proditur.*

trône: une figure de Jupiter, représenté avec de la barbe & un casque sur la tête, étoit debout auprès d'elle. Le travail de ces statues étoit d'un style que Pausanias appelle *simple* ou peu *recherché:* (180) c'est le plus ancien de tous ceux que prirent les arts pour arriver à leur perfection, & ce style est particulierement remarquable pour leur histoire, dont il fait une époque: mais ce qui peut-être mérite encore plus d'attention, c'est que ces anciennes statues, de même que beaucoup d'autres plus modernes placées avec elles, étoient d'*or* & d'*ivoire.* (181) Ainsi, quand Homere parle des figures de Mars & de Minerve, qui étoient toutes d'*or* ; (182) quand il décrit des sillons dont le revers paroissoit noir, quoiqu'ils fussent

(180) Pausan. *lib.* v. *cap.* xxvii. *p.* 418. Τῆς Ἥρας δὲ ἐςιν ἐν τῷ ναῷ, Διὸς ἄγαλμα· τὸ δὲ Ἥρας καθήμενόν ἐςιν ἐπι θρόνω, παρέςηκε δὲ γένεια τὲ ἔχων, ϗ ἐπικείμενος κυνῆν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ. Ἔργα δέ ἐςιν ἁπλᾶ. *In Junonis templo, Jovis est simulacrum ; tum Junonis ipsius in throno sedins, adistit barbatus (Deus) et galea armatus, hæc et rudis opificii opera sunt.*

(181) Idem. P. P. Τὰ μὲν δὴ κατειλεγμένα, ἔςιν ἐλέφαντος ϗ χρυσοῦ. *Et sunt quæ hac in parte recensui, omnia ex ebore et ruro.*

(182) Homer. *Iliad. lib.* xviii. *v.* 516.

——— Ἦρχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης ϗ Παλλὰς Ἀθήνη,
Ἄμφω χρυσείω, χρύσεια δὲ εἵματα ἕσθην,
Καλὼ ϗ μεγάλω σὺν τεύχεσιν, ὥς τε θεώ περ,
Ἀμφὶς ἀριζήλω.

——— *Dux erat autem iis Mars et Pallas Minerva,*
Ambo aurei, aureasque vestes induti erant,
Pulchri et Magni cum armis, sicut dii scilicet,
Utrinque perensignes.

faits

faits avec de l'*or*; (183) quand enfin il dépeint une vigne du même métal, chargée de *raiſins* dont la couleur étoit *noire*, dont les *échalas* étoient d'*argent*, & qu'environnoit un foſſé dont l'*eau* étoit repréſentée avec de l'*étain*, (184) il nous fait voir que l'uſage d'employer les différens *métaux* & les *émaux* mêmes, pour rendre les couleurs des objets, étoit déja connu des Artiſtes : (185) ils employerent auſſi l'*ivoire* pour

(183) Homer. *Iliad. lib.* xxviii. *v.* 548.

Ἡ δὲ μελαίνετ' ὄπισθεν, ἀρηρομένη δὲ ἐώκει,
Χρυσείη περ ἐοῦσα· τὸ δὴ περὶ θαῦμ' ἐτέτυκτο.

Ipſum autem Novale *nigricabat à-tergo, verſoque-aratris ſimile-erat,*
Aureum licet eſſet : hoc ſane ingens miraculum effictum erat.

(184) Homer. *Iliad. lib* xviii. *v.* 561.

Ἐν δ' ἐτίθει σαφυλῆσι μέγα βρίθουσαν ἀλωην.
Καλὴν, χρυσείην· μέλανες δ' ἀνὰ βότρυες ἦσαν.
Ἑστήκει δὲ καμαξι διαμπερὲς ἀργυρέησιν
Ἀμφὶ δὲ, κυανέην καπετον, περὶ δ' ἕρκος ἔλασσε.
Κασσιτέρου.

Poſuit in eo et uvis admodum gravatam vineam,
Pulchram, auream ; nigri autem per eam racemi erant
Stabat autem innixa-palis-ex-ordine argenteis.
Circum autem, cyaneam foſſam, circum et ſeptum duxit
Stanni.

(185) Les précédentes obſervations nous ont fait voir, que dès les tems antérieurs à la guerre de Troye, les Artiſtes employerent dans la ſculpture les bois de toute eſpece, la pierre, le marbre, l'ivoire, les émaux mêmes, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain & tous les métaux. Ariſtote parle de deux figures, l'une en plomb l'autre en cuivre, faites par Dédale dans les iſles Electrides qu'on croit être dans la mer Adriatique : l'une de ces figures repréſentoit Icare

 fils

pour exprimer les chairs des figures, & l'*or* pour en repréſenter les draperies.

On

fils de cet artiſte fameux, l'autre le repréſentoit lui-même. (Ariſtot. *de Mirab. Auſcult.*) Il fit auſſi pluſieurs ſtatues d'Hercule dont il étoit contemporain. Celle qu'on voyoit à Sparte étoit *nue* & en *bois*: Pauſanias, à propos de cette ſtatue, obſerve que celles de Dédale étoient *rudes* & peu *agréables* à la vue, mais que cependant elles avoient quelque choſe de *majeſtueux*. (Pauſan. *lib.* ii. *cap.* iv. *p.* 121. Δαίδαλος δὲ ὁπόσα εἰργάσατο, ἀτοπώτερα μέν ἐςιν ἐς τὴν ὄψιν, ἐπιπρέπει δὲ ὅμως τὶ καὶ ἔνθεον τούτοις.) C'eſt le *Caractere* néceſſaire aux figures d'Hercule. Il en fit une en *poix*, tellement *reſſemblante*, dit Apollodore, qu'Hercule même y fut trompé, & la prenant de nuit pour un homme, il lui jeta une pierre. (Apollod. *lib.* ii. *cap.* vi. *p.* 126. Ἀντὶ τούτου Δαίδαλος ἐν πίσσῃ εἰκόνα παραπλησίαν κατεσκεύασεν Ἡρακλεῖ, ἣν νυκτὸς ἀγνοήσας Ἡρακλῆς, λίθῳ βαλὼν ἤπληξε. *Hujus beneficii gratia Dædalus in picea fecit Herculi* ſimillimam imaginem, *quam de nocte ignarus Hercules, jacto lapide, ut* vivam *percuſſit.*) Une autre ſtatue d'Hercule, faite également par Dédale, ſe voyoit anciennement ſur les confins de la Meſſénie & de l'Arcadie, où ce Héros avoit porté ſes conquêtes: (Pauſan. *lib.* viii. *cap.* xxiv. *p.* 670.) enfin, il y en avoit une dans Thebes en Béotie, où rien ne devoit être plus connu que la figure d'Hercule, puiſqu'il étoit né & qu'il vécut long-tems dans cette ville. Ainſi toutes ces figures, comme celle d'Icare, & celle que Dédale fit de lui-même, étoient les *portraits* de ceux qu'elles repréſentoient: on les avoit imitées d'après nature, & l'art d'exprimer les reſſemblances étoit connu dès le tems de Dédale. Long-tems avant l'exil des Bacchiades, qui furent chaſſés de Corinthe par Cypſélus, vers la XXX[e] Olympiade, le Sculpteur Théodore de Samos, qui avec Rhœcus inventa la *Plaſtique*, (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xii.) fit en bronze ſon propre *portrait*, dont la *reſſemblance*, dit Pline, étoit *admirable* (Plin. *lib.* xxxiv. *cap.* viii. *Theodorus—ipſe ſe ex ære fudit, præter* ſimilitudinem mirabilem *fama magnæ ſubtilitatis celebratus.*) Cet artiſte, qu'on dit avoir vécu au tems de Polycrate tyran de Samos, mais qui lui fut bien antérieur, puiſqu'il travailla long-tems avant l'expulſion des Bacchiades, vivoit, comme nous le montrerons dans la ſuite, avant la premiere Olympiade, 131 ans après le tems où le marbre d'Arondel met l'époque d'Homere. On faiſoit donc bien avant Homere, & peu après lui, des portraits en

pierre

On voit cette pratique dans les anciennes ſtatues de Jupiter

pierre & en bronze; ainſi, l'on ne peut pas douter qu'on n'en ait fait de ſon tems. Cependant, Pline dit très-expreſſément, que dans celui où il écrivoit, on n'avoit pas le portrait d'Homere, & que les têtes données alors pour repréſenter celle de ce Poëte, étoient faites d'imagination. (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xi. *p.* 213.) *Quin imo etiam, quæ non ſunt, finguntur, pariuntque deſideria non traditi vultus, ſicut in Homero evenit.)* Pline reconnoit par-là, que de ſon tems on faiſoit des têtes auxquelles on donnoit le nom d'Homere, que cependant ces têtes ne le repréſentoient pas tel qu'il fut effectivement, mais tel qu'on ſe figuroit qu'il pouvoit avoir été. Cette maniere de ſuppléer à des portraits véritables impoſſibles à trouver, par des portraits faits pour rappeler l'idée de ceux qu'ils repréſentoient, fut d'abord employée à Rome par Aſinius Pollion. (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* viii. *Aſinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit.)* Ce récit feroit croire que Pollion inventa les portraits *factices*, & que le premier, il ouvrit une *Bibliotheque publique :* mais le diſcours de Pline ne regarde que Rome : car il ajoute enſuite, qu'il ignore ſi cette invention n'avoit pas été déja employée par les Rois d'Alexandrie & de Pergame, pour décorer les Bibliotheques qu'ils formerent à l'envi les uns des autres, des portraits de ceux dont elles contenoient les ouvrages. *(An priores Alexandriæ et Pergami Reges, qui Bibliothecas magno certamine inſtituere, non facile dixerim.)* Bien que cet auteur ne pût décider cette queſtion, il étoit cependant aſſuré que les *portraits* qu'on ſuppoſoit être ceux d'Homere, étoient des *portraits d'invention.* Toutes les recherches de Pomponius Atticus & de Varron, le plus ſavant des Romains, n'avoient pu leur faire découvrir un véritable *portrait* d'Homere : on s'étoit cependant donné toutes les peines poſſibles pour ramaſſer ces ſortes de monumens : Atticus avoit recueilli un volume entier de *portraits* des hommes illuſtres; Varron *publia* pluſieurs volumes, dans leſquels il en avoit réuni juſqu'à ſept-cent, tous pris d'après nature : *(Non paſſus intercidere figuras, aut vetuſtatem ævi contra homines valere.)* il y joignit leurs noms, & en quelque façon leurs images. *(Non hominibus tantum ſeptingentorum illuſtrium, ſed aliquo modo imaginibus :)* & ce qui doit paroître plus ſingulier, c'eſt que Pline aſſure que Varron avoit répandu ces portraits par toute la terre, afin qu'exiſtant par-tout, chacun pût les renfermer chez ſoi. *(Verum etiam in omnes*

piter & de Junon, confervées dans le temple confacré à cette Déeffe

omnes terras mifit, ut prefentes effe ubique et claudi poffent) C'eft tout ce qu'on eût pu faire & dire, fi la *Gravure des eftampes* eût été inventée.

Les efforts inutiles de deux hommes tels qu'Atticus & Varron, pour fe procurer un véritable portrait d'Homere, prouvent bien qu'il n'en exiftoit pas de leur tems : ainfi, tous ceux que nous poffédons à préfent, doivent être du genre de ces portraits dont Pline fait mention, *ils feignent ce qui n'eft pas, quæ non funt finguntur,* & ne laiffent pas d'être ceux dont on fe fervoit pour fuppléer au manquement des portraits d'Homere. Ce font des figures de *convention,* comme l'étoient celles des Dieux : mais quoiqu'on n'ait affurément pas fait ces figures d'après les Dieux, on ne laiffoit pas d'y reconnoître leur *caractere* fondé fur celui que leur donnoit la Mythologie ; elles exprimoient l'*idée* qu'on avoit des êtres qu'elles devoient repréfenter, & les *titres* qu'on leur donnoit ; les figures d'Homere exprimoient de même l'*idée* qu'on avoit de l'auteur des Poêmes qui nous reftent de lui, & la *qualité* de Prince des Poëtes qu'on lui donnoit.

Quelques antiquaires ont conclu du difcours de Pline, qu'au tems où vécut Homere, on ne faifoit pas encore des portraits : comme fi l'on n'eût pû alors en faire, fans pourtant avoir fait celui d'Homere. Des raifons tirées de fon hiftoire montrent qu'en effet on n'en fit pas. Sa grande réputation acquife long-tems après lui, ne l'empêcha pas d'être, un des hommes du monde les plus malheureux. " La fortune, non contente de l'avoir privé de la " vue, pour ajouter à fon malheur un nouveau genre de calamité, l'accabla de " mifere, & le força de mendier fa fubfiftance, & d'errer prefque par-tout." (Paufan. *lib.* ii *cap.* xxxiii. *p.* 189. Εἰ δὴ Ὅμηρον μὲν προδιεφθαρμένον τοὺς ὀφθαλμοὺς, ἐπὶ τοσούτω κακῶ κακὸν δεύτερον πενία πιέζουσα ἐπὶ πᾶσαν γῆν πτωχεύοντα ἦγε.) Il trouva depuis fa mort des hommes qui lui éleverent des ftatues & des temples ; mais il n'en trouva pas de fon vivant qui lui donnaffent de quoi vivre. La fublimité de fon Génie ne put lui procurer un afile, dans ces mêmes villes qui fe difputerent l'honeur de l'avoir vu naître : elles frapperent des monoies avec fon effigie ; ces monoies porterent fon nom, (Strab *lib.* viii. *p.* 646. Καὶ δὴ καὶ νομίσμα τι χαλκοῦν παρ' αὐτοῖς Ὁμήρειον λέγεται.) mais il n'en poffédа jamais ; il vécut & mourut dans une exceffive pauvreté. N'étant prefque pas connu de

Déesse dans le bois d'Olympie. Ce luxe des arts, cette re-
cherche

de ses contemporains, personne ne s'avisa de se procurer le portrait d'un homme si peu regardé. Lui seul paroit avoir eu le sentiment de son mérite ; il nous a laissé son portrait dans ses sublimes poëmes, jamais il n'eût pu en payer la façon aux artistes qui l'eussent fait. Dans une épigramme qu'on lui attribue, il implore l'assistance des *Potiers de terre*, il fait des vœux pour la réussite & la vente de leurs ouvrages, *(Ep.* xiv. *Εἰ μὲν δώσετε μισθὸν, ἀείσω ὦ κεραμῆες.)* & les menace d'attirer des malheurs sur leurs travaux, s'ils ne lui donnent pas la récompense qu'ils lui ont promise. A peine étoit-il estimé de cette sorte d'ouvriers. Lycurgue voyageant dans l'isle de Crete, fut, dit Plutarque, le premier qui recueillit quelques-uns des poëmes d'Homere, & qui les publia. « Leur nom même étoit à peine connu des Grecs : on en trouvoit difficile-« ment quelques fragmens, répandus en divers endroits, & dont on faisoit « peu de cas. » (Plutarch. *in Lycurg. p.* 41. *Ἦν γὰρ τις ἤδη δόξα τῶν ἐπῶν ἀμαυρὰ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν. ἐκέκτηντο δὲ οὐ πολλοὶ μέρη τινὰ σποράδην τῆς ποιήσεως ὡς ἔτυχε διαφερομένης. γνωρίμην δὲ αὐτὴν καὶ μάλιστα πρῶτος ἐποίησε Λυκοῦργος.)* Cependant Lycurgue ne rassembla pas tous les ouvrages d'Homere, puisque près de trois siecles après lui, Pisistrate prit soin de les réunir, car alors ils étoient encore dispersés, (Pausan. *lib.* viii. *cap.* xxvi. *p.* 594. *Πεισίστρατον δὲ ἡνίκα ἔπη τὰ Ὁμήρου διεσπασμένα τε καὶ ἀλλαχοῦ μνημονευόμενα ἠθροίζετο, ἢ αὐτὸν Πεισίστρατον, ἢ τὸν τινα ἑταίρων, μεταποιῆσαι τὸ ὄνομα ὑπὸ ἀγνοίας.)* & de les corriger avec quelques-uns de ses amis : Pisistrate ouvrit dans Athenes la premiere Bibliotheque publique qu'aient eue les Grecs : ce fut alors qu'il put y placer les œuvres d'Homere, qui de son tems parvinrent à toute la réputation qu'elles ont eue depuis. L'estime qu'elles acquirent à leur auteur, dut faire desirer d'en avoir le portrait, & je soupçonne que ce fut vers le siecle de Pisistrate, c'est-à-dire peu après la LV[e]. Olympiade, que l'on commença à faire ces têtes *idéales* aux quelles on donna le nom d'Homere. Il est assuré que déja l'on faisoit à cette époque des figures *idéales*, dans lesquelles entroient les formes de deux têtes différentes sans se nuire les unes aux autres, suivant la méthode dont nous avons donné ailleurs les raisons : telle fut la figure par laquelle on disoit que Pisistrate lui-même fut représenté sous les traits de Bacchus ; (Athenæ. *Deipnos. lib.* xii. *p.* 533. *Ὁ δὲ Πεισίστρατος καὶ ἐν πολλοῖς βαρὺς ἐγένετο, ὅπου καὶ τὸ Ἀθήνησι*

τοῦ

cherche dans les matieres qu'ils employoient, tandis que leur ſtyle

του Διονύσου πρόσωπον ἐκ ενου τινὲς φασὶν εἶναι εἰκόνα.) celles d'Homere ſont de ce genre, comme nous le montrerons ci-après.

Vers le milieu du dernier ſiecle, on découvrit un bas-relief en marbre, dont la ſculpture repréſente l'*Apothéoſe* d'Homere. Ce monument exécuté par ARCHELAVS de PRIENE FILS D'APOLLONIVS, eſt maintenant à Rome, dans le palais du Conétable Colonne. On l'a trouvé vers le dixieme *mille* de la *voie Appienne*, dans un endroit appelé les *Fratochie* C'étoit l'ancienne *Bovilles* : il exiſte beaucoup de ruines de cette ville, parmi leſquelles on croit reconnoître celles d'une maiſon de l'Empereur Claude ; & comme le marbre d'Archélaüs de Priene fut déterré de ces ruines, Mr. l'Abbé Winckelmann en conclut qu'on peut ſuppoſer qu'il fut fait au tems de ce Prince. (*Hiſtoire de l'Art chez les Anciens. T.* II. *p.* 201) Rien n'eſt moins fondé que cette opinion ; car le bas-relief dont il s'agit, paroiſſant avoir été apporté d'ailleurs, comme tant d'autres ouvrages Grecs dont les Romains remplirent leurs maiſons de campagne, il pourroit être d'un tems antérieur au regne de Claude. Mais dans cette ſuppoſition même, il eſt aſſuré qu'il nous conſerve la forme qu'on donnoit aux têtes d'Homere vers le tems de Pline, & que c'eſt cette même forme de têtes que cet auteur dit avoir été faite d'imagination. L'importance de ce monument nous engage à l'expliquer : on en peut voir ici la repréſentation à la *Planche* XXVII ; elle eſt gravée d'après celle qu'à publiée le Pere Montfaucon, (*Antiq. Expliq. T.* V. *part.* 1ere. *p* 168. *Pl.* LXXX.) ſon deſſin, quoique peu exact, ſuffit cependant à cet objet.

La partie inférieure du bas-relief d'Archélaüs de Priene, repréſente un temple. Son enceinte eſt marquée par des pilaſtres quarrés employés à ſoutenir une eſpece de tapiſſerie ou de voile, pareil à ceux qu'on voyoit à Epheſe dans le fond du temple de Diane, & dans celui d'Olympie. (Pauſan *lib.* xii. *p* 405. *cap.* v.) Le voile de ce dernier, qu'on tenoit toujours déployé, étoit d'une étoffe de laine teinte en pourpre de Phénicie, & brodée ſuivant la maniere des Aſſyriens ; Antiochus Roi de Syrie en avoit fait préſent à Jupiter Olympien. Ptolémée Philopator fit élever un temple en l'honeur d'Homere : ce Poëte y étoit repréſenté aſſis ; on avoit mis autour de lui les villes qui ſe diſputoient la gloire de l'avoir vu naître. (Æli. Var. Hiſt. *lib.* xiii. *cap.* xxii. Πτολεμαῖος ὁ Φιλοπατόρ,

ftyle étoit encore très-fimple & très-négligé, prouvent combien,

Φιλοπατώρ, κατασκευάσας Ομήρω νεών, αὐτὸν μὲν καλῶς ἐκάθισε· κύκλω δὲ τὰς πόλεις περιέσησε τοῦ ἀγάλματος, ὅσαι ἀντιποιοῦται τοῦ Ομήρου.) On voit au côté gauche de ce bas-relief deux Génies aîlés ; l'un porte un *modius* fur la tête, l'autre paroit frapper un inftrument ou *plateau* de cuivre, qu'il tient d'une main, avec un bois qu'il tient de l'autre. C'étoit une maniere d'applaudir ou d'acclamer. L'infcription nous apprend que cette figure repréfente le *tems*, ΚΡΟΝΟΣ : il femble applaudir & confirmer les louanges que tous les peuples fe font accordés à donner au plus grand Poëte de l'Antiquité. Le Génie de la *terre* ou du *monde*, ΟΙΚΟΥΜΕΝΗΣ, reconnoiffable au *modius* placé fur fa tête, pofe une nouvelle courone de laurier fur la tête d'Homere, qui déja porte un *Diadême* formé d'une *bandelette*, *ταίνιαι*. Affis fur un trône, il a près de lui deux figures qui repréfentent l'*Iliade*, ΙΛΙΑΣ, & l'*Odyffée*, ΟΔΥΣΣΕΙΑ. La premiere tient un *fceptre* & une *épée :* cet attribut marque les *guerres* chantées dans l'*Iliade* ; la fublimité de ce poême eft indiquée par le *fceptre* que tient la figure deftinée à le repréfenter. Celle de l'*Odyffée*, dont la compofition eft d'un genre moins *fublime*, femble pour cette raifon moins *apparente :* elle tient l'*Aplufìre* ou l'ornement d'une pouppe de navire, pour marquer les *erreurs* ou la *navigation* d'*Ulyffe*, qui font le fujet de ce poême.

Homere tient d'une main le *volume* où font les ouvrages qui lui mériterent l'honeur de l'*Apothéofe* ; de l'autre il porte le *fceptre* de la Poéfie. Cet attribut exprime le titre de *Prince* ou *Chef* des Poëtes, qui lui fut donné par les Argiens, & qu'on trouve dans les anciens auteurs. Deux *Rats*, fculptés à côté du *marchepied* fur lequel il s'appuye, marquent la guerre de ces animaux avec les *Grenouilles*, ingénieufement décrite dans la *Batrachomiomachie*, dont malgré le fentiment de Proclus, plufieurs ont cru qu'Homere étoit l'auteur.

La *Fable*, l'*Hiftoire*, la *Poéfie*, employées avec tant de fuccès dans les ouvrages d'Homere, la *Tragédie*, qui peint les effets funeftes des paffions, les revers de la fortune, les malheurs des Héros & des Rois, la *Comédie*, qui montre les ridicules des hommes, & confond les vices en les livrant à la plaifanterie, font *perfonifiées* dans ce bas-relief : elles y paroiffent réunies pour offrir un facrifice au Poëte, qui a fi heureufement emprunté ce qu'elles ont de mieux, & l'a

bien, ils étoient éloignés, au tems où regna ce luxe, de celui où

l'a fait passer dans ses vers immortels. Les noms de ces êtres nouveaux, à qui l'artiste a donné des corps, sont écrits sous les figures faites pour les représenter. ΜΥΘΟΣ, la FABLE, marque l'*invention* dont les poëmes ne peuvent se passer. Comme son nom est *masculin* dans la langue Grecque, elle paroit ici sous la figure d'un jeune garçon, qui se retourne vers Homere : il tient un vase avec une *patere*, & semble se préparer à faire une libation sur l'autel placé près de lui. Un *Bœuf* représente la victime destinée au sacrifice.

L'HISTOIRE, ΙΣΤΟΡΙΑ, étant le fondement & la source de l'intérêt que les Grecs trouvoient dans l'*Iliade* & l'*Odyssée*, répand l'encens sur l'autel consacré à leur auteur. Cet autel est orné de guirlandes, comme en un jour de fête solemnele. La POESIE, ΠΟΙΗΣΙΣ, qui anime les écrits d'Homere, qui peint tout ce qu'il veut exprimer, qui vivifie tout ce qu'il dit, est ici à la suite de l'*Histoire :* elle éleve deux flambeaux, pour montrer qu'elle échauffe & répand la lumiere sur les narrations historiques de ses deux poëmes.

La TRAGEDIE, ΤΡΑΓΩΔΙΑ, dont les premieres idées furent puisées dans les ouvrages d'Homere, vient après la *Poésie :* elle éleve le bras & la main pour acclamer le nouveau Dieu. Enfin la COMEDIE, ΚΩΜΩΙΔΙΑ, qui paroît suivre la *Tragédie*, imite ses acclamations en faisant un *geste* semblable : moins élevée dans sa stature, moins somptueuse dans ses habits, au lieu du *Diadême* ou du *voile* que la *Tragédie* porte sur la tête, la *Comédie* n'a sur la sienne que le Κεκρύφαλος, ou la *coêfure* ordinaire du peuple ; plus humble dans son maintien, elle semble moins recherchée dans ses vêtemens, comme elle est moins élevée dans son style, & moins impétueuse dans sa marche : elle exprime dans ce bas-relief le *Margitès* d'Homere, dont il n'existe plus que trois vers. (*Mém. de l'Acad. T.* XXIX. *p.* 55.) Aristote dit à propos de ce poëme, " qu'Homere occupe le premier rang dans le genre sérieux, non-seulement parce " qu'il a bien écrit, mais parce que dans le grand & le sublime, il a conçu mieux " que personne l'imitation *dramatique :* il fut aussi, ajoute cet auteur, le premier " qui donna l'idée de la *Comédie*, en changeant en plaisanterie les piquantes " railleries des Poëtes plus anciens que lui ; car le *Margitès* est à la *Comédie* ce " que l'*Iliade* & l'*Odyssée* sont à la *Tragédie*." (*Arist. Poet. cap.* iv.) Ce poëme étoit ce que sont la *Secchia rappita* du Tassoni, & l'*Hudibras* de Butler, par rapport

où ils furent inventés. On trouve encore dans l'Inde, dans le

rapport à la *Gierusalemme liberata* & au *Paradis perdu* du Taſſe & de Milton. Le *Margitès* d'Homere, ainſi que le *Scholaſticus* des *Facéties* d'Hiérocles, étoit un *ſot*, dont le nom ſervit dans la ſuite pour déſigner un *imbécille*, comme le *Tartuffe* de *Moliere* nous ſert à préſent à caractériſer un *hypocrite*. Homere diſoit de ſon *Margitès* qu'*il ſavoit beaucoup de choſes, mais qu'il les ſavoit toutes mal.* Ὡς ἄρα πολλὰ μὲν ἔργα, κακῶς δ' ἐπίςατο πάντα. Platon qui nous a conſervé ce vers, (*Alcibiade* ii.) prétend que la ſcience de *Margitès* étoit un malheur pour lui, parce qu'elle le trompoit, & lui faiſoit croire qu'il ſavoit ce qu'il ne ſavoit pas.

Cinq figures, moins grandes que les précédentes, terminent la partie inférieure du bas-relief où eſt repréſentée l'Apothéoſe d'Homere. Ces figures repréſentent la *Nature*, ΦΙΣΙΣ, la *Vertu*, ΑΡΗΤΗ, la *Foi*, ΠΙΣΤΙΣ, la *Mémoire*, ΜΗΜΟΡΙΑ, enfin la *Sageſſe*, ΣΟΦΙΑ. Elles expriment d'une part les *qualités* qu'on peut acquérir par la lecture des livres d'Homere : telles ſont la *Vertu*, la *Diſcrétion* ou la *Foi*, & la *Sageſſe* ; & d'un autre côté celles qui contribuent au mérite des ouvrages de ce grand Poëte : telles ſont l'imitation de la *Nature*, & le récit des faits dignes d'être conſervés dans la *Mémoire* des hommes. La Nature, ſi fidélement copiée par Homere, eſt ici repréſentée par la figure d'un jeune homme, qui tend la main à la Foi comme pour recevoir ſes inſtructions. Celle-ci *porte le doigt ſur la bouche :* ce *geſte* étoit chez les anciens celui du *Secret* & du *Silence*, (*Plutarch. in Iſid. & Oſirid. p.* 378. Διὸ τῷ ςόματι τὸν δάκτυλον ἔχει προσκείμενον ἐχεμυθίας καὶ σιωπῆς σύμβολον.) qu'on promettoit avant d'être admis dans les *Myſteres*. La Foi eſt ici repréſentée comme l'étoit l'*Harpocrate* des Grecs & des Egyptiens : ceux-ci plaçoient quelquefois ce Dieu ſur la fleur du *Perſea*, ſpécialement conſacré à *Iſis*, parce que les feuilles de cette plante étoient l'emblême de la *langue*, & ſon fruit l'emblême du *cœur*. (*Plutarch. in Iſid. & Oſirid.* Τῶν δ' ἐν Αἰγύπτῳ φυτῶν μάλιςα τῇ θεῷ κατιερῶσθαι λέγουσι περσέαν, ὅτι καρδίᾳ μὲν ὁ καρπὸς αὐτῆς, γλώττῃ δὲ τὸ φύλλον ἔοικεν.) L'*Angerona* des Romains, étoit auſſi repréſentée de la même façon: (*Macrob. Saturnal. lib.* iii. *p.* 175-176. *Deum ignotum in cujus tutela urbs Roma eſt, ſunt qui putant Angeronam, quæ digito ad os admoto ſilentium denuntiat.*) Le doigt mis ſur la bouche de cette Déeſſe, indiquoit le profond *ſecret* qu'on devoit garder ſur le nom de la Divinité *tutélaire* de

le Japon, & même chez les Tartares, qui n'ont pas perfec-
tionné

de Rome. Dans la figure de la Foi, ce même geſte marque le *ſecret* qu'on devoit garder pour les choſes *ſacrées*. C'étoit pour avertir du *ſilence* recomandé à cet égard, qu'on plaçoit des ſphinx au-devant des temples, ou qu'on mettoit dans leur intérieur des figures d'Harpocrate: voilà d'où vient qu'Orphée, regardé comme l'inſtituteur des *Myſteres* d'Hécate, fut repréſenté ſur l'*Hélicon* avec la figure du *Myſtere* près de lui: (Pauſan. *lib.* ix. *cap.* xxx. *p.* 768. *Ὀρφεῖ δὲ τῷ Θρακὶ πεποίηται μὲν παρεστῶσα, αὐτῷ* ΤΕΛΕΤΗ, *πεποίηται δὲ περὶ αὐτὸν λίθου τε καὶ χαλκοῦ θηρία ἀκούοντα ᾄδοντος. Thracio quidem Orphæo adſiſtit MYSTERIUM: circumſtant canentem feræ in marmore et ære expreſſæ.)* & nous avons fait obſerver ſur le fond du vaſe de Barberini, une figure d'Orphée en habit de ſa nation, comme Pauſanias le déſigne dans le paſſage précédent, mais qui, au lieu d'avoir le *Myſtere* auprès de lui, le repréſente par le *geſte* de ſa main, qui eſt le même que celui d'*Angerona*, & de la figure de la Foi ici repréſentée par Archélaüs de Priene. La connexion de toute ces choſes aſſure le ſens que nous leur donnons ici, & l'autorité des auteurs anciens, s'accorde avec celle des monumens, pour garantir ce que nous en avons dit ailleurs.

La Vertu ſe tient à côté de la Foi; l'une eſt toujours compagne de l'autre: elle éleve la main, pour applaudir à la déïfication d'un Poëte, dans les ouvrages duquel les anciens prétendoient trouver tous les principes de la Vertu. L'on a obſervé que l'autorité d'Homere eſt plus ſouvent citée dans le *Digeſte*, que celle de tous les Philoſophes de la Grèce pris enſemble. (Mém. de l'Acad. *T.* XXV. *p.* 197.) La Memoire, ici repréſentée par la figure la plus éloignée, eſt placée derriere toutes les autres: elle contemple le Poëte dont les vers étoient l'objet principal de l'étude des anciens, dont les maximes étoient les guides de leurs actions, & que la plupart d'entr'eux regardoit comme les conſeils de la Philoſophie même. Voilà pourquoi la Sagesse, ainſi que la Memoire, eſt repréſentée dans l'action de regarder Homere, avec une attention qui ſemble marquer l'intérêt qu'elle prend à lui. Elle a le menton appuyé ſur ſa main: c'eſt le geſte de la pudeur & de la modeſtie ou de la connoiſſance de ſoi-même, qui eſt la ſource de toute ſageſſe.

L'endroit où l'on ſuppoſe être repréſentée l'*Apothéoſe* d'Homere, eſt au pied d'une montagne priſe par Kircher pour l'*Olympe* & par Couper pour le *Parnaſſe:* ce n'eſt ni l'un ni l'autre, mais l'*Helicon.* Ce mont de la Béotie étoit regardé comme

tionné la fculpture, cette même recherche dans les matieres qu'ils

comme le *féjour* des Mufes ; elles en prenoient le nom d'*Héliconides :* on y voyoit leurs ftatues faites par Cépifodote, Strongylion & Olympiofthenes. (Paufan. *lib.* ix. *cap.* xxx. *p.* 767.) L'*Helicon* étoit la plus agréable de toutes les montagnes de la Grèce, pour la bonté de fon terrein, & la beauté de fes arbres. (Paufan. *lib.* ix. *cap.* xxviii. *p.* 663.) Là couloit la fontaine *Aganippide*, près du chemin par lequel on alloit dans le *bois* facré des *Mufes* ; l'*Hippocrêne* étoit une autre des fontaines de l'*Hélicon*, & le *Permeffe* en defcendoit pour aller fe rendre dans le lac *Copaïs* près d'Haliarte. (*Strab. lib.* ix. *p.* 407.) Le village d'*Afcra*, où naquit Héfiode, fe voyoit à la droite de cette montagne. Des vers attribués à cet ancien Poëte, fuppofent qu'il en chanta dans le temple de Délos en concurrence avec Homere ; (Ἐν Δήλῳ τότε πρῶτον ἐγὼ καὶ Ὅμηρος, ἀοιδοὶ μέλπομεν.) le marbre d'Arondel le fait paroitre 41 ans avant le tems où parut ce dernier. (*Marm. Oxon. Epoce.* XXVII & XXVIII.) Ces époques me femblent marquer celles de la mort des deux hommes célebres dont elles parlent : étant parvenus tous deux à un âge très-avancé, elles fuppofent qu'ils furent contemporains. On a raffemblé leurs figures dans le bas-relief qui repréfente l'Apothéofe d'Homere : elles font encore réunies dans la peinture d'un très-beau vafe trouvé en Sicile, & maintenant confervé dans le *Mufæum Britannique.*

Héfiode ayant remporté à *Chalcis*, en Eubée, le prix de la Poéfie, confacra fur le mont *Hélicon* le *trépied* qu'il obtint en cette occafion. (*Paufan. lib.* ix. *cap.* xxxi. *p.* 771. Ἐν δὲ τῷ Ἑλικῶνι καὶ ἄλλοι τρίποδες κεῖνται, καὶ ἀρχαιότατος ὃν ἐν Χαλκίδι λαβεῖν τῇ ἐπ' Εὐρίπῳ λέγουσιν Ἡσίοδον νικήσαντα ᾠδῇ.) La repréfentation de ce *trépied*, avec fon *couvercle* ou fa *courtine*, fe voit fur le bas-relief d'Archélaüs de Priene : & la figure repréfentée debout devant ce *trépied*, eft celle d'Héfiode même qui le confacra aux *Mufes.* Le *volume* qu'il tient d'une main, eft femblable à celui qu'on montroit fur l'Hélicon : il étoit écrit fur une *lame* de *plomb* ; le tems avoit effacé une grande partie de fes lettres, quand Paufanias l'examina. Il ne contenoit que le poême des *Œuvres* & des *Jours*, qui s'eft confervé jufqu'à nous. (*Paufan. lib.* ix. *cap.* xxxi. *p.* 771. Καὶ μοι μόλιβδον ἐδείκνυσαν ἔνθα ἡ πηγὴ, τὰ πολλὰ ὑπὸ τοῦ χρόνου λελυμασμένα· γέγραπται δὲ αὐτῷ τὰ Ἔργα.) Les Béotiens des environs de l'Hélicon, fondés fur une tradition de leurs ancêtres, nioient qu'Héfiode eût laiffé les autres ouvrages qu'on lui attribuoit alors, comme

qu'ils employent aux ſtatues de leurs Dieux, & cette même négligence

comme on le fait encore aujourd'hui; ils ôtoient même le *Prœmium* des *Œuvres* & des *Jours*, & ne faiſoient commencer ce livre que là où il parle de la *diſſenſion* entre les hommes. (*Βοιωτῶν δὲ οἱ περὶ τὸν Ἑλικῶνα οἰκοῦντες παρειλημμένα δόξῃ λέγουσιν ὡς ἄλλο Ἡσίοδος ποιῆσαι οὐδὲν ἢ τὰ Ἔργα. ϗ τούτων δὲ τὰ ἐς τὰς Μούσας ἀφαιροῦσι προοίμιον, ἀρχὴν τῆς ποιήσεως εἶναι τὸ ἐς τὰς Ἔριδας λέγοντες.*) A travers un fort grand nombre de ſtatues répandues par-tout ſur l'Hélicon, on remarquoit celle d'Héſiode. Il étoit repréſenté aſſis, ayant une cythare appuyée ſur ſes genoux, ce qui cependant n'étoit pas ſon uſage, car il avoit coutume, dit Pauſanias, de chanter ſes vers en tenant une branche de laurier à la main. Comme ce n'eſt pas la ſtatue, mais la perſonne même de ce Poëte qu'on a voulu repréſenter ici, on l'a mis debout & ſur la baſe du trépied, pour montrer qu'il le conſacra dans cet endroit. L'artiſte s'eſt habilement ſervi de cette circonſtance pour déterminer le *lieu* de la *ſcene* où il a placé ſes figures, & montrer qu'elle ſe paſſe ſur l'Hélicon, & vers les bords du Permeſſe qui baignoit le pied de cette montagne. C'étoit aſſurément l'endroit le plus convenable pour y repréſenter l'Apothéoſe d'un Poëte.

Il y avoit ſur le mont Hélicon un *Antre*, dans lequel étoit placée une petite ſtatue de l'ancien Linus, (Pauſan. *lib.* ix. *cap.* xxix. *p.* 766. *Ταύτης τε οὖν εἰκὼν ϗ μετ' αὐτὴν Λίνος ἐςιν ἐν πέτρᾳ μικρᾷ σπηλαίου τρόπον εἰργασμένη.*) Cet *Antre* ſe voit ici, près du trépied d'Héſiode. Les deux Muſes qui l'occupent ont entr'elles une ſorte de cône, dans lequel on peut reconnoître le *bonet*, que les anciens ont coutume de donner aux figures d'Ulyſſe; l'intention de l'artiſte à été d'exprimer par-là l'*Odyſſée*, dont Ulyſſe eſt le Héros, & l'*Arc* avec le *carquois* & les lanieres qui ſervoient à l'attacher, placés près de ce *bonet*, me ſemble marquer l'*Iliade*. Ces attributs ſont entre les deux Muſes qui préſiderent aux deux principaux poêmes qu'Homere ait compoſés. L'une de ces Muſes ſemble répondre à ſon invocation; elle *chante*, en s'accompagnant de la lyre, la fatale *colere d'Achille fils de Pelée; & les malheurs dont elle fut la cauſe pour les Grecs.* C'eſt *Calliope*, ΚΑΛΛΙΟΠΗ au nom de laquelle on a joint le mot ΠΟΙΗΜΑ, dans une des peintures trouvées à Herculanum, pour montrer qu'elle préſidoit au poême *Epique. (Pitt. d'Hercol. T.* II. *Tav.* IX.) Cette Muſe tient ici le *Plectrum*, avec lequel on touchoit les cordes de la lyre: ſes yeux regardent le ciel,

négligence dans ce qui devroit être l'objet principal de leurs artiſtes :

ciel, ſon *action*, ſans être plus grande, paroit néanmoins plus animée, plus majeſtueuſe, & plus ſublime que celle de la Muſe qui l'accompagne. Celle-ci eſt dans l'attitude de *Dire* les choſes écrites dans un livre qu'elle tient de la main gauche, le *geſte* de la droite marque qu'elle *Récite*; l'action & l'attitude de *Calliope*, me ſemblent répondre à l'*invitation* Ἄειδε Θεὰ, *Déeſſe chantez*, employée au commencement de l'*Iliade*, au lieu que l'action & l'attitude de cette ſeconde Muſe, me paroit répondre d'avantage à l'invitation de l'*Odyſſée*, Μοι ἔννεπε, Μοῦσα, *Dites moi Muſe.* L'une plus *Enthouſiaſte*, éleve la tête & ſemble voir ce qu'elle anonce, l'autre plus tranquille paroit rappeler à ſa mémoire ce qu'elle récite. Elle *dit quel fut cet homme plein de reſſources, qui long-tems errant, après avoir renverſé la ſacrée ville de Troye, vit grand nombre de villes habitées par des peuples différens, dont il connut les mœurs.* C'eſt Clio, cette Muſe célébroit auſſi les actions des hommes, & des Héros, *(Horat. Od. Quem virum aut Heroa Lyra vel acri Tibia ſumes celebrare Clio.)* Dans une peinture antique, elle eſt appelée ΚΛΕΙΩ ΙΣΤΩΡΙΑΝ, *(Pitt. d'Hercol. T.* II. *Tav.* II.) pour marquer qu'elle préſidoit à l'*Hiſtoire*: & comme la premiere de ces Muſes indique celle qui inſpira l'*Iliade*, cette derniere déſigne la Muſe, qui inſpira l'auteur de l'*Odyſſée*; la conduite de ce poême, tient plus de l'*œconomie* de la *narration*, que ne fait celle de l'*Iliade*: tout étant en *action* dans celle-ci, & preſque tout étant en *diſcours* dans l'*Odyſſée* l'une s'approche bien plus du genre *Dramatique*, comme l'obſerve Longin, *(De ſublimit.* Ὅλον τὸ σωμάτιον δραματικὸν ὑπεστήσατο καὶ ἐναγώνιον, τῆς δὲ Ὀδυσσείας τὸ πλέον διηγηματικόν.) & l'autre du genre de l'*Hiſtoire.* Je crois découvrir ici que l'Artiſte dans cette partie du bas-relief, comme dans celle où il a repréſenté l'Apothéoſe d'Homere, s'eſt appliqué à caractériſer ſes deux principaux poêmes ; & peut-être qu'en repréſentant dans un *Antre* les deux Muſes qui y préſiderent, il eût en vue de rappeler l'idée de l'*Antre* ſitué à la ſource du *Mèles*, dans lequel on diſoit qu'Homere compoſa ſes ouvrages.

La figure qui s'appuye près de ce *Grote*, comme pour écouter les *Chants* de Calliope, & les *Récits* de Clio, doit être celle de POLYMNIE : l'inſcription miſe ſous cette Muſe, dans la peinture d'Herculanum, eſt ΠΟΛΥΜΝΙΑ ΜΥΘΟΥΣ ; (Pitt. d'Hercol. *T.* II. *Tav.* VII.) elle préſidoit à la *Fable*: & comme la figure de fable *perſonifiée*, eſt placée devant celles d'Homere, & celles

des

artiſtes : ils ſont des monſtres, mais ils les ſont en or & en ivoire,

des deux poëmes dont les noms ſont écrits dans la partie inférieure de ce bas-relief, ainſi la Muſe qui préſidoit à la fable eſt, dans cette autre partie, repréſentée devant celles qui préſiderent à ces mêmes poëmes. L'ordre de choſes, qu'on apperçoit dans cette compoſition, nous montre que toutes les figures repréſentées ici, ainſi que celles de ſa partie inférieure, expriment l'influence que toutes les Muſes, eurent ſur les ouvrages d'Homere. C'eſt une maniere d'en faire l'éloge en montrant qu'ils ſont en quelque ſorte les ouvrages mêmes de ces Déeſſes. *Polymnie*, dans la peinture d'Herculanum, eſt repréſentée avec la tête inclinée & le doigt *index* tourné vers la bouche ; ce geſte eſt, comme on l'a vu, le ſymbole du *ſilence* & du *myſtere*, & comme il marque dans la figure d'*Angerone* & d'Orphée le ſecret recommendé ſur le nom de l'une, qu'on ne devoit pas révéler, & ſur les myſteres inſtitués par l'autre, qu'on ne pouvoit déclarer ſans crime. Ce *ſigne* marque dans la Muſe de la *fable*, le *myſtere* qu'envéloppent les *fables* de la *Mythologie*. C'eſt pour exprimer cette idée, que les figures de *Polymnie*, aulieu de ce *geſte* du ſecret, ſont fréquemment repréſentées dans des vêtemens qui les *envéloppent* d'une maniere particuliere, & appuyées comme on voit celle-ci dans la compoſition préſente. Il nous reſte quelques ſtatues, de cette eſpece, j'en ai vu une à Wimbledon, parmi celles de Mr. Lyde Browne, qui doivent être maintenant en Ruſſie, où l'Impératrice les a fait tranſporter.

Uranie, ou la Muſe *Céleſte*, paroit ici près de *Polymnie*. Ainſi que dans la peinture d'Herculanum, dans laquelle elle eſt repréſentée, elle s'occupe à montrer un globe, & ſemble développer la *Coſmogonie*, chantée par les plus anciens poëtes; *(Orphæ. Argonautic. Apoll. Rhod.)* elle paroit l'expliquer à Euterpe qui eſt aſſiſe devant elle. C'eſt la Muſe *Lyrique* ; l'inſcription de la peinture antique porte ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΛΥΡΑΝ. *(Pitt. d'Hercol. T.* II. *Tav.* IV.) *Uranie* lui enſeigne à chanter les Dieux, ce qui paroit faire alluſion aux *Hymnes* attribués par les anciens à Homere, dont quelques-uns pouvoient célébrer la *Création* de l'univers, ou la naiſſance du monde & des Dieux.

Des deux figures placées au-deſſus des précédentes, l'une eſt aſſiſe & ſemble répéter quelque choſe, en geſticulant d'un air *majeſtueux*, & liſant dans un livre qu'elle tient en main ; elle paroit *déclamer* ; à ſon attitude, à ſon action pleine de dignité, vous reconnoiſſez Melpomene, la Muſe de la *Tragédie*.

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ

ivoire, ou du moins ils en cachent la laideur par la dorure & les pierres précieuſes dont ils les couvrent.

Ce

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ ΤΡΑΓΩΔΙΑΝ : *(Pitt. d'Hercol. T.* II. *Tav.* II.) elle eſt exactement dans l'occupation dans laquelle Euripide eſt repréſenté ſur un fragment de bas-relief, qui ſe voyoit autrefois à Rome; ſon action eſt la même que celle où, ſur d'autres monumens antiques, on voit des *Acteurs* ou des *Poëtes,* répéter le *Drame* qu'ils doivent réciter. Thalie, qui préſidoit à la *Comédie,* ſuit ici *Melpomene:* c'eſt ainſi, que dans la premiere partie de cette compoſition, les figures faites pour repréſenter les deux principaux genres du *Drame,* ſont à la ſuite l'une de l'autre. *Thalie* ne ſemble pas *déclamer,* mais *réciter* quelque morceau d'une piece de Théatre : ſon habillement, bien plus ſimple que celui de la muſe Tragique, indique un état moins relevé; c'eſt celui que les femmes du commun avoient coutume de porter.

La Muſe qui tient ici deux *Flutes,* eſt EUTERPE : on ne la trouve pas parmi celles d'Herculanum, parce qu'elle a été détruite en voulant enlever le mur ſur lequel elle étoit peinte : elle ſe fait reconnoître à la double flute qu'elle porte ici. *(Petron. Afran.* Euterpæ *geminis loquitur cava tibi tibia ventis.)* Enfin la figure placée entre *Euterpe* & *Thalie,* doit repréſenter ΕΡΑΤΩ; elle préſidoit à la *Danſe,* ΕΡΑΤΩ ΨΑΛΤΡΙΑΝ : *(Pitt. d'Hercol. T.* II. *Pl.* VI.) cette Muſe ne pouvant agir ſans la Muſique inſtrumentale, eſt miſe pour cette raiſon près d'*Euterpe.* On verra bientôt le motif pour lequel cette derniere ſemble offrir ſes *flutes* à la figure placée ſur elle, ou les tenir de la perſone que repréſente cette figure ; celle d'*Erato* tient un livre, parce qu'elle préſidoit aux poéſies *Erotiques.* C'eſt elle qu'Ovide invoque dans ſon poême de l'Art d'aimer. *Lib.* ii. *v.* 15.

Nunc mihi, ſi quando, puer et Cytherea favete.
Nunc ERATO, *nam tu nomen amoris habes :*
Magna paro ; quas poſſit Amor remanere per artes
Dicere.

Juſqu'à préſent on a vu dans ce bas-relief, le *Chœur* des Muſes repréſenté ſur l'*Hélicon.* C'eſt de là que les évoque Homere, ou l'auteur de la *Batrachomyomachie,* quelqu'il ſoit.

Ce luxe des Arts ſe maintint en Grèce, même après les tems

Ἀρχόμενος πρῶτον Μουσῶν χορὸν ἐξ Ἑλικῶνος
Ἐλθεῖν εἰς ἐμὸν ἦτορ ἐπεύχομαι, εἵνεκ' ἀοιδῆς.

Ordiens, primum Muſarum Chorum *ex* Helicone
Venire in meum pectus exopto, gratia carminis.

Homere ne comptoit que *neuf* Muſes ; *Odyſſ. lib.* xxiv. *v.* 60.

Μοῦσαι δ' ἐννέα πᾶσαι.

Muſæ vero novem *omnes.*

& comme elles ne paſſerent jamais ce nombre, il eſt aſſuré que les deux dernieres figures de femmes ſculptées au ſomet de ce bas-relief, ne doivent pas être regardées comme des Muſes : ainſi, bien que placées avec elles ſur l'*Hélicon*, on ne peut les admettre au nombre de celles qu'on appeloit *Héliconides* ; la connoiſſance de la figure qui eſt au-deſſus de toutes les autres, peut nous conduire à celle de ces deux figures inconnues.

Platon dit que *Bacchus*, les *Muſes* & *Apollon* leur *conducteur*, du conſentement des autres Dieux, préſidoient aux jours de *Fête*. (Plat. *de Legib. lib.* ii. Διόνυσον, Μοῖσας, Ἀπόλλωνα τε Μουσηγέτην.) Les *Muſes* en effet ſemblent préſider dans ce bas-relief, à la fête célébrée pour l'*Apothéoſe* ou la *Déification* d'Homere. Le *Tems* & le *Monde* y tiennent lieu de Prêtres ; ils repréſentent tous les *ſiecles* & toute la *terre*, dont le conſentement a ratifié l'éloge du nouveau Dieu. Solon, ou Hipparque fils de Piſiſtrate, fit chanter les poëmes d'Homere dans les fêtes les plus ſolemnelles d'Athenes. (*Ælian. Var. Hiſt. lib.* viii. *cap.* ii. *p.* 396) Les Indiens les avoient, diſoit-on, traduit dans leur langue, & les chantoient ainſi que les Perſes. (*Plat. apud Dion. Chryſoſt. Orat.* liii. *p.* 154. & *Ælian. Var. Hiſt. lib.* xii. *cap.* xlviii. *p.* 619. Ὅτι Ἰνδοὶ τῇ παρὰ σφίσιν ἐπιχωρίῳ φωνῇ τὰ Ὁμήρου μεταγράψαντες ᾄδουσιν οὐ μόνοι, ἀλλὰ καὶ οἱ Περσῶν βασιλεῖς, &c.) Homere eſt encore conſidéré de nos jours comme le *Prince* des *Poëtes :* la *Fable*, l'*Hiſtoire*, la *Poéſie* & la *Comédie*, dans le marbre où eſt repréſentée ſon *Apothéoſe*, lui offrent un ſacrifice ſolemnel en préſence de la *Nature*, de la *Vertu*, de la *Foi*, de la *Mémoire* & de la *Sageſſe*. Cette cérémonie ſe célébrant au pied de l'*Hélicon* ſur lequel ſont placées les *Muſes*, on ſeroit porté à croire que la figure miſe au ſommet de ce mont, où elle paroit à-la-fois préſider à la fête, & conduire les Muſes,

tems où ils y furent portés à leur plus grande perfection. Réformés

Muſes, ſeroit celle de Bacchus ou celle d'Apollon, car tous deux eurent chez les Grecs le titre de *Muſagetes*. Mais aſſurément elle ne peut être celle de Bacchus : le *ſceptre* qu'elle porte eſt tout différent du *thyrſe* de ce Dieu, & l'*oiſeau* dont elle eſt accompagnée n'eſt pas un de ſes attributs. Elle ne peut pas non plus repréſenter Apollon, dont l'*âge* & le *caractere* ſont tous différens de celui qu'elle a ; car les Grecs donnerent bien rarement aux figures d'Apollon la barbe, qu'on voit à celle-ci. A la grandeur des muſcles de ſa poitrine, qui exprime la *puiſſance* du Dieu qu'elle repréſente, à ſon âge, à l'air de majeſté répandu dans ſon action, dans ſon air, dans ſon attitude, à la forme de ſon ſceptre, on a reconnu le *caractere* propre aux figures de *Jupiter :* (Montfauc. *Antiq. expliq. T.* V. *Pl.* I. *p.* 165.) l'*oiſeau* placé près de lui a, par cette raiſon, été pris pour l'*aigle* qui l'accompagne ordinairement. Mais étant à Rome, j'ai vérifié ſur le marbre même, que cet oiſeau eſt un *Corbeau :* on le donnoit pour attribut à Apollon, (Ælian. *de Animal.*, & Alberic. Phil. *de Deor. Imagin. lib. de Apollon. p.* 314.) dont cette figure tient manifeſtement la place. « Pluſieurs croyent, dit le P. Montfaucon, que c'eſt Homere même repreſenté en forme de Jupiter.» Cette opinion eſt fondée, ſur ce que la tête de la figure dont il s'agit ici, ne reſſemblant en rien à celle de Jupiter, a d'un autre côté tous les traits de la tête d'Homere, repréſentée ſur une médaille de Crete de la collection du Comte de Pembroke, & ſur une autre médaille de Chio, qui appartenoit au Cardinal François Barberin. Cette derniere tête eſt décrite par Léon Allatius de maniere à la rendre très-reconnoiſſable dans la figure du bas-relief d'Archélaüs de Priene. (Leo. Allat. *de Pat. Homer. Epiſt. ad Lect. p.* 11. *Barbæ impexæ, nec adeo longæ, concretæ cincinni promittuntur ; oculi cavi & fixi, ſupercilia hirſuta contractaque, rugæ frontis, plicæ denique faciei, omnes meditantis, ac aliquid parturientis ſunt.)* Enfin, on a remarqué que ſous des traits différens, comme ſeroient ceux d'une perſone d'un âge & d'une diſpoſition d'eſprit différente de ce qu'elle auroit été en un autre tems, ou dans d'autres circonſtances, on reconnoît pourtant la même perſone qui repréſente celle d'Homere, dans la partie inférieure de ce monument, où ſon nom eſt écrit ſous lui. Les deux figures vues ſéparément dans celle-ci par les antiquaires, y ſont donc effectivement réunies comme quelques-uns l'ont obſervé. Mais ce dont on ne s'eſt pas apperçu, c'eſt qu'elles y ſont

Réformés par Dédale, ils apprirent de lui à copier la nature ; il

ſont auſſi avec l'*attribut* du Dieu de la poéſie : d'où nous voyons que l'intention de l'artiſte fut de repréſenter Homere, non-ſeulement ſous la forme de Jupiter, mais encore avec l'*attribut* d'Apollon *conducteur des Muſes*, dont il tient évidemment la place ſur l'Hélicon.

Il n'eſt pas étonnant de voir les anciens donner à Homere la place d'Apollon; puiſque nous apprenons d'un paſſage de Lucien, qu'en invoquant ce grand Poëte dans ſon temple, comme ils invoquoient *Apollon* même, ils lui demandoient comme à ce Dieu, de leur inſpirer des vers; (Lucian. *in Encom. Demoſth. p.* 916. Τῇ χειρὶ τὸν Ομηρον ἐπιδείξας· ἴσε δή που τὸν ἐν δεξιᾶ τοῦ τῶν Πτολεμαίων νεὼ, τὸν καθειμένον τὰς κόμας. προσερῶν τε οὖν αὐτὸν ἀφικόμην ἔφη, ϗ προσευξόμενος ἀφθόνων μεταδιδόναι τῶν ἐπῶν.) & les Argiens dans leurs *Fêtes ſacrées*, invitoient *Homere* avec *Apollon*, à venir prendre part à leurs *feſtins*. (Ælian. *Var. Hiſt. lib.* ix. *cap.* xv. *p.* 454. Αργεῖοι—ποιοῦντες δὲ θυσίαν, ἐπὶ ξενία ἐκάλουν τὸν Απόλλωνα, ϗ Ομηρον.) Quant à la figure de Jupiter, à laquelle celle d'Homere eſt alliée dans le bas-relief d'Archélaüs de Priene, comme elle le fut avec la figure d'Alexandre dans une peinture d'Apelles. (Plin. *Hiſt. Nat. lib.* xxxv. *cap.* x.) On pourroit en trouver la raiſon, en ce qu'on révéroit Homere comme le premier des Poëtes, ainſi qu'on révéroit Jupiter comme le premier des Dieux : mais cette idée, déja rendue dans la premiere partie de ce monument, ne peut être répétée dans la ſeconde. L'artiſte ayant exprimé l'opinion de la Grèce ſur la *primauté* d'Homere, après avoir repréſenté par ſon *Apothéoſe* le titre de *Divin* ſi fréquemment répété dans les auteurs anciens, ſemble avoir voulu expoſer, & pour ainſi dire mettre ſous les yeux le ſentiment univerſel des Grecs & des Romains, qui s'accordoient à regarder les ſublimes ouvrages de ce grand Poëte comme le *Phare* ou le *Foyer*, d'où tous les écrivains & les artiſtes avoient tiré les lumieres répandues dans les leurs.

Homere, au jugement de Denys d'Halicarnaſſe, " doit à juſte titre être regardé au-deſſus de tout ; il eſt comme les ſommités de ces monts, deſquels " découlent & *tous les fleuves*, & *toute la mer*, & *toutes les eaux des fontaines*." (Dionyſ. Halichar *Syntheſe. Onomat. ſect.* xxiv. Κορυφὴ μὲν οὖν ἁπάντων ϗ σκοπὸς, ἐξ οὗ πως πάντες ποταμοὶ, ϗ πᾶσα θάλασσα, ϗ πᾶσαι κρῆναι, δικαίως ἂν Ὅμηρος λέγοιτο.) Longin, dans ſon *Traité du ſublime*, confirme ce jugement, quand il dit,

il leur fallut l'étudier durant plusieurs siecles, avant d'oser tenter

dit, " Hérodote fut-il le seul grand imitateur d'Homere ? Stésichore avant " lui, Archiloque ensuite, & plus qu'aucun d'eux Platon puisa dans ce " grand Poëte comme dans une source féconde, dont il a détourné une infi- " nité de ruisseaux." *(De Sublimit. sect.* xiii. Μόνος Ἡρόδοτος Ὁμηρικώτατος ἐγένετο; Στησίχορος ἔτι πρότερον, ὅ τε Ἀρχίλοχος. πάντων δὲ τούτων μάλιστα ὁ Πλάτων, ἀπὸ τοῦ Ὁμηρικοῦ ἐκείνου νάματος εἰς αὑτὸν μυρίας ὅσας παρατροπὰς ἀποχετευσάμενος.) Eschyle, cité par Athenée, reconnoissoit que ses Tragédies *n'étoient que des retailles des grandes et magnifiques scenes d'Homere.* (Deipnos. *lib.* viii. *p.* 347.) *Alcée* parmi les Poëtes lyriques, *Sophocle* parmi les Poëtes tragiques, *Hérodote* parmi les Historiens, *Démosthene* parmi les Orateurs, *Démocrite*, *Platon*, *Aristote* parmi les Philosophes, c'est-à-dire les meilleurs écrivains en tous genres, emprunterent d'Homere le mérite de leurs ouvrages, & le regarderent comme leur modele. (Dionys. Halichar. *ub. sup.)* Phidias enfin, le plus grand sculpteur de la Grèce, avouoit avoir pris de lui la superbe idée de son Jupiter *Olympien*, (Valer. Maxim. *lib.* iii. *cap.* vii.) dont la sublime beauté sembloit encore ajouter, dit Quintilien, *au respect de la Religion*; *tant la majesté de la statue égaloit celle du Dieu !* (De Institut. Orat. *lib.* v. *cap.* x. *Cujus* (Jovis Olympii) *pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religionis videtur, adeo majestas operis Deum æquavit.)* Enfin les artistes & tous les gens de lettres regardoient les œuvres d'Homere comme la source où ils devoient puiser ; ce qui fit dire à Manilius :

Cujusque (Homeri) *ex ore profusos*
Omnis posteritas latices in carmina duxit.
Amnemque in tenues ausa est deducere rivos
Unius facunda bonis.

Ces idées, qui étoient celles de toute l'antiquité, rendues de tant de manieres différentes en vers & en prose, furent exprimées par Archélaüs de Priene dans une composition où il s'agissoit de l'Apothéose d'Homere. Ce Poëte y est représenté, non seulement à la *place* & avec l'*attribut* d'Apollon *Conducteur des Muses*, mais encore sous la *forme* de Jupiter qui étoit le pere de ces Déesses ; (Virgil. *Bucol. Eglog.* iii. *Ab Jove principium Musæ.)* & comme elles dominoient sur toutes les parties des Arts, des Sciences & des Lettres qu'elles avoient

tenter à la surpasser. Homere leur apprit à exprimer la *Beauté*,

avoient inventées, en représentant Homere sous les formes du pere des Muses, c'étoit montrer, comme l'assuroient les auteurs cités ci-dessus, qu'il étoit l'*origine* & la *source* d'où l'on avoit puisé tout ce qui est écrit de *beau*, de *grand* & de *sublime* en tous genres.

Mnemosine *mere* des Muses, inventa, dit Diodore (*Biblioth. lib.* v. *cap.* xi.) tout ce qui sert à rappeler la mémoire des choses dont on veut se souvenir : sa figure est representée dans ces bas-relief près de celle d'Homere ; elle paroit s'entretenir avec lui, le consulter, recevoir ses conseils ou ses ordres sur la maniere de transmettre à la postérité, les faits dignes d'être conservés dans la *Mémoire* des hommes. Elle est au-dessus de toutes les Muses, parce qu'elles descendent d'elle : la figure de femme qui se voit à côté de *Mnémosine*, qui passe par l'endroit le plus précipité de l'Hélicon pour aller se réunir aux Muses, & prendre la lyre qui est près d'*Euterpe*, représente Sappho de Mytilene dans l'Isle de Lesbos. La beauté de son *Génie*, lui fit donner le nom de *Dixieme Muse* ; elle paroit ici avoir été adoptée par *Mnémosine* au nombre de ses filles, elle va les rejoindre avec empressement, & prendre la lyre qui lui fit donner encore le nom de huitieme Muse *Lyrique*. *Euterpe* paroit ici offrir à Homere les *flutes* qu'elle inventa, parce que ce Poète, regardé comme la source de l'Harmonie, est supposé avoir donné naissance à toutes les inventions des Muses : toutes ont recours à lui, c'est la raison pour laquelle *Erato* semble le regarder. Il n'y a pas une forme, dans cette savante composition, pas une attitude, pas un attribut, qui n'ait ses raisons, qui ne corresponde à son objet, qui ne serve à développer l'intention de l'Artiste, & à communiquer ses idées, & l'on pourroit dire en voyant ici la figure d'Homere placée au sommet de l'Hélicon, ce que dit Ovide de ce grand Poëte. Amor. *lib.* iii.

Aspice Mœnidem *a quo seu fonte perenni,*
Vatum pieriis ora rigantur aquis.

J'observerai encore que quelques-uns ont pensé que les Muses prirent d'Homere le nom de *Mœonides*, comme si elles en étoient les filles.

On a vu par ce qui précéde, que l'intention d'Archélaüs de Priene en composant le bas-relief, où il a représenté l'*Apothéose* d'Homere, semble avoir été

Beauté, dont il a tant parlé, dont par-tout il fait l'éloge, & dont

été de caractériſer d'une maniere particuliere les *deux Poëmes* qui lui procurerent l'*immortalité*. Cette intention, manifeſtée par la deſtination des figures au moyen deſqu'elles il a repréſenté l'*Iliade* & l'*Odyſſée* avec leurs noms écrits au-deſſous d'elles, ne ſe montre pas moins dans les figures des deux Muſes, qui dans l'*antre* où on les voit, ayant entr'elles les attributs propres à marquer ces deux poëmes, expriment qu'elles ont préſidé à leur conduite, qu'elles en ont dirigé la marche, qu'elles en ont reglé l'économie. Homere eſt *deux fois* repréſenté dans cette compoſition, comme étant l'auteur de ces *deux poëmes*, dont chacun en particulier lui eut mérité le double culte des *Héros* & des *Dieux*, qu'on lui rendoit par ordre exprès de l'*Oracle* de Delphes; (Julian. *Orat.* III.) comme on le rendoit au Bacchus Thébain, qu'on invoquoit auſſi ſéparément ſous les titres de *Héros*, (Plutarch. *in Iſid. & Oſirid. ſup. cit.)* & de *Dieu*. Nous montrerons bientôt des figures d'Homere, avec *des formes* priſes de celles de Bacchus, comme on voit ici qu'elles en prirent de celles de Jupiter & d'Apollon. Si dans l'une des repréſentations d'Homere placée dans ſon temple aupied de l'*Hélicon*, il paroit comme l'*Auteur* de l'*Odyſſée*, qui eſt le moindre de ſes poëmes, par l'autre figure qui le repréſente au ſommet de la montagne habitée par les Muſes, & comme leur chef, on paroit avoir voulu indiquer l'*Auteur* de l'*Iliade*, dont la diction eſt généralement bien plus *ſublime* & plus *pathétique* que ne l'eſt celle de l'*Odyſſée:* Longin compare le *Génie* qui produiſit ce dernier poëme, qu'il croit fait dans la vieilleſſe d'Homere, au Soleil qui vers ſon coucher, conſerve la grandeut qu'il eut à ſon lever, mais ne répand plus la même chaleur, & n'a plus le même éclat. *(De ſublimit. ſect.* ix.)

Comme nous avons vu que la *Mythologie*, dans laquelle ſe changea la primitive *Théologie* des Grecs, fut chez eux dans tous les tems l'objet des ouvrages & des *Poëtes* & des *Sculpteurs:* ceux-ci ayant encore été les premiers *Hiſtoriens*, il arriva que les idées de la *Poéſie* & celles de la *Sculpture* eurent entr'elles une correſpondance d'autant plus grande, que ſouvent elles ſe plurent encore à exprimer les penſées l'une de l'autre. Celle d'Archélaüs de Priene me ſemble en effet exprimée dans une ancienne *épigramme* Grecque faite ſur Homere. L'auteur dit: " Quel eſt celui qui grava dans ſes vers la guerre de Troye, ou celui qui " décrivit les longs voyages du fils de Laërte? Je ne trouve clairement ni " ſon

& dont il donne quelquefois les règles. La lecture de ses poêmes

" son nom, ni celui de la ville où il naquit : divin Jupiter, Homere n'auroit-
" il pas toute la gloire des vers dont tu est l'auteur ?" (Anthol. *lib.* iv. *cap.* xxvii. N° 2.

Τίς ποθ' ὁ τὸν Τροίης πόλεμον σελίδεσσι χαράξας,
Η τίς ὁ τὴν δολιχὴν Λαερτιάδαο πλάνην;
Οὐκ ὄνομ' εὑρίσκω σαφὲς, οὐ πόλιν· οὐράνιε Ζεῦ,
Μήποτε σῶν ἐπέων δόξαν Ομηρος ἔχει.

Quis ille qui olim Troiæ bellum libris exaravit,
Aut quis ille qui longum Laërtiadæ errorem ?
Non nomen certum invenio, non urbem. Celestis Jupiter,
Numquid tuorum carminum gloriam Homerus habet ?

Rien ne ressemble plus que l'idée de cette épigramme, à celle dont on trouve l'expression dans le bas-relief dont il s'agit ici : car représenter Jupiter pere des Muses, comme l'auteur de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere, à cause de l'excellence de ces poêmes, c'est la même chose que représenter, à cause de l'excellence de ces même poêmes, Homere sous la forme de Jupiter : l'une de ces choses me semble revenir à l'autre, & ne différer que dans la maniere & les moyens de la représenter.

On conserve dans le *Musæum* d'Herculanum un vase en argent, orné de feuillages d'un beau travail, & d'un bon style. Ces feuillages sont de *chêne*, arbre qu'on sait avoir été consacré à Jupiter : ce Dieu, représenté sur la partie antérieure du vase, est porté sur un aigle ; sa main placée sous son menton qu'elle soutient, tandis que sa tête est légerement inclinée, lui donne un air pensif qu'on voit souvent aux figures de Jupiter dans les monumens antiques. *(Admir. Rom.)* Celle-ci a deux *Cygnes* auprès d'elle : ces oiseaux, ainsi que le *Corbeau*, étoient les attributs d'Apollon *Conducteur des Muses.* Les figures de femmes mises au revers de ce vase, nous montrent pourquoi Jupiter est sur ce bas-relief, comme sur celui d'Archélaüs de Priene, avec les attributs du Dieu de la Poésie. L'une de ces figures, assise sur un feuillage de chêne, & coëfée avec le *bonet* d'*Ulysse*, croise une jambe sur l'autre, & semble occupée de ses pensées, elle représente l'*Odyssée :* l'*Iliade,* dont les Héros sont toujours en *action,* est représentée vis-à-vis d'elle par une femme armée d'une épée,

poëmes enſeigna dans la ſuite à rechercher la *Beauté idéale*, qui

épée, d'une lance & d'un bouclier : celle-ci occupe la droite, comme étant le rang le plus diſtingué, l'autre eſt placée à ſa gauche. L'objet de ces figures ſe liant manifeſtement avec celui de la figure de la partie antérieure de ce monument, on ne peut douter que Jupiter n'y ſoit placé comme auteur des poëmes d'Homere, ſuivant l'idée de l'épigramme conſervée dans l'Anthologie ; ou qu'Homere ne ſoit ici repréſenté à la place de Jupiter & avec les attributs d'Apollon, ſuivant l'idée exprimée par Archélaüs de Priene, dans le bas-relief de l'Apothéoſe d'Homere.

Les deux figures deſtinées dans ce bas-relief à repréſenter Homere, y paroiſſent à des âges & même ſous des traits différens, mais cependant avec un même fond de *Caractere*, qui fait évidemment reconnoître la même perſone. Ce *portrait* ſingulier, qui ſous des traits peu ſemblables repréſente pourtant le même individu, ſe varie en diverſes façons, qu'on peut en quelque maniere conſidérer comme les *eſpeces* dont il eſt le *genre*, & comme le type ou l'idée primitive dont elles dérivent ; ce n'eſt pas, comme on pourroit le croire, à raiſon des différences de l'*âge* qu'on voit ces variations dans les traits d'un même viſage, mais c'eſt qu'on a voulu exprimer par elles les différentes *conſtitutions* des poëmes d'Homere, la différente *impreſſion* qui réſulte de leur lecture, enfin les deux différentes *idées* qu'ils donnent de leur auteur. Ces *idées perſonifiées* ont été rendues ſous les traits d'un homme ordinairement privé de la vue, comme on ſait que le fut Homere, dont les têtes ne repréſentent pas tant la *Perſone* que le *Génie*. Ne pouvant copier des figures de ce grand Poëte, parce qu'il n'y en avoit pas d'*originales*, l'Art en créa donc qui *repréſenterent* l'*idée* ou l'*opinion* qu'on avoit de lui : ſa figure même n'eut peut-être pas ſoutenu cette *idée*, car aſſurément, ſi la nature lui eut donné un *caractere* propre à faire reconnoître l'auteur de l'*Iliade*, cela même eût rendu méconnoiſſable l'auteur de l'*Odyſſée*, puiſqu'en ce cas, il eût ſemblé plus grand que l'idée donnée de lui par cet *ouvrage :* mais il eût paru inférieur à l'idée que l'on eût conçu de l'auteur de l'*Iliade*, ſi on eût pu reconnoître en lui celui de l'*Odyſſée*. Par ce *méchaniſme*, qui fut un effet de l'intelligence de l'Art des anciens, au lieu d'une figure d'Homere, il nous en a donné deux ; & comme le *Génie* de ce Poëte eût ſuffi pour faire la réputation de deux grands hommes, il a ſuffi à le faire repréſenter ſous deux formes très-diſtinctes,

 auxquelles,

qui seule étoit capable de représenter des figures Divines: la richesse

auxquelles, sans se douter de l'artifice employé par la sculpture, tout le monde le reconnoit également.

On voit de ces sortes de figures avec le nom d'Homere, sur les médailles des *Ægiens*, (Spanheim. *de Præst. & us. Numis. p.* 491.) sur celles de Crete, (Haym. *Thes. Britan. T.* II. *p.* 58.) sur celles d'*Amastris*, (Car. Patin. *Numis. Imp. Rom. p.* 8.) sur celles de Chio, (Leo Allat. *de Patr. Homer. Epist. ad Lect. p.* 11.) enfin sur celles de Smyrne. (Spanh. *ub. sup. p.* 48.) Il en existe un assez grand nombre en pierres gravées: on en trouve quatre en marbre dans le *Musæum* du Capitole; j'en ai vu deux dans la ville du Cardinal Alexandre Albani: il y en a une autre en bronze dans la galerie de Florence; celle-ci fut trouvée dans la mer près de Livourne. Tout le monde connoit la fameuse tête d'Homere qui se conserve à Rome dans le Palais Farnese; quelque belle qu'elle soit, elle me paroit encore surpassée par une de celles qu'on peut voir maintenant à Londres, dans la collection de Mr. Charles Townley. Il en possede une autre d'un caractere moins *élevé*, moins *sublime*, & d'un âge moins avancé; quoique très-bonne, la sculpture de cette derniere est cependant inférieure à celle de la premiere. Je ne parlerai pas ici d'une autre tête d'Homere en bronze, qui de la collection du Comte d'Arondel est passée dans celle du Docteur Méad, & se voit à présent dans le *Musæum Britannique:* tous les véritables connoisseurs s'accordent à la regarder comme moderne, & je suis du même sentiment.

Presque toutes les têtes d'Homere portent une sorte de *diadême*, formé d'une *bandelete* arrondie comme une corde. On en voit une pareille sur la tête d'un Apollon de la collection de Mr. C. Townley: la Poëtesse *Corinne* étoit représentée dans le *Gymnase* de Tanagre en Béotie, avec la tête ceinte d'une *bandelete* semblable, pour *marquer*, dit Pausanias, *le prix de Poésie qu'elle remporta dans Thèbes sur Pindare.* (Pausan. *lib.* x. *cap.* xxii. *p.* 743. Ἔςι δὲ ἐν Γυμνασίῳ γραφὴ, ταινίᾳ τὴν κεφαλὴν ἡ Κόριννα ἀναδουμένη τῆς νίκης εἵνεκα, ἣ Πίνδαρον ᾄσματι ἐνίκησεν ἐν Θήβαις. *In Gymnasio ipsa Corinna picta est*, tænia *redimita victoriæ ejus* insigne, *quod Thebis Pindarum vicerit.)* & comme cette sorte de courone étoit celle des vainqueurs, on est assuré que placée sur la tête d'Homere, elle montre le prix de la Poésie qu'il emporta sur tous ceux qui s'en occuperent; & qu'elle exprime relativement à lui le titre de *Prince* des Poëtes. Les

Argiens

richeſſe des matieres, bien-tôt ſurpaſſée par la beauté des ouvrages,

Argiens n'accordoient que le ſecond rang à tous les autres. (Ælian. *Var. Hiſt lib.* ix. *cap.* xv. *p.* 454. Ὅτι ποιητικῆς ἁπάσης Ἀργεῖοι τὰ πρῶτα Ὁμήρῳ ἔδωκαν, δευτέρους δὲ αὐτοῦ ἔτατον πάντας.)

Les Artiſtes anciens firent les figures des Dieux, en réuniſſant dans leurs ſtatues les différens *traits* de *beauté* répandus dans un grand nombre de figures humaines, choiſies parmi les plus belles; (Cic. *de Orat.* & Quint. *Inſtit. Orat.)* ils aſſocierent ces *traits* avec ceux que comportoient l'*âge* & le *caractere* que la mythologie donnoit à ce Dieux. Ils firent de mêmes les portraits d'Homere, en raſſemblant les traits de la *vieilleſſe* & de la *cécité*, avec ceux que comportoient l'*âge* & le *caractere* qu'on lui ſuppoſoit, ſoit comme auteur de l'*Iliade*, ſoit comme auteur de l'*Odyſſée.* Ce fut ainſi que ſuivant Denys d'Halicarnaſſe, pour peindre une figure d'Helene nue, après avoir raſſemblé dans ſon imagination les différentes parties de la plus belle nature, dont les Crotoniates lui fournirent les modeles, Zeuxis employa les regles de ſon art à faire un ouvrage d'une *parfaite beauté*, qui repréſentoit non Helene telle qu'elle fut, mais l'idée qu'il avoit conçue d'une beauté plus grande que toutes celles de la nature même. (Dionyſ. Halic. Καὶ πόλλων μερῶν συλλογίσαντι συνέθηκεν ἡ τέχνη τέλειον καλόν.) Ceux qui firent les tétes d'Homere, en raſſemblant dans leur imagination les traits les plus propres à marquer le *Génie actif* & *plein de feu* qu'il montre dans l'*Iliade*, ou le *Génie* plus *tempéré* qu'il montre dans l'*Odyſſée*, en formerent des figures qui *Caractériſerent* ces deux poêmes, & ſervirent à repréſenter leur auteur. Ces *traits* différemment choiſis par des artiſtes, dont l'imagination & le ſentiment n'étoient pas les mêmes, furent par cette raiſon rendus très-différemment: de-là vint que toutes les figures d'Homere effectivement reſſemblantes dans le fond, varient cependant très-conſidérablement dans les détails; d'où il arrive qu'on reconnoit toujours le ſujet de ces portraits, quoique réellement ſi différens les uns des autres, que quand on en compare deux enſemble, on a peine à y reconnoître la même perſone, qu'on y reconnoiſſoit en les conſidérant ſeuls & à part: ce-ci arrive ſur-tout quand on compare ſéparément les têtes faites pour repréſenter Homere, comme auteur de ſes deux poêmes; car alors, la différence entr'elles ſemble encore plus apparente qu'elle ne le paroit, lorſqu'on compare l'une avec l'autre deux têtes deſtinées à le repréſenter, comme l'auteur d'un même poême.

vrages, ne fut plus conſidérée que comme acceſſoire à des ſtatues,

J'ai par-devers moi pluſieurs expériences du fait que je viens de rapporter : il n'auroit pas lieu, ſi les portraits d'Homere euſſent été copiés d'après un même original, ou s'ils euſſent été faits d'après une même tête priſe à des âges différens. Nous voyons en effet de ces portraits, qui dans un même âge n'ont cependant ni les mêmes traits, ni les mêmes proportions relatives, & dans leſquels la charpente de la tête & la forme des os eſt toute différente : une telle ſingularité montre bien, que ces têtes tirent leur reſſemblance de la ſeule idée qu'elle rappelent d'un homme, dont les talens & le génie ne reſſemblerent à ceux d'aucun autre. Cette idée eſt ſi clairement exprimé dans ces ſortes de figures, qu'elle empêche de les confondre avec aucunes autres. Tout amateur, ou marchand d'antiquités, en voyant déterrer une tête de cette ſorte, de quelque *Eſpece* qu'elle ſoit, & quoiqu'elle puiſſe être repréſentée de cent façons différentes, dira au premier coup-d'œil que c'eſt une tête d'Homere.

Malgré la grande diverſité qu'on obſerve dans les têtes d'Homere, dont aucune n'eſt preſque jamais ſemblable à l'autre, quoiqu'elles ſe reſſemblent toutes pour le fond du caractere, on peut cependant les réduire à deux *Eſpeces* très-marquées & très-diſtinctes : chacune de ces *Eſpeces* ſe rapporte à l'une des deux formes de tête employées dans les deux figures d'Homere repréſentées par Archélaüs de Priene. Et quand le nom d'Homere ne ſeroit pas écrit ſous l'une de ces figures, on la reconnoitroit aux deſcriptions que les anciens nous ont laiſſées des ſtatues de ce Poëte qui n'exiſtent plus. L'une de ces deſcriptions, conſervée dans Cédrenus, eſt faite d'après une ſtatue en bronze qui périt dans une incendie arrivée à Conſtantinople, ſous le regne de l'Empereur Juſtinien. En comparant ce que rapporte cet auteur de la tête de la figure qu'il a décrite, avec ce qu'on voit dans une des deux têtes en marbre de la collection de Mr. Townley, on trouvera dans celle-ci des traits tellement analogues à ceux de l'autre, qu'au moyen de ce qu'on voit dans l'une, on pourra juger de ce qui manque à la deſcription de celle que nous n'avons plus. Je ne prétends pas ici qu'il y ait jamais eu une entiere reſſemblance entre ces têtes, mais ſeulement que leurs traits les plus *caractériſtiques* ont eu cette ſorte d'analogie très-décidée, qui n'empêcheroit cependant pas qu'elles ne puſſent avoir été différentes, mais qui ſert à faire reconnoître la même perſonne dont on a voulu faire le portrait dans ces deux figures.

La

ſtatues, où la ſupériorité du Génie des artiſtes, parvint à égaler la majeſté des Dieux qu'ils repréſenterent.

L'époque

La tête, dont parle Cédrenus, comme celle que je lui compare ici, avoit l'air de penſer profondément; Homere y étoit repréſenté dans l'action de méditer; (Cedren. *Compt. Hiſt.* N° 149. *p.* 369. *Facie cogitabundum fuiſſe.)* ſa barbe étoit épaiſſe & négligée; (Καὶ πωγων ἀυτοῦ ἁπλῶς καθεῖτο.) des cheveux peu abondans, mais également arrangés ſur ſa tête, tomboient aux deux côtés de ſon viſage. (Θρίξ τε ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ὁμοία ἐν τοῖς ἑκατέρωθεν τοῦ βρέγματος ἀραιουμένη.) On voit par le marbre, que ces cheveux, étoient tirés du ſommet de la tête ſur le devant & les côtés; ils étoient ſéparés de ceux de la partie poſtérieure du col, par l'oreille qu'ils laiſſoient nue, pour couvrir les tempes. Son viſage, ajoute Cédrenus, montroit la triſteſſe ou l'auſtérité de la vieilleſſe: (Τετριχωμένω δὲ τῷ προσώπῳ γήρατι.) malgré cette triſteſſe, on ne laiſſe pas d'obſerver dans la tête en marbre, une douceur de mœurs, propre à tempérer ce que la gravité rendroit trop auſtere. Ce mélange de choſes me ſemble inſpirer plutôt la *vénération*, qu'on accorde volontiers, que le *reſpect* qu'on ne rend que malgré ſoi, parce qu'il ſemble exigé par l'autorité qui humilie, au lieu que la vénération eſt l'effet du ſentiment; elle naît de la nature des choſes, elle eſt le ſuffrage libre d'une ame qui juge par elle même, & rend juſtice. Dans la ſtatue d'Homere, que nous n'avons plus, ainſi que dans le marbre dont nous parlons, les yeux paroiſſoient adhérens aux paupieres, afin de montrer qu'il fut aveugle, comme la tradition le diſoit: (*ὄμματα δὲ συνημμένα τοῖν βλεφάροιν, οἷον καὶ ὁ περὶ ἀυτοῦ λόγος ἔχει, τυφλὸν ἐμφαίνοντα.*) j'ajouterai ici que dans la tête en marbre, les yeux ſont peu enfoncés ſous les ſourcils. Ils y paroiſſent fixés dans leur orbite; mais la bouche eſt couverte ſous l'épaiſſeur de la barbe, ce qui la faiſant paroître grande, lui donne à mon gré un air très-marqué de loquacité. Son front large & quarré s'applatit vers les tempes, & ſon viſage eſt celui d'un vieillard; cependant, les rides n'ont pas laiſſé grande impreſſion ſur ſes joues: légérement empreintes ſur le front, elles y reſſemblent aux mouvemens d'une onde calme, à peine effleurée dans ſa ſurface par l'haleine des vents. Tout anonce dans le caractere de cette tête, la plus grande tranquillité d'ame, rien n'y montre ce feu du *ſentiment*, qui doit échauffer celui qui veut le communiquer aux autres; elle ſemble n'en pas ſentir l'ardeur, ou ne l'avoir éprouvée que rarement:

rien

L'époque où le marbre d'Arondel met Homere, correspond à la

rien ne me rappele le chantre *passioné* de l'*Iliade*, qui ne put exprimer les violentes passions qui agitent ses héros, sans les avoir éprouvées en lui même. Tout, dans ce portrait, me rappele l'idée de l'*Odyssée*, me fait penser à son auteur, & me le fait voir comme s'il étoit présent. La forme de tête qu'on lui voit ici, constitue une des deux *Especes* de ses portraits : tous ceux de cette sorte s'approchent plus ou moins de l'idée, que celui-ci fait concevoir à ceux qui l'examinent par les yeux du sentiment. L'autre *Espece* de portraits d'Homere, tenant par sa ressemblance à celui de la figure représentée au haut de l'Hélicon par Archélaüs de Priene, nous fait voir qu'au tems de cet artiste ces deux compositions de tête d'Homere étoient en usage. Cette seconde sorte de portraits est décrite avec beaucoup de pompe dans une épigramme du *cinquieme* livre de l'Anthologie. Elle fut faite au sujet d'une statue, dont les traits avoient avec ceux d'une autre belle tête d'Homere de la collection dont j'ai parlé, les mêmes rapports qu'avoient les traits de la tête décrite par Cédrenus, avec ceux de la tête en marbre dont on vient de faire mention. Cette statue d'Homere étoit de bronze : le travail en doit avoir été bien supérieur à celui de la statue dont Cédrenus parle si froidement, & sa beauté singuliere paroit avoir échauffé l'enthousiasme du Poëte inconnu, qui nous en a conservé le souvenir. " *Le sage Homere*, dit-il, *se montroit dans ce bronze*; *le sentiment ne* " *lui manquoit pas, il n'étoit pas privé d'intelligence, mais seulement de cette voix Di-* " *vine*, qu'il eut autrefois. *L'Art ne fit rien de plus solemnel*; *un Dieu y avoit* " *à-la-fois fondu le bronze & l'image de sa figure*."

Εὔφρονα χαλκὸν Ομηρος ἐδείκνυεν οὔτε μενοινῆς
Αμμορον, οὔτε νόου κεχρημένον, ἀλλ' ἄρα μούνης
Φωνῆς ἀμβροσίης. ἀνέφαινε δὲ θυάδα τέχνην,
Η καὶ χαλκὸν ἔχευεν ὁμοῦ θεὸς εἴδεϊ μορφῆς.

Sapiens æs Homerus ostendebat, nec sententiæ carentem,
Nec mentis expertem, sed sola
Voce Divina. Demonstrabat vero sacram artem,
Quod et æs fundebat simul Deus cum imagine figuræ.

On voit par ces vers, qu'on avoit prétendu exprimer quelque chose de divin, dans cette figure d'Homere ; qu'on avoit cherché à y montrer le *sentiment*, & l'*ame*

à la 37e année de la Prêtreſſe Lipo nommée à la *ligne* 7. du

l'*ame* même de ce grand Poëte. Il n'y eſt pas parlé de ſa reſſemblance *phyſique,* mais ſeulement de ſa reſſemblance *morale :* cette figure *penſoit* & *ſentoit* comme lui-même; il ne lui manquoit que la *voix ſeule.* L'artiſte n'avoit pu la lui donner, parce que la voix ne peut ſe rendre par les formes. On ne peut montrer qu'un moment de ſon action, par celle des organes qui la propagent. Il n'en eſt pas ainſi de l'action de l'ame ; elle ſe manifeſte, & ſemble ſe montrer dans la *configuration* qu'elle donne aux parties du corps ſur leſquelles elle influe. Cette forme faiſant remonter à la cauſe par ſon effet, peut donner l'idée d'un être *penſant* & *ſentant,* & faire partager au ſpectateur le *ſentiment* repréſenté dans la figure. Le Poëte, en voyant celle qu'il décrit, " *ne peut croire qu'un ſtatuaire en ſoit l'auteur ; elle lui paroit être l'ouvrage de Minerve, de la ſageſſe même : elle ſeule a ſu repréſenter Homere ſous des traits convenables. Elle exiſtoit en lui, elle inſpiroit ſes vers divins.*" *Nourri avec Apollon,* Homere *égal au Dieu,* eſt appelé dans cette épigramme le *pere* de celui qui l'a compoſée, parce qu'il y eſt regardé comme le pere de la Poéſie.— " *Sa figure étoit droite ; il reſſembloit à un ſage vieillard, mais ſa vieilleſſe étoit remplie d'agrément.*"

> Ιςατο θεῖος Ὅμηρος. εἴκτο μὲν ἀνδρὶ νοῆσαι
> Γηραλέῳ, τὸ δὲ γῆρας ἔην γλυκύ.
>
> *Stabat divinus Homerus : aſſimilabatur viro intelligentia*
> *Seni ; ſenectus vero erat dulcis.*

On trouve dans la tête en marbre que nous avons comparée à celle dont parle cette deſcription, tous les traits propres à faire reconnoître cette derniere, & à montrer que l'une & l'autre furent exécutées ſur les mêmes idées. Le marbre, comme le bronze décrit par le Poëte, exprime l'*intelligence* de celui qu'il repréſente. Il ſemble *doué de ſentiment :* quelque choſe d'extraordinaire, d'inattendu, de grand, répandu dans toutes les formes de ſa tête, dans tous les traits de ſon viſage, lui forme un caractere dans lequel on reconnoit une ame élevée, un génie ſupérieur, un être d'une nature ſublime & preſqu'approchante de celle des Dieux. On diroit que la ſageſſe elle-même eſt repréſentée par ce vieillard, dont la vieilleſſe eſt à-la-fois remplie d'attraits & de douceur. Par cette partie, ſon caractere differe peu de celui qu'on obſerve dans la tête

du ſecond marbre. Pronopides, maître d'Homere, qui fut lui-même

tête dont on a parlé ci-deſſus. Ce caractere s'exprime dans ces deux monumens par des traits tous différens : la douceur & la vieilleſſe de l'une de ces têtes, laiſſent voir celle d'un homme plus ſenſible & plus agiſſant, que ne le paroît celui dont l'autre eſt le portrait ; l'ame du premier ſemble plus active, & ſon eſprit ſemble plus élevé. Suivant le Poëte, " *la figure d'Homère inſpiroit* " *la vénération.*"

Σέβας δ' ἀπελάμπετο μορφῆς.

Veneratio vero effulgebat formæ.

La *Vénération*, également produite par les deux têtes en marbre comparées à celle-ci, s'y fait reſſentir à différens degrés. Dans le portrait d'Homere de la *ſeconde Eſpece*, il eſt repréſenté avec une *ſublimité de caractere* à laquelle celui du portrait de l'*autre Eſpece* eſt bien éloigné d'atteindre : & comme cette *ſublimité de caractere*, fait concevoir une haute idée de la perſonne en qui elle éclate, il réſulte dans celui qui apperçoit la *ſublimité* de ces ſortes de têtes, un ſentiment plus profond & une idée plus durable que ne peuvent l'être le ſentiment & l'idée que donnent toutes les autres têtes d'un caractere moins élevé. L'un de ces portraits d'Homere, ſéparé de l'autre, fera une grande impreſſion ; mis à côté de lui, il ne paroitra plus ce qu'il paroiſſoit auparavant : on ſera preſqu'étonné de l'eſtime qu'on en faiſoit, & ſans qu'il ait changé de mérite, on aura changé l'opinion qu'on en avoit. Cela même fair voir, que de ces deux portraits, celui qui l'emporte ſur l'autre eſt dans le ſtyle *ſublime.* Car la propriété de ce ſtyle eſt de rabaiſſer tous les autres, & de s'attirer toute l'attention à lui ſeul. Sa force toute-puiſſante en a prêté au foible Poëte qui décrit une figure de ce genre. Il dit que la *vénération s'élancoit de cette figure*, & laiſſe concevoir par cette énergique façon de s'exprimer, la *ſublimité* du caractere imprimé dans la figure qu'il décrit. Dans le portrait d'Homere dont nous parlons, tout retrace, ou plutôt exprime la *ſageſſe* ; & par *le mouvement de ſon cou*, qui eſt à peine ſenſible, *par le jet de ſes cheveux, qui du ſommet de la tête ſe répandent ſur ſa partie inférieure, & viennent autour des oreilles recouvrir les tempes*, cette tête reſſemble exactement à celle que décrit l'épigramme Grecque.

Αὐχεῖ

lui-même un Poëte célébre, employa dans ſes écrits les caracteres

Αὐχένι μὲν κύπ7οντι γέρων ἐπεσύρετο ΒΟΤΡΥΣ
Χαίτης εἰσοπίσω πεφορημἶ ἀμφὶ δ'ἀκουὰς
Πλαζόμενος κεχάλαςο.

Cervice autem demiſſa, ſenex trahebatur RACEMUS
Comæ a tergo latus : circa vero aures
Vagabundus demittebatur.

Indépendamment de la ſublimité du caractere, plus grande dans les têtes d'Homere de la ſeconde *Eſpece* dont nous venons de parler, celles-ci different encore de des autres, par la vieilleſſe toujours plus avancée dans ces dernieres, & par cet arrangement de cheveux exprimé dans l'épigramme Grecque par le mot Botrus. La forme déſignée par cette ſinguliere expreſſion, ſe voit dans pluſieurs têtes de Bacchus, mais ſeulement dans celles qui repréſentent ce Dieu avec la barbe. Il en exiſte une très-belle de cette ſorte dans la collection de Mr. C. Townley : les cheveux de cette tête deſcendent ſur ſes tempes ; ils s'y diſtribuent en pluſieurs rangs de boucles arrondies & preſſées, comme le ſont les grains d'une *grape de raiſin,* dont le nom s'exprime par le mot Botrus, auſſi employé pour marquer cette figure de cheveux qui lui reſſemble. Son arrangement, deſtiné à repréſenter le raiſin conſacrè à Bacchus, fut ſpécialement réſervé à la chevelure de ce Dieu : on ne le voit employé dans celle d'aucune autre Divinité. La figure d'Homere dont il eſt parlé dans l'épigramme, & celle de la collection dont on parle ici, ſont les ſeules où l'on puiſſe obſerver diſtinctement cette particularité : car dans les têtes de ce Poëte qu'on voit au palais Farneſe & au Capitole, les cheveux ſont adhérens aux tempes ; au lieu que dans celle-ci, ils s'en ſéparent d'une maniere très-ſenſible, & par-là même ſe conforment davantage à la forme qu'ils prennent dans les figures de Bacchus barbu.

On a vu, par l'explication des monumens rapportés ci-deſſus, les raiſons pour leſquelles Homere fut repréſenté ſous les formes de Jupiter, avec les attributs d'Apollon : la forme ſpécialement réſervée aux cheveux de Bacchus, donnée à ceux de ce grand Poëte, pourroit faire penſer qu'on a voulu exprimer par cette forme l'auteur des poëmes, dont ceux que dans la ſuite on compoſa

racteres Pelaſgues, dont s'étoient autrefois ſervi Orphée & Thymœtès

pour le théâtre conſacré à Bacchus, tiroient leur origine. (Plat. *de Republ. lib.* x. Ὅμηρος πρῶτος διδάσκαλος ϗ ἡγεμὼν ἁπάντων τῶν καλῶν τῶν τραγικῶν.) Euripide, par un motif en apparence ſemblable, eſt repréſenté avec le *thyrſe* de *Bacchus* & le *maſque* de *Melpomene*, dans un bas-relief où ſon nom eſt écrit avec celui des tragédies qu'il compoſa pour le théâtre. Ce marbre doit ſe trouver parmi ceux de la collection Farneſe. Bacchus, comme nous l'avons fait voir ailleurs, ne préſidoit pas moins à la *Divination* qu'au *Théatre*: & comme on tiroit des préſages des vers d'Homere & de ceux d'Euripide, ce fut peut-être une des raiſons pour leſquelles l'un fut repréſenté avec la forme de cheveux propre à Bacchus, & l'autre avec le ſceptre de ce Dieu. La *Divination* par les vers d'Homere portoit le nom de *Rapſodomantie*. On voit par un paſſage de Lampride qu'elle étoit encore en uſage au tems de l'Empereur Macrin. (*Æli.* Lamprid. *in Diod.)* Brutus crut voir le préſage de ſa mort dans un paſſage de l'*Iliade*; (Val. Maxim. *lib.* i. *cap.* vii. N° 7.) & Socrate, en plaiſantant trois jours avant de boire la ciguë, tira un préſage ſemblable des vers d'Homere.

L'épigramme Grecque donne à la ſtatue d'Homere "*une barbe, qui s'étendoit de toutes parts: elle étoit légere & friſée, & ne finiſſoit pas en pointe, mais ſe terminoit quarrément.*" C'eſt exactement la forme de la barbe qu'on voit à la tête en marbre, que nous comparons à celle de la ſtatue décrite par ces vers. Cette barbe, rare & friſée, laiſſe voir toute la forme du menton qu'elle recouvre à peine; & comme le dit encore l'auteur de ces vers, *elle ajoute à la beauté de la poitrine & du viſage*, qui effectivement perdroient à ne l'avoir pas.

Κάτω δ' εὐρύνετο πώγων
Ἀμφιταθεὶς, μαλακὸς δὲ ϗ εὔτροχος. οὐδὲ, γὰρ ἦεν
Ὀξυτενὴς, ἀλλ' εὐρὺ ἐπαύετο, κάλλος ὑφαίνων
Στήθεϊ γυμνωθέντι, ϗ ἱμερόεντι προσώπῳ

Deorſum dilatabatur barba
Undique protenſa; mollis vero et volubilis. Neque enim erat
In acutum tendens, ſed in latitudinem deſinebat, pulchritudinem contexens
Pectori nudo et amabili vultui.

La

Thymœtès de Lacédémone ſon contemporain : ces ca-
racteres

La tête en marbre a le front chauve ; les cheveux en ſont peu épais, mais ils ſont tirés ſur le devant, comme pour ſuppléer à ceux qui manquent à cette partie, & pour en couvrir le défaut. C'eſt pourquoi ils ſont aſſujettis par la bandelette ou diadême dont la tête eſt entourée. S'il eſt poſſible de repréſenter la prudence, elle l'eſt dans cette tête, par la forme élevée de ſa partie antérieure, & par l'air de gravité qu'elle tire de ſa conformation. Tout cela me ſemble décrit dans les vers Grecs.

Γυμνὸν δὲ εἶχε μέτωπον, ἐπ' ἀπλοκάμω δὲ μετώπω
Ηϛο σαοφροσύνη κουροτρόφος.

Nudam vero habebat frontem : in calva vero fronte
Stabat prudentia juvenes nutriens.

Les têtes d'Homere de la ſeconde *Eſpece*, ſont particulierement remarquables, dans les parties voiſines des yeux. L'*Art prévoyant*, dit le Poëte, *avoit élevé le contour des deux ſourcils, & avec raiſon* ; *car les yeux étoient privés de la lumiere :* cependant ils *n'avoient pas le déſagrément que cauſe la cécité* ; *quelque choſe de gracieux ſe faiſoit encore ſentir dans les yeux* ; *l'Artiſte en avoit ménagé les traits afin de faire voir que la lumiere de la ſageſſe, qui ne peut s'éteindre, ſe conſervoit dans ſon ame.* Il faut conſidérer avec attention le marbre, en liſant cette deſcription, pour en apprécier toute l'énergie ; la *Grace,* dont elle parle, ſe retrouve en effet dans les yeux aveugles d'Homere ; elle paroit diminuer la peine que donne la vue de ceux qui ont le malheur d'être privés de ſon organe. La *Cécité* ne ſe montre qu'autant qu'il faut pour ſe faire reconnoître; elle ſemble couverte par l'épaiſſeur & la cavité de l'os ſur lequel le ſourcil ſe recourbe. Le jeu de l'œil eſt remplacé par celui des muſcles dont ſon orbite eſt environné : cette diſpoſition des choſes n'eſt pas un effet de la *nature* mais de l'*art,* comme l'obſerve l'auteur de ces vers; c'eſt l'Art, qui, pour éloigner la ſorte de terreur que cauſe l'aſpect d'un aveugle, en ſupprimant l'action des yeux, à ſu imprimer l'idée de mouvement à ſes parties voiſines. Par la profondeur de la cavité où l'œil eſt encaſtré, vous ſentez l'habitude à réfléchir profondément ſur les choſes qu'il a vues, qu'il ne voit plus, mais qu'il fait voir aux autres; vous reconnoiſſez cette ſageſſe, dont l'*inextinguible* lumiere ſe répand du dedans au dehors, & vient

 éclairer

racteres étoient donc encore en usage au tems d'Homere,
& s'il

éclairer par le moyen de l'aveugle qui est le peintre de la nature : la lumiere ne lui semble ôtée, que pour rendre plus étonante celle qu'il répand autour de lui, elle éclate dans tout ce qu'il à écrit : malgré l'aveuglement d'Homere, nous voyons, dit Ciceron, non sa *poésie* mais sa *peinture.* (Tuscul. Quæst. *lib.* v. *Traditum est Homerum cæcum fuisse ; at ejus picturam non pœsin videmus.)* Voici les vers qui spécifient ces traits, dont on ne trouve presqu'aucune trace dans les autres têtes d'Homere; & je prie le lecteur d'observer que l'auteur, pour marquer ici l'intention de l'*Art* dans la composition de ces têtes, dit expréssement que son dessein à été de ne pas donner à sa figure l'apparence d'un aveugle, & de montrer la sagesse de la personne qu'elle représente. Cela suppose donc que cette figure n'étoit pas prise de la nature, qu'elle étoit l'ouvrage de limagination de l'artiste, & qu'il pouvoit en disposer à son gré les parties, pour exprimer l'idée qu'il il s'étoit formée d'Homere par la lecture de son plus beau poème.

Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὄφρυς
Αμφοτέραις προβλῆταις ΈΥΣΚΟΠΟΣ ἔπλασε ΤΕΧΝΗ.
Οὔτι μάτην· φαέων γὰρ ἐρημάδες ἦσαν ὀπωπαι.
Αλλ' οὐκ ἦν ἀλαῷ ἐναλίγκιος ἀνδρὶ νοῆσαι.
Εζετο γὰρ κενεοῖς χάρις ὄμμασιν· ὡς δὲ δοκεύω,
ΤΕΧΝΗ τοῦτο τέλεσσεν, ὅπως πάντεσσι φανείη
Φέγγος ὑπὸ κραδίην σοφίης ἄσβεςον ἀείρων.

Circa vero supercilia
Utraque prominentia PROVIDA formavit ARS.
Neque frustra : luce enim orbati erant oculi.
Sed non erat cæco similis viro aspectu
Sedebat vero in vacuis gratia oculis : at vero censeo
ARS hoc perfecit, ut omnibus ostenderet
Lucem sub corde sapientiæ inextinguibilem attollens.

Les deux joues, dans la statue en bronze qui représentoit Homere, *étoient un peu creusées & affaissées par les rides de la vieillesse.* Cette cavité des joues, qui s'étend jusques sur les tempes, cet affaissement des chairs, s'observent dans la
tête

& s'il ne les employa pas, il se servit néceſſairement de ceux qui

tête en marbre : les pommetes en ſont élevées ; elles ſe montrent ſenſiblement dans cette partie qui ſe colore quand la pudeur eſt émue. Une telle diſpoſition de choſes, donne à la figure d'Homere *le maintien de la pudeur qui paroit née d'elle-même*, & qui, ſuivant l'ingénieuſe expreſſion de l'épigramme, eſt la *compagne* des Graces.

Δοιαὶ μὲν ποτὶ βαιὸν ἐκοιλαίνοντο παρειαὶ,
Γήραϊ ῥικνήεντι κτάσχετοι· ἀλλ' ἐν ἐκείναις
Αὐτογένης Χαρίτεσσι συνέστιος ἵζανεν αἰδώς.

Binæ quidem paululum cavabantur genæ.
Senio rigoſo detentæ. Sed in illis,
Per ſe natus, Gratiis comes ſedebat Pudor.

Les joues de cette tête ſont froiſſées par la vieilleſſe, dont l'empreinte, plus ſenſible ſur le front, s'y marque par des ſillons plus profonds ; la peau plus aride, y laiſſe voir davantage l'os auquel elle eſt attachée : mais c'eſt autour des yeux que la caducité s'eſt gravée encore plus profondément. Les épis creuſés par les rides à leur angle extérieur, montrent le deſſéchement de toutes ces parties : le ravage du tems ſe fait encore mieux ſentir dans celle qui joint le nez au front ; la peau repliée s'y affaiſſe ſur elle-même, elle reſte immobile & privée de ſon élaſticité. C'eſt toujours ſur le front, ſur le nez, autour des yeux, que les grandes paſſions ſe manifeſtent, il faut les ſentir vivement pour les exprimer avec chaleur, comme l'a fait Homere. L'ardeur de ces paſſions ſemble avoir laiſſé ſur les parties qui les reſſentent, les traces profondes qu'on obſerve dans cette tête ; elles y ont toute l'énergie, tout le pathétique des diſcours où le Poëte peint l'emportement d'Achille, la colere d'Agamemnon, la violence d'Ajax ou la rapidité de Diomedes. Cependant, malgré le changement arrivé dans les traits de ſon viſage, on y voit les reſtes d'une beauté peu commune ; il a encore un air de grandeur, de ſupériorité, de majeſté, qui donne l'idée du précepteur de l'univers ; toutes les autres têtes de Philoſophes diſparoiſſent à côté de celle-ci ; on ſent que le corps auquel elle appartint étoit d'une ſtature très-élevée, trés-robuſte, & qu'enfin ſon maintien devoit avoir quelque choſe de ſolemnel & d'auguſte, difficile à trouver en d'autres figures que celles des Dieux ou des Héros.

La

qui ſe voyent ici; car alors on ne connoiſſoit pas les lettres courantes,

La bouche eſt peut-être la partie la plus remarquable de cette tête, & de celle en bronze que décrit l'*Anthologie :* elle a dans le marbre une *grace,* une *vénuſté* que les Latins exprimoient par le mot *ſuaviloquentia,* dont ſe ſert Lucrece pour marquer l'aménité de la poéſie, le charme de l'expreſſion, la *douceur,* ou enfin la *ſuavité* des paroles. On croiroit entendre ſortir de cette bouche le tendre diſcours de Phénix, qui cherche à réveiller la clémence dans le cœur inflexible d'Achille; qui repréſentente les *Prieres* au pas chancelant, au front ridé, au regard incertain : elles ſuivent l'*Offenſe* dont elles réparent les outrages : filles de Jupiter, elles fléchiſſent la colere même des Dieux; le miel de la ſéduction eſt ſur les levres de cette figure. C'eſt ce que l'épigramme Grecque exprime par ces vers.

> Πιερικὴ δὲ μέλισσα περὶ στόμα θεῖον ἀλᾶτο,
> Κηρίον ὠδίνουσα μελισταγὲς.
>
> *Pieria vero apis circa os divinum oberrabat*
> Ceram *pariens* Mel *ſtillantem.*

Les mots de cire & de miel, employés ici par le Poëte, ſont des figures dans le goût oriental : elle expriment ce *mélange de l'utile & de l'agréable* qui, ſuivant Horace, fait le plus grand mérite de la poéſie, le point où elle cherche d'atteindre, & celui où ſont effectivement arrivés les poêmes d'Homere.

On voit par la tête d'Homere en marbre, qu'il ſemble écouter ou faire attention à quelque choſe; mais la tête de la ſtatue en bronze paroit avoir été inclinée ſur le côté droit, pour approcher l'oreille, comme pour entendre la voix d'Apollon & des Muſes; c'eſt ainſi qu'elle eſt décrite dans les vers de l'épigramme : en cela, ſon action différoit manifeſtement de celle de la tête que nous lui comparons; mais ce en quoi elle eurent enſemble une parfaite reſſemblance, c'eſt que toutes les deux repréſenterent Homere dans l'action de méditer, de faire des recherches, dont il paroit profondément occupé dans la tête en marbre. Le Poëte dit, qu'*il ſemble s'occuper à conſtruire un ouvrage, dans lequel il s'agit de décrire les travaux de la guerre, & les combats que doit chanter la Syrene du mont Piérus.*

Ἐν

courantes, tout s'écrivoit en majuſcules, même au tems où furent écrits les livres découverts à Herculanum. L'embarras de cette ſorte d'écriture dont la marche eſt très-lente, fit inventer les *ſigles* ou lettres abregées, qui ſont des eſpeces de

ʼΕν δʼ ἄρα θυμῶ,
Σκεπτομένω μὲν ἔϊκτο. νόος δέ οἱ ἔνθα ϰ ἔνθα
Εξ ἀδύτων πεφόρητο πολυςρέπτοιο μενοινῆς,
Πιερικῆς Σειρῆνος ἀρήϊον ἔργον ὑφαίνων.

In animo ſane
Inveſtiganti erat ſimilis: mens vero ipſi inde et inde
Ex receſſu ferebatur varii deſiderii,
Pieriæ Syrenis martiale opus texere.

Comme l'*Odyſſée* ne repréſente pas les combats, comme au contraire l'*Iliade* en eſt remplie, on voit que par ces expreſſions, le Poëte a prétendu montrer que la figure dont il exprimoit l'intention, devoit être celle de l'auteur de l'*Iliade*, & non celui de l'*Odyſſée*. Ce dernier poême ſembloit aux anciens, avoir pour objet de repréſenter, le modele des *vertus Civiles*, l'autre leur paroiſſoit repréſenter le modele de la *vertu Militaire*. On peut dire que l'idée d'un homme excellent dans la premiere de ces choſes, ſe voit dans la tête où Homere eſt repréſenté comme l'auteur de l'*Odyſſée*, mais la *vertu Héroïque* ſe fait bien mieux ſentir dans celle qui le repréſente comme le chantre de l'*Iliade*.

Ces obſervations nous montrent, que nous retrouvons dans les monumens encore exiſtans, les deux eſpeces de figures d'Homere décrites par les anciens; les deux formes différentes de ces figures furent employées enſemble dans le bas-relief d'Archélaüs de Priene; où ſont à-la-fois repréſentés l'Apothéoſe & les deux poêmes d'Homere: mais puiſqu'un même homme à un même âge à peu-près, ne peut avoir qu'une reſſemblance, de ce qu'on trouve cependant deux caracteres, & deux reſſemblances très-diſtinctes dans les têtes antiques d'Homere, qui différent peu par l'âge qu'elles expriment, il faut en conclure qu'elles furent faites, non pour le repréſenter tel qu'il fut, mais tel que ſes ouvrages firent concevoir qu'il peut-être, & qu'on les modela ſuivant la méthode développée ici.

chiffres,

chiffres, dont on peut voir des exemples répetés dans les inſcriptions d'Alcamene & de Polydore rapportées ci-deſſus.

Iphitus qui reſtitua les Jeux Olympiques 112 années avant la premiere Olympiade, vécut dans la 16ᵉ. année du pontificat de la prêtreſſe qui précéda *Makais*. Le nom de cette prêtreſſe eſt effacé par le tems ; mais le marbre nous apprend qu'elle conſerva l'emploi de *Mere* pendant 31 ans. On montroit à Olympie, dans le temple de Junon, le *Diſque* ſur lequel Iphitus, avoit fait graver les tems où devoient ſe célébrer les *Jeux Olympiques*, les loix de la treve qui s'obſervoit alors dans toute la Grèce, & les franchiſes appartenantes à ces jeux : tout cela étoit écrit, non en ligne droite, mais en une ligne (186) qui rentroit en elle-même, & ſe terminoit à ſon centre. Cette maniere d'écrire étoit pratiquée ſur les mêmes principes que celle en *Bouſtrophédon :* leur objet étoit d'empêcher l'œil d'abandonner la ſuite des mots & le ſens du diſcours, en ſe tranſportant de la fin d'une ligne à ſa partie oppoſée, où nous mettons le commencement de l'autre. Ce *Diſque* d'Iphitus étoit le *Ca-*

(186) Pauſan. *lib.* v. *cap.* XXX. *p.* 427. Eςὶ δὲ —— ϗ ὁ Ἰφίτου δίσκος. —— ὁ δὲ τοῦ Ἰφίτου δισκος, τὴν ἐκεχειρίαν τὴν ἐπὶ τοῖς Ὀλυμπίοις ἐπαγγέλλουσιν οἱ Ἠλεῖοι. τούτην οὐκ ἐς ἐυθὺς ἔχει γεγραμμένην, ἀλλὰ ἐς κύκλου σχῆμα περίεισιν ἐπὶ τῷ δίσκῳ τὰ γράμματα. *Eſt —— Iphiti Diſcus. —— Iphiti vero diſco ad Olympiorum inducias indicendas uſi ſunt Elei. Inſcriptæ enim ſunt illæ iu diſco, non recto verſuum ordine, ſed orbem ambientibus literis.* Cet ordre de lettres en uſage dans le Péloponeſe, s'y voit employé vers le tems d'Iphitus, dans les monumens des Rois Théopompe, Alcamene & Polydore, dont on a parlé ci-deſſus.

lendrier

lendrier d'Olympie : on en fait encore ſur des lames de bronze, qui ont à-peu-près la même forme, & le même objet.

La premiere Olympiade, dans laquelle l'*Eléen Corœbus* remporta le prix de la courſe aux Jeux Olympiques, tombe dans la neuvieme année de la Prêtreſſe Amymone, nommée à la ligne 12 ; ſon miniſtere fut de 30 ans. On ſculpta vers ce tems-là les bas-reliefs du fameux coffre de Cypſélus, dont Pauſanias nous a laiſſé la plus ample deſcription. (187) Ce coffre fait en cedre, étoit couvert de figures, dont les unes étoient d'or, les autres d'ivoire, quelques-unes étoient priſes dans le bois même. La compoſition des ſujets qu'elles repréſentoient, me ſemble ſans aucune comparaiſon ſupérieure à celle des bas-reliefs du bouclier d'Achille. On y voit déjà l'idée de la *beauté idéale*, & celle du *caractere* qui eſt peut-être la partie la plus importante de l'Art. Les poêmes d'Homere firent chercher l'une & l'autre, & la ſculpture, dans cet ancien monument, ſemble avoir été portée au point où elle parvint en Italie vers le quinzieme ſiecle. Elle ne paſſa pas ce point chez les modernes, mais elle alla beaucoup plus avant chez les Grecs. Le coffre de Cypſélus eſt une preuve inconteſtable des grands progrès qu'avoient faits les Arts, vers la premiere Olympiade, 24 ans environ avant la fondation de Rome. Les inſcriptions

(187) Pauſan. *lib.* v. *cap.* xxxvii. & xxxviii.

des bas-reliefs ſculptés ſur ce coffre étoient écrites en *Bouſtrophédon*, comme le ſont celles des mêmes tems dont on parle ici : on y avoit employé ces *ſigles* ou *abbréviations* dont j'ai parlé, & dont l'emploi ſe voit encore ſur les monumens d'Alcamene & de Polydore, faites peu de tems après. Je quitte ces recherches qui me conduiroient trop-loin pour remonter encore à des tems antérieurs à ceux du monument des prêtreſſes d'Amycles.

Lacédémon, qui donna ſon nom à la Laconie dont il fut Roi avant ſon fils Amyclas, fut le premier qui éleva près de cette ville un temple aux Graces : il n'en reconnut que deux, & donna à l'une le nom de *Cléta*, qui ſignifie *la célèbre*, & à l'autre celui de *Phænna*, qui ſignifie l'*éclatante*. (188) Ces idées très-poëtiques, très-dignes du ſujet qui les inſpiroit, ne peuvent être d'un tems barbare ; elles montrent un ſiecle poli, & par conſéquent éclairé : le Prince qui les conçut avoit épouſé Sparté fille d'Eurotas ; celui-ci, *parvenu à un très-grand âge* & n'ayant pas d'enfans mâles, céda la courone à ſon gendre. (189) Eurotas, comme on a vû, fut grand-pere d'Amyclas ; il bâtit une *chapelle* à la diſtance d'environ cinq cens pas de l'endroit où ſon petit-fils fit

(188). *lib.* iii. *cap.* xviii. *p.* 254. Καὶ πρὸς αὐτῇ Χαρίτων ἐϛὶν ἱερὸν, Φαέννας ϗ Κλητᾶς, καθὰ δὴ ϗ 'Αλκμὰν ἐποίησεν. ἱδρύσασθαι δὲ Λακεδαίμονα Χάρισιν ἐνταῦθα ἱερὸν, ϗ θέσθαι τὰ ὀνόματα ἥγηνται. *Proxima amni eſt Gratiarum ædes*, Phæennæ et Clitæ, *quæ ſunt Alcmani verſibus nobilitatæ. Lacædemona putant Gratiis ædem eam dedicaſſe, nomina etiam impoſuiſſe.*

(189) Pauſan. *lib.* iii. *cap.* i.

enſuite

enſuite conſtruire le temple d'Apollon Amycléen. Cette *chapelle* exiſte encore à préſent en ſon entier. Elle étoit renfermée dans un hallier, quand Mr. l'Abbé Fourmont en fit la découverte. Après avoir eſſarté les arbres & les buiſſons qui la couvroient, (190) on vit un édifice dont trois pierres d'une énorme grandeur forment le pédiment: elles ſervent de degrès pour y monter, & chacune d'elles a ſeize pouces de hauteur. Quatre autres pierres d'un ſeul morceau font les quatre murs; elles ont cinq pieds d'épaiſſeur, ſur une hauteur ſans doute proportionnée, mais dont Mr. Fourmont ne parle pas. Comme l'intérieur de cet édifice porte dans œuvre ſeize pieds de long, ſur dix de large, chacune des pierres de ſes côtés doit avoir vingt-ſix pieds de long: la longueur des pierres du devant & de la face oppoſée doit être de vingt pieds. Le pavé & le plafond font auſſi formés d'une ſeule pierre, de dix pieds de large ſur ſeize de haut: enfin, deux autres maſſes de rocher pareilles aux précédentes, ſont butées l'une contre l'autre, pour former à-la-fois le toît & le fronton de cet édifice, unique en ſon eſpece. Sa porte, haute à peine de quatre pieds, eſt creuſée dans la pierre qui fait le frontiſpice. Ainſi que toutes les autres, cette pierre eſt brute, & de couleur noire. L'architecture décrite ici, anciennement fort commune en Grèce où on l'attribuoit aux Cyclopes, eſt comme on voit celle dont

(190) Mémoires de l'Académie. *T.* XV. *p.* 402.

les anciens Toscans s'attribuerent l'invention : si ces peuples ne l'inventerent pas, leurs descendans l'ont au moins conservée presque jusqu'à nos jours. Mais il est bien étonnant de trouver le style & le goût de leur architecture, dans un pays où l'on a montré qu'on eut autrefois des caracteres pareils aux leurs, & où l'on a fait voir l'origine & la raison des formes empreintes sur leurs plus anciennes monoies.

Malgré la petitesse & la rusticité de ce bâtiment, il me semble pourtant avoir un caractere très-marqué & même très-imposant : il ne parut d'abord qu'une grote à Mr. l'Abbé Fourmont, mais elle lui rappela l'idée d'une fabrique construite par des Géants : c'est une idée que ne feroient peut-être pas naître nos édifices modernes les plus considérables & les plus recherchés.

Après avoir enlevé la mousse épaisse, dont la main des siecles avoit recouvert la façade de cette *chapelle*, on y découvrit des caracteres au moyen desquels on apprit qu'elle fut autrefois consacrée à Minerve *Onga*, " ΔΛΑΙ, par *Eu-* " *rotas :* il prend dans cette inscription la qualité de Roi " des *Iketerkerates* IKETEΔKEΔΔTEEϟ, dont le nom " suivant *Hésychius*, fut celui des *Lacons*, sans doute des " plus anciens tems : ils cesserent de l'employer, quand ils pri- " rent celui de *Lacédémoniens*, de *Lacédémon* gendre & suc- " cesseur d'*Eurotas*. Ce Prince est fameux dans cette na- " tion, qui se fit honeur de porter toujours son nom, quel- " que changement de Dynastie qui soit arrivé."

Le

Le nom d'*Onga*, totalement étranger à la Grèce, étoit donné par les Phéniciens à *Minerve :* (191) Cadmus en apporta le culte en Béotie : l'une des portes de Thebes prit sa dénomination de celle d'*Onga*, parce que ce Héros avoit consacré dans son voisinage un autel en pierres, (192) avec un temple à cette Déesse (193) de son pays, peu après son arrivée en Grèce. Cette époque célébre est fixée dans le marbre d'Arondel : elle correspond à l'an 1519 avant notre Ere, (194) c'est environ 125 années avant celle où le temple d'Apollon *Amycléen*, fut fondé par Amyclas. Pour peu qu'aient vécu Lacédémon pere de ce prince & Eurotas son aïeul, ce dernier dut nécessairement être contemporain de Cadmus : aussi Lydiat & le chevalier Marsham, en suivant le marbre d'Arondel, ont-ils mis le tems où Eurotas & Lacédémon commencerent à regner ensemble, trois années avant celle de la venue de Cadmus à Thebes ; (195) il paroit de ce-ci, que la *chapelle* consacrée par Eurotas à l'*Onga* des Phéniciens, doit avoir été construite dans un tems très-

(191) Selden. *de Diis Syr. Syntagm.* ii. *cap.* iv. *v.* 39.

(192) Nonn. Dionys. *lib.* xliv.

> Λαΐνος Ὀγκαίης ἐλελίζετο βωμὸς Ἀθήνης.
> Ὅν ποτε Κάδμος ἔδειμεν.
>
> *Lapideæ Onceæ volvebatur ara Minervæ,*
> *Quam quondam Cadmus ædificarat*

(193) Pausan. *lib.* ix. *cap.* xii.

(194) Marm. Oxon. *Epoch.* VII. *Can. Chroniq. p.* 242.

(195) Marm. Oxon. *Epoch.* VIII.

voisin

voiſin de celui, où ſuivant l'opinion commune ces derniers apporterent les lettres en Grèce : celles de l'inſcription conſervée ſur le frontiſpice de cet édifice, doivent par conſéquent être du tems le plus approchant qu'il ſoit poſſible, de celui où Cadmus en donna l'uſage aux Grecs.

Il exiſte donc encore un monument indubitable de l'écriture d'un ſiecle, qu'on regarde comme le plus ancien de la Grèce : ce monument n'a jamais changé de place ; il n'a pu être ni mû, ni tranſporté ailleurs ; il n'a jamais ſouffert la moindre altération, & par-là même il eſt de la plus grande authenticité, quoiqu'antérieur de près de trois ſiecles à la priſe de Troye.

Dans le court intervalle des années écoulées entre l'époque où Cadmus fonda Thebes, & celle où Eurotas conſtruiſit la chapelle d'*Onga*, les lettres, dont ſans doute on faiſoit alors peu d'uſage, n'avoient pas encore eu le tems de ſouffrir d'altération importante. On pourroit donc les retrouver dans l'inſcription de cette chapelle, telles qu'elles furent dans leur origine. Des ſeize lettres apportées par Cadmus, ce monument devroit néceſſairement nous avoir conſervé la forme d'au-moins huit, puiſqu'il y en exiſte ce nombre dans les paroles de l'inſcription copiée par Mr. Fourmont : c'eſt la moîtié de l'*Alphabet* entier tel qu'il fut, dit-on, (196) dans ſa nouveauté chez les Grecs.

(196) Pline *lib.* vii. *cap.* lvi. *Utique in Græcium* (literas) *intuliſſe e Phœnice Cadmum ſedecim numero.*

La

La comparaiſon des huit lettres priſes d'une ſi ancienne inſcription, avec celles de la premiere partie du *catalogue* des Prêtreſſes d'Amycle, nous fait voir qu'elles ſont en tout ſemblables chacune à chacune, à l'exception néanmoins de l'O, dont la forme ronde dans l'inſcription des Prêtreſſes, eſt triangulaire ⊿ dans celle d'Eurotas: on verra bientôt la raiſon de cette différence; elle n'empêche pas qu'on ne trouve dans cette même inſcription le complément des lettres de l'*Alphabet* Cadméen, c'eſt-à-dire celles qui manquent au monument d'Eurotas: en les réuniſſant les unes avec les autres, on paroit aſſuré de les avoir telles qu'elles furent au tems même de Cadmus.

Les mêmes lettres, conſervées ſous la même forme dans les légendes de différentes médailles ne peuvent, malgré l'exactitude de leur reſſemblance, ſervir au même uſage que celles qui ſe tirent de ces inſcriptions. Car les premieres étant néceſſairement poſtérieures au tems de Phidon d'Argos, qui frappa les premieres monoies plus de 600 ans après Cadmus, l'éloignement des tems pourroit faire douter ſi elles ne furent pas altérées, ſi des changemens inconnus n'empêchent pas de reconnoître leur origine dans la forme des lettres Phéniciennes, au lieu que ſe trouvant réunies dans des monumens, ou contemporains de Cadmus même, ou d'un tems peu éloigné de celui où il vécut, elles ont toute l'authenticité néceſſaire, pour aſſurer, par la comparaiſon qu'on en peut faire avec les lettres Phéniciennes, ſi effectivement celles-ci

furent,

furent, comme on le dit, l'origine des autres. C'eſt aſſurément la premiere fois que les modernes ont pu faire avec exactitude cette comparaiſon, au moyen des monumens qu'ils ont découverts.

Pour mettre les Lecteurs en état de juger cette queſtion par eux-mêmes, j'ai fait réunir dans la *Planche* XXVIII, les caracteres Phéniciens dont on dit que furent priſes les 16 lettres, qui compoſerent le premier *Alphabet* des Grecs. Les ſept premieres colonnes de cette *planche*, contiennent autant d'*Alphabets* Phéniciens. Le premier eſt copié d'après Scaliger; (197) le ſecond d'après Bochart: (198) on a tiré le troiſieme de la table du Docteur Bernard, rectifiée & beaucoup augmentée par le ſavant Docteur Morton: (199) le quatrieme vient de celui que Mr. l'Abbé Barthélemy a formé d'après des inſcriptions anciennement découvertes à Malte, & d'après des médailles Syriennes; le cinquieme eſt tiré des médailles de Sicile; le ſixieme eſt extrait des caracteres gravés ſur des inſcriptions conſervées en Chypre & rapportées par Pockocke; enfin, le ſeptieme alphabet Phénicien, eſt dû, comme les trois précédens, à Mr. l'Abbé Barthélemy, qui l'a pris d'une inſcription découverte à Malte depuis quelques années. (200) On lit dans la huitieme & la neuvieme co-

(197) Scalig. *Ahimad. in Chron. Euſeb. p.* 103.
(198) Samuel. Boch. *Phaleg. lib.* i. *cap.* xx. *p.* 452.
(199) Tab. Edm. Bernardi *oum ſupplem. Carol Marton.* 1759. *col.* viii.
(200) Encyclop. *Planche* V. *T.* II. *Alphabets.* Nos 2, 3, 4, & 5.

lonnes

lonnes de cette table, les noms que les Phéniciens & les Grecs donnoient à leurs lettres. Ces noms vinrent à tous deux des anciens Syriens, dont les caracteres étant paſſés aux Samaritains, prirent les noms de Syriens, de Phéniciens & de Samaritains.

La dixieme colonne contient les formes des lettres Grecques employées dans l'inſcription du temple d'Onga, & dans celles des Prêtreſſes d'Amycles.

Par la comparaiſon de l'*ordre* Alphabétique & des *noms* des lettres Grecques, avec l'ordre & les noms des lettres Phéniciennes, il eſt évident que depuis Eurotas & Cadmus, l'alphabet Grec ſuivit le même arrangement qu'il eut chez les Phéniciens ; car les noms des lettres Grecques furent évidemment les mêmes que ceux des lettres Phéniciennes : ainſi, l'on ne peut douter que Cadmus n'ait donné cet arrangement & ces noms, ſuivant la méthode en uſage dans ſon pays.

Malgré cette exacte reſſemblance des noms de lettres, il ſemble pourtant qu'on n'en trouve que cinq dans l'ancien alphabet Grec, dont la forme ait une analogie bien déterminée avec les lettres Phéniciennes correſpondantes : tels ſont le *Gamma*, l'*Epſilon*, le *Lambda*, l'*Omicron* & le *Rho*, marqués dans la table avec des aſtériſques deſtinés à rappeler leurs lettres analogues : toutes les autres paroiſſent avoir peu de reſſemblance entr'elles ; & comme la comparaiſon des tems fait voir qu'elles n'ont pu être altérées dans

ceux où l'on grava les lettres de l'inſcription d'*Onga*, on pourroit au-moins douter, ſi Cadmus donna aux Grecs les lettres, qui, dans cette inſcription, ſont ſi différentes de celles qu'il dut leur apporter de Phénicie : car en prenant dans les ſept alphabets Phéniciens les caracteres les plus analogues, l'on écrivoit le mot ⊲/⌃⊿| de l'inſcription d'Eurotas, avec les lettres ∇Γ⋀/Π, qui aſſurément ne ſe reſſemblent en rien dans l'A & l'I : ainſi, des 16 lettres dont fut compoſé l'alphabet Grec au tems d'Eurotas, il y en avoit encore neuf autres, outre celles-ci, qui ne reſſembloient pas davantage à celles de Cadmus, bien qu'il vécut dans le même tems.

Quant aux cinq lettres Grecques, dont l'analogie eſt ſenſible avec les lettres Phéniciennes, on pourroit peut-être demander, comment en ſi peu de tems qu'il s'en écoula entre Eurotas & Cadmus, le *He* & l'*Ajin* des Phéniciens, dont la figure eſt celle de l'*Epſilon* & de l'*Omicron* des Grecs, parvinrent à changer de *puiſſance?* Comment d'*Eſprits* qu'ils étoient dans l'alphabet Phénicien, ils devinrent ſi promptement des *voyelles* dans l'alphabet Grec ? Comment le *Jod*, qui dans le premier de ces alphabets eſt une *conſone*, ſe transforma dans le ſecond en *voyelle*, comme eſt l'*Iota* qui lui correſpond ? Si les Grecs emprunterent ces lettres des Phéniciens, elles ſemblent avoir dû conſerver parmi eux, au moins pendant quelques ſiecles, la même *puiſſance* qui les caractériſoit dans l'*alphabet* dont elles ſortoient : & puiſqu'elles ne l'ont pas fait, il faut bien qu'il y ait eu chez eux quelque

choſe

chofe de contraire à l'introduction des caracteres Phéniciens, fous la forme & les qualités où il purent être apportés en Grèce par Cadmus.

Les Phéniciens écrivoient leurs lettres & faifoient marcher les lignes de leur écriture de la gauche à la droite : les lettres & les lignes de l'infcription de la chapelle d'Onga fuivent un ordre tout contraire, car elles font écrites de la droite à la gauche ; ainfi, du tems de Cadmus même, les Grecs, auxquels il eft fuppofé avoir apporté l'écriture, difpofoient cependant la leur d'une maniere entierement oppofée à la fienne.

Vers le tems de Cadmus, il y eut donc en Grèce deux méthodes d'écrire très-différentes l'une de l'autre : ces deux méthodes fe trouvent réunies dans les deux premieres lignes de l'infcription des Prêtreffes d'Amycles : (201) la premiere de ces lignes marche de droite à gauche à la maniere des Phéciens, mais la feconde marche de gauche à droite fuivant l'ancienne maniere des Grecs ; la troifieme ligne commence dans le même fens que la feconde, & la quatrieme retourne encore fuivant l'ufage Phénicien, ce qui arrive conftamment au changement de chaque Prêtreffe jufqu'à la ligne 12, où la marche en *Bouftrophédon* fe fuit fans interruption, jufqu'à la fin des deux marbres.

Ces différentes manieres d'écrire, employées dans une même infcription, nous montrent qu'en la copiant du re-

(201) Voyez la *Planche* XXVI.

giſtre, où étoient inſcrits les noms & les âges des Prêtreſſes d'Amycles, on ſuivit très fidélement les formes & l'ordre de l'écriture de chacun des tems où elles vécurent: ceci nous apprend que l'écriture, qui au tems de Cadmus marchoit de droite à gauche chez les Phéniciens, & qui alloit de gauche à droite chez les Grecs, avoit réuni ces deux manieres au tems de la Prêtreſſe *Akakalis* ; 175 ans avant la priſe de Troye, c'eſt environ la 235[e] année après la venue de Cadmus en Grèce. Cependant, alors même on n'écrivoit ainſi que chaque *phraſe*, & non toute la ſuite d'un diſcours, comme cela commença à ſe pratiquer vers le tems de la Prêtreſſe Laodamie fille d'Argalus, qui fut mere pendant 12 ans: à compter de la fin de ſon ſacerdoce, environ 104 ans avant la priſe de Troye, l'écriture en *Bouſtrophédon* s'introduiſit en Grèce, où elle continua toujours, juſques dans la 165[e] Olympiade: cela paroit n'avoir pas empêché qu'on n'écrivît ſouvent de la gauche à la droite, ſuivant la premiere méthode des Grecs, comme on le voit par les inſcriptions des Rois Talecles, Alcamene, Polydore & Anaxidame, dont nous avons parlé ci-deſſus.

De ce qu'une très-petite partie des lettres Phéniciennes ſe trouve dans l'alphabet employé en Grèce, peu de tems après celui où Cadmus y arriva, de ce que dans la maniere d'écrire des Grecs, vers cette même époque, on obſerve une méthode toute différente de celle des Phéniciens, de ce qu'enfin l'alphabet Phénicien n'ayant pas eu le tems

de

de s'altérer au tems d'Eurotas, n'étoit pourtant pas le même que celui de la Phénicie, dans le ſiecle où vécut ce Prince, il paroit, que ſi les Phéniciens & Cadmus en particulier contribuerent, comme cela ſemble aſſuré, à l'arrangement des lettres Grecques, ils ne furent pas les ſeuls qui les donnerent à la Grèce ; & puiſque dès leur arrivée en Béotie on voit leurs *caracteres* ſe mêler avec d'autres, dont ils devinrent en quelque façon le *ſupplément*, on peut ſoupçonner que les Grecs eurent un alphabet qui leur fut propre, avant l'arrivée des Phéniciens & de Cadmus en Grèce.

Cette concluſion eſt décidément contredite par Hérodote, & par quantité d'auteurs fondés ſur ce qu'il en a dit. (202) Car il aſſure très-poſitivement, que les Grecs ne connurent pas les lettres avant le tems où elles leur furent apportées par Cadmus ; mais en ajoutant *que c'eſt ſon opinion*, il donne ſon témoignage, non comme un fait, mais comme un ſentiment qui lui eſt propre. Les auteurs des tems ſuivans, ſe prévalant de ce ſentiment particulier, en ont tiré la certitude d'un fait hiſtorique, & ont aſſuré que les Grecs n'avoient pas de lettres avant Cadmus. On peut voir à préſent ſi des monumens incapables de tromper, des monu-

(202) Herod. *lib.* v. *cap.* lviii. Οἱ δὲ Φοίνικες οὗτοι οἱ σὺν Κάδμῳ ἀπικόμενοι, τῶν ἔσαν οἱ Γεφυραῖοι, ἄλλα τε πολλὰ, οἰκήσαντες ταύτην τὴν χώρην, ἐσήγαγον διδασκάλια ἐς τοὺς Ἕλληνας, καὶ δὴ καὶ γράμματα, οὐκ ἐόντα πρὶν Ἕλλησι, ὩΣ ἘΜΟῚ ΔΟΚΈΕΙ. *Phœnices iſti, qui cum Cadmo advenerunt, quorum Gephyræi fuere, dum hanc regionem incolunt, cum alias multas doctrinas in Græciam introduxere, tum vero literas quæ apud Græcos, UT MIHI VIDETUR, antea non fuerant.*

mens

mens où l'on ne peut trouver que l'uſage des tems où ils furent faits, ne détruiſent pas l'opinion d'Hérodote, & ne nous font pas évidemment connoître, que pour avoir ajouté quelque choſe à l'ancien alphabet de la Grèce, Cadmus paſſa pour en être l'inventeur. C'eſt ainſi que pour avoir contribué par différens moyens à l'avancement du monoyage, Erichtonius qui ne l'inventa pas, mais le reçut des Scythes, (203) Ion Roi de Theſſalie, (204) Janus, (205) les habitans de l'iſle de Naxe, (206) Phidon d'Argos (207) & bien d'autres, paſſerent pour en être les inventeurs. Il en fut de même des Arts, car la fille de Dibutade de Corinthe, (208) Cléanthe de la même ville, (209) l'Egyptien Philocles, (210) Sauria de l'Iſle de Samos, Craton de Sicyone, (211) enfin, Euchir d'Athenes parent de Dédale, (212) paſſerent tous pour avoir inventé la Peinture : chacun des pays où ils étoient nés, ſe faiſoit honeur de ſa découverte ; ce qui ne prouve autre choſe, ſinon qu'elle exiſtoit dans ces pays à la date des tems où vécurent tous ces prétendus inventeurs,

(203) Jul. Polluc. Onomaſt. *lib.* ix. *cap.* vi. & Hygin. *fol.* 274.
(204) Lucan. Pharſ. *ſup. cit.*
(205) Draco. Corcyr. *ap. Athen. cit. lib.* i. *cap.* i.
(206) Jul. Polluc. Onom. *lib.* ix. *cap.* vi.
(207) Strab. Geograph. *lib.* viii. *p.* 358. B. & 376. A.
(208) Athenag. Ath. *Leg. pro Chriſt.* & Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xii.
(209) Plin. *lib.* xxxv. *cap.* iii.
(210) Idem.
(211) Athenag. Phil. Ath. *Leg. pro Chriſt.*
(212) Ariſtot. *apud Plinium. lib.* vii. *cap.* lvi.

dont

dont le plus ancien ne fut peut-être pas même celui qui l'employa le premier, mais ſeulement le premier qui en fit uſage dans ſa patrie. (213)

Les

(213) Cette maniere d'employer les témoignages des anciens, ſur les tems & les lieux où furent inventés les Arts & les Lettres, eſt à mon gré, la ſeule capable de concilier tant d'opinions différentes au ſujet de leurs inventeurs. La *Plaſtique* ou l'*Art* de *mouler*, fut, diſoit-on, inventée dans l'iſle de Samos par les Sculpteurs Théodore & Rhœcus : (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xii. *Sunt qui in Samo primos omnium Plaſticen inveniſſe Rhœcum et Theodorum tradant.)* d'autres prétendoient que cet art néceſſaire à la fonte des ſtatues, fut découvert par Théodore de Milet & par Dédale. La *Plaſtique* ne peut en effet avoir été inconnue à ce dernier, s'il eſt vrai, comme le dit Ariſtote, qu'il fit en plomb & cuivre ſa propre ſtatue & celle de ſon fils. Quelques-uns regarderent ces deux artiſtes comme les inventeurs de la *Statuaire :* (Athenag. Athen. *regat.* *Δαίδαλος ϗ Θεόδωρος ὁ Μιλήσιος ἀνδριαντοποιητικὴν ϗ πλαςικὴν προσεξεῦρον.)* cependant il exiſtoit des ſtatues bien avant le tems de Dédale : il y avoit à Mégare celles du tombeau de Corœbus ; c'étoient, au jugement de Pauſanias, les plus anciennes de toutes les ſtatues en pierre qu'il eût vues en Grèce. (Pauſan. *lib.* i. *cap.* xliii. *p.* 106. *Τούτων ἀγάλματα παλαιότατα ὁπόσα λίθου πεποιημένα ὁςὶν Ἕλλησιν, ἰδὼν οἶδα.)* Ce Corœbus vécut plus de deux ſiecles avant Dédale ; il fut contemporain de Crotopus Roi d'Argos, dont le regne commença vers l'année 1543 avant notre Ere, 24 ans avant l'époque où le marbre d'Arondel fixe l'arrivée de Cadmus en Béotie. L'inſcription du tombeau de Corœbus écrite en vers élégiaques, doit avoir précédé le tems où l'on put employer à Mégare les lettres de Cadmus : cet ancien monument n'eſt pas le ſeul qui prouve l'exiſtence d'un alphabet connu dans la Grèce, avant le tems où on prétend que les Phéniciens y apporterent le leur.

Au lieu des ſeize lettres attribuées à Cadmus, Ariſtote en comptoit juſqu'à dix-huit. (Plin. *lib.* vii. *p.* 230. *Ariſtoteles X et VIII priſcas* literas *fuiſſe.)* Il mettoit parmi elles le *Zêta*, dont Simonide paſſoit pour être l'inventeur, & le *Phi*, inventé diſoit-on pas Palamede, avec le *Thêta* & le *Xi : Epicharme* fut auſſi regardé comme l'inventeur de ces deux mêmes lettres. Ainſi,

les

Les Phéniciens eurent toujours des lettres *numérales :* ainsi, quand Cadmus vint de Phénicie en Grèce, il dut y porter

les uns donnoient à Simonide la gloire d'avoir inventé des lettres, tenues par d'autres pour aussi anciennes que Cadmus, qui vécut plus de mille ans avant lui ; & suivant quelques auteurs, Epicharme fut le premier à employer des caracteres dont la découverte, selon plusieurs critiques, étoit due à Palamede, mort avant la prise de Troye, près de huit siecles avant le tems où mourut Epicharme, car on sait qu'il vivoit encore dans la 84e. Olympiade.

Ce grand nombre de sentimens différens, au sujet de l'invention des caracteres Grecs, semble montrer qu'on les employoit vers le tems où l'on met leurs plus anciens inventeurs : jamais il n'y eût eu chez les anciens cette étrange diversité d'opinions, s'ils eussent eu quelque chose d'assuré à cet égard. En nous montrant leur incertitude à ce sujet, ils nous indiquent eux-mêmes qu'il faut moins s'en rapporter à leurs témoignages qu'à leurs monumens, qu'ils paroissent avoir peu consultés. Hérodote parle des trépieds de Thebes, où l'on voyoit d'anciennes inscriptions faites au tems d'Amphitryon pere d'Hercule : Diodore fait aussi mention d'un bassin en or, consacré par Cadmus dans le temple de Minerve à Linde. Ce bassin, dit cet auteur, étoit avec une inscription en ces premiers caracteres qu'on croyoit avoir été apportés de Phénicie en Grèce : (Diod. *lib.* v. *p.* 377. *Ὁ δὲ οὖν Κάδμος ϗ τὴν Λινδίαν Ἀθηνᾶν ἐτίμησεν ἀναθήμασιν, ἐν οἷς ἦν χαλκοῦς λέβης ἀξιόλογος, κατεσκευασμένος εἰς τὸν ἀρχαῖον ῥυθμόν· οὗτος δ' εἶχεν ἐπιγραφὴν Φοινικοῖς γράμμασιν, ἅ φασι πρῶτον ἐκ Φοινίκης εἰς τὴν Ἑλλάδα κομισθῆναι.*) cela ne nous apprend pas quelle analogie avoient ces caracteres avec ceux des Grecs ; rien n'est plus étonnant, que de voir qu'aucun des auteurs anciens n'ait employé des inscriptions considérables, au moyen desqu'elles on eût sans doute pu mieux juger de la forme des anciens caracteres, qu'on ne pouvoit le faire par trois ou quatre mots écrits sur une *offrande* déposée dans un temple. Il paroit néanmoins par un passage de Pline, qu'Anticlides s'étoit efforcé de prouver par les monumens, le tems où les caracteres de l'écriture furent découverts. Cet auteur prétendoit que les lettres avoient été inventées en Egypte, quinze ans avant le regne de Phoronée l'un des plus anciens Rois de la Grèce. (Plin. *lib.* vii. *p.* 230. *Anticlides in Ægypto*

porter l'emploi de cette ſorte de lettres. On voit cependant, par la premiere partie de l'inſcription des Prètreſſes d'Amycles, qu'au tems où elle fut écrite on employoit encore la maniere de compter par les *lettres initiales* des noms de nombres. Si cette méthode fut réformée par Cadmus, elle exiſtoit donc avant lui, car une réformation ſuppoſe une choſe à réformer ; mais cette méthode même ſuppoſant auſſi l'exiſtence des lettres qu'elle employoit pour marquer les nombres, prouve encore que les Grecs connoiſſoient ces lettres avant l'arrivée des Phéniciens dans leur pays.

Si ce que nous apprennent les monumens à l'égard des anciennes lettres Grecques eſt une vérité de fait, il eſt impoſſible que l'hiſtoire n'ait pas conſervé quelque trace d'un fait auſſi intéreſſant. Diodore de Sicile, en rapportant le ſentiment de quelques auteurs dont il avoit lu les ouvrages, dit " qu'un *Déluge* étant arrivé en Grèce, y détruiſit la plus " grande partie des hommes, & avec eux les monumens

Ægypto inveniſſe literas *quemdam nomine Memnona tradit, XV annis ante Phoroneum antiquiſſimum Græciæ Regem, idque monumentis adprobare conatur.)* Comme dans tout le paſſage où il eſt parlé de ce fait, il s'agit des lettres en uſage en Grèce, Anticlides ſemble avoir prétendu montrer par les monumens mêmes des Grecs, que les lettres leur avoient été apportées d'Egypte, où elles exiſtoient quinze années avant le regne de Phoronée. Cette époque remontant vers l'an 1788 avant notre Ere, le diſcours d'Anticlides paroit ſuppoſer qu'il exiſtoit en Grèce des inſcriptions encore antérieures à l'introduction des caracteres Phéniciens, ou aux changemens qu'apporta Cadmus dans ceux dont on ſe ſervoit avant lui. Nous aurons occaſion de parler ailleurs de cette opinion, & des fondemens ſur leſquels on peut l'avoir appuyée.

 " littéraires."

" littéraires." (214) Il ajoute que les Grecs ayant depuis-lors négligé les lettres, avoient cessé de prétendre à la gloire de les avoir anciennement cultivées ; d'où il arriva, que " *beaucoup de siecles* après cet évenement, Cadmus fils " d'Agénor *fut cru* avoir apporté les lettres de Phénicie en " Grèce :" (215) à cette croyance, la tradition, comme on le voit par ce discours, opposoit un fait très-remarquable, & qui pour n'être guère connu, n'en semble pas moins assuré, par tout ce qui peut constater un fait historique de cette nature. Un *Déluge* est ici donné pour la cause d'un événement, qui, bien des siecles avant Cadmus, détruisit avec les *connoissances* des Grecs, leurs *monumens littéraires*. (216) Le cours de ces connoissances avoit été interrompu ;

(214) Diod. Sicul. *Biblioth. lib.* v. *p.* 376. Ὕστερον δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησι γενομένου κατακλυσμοῦ, καὶ διὰ τὴν ἐπομβρίαν τῶν πλείστων ἀνθρώπων ἀπολομένων, ὁμοίως τούτοις καὶ τὰ διὰ τῶν γραμμάτων ὑπομνήματα συνέβη φθαρῆναι. *Post cum in Græcia Diluvio oppressa maxima pars hominum periisset, literarum monumentis simul deletis, &c. &c.*

(215) Diod. *lib.* v. *p.* 376. Δι' ἃς αἰτίας πολλαῖς ὕστερον γενεαῖς Κάδμος ὁ Ἀγήνορος ἐκ τῆς Φοινίκης πρῶτος ὑπελήφθη κομίσαι γράμματα εἰς τὴν Ἑλλάδα. *Quam ob causam multa post inde secula, Cadmus Agenoris ex Phœnicia in Græcam literas attulisse creditur.*

(216) Ce *Déluge* n'est évidemment, ni celui d'Ogyges, ni celui de Deucalion. Les inondations passageres arrivées de leur tems, ne se répandirent que dans le continent de la Grèce, & n'affligerent que l'Attique, la Béotie & la Thessalie. Le *Déluge*, dont l'ancienne tradition des habitans de l'isle de Rhodes conservoit la mémoire, paroit avoir encore été mieux connu des peuples de la *Samothrace*. Cette isle, autrefois célebre par ses Mysteres institués par les Corybantes venus de Rhodes, fut appelée *Melita*, (Strab. *lib.* x. *p.* 473.) avant

terrompu; les monumens qu'elles avoient élevés étoient détruits;

avant d'être habitée par les Samiens de l'Ionie, dont quelques-uns croyoient qu'elle prit le nom : d'autres faisoient venir ce nom des *Saïens* de la Thrace, (Strab. *lib.* x. *p.* 457. *'Απὸ Σαΐων τῶν οἰκούντων Θρακῶν πρότερον οἳ ϗ τὴν ἤπειρον ἔχον τὴν ποσεχῆ.*) qui l'habiterent anciennement, ainsi que le continent voisin. Elle est principalement formée par le mont *Saoce*, dont parle Hésychius, c'est pourquoi on l'appela aussi *Saocis*. Ce mont très-élevé dominoit sur toute la Chersonese de Thrace, & suivant Homere, on découvroit de sa sommité la ville de Troye & le mont Ida. (Homer. *Iliad. lib.* xiii *v.* 13.) Rien n'étoit plus propre que cette montagne, pour mettre les peuples à l'abri d'une grande inondation.

Les habitans de la Samothrace montroient encore sous le regne d'Auguste les autels élevés par-tout dans leur isle, aux endroits où les eaux s'étoient arrêtées, & où leurs ancêtres s'étoient réfugiés. (Diod. *lib.* v. *p.* 369. *Οὐκ ὀλίγην δὲ ϗ τῆς ἐπιπέδου γῆς ἐν τῇ Σαμοθράκῃ θάλασσαν ἐποίησε*——*τοὺς δὲ περιλειφθέντας προσαναδραμεῖν εἰς τοὺς ὑψηλοτέρους τῆς νήσου τόπους. τῆς δὲ θαλάσσης ἀναβαινούσης ἀεὶ μᾶλλον εὔξασθαι τοῖς Θεοῖς τοὺς ἐγχωρίους, ϗ διασωθέντας κύκλῳ περὶ ὅλην τὴν νῆσον ὅρους θέσθαι τῆς σωτηρίας, ϗ βωμοὺς ἱδρύσασθαι, ἐφ' ὧν μέχρι τοῦ νῦν θύειν. Et non pauca ora plana Samothraciæ crescente mari oppressa sunt.*——*Superstites homines ad altiora insulæ loca confugerunt. Decrescente mari, accolas vota Diis fecisse : salutemque consecutos vota Diis patriis fecisse, & per totam insulam terminos salutis, arasque constituisse, in quibus adhuc rem divinam faciunt.*) Ces autels étoient érigés sur des lieux très-élevés que les eaux avoient atteint : elles en descendirent dans la suite & laisserent moyen d'habiter les terres situées dans les endroits plus bas. La tradition de cet événement remarquable, étoit non-seulement garantie par des monumens entretenus avec soin, mais encore par des cérémonies religieuses, instituées pour rendre graces aux Dieux, qu'on croyoit avoir arrêté les progrès des eaux, & auxquels on sacrifioit encore sur ces mêmes autels au tems où écrivoit Diodore de Sicile.

La cause de ce *Déluge*, fidélement rapportée par les anciens *Samothraces*, s'accorde avec les découvertes faites par les modernes sur la situation présente de la mer *Caspienne*, & l'état où elle fut quand elle communiquoit avec la mer *Noire*. Mr. Pallas rapporte " qu'en parcourant les *immenses déserts* qui

 " s'étendent

détruits ; l'ignorance avoit fuccédé à des tems plus éclairés : il

" s'étendent entre le Volga, le Jaïk, la mer Cafpienne & le Don, il a remarqué " que ces *fteppes* ou déferts fablonneux, font de toutes parts environnés d'une " *côte élevée*, qui embraffe une grande partie du lit du Jaïk, du Volga & du " Don, & que ces rivieres très-profondes, avant que d'avoir pénétré dans cette " enceinte, font remplies d'ifles & de bas-fonds, dès qu'elles commencent à " tomber dans ces *fteppes*, où la grande riviere du Kuman va fe perdre elle-" même dans les fables, comme le font quantité de fleuves vers leur embou-" chure dans la mer." De ces obfervations réunies, le favant Naturalifte conclut " que la *mer Cafpienne a couvert autrefois tous ces déferts* ; qu'elle n'a eu " anciennement d'autres bords que ces mêmes *côtes élevées* qui les environnent " de toutes parts, & qu'elle a communiqué avec le Don & la mer Noire, " fuppofé même que cette mer & celle d'Azoff n'en ait pas fait partie." (*Journ. Hift. & Politiq.* Nov. 1773, *art.* Péterfbourg.) Les *côtes élevées* dont il eft ici parlé, formerent anciennement le vafte baffin de ces mers réunies, dont l'immenfe étendue & la prodigieufe élévation au-deffus de leur niveau préfent, feroit prefqu'incroyable, fi l'on n'avoit d'ailleurs des preuves de ce fait intéreffant.

La mer Cafpienne ne put jamais s'étendre vers le Sud, où elle trouva des barrieres infurmontables dans les montagnes de la Médie & de l'Hircanie. Arrêtée vers l'Oueft par des montagnes femblables qui s'élevent dans l'Arménie & l'ancienne Ibérie, elle dut en couvrir une partie, quand fon niveau s'éleva bien au-deffus de ce qu'il eft aujourd'hui ; mais il lui fut impoffible de traverfer ces monts pour venir fe réunir à la mer Noire. Ce fut donc par le Nord que ces deux mers fe joignirent : elles couvrirent alors les terreins les plus bas de touts les pays les plus voifins de la mer Noire ou de l'Euxin. Les Grecs firent autrefois fur les côtes du Sud & de l'Eft de cette mer, les mêmes obfervations qu'a faites de nos jours Mr. Pallas fur celles du Nord. ils s'affurerent que cette mer avoit été bien plus étendue qu'elle ne l'étoit alors, & qu'anciennement fes eaux s'étoient élevées bien au-deffus du niveau où elles étoient de leur tems.

Xanthus de Lydie, qui vécut dans la LXX[e] & LXXIV[e] Olympiade, près de 500 ans avant notre Ere, ayant obfervé fort loin de la mer des pétrifications,

il arriva pour lors à la Grèce ce qui depuis s'eſt renouvellé par

cations, du genre des *Pectinites* & des *Chéramides,* qui en ſont des productions ; ayant remarqué dans l'Arménie & le pays des Mattieniens, qui eſt fort élevé, & même dans la baſſe Phrygie, des lacs d'eau ſaumâtre, comme l'eſt celle de la mer, il en concluoit qu'elle avoit autrefois recouvert tous ces terreins. (Strab. *lib.* i. *p.* 49. Τοῦ μὲν Ξάνθου λέγοντος——αὐτὸν δὲ εἴδεναι πολλαχῆ πρόσω ἀπὸ τῆς θαλάσσης λίθοις τε κογχυλιώδεις, ϗ τὰ κτενώδεα, ϗ χηραμίδων τυπώματα, ϗ λιμνοθαλάσσαν ἐν Αρμενίοις, ϗ ἐν Ματτιηνοῖς, ϗ ἐν Φρυγία τῇ κάτω. ὧν ἕνεκα πείθεσθαι τὰ πεδία ποτὲ θάλατταν γενέσθαι.) Straton de Lampſaque, qui vécut ſous les premiers Ptolémées, deux ſiecles après Xanthus de Lydie, expliquoit la retraite de ces mers par celle de l'Euxin, quand enflé par les fleuves qui s'y jettoient, il s'ouvrit un paſſage par le détroit de *Byzance,* (Strab. *ub. ſupr.* Τοῦ δὲ Στράτωνος ἔτι μᾶλλον ἁπτομένου τῆς αἰτιολογίας, ὅτι φησὶν οἴεσθαι τὸν Εὔξεινον μὴ ἔχειν πρότερον τὸ κατὰ Βυζάντιον ςόμα τοὶς δὲ ποταμοὶς βιάσασθαι, ϗ ἀνοῖξαι, τοὶς εἰς αὐτὸν ἐμβάλλοντας εἶτ' ἐκπεσεῖν τὸ ὕδωρ εἰς τὴν Προποντίδα, ϗ Ελλήσποντον.) pour ſe répandre dans la Propontide & l'Helleſpont. Ainſi, de même que par la forme des *côtes élevées* qui renferment les déſerts ſitués au Nord de l'Euxin, on reconnoît à préſent qu'il s'étendit autrefois juſqu'au Don, au Volga & au Jaïk, & qu'il dut être uni à la mer Caſpienne ; ainſi, par la nature des pays ſitués au ſud & à l'eſt de l'Euxin, on reconnut autrefois qu'il avoit anciennement recouvert quelque partie de l'Arménie, du pays des Mattieniens & de la Phrygie. Le fleuve *Halys,* qui deſcendoit de la grande Cappadoce, & venoit ſe jetter dans l'Euxin près de Sinope, prit ſon nom de celui du ſel marin dont il ſe chargeoit, en parcourant des pays qui en étoient remplis. (Strab. *lib.* xii. *p.* 254. Ὠνομασαι δ' ἀπὼ τῶν ἁλων ἃς παραῤῥεῖ.) En venant de *Tocat,* on trouve vers l'eſt à quatre journées d'*Ancyre,* un pays de douze heures de chemin tout couvert de buttes remplies de ſel foſſile : tel eſt à quarante farſanges au nord d'Iſpahan, ce déſert ſablonneux où l'on rencontre des monceaux de ſel répandus ſur une ſurface de quelques lieues, ce qui lui fait donner le nom de *mer ſalée.* Le pays de ſel que Mr. de Tournefort traverſa pour aller à Ancyre, (*Voyage du Levant. T.* II. *cap.* xxi. *p.* 176.) ne produit aucun arbre, aucun arbuſte, aucune ſorte de plantes, à l'exception de celles dont les eſpeces de la nature de la *Soude* & du *Limonium,* ſe plaiſent aux

par d'autres cauſes. Elle fut au tems de Cadmus ce qu'elle eſt

aux bords de la mer, qui ſans doute couvrit autrefois ces terreins, où elle a dépoſé ſes ſels : elle a couvert de même les territoires voiſins du mont Olympe, puiſqu'on y trouve une ſi grande abondance d'eaux *thermales*. Ce ſont les reſtes manifeſtes d'un volcan, dont cette montagne la plus haute de la Bithynie fut autrefois le ſiege. Il s'éteignit quand la mer s'en éloigna, car il eſt maintenant aſſuré, que les feux des volcans ne peuvent ſe maintenir qu'au voiſinage des mers. Tout conſtate que les eaux de l'Euxin s'étendant beaucoup au de-là des côtes qui les contiennent maintenant vers le ſud, couvrirent une grande partie de la Bithynie, de la Galatie & même de la Phrygie : le nom de *Pont* qui ſignifie *Mer*, anciennement donné à beaucoup de provinces voiſines de l'Euxin, montre aſſez que ſuivant le ſentiment de Xanthus de Lydie, on croyoit qu'elles avoient, à des tems très-éloignés, été ſous les eaux de cette Mer.

La grande élévation où parvint la mer Noire, quand elle occupoit l'extrêmité des *ſteppes* qui ſont au Nord, & les *lacs ſalés* qui ſont à l'eſt ſur les montagnes de l'Armenie, fait aſſez voir à quelle grande hauteur elles dut arriver dans les pays ſitués à ſon midi. Ancyre en peut donner une idée. Cette ancienne ville, eſt à peu près auſſi éloignée des rivages de la mer Noire, que le ſont les extrêmités des *ſteppes :* malgré l'éloignement dans lequel Ancyre eſt de la mer, malgré ſon *élévation* ſur une montagne bien au-deſſus du niveau actuel des mers, il faut cependant qu'elles ſoient arrivées juſqu'à ſon plan, puiſqu'au tems où elle fut conſtruite, on trouva une *ancre de navire* dans ſes fondemens. Le nom d'*Ancyre*, qui ſignifie une *ancre*, conſerva toujours la mémoire de cette découverte, atteſtée par la préſence de l'*ancre* même ; car Midas fondateur d'*Ancyre*, la dépoſa dans le temple de Jupiter, où elle ſe voyoit encore au tems des Antonins. (Pauſan. *lib.* i. *cap.* iv. *p.* 12. Ἧν Μίδας ὁ Γορδίου πρότερον ὤκισεν (Ἄγκυραν πόλιν Φρυγῶν) ἌΓΚΥΡΑ δὲ ἣν ὁ Μίδας ἀνεῦρεν, ἣν ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἐν ἱερῷ Δίος. *Midas Gordii filius condiderat* Ancyram urbem Phrygum, & *ad meam uſque ætatem permanſit ANCHORA ab eo inventa in Jovis æde.* Cette *ancre* eſt ſans doute la même dont parle Ovide, qui ſemble auſſi décrire la ſituation fort élevée d'Ancyre, quand il dit (*Metamorph. lib.* xv. *v.* 264.

Et

eſt de nos jours : les monumens des ſes anciennes connoiſ-
ſances

Et procul e pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis.

Priam, étant encore fort jeune, aſſiſta comme auxiliaire dans l'armée que les Phrygiens oppoſerent aux Amazones. Il vit, dit Homere, les troupes d'*Otreus*, & de *Migdon* ſur les rives du *Sangar.* (Iliad. III. *v.* 185.) *Otreus* étoit fils de Gordius & frere de Midas fondateur d'Ancyre : ainſi la fondation de cette ville, remonte au tems de la jeuneſſe de Priam, & par conſéquent à celui de l'expédition des Argonautes, à laquelle elle peut-être antérieure de quelques années. L'uſage des *Ancres* étoit alors tellement ignoré, que ces navigateurs, les plus célébres de leur ſiecle, prirent, au rapport de Denys de Byzance, dans le Boſphore de Thrace, une groſſe pierre pour leur en tenir lieu. L'*Ancre* trouvée dans les fondemens d'Ancyre, ne pouvoit donc être l'ouvrage du tems où elle fut découverte ; c'étoit un monument d'un art alors inconnu, d'un art ignoré depuis bien des ſiecles, d'un art employé dans la navigation, dès les tems reculés où les eaux ſéjournerent dans l'endroit même où fut déterrée cette *Ancre :* elle atteſtoit la vérité du ſentiment de Xanthus de Lydie, ſur le ſéjour des mers voiſines dans tous ces pays ; elle confirmoit l'idée du *Phyſicien* Straton ſur l'élevation de cette mer, avant qu'elle deſcendit de ces hauteurs pour aller ſe répandre ailleurs : enfin, elle juſtifie les obſervations de Mr. Pallas, ſur la néceſſité de la jonction des eaux de la mer Noire avec celles de la mer Caſpienne. En effet, ces eaux ne peuvent s'être portées à la hauteur d'Ancyre, ſans être parvenues à celle des *côtes élevées* qu'elle a deſertées depuis, & ſans avoir couvert toutes les *ſteppes,* par leſquelles ſeulles elle eſt maintenant ſéparée de la mer Caſpienne : d'un autre côté, ces *ſteppes* ne peuvent avoir été recouvertes par les eaux de l'Euxin, ſans que celles-ci ſoient montées à l'élévation où l'on découvrit anciennement l'*Ancre* d'Ancyre.

Monſieur Matra, ayant long-tems réſidé à Conſtantinople dont il a examiné les détails & les environs avec la plus grande intelligence & le plus grand ſoin, m'a dit avoir ſouvent été reconnoître l'entrée de la mer Noire ; les côtes, vers cette partie où ſont les *fanaux* d'Europe & d'Aſie, en ſont prodigieuſement élevées, & Tournefort obſerve, qu'à l'embouchure du canal elles ſe plient en forme d'entonoir, dont la direction regarde le Nord-eſt. *(Voyage du Levant.*

ſances dans les arts & dans les lettres ne ſont plus capables de

Levant. *T.* II. *p.* 61.) Les rochers eſcarpés à perte de vue, dont ces côtes ſont formées, ſervirent anciennement de barrieres aux eaux qu'elles empêchoient alors de pénétrer dans le Boſphore de Thrace, en les ſoutenant à la hauteur où ſont élevées les parties ſupérieures des *ſteppes*, & le plan d'Ancyre. On peut juger de la grandeur de cet immenſe amas d'eaux, quand l'Euxin étoit uni à la mer Caſpienne, par celle des fleuves que reçoivent à préſent ces deux mers.

Le Danube, apportant avec lui les rivieres d'une partie de la Suiſſe, de la Suabe, de la Françonie, de la Baviere, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Moravie, de la Carinthie, de la Croatie, de la Boſnie de la Servie, de la Tranſylvanie & de la Valachie, va ſe perdre avec elles dans la mer Noire : ce fleuve étant de tous ceux de l'Europe, celui dont le cours arroſe une plus grande étendue de terrein, entraine la plus grande partie des eaux des pays qu'il parcourt. La plupart de celles de la Pologne, de la Moſcovie, & des provinces habitées par les Coſaques, ſe rend à la mer Noire par le Dnieper ou le Boryſthenes. Le Tanaïs, maintenant appelé Don, va ſe jetter, ainſi que le Copa, & d'autres rivieres moins conſidérables, dans la mer d'Azoff, à qui l'on donnoit autrefois le nom de *Palus Mæotides.* Le Phaze avec quantité de petits fleuves deſcend de la Mingrelie, pour unir ſes eaux, à celles que l'Halys & cent autres moindres rivieres apportent à cette même mer. L'Araxe, le Coſaki, le Cyrus, ſe rendent ainſi que grand nombre d'autres, dans la mer Caſpienne, après avoir fertiliſé l'ancienne Ibérie, l'Albanie & ces hautes montagees, qui dans tous les tems, contraignirent les deux mers à ſe ſéparer, & ne leur pérmirent de ſe tenir unies que vers le nord : c'eſt-là que le Volga traverſant les *ſteppes*, vient ſe perdre dans la mer *Caſpienne*, où le Jamba & le Jaïk terminent leur cours. L'Oxus du côté de l'eſt entraîne dans cette mer les eaux de la Bactriane, enfin le Jaxartes uni au Syrr va ſe rendre ainſi que pluſieurs rivieres dans cette autre mer qu'on appele le lac *Aral.* Ce dernier n'eſt ſuivant les meilleurs Naturaliſtes, qu'une partie ſéparée, & comme un démembrement d'une mer plus grande, qui le réuniſſoit autrefois avec la mer Caſpienne & l'Euxin. Confondues enſemble, ces trois mers rempliſſoient un eſpace pour le moins égal à celui qu'occupe à préſent la *Méditerranée:* mais

de l'inſtruire, mais ils atteſtent encore qu'il y exiſta des hommes ;

mais elles lui furent de beaucoup ſupérieures par leur largeur, & plus encore par leur profondeur, comme nous aurons bientôt occaſion de le montrer.

Privée des eaux de la mer Noire & de celles de l'Océan, que reçoit aujourd'hui la Méditerranée, cette mer étoit alors bien différente de ce qu'elle eſt maintenant : on pourroit comparer à pluſieurs égards les terreins dont elle rempliſſoit les parties les plus baſſes, à la vallée dans laquelle le Pô a creuſé ſon lit ; de même que ce beau fleuve, aujourd'hui contenu entre les Alpes dont il deſcend, & l'Apennin dont les torrens augmentent ſon volume & ſa rapidité, parcourt la fertile vallée de la Lombardie, en s'avançant vers le Golfe Adriatique où il ſe perd ; ainſi, en prolongeant autrefois ſon cours à travers ce golfe, que les eaux de la mer ne rempliſſoient pas encore, il alloit joindre les ſiennes à celles que le Rhône, qui arroſe le midi de la France, le Guadalquivir qui coule en Eſpagne, & le Nil qui fertiliſe l'Egypte, verſoient dans un grand lac qui faiſoit le fond de la Méditerranée, dont il n'eſt à préſent que la moindre partie. Ces fleuves, auxquels tous les autres qui ſe rendent dans cette mer ne ſont pas comparables, formoient cependant avec eux la maſſe principale des eaux, qui de l'Afrique, de l'Aſie Mineure & des côtes méridionales de l'Europe alloient ſe jetter dans leur commun réſervoir. Retenues dans les parties les plus baſſes ſituées entre l'Afrique & l'Europe, leurs eaux étoient d'une part arrêtées par les terres de l'Aſie, & de l'autre par les hautes montagnes, qui fermant alors le détroit de Gibraltar, les empêchoient de ſe joindre à l'Océan, & de ſe mêler avec lui. C'étoit ainſi que les hauts rochers qui ſoutenoient les efforts de la mer Noire, arrêtant la pente qui l'entrainoit vers la Méditerranée, l'empêchoient de s'unir avec elle : le lac ſitué dans une petite partie de l'eſpace que la Méditerranée remplit maintenant en entier, étoit cette mer elle même dans ſon état primitif. A juger de ſa grandeur par la quantité des eaux qu'elle reçoit, elle étoit à peine trois fois auſſi conſidérable que l'eſt à préſent le lac Aral. Et comme ainſi que lui elle étoit ſans iſſue, elle rendoit comme lui par une évaporation continue, les eaux que les fleuves ne ceſſoient de lui apporter, & qu'elle recevoit toujours ſans jamais s'augmenter.

Dans cet état des choſes, la Méditerranée, bien éloignée de la grandeur à laquelle elle parvint dans la ſuite, ne pouvoit ſe comparer aux mers, dont

hommes; qu'on y cultiva les ſciences; qu'on y connut, qu'on y aima

l'Euxin tout grand qu'il étoit, ne faiſoit cependant qu'une partie. Ces mers, par l'abondance de leurs eaux, couvroient alors des pays immenſes qu'elles ont depuis abandonnés; tandis que par un effet contraire, la Méditerranée dont les eaux étoient beaucoup moins abondantes, laiſſoit à découvert les vaſtes contrées qu'elle a depuis englouties. Des grands territoires, qui maintenant dans les *ſteppes* ou les déſerts au nord de la mer Noire & de la mer Caſpienne forment des vallées ou des plaines, furent autrefois ce que ſont à préſent ces mers; & les provinces anciennement connues ſous les noms de *Pont* Cappadocien, de *Pont* Galatique, de *Pont* Polémoniaque, de même que le pays des Mattieniens, une partie de la petite Arménie, de la Paphlagonie, de la Bithynie, de la Phrygie même, avant de former des Royaumes puiſſans, avant de contenir des villes floriſſantes & des peuples nombreux, furent enſevelies ſous les mêmes eaux qui recouvroient les *ſteppes* des bords oppoſés de l'Euxin. Les plaines de ces belles contrées formoient les profondeurs des mers; les ſommets de leurs montagnes les plus hautes étoient des iſles; leurs vallées maintenant ornées d'arbres de toutes ſortes, couvertes d'animaux de toutes eſpeces, leurs champs qui ſe chargent des plus riches moiſſons, qui produiſent les plus beaux fruits, n'étoient habités que par les poiſſons, ne nouriſſoient que des plantes aquatiques, n'étoient couverts que de vaſe ou de ſable: là où les eaux des rivieres renfermées dans leurs bornes, portent à préſent la fertilité, l'abondance & la richeſſe, ces mêmes rivieres épanchées, répandues ſur la ſurface des terreins, réunies enſemble, ne formoient qu'un tout, qu'un déſert humide, une triſte ſolitude, où l'œil égaré ne trouvoit pas d'objets qui l'arrêtaſſent, & des abimes, dont l'intêret ſeul pouvoit engager à parcourir la ſurface, & faire meſurer les profondeurs. Dans ce même tems, de vaſtes contrées, maintenant enſévelies ſous la Méditerranée, étoient ce que ſont à préſent ces délicieuſes provinces de l'Aſie; mais par une ſuite des viciſſitudes de ce monde, elles ſont devenues ce que celles-ci furent autrefois.

La mer *Adriatique* n'étant qu'un prolongement, une continuation, une dépendance de la *Méditerranée*, ne pouvoit remplir le lit qu'elle occupe, quand cette derniere, incapable de s'étendre juſqu'à ſes rivages préſens, n'occupoit qu'un eſpace peu conſidérable vers l'Afrique, dont les bords ſont moins élevés

que

y aima tous les beaux arts : les revolutions qui l'ont avilie, les

que ceux de l'Europe. A cette époque, le *Golfe* dans lequel Venise s'éleve du fond des eaux, qu'elle prétend dominer aujourd'hui, étoit une large & profonde vallée, dont le Pô ou l'*Eridan* faisoit l'ornement & la richesse. Comme un Roi qui tire sa grandeur des tributs que lui apportent ses sujets, ce fleuve, plus grand encore alors qu'il ne l'est à présent, augmentoit le volume de ses eaux par celles que lui fournissoient les parties orientales de l'Italie, & les montagnes de l'Illyrie, de l'Epire & de la Grèce qui leur sont opposées ; il parcouroit majestueusement l'espace situé entre les uns & les autres. Toute cette vallée, maintenant changée en une mer difficile à naviguer, étoit cultivée, étoit habitée par des animaux, étoit peuplée par des hommes. Mr. Vitellian Donati, qui a fait un *essai sur l'histoire naturelle de cette Mer* après l'avoir examinée par lui-même, a trouvé que son fond ressembloit en tout à ceux de la Lombardie & des pays voisins. Il y a le premier observé des *Amas prodigieux d'Ossemens* d'hommes & d'animaux terrestres, épars en mille endroits différens, souvent répandus dans les fentes des montagnes, dans les vallons, sur les rivages de la mer, dans les isles & sur la terre ferme. Ces *Os*, confusément mêlés & amoncellés ensemble, pour les raisons dont nous parlerons dans la suite, forment des couches immenses, que Mr. l'Abbé Fortis & plusieurs autres curieux ont été reconnoître sur les côtes de l'Istrie, de la Dalmatie, & dans les isles de Cherso & d'Osero qui sont les *Absyrtes* des anciens. On a trouvé de ces bancs d'*Ossemens* jusques sur des écueils inhabités ; il en existe dans l'isle de Corcyre, qu'on appelle à présent Corfou ; il y en a dans celle de Cérigo ou l'ancienne Cythere, située dans la mer Ionienne à l'extrêmité méridionale du Péloponese : beaucoup d'isles de la Grèce, entr'autres celle de Chypre, en contiennent aussi. Théophraste eut connoissance de ces *Ossemens* pétrifiés, ou enveloppés dans des pétrifications. Il crut avec Mucianus, cité dans Pline, que la terre les produisoit d'elle même. (Plin. Hist. Nat. *lib.* xxxvi. *cap.* xxix. *Idem Théophrastus et Mucianus, esse aliquos lapides qui pariant credunt. Théophrastus auctor est, et ebur fossile candido et nigro colore inveniri, et* Ossa *e terra nasci, invenirique* lapides osseos.) Les énormes couches de ces *Ossemens*, que ces auteurs avoient sous les yeux, leur firent penser que la terre seule pouvoit en avoir produit une si prodigieuse quantité. Mais cela même prouve qu'ils ont appartenu à des animaux

les déſaſtres qu'elle a eſſuyés, la ſervitude dans laquelle
elle

animaux & à des hommes, aux os deſquels ils reſſemblent ſi parfaitement, qu'on ne peut les regarder ni comme des jeux de la nature, ni comme des productions du hazard. Ces animaux & ces hommes devoient être dans un nombre preſqu'incroyable, au moment que quelqu'accident les fit périr. La diſpoſition dans laquelle on trouve les débris de leurs corps, la confuſion dans laquelle ils ſont jettés, aſſurent qu'après avoir été long-tems chariés par les eaux de la mer, après avoir été ſouvent briſés par le frottement, ils furent dépoſés dans les endroits où on les trouve, & ſous les montagnes dont les mêmes eaux ont enſuite rapporté les terres ſur les lieux où elles avoient fait ces dépôts. Ce n'eſt pas de la terre ferme dans ſon état actuel, mais de la mer dans ſon état paſſé, que ſont venus ces oſſemens ſi fréquens ſur ſes bords & dans ſes iſles : tout conſtate qu'ils ſont les reſtes des anciens habitans des pays où on les trouve, ou du moins des pays voiſins de ceux où les flots les apporterent, dans le tems que ces mêmes flots ſubmergerent les terreins habités par ceux dont les os ſubſiſtent encore.

Une maſſe de la matiere dans laquelle ſe trouvent ordinairement enveloppés ces amas d'oſſemens, ayant été ſoumiſe par Mr. l'Abbé Fortis, en préſence de Mr. Symonds, à l'examen de Mr. le Docteur Caldani, anatomiſte célébre par ſes découvertes, & de Mr. le Profeſſeur Cirilli, dont je connois la grande capacité, ils y reconnurent une machoire humaine, une vertebre, & le tibia ou gros os de la jambe d'un corps humain : ces os, qui leur parurent un peu plus grands que ceux des hommes d'àpréſent, étoient mêlés avec des os de mouton, & quelques dents de bœuf ou de cheval; (*Oſſervaz. Sopr. Cherſ. ed Oſer. p.* 98.) Mr. Brunnich Profeſſeur à Copenhague, dans un voyage qu'il fit en Dalmatie, rapporta des iſles *Coronate* des oſſemens de la même eſpece, qu'il a reconnus pour avoir appartenu à des corps humains. On en trouve en grand nombre ſur les côtes de l'Afrique & ſur celles de l'Europe, vers le détroit de Gibraltar, dans la partie oppoſée de toute la longueur de la Méditerranée à l'iſle de Chypre, où l'on découvre auſſi des amas de ſemblables oſſemens. Il paroit y en avoir encore, ou du moins y en avoir eu preſque par toute cette mer : ils y ſont épars & répandus de tous côtés, comme pour atteſter par leur préſence que les endroits où on les voit maintenant, furent autrefois le ſéjour des hommes & des animaux auxquels ils appartinrent, que ces endroits furent habitables & habités,

elle eſt retenue, n'ont pu y anéantir l'uſage de l'écriture, que

habités, & que la mer dont ils ſont à préſent recouverts, n'exiſtoit aſſurément pas dans l'état où nous la voyons, au tems où vécurent les hommes & les animaux dont les reſtes ſe ſont conſervés juſqu'à nous. Le mélange de ces oſſemens eſt ſi extraordinaire, leur quantité eſt ſi conſidérable, ſi étonnante, ſi fort hors de toute proportion avec ce qu'euſſent pu en accumuler des peuples, qui euſſent réſolu d'en faire des amas, qu'on ne peut l'attribuer qu'à quelque grande révolution, qui déſola des contrées entieres, qui en bouleverſa d'autres, & qui changeant l'ordre des choſes, fit périr à-la-fois & dans un même tems la plupart des habitans des contrées où elle eut lieu. Mr. l'Abbé Fortis, à qui le public eſt redevable de beaucoup d'obſervations curieuſes à ce ſujet, conjecture "qu'autrefois un banc formé tout entier de ces oſſemens, s'étendoit " depuis les rivages ſeptentrionaux du *Quarnaro*, dans la mer *Adriatique*, juſ-" qu'aux iſles de la mer *Egée* & plus loin encore." *(Oſſerva. ſopr. Cherſ. ed Oſer. ſect.* xiv. *p.* 100. *Queſta ſtraordinaria copia d'Oſſa, la coſtanza d'ell'imprigionamento loro in terra ocraceo-ſtallattitica, la poſitura die' vari amaſſi da noi oſſervati, et quella corriſpondenza cui ſcoprimmo nelle caverne di Germoſhall, oltre al far ſoſpettare, che uno ſtrato ne foſſe compoſto in lontani ſecoli, potrebbero anche far, che taluno ſtimaſſe, con nol del tutto irragionevole conjettura dedurre, che queſto ſtrato, alternativemente compoſto di ſcheggie marmoree e d'oſſa, correſſe d'alle ſponde ſeptentrionali del Quarnaro ſino all' iſòle dell' Egeo, e più oltre probabilmente.)* Le fond de la mer *Egée*, où Mr. Fortis croit que put s'étendre le *banc d'oſſemens*, dont le commencement ſe trouve ſur la côte d'Illyrie, eſt l'endroit même où s'étoit conſervée la mémoire de l'événement qui ſeul a pu produire un phénomene, dont il n'exiſte pas d'exemple ſur tout le reſte de la terre : on ne peut l'attribuer au *Déluge univerſel*; car ce *Déluge* étendu par-tout eut produit par-tout les mêmes effets, & l'on trouveroit en tous pays les mêmes bancs d'oſſemens ; cependant, comme il ne s'en trouve que dans la Méditerranée, l'inondation qui les accumula doit avoir été particuliere à cette mer, & ſans doute aux pays qui en ſont les plus voiſins : la mer *Egée*, qui fait partie de la Méditerranée, eſt à ſon extrêmité : c'eſt-là qu'eſt ſituée la Samothrace, par laquelle Diodore de Sicile dit expreſſément qu'il commence la deſcription des iſles *Grecques* de la mer *Egée*. Cette iſle, maintenant appelée *Samandrachi*, placée au bout

que Plutarque appele le *remede contre l'oubli*; ce remede peut

bout de la Méditerranée, n'étant pas éloignée de soixante lieues de la mer Noire, sa position la mettoit à portée de savoir ce qui se passoit dans ces deux mers; aucune autre ne put mieux connoître les circonstances d'une révolution, qui changea la face d'une partie de l'Asie & de l'Europe, en découvrant une immense surface de pays placés au-dessus d'elle, & couvrant des eaux qui les tenoient submergés un immense espace de terres, dont cette isle paroit être le commencement, & qui sont pour ainsi dire au-dessous d'elle. Ses peuples consacrerent des autels, & continuerent à faire des sacrifices en commémoration de ce grand événement, dont l'histoire naturelle de l'Europe & de l'Asie conserve les preuves les plus authentiques; tandis que l'histoire civile de la Samothrace, avec le fait qui explique les monumens observés par les Naturalistes, nous en montre la cause, & nous rapporte jusqu'aux circonstances qui l'accompagnerent.

Les Historiens Samothraces assuroient, " qu'avant tous les *Déluges* des au-" tres nations, il y en eut chez eux un très-grand: ce *Déluge* fut produit par " l'éruption des eaux, qui d'abord séparerent les roches *Cyanées* & descendi-" rent ensuite dans l'*Hellespont*; la *Mer du Pont*, *autrefois formée comme un Lac*, " fut pour lors tellement enflée par les eaux des fleuves qui s'y jetterent, que " ne pouvant plus contenir la masse dont elle étoit surchargée, elle se ré-" pandit sur l'Hellespont, où elle submergea une grande partie de l'Asie " maritime, & couvrit de ses flots des grands terreins de la Samothrace." (Diod. *lib.* v. *p.* 369. *Οἱ δὲ Σαμοθρᾴκες ἱςοροῦσι πρὸ τῶν παρὰ τοῖς ἄλλοις γενομένων κατακλυσμῶν ἕτερον ἐκεῖ μέγαν γενέσθαι, τὸ μὲν πρῶτον, τοῦ περὶ τὰς Κυανέας ςόματος ῥαγέντος, μετὰ δὲ ταῦτα, τοῦ Ἑλλησπόντου. τὸ γὰρ ἐν τῷ Πόντῳ πέλαγος λίμνης ἔχον τάξιν, μέχρι τοσούτου πεπληρῶσθαι διὰ τῶν εἰσρεόντων ποταμῶν, μέχρις ὅτου διὰ τὸ πλῆθος παρεκχυθὲν τὸ ῥεῦμα λάβρως ἐξέπεσεν εἰς τὸν Ἑλλήσποντον, καὶ πολλὴν μὲν τῆς Ἀσίας τῆς παρὰ ταλατταν ἐπέκλυσεν, οὐκ ὀλίγην δὲ καὶ τῆς ἐπιπέδου γῆς ἐν τῇ Σαμοθρᾴκῃ θάλασσαν ἐποίησε. Ab historiarum scriptoribus Samothracæ refertur, ante omnia aliarum nationum Diluvia, ingens apud se inundasse: prima irruptione per Cyanearum ostium, altera per Hellespontum facta. Ponti enim pelagus (aiunt) ad modum stagni se habens, usque adeo ab ingredientibus fluviis repletum fuit, ut nimis aquarum mole oneratum*

peut ſeul en effet nous ſauver de l'oubli des tems. Et comme encore

oneratum in Helleſpontum ſe evacuaret: ubi magnam Aſiæ partem maritimæ ſubmerſit; nec pauca in Samothraciæ oris fluctibus maris oppreſſit.) Il n'y a pas une période, pas une expreſſion de cette narration qui ne ſoit intéreſſante, & qui ne nous apprenne quelque choſe d'importante à ſavoir.

Nous voyons d'abord, que le Déluge de la Samothrace précéda tous les autres, dont parloient les hiſtoires des Grecs: ainſi ſa date eſt antérieure à celle du Déluge d'Ogygès, mis par les chronologiſtes à deux ſiecles & demi avant celui de Déucalion, 1777 ans avant notre Ere, 258 ans avant l'arrivée de Cadmus en Grèce.

Le Déluge de la Samothrace, commença par le débordement de la mer du *Pont*, qui n'étoit qu'un *Lac immenſe*; c'eſt ce que prouve l'état préſent des pays voiſins de cette mer. Les côtes élevées des *ſteppes* reconnues par Mr. Pallas, nous montrent les anciennes limites de ce grand *Lac* du côté du Nord; tandis que les obſervations de Xanthus de Lydie & de Straton de *Lampſaque*, nous font voir celles qu'il eut vers le Midi: le dernier de ces auteurs né dans une ville voiſine de l'Helleſpont, fut à portée de juger par lui même de l'ancien état de la mer du *Pont*. D'accord avec les hiſtoriens de la Samothrace, il la regardoit comme un Lac dont les eaux, en ſe retirant, avoient laiſſé à découvert les terres, que Xanthus diſoit qu'elles avoient autrefois inondées. Une prodigieuſe quantité d'eau étant ſortie de la mer du *Pont*, comme le prouvent les obſervations des anciens & des modernes, elle doit s'être portée quelque part; on trouve dans l'ouverture de l'Helleſpont, la bouche par laquelle ces eaux ſe ſont écoulées dans la Méditerranée. Celle-ci ne put, ſans s'élever, recevoir un volume d'eau fort ſuperieur à celui qu'elle contient maintenant; elle ſortit donc alors de ſes premieres limites, & paſſa même celles dans deſquelles elle eſt maintenant contenue; ces conſidérations nous ont fait dire que le golfe Adriatique, dans l'état *primitif* de la Méditerranée, ne fut qu'une longue vallée, à travers laquelle le Pô couloit, comme il coule à préſent dans la Lombardie.

L'*Eruption* de la mer du Pont arriva dans un tems, où les eaux des fleuves qu'elle recevoit la groſſirent extraordinairement, & la porterent encore au-deſſus de ſa hauteur ordinaire: des neiges abondantes, dont la fonte trop prompte put doubler ſubitement les eaux de ces fleuves, furent capables de

encore à préſent les lettres ſe ſont conſervées en Grèce, bien qu'elles

de produire cette éruption, qui d'abord s'ouvrit un paſſage par les *Roches Cyanées* & ſe répandit enſuite dans l'*Helleſpont*. Elle ravagea la partie de l'Aſie la plus voiſine de la mer, qui ſe formoit en ce moment : celle-ci ſe précipitant dans le baſſin de la Méditerranée, au commencement duquel eſt la Samothrace, dut couvrir les parties les plus baſſes de cette iſle, & contraindre ſes habitans à fuir ſur les parties les plus élevées, c'eſt-à-dire ſur le mont *Saos*, auquel Pline donne dix milles pas de hauteur ; (Plin. *lib.* iv. *p.* 142.) qu'elle qu'ait été l'élévation des eaux, les Samothraces purent trouver un aſile aſſuré ſur cette montagne.

L'embouchure des Dardanelles ou de l'Helleſpont, eſt de près de quatre milles & demi de large : (*Tournefort Voyag. du Lev. T.* I. *p.* 175.) la mer du Pont s'élançant par ce vaſte canal, qu'elle venoit de s'ouvrir, avec l'impétuoſité que lui donnoit l'élévation dont elle deſcendoit, la maſſe énorme des eaux dont elle étoit ſurchargée, & la réſiſtance qu'elle avoit eſſuyée, ſe répandit avec un fracas effroyable dans le baſſin de la Méditerranée. Rien ne fut capable de réſiſter à la violence de ſes eaux, tout fut ſubmergé, tout périt : les plantes furent détruites, les lieux habités furent renverſés, la déſolation ſe répandit par-tout, les hommes & les animaux entraînés par une force à laquelle rien ne put s'oppoſer, dont rien ne put les garantir, partagérent le même ſort. Leurs corps nageants confuſément ſur les eaux agitées par les vents, dirigées en ſens différens par les courans, devinrent pendant long-tems le jouet des vagues ; & quand dans la ſuite leurs chairs furent conſumées, ou mangées par les poiſſons, leurs os mêlés les uns avec les autres, briſés par le frottement, emportés par les flots qui ſe ſuccédoient, furent amoncelés dans la *confuſion* où nous les voyons aujourd'hui. Un événement ſemblable à celui dont il eſt parlé dans la tradition des Samothraces, peut ſeul avoir produit une telle *confuſion* ; lui ſeul put raſſembler un ſi grand nombre d'oſſemens de différens animaux, les répandre de la maniere dont ils le ſont, & les recouvrir de ces terres dont la main des tems a fait des rochers.

Il ne s'agit pas ſeulement ici d'*Oſſemens* réunis en grand nombre, répandus ſur une ſurface de quelques milles, comme le ſeroient ceux de quelques milliers d'hommes tués dans une bataille. Les Oſſemens dont on parle ici, ſont dans une quantité

qu'elles n'y ſoient plus en honeur comme autrefois, ainſi elles

quantité impoſſible à déterminer, ils ſe trouvent répandus dans des eſpaces de pluſieurs centaines de lieues ; ce ne peut-être ceux de deux armées qui ont diſparu, qui ont péri ſans exception de perſone, ce ſont les Oſſemens de peuples entiers : ils ſont mêlés, non avec des reſtes d'Oſſemens de quelques troupeaux, mais avec ceux de races entieres d'animaux de toutes les eſpeces, qui périrent dans un même tems. Leur nombre exceſſif nous montre combien étoient peuplés les pays où ils vécurent, & nous aſſure que le baſſin de la Méditerranée & celui de l'Adriatique, dont la ſurface eſt encore plus grande que celle du Portugal, de l'Eſpagne, de la France & de l'Italie réunies, étoient à l'époque de leur ſubmerſion, au moins auſſi peuplés que le ſont à préſent ces beaux pays. La perte des hommes & des animaux, en cette occaſion, après la deſtruction que cauſa le Déluge univerſel, fut peut-être la plus grande de toutes celles qui affligerent la terre. Ce qui exiſte encore des corps ſubmergés alors, eſt le reſte de ceux que le tems a dévorés, & qu'il conſume encore tous les jours.

Ce grand nombre d'hommes rapprochés les uns des autres, anéantis par un même accident, ſuppoſe des ſociétés ; conſéquemment une Culture très-grande dans les pays où elles s'établirent, & des Arts dont les hommes ne peuvent ſe paſſer, quand ils vivent réunis en grand nombre. L'*Ancre* trouvée dans les fondemens d'Ancyre, nous a fait voir que l'Art de la navigation étoit déjà connu, au tems où le terrein de cette ville étoit encore ſous les eaux : quand elles abandonnerent ce terrein pour couvrir celui de la Méditerranée, les Arts ne devoient pas être moins avancés dans les pays qu'occupa cette mer. Les Samothraces en donnoient la preuve ; ils diſoient " que dans les tems poſtérieurs " à ce Déluge, qui détruiſit une partie de leur iſle, des pêcheurs tiroient quelquefois dans leurs filets, des chapiteaux de colonnes en pierre, qui marquoient " que cette mer couvroit les ruines de leurs anciennes villes." (Diod. *ub. ſupr.* Καὶ διὰ τοῦτο ἐν τοῖς μεταγενεστέροις καιροῖς ἐνίους τῶν ἁλιέων ἀνεσπακέναι τοῖς δικτύοις ΛΙΘΙΝΑ ΚΙΟΝΟΚΡΑΝΑ, ὡς καὶ πόλεων κατακεκλυσμένων *Idcirco, poſteris temporibus piſcatorum nonnulli, LAPIDEA COLUMNARUM CAPITA retibus extraxere, urbium aquis abruptarum indicia.)* Ceux qui purent échapper aux premiers effets de l'inondation, ſe réfugierent ſur les montagnes les plus élevées de l'iſle. (Τους

elles paroissent s'y être maintenues jusqu'au tems de Cadmus,

δὲ περιλειφθέντας προσαναδραμεῖν εἰς τοὺς ὑψηλοτέρους τῆς νήσου τόπους. Superstites autem ad editiora insulæ perfugisse tradunt.) On voit par cette relation, combien l'inondation fut instantanée : beaucoup y périrent, il n'en échappa que ceux dont la diligence à se sauver fut la plus grande ; cette diligence eut été inutile aux malheureux, dont le pays ne pouvoit fournir une retraite aussi élevée, que l'étoit celle du mont *Saos* des Samothraces ; c'est pourquoi les derniers échapperent, tandis que les autres périrent. Les chapiteaux de pierre qu'ils repêchérent dans leur mer, étoient l'ouvrage des peuples dont nous trouvons les ossemens épars en tant de pays : les villes dont on tiroit ces chapiteaux, nous montrent qu'il en existoit avant ce déluge. L'Art de faire des Colonnes, ou l'Architecture, étoit connue & pratiquée par ces mêmes peuples, dont nous voyons les restes sans en connoître même les noms. On met à l'époque de ce déluge la destruction des monumens littéraires des anciens peuples de la Grèce ; un tel événement fut bien capable de l'opérer ; mais comme on voit par l'exemple des Samothraces, qu'il en échappa quelques persones, on voit aussi comment les lettres purent se conserver ; comment elles durent ensuite être bien moins employées qu'elles ne l'avoient été dans les tems précédens ; comment la confusion put s'y introduire ; comment enfin on put avoir à Dodone des inscriptions bien antérieures au tems de Cadmus : puisque ce Phénicien ne vint en Grèce, que plusieurs siecles après celui où les lettres commencerent à y décliner, & l'époque où périrent avec les arts, les monumens littéraires des tems précédens.

Tout considérable qu'est le volume présent des eaux de la Méditerranée, il ne l'est cependant pas à beaucoup près autant qu'il le fut, quand les eaux des mers de l'Asie vinrent en combler le bassin. Il est resté vers le détroit de Gibraltar, un monument bien authentique de l'ancienne élévation de cette Mer au dessus de sa surface actuelle : des personnes très-éclairées, m'assurent y avoir vu des *Ossemens* entassés, comme le sont ceux des isles de l'Adriatique & de la Grèce. Ces *Ossemens* se trouvent sur des rochers, à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer ; & comme ils sont encore recouverts par des masses de pierres placées au-dessus d'eux, la mer en ayant apporté la matiere, l'ayant amoncelée sur les ossemens qu'elle y avoit déja déposés, doit avoir

mus ; & malgré le déſordre où elles étoient tombées, l'hiſtoire même nous peut garantir qu'elles y exiſtoient encore.

Denys

avoir ſurpaſſé la hauteur même de ces rochers. Une autre preuve de ce même fait exiſtoit encore dans la Samothrace ; les autels érigés au terme où les eaux étoient arrivées, au tems de l'éruption de la mer du Pont, au lieu d'être placés ſur les rivages de la Méditerranée, ſe voyoient au contraire dans des endroits très-élevés ; il falloit donc que la mer fut deſcendue de la hauteur à laquelle elle s'étoit d'abord portée : mais pour s'être ſoutenue à cette hauteur, il fallut auſſi que les montagnes d'*Abila* & de *Calpé*, qui forment les deux côtés du détroit de Gibraltar, aient empêché par leur réunion, l'iſſue des eaux de la Méditerranée & leur communication avec l'Océan. Ces eaux étoient alors beaucoup au-deſſus du niveau de la mer Atlantique, comme celles de l'Euxin avoient long-tems été au-deſſus du niveau de la Méditerranée, & comme encore à préſent, les grands lacs ſitués dans les Alpes ſont au-deſſus du plan de toutes les mers. On voit ici les raiſons qui nous ont fait dire, que la maſſe des eaux des trois mers de l'Aſie unies enſemble, au tems où elles couvrirent les *ſteppes* & qu'elles arriverent aux côtes élevées qui en ſont les limites, fut bien plus grande que ne l'eſt celle des eaux de la Méditerranée, dont la profondeur étoit de beaucoup ſurpaſſée par celle de ces mers.

Dans cet ordre de choſes, l'Adriatique étant néceſſairement autant au-deſſus du niveau préſent de ſa ſurface, que les eaux de la Méditerranée étoient au-deſſus de ſa ſuperficie actuelle, cette élévation, déterminée par celle des amas d'*Oſſemens* & des rochers placés ſur eux au détroit de Gibraltar, montant à pluſieurs centaines de pieds, la mer Adriatique qui s'élevoit d'autant, dut entrer dans cette grande vallée, dont le Pô traverſe aujourd'hui toute la longueur. On y trouve effectivement des traces du ſéjour de cette mer, dans le grand nombre de productions marines, & la grande abondance de pétrifications, dont quelques-unes portent l'empreinte des plantes de l'Aſie, & qui ſe trouvent néanmoins vers les pieds des Alpes Cottiennes, ainſi qu'au voiſinage de Vicence & de Vérone, où j'en ai vu des collections entieres, tirées des montagnes ſituées dans les environs de ces villes.

Les rivages de la mer Adriatique, maintenant découverts, alors cachés ſous

Denys d'Halicarnasse, historien très-judicieux & très-instruit,

les flots, firent partie d'une mer toute nouvelle ; voilà pourquoi on trouve encore des *Ossemens* dans quelques territoires voisins des rives du golfe qu'elle remplit. Les eaux de cette mer, pénétrant dans les gorges tortueuses des Alpes & des Apennins, entourerent des groupes de montagnes dont elles firent autant d'isles particulieres. Les *pyrites* sulphureuses & ferrugineuses, très-abondantes dans ces montagnes, décomposées par l'action des eaux de la mer, produisirent le grand nombre de Volcans, dont les traces restent profondément marquées dans tous ces terreins ; & comme la Méditerranée s'augmenta des eaux que perdit la mer Noire, les Volcans de ses bords s'allumerent au moyen de ces mêmes eaux, dont la retraite causa l'extinction de ceux de l'Asie. *Astroni*, la *Solfatara*, le *Vésuve* devinrent des montagnes enflammées, tandis que le mont *Ararat* & l'*Olympe* cesserent de répandre des flammes. Ce fut alors que les feux terribles de l'Etna, encore plus redoutables quand ils agissent en secret & sous terre, que lorsqu'ils déployent des torrens de lumiere ardente & de fumée, commencerent à développer ce pouvoir étonnant, ce principe de destruction qui sous nos yeux a renversé Messine, ébranlé toute la Calabre, changé l'aspect de plusieurs provinces, & fait répandre tant de larmes aux deux Siciles.

Les mêmes causes qui éleverent le niveau de la Méditerranée au-dessus de son état présent, en porterent les eaux dans l'intérieur de l'Egypte : ses habitans purent alors trouver un asyle en Ethiopie. On avoit dans ce pays quelques notions de cet événement ; les Ethiopiens prétendoient que l'Egypte s'étoit formée des sables apportés par le Nil, & qu'au commencement du monde elle n'étoit qu'une mer. (Diod. *lib.* iii. *p.* 175.) Il est à présent démontré, que le Nil n'apporte pas assez de limon pour augmenter d'une maniere sensible le terrein de l'Egypte ; (Mém. de l'Acad. des Inscript. *T.* XXIV. *p.* 468 & 469.) & quand les Ethiopiens crurent que la mer la recouvroit autrefois, ils connurent confusément la vérité d'un fait, dont ils confondirent la date, en mettant au commencement des choses un événement arrivé au tems où les eaux de l'Asie descendant dans la Méditerranée, en augmenterent tellement la hauteur, qu'elle s'étendit sur l'Egypte : quand le détroit de Gibraltar fut ouvert, les eaux répandues dans l'Egypte, de même que celles dont la Lombardie étoit inondée

ſtruit, rapporte que Deucalion fils de Prométhée, chaſſa de la

inondée s'écoulerent dans l'Océan, & laiſſerent à découvert ces deux grandes vallées, dont l'élévation eſt à-peu-près la même, & dont la longueur eſt preſqu'égale. Le Pô & le Nil ſuivirent à cette époque le cours qu'ils ont maintenant : de ce qu'alors ce dernier fleuve ſe montra dans l'Egypte, les Ethiopiens en conclurent qu'elle étoit ſon ouvrage, comme ils euſſent pu conclure que la Lombardie fut produite par le Pô, parce qu'effectivement il ne reparut qu'après la retraite des eaux qui la couvrirent. Ce fut au tems de cette retraite des eaux, que la mer Méditerranée, la mer Noire, & toutes celles qui ont rapport à elles, s'établirent dans l'équilibre où elles ſont aujourd'hui : les tems poſtérieurs y ont apporté peu de changemens. Les habitans de la Samothrace purent alors deſcendre des montagnes, ſur leſquelles leurs ancêtres s'étoient réfugiés : & les Egyptiens, autrefois retirés dans l'Ethiopie, vinrent repeupler les terreins, dont l'inondation les avoient chaſſés : cela fit dire aux Ethiopiens que l'Egypte fut peuplée par une de leurs colonies. Ce ſentiment n'étoit pas tout-à-fait ſans fondement, mais les Egyptiens crurent avoir des raiſons ſuffiſantes pour ne pas l'adopter.

Les Prêtres de l'Egypte conſerverent la mémoire du Déluge qui ſubmergea leur pays : ils diſoient à Solon " qu'à différens intervalles de tems, des inon-" dations ſuſcitées par le ciel avoient tout détruit : les hommes périrent alors " de beaucoup de genres de mort différens ; c'étoit la raiſon pour laquelle leurs " ſuccédeſſeurs furent privés de la connoiſſance des lettres & de celle des " ſciences." *(Plat. in Timæ.)* Cette tradition eſt dans le fond la même que celle des Rhodiens & des Samothraces ; mais les Philoſophes Egyptiens firent des deux périodes pendant leſquels leur pays fut ſubmergé, & enſuite délivré des eaux de la mer, une regle générale qui leur fit regarder comme périodiques des événemens qui n'étoient qu'extraordinaires. Ils crurent ces inondations aſtreintes à des retours fixes, comme le ſont celles du Nil. Cette erreur vint de ce qu'ils méconnurent la cauſe des deux événemens ſinguliers dont ils conſidéroient les effets. Cette cauſe dont l'application n'a jamais été faite aux choſes dont il eſt parlé dans cette note, fut bien mieux connue des habitans de la Samothrace, parce qu'ils ſe trouverent plus à portée de voir ſon action, & d'en prévenir en partie les effets.

Theſſalie

Theſſalie les Pélaſgues établis depuis cinq générations dans l'Hémonie, où ils étoient venus du Péloponeſe. (217) Le plus grand nombre d'entr'eux alla par terre chercher un aſile chez les Pélaſgues de Dodone, dont ils étoient parens : après un court ſéjour dans un pays incapable de les nourrir, pour obéir aux ordres de l'Oracle, ils paſſerent en Italie : ils y fonderent Spinete à l'embouchure du Pô, & dans la ſuite Agylle, Saturnie, Alſium, Crotone & Piſe ; ces deux dernieres villes exiſtent encore en Etrurie. (218) Les Pélaſgues apporterent les lettres dans le Latium : (219) ils les avoient conſervées, comme le dit Euſtathius ; (220) & la choſe doit être ainſi, car étant arrivées en Italie au tems de Deucalion, dont le regne finit quelques années avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, (221) ils ne purent recevoir de lui les lettres qu'ils introduiſirent dans les pays où ils s'établirent. L'uſage en étoit ſi familier pour eux, qu'ils l'employerent dans une inſcription, où ſe liſoit un oracle rendu avant leur départ de Dodone. Cette inſcription, aſſez conſidérable, étoit gravée ſur un ancien trépied conſervé dans le temple avec beaucoup de reſpect ; le Sénateur

(217) Dyonyſ. Halic. *Antiq. Rom. lib.* i. *cap.* ix.
(218) Dionyſ. *ub. ſupr. cap.* x.
(219) Plin. *Hiſt. Nat. lib.* vii. *In Latium eas* (Literas) *attulerunt Pelaſgi.*
(220) Euſthat. *in Iliad. lib.* ii. *p.* 358.
(221) Confer. in Marm. Oxon. *Epoch.* IV. cum *Epoch.* VII.

Lucius

Lucius Mamius qui aſſuroit l'y avoir lue, reconnoiſſoit en même tems qu'elle étoit en caracteres très-anciens. (222)

Il exiſtoit donc à Dodone une inſcription, antérieure de quelques années à l'arrivée de Cadmus : les lettres dans leſquelles elle étoit écrite, ne pouvant aſſurément reſſembler à celles qu'on ne connut en Grèce que dans les tems ſuivans, durent néceſſairement reſſembler à celles dont les Pélaſgues firent uſage en Italie. Ces peuples, originaires du Péloponeſe, donnerent le nom de *Piſe* à l'une des villes de cette partie de la Grèce ſituée ſur les rives de l'Alphée, ainſi qu'à une autre ville qu'ils conſtruiſirent dans l'Etrurie ſur les bords de l'Arno. Œnomaus régna depuis dans la premiere : ſon palais étoit orné de colonnes d'un ordre, dont la découverte étoit aſſurément de beaucoup antérieure à ſon tems : les murs de Tirynthe, d'architecture ſemblable, furent conſtruits bien avant le départ des Pélaſgues pour l'Italie. On retrouve des monumens de cette même eſpece d'architecture dans le pays où les Pélaſgues fonderent Crotone, Piſe, & tant d'autres villes : le nom de *Toſcane* qu'on lui a donné, eſt donc le même que celui de *Pélaſgue*, & les lettres Etruſques ne peuvent être que celles de ces mêmes peuples un peu altérées ; ainſi l'on ne doit plus s'étonner, ſi les caracteres des anciens Toſcans ou des Etruſques reſſemblerent preſqu'en tout à ceux des anciens Grecs, puiſqu'ils vinrent de Grèce en Etrurie ; & ſi l'architecture, ainſi que la reli-

(222) Dionyſ. *ub. ſup.*

gion

gion de ces Peuples, furent abſolument les mêmes, puiſque ces recherches nous font voir avec la derniere évidence, que, quoiqu'on ait tant écrit pour obſcurcir l'hiſtoire des Etruſques, il eſt néanmoins très-aſſuré qu'ils reçurent leurs arts, leurs lettres, & leur religion des Pélaſgues, qui les leur apporterent de Grèce : on verra dans la ſuite qu'ils tenoient à eux par des relations encore plus anciennes.

Cadmus ayant certainement donné aux lettres Grecques l'arrangement, qu'elles conſerverent depuis, il paroit que de ſon tems, le peu d'uſage qu'on faiſoit des lettres anciennes avoit jeté beaucoup de déſordre dans la maniere de les arranger & de les prononcer : en leur donnant les noms des lettres Phéniciennes, en les arrangeant ſuivant la méthode employée pour ces lettres, la forme de quelques-unes de celles des Grecs, put bien prendre celle de quelques lettres Phéniciennes : mais comme on ne put totalement changer la maniere de les conſidérer & d'en eſtimer la valeur, il arriva de-là que la puiſſance des caracteres Phéniciens fut ſoumiſe à celle des anciens caracteres Grecs : l'*Alpha* & l'*Ajin* qui n'étoient que des *eſprits*, & le *Jod* qui étoit une *conſone* devinrent des *voyelles*. Ce fut une ſorte de mutation, confondue dans la ſuite par les auteurs avec une creation réelle ; & l'influence des dénominations Phéniciennes ſur les anciennes lettres Pélaſgues, fit croire que celles-ci tiroient leur origine de Phénicie. Les monumens, & les notions hiſtoriques des choſes arrivées au tems de l'établiſſement

bliſſement de Cadmus en Béotie, nous montrent ce qui arriva pour lors à l'ancien alphabet Grec ; un paſſage de Diodore de Sicile me ſemble devoir fixer ce qu'on doit croire à ce ſujet : " Quant à ceux, dit cet auteur, qui attri- " buent l'invention des lettres aux Syriens, qui les apprirent " enſuite aux Phéniciens, leſquels les communiquerent de- " puis aux Grecs, lorſqu'ils arriverent avec Cadmus en Eu- " rope, d'où eſt venu le nom de Phéniciennes aux lettres ; " on leur répond, que les Phéniciens n'en furent d'aucune " maniere les premiers *inventeurs* ; mais qu'ils *changerent* " ſeulement les *formes* des élémens, & que pluſieurs " s'étant dans la ſuite ſervis de cette écriture, on s'ac- " coutuma à lui donner leur nom." (223) Après avoir comparé ces formes, & fait voir à quoi tient ce changement, relativement aux premiers tems où il arriva, nous reviendrons dans la ſuite à l'opinion qui, en attribuant aux Muſes

(223) Diod. Sicul. *Biblioth. Hiſt. lib.* v. *p.* 390. Πρὸς δὲ τοὺς λέγοντας, ὅτι Σύροι μὲν εὑρεταὶ τῶν γραμμάτων εἰσί, παρὰ δὲ τούτων Φοίνικες μαθόντες τοῖς Ελλησι παραδεδώκασιν· οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μετὰ Κάδμου πλεύσαντες εἰς τήν Ευρώπην. ϗ διὰ τούτο τοὺς Ελληνας τὰ γράμματα Φοινίκια προσαγορεύειν, φασὶ τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὑρεῖν ἀ'λλὰ τοὺς τύπούς τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μὸνον, ϗ τῆ γραφῆ ταύτη τοὺς πλείςους τῶν ἀνθρώπων χρήσασθαι, ϗ διὰ τοῦτο τυχεῖν τῆς προειρημένης προσηγορίας. *His vcro qui literas Syrorum inventioni tribuunt : a quibus Phœnices illas didicerint, et cum Græcis communicarint, profecti ſcilicet una cum Cadmo in Europam ; unde literas Græci Phœnicias appellant : his ergo reſpondent ; Phœnices nequaquam primos eſſe inventores, ſed formas tantum elementorum immutaſſe. Qua ſcriptura cum plurimi deinde uterentur, appellationes illas ſic inolevиſſe.*

la découverte des caractères de l'écriture, cache une importante vérité ſous l'apparence d'une fable.

Le paſſage qu'on vient de citer, développe très-bien ce qu'on doit entendre par les noms de Phéniciens ou de Cadméens donnés aux anciens caractères de la Grèce ; cela ne ſignifie pas qu'ils reſſembloient aux lettres Phéniciennes, mais ſeulement qu'ils étoient arrangés ſuivant la méthode introduite par les Phéniciens & par Cadmus : & quand Hérodote dit avoir vu dans le temple d'Apollon Iſménien, à Thebes, un trépied avec une inſcription, (224) dont les lettres étoient *Cadméennes*, cela ſeul montre aſſez que cette inſcription n'étoit pas écrite en lettres Phéniciennes ; car Hérodote n'eût pu ni l'entendre ni la copier ; elle étoit donc écrite en lettres, dont l'uſage devenu plus commode au tems de Cadmus, ſubſiſtoit encore dans celui d'Amphytrion, qui vécut moins d'un ſiecle avant la priſe de Troye. D'où nous avons la preuve la plus complette, que les caracteres de l'inſcription du temple d'*Onga*, comme ceux de la

(224) Herodot. *lib.* v. *cap.* lix. Ἴδον δὲ καὶ αὐτὸς Καδμήϊα γράμματα ἐν τῷ ἱρῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμηνίου ἐν Θήβῃσι τῇσι Βοιωτῶν ἐπὶ τρίποσι τισὶ ἐγκεκολαμμένα, τὰ πολλὰ ὁμοῖα ἐόντα τοῖσι Ἰωνικοῖσι. ὁ μὲν δὴ εἷς τῶν τριπόδων ἐπίγραμμα ἔχει.

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκεν, ἐὼν ἀπὸ Τηλεβοάων. ταῦτα ἡλικίην ἂν εἴη κατὰ Λάϊον τὸν Λαβδάκου του Πολυδώρου τοῦ Κάδμου. —— *Quin ipſe vidi apud Thæbas Bœotias, in Iſmenii Apollonis templo,* literas Cadmæas, *in tripodibus quibuſdam inciſas, magna ex parte conſimiles Ionicis. Quorum tripodum unus habet hoc epigramma.*

Amphytrion poſuit me, natus apud Theleboas. Hæc fuere circa ætatem Laïi, qui fuit filius Labdaci, nepos Polydori, pronepos Cadmi.

premiere

premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, ſont les mêmes dont on ſe ſervoit dès le tems de Cadmus.

Ces caracteres Cadméens étoient, ſuivant Hérodote, *en grande partie les mêmes que ceux des Ioniens :* cela devoit être ainſi, puiſque les Ioniens n'ayant été chaſſés du Péloponeſe qu'au tems du retour des Héraclides, leurs lettres qu'ils porterent dans l'Ionie, à laquelle ils donnerent leur nom, durent être préciſément les mêmes que celles de la premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, écrite, comme nous l'avons montré, 21 ans ſeulement avant le retour des Héraclides, & la ſortie des Ioniens du Péloponeſe : ceux-ci ſe retirerent d'abord dans l'Attique, & bientôt après en Aſie, où ils cultiverent les Arts & les Lettres avec beaucoup de ſuccès.

Les Pélaſgues, deſquels l'Italie reçut les lettres, furent les plus anciens habitans de la Grèce, (225) & de l'Attique en particulier. (226) Leur langue s'y changea dans la langue Grecque : (227) alors même la *Grèce* quitta ce nom, qui ſe conſerva dans la langue Latine, pour prendre celui d'*Helladie* ou *Hellénie.* (228) Les caracteres Pélaſgues anté-

(225) Strab. Geograph. *lib.* vi. *p.* 327.

(226) Herodot. *lib.* i. *cap.* lvii. Ἐἰ τούτοισι τεκμαιρόμενον δεῖ λέγειν, ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἱέντες. Εἰ τοίνυν ἦν καὶ παν τοιοῦτον τὸ Πελασγικὸν, τὸ Ἀττικὸν ἔνθος ἐὸν Πελασγικὸν, ἅμα τῇ μηταβολῇ τῇ ἐς Ἕλλήνας, καὶ τὴν γλῶσσαν μετέμαθε. ——*Quibus ſignis conjectantes opportet dicere, Pelaſgos barbara lingua fuiſſe ; et ſi tota gens Pelaſgica talis erat, gentem* Atticam utpote Pelaſgicam, *cum in* Hellenes *tranſiit, linguam iſtorum perdidiſſe.*

(227) Herodot. *ub. ſup.*

(228) Marm. Oxon. *Epoch.* VI.

rieurs à Cadmus, étoient donc ceux que Tacite appele les *plus anciens caracteres Grecs* ; (229) ils ſont déſignés par Démoſthenes & Pauſanias, ſous le nom d'anciens *caracteres Attiques*. (230) On s'en ſervit pour écrire les Loix de Solon. Et quand Diodore de Sicile, cité ci-deſſus, dit que Linus, Orphée, Thymœtes ſon contemporain, & Pronapides d'Athenes, (231) maitre d'Homere, écrivirent en lettres Pélaſgues, cela veut dire qu'ils employerent les anciens caracteres dont on s'étoit ſervi dans la Grèce & dans l'Attique, avant que les Pélaſgues en fuſſent chaſſés ; d'abord par Deucalion, & enſuite par les Cadméens qui les forcerent à quitter la Grèce. (232) Ces dénominations différentes d'un même genre de caracteres, relatives aux *tems*, au *pays* dans leſquels ils furent employés, & au *peuple* qui s'en ſervit le premier, ne ſignifiant que la même choſe, nous montrent ce que furent les premiers caracteres *Grecs*, & nous font connoître à-la-fois ceux des *Pélaſgues*, ainſi que les anciens caracteres *Attiques*, dont on a tant parlé, mais deſquels on n'a pu nous donner des notions certaines.

(229) Cornel. Tacit. *Annal. lib.* xi. *p.* 226. *Et formæ literi Latinis, quæ* veterrimis Græcorum.

(230) Demoſth. *cit. apud Suid. in Attico.* — Ατ]ικοῖς γράμμασιν Δημοσθένης— ἀντὶ του παλαιοῖς. —*Demoſthenes literas Attiquas quaſi antiquas dicet.* Et Pauſan. *in Eliac. lib.* ii. *cap.* xix. Καὶ ἐπίγραμμα ἐπὶ τω κέρατι ἔςιν ἀρχαίοις Ἀττικοῖς γράμμασι. *Et in cornu inciſa priſcis Atticis literis inſcriptio.*

(231) Diodor. Sic. *Biblioth. Hiſt. lib.* iii. *cap.* xxxv.

(232) Herodot. *lib.* i. *cap.* lvi.

Tacite

Tacite qui écrivoit aux tems de Domitien, de Nerva & de Trajan, assure que les lettres Latines avoient la même forme que les plus anciennes lettres Grecques ; (233) & Pline, qui vécut sous les regnes de Néron, de Vespasien & de Titus, dit que les anciennes lettres Grecques étoient presque les mêmes que les lettres Latines employées de son tems. (234) Un très-grand nombre de médailles de toutes especes, frappées depuis le tems de Néron jusqu'à celui de Trajan, de même qu'une très-grande quantite d'inscriptions du même siecle, attestent qu'à cette époque l'écriture des Romains étoit exactement la même que celle de nos lettres *capitales :* cette écriture des tems des Empereurs étant aussi la même que celle des anciens Grecs, cette derniere dut ressembler presque en tout à celle dont nous nous servons : nos lettres sont donc les mêmes que celles des Pélasgues & des anciens Attiques. Leur peu de ressemblance avec les caracteres Phéniciens, suffiroit pour montrer que les lettres *Pélasgues* ne furent pas données par Cadmus au peuple, dont elles portoient le nom.

En preuve de la ressemblance qu'eurent les anciennes lettres Grecques, avec les lettres Latines en usage de son tems, Pline cite une inscription gravée sur une lame antique de

(233) Tacit. *sup. cit.*

(234) Pline *Hist. Nat. lib.* vii. *cap.* lviii. *Veteres Græcas (literas) fuisse easdem pene, quæ nunc Latinæ, indicio erit Delphica tabula antiqui æris, quæ est hodie in palatio, dono Principum Minervæ dicata in Bibliotheca, cum inscriptione tali* Ναυσικράτης Τισαμένου Ἀθηναῖος ἀνέθηκεν.

bronze,

bronze, apportée de Delphes par les Empereurs, & consacrée à Minerve par quelqu'un d'eux, (235) vraisemblablement par Néron, qui enleva tant de choses rares au temple de Delphes. (236) Cet ancien monument se voyoit dans la Bibliotheque du mont Palatin, construite par Auguste; (237) son inscription montroit qu'elle avoit autrefois été attachée à une offrande, faite *par Nausicrates d'Athenes fils de Tisamene*; elle étoit donc écrite en caracteres usités dans l'Attique au tems de ce *Nausicrates*: & puisque ses lettres ressembloient à celles du tems de Pline & aux nôtres, elles devoient donc être à-peu-près ainsi.

NAVSICRATES TISAMENOU ATEENAIOS
ANETEEKE.

Au tems que Mr. Stuart étoit à Athenes, on y déterra une ancienne inscription Grecque, dont les lettres recueillies dans la table de Mr. le Docteur Morton, présentent le D, l'R & l'V sous la forme Latine; (238) c'est évidemment celle des anciennes lettres Attiques & Pélasgues. Cette inscription, à laquelle on n'assigne aucun tems, paroit, par ce qui a été dit ci-dessus, antérieure à l'Archontat d'Euclide, sous lequel les Athéniens quitterent cette forme de lettres, pour prendre celles dont se servoient les autres Grecs à

(235) Plin. *ub. sup.*
(236) Pausan. *in Phocic.*
(237) Sueton. *in Augusto.*
(238) Tab. Edm. Bernardi *a Clariss. Doct. Carol. Marton. public. Col.* ix.

l'exemple

l'exemple des Ioniens modernes ; car il eſt évident que cette forme de caracteres n'appartient pas à l'ancienne Ionie : ce ſont les mêmes qui ſe liſent ſur les fameuſes colonnes des Farneſes, conſervées maintenant dans la cour du Muſæum de Portici. Scaliger crut y voir les anciennes lettres Ioniennes ; (239) mais ce ſont aſſurément les anciens caracteres Pélaſgues & Attiques.

Ces recherches peuvent nous montrer, pourquoi Hérode Atticus fit employer la forme de lettres qu'on voit ſur ces colonnes. Il paroit par une autre inſcription, dont elles étoient accompagnées, qu'il ſe diſoit deſcendu d'Herſée, (240) l'une des filles de Cécrops premier Roi d'Athenes ; & comme ce Prince vécut beaucoup avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, en employant des caracteres plus anciens dans l'Attique que ceux de Cadmus même, Hérode voulut faire ſentir l'ancienneté de la famille dont il deſcendoit, & à-la-fois le pays où il étoit né, & dont il prit le nom d'*Atticus*, que ſes colonnes méritent de porter, puiſqu'elles ſont écrites dans les anciennes lettres *Attiques*. On ne voit déja plus cette forme de caracteres dans quelques lettres de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles ; mais comme les lettres Pélaſgues dominerent long-tems dans l'alphabet Cadméen, c'eſt la raiſon pour laquelle dans la premiere partie de cette même inſcription, on trouve l'O ſous la forme ronde, & l'*Upſilon* ſous la

(239) Joſeph. Scalig. *Animad. ad Chron. Euſeb. lib.* ii. *p.* 103.
(240) Inſcript. Regill. *in Hort. Burgheſianis.*

forme

forme de l'V, ſous leſquelles ces lettres furent employées dans l'ancien alphabet Pélaſgue & Attique. Ainſi, loin de faire douter de la grande ancienneté de cette inſcription, ces lettres mêmes jointes aux autres circonſtances rapportées ci-deſſus, achevent de conſtater qu'elle fut faite peu après la deſtruction de Troye, & à l'époque préciſe qui ſe voit ſur le marbre même.

Notre alphabet en lettres capitales d'imprimerie, garde la forme des anciennes lettres Pélaſgues, mais les noms & l'arrangement de ces lettres ſont pris de l'alphabet Cadméen. Evandre, (241) qui environ ſoixante ans avant la priſe de Troye vint de Pallantium en Arcadie, s'établir dans le Latium, (242) ne put y apporter les lettres Pélaſgues, puiſqu'elles y étoient introduites près de trois ſiecles avant lui : cependant, comme il leur donna un ordre & des noms pris de l'arrangement & des dénominations reçues en Grèce au tems où il en ſortit, il paſſa pour en être l'auteur ; il ne fit pourtant que répéter ce que Cadmus avoit fait autrefois, & comme ce dernier eut la réputation d'avoir apporté les lettres aux Grecs, Evandre eut celle de les avoir apportées aux Latins ; tous deux opérerent ſur les mêmes caracteres, & les trouverent dans le même état, car le déſordre où ils étoient au tems de l'arrivée de Cadmus en Grèce, n'avoit

(241) Corn. Tacit. *lib.* xi. *p.* 226. *Aborigenes, Arcade ab Evandro didicerunt (literas.)*

(242) Dionyſ. Halycarn. *lib.* i. *cap.* xxiii. *p.* 31.

pas

pas changé en Italie quand Evandre s'y transporta. On ignore quels noms & quel arrangement on donnoit avant lui à ces caracteres: mais si l'on en juge par ce qu'il y eut de commun entre les anciens Grecs & les anciens Italiens sur la maniere de marquer les nombres, l'I, qui chez tous deux fut la marque de l'unité, parce que, suivant Priscillien, il commençoit l'ancien mot *Ia*, dont les Latins firent *Unus*, & les Grecs *Mia*, semble avoir été la premiere lettre de l'alphabet Pélasgue, avant le tems de Cadmus, & celui où Evandre vint en Italie : l'V, qui signifioit cinq, étant l'I cinq fois répété, doit avoir été la cinquieme lettre de cet ancien alphabet, dont l'X paroit avoir été la dixieme: l'L pouvoit être placée au quinzieme rang, & le C au dix-septieme ; tous deux multiplioient le nombre dont ils étoient précédés, par l'intervalle qui les séparoit ; car *cinq fois dix* égalent *cinquante*, & deux fois *cinquante* font *Cent*, exprimé dans le Latin par le nom dont la lettre C est le commencement, comme Mille l'étoit par le mot qui commence par la lettre M, employée pour l'exprimer. C'étoit le terme auquel on commençoit à répéter les nombres ; ainsi cette lettre doit avoir été la derniere de l'ancien alphabet, dans lequel le D dut être la vingt deuxieme lettre, à cause de sa distance du C, qui la multipliant cinq fois, donnoit à cette lettre D la valeur de cinq-cents. Quant aux noms particuliers de chacune de ces lettres, l'avantage qu'il y auroit à les retrouver, ne dé-

dommageant pas de la peine qu'il y auroit à les découvrir, j'en abandonne la recherche.

L'Alphabet encore à-présent en usage chez la plupart des peuples de l'Europe, remonte, comme on vient de le voir, à la plus haute antiquité. Il est même antérieur à l'arrivée des Pélasgues dans la Grèce: originaires de la haute Asie, ces peuples changerent le culte qu'ils en avoient apporté; ils rendirent les honeurs divins à la famille des Titans par lesquels ils furent gouvernés, & trouverent dans cette famille même, les inventeurs de l'écriture. *Mnémosine* l'une des Titanides avoit, disoient-ils, inventé tout ce qui sert à conserver la *mémoire*; (243) les Muses ses filles reçurent les *Lettres* de Jupiter leur pere: (244) elles habitoient le mont Parnasse; leur nom marque qu'elles étoient consacrées à l'explication des mysteres; (245) on les regardoit comme les compagnes d'Apollon & de Bacchus, parce qu'elles étoient attachées à leur culte. Elles faisoient les fonctions de ces Prêtresses, connues dans la suite sous les noms de *Colombes* à Dodone, de *Pythies* à Delphes, de *Sibylles* à Cumes & en d'autres lieux, où elles rendoient les oracles. Les Muses suivirent les Pélasgues dans leurs voyages: dire qu'elles habitoient le *Parnasse*, & qu'elles accompag-

(243) Diod. Sic. *Biblioth. Hist. lib.* v. *cap.* xl.
(244) Idem. *lib.* v. *cap.* xliii.
(245) Idem. *lib.* iv. *cap.* iv.
(246) Idem. *lib.* iv. *cap.* i.

nerent

nerent le Dieu de *Nyſe*, (246) c'eſt faire entendre qu'elles étoient originaires de la Bactriane, où ſe trouvoit ce mont *Parnaſſe*, (247) dont le nom fut tranſporté à celui ſur lequel Delphes fut depuis bâtie. C'eſt au voiſinage de ce même pays qu'exiſta la ville de *Nyſe*, d'où ſortit le culte de *Bacchus*. (248) Parmi les fables dont les Grecs envelopperent les commencemens de leur hiſtoire, on peut aiſément reconnoître dans celle-ci l'origine des premiers Caracteres de leur écriture, le pays d'où ils en tirerent les formes, & l'état des prêtreſſes qui chez eux, comme chez beaucoup d'autres peuples, en furent regardées comme les dépoſitaires.

Les caracteres Pélaſgues, vû leur origine, devoient tenir à ceux des Hyperboréens, dont le pays étoit ſitué encore plus haut que la Bactriane : ces peuples entretinrent un commerce continuel avec la Grèce ; (249) on liſoit comme on l'a déja dit, à Délos, des inſcriptions écrites dans leur langue : (250) ils envoyoient annuellement des offrandes dans cette iſle, (251) & comme on a découvert de nos jours, que les plus hautes Sciences furent cultivées avec le plus grand ſuccès dans les pays habités par ces mêmes Hyperboréens, nous avons lieu de ſoupçonner que les monumens littéraires,

(247) Dionyſ. Perieget. *ſupr. cit.*

(248) Voyez ce qui a été dit ce ſujet dans les *Chapitre* I. II. & III. du *Tom.* I.

(249) Pauſan. *ſupr. cit.*

(250) Plat. *in Axioch.*

(251) Pauſan. *in Attic.*

détruits dans la Grèce par le déluge dont la tradition s'eſt conſervée, tenoient à ceux de ces peuples, & que les lettres Pélaſgues, furent à peu près les mêmes dont ſe ſervoient les Hyperboréens. (252)

De

(252) Je fonde cette conjecture, ſur ce que d'anciennes tables en bronze dépoſées à Délos par les Hyperboréens, étoient lues & entendues des Grecs dans le tems de l'expédition de Xerxès. L'aïeul da Gobrias y lut toute la doctrine des enfers, telle qu'on l'avoit en Grèce : (Plat. *in Axioch.* *T.* III.) il falloit donc que les lettres & la langue employées dans ces tables, euſſent aſſez d'analogie avec les lettres & la langue des Grecs, pour que ceux-ci puſſent les comprendre. Cependant les inſcriptions dans leſquelles elles étoient employées, remontant au tems de l'inſtitution du culte de Délos, & pour le moins à celui où Eryſicthon fils de Cécrops y conſtruiſit un temple, bien avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, ces monumens précéderent aſſurément l'époque à laquelle on prétend que les lettres furent apportées en Grèce ; ils ſemblent donc avoir été du même genre que ces monumens littéraires ſi anciennement détruits par le déluge, dont les habitans de la Samothrace avoient conſervé la tradition. Suivant Diodore de Sicile, des Grècs dépoſerent dans le temple des Hyperboréens de riches offrandes, accompagnées d'inſcriptions en lettres Grecques. (Diodor. *lib.* ii. *cap.* xiii. *p.* 159. Καὶ ἀναθήματα πολυτελῆ καταλιπεῖν, γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐπιγεγραμμένα.) Cela ſemble ſuppoſer que ces inſcriptions Grecques étoient entendues des Hyperboréens, comme celles des Hyperboréens étoient entendues des Grecs ; & quoique les premiers euſſent un dialecte particulier, (Ὑπερβορέους ἰδίαν τινὰ διάλεκτον) ce dialecte ſemble n'avoir différé de celui des Grecs, que comme leur ancienne langue différoit de celle qui s'introduiſit enſuite chez eux, où elle porta le nom d'Hellénienne : de-là vint ce rapport, qui malgré le changement des choſes, faiſoit que ces peuples s'entendoient réciproquement. Ce rapport de Dialecte étoit aſſez grand, pour qu'on crût reconnoître la langue Grecque dans celle d'un peuple voiſin des Hyperboréens. Plutarque, ſur le rapport d'un ancien auteur, met ce peuple ſur les rivages d'un golphe grand comme les Palus Mœotide, & ſitué au bord de la mer Saturnienne, à l'oppoſite de la mer Caſpienne. (Plutarch. *de fac. in Or. Lun.* Τῆς δὲ ἠπείρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ

κατοικεῖν

De tous les alphabets, auxquels on peut comparer celui des Pélaſgues, il n'en eſt aucun avec lequel on lui trouve plus de rapport, qu'avec celui des anciens *Iſlandois.* Cet alphabet appelé Scytique, Danois ou Rhunique, fut autrefois employé par les Goths : (253) Olaüs Magnus le regarde comme bien antérieur à celui qu'Evandre apporta en Italie. (254) Il

κατοικεῖν Ἕλληνας *περὶ κόλπον οὐκ ἐλάττοντα τῆ Μαιώτιδος, οὗ τῶ ςόμα τῶ ςόματι τοῦ* Κασπίου *πελάγοις μάλιςα κατ᾽ εὐθεῖαν κεῖσθαι.*) Ce golphe dont la grandeur différoit peu de celle du Palus Mœotide, eſt celui dans lequel ſe rend l'Obi, avec quantité de rivieres qui le rempliſſent de vaſe, & le rendent tel qu'il eſt décrit par les anciens. On trouve encore près de ſes bords des peuplades, dont la langue eſt un dialecte de celle des Finois, que des Savans ont montré avoir une très-grande affinité avec la langue Grecque. Il ſemble donc que ces deux langues tirerent leur origine des anciens peuples qui habiterent les environs du golphe d'*Obſkala,* dont parle Plutarque : ſon voiſinage des Hyperboréens nous montre, comment il put y avoir une ſi grande analogie entre la langue de ces peuples & celle des Grecs ; & comment il eſt poſſible qu'il y ait eû des rapports très-marqués entre leurs lettres & celles dont on ſe ſervit dans les plus anciens tems de la Grèce : ces rapports s'obſervent encore dans les caracteres Rhuniques. Comme il paroit qu'Anticlide, cité dans Pline, s'étoit ſervi de monumens très-anciens pour prouver que les lettres Grecques venoient des Egyptiens, les Egyptiens prétendant de leur côté que le déluge avoit détruit chez eux les Lettres & les Sciences, il ſe pourroit que ces anciennes lettres Egyptiennes euſſent été les mêmes que celles des Hyperboréens, dont les Grecs firent anciennement uſage : elles peuvent être venues des uns autres, dans le tems où la communication entr'eux n'étoit pas encore interceptée par les eaux, qui cauſerent ce déluge, & remplirent le baſſin de la Méditerranée. On trouveroit encore des preuves de cette communication dans la religion même des Egyptiens, & dans leur doctrine des enfers, qui aſſurément eurent un même fond avec celle des Hyperboréens.

(253) Man. Typog. *p.* 270. *art.* 29.

(254) Olaüs Mag. *de Gent. Sep. lib.* i. *cap. ult.*

eſt

eſt employé dans les légendes de beaucoup de monoies d'argent & de cuivre frappées par ces peuples ; la maniere dont eſt traitée leur gravure, ne laiſſe aucun doute qu'elles n'ayent été faites avant le regne de Valens, & que ces caracteres n'ayent par conſéquent été employés bien avant Ulphilas, qui vécut ſous le regne de ce Prince.

Rien n'eſt plus ſingulier dans les caracteres Iſlandois, que les lettres S & T : elles ont très-exactement, la forme de celles des plus anciens Grecs ou des Pelaſgues ; mais l'une porte le nom de *Sol*, qui de la langue Pélaſgue, aſſurément originaire de Scythique, paſſa *peut-être* dans la Latine pour exprimer le Soleil *diurne* ; & l'autre qui la ſuit immédiatement, porte le nom de *Tyr*, qui dans la langue Iſlandoiſe ſignifie *Taureau*. C'eſt le *Tauros* des Grecs, le *Taurus* des Latins, le *Thor* des Orientaux, & l'*Embléme* employé par tous ces peuples pour repréſenter le Soleil *nocturne*, ou le Bacchus. Les habitans du Nord conduiſoient cet ancien *Embléme* dans leurs armées : (255) ils le repréſenterent ſouvent avec le corps humain & des pieds de bœuf, exactement comme le faiſoient les Grecs, ainſi que cela ſe voit par les paſſages cités ailleurs de quantité de leurs auteurs, & par quelques-uns leurs monumens parvenus juſqu'à nous.

(255) Plutarch. *in Mario.*

CHAPITRE



CHAPITRE III.

Commencement des monoies frappées; uſage de leurs empreintes par rapport aux Arts.

LA forme des monoies *Polygonales*, dont on ſe ſervit d'abord en Grèce, leur volume & leur poids, qui les rendoient très-difficiles à tranſporter, gênant également la circulation & le commerce, en rendirent l'uſage preſqu'inutile aux Négocians, aux Voyageurs & aux Troupes: on eſſaya dès les commencemens, d'en fondre en or & en argent, (1)

(1) Lucan. *ſupr. cit.*

mais

mais leur extrême peſanteur les rendant néceſſairement très-rares, elles durent avoir peu de cours, & furent tellement ſupprimées, qu'elles étoient déja preſque inconnues au tems où vécut Homere.

Pour rendre les monoies plus uſuelles & plus courantes, on leur donna la forme *ronde*, en diminuant en même tems leur poids & leur volume. Dès-lors même, au lieu de les *fondre* comme on le faiſoit auparavant, leur marque fut imprimée en les *frappant* au moyen du marteau & du coin. Les Grecs employerent d'abord cette ſorte de travail à la fabrique des monoies d'argent. Ælien en *Caractériſe* la pratique, en diſant qu'on les *frappa*. (2) Il les diſtingue par cette expreſſion de toutes les monoies, où l'on imprimoit des figures en les coulant dans le moule. Phidon Roi d'Argos ayant frappé le premier cette ſorte monoie dans l'Iſle d'Egine, (3) elle prit de là le nom d'*Eginete :* c'eſt l'*origine* de celles dont nous nous ſervons, & des médailles dont on fait à-préſent des collections. Conſidérée ſous les rapports, par leſquels elle tient à ces *origines*, la *Date* où vécut Phidon d'Argos devient très-importante à connoître : nous allons chercher à la déterminer de la maniere la plus aſſurée qu'il

(2) Ælian. *Var. Hiſt. lib.* xii. *cap.* x. Καὶ πρῶτοι νόμισμα ἐκόψαντο, καὶ ἐξ αὐτῶν ἐκλήθη νόμισμα Αἰγιναῖον. *Et primi nomiſma* percuſſerunt *(Æginenſes) quod ex ipſis nomen accepit, ut Æginenſe nomiſma vocaretur.*

(3) Ephor. *cit. apud. Strab. lib.* viii. *p.* 376. Ἔφορος δ' ἐν Αἰγίνῃ ἄργυρον πρῶτον κοπῆναι φησὶν ὑπὸ Φείδωνος. *Ephorus in Ægina primo argentum a Phidone cuſum fuiſſe ſcribit.*

nous

nous fera poffible : il faut pour cela remonter jufqu'au tems d'Hercule, de qui Phidon tiroit fon origine ; Strabon le donne pour le dixieme defcendant de ce Héros, (4) mais l'auteur du marbre d'Arondel, le fait encore defcendre d'un degré plus bas. (5) Il s'agit ici de conftater laquelle de ces deux opinions il convient de fuivre.

Hercule, foit par le droit de fa naiffance, foit par celui de conquête, (6) avoit à fa mort des prétentions fur la plus grande partie du Péloponefe : Hyllus l'un de fes fils réclama fes droits, tua Euryfthée Roi de Mycene, mais ayant enfuite été tué, les autres defcendans d'Hercule, qu'on appeloit *Héraclides*, allerent s'établir près du Pinde dans une contrée habitée par les *Doriens*. Ces peuples occupoient le pays des Pélafgues, qui chaffes autrefois de l'Hémonie par Deucalion, vinrent chercher de nouvelles terres en Italie. (8) Ayant pris de *Dorus* petit-fils de Deucalion le nom de *Doriens*, (9) ils accompagnerent les *Héraclides*, quand ils allerent conquérir le Péloponefe, *quatre générations* après Hercule. Cette époque

(4) Strab. *Geograph. lib.* viii. *p.* 358. Φείδωνα δὲ τὸν Αργεῖον δέκατον μὲν ὄντα ἀπὸ Ηρακλέου, δυνάμει δ' ὑπερβεβλημένον τοῖς κατ' αὐτὸν. *At vero Phido Argivus, decimus ab Hercule, & omnibus fuæ ætatis principibus potentia præftans.*

(5) Marm. Oxon. *Epoch.* XXIX.

(6) Paufan. *lib.* ii. *cap.* xviii.

(7) Diod. Sicul. *Biblioth. Hift. lib.* iv. *cap.* xviii.

(8) Dyonyf. Halic. *lib.* i. *cap.* ix.

(9) Strab. *lib.* ix. & Apollod. *lib.* i.

très-fameuse dans l'histoire, est fixée par Thucydide (10) & par le Canon d'Eratosthenes, (11) à l'an 80 après la ruine de Troye : Oxilus qui conduisit les *Héraclides*, devint alors Roi d'Elide. (12)

Iphitus, l'un des descendans d'Oxilus, (13) restitua les *Jeux Olympiques*, 108 années avant celle dans laquelle Corœbus remporta le prix de la course: cette derniere fut dans la suite comptée pour le commencement des *Olympiades*, sur le registre des Eléens : mais ce fut dans celle où Iphitus rétablit ces jeux, (14) que Lycurgue onzieme descendant d'Hercule, (15) remit la tutele de son neveu Chérilaus Roi de Sparte, après avoir réformé les loix de sa Patrie. Les Spartiates, par un effet de cette réformation, consacrerent dans le temple de Delphes, tout l'*or* & l'*argent* qui se trouva dans Lacédémone, (16) où les monoies de ces métaux furent ex-

(10) Thucyd. *Hist. lib.* i. Δωριεῖς ὀγδοηκοςῷ ἔτει, μετὰ Ἰλίου ἅλωσιν, ξὺν Ἡρακλείδαις Πελοπόννησον ἔχον. *Dores octogesimo evoluto anno post Ilii excidium, cum Heraclides Peloponesum obtinuerunt.*

(11) Eratosth. *apud Clem. Alex. Stromat. lib.* i. Ἀπὸ Τροίας ἁλώσεως ἐπὶ Ἡρακλειδῶν κάθοδον ἔτη ὀγδοήκοντα. *A capta Troja ad Heraclidarum reditum annos* 80.

(12) Pausan. *lib.* v. *cap.* iii.

(13) Pausan. *lib.* v. *cap.* iv.

(14) Eratosth. *apud C. Alex. Strab. lib.* i. Cet auteur met la fin de la tutele de Lycurgue sur son neveu Chérilaus à l'an 108 avant la premiere Olympiade.

(15) Plutarch. *in Solon. vita.* Λυκοῦργος —— ἑνδέκατος ὢν ἀφ' Ἡρακλέους. *Lycurgus——undecimus ab Hercule.*

(16) Athen. *Deipnos. lib.* vi. *p.* 233. Τῷ μὲν οὖν ἐν Δελφοῖς Ἀπόλλωνι τὸν πρότερον ἐν τῇ Λακεδαίμονι χρυσόν καὶ ἄργυρον ἱςοροῦσιν ἀνατεθῆναι. *Apolloni Delphico quicquid auri Lacedæmone et argenti prius erat, dicatum fuisse narrant.*

pressément

preſſément *prohibées.* (17) La loi faite à leur ſujet prouve inconteſtablement leur exiſtence, car ſi elles n'euſſent pas exiſté, cette loi n'eût pu les ſupprimer; elle fait voir, que le tems où l'on frappa les premieres monoies de cette eſpece, dut précéder celui de leur ſuppreſſion à Sparte: on y conſerva les anciennes monoies de fer, mais on leur donna un poids ſi grand, qu'une très-petite ſomme occupoit un très-grand eſpace: il falloit un char atelé de deux bœufs pour traîner la valeur de dix mines. (18)

Phidon d'Argos réunit tout l'héritage de Temenus, diviſé avant lui en différentes portions: il inventa les meſures appelées *Phidoniennes* de ſon nom, régla les poids, & fit frapper des monoies de toutes eſpeces. (19) L'Epidaurie faiſoit partie de l'héritage réuni par Phidon, car Déiphonte gendre de Témenus l'avoit poſſédée, & y avoit joint l'iſle d'Egine: (20) c'eſt la raiſon pour laquelle Phidon put faire battre des premieres monoies d'argent dans cette iſle. Quant

(17) Plutarch. *in Lycurg. p.* 20. Πρῶτον μὲν ἀκυρῶσαι τᾶν νόμισμα χρυσοῦν ϗ ἀργυροῦν.——*Primum abrogavit nummum aureum et argenteum.*

(18) Plutarch. *in Lycurg. ub. ſup.*

(19) Strab. *Geogr. lib.* viii. *p.* 358. Ἀφ' ἧς τὴν τε λῆξιν ὅλην ἀνέλαβε τὴν Τημένου διεσπασμένην εἰς πλείω μέρη. ϗ μέτρα ἐξεῦρε τὰ Φειδώνεια καλούμενα, ϗ σαθμοὺς ϗ νόμισμα κεχαραγμένον, τό, τε ἄλλο, ϗ τὸ ἀργυροῦν. *Qua uſus (poteſtate) Pheidon et totam Temeni ſucceſſionem in plures divulſam partes ad ſe recepit, et menſuras invenit quæ Pheidoneæ dicuntur, et pondera, atque monetam cum aliam tum argenteam procudit.*

(20) Pauſan. *lib.* ii. *cap.* xxvi & xxix.

à celles d'or, les premieres furent frappées dans un endroit de l'Argolide nommé *Eubée*. (21)

Ces deux opérations étant néceſſairement antérieures à la loi, par laquelle Lycurgue défendit à Sparte l'uſage des monoies d'or & d'argent, Phidon dut en faire fabriquer avant la reformation des loix de cette ville : le marbre d'Arondel met en effet l'époque où il régla les poids & les meſures, & frappa les premieres monoies en argent, à dix ans avant le tems où Eratoſthenes met la fin de l'adminiſtration de Lycurgue. Ainſi, ces deux hommes célébres furent contemporains, & l'on ne peut douter, que l'un comme l'autre n'ait été l'onzieme deſcendant depuis Hercule, comme l'aſſure expreſſément le marbre d'Arondel, (22) dont l'autorité ſur cet article, eſt préférable à celle de Strabon même. Il réſulte de ces recherches, que ce Phidon ne peut avoir été frere de Caranus premier Roi de Macédoine, (23) & qu'il ne fit pas célébrer les Jeux Olympiques dans la huitieme Olympiade, (24) ainſi que le diſent le Syncelle & Pauſanias ; & le Phidon dont ils parlent, doit être différent de celui qui frappa les premieres monoies, comme Lydiat l'a très-bien

(21) Etymol. Mag. Ἐπειδὲ Φείδων ὁ Ἀργείων Βασιλεὺς ἐν Εὐβοίᾳ χωρίῳ τοῦ Ἄργους πρῶτος ἔκοψε χρυσὸν νόμισμα. *Pheidon Rex Argivorum, primus percuſſit aureum numiſma in Eubæa, loco Argolidis.*

(22) Marm. Oxon. *Epoch.* XXIX.

(23) Georg. Syncell. *Chronic.*

(24) Pauſan. *lib.* v. & vi.

obſervé,

obſervé, (25) car ce dernier vécut 895 ans avant notre Ere, c'eſt-à-dire 119 ans avant la premiere Olympiade.

Des perſonnes, aſſurément très-éclairées, ayant obſervé dans les plus anciennes médailles frappées en Perſe, des revers avec le *champ creux* diviſé en pluſieurs parties, comme celui des plus anciennes médailles Grecques, trouvant d'ailleurs qu'Hérodote aſſure de la maniere la plus poſitive " que de tous les hommes connus de lui, les Lydiens " furent les premiers à faire uſage & à frapper des monoies " d'or & d'argent," (26) & ce ſentiment étant encore confirmé par celui de Xénophane, cité par Julius Pollux, (27) ont cru devoir conclure de ces autorités comparées avec les monumens, " que les médailles où l'on voit ce champ " creux diviſé en pluſieurs parties, ſont du tems où l'on " commença à fabriquer des monoies en Grèce, à l'exemple " de celles de Lydie & de Perſe qui étoient fabriquées de la " même maniere." (28) L'aſſertion d'Hérodote ayant été copiée par Xénophane, les témoignages de ces deux auteurs ſe réduiſent au même ſentiment, leur poids devient plus grave par les obſervations faites ſur les monoies Perſanes, & le jugement que des perſonnes très-reſpectables en ont

(25) Lydiat. *Red. Anot. ad Chronic. Marm. Epoch.* XXIX.

(26) Herodot. *lib.* i. *cap.* xciv. Πρῶτοι δὲ ανθρώπον τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, νόμισμα χρυσοῦ καὶ ἀργύρου κοψάμενοι ἐχρήσαντο. —*Hi (Lydi) primi eorum quos novimus nummum aureum et argenteum ad utendum percuſſerunt.*

(27) Jul. Polluc. Onomaſtic. *lib.* ix. *cap.* vi. *ſegm.* 83.

(28) Recueil des méd. des Peuples & Villes. *T.* I. *p.* 138.

porté :

porté : cependant avant de recevoir ce jugement comme une regle de fait, il nous ſemble néceſſaire de rechercher quelle eſt la véritable origine de l'opinion d'Hérodote ; car pour ce qui eſt de la reſſemblance des monoies employées par les Lydiens & les Perſans avec celles des Grecs, elle ne conclut rien ni pour les uns ni contre les autres : chacun d'eux pouvant être également celui qui en découvrit l'uſage, & qui le communiqua à ceux, dont les monoies portent les traces d'une même maniere de les fabriquer.

Suivant Hérodote, (29) Crœſus Roi de Lydie, combla de bienfaits Alcmæon d'Athenes, (30) dont *il enrichit la maiſon* ; elle s'éleva encore bien d'avantage *deux générations*, c'eſt-à-dire 66 ans après ce tems, par le mariage de Mégaclès, petit-fils d'Alcmæon, avec Agariſte fille de Cliſthene Tyran de Sicyone. (31) Parmi les prétendans à ce mariage, Hérodote compte Léocides, qu'il dit être le fils encore très-jeune de ce Phidon d'Argos " qui donna les meſures aux Pélo-" poneſe, qui fut le Tyran le plus inſolent de tous les Grecs, " & voulut préſider aux Jeux Olympiques." (32) Il eſt caractériſé

(29) Herodot. *lib.* vi. *cap.* cxxv.

(30) Idem. Οὕτω μὲν ἐπλούτησε ἡ οἰκια αὕτη μεγάλως. *Ita domus hæc magnopere locupletata eſt.*

(31) Herodot. *lib.* vi *cap.* cxxvi. Μετὰ δὲ γενεῆ δευτέρη ὕϛερον Κλεισθένης μιν ὁ Σικυώνιος ἐξῆρε, &c. *Eam (domum) deinde* generatione ſecunda *Cliſthenes Sicyonius Tyrannus extulit.*

(32) Herodot. *lib.* vi. *cap.* cxxvi. Ἀπὸ δὲ Πελοποννήσου Φείδωνος τοῦ Ἀργείων Τυράννου παΐς Λεωκίδης. Φείδωνος δὲ τοῦ τὰ μέτρα ποιήσαντος Πελοποννησίοισι, καὶ ὑβρίσαντος

caractérisé par ces paroles, exactement de la même maniere que le caractérise Strabon : (33) ces deux auteurs, ainsi que celui du marbre d'Arondel, (34) donnent ce Phidon pour celui qui régla les mesures, & frappa les premieres monoies d'argent. Par le titre d'*enfant* attribué à son fils, on voit qu'à peine il étoit à l'âge de puberté ; ainsi Phidon, qui mourut fort âgé, devoit vivre encore quand Léocides se présenta pour le mariage d'Agariste, deux générations après Alcmæon d'Athenes. Celui-ci accueillit les envoyés de Crœsus, dans l'année qui précéda la ruine de ce Prince, car ce fut alors qu'il envoya consulter l'Oracle de Delphes, sur la guerre qu'il vouloit faire à Cyrus ; cette guerre se termina par la destruction de l'empire des Lydiens, dans la premiere année de la LVIII. Olympiade. Ainsi le tems où le fils de Phidon se présenta pour le mariage d'Agariste, ayant suivi cette époque de 66 ans, tombe dans la LXXIVe Olympiade : Alexandre I^e. Roi de Macédoine, & Gélon Roi de Syracuse, vivant alors ; nous avons de ces princes des médailles très-belles en argent & en or, quoique Hérodote les fasse contemporain de Phidon d'Argos, qui frappa les premieres monoies en or & en ar-

ὑβρίσαντος μέγιστα δὴ Ἑλλήνων ἁπάντων· ὃς ἐξαναστήσας τοὺς Ἠλείων ἀγωνοθέτας, αὐτὸς τὴν ἐν Ὀλυμπίῃ ἀγῶνα ἔθηκε. *E Peloponneso autem Leocides Phidonis Argivorum Tyranni* puer, *ejus inquam Phidonis, qui* mensuras *fecit Peloponnensibus, longe Græcorum omnium insolentissimus : qui summotis Eliensium agonothetis, ipse præses fuit in Olympia.*

(33) Strab. *Geograph. lib.* viii. *p.* 358. *ubi de Phidone.*

(34) Marm. Oxon. *Epoch.* XXIX.

gent :

gent : ici les médailles, le marbre d'Arondel, de même que le témoignage des auteurs anciens, dépofent contre l'affertion d'Hérodote, qui faifant vivre celui qui fit en Grèce les premieres monoies en argent & en or, deux générations après la deftruction du Royaume de Lydie, & voyant des monoies Lydiennes faites de ces deux métaux, en a conclu, que de tous les hommes qu'ils connoiffoit, les Lydiens étoient les premiers qui euffent fait frapper de ces fortes de monoies pour leur ufage.

Par une erreur pareille à celle-ci, Hérodote donne à Lycurgue la tutele du Roi Labotas, qui regna plus de foixante ans avant la naiffance de fon pretendu tuteur, comme l'a très-bien obfervé Meurfius : (35) Strabon, qui lut affurément les livres d'Hérodote qu'il cite & réfute fouvent, (36) n'eut garde de le fuivre, ni fur l'époque de Lycurgue, ni fur celle de Phidon d'Argos ; puifqu'il met le premier à fix degrés de génération depuis Proclés fils d'Ariftodeme, quatrieme defcendant d'Hercule, & que d'un autre côté il met Phidon à la dixieme génération depuis ce Héros : en cela il le fait précéder de plus de quatre fiecles l'époque où le place Hérodote ; & comme c'eft fur cet étrange anachronifme, que cet auteur a cru que les Lydiens furent les premiers à frapper des monoies d'or & d'argent, il eft évident que fon fenti-

(35) Meurf. *de Reg. Lacon. lib.* xi. *cap.* i.
(36) Strab. *lib.* xi. *p.* 58.

ment

ment ſe fonde ſur une erreur, qui doit lui ôter toute croyance.

La maniere de frapper les monoies employée par Phidon d'Argos, paſſant bientôt chez les Grecs établis dans le voiſinage de la Lydie, put aiſément parvenir aux Lydiens, chez qui les artiſtes Grecs travaillerent dans tous les tems, comme on le voit par les offrandes faites à Delphes par Crœſus, car le travail en fut exécuté par Théodore de Samos. (37) Le *creux* à pluſieurs partitions imprimé ſur des monoies Lydiennes, y feroit ſans doute une preuve que cette maniere de monoyer fut tranſportée en Lydie, avant de s'être réformée en Grèce. Si l'on s'en rapporte à Euſebe, les premiers tems du monoyage des Grecs furent antérieurs à ceux de la monarchie même des Lydiens : car Ardiſſus, regardé par cet auteur comme le premier Roi de Lydie, (38) vécut près d'un ſiecle après Phidon d'Argos, vers l'an 793 avant notre Ere, (39) & le marbre d'Arondel met Phidon à l'an 895 avant cette époque.

Les plus anciennes médailles Perſanes, feroient celles d'Achœmenes, (40) qui fut le pere de Cambyſe, & l'ayeul de Cyrus ; (41) cet Achœmenes vivoit vers la trentieme Olympiade,

(37) Pauſanias. *lib.* viii. & Herod. *lib.* i.

(38) Euſeb. Chronic. *lib.* i. Λυδῶν ἐβασίλευσεν ᾱ Αρδυσσος Αλυάτου—ἔτη-λς.

(39) Petav. Doct. Temp. Period. Jul. 3936.

(40) C'eſt le premier Roi de la branche des Achœmenides, deſquels pluſieurs médailles ſont rapportées dans le Catalogue de Mr. Pellerin, Vol. des Rois.

(41) Herodot. *lib.* vii. *cap.* ii.

près de deux cens cinquante ans après Phidon d'Argos : & puisque qu'on frappa en Grèce des médailles en or & en argent, dans des tems de beaucoup antérieurs à ceux où les Perses & les Lydiens purent en frapper, de ce que nous voyons ces peuples employer la maniere de les fabriquer en usage dans les premiers tems du monoyage des Grecs, il nous semble devoir en conclure, que ceux-ci, loin de reçevoir des Perses ou des Lydiens l'exemple du monoyage, l'employerent au contraire long-tems avant eux. (42)

Quelques-

(42) On a vû dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que la forme *Obélifcale* des premieres monoies introduite en Grèce par Ericthonius, existe encore chez les Japonais & les Chinois : suivant une tradition conservée par les anciens, un Scythe appelé Indus, inventa l'argent, c'est-à-dire le monoyage ; & comme les Chinois & les Japonais sont d'origine Scythique, comme les premiers habitans de la Grèce eurent une même origine, comme on trouve encore à présent chez les Tartares & les Indiens, des monoies moulées de toutes les différentes formes *Polygonales* qu'eurent celles des Grecs, avant le tems où Phidon d'Argos leur donna l'usage des monoies frappées ; il paroit que l'idée du monoyage, & les formes primitives dont on se servit d'abord en Grèce, y furent apportées de l'Asie.

Des idées Théologiques, entiérement les mêmes, sont exprimées de la même façon, & même en termes pareils, dans les anciens Hymnes des Grecs & dans ceux des Tartares & des Indiens : des *emblêmes* absolument semblables, mis en usage par ces trois peuples, représentent ces idées Théologiques, sous des formes évidemment choisies pour répondre aux termes employés dans leurs poésies sacrées, & nous avons un très-grand nombre de figures religieuses, dont le travail exécuté par les Grecs, ne differe en rien de celui des figures du même genre, qu'on révére maintenant aux extrêmités de l'Asie. On eut en Grèce, avant le tems de Dédale, des statues à plusieurs corps, à plusieurs têtes, à plusieurs bras, comme celles des Dieux actuellement adorés dans la Tartarie,

dans

Quelques-uns attribuoient l'invention des monoies à Démodice

dans le Japon, à la Chine & dans l'Inde. L'eſprit des Arts de la Grèce fut pendant long-tems le même que celui des Arts de l'Aſie : ils agirent ſur les mêmes principes, ils eurent les mêmes vues ; les uns comme les autres conſerverent ſur les monoies, les traces des premieres opérations du monoyage, & l'on trouve encore ſur les monoies Indiennes les mêmes marques de ces opérations, qui s'obſervent ſur quantité de monoies Grecques.

La Religion, la Philoſophie, les Sciences, les Arts des Grecs leur vinrent de l'Orient : l'emploi des couleurs miſes à plat dans la Peinture, telle que la pratiquerent les plus anciens peintres Grecs, exiſte encore en Aſie : la Sculpture y multiplie encore les membres des figures, en change les parties, unit enſemble celles qui appartiennent à des natures différentes, comme le firent autrefois les Sculpteurs Grecs. Inventeurs de ces méthodes peu ſavantes, les peuples de l'Orient les conſerverent toujours. Leur imagination qui ne connoit pas de bornes, en les rendant capables de tout inventer, les empêcha de perfectionner les choſes qu'ils inventerent : toujours en de-là des modeles, la nature même ne put les arrêter ; leur vanité & leur pareſſe, leur firent regarder ce qu'ils avoient fait une fois, comme la regle de ce qui doit ſe faire à l'avenir. Les Grecs, plus capables de ſaiſir l'eſprit des choſes, avec une imagination moins déréglée eurent un ſens plus juſte, des organes plus aiſés à être choqués par ce qui n'eſt pas le beau, plus ſenſibles à ce qui doit plaire. Ces qualités les rendirent propres à perfectionner les découvertes des Orientaux : ils les changerent tellement qu'enſuite ils s'en regarderent comme les auteurs. Le monoyage, aſſujetti chez eux durant près de ſix ſiecles aux formes qu'il emprunta de l'Aſie, en prit de plus convenables & de plus commodes au tems de Phidon d'Argos. Nous avons fait voir des monoies Indiennes, au centre deſquelles on trouve un *creux* de la profondeur d'une demie-ligne, dont la forme quarrée ou ronde eſt la même que celles de quelques médailles de Syracuſe. Chez les Indiens comme chez les Grecs, ce *creux* ſervit à fixer le flân de la monoie ſous le coin, tandis qu'on le frappoit, & à l'empêcher de gliſſer. Ce moyen n'eſt pas le plus ancien de ceux dont les Grecs ſe ſervirent pour produire cet effet ; ils employerent d'abord des *dents* ou *élévations* pratiquées ſur le coin oppoſé à celui qui devoit imprimer l'empreinte ſur la face de la monoie : la trace de ces élévations, reſtée ſur

Démodice de Cumes, femme de Midas Roi de Phry-

le revers des médailles, eſt marquée par des diviſions plus ou moins multipliées, ſuivant le beſoin qu'on crut avoir d'un plus ou moins grand nombre de ces élévations, pour aſſujettir la piece en la frappant. Dans la ſuite on en diminua la quantité ; elle fut reduite à une ſeule élévation : c'eſt celle dont l'empreinte s'obſerve également ſur les monoies Syracuſaines & Indiennes. On ne trouve ſur ces dernieres aucune trace bien aſſurée des anciennes diviſions dont on vient de parler : ainſi la méthode de fabriquer qu'elles indiquent, ſemble n'avoir jamais été employée par les Indiens ; & bien qu'elle ait été en uſage chez les Perſans, les plus anciennes médailles de ces peuples étant de beaucoup poſtérieures au tems de Phidon d'Argos, elles paroiſſent faites à l'imitation de celles de ce Prince, qui doit avoir été le véritable inventeur des monoies frappées, ou du moins, celui qui le premier fit uſage de cette invention. Les Grecs prirent des Orientaux l'idée des monoies, avec la maniere de les couler dans des moules ; & les Orientaux ſemblent avoir reçu des Grecs la maniere de frapper ces mêmes monoies. L'Inde doit avoir pris cette maniere de monoyage dans un tems, où déja plus avancé dans la Grèce qu'il ne le fut dans ſes commencemens, il étoit déja en état de frapper les monoies avec une empreinte à leur revers, telle qu'eſt celle des médailles de Syracuſe qui reſſemblent pour le creux à celles de l'Inde. On verra dans la ſuite qu'il eſt poſſible de déterminer l'époque où cette méthode de monoyage paſſa chez les Indiens. Quant aux Perſans qui étoient plus voiſins de la Grèce, ainſi que les Lydiens, ils reçurent beaucoup plutôt le ſyſtême de monoyage qu'on y employa depuis Phidon. Mais ce ne fut gueres qu'au tems d'Alexandre, que les Indiens prirent la maniere de monoyer dont ils ſe ſervent à préſent ; les Grecs frappoient alors des monoies très-parfaites, tant pour la face que pour le revers. Arrien rapporte que de ſon tems, des anciennes Drachmes circuloient encore dans le commerce de l'Inde : ces Drachmes dont les légendes étoient en lettres Grecques, portoient les noms d'Apollodote & de Menandre, qui, même aprés la mort d'Alexandre, eurent l'adminiſtration des affaires. (Arrian. *Peripl. Mar. Erythr.* Ἀφ' οὗ μέχρὶ νῦν ἐν Βαρυγάζοις παλαιαὶ προχωροῦσι δραχμαὶ, γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐγκεχαραγμέναι, ἐπίσημα τῶν μετὰ Ἀλέξανδρον βεβασιλευκότων Ἀπολλοδότου καὶ Μενάνδρου.) Ces monoies ſemblent avoir été les modeles de celles que les Indiens, les Tartares, & tous les peuples de l'Aſie, comme ceux de l'Europe frappent à préſent.

gie :

gie : (43) ce prince étant mort, ſuivant Euſebe, dans le cours de la vingtieme Olympiade, (44) fut poſtérieur de deux ſiecles à Phidon d'Argos : ainſi Démodice put bien employer l'invention de ce dernier, mais il eſt évident qu'elle n'en fut pas l'auteur ; & qu'au moins, relativement à tous les peuples dont nous avons parlé, Phidon eut la gloire d'avoir fait ou employé une découverte très-utile, dont nous profitons encore à préſent ; car notre monoyage n'eſt que la ſuite & la continuation de celui qu'il fit adopter, ſur des principes préférables à ceux des tems antérieurs à lui, mais qu'on perfectionna dans la ſuite.

L'importante époque du tems où vécut Phidon d'Argos, eſt fondée ſur ſa généalogie comparée avec celle de la branche des Héraclides, dont Ariſtodême fut le chef: garantie par le marbre d'Arondel, elle eſt encore atteſtée par un fait hiſtorique, dont la date eſt néceſſairement poſtérieure à celle où il frappa les premieres monoies en or & en argent : cette date remonte à l'année 314 après la ruine de Troye ; c'eſt la 119e avant la premiere Olympiade, & la 895e avant notre Ere. Ce tems eſt le plus reculé de tous ceux dont nous pouvons avoir des médailles Grecques frappées en or où en argent : les plus anciennes ne peuvent remonter qu'à cette époque. Les premieres monoies ayant été fabriquées dans l'iſle d'Egine,

(43) Heraclid. *in Polit. et Jul. Polluc. Onomaſtic. lib.* ix. *cap.* vi. *ſeg.* 83. *Vide Note* 75.

(44) Euſeb. Chronic. *lib. poſt. ad. ann.* MCCCXX.

on

on pourroit peut-être espérer d'y en retrouver encore ; mais elles n'en porteroient pas le nom, puisqu'on n'imprima pas de légendes sur les premieres monoies; cette isle, continua d'en frapper jusqu'au tems d'Heliogabale. (45)

Le nom de Phidon, gravé sur une médaille d'*argent* près d'un vase sur lequel est un raisin, a fait regarder ce vase comme une des mesures *Phidoniennes*, & l'on a pris ce nom pour celui Phidon d'Argos ; (46) cependant le revers de la médaille où il se trouve, portant un bouclier Béotien, montre assez qu'elle fut frappée en Béotie, & non dans l'isle d'Egine : d'ailleurs, ce nom même, ainsi que le revers suffisoit pour montrer que cette médaille est postérieure au tems où l'on trouva le moyen de graver des légendes & d'imprimer des revers sur les monoies : ces deux pratiques ayant été également inconnues dans les commencemens du monoyage, le manque de légendes, avec le quarré à plusieurs divisions à la place du revers, sont à présent les indices les plus certains des monoies des premiers tems.

Les médailles en argent où se voit la feuille de *platane*, dont la forme indiquant celle de tout le Péloponese en devint l'emblême, (47) n'ayant ni légende, ni même aucune lettre pour en tenir lieu, portant d'ailleurs au revers le

(45) Recueil des Méd. des Peuples & Villes. *T.* III. *p.* 26.

(46) Thesaur. Brandeburg. *T.* I. *p.* 279.

(47) Voyez la *Planche* VI. N° 11. *T.* I. de cet ouvrage : la forme du *Péloponese* est comparée, dans Denys le Périegete à celle de la feuille de *Platane*, voilà pourquoi cette feuille en devint le *Symbole*.

quarré

quarré à plusieurs divisions très-inégales, sont par-là reconnoissables pour être des premiers tems où l'on en fabriqua. Phidon d'Argos étoit le plus puissant de tous les Princes de la Gréce: ayant, comme le dit Strabon, (48) " réuni tout " l'héritage de Téménus auparavant divisé en plusieurs par- " ties, il prétendit à la possession de toutes les villes qu'Hercule " avoit prises autrefois," (49) c'est-à-dire de tout le Péloponese, dont il possédoit une très-grande partie. Il fut le seul des Héraclides, qui conçut de pareilles prétentions; ainsi lui seul put faire représenter sur ses monoies le symbole du Péloponese entier. Ce symbole est la feuille de *platane*, il ne se trouve sur aucune des médailles des tems postérieurs, ni sur aucune de celles qui sont frappées avec un revers ou avec une légende; cela nous assure que ces monoies, d'ailleurs très-rares, furent faites au tems de Phidon d'Argos: elles sont les témoins de la domination qu'il affecta sur tout le Péloponese. On trouve deux especes différentes, de ces anciennes médailles; les unes (50) paroissent avoir été faites dans l'isle d'Egine, les autres peuvent avoir été frappées dans Argos, où Phidon habitoit ordinairement: quant aux monoies avec le sym-

(48) Voyez les *Notes* 4 & 22 de ce Chapitre avec la suivante.

(49) Strab. Geograph. *lib.* viii. *p.* 358. Πρὸς τούτοις, ἐπιθέσθαι καὶ ταῖς ὑφ' Ηρακλέοις αἱρεθείσαις πόλεσι. &c.——*Is ergo (Phido) præter alia facinora, adortus est etiam urbes, quas quondam Hercules cœperat.*

(50) Recueil des Méd. des Peuples & Villes. *T.* I. *p.* 137.

bole

bole de la *Tortue*, (51) elles semblent avoir été fabriquées à Ægium, où Phidon domina ; car une partie des villes de l'Achaïe appartint assurément à l'héritage de Témenus (52) qu'il recueillit : ce symbole fut dans la suite conservé sur les monoies d'Ægium, (53) au lieu que celui de la feuille de platane ne se maintint nulle part ; de là vient que les médailles avec cette empreinte sont extrêmement rares : leur rareté pourroit servir à prouver que l'autorité dont Phidon s'étoit emparé ne fut pas de durée ; quoiqu'elle paroisse avoir passé à un autre Phidon, peut-être son parent, qui vécut vers la VIIIe. Olympiade, & que l'on a confondu avec lui.

Quelques lecteurs seront peut-être surpris de ce qu'on avance ici, sur la possibilité de l'existence de quelques médailles Grecques, faites au tems même où l'on commença d'en frapper, & par conséquent antérieures de près de neuf siecles à notre Ere. Nos monoies ne résistent pas si long-tems aux accidens qui contribuent sans cesse à en altérer les empreintes ; maintenant que j'écris ceci, j'ai devant moi une guinée frappée en 1779 ; quoique le relief en soit bien moins grand, & le travail beaucoup moins recherché que celui d'une médaille en or de Gélon, que je lui compare en ce moment, la tête, le revers &

(51) Voyez la *Planche* VI. du *T.* I. de cet ouvrage N° 12. le revers XVI. appartient à une médaille d'Ægium dont la face représente la Tortue.

(52) Pausan. *lib.* vii. *cap.* vi.

(53) Recueil des Méd. des Peuples & Villes.

toutes

toutes les parties de celle-ci, qui a certainement été faite il y a plus de deux mille deux cens ans, ſont infiniment mieux conſervées, que la tête & le revers de cette guinée frappée depuis quatre ans ſeulement. Quand cette médaille de Gélon ſeroit reſtée quatre, ou même dix ſiecles & d'avantage, dans la terre d'où on l'a tirée, elle n'en ſeroit pas moins bien conſervée qu'elle l'eſt à préſent. Je pourrois citer une infinité d'exemples de cette eſpece : l'expérience montre que des médailles encore plus anciennes s'il étoit poſſible, que celles qui furent faites au tems où l'on commença à en fabriquer en Grèce, pourroient être parvenues juſqu'à nous : j'ai fait voir ailleurs, par quelles raiſons les plus anciennes monoies ont pu ſe conſerver juſqu'à préſent, auſſi fraîches qu'elles l'étoient preſqu'en ſortant de deſſous le coin ; par quels moyens elles ont échappé à tant d'accidens qui pouvoient les détruire ; enfin, pourquoi nous pouvons en avoir de tous les tems, à commencer de celui où vécut Phidon d'Argos.

Les premieres médailles du Péloponeſe, ſont auſſi celles où le creux mis au revers eſt diviſé en un plus grand nombre de *partitions*, diſtribuées d'une maniere plus confuſe & plus inégale, (54) on reconnoit dans la multitude de ces *partitions*

(54) Voyez la Médaille I de la *Planche* XXX de ce Volume. Le revers y préſente le creux diviſé en triangles. On en trouve une de la même eſpece dans le premier Volume du Recueil des Médailles des Peuples & Villes. *Planche* XVI. N° 2.

tions employées pour mieux assujettir le flan de la monoie sous le coin, la défiance de l'Art, qui croyoit ne pouvoir trop multiplier les précautions ; aussi semble-t-il les avoir diminuées à mesure que l'expérience lui en fit sentir l'inutilité, car les *partitions* sont déja réduites à cinq, sur des monoies assurément frappées à peu d'intervalle des premieres, comme on peut le voir par les médailles frappées à Thèbes, où se trouve le symbole du Lion déchirant un taureau (55) dès les commencemens du monoyage on employa les symboles & les figures des Dieux sur les monoies publiques ; & comme les monumens d'après lesquel ces figures étoient imitées, se conservoient dans les temples ; la plupart de ceux qui furent représentés sur les premieres monoies, étoient des ouvrages des tems qui précéderent celui où on les frappa. Les médailles doivent par cette raison, nous avoir conservé la représentation des ouvrages de la sculpture, non-seulement bien plus anciens que tous ceux qui existent à présent, mais même antérieurs de plusieurs siecles à ceux où ces médailles furent frappées. L'extrême utilité dont cette observation peut être pour l'histoire des Arts, demande qu'elle soit constatée ici par un grand nombre d'exemples, afin de ne laisser aucune incertitude sur un objet dont la suite fera connoître toute l'importance.

Nous avons fait distribuer sur les *Planches* XXVIII & XXIX de ce Volume, une assez grande quantité de médailles

(55) Voyez la *Planche* VI. N° 1. *T.* I. de cet ouvrage.

de

de différens pays & de différens ſiecles ; leurs types prouvent que les Grecs repréſenterent conſtamment ſur leurs monoies les figures des Dieux, ſous toutes les formes qu'ils leur donnerent en divers tems.

La premiere médaille frappée à Séleucie dans la Piérie, (56) repréſente la tête de Rhéa : cette Déeſſe préſidant aux terreins ſur leſquels les villes étoient conſtruites, on la couronoit de *Tours*, qui en repréſentoient les *Murs* ; elle étoit la premiere des Divinités *Poliades* ou *Patrones* des villes. Au revers de cette médaille il y a un temple tout ouvert, dans lequel pluſieurs grandes Pierres accumulées les unes ſur les autres, repréſentent *Jupiter Caſius*, dont le nom eſt écrit ſous cette repréſentation. C'étoit le Dieu *Tutélaire* de Séleucie ; & de même que les Chinois & les Indiens, ſuivant l'ancienne coutume des Scythes, ont encore aujourd'hui la plus grande vénération pour les montagnes de *Chang-péchang* & de *Pir-pen-jal*, ſituées dans la Tartarie, ainſi les anciens Syriens & les Grecs établis avec eux, eurent la plus grande vénération pour le mont *Caſius*. Ils le regardoient comme Jupiter même, & lui donnerent pour cette raiſon le nom d'*Epacrius* ou *Montanus Zeus*. (57) Ce *Jupiter Montagne* ſe voit ſur les médailles de la Piérie où il étoit révéré : leur empreinte nous montre que ſes habitans avoient raſſemblé des *Pierres* dans leurs temples pour repréſenter la

(56) Voyez la *Planche* XXVIII *de ce Vol.*

(57) Heſych. Ἐπάκριος Ζεύς.

figure de la montagne priſe pour ce Dieu. Selon Théodoret, Rhéa étoit appelée *Pétroſa* & *Montana*, (58) de la figure donnée à ſon fils ; on voit ici cette Déeſſe ſous la forme que lui donnoient les Grecs de la Syrie, tandis que Jupiter *Caſius* eſt ſous celle où il étoit adoré quand on frappa cette monoie.

Au lieu de repréſenter Jupiter *Caſius* par la figure de la montagne de ce nom, quelquefois on ſe contentoit d'employer une groſſe pierre, dont la forme *conique* exprimoit celle de cette montagne vue de plus loin. Ces deux formes différentes exiſterent enſemble dans deux temples de Séleucie, au tems où Trajan, qui alloit faire la guerre aux Parthes, y envoya des offrandes, vraiſemblablement diſtribuées dans ces deux temples, car ils ſont tous deux gravés ſur les médailles de ce Prince : (59) cette variation dans la maniere de repréſenter un même Dieu, nous montre avec combien d'exactitude les anciens chercherent à conſerver ſur leurs médailles, les différentes formes données aux repréſentations de leurs Divinités, ſans avoir égard à la biſarrerie qui les fit choiſir. On trouve dans l'*Anthologie* une épigramme de l'Empereur Hadrien, qui paroit avoir été miſe ſous une partie des préſens offerts par Trajan à Jupiter *Caſius :* ces offrandes faiſoient

(58) Theod. *lib.* vii. *Epiſt.* Ῥέαν πετρώδη ϗ ὄρειον. *Jovem Epacrium ſive montanum vocant, et Rheam matrem ejus,* petroſam *ſive montanam.*

(59) Iſt. Univ. di Bianchini. *T.* B. *ad cap.* xxxi. & xxxii. *Med.* v. & Patini Numiſm. *in Trajan.*

partie

partie des dépouilles remportées ſur les Daces ou les Getes. C'étoient deux rets, tiſſus avec beaucoup d'art, avec une corne du bœuf appelé *Uri* qui étoit garnie d'or. (60)

Au revers d'une médaille, frappée à Docimée en Phrygie, (61) on obſerve un *amas* de pierres poſées les unes ſur les autres ; une tête avec un caducée eſt à la face de cette même médaille : cette figure étant un portrait, il ſemble qu'on a voulu repréſenter par elle le fondateur de cette ville ſous la forme de Mercure : l'amas de pierres mis à ſon revers s'appeloit *Acervum Mercurii* ou le *Tas de Mercure.* (62) C'étoit l'ancienne

(60) Anthol. Græc. *Conſt. Cephal. lib.* ii. *Epig.* 540. *Jovi Caſio Trajanus, Æneæ Soboles, hoc oblectamentum, Dominus hominum, Domino Deorum dedicavit : duo puta retia texta faberrime, et* Uri *bovis ornatum auro late ſplendente cornu, ſuperiore de præda delecta præclara munera, quum invictus laceravit ſua haſta feroces Getas. Tu ergo, qui nubes percellere vales, indulge ipſi glorioſam belli Perſici, quod præ manibus habet, confectionem ; quo tibi coram in oculis poſita demulceant animum gemina, hinc Getarum, illinc Arſacidarum ſpolia.*

Hadrien monta ſur la ſommité du mont Caſius, où il fit un ſacrifice à Jupiter : ce Prince paroit avoir été chargé de porter les préſens à l'occaſion deſquels il fit l'épigramme qu'on vient de lire. Les offrandes de Trajan ſemblent avoir été répandues dans pluſieurs temples, car Spartien parle de cuvettes d'argent, de baſſins, & d'autres préſens plus magnifiques que ne l'étoient ceux dont il eſt fait mention dans l'épigramme d'Hadrien ; d'où il paroit qu'ils n'étoient pas placés dans le même endroit, & l'on peut croire qu'on fit une autre épigramme pareille à la premiere pour les accompagner. Voyez le commentaire de Saumaiſe ſur Spartien dans la vie d'Hadrien.

(61) Voyez la *Planche* XXIX de ce Volume. N° 2.

(62) Didymus *ad Odyſſ π.* Καὶ τοὺς ἀνθρωπους ἄχριτοῦ νυαυ ἐις τιμην τοὺ Ἑρμοῦ καῖὰ τας ὁδοὺς διὰ τὸ τὴν θεὸν εἶναι τουτον καθηγεμονα, ϗ τρόπον τῶν ἐνδικουντων, σωροὺς ποιεῖν λίθων, ϗ διαγοντας, προβαλλειν λίθους, ϗ τούτους καλεῖν Ἑρμαιους λόφους. *Inde etiamnum*

l'ancienne maniere de repréfenter ce Dieu, dont ces *tas de pierres* porterent le nom. (63) Des repréfentations femblables étoient communes à beaucoup de peuples, on en voyoit chez les Scythes (64) & chez tous les peuples Celtes. Suivant Artémidore, il y en avoit un grand nombre en Efpagne près du promontoire facré. Ces amas étoient compofés de trois ou quatre pierres mifes les unes fur les autres ; (65) il en exifte encore beaucoup de cette efpece en Angleterre, en France, en Allemagne & dans le Nord. Quoique les habitans de Docimée, fur les médailles defquels on voit cette maniere de repréfenter Mercure, ayent affurément pu lui donner une autre figure, comme on le voit par celle qui eft à la face de ces mêmes médailles, ils ne laifferent cependant pas de lui conferver l'ancienne forme fous laquelle les Scythes leurs ancêtres avoient adoré ce Dieu ; il eft remarquable ici, que dans la ftatue, dont la tête eft gravée à la face de leurs monoies, ils paroiffent avoir donné à *Docimus* leur fondateur, le manteau & les cheveux de Mercure, pour in-

etiamnum in ufu eft homines in Mercurii honorem, eo quod viarum fit præfes, et ad morem Deorum abfolventium, lapidum acervos viis publicis congerere, eos autem prætereuntes crebro jactu augere, et acervos Mercuriales nuncupare.

(63) Quint. Curt. *lib.* vii. *cap.* ix.

(64) Strab. *Geogr. lib.* iii. *p.* 138.

(65) Strab. *ibid.* Ἀλλὰ λίθοις συγκεῖσθαι τρεῖς ἢ τέτ]αρας κατὰ πολλοὺς τόπους οἷς ὑπὸ τῶν ἀφικνουμένων ςρέφεσθαι κατά τι πάτριον, καὶ μεταφέρεσθαι ψευδοποιησαμένων. *Sed lapides multis in locis* ternos *aut* quaternos *effe compofitos, qui ab eo (promontorio) venientibus ex more a majoribus tradito convertantur tranflatique fingantur.*

diquer

diquer par-là que leur ville étoit ſpécialement *vouée* à ce Dieu. (66)

Phurnutus nous apprend qu'anciennement on *avoit coutume de ramaſſer les pierres des grands chemins & de les ajouter aux monceaux de Mercure.* (67) Dans les tems où les chemins publics n'étoient pas encore conſtruits d'une maniere fixe & aſſurée, ces monceaux ſervoient à marquer les routes aux Voyageurs, ils alloient de l'un à l'autre, & ſe conduiſoient

(66) Parmi beaucoup de *Termes* dans leſquels Mercure eſt repréſenté ſous les traits de quelque perſonne particuliere, il y en un dans la collection de Mr. C. Townley qui mérite une attention particuliere : c'eſt un jeune Garçon dont la tête eſt coëfée du pétaſe aîlé ; il porte encore l'attribut de Mercure *Cillénien* à ſa partie antérieure : on a repréſenté le coq & le caducée ſur ſes côtés. Ainſi que la figure du Mercure de *Docimée*, celle-ci fut faite par une ſorte de *vœu*, & dans le deſſein de mettre ſous la protection du Dieu dont on lui a donné la forme, le jeune Garçon que cette forme repréſente, ainſi que cela ſe voit par une ancienne épigramme, autrefois gravée ſur un terme tout ſemblable : elle peut également ſervir à l'explication de celui dont on parle ici, & à celle de la tête de la médaille de *Domicée.* En voici la traduction. " O " Meſſager de Jupiter, le jeune Calliſtrate de la ville de Céphiſe, te conſacre " ta *propre image faite à ſa reſſemblance* & ſuivant ſon âge : ô Roi bienfaiſant, " reçois cette offrande, & conſerve le fils d'Apollodore & ſa Patrie."

Καλλίςρατον σοί, Ζηνὸς ὦ διάκτορε,
Ἔθηκε μορφῆς ξυνὸν ἕλικος τύπον
Κηφισσιεὺς ὁ κοῦρος. ὦ χαρεὶς ἄναξ
Ἀπολλοδώρου παῖδα ϗ πάτραν σάω.

Calliſtratus, Cephiſſienſis puer, Jovis Legate, tuæ imaginis ſtatuam ad ſuam ſimilitudinem effictam dedicat : *ô Rex, gratificans eumque patriamque ſalva.*

Cette inſcription paroit exprimer l'intention de la ville de Docimée, quand elle conſacra la figure de Mercure ſous la reſſemblance de ſon fondateur.

(67) Phurnut. *de Nat. Deor. in Mercur.*

par

par leur direction : de-là vint que Mercure fut regardé comme le gardien des voies publiques, comme le guide des voyageurs, & qu'on lui donna le titre d'*Hegémon* ou de *Conducteur*.

Les terreins cachés ſous les pierres qui formoient les monceaux de Mercure, étant impénétrables à la charue, de-là vint l'idée de conſacrer aux Dieux des territoires qu'il étoit défendu de labourer. On les regardoit comme inviolables, on n'oſoit en emporter les fruits, (68) & cette loi s'étendit aux confins des peuples, à des montagnes entieres, telle entre autres celle que les Celtes avoient conſacrée ſur les confins de la Galice : " On regardoit comme un crime d'y faire en-" trer le fer de la charue, parce qu'elle étoit conſacrée aux " Dieux." (69) Ces uſages donnerent lieu au reſpect que l'on eut pour le Dieu *Terme*, conſidéré comme le gardien des confins des terres publiques & particulieres, & dont il étoit prohibé, ſous des peines capitales, de tranſporter les figures, appelées *Termes* ou *Hermes*.

Les terreins où ſe voyoient des monceaux de pierre, étant conſacrés à Mercure & regardés comme inviolables, de-là vint d'abord l'uſage d'élever des monceaux pareils ſur les tombeaux des morts : on empêchoit par-là de violer leur repos, en avertiſſant de ne pas labourer les lieux où réſidoient

(68) Vid. Inſcript. & Col. Her. Attic. *in Triop.*

(69) Juſtin. *lib.* xliv. *cap.* iii. *In hujus gentis ſacer mons eſt, quem ferro violari nefas habetur.*

leurs

leurs cendres. Cet uſage fit regarder Mercure comme le gardien des *manes*, comme le conducteur des *ames*, comme le Dieu qui les conſignoit à leur dernier ſéjour. Ce fut encore une des raiſons qui engagerent à placer les ſépultures ſur les grands chemins, & à donner à la plupart d'entr'elles les formes dont on a parlé ailleurs.

La médaille du Numéro III, *Planche* XXVIII, porte à ſa face la tête de la figure de Neptune révérée par les Chalcidiens, au tems où ils frapperent cette monoie: la *Pyramide* placée à ſon revers, dans un temple orné de feſtons comme en un jour de fête, eſt l'ancienne repréſentation de ce Dieu, telle qu'elle fut à Calchis avant le tems où la ſculpture y fit des idoles de forme humaine. Le nom de cette ville mis ſous la *Pyramide*, montre que cette ancienne pierre étoit encore plus vénérée que les autres ſtatues du Dieu dont elle tenoit la place. Jupiter *Mélichius* fut auſſi repréſenté par une *Pyramide* érigée à Sicyone près du tombeau d'Aratus : (70) le ſimulacre du même Dieu, ſur le revers de la médaille de Céos, ſe voit avec celui de Junon, ſous la forme *Pyramidale:* (71) la tête de celle-ci, empreinte à la face de la médaille, montre la figure ſous laquelle on l'adoroit dans l'iſle dont elle étoit, avec Jupiter, une des Divinités tutélaires. Ces deux *Pyramides* ont ſur elles une bandelette ſemblable à celles dont on couronnoit

(70) Pauſan. *lib.* ii. *cap.* ix.
(71) Voyez la *Planche* XXVIII. N° 4.

les figures des Dieux ; des morceaux d'étoffe deſcendent de leurs ſommets ſur leurs baſes, qui ſont décorées d'autres pieces d'étoffe avec des franges. Ces ornemens nous apprennent qu'avant le tems où la Sculpture fit des Dieux ſous les traits humains, on avoit coutume de parer les pierres deſtinées à les repréſenter, & de les vêtir à-peu-près comme on eût vêtu des figures humaines ; de-là vint dans la ſuite l'uſage de donner des habillemens aux ſtatues ſacrées ; uſage qui juſqu'à préſent s'eſt conſervé dans quelques parties de l'Europe, & en Tartarie, où l'on couvre quelquefois des peliſſes les plus précieuſes les figures des Dieux. (72)

La monoie ſuivante N° 5, frappée à Mégare dans l'Attique, porte l'empreinte d'une *Pyramide* entre deux poiſſons ; Apollon *Carneus* y étoit repréſenté ſous cette forme dans le Gymnaſe ou école publique ; & comme ce Gymnaſe, au rapport de Pauſanias, (73) étoit ſitué entre le port des *Nymphes* & le port de *Niſée*, on a peut-être voulu faire ſentir cette poſition, en plaçant la *Pyramide* entre deux poiſſons. Le revers de la médaille, par la repréſentation de la proue d'un vaiſſeau, montre la ſituation maritime de la ville où elle fut frappée.

Dioſcurias qui frappa la médaille du Numéro VI étoit une colonie Grecque, établie ſur la rive orientale de *l'Euxin*, (74)

(72) Voyage d'Iſbrants Ides dans Corneille Lebrun. *p.* 3. *V.* I.

(73) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xliv.

(74) Strab. *Geograph. lib.* ii. *p.* 91. Τὴν δ' ἀπὸ Διοσκουριάδος εἰς τὸ Κάσπιον ὑπέρθεσιν ἡμερῶν πέντε. *Tranſitum porro a Dioſcuriade ad Caſpium quinque dierum.*

entre

entre cette mer & celle d'*Hyrcanie*. *Dioſcurias*, comme l'indique ſon nom, étoit ſous la protection des *Dioſcures* regardés comme ſes fondateurs : ces Dieux ſont marqués ici par deux pierres, dont chacune repréſente la ſection de l'Œuf, duquel la Mythologie diſoit qu'ils naquirent. En expliquant l'origine de cette fable, (75) nous avons fait voir qu'elle fut fondée ſur l'abus des emblêmes employés à indiquer les deux ſoleils ſortis de l'Œuf du Cahos, qui engendra le monde. Comme ils n'étoient qu'un même être connu ſous deux aſpects différens ; on leur donna une phyſionomie parfaitement *reſſemblante*, & on les regarda comme deux freres jumeaux. Quelquefois le ſoleil de *nuit* fut repréſenté avec de la barbe, pour montrer q'uil précéda le ſoleil *diurne*, car le monde, ſuivant cette Coſmogonie, ſortit de la *nuit*, dont cette barbe parut propre à marquer l'obſcurité : l'une des étoiles repréſentées ſur les parties de l'œuf dont on coïffa les Dioſcures, repréſentoit l'une l'étoile de la *nuit*, l'autre repréſentoit l'étoile du jour ainſi que le dit expreſſément Martianus Capella, (76) dans un paſſage très-propre à expliquer les formes des figures & des attributs de ces Dieux. Les deux étoiles marquées ici ſur les bonets mêmes des Dioſcures, étant moins brillantes que celles dont ils ſont ſurmontés, les repréſentent comme préſidant à la conſtellation des

(75) Voyez le troiſieme Chapitre de cet ouvrage.

(76) Mart. Cap. *de Nupt. Philol. lib* i. *p.* 20. *Poſt hos duorum* una *quidem* Germanaque facies : *ſed alius* Lucis ſidere, Noctis *alius refulgebat.*

 Gémeaux.

Gémeaux. Celles-ci appartiennent ſpécialement aux fils de Léda : elles leur furent attribuées dans une de ces fables, par leſquelles on pretendit illuſtrer la navigation qu'ils firent avec les Argonautes : (77) cela même contribua beaucoup dans la ſuite, à faire confondre ces emblêmes, avec ceux qui primitivement avoient ſervi à marquer les deux ſoleils.

On voit au revers de cette médaille, un vaſe porté ſur une colone, qu'on a priſe pour le *Phare* de Dioſcurias, ville dont le grand commerce uniſſoit autrefois celui de la Colchide, de l'Aſie & de l'Inde : mais ce vaſe, & la colone *même* qui eſt ornée de deux *bandelettes* exprime l'un des Dioſcures. (78)

On

(77) Orph. Argonautic.

(78) Dans le nombre très-conſidérable de vaſes antiques en terre, qui exiſtent encore à préſent, & qui furent autrefois conſacrés aux Dioſcures, comme on en eſt aſſuré par les peintures dont ils ſont ornés, il y en a pluſieurs très-remarquables dans le Muſæum Britannique : tous ont la forme de l'œuf dont on prétendoit que ces Dieux étoient nés : mais il y en a deux particuliérément remarquables par leur grandeur & leur conſervation. Tous deux ont vers leur gorge des têtes de cigne ; ils repréſentent l'oiſon ſous la forme duquel Jupiter eut commerce avec *Léda*, & les anſes dont ces Vaſes ſont décorés portent à leur ſommité des têtes qui repréſentent le *ſoleil*. Le vaſe de la médaille de *Dioſcurias*, a la figure du bonet des Dioſcures : la forme en eſt renverſée pour y placer cette même flamme qui fait l'auréole de laquelle on entouroit la tête du ſoleil, dont elle exprime les rayons.

On voit ſur tous ces vaſes peints, un temple où eſt l'un des Dioſcures avec ſon cheval, & quelquefois ſans lui ; jamais ils ne paroiſſent enſemble, parce que dans ces monumens on a voulu exprimer que quand l'un *vivoit*, l'autre *étoit plongé dans le ſommeil*, & comme privé de la vie ; la fable repréſentoit ainſi l'abſence

On trouve dans cette médaille deux très-anciens emblêmes. autrefois employés à repréſenter les Dieux ; on y mettoit déja plus de recherches que dans les pierres groſſieres dont on ſe ſervoit pour repréſenter, ou Jupiter Caſius ou Mercure ; car celles qui figurent l'*œuf* ou le *bonet* des Dioſcures, ont du moins une forme priſe de la nature des choſes qu'on prétendoit exprimer, & la colone également deſtinée à être

ſence du ſoleil nocturne pendant l'apparition du ſoleil du jour ; à la partie oppoſée à celle où l'un des Dioſcures ſe montre dans ſon temple, on voit une colone poſée ſur un autel : c'eſt la même que celle de la médaille de Dioſcurias ; cette colone ſymbolique a devant elle des figures en acte d'adoration, comme devant l'image des Dieux qu'elle repréſente : elle eſt toujours entourée de deux bandelettes, dont l'une, conſtamment noire, repréſente le Dioſcure qui eſt privé de la lumiere, & l'autre, conſtamment blanche, repréſente celui qui en jouit. Ces mêmes bandelettes ſe voyent ſur la colonne de Dioſcurias ; elles y repréſentent donc la même choſe que les étoiles du jour & de la nuit placées près des Dioſcures, ou ſur leurs bonnets, ou ſur leurs têtes : cette idée rendue par les Poëtes dans le ſens mythologique, qui ne l'attribue qu'aux fils de Léda, nous montre par-là même comment les fables de cette mythologie ſe ſont formées, ſur les ſymboles de la religion qui la précéda. (Homer. Odyſſ. *lib.* xi. *v.* 295.

Κάςορά θ' ἱππόδαμον, ϗ πύξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα·
Τοὺς ἄμφω ζωοὺς κατέχει φυσίζοος αἶα·
Οἳ ϗ νέρθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες,
Ἄλλοτε μὲν ζώουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε
Τεθνᾶσιν; τίμὴν δὲ λελόγχασ' ἶσα θεοῖσι.

Caſtoremque equorum domitorem et pugilatu ſtrenuum Pollucem,
Quos ambos vivos detinet alma terra ;
Qui etiam infra terram, honorem a Jove habentes,
Interdum quidem vivunt alternis diebus, interdum autem rurſus
Mortui ſunt, hanorem vero ſortiti ſunt æqualiter Diis.

leur

leur symbole, est distinguée par des attributs propres à marquer le sens physique de leur culte, ou du moins la fable qu'il fit naître, & qui dans la suite fut la seule connue des peuples. Diane *Patrone* de la ville de Sycione, y étoit représentée par une colone semblable à celle des Dioscures: (79) il existoit en Grèce une très-grande quantité de monumens tous semblables, & par une suite de cet esprit de conservation que nous avons montré avoir été celui des Arts des anciens, ils continuerent toujours à imiter ce qu'ils avoient pratiqué au tems, où la sculpture leur étant inconnue, ils ne pouvoient représenter les idées de leur Théologie que par les moyens grossiers, dont ces monumens nous conservent des images très-fideles.

Les deux médailles suivantes serviront à confirmer ce qui vient d'être dit; celle du Numéro VIII fut frappée sous le regne de Vespasien; la précédente, Numéro VII, fut faite au tems de Tibere à l'honeur de Drusus son fils. On reconnoit, au revers de toutes deux, la Vénus adorée à Paphos dans l'isle de Chypre: Titus, du vivant de son pere, alla la consulter sur les espérances qu'il avoit de parvenir à l'Empire. (80) *Le simulacre de cette Déesse n'étoit pas une figure humaine, mais une pierre de forme conique, élevée comme*

(79) Pausanias. *lib.* ii *cap.* ix.

(80) Sueton. *in Tito. cap.* v. *Galba mox tenente Rempublicam missus ad gratulandum, quaqua iret (Titus) convertit homines, quasi adoptionis gratia arcesseretur, sed ubi turbari cuncta sensit, rediit ex itinere; aditoque Paphiæ Veneris Oraculo, dum de navigatione consulit, etiam de Imperii spe confirmatus est.*

une

une borne, (81) elle eſt reconnoiſſable ſur ces deux médailles. On voit par la premiere, qu'on plaçoit au ſommet de ce *ſimulacre* un *corps* de *robe* de femme, comme on a vu précédemment qu'on habilloit les *Pyramides* de Jupiter & de Junon : la ſeconde, au lieu de ce *corps* de *robe*, eſt ſurmontée d'un ornement qui s'ajuſte avec la ſommité de la borne, à côté de laquelle il y a deux figures d'oiſeaux, ce ſont certainement les colombes de Vénus ; & la borne eſt indubitablement le ſimulacre de cette Déeſſe adorée comme femme : car la Déeſſe de Paphos étoit, dit Pauſanias, la Vénus *Uranie* ou *Céleſte*, révérée d'abord par les Aſſyriens, de qui les habitans de Paphos, les Phéniciens & ceux d'Aſcalon reçurent ce culte. (82) Elle étoit repréſentée par la pierre de Paphos, comme on la repréſentoit en Aſſyrie, en Phénicie, à Aſcalon & en Arabie, où ſuivant Hérodote, elle portoit le nom d'*Alilat :* elle y fut avec Bacchus, ſous le nom d'*Urotalt*, la ſeule Divinité du pays ; (83) ou plutôt elle y repréſentoit l'un des ſexes de ce Dieu, & c'eſt de l'Aſſyrie que le ſymbole de la colombe vint aux Grecs.

(81) Cornel. Tacit. *Hiſt. lib.* i. *p.* 457. *Simulacrum Deæ, non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metæ modo exſurgens.*

(82) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xiv. Πλησίον δὲ ἱερόν ἐςιν 'Αφροδίτης Οὐρανιας. πρώτοις δὲ ἀνθρώπων 'Ασσυρίοις κατέςη σέβεσθαι τὴν Οὐρανίαν· μετὰ δὲ 'Ασσυρίους, Κυπρίων Παφίοις, ϗ Φοινίκων τοῖς 'Ασκαλωνα ἔχουσιν ἐν τῇ Παλαιςίνῃ. *Non longe abeſt Cæleſtis Veneris delubrum : quam primi omnium Aſſyrii coluere. A quibus* Paphii *in Cypro acceptum ſacrorum ritum cum Phœnicibus, qui in Palæſtina Aſcalonem urbem incolunt.*

(83) Herodot. *lib.* iii. *cap.* viii.

Ce

Ce ſymbole étoit celui de l'amour le plus ardent, mais le plus chaſte: c'étoit auſſi celui du Mihir des Perſans. Chez les anciens, Vénus étoit *regardée comme la mere de toutes les Générations :* (84) & bien qu'on *la crut auſſi la mere de tous les amours & de tous les plaiſirs*, comme le dit *expreſſement* Martianus Capella, *on ne laiſſoit pas de lui attribuer la palme de la Pudcité.* (85) C'étoit donc la Vénus *pudique*, repréſentée par la figure ſi connue ſous le nom de Vénus de Médicis : & cette belle ſtatue tient lieu du ſimulacre de cette Déeſſe, repréſentée dans les premiers tems à Paphos ſous la forme de pierre conique qui ſe voit ſur les médailles. Les idées qu'on ſe formoit de cette Vénus, ſont rendues avec une étonnante vivacité dans l'auteur cité ci-deſſus, " toute ſa com-
" plexion inſpiroit le ſentiment d'un bouquet de roſes ; vous
" voudriez toujours admirer ſa blancheur, entendre le charme
" de ſes paroles, reſpirer le ſouffle odorant de ſon haleine,
" couvrir de baiſers, toucher ſon beau corps, & ſoupirer
" des deſirs qu'elle vous inſpire ;" c'eſt la deſcription très-pathetique des ſenſations produites par la Vénus de Florence.

(84) Mart. Capella *de Nupt. Ph. & Merc. p.* 21. *Generationum omnium mater VENUS,——quæquidem licet amorum voluptatumque mater omnium crederetur; tamen eidem deferebat pudicitiæ principatum.*

(85) Mart. Capella. *ibid. Huic roſis decuſſatim vinculis ſertata contexio; quam et conſpicere nitentem, et fantem audire dulces illecebras, et attrahere fragrantiſſimi ſpiritus habitus redolentem, et oſculis lambere, et contingere corpore, ejuſque velles cupidine ſuſpirare.*

La

La médaille VII, repréſente le temple de l'une des Vénus de Paphos : le corps de femme, dont le ſimulacre de ce temple eſt ſurmonté, paroitroit d'abord devoir la faire reconnoître ſous le ſexe qu'il eſt naturel de lui attribuer; mais c'eſt tout le contraire, car il eſt certain qu'on doit reconnoître ici le ſimulacre de cette Déeſſe regardée comme un Dieu ; elle étoit nue quand on vouloit la repréſenter ſous les formes du ſexe, mais elle étoit vêtue d'un habit de femme quand on la repréſentoit ſous les formes humaines. On voyoit en Chypre, dit Macrobe, la *ſtatue de cette Vénus avec des habits de femme, mais avec la barbe, le corps & la ſtature d'un homme qui tenoit un ſceptre* ; (86) & comme les ſtatuaires lui donnoient les formes de l'homme, les Poëtes lui donnerent le titre de Dieu, en employant dans ſon nom le genre propre à exprimer ce titre : (87) les Théologiens prétendoient qu'elle reuniſſoit les deux ſexes, comme ayant en elle même la puiſſance de tout engendrer. (88)

La

(86) Macrob. Saturn. *lib.* iii. *p.* 174. *Signum et hujus (Veneris) eſt Cypri barbatum corpore, ſed* veſte muliebri, *cum ſceptro ac ſtatura viri.*

(87) Macrob. *ub. ſupr. Et putant eandem marem ac feminam eſſe Ariſtophanes eam* Ἀφρόδιτον *appellat. Levinus etiam ſic ait, Venerem igitur* almum *adorans, ſive* fœmina, *ſive* mas *eſt, ita uti* alma nocti luca *eſt. Philocorus quoque in Attide eandem affirmat eſſe Lunam, et ei ſacrificium facere viros cum veſte muliebri, mulieres cum veſte virili : quod eadem et mas exiſtimatur et fæmina.*

(88) Le plus ancien temple que la Grèce ait conſacré à Vénus *Uranie*, étoit celui de Cythere, où ſa ſtatue étoit *armée.* L'ancienneté de ce temple, & la compoſition de ſa ſtatue, garantiſſent que celle-ci étoit faite à la ma-

La médaille IX de la *Planche* VIII, frappée au tems d'Antonin Caracalla, repreſente un autre temple de Vénus, qui exiſtoit auſſi en Chypre: on voit ſur les toits des aîles de ce temple, les colombes qu'on avoit ſoin d'entretenir dans les temples de Vénus, comme on entretenoit des ſerpens dans celui d'Eſculape à Epidaure & ailleurs. La *Borne* faite pour repréſenter la Déeſſe, eſt ſurmontée d'une boule qui lui tient lieu de tête. Ce ſimulacre très-ancien paroit avoir été fait, dans un tems où l'on commençoit à chercher les formes humaines, dans les pierres employées à repréſenter les Dieux.

La médaille ſuivante, fabriquée au tems de Sabina Tranquillina & de l'Empereur Gordien Pie ſon mari, préſente à

niere des Phéniciens & des Aſſyriens, de qui les Grecs reçurent le culte de cette Déeſſe. Ainſi, quand on voit ſur les médailles de Sidon, une figure de femme armée d'un caſque comme une Minerve, ou bien une autre une figure qui par ſon vêtement a l'apparence d'homme, celle-ci tenant d'une main une couronne & de l'autre un ſceptre dont l'extrêmité ſe termine en croix, ce qui s'obſerve auſſi ſur la premiere médaille, on ne peut douter que l'une & l'autre ne repréſente la *Vénus Uranie* ſous les formes des deux ſexes: (Voyez la *Planche* XXXI. N° 2, 3, & 4.) ſon ſceptre eſt ſurmonté d'une *croix* pareille à celle des figures Egyptiennes, cette *croix* eſt le ſymbole du *Phallus* ou l'emblême de la *génération*, à laquelle Vénus préſidoit: on la diſoit née de la Mer, ce qui lui fit donner le nom d'*Aphrodite*, & c'eſt la raiſon pour laquelle ces figures, qu'on n'a jamais pu expliquer, ſont placées ſur des navires. De-là vint l'idée de regarder Vénus comme la Déeſſe qui préſidoit aux *expéditions maritimes*, d'où lui vint le nom d'*Euplœenne* ou de *bonne navigation*; ce titre ſingulier eſt exprimé dans la médaille Phénicienne du N° 4, où Vénus eſt repréſentée ſur un vaiſſeau tenant d'une main le ſceptre de la génération dont on vient de parler, & de l'autre une *Poupe* ou *Apluſtre* de navire. On l'adoroit ſous ce titre dans l'iſle de Gnide, peu diſtante des côtes de Phénicie.

ſon

ſon revers un temple, dans lequel eſt placé une ſorte de *terme* de ſtructure très-groſſiere, avec une tête à peine ébauchée : la boule miſe à côté de cette figure, ſemble indiquer le monde, à qui Vénus donna les ſemences de tout ce qu'il produit. On peut appercevoir dans ce *terme* ainſi que dans celui de la médaille précédente, quelque progrès dans la maniere de repréſenter les Dieux, & les premiers pas de la ſculpture naiſſante. Conſacrés par la religion qui les rendoit vénérables, ces anciens ſimulacres, malgré leur extrême groſſiereté, furent repréſentés ſur les monoies publiques, comme on conſerve encore aujourd'hui ſur les zecchins Vénitiens, la forme Gothique d'une image de la Vierge, telle qu'elle exiſtoit il y a pluſieurs ſiecles, quoiqu'on ſoit en état de faire une figure de Vierge beaucoup meilleure.

Dans les médailles de la *Planche* XXVIII, avec les différentes formes ſous leſquelles on repréſenta les Divinités, on voit encore celles qu'on donna ſucceſſivement aux lieux où on les adoroit : le *Tas* ou le *Monceau* de Mercure, fut peut-être la plus ancienne maniere de repréſenter les Dieux : ce *Tas*, ſur la médaille de Docimée Numéro XI, eſt expoſé en plein air, à la maniere des Scythes & des Celtes : ces peuples ainſi que les Perſes " regardoient comme ſacrilege l'idée de " renfermer les Dieux dans une enceinte de murailles, puiſ-" que tout doit leur être ouvert ; le monde entier étant leur " temple & leur maiſon :" ce fut la raiſon pour laquelle Xerxès, par le conſeil des Mages, fit mettre le feu à tous les

temples des Grecs. (89) Dans la ſuite on mit ces pierres ſacrées à couvert, ſans pourtant les renfermer dans des murs, ainſi qu'on peut le voir dans la chapelle de Jupiter *Caſius*, qui eſt toute à jour, (90) ainſi que dans celle de Neptune : (91) ces ſortes d'édifices furent ſouvent conſtruits en bois, tels ſont ceux des Numéros VII & VIII, où ſe voyent les ſimulacres des deux Vénus de Chypre : quelquefois on les agrandit en y attachant des aîles dont le toit ſe voit au Numéro IX : enfin on finit par les entourer de murs, & par y pratiquer des portes, comme cela peut s'obſerver dans le temple du Numéro X.

On rendit aux pierres de toute eſpece, employées à repréſenter les Dieux, les mêmes honeurs qu'à leurs ſtatues : *Baſſien* devenu Empereur des Romains, conſerva la prêtriſe du Soleil, qu'il avoit auparavant exercée pendant dix ans : le ſimulacre de ce Dieu, qu'on appeloit *Héliogabale* ou *Hélæagabale* en Phénicien, étoit une très-grande pierre noire, dont la baſe étoit circulaire, & qui ſe terminoit en pointe, (92) comme la Vénus de Paphos. C'étoit une de ces pierres

(89) Cicer. *de Leg. lib.* ii. *Non ſequor Magos, quibus autoribus Xerxes inſtammaſſe templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent Deos, quibus omnia deberent eſſe patentia, ac libera, quorumque hic mundus omnis templum eſſet ac domus.*

(90) Voyez la *Planche* XXVIII. N° 1.

(91) Idem. N° 3.

(92) Herod. *in Macrin. lib.* vii. *p.* 436. *Simulachrum vero (Helæagabali) nullum Græco aut Romano more manufactum ad ejus Dei ſimilitudinem : ſed lapis eſt maximus, ab imo rotundus, et ſenſim faſtigiatus, prope modum ad coni figuram, niger lapidis color, quam etiam jactant cælitus decidiſſe.*

Obéliſcales,

Obélifcales, dont on a parlé dans le premier chapitre de cet ouvrage, (93) auffi difoit-on qu'elle étoit tombée du ciel. Le temple d'Emefe, où l'on adoroit cette pierre, étoit très-grand, très-riche en or & en argent, & décoré de marbres très-beaux : arrivée à Rome, on lui conftruifit un temple magnifique, on inftitua des courfes & des jeux en fon honeur, enfin on la portoit en proceffion dans un char d'or, orné de pierres précieufes, conduit par fix chevaux blancs attelés de front & bardés d'or : l'Empereur lui-même en guidoit les rênes. (94)

La Déeffe de Sidon en Phénicie, eft repréfentée fur les médailles de cette ville (95) fous la forme d'une grande pierre, peu différente de celle de l'*Héliogabale:* elle y paroit placée fur un char qui fervoit à la porter en proceffion : l'ufage de ces machines dans les cérémonies religieufes, donna vraifemblablement l'idée de repréfenter les Dieux fur des chars : on s'en fert encore en plufieurs endroits de l'Italie, pour tranfporter avec plus de pompe les buftes & les ftatues des Saints dans les proceffions publiques. La Déeffe de Sidon étoit comme on l'a vu précédemment la même que la Vénus de Paphos, mais on la révéroit fous un nom différent : regardée comme la *Mere de toutes les générations*, on lui donnoit fui-

(93) Voyez le premier Chapitre de cet ouvrage.
(94) Herod. *in Macrin. lib.* v. *p.* 442.
(95) Voyez la *Planche* XXIX. N° 1.

vant

vant Ptolémée (96) le titre de *Mere des Dieux*. Elle eſt en effet repréſentée ſur une médaille, (97) avec le voile & les tours de *Cibèle* ſur la tête ; l'étoile de Vénus eſt devant elle, & l'*Apluſtre* de vaiſſeau mis à côté eſt, comme on l'a fait voir, l'attribut de Vénus *Euplœenne* ou de *bonne navigation*.

On donnoit par excellence le titre de *Syrienne* à cette Déeſſe, qui portoit celui d'*Aſtarté* à Sidon en Phénicie. Son buſte eſt repréſenté ſur un char dans une monoie de cette ville : la Déeſſe y paroit avec le *boiſſeau* ou *modius* ſur la tête ; c'eſt le ſymbole de l'abondance, il ſe voit preſque toujours ſur la tête de la Diane *Ephéſienne*, qui étoit auſſi la même Divinité : on la regardoit, dit Plutarque, comme ayant tiré *de l'eau, les ſemences de tout ce qui exiſte, comme la cauſe des choſes, enfin comme la nature même.* (98) Et comme Diane, *Aſtarté*, étoit auſſi conſiderée comme la *Lune*, ſuivant l'o-

(96) Ptolem. *lib.* ii. Οἱ περὶ τὰς χωρας ταύτας, σέβουσι μὲν ὡς ἐπὶ πᾶν τὴν Ἀφροδίτην ὡς Ματέρα Θεῶν. ποικίλοις ϗ ἐγχωρίοις ὀνόμασι προσαγορεύοντες. *Qui has incolunt regiones ; (nempe qui trigono aquilonari, geminis, Libræ et Aquario ſubjacent) plerumque* Venerem *ut* Matrem Deum *venerantur, et variis patriiſque nominibus indigitant.*

Selden, de qui je tire ce paſſage, *(de Diis Syr. Syntagm.* II. *cap.* ii. *p.* 181.) ajoute que cette Déeſſe eſt la même que l'on appelloit la Déeſſe de Syrie, la Minerve, &c.

(97) Voyez la *Planche* XXIX. N° 2.

(98) Plutarch. *in vit. Craſſi. p.* 553. Ἣν οἱ μὲν Ἀφροδίτην, οἱ δὲ Ἥραν, οἱ δὲ τὴν ἀρχὰς ϗ σπέρματα πᾶσιν ἐξ ὑγρῶν παρασχοῦσαι αἰτίαν ϗ φύσιν νομίζουσι. *Quam Venerem alii, alii Junonem, nonnulli eamque ab incunabula et ſpermata omnibus ex humido præbuit,* cauſam *rerum et* naturam *nominant.*

pinion

pinion de Lucien (99) confirmée par les médailles, qui fouvent la repréfentent avec le croiffant fur la tête.

Dans ce bufte de l'Aftarté ou de la Déeffe de Sidon, on voit encore la trace des premieres opérations de la Sculpture: parvenue à fubftituer ce terme à tête humaine, aux pierres informes auxquelles on donnoit d'abord les noms des Dieux, mais ne pouvant encore détailler les bras & les autres parties de la figure, elle la coupa fous la poitrine, & couvrit d'une draperie fa partie inférieure, comme on couvroit précédement les *fimulacres* des Dieux; cela donna l'idée du *bufte*, dont l'ufage, ainfi que celui du *terme* s'eft confervé dans tous les tems. La médaille du Numéro IV, (100) préfente à fon revers une Minerve en terme avec les bras en action, mais avec l'indication des jambes & des cuiffes, qui cependant étoient encore attachées au bloc dans lequel fut prife la figure, dont celle de cette médaille eft la copie; tels étoient les *Palladium*, exécutés bien avant le tems de Dédale, puifque Chryfis femme de Dardanus les avoit reçus de fon pere: (101) Dédale fut le premier, à féparer les jambes des ftatues, (102) ce qui jufqu'à lui avoit été fans exemple chez les Grecs.

La tête de la médaille III, frappée à Mytilene dans l'ifle

(99) Lucian. *de Dea Syria.* Ἀςάρτην δ' ἐγὼ δοκέω σεληναίην ἔμμεναι. *Aftartem* Lunam *effe opinor.*

(100) Voyez la *Planche* XXVIII. *de ce Volume.*

(101) Dionyf. Halycarn. *lib.* i. *cap.* xiii.

(102) Diod. Sicul. *Biblioth. Hift. lib.* v.

de

de Leſbos, repréſente Jupiter Ammon adoré en Lybie, & ſon revers repréſente Bacchus ſous la forme d'un *terme*; il a près de lui ſon Thyrſe, & porte un *Boiſſeau* ou *Modius*, comme celui de Jupiter Sérapis ; ce Dieu eſt ici poſé ſur un navire, comme on avoit coutume de repréſenter l'*Aſtarté* des Phéniciens, dont Cicéron dit qu'il étoit l'époux, ſous le nom d'Adonis: (103) ce dernier étoit le même que le Soleil ou Bacchus, adoré partout l'univers ſous les noms des différens Dieux. (104)

Te Serapim Nilus — — —
— — — — —
Ammon et Arentis Lybies, ac Biblices Adon.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

Le vaiſſeau ſur lequel porte le terme de Bacchus, marque le Dieu des *Eaux*, c'eſt de ſon palais des *Eaux* qu'il étoit appellé par les femmes Eléenes; (105) voilà pourquoi, dans une médaille de la ville de Pylos en Elide, le bœuf ſous la forme duquel on y repréſentoit Bacchus, eſt placé ſur un dauphin: & ſi dans l'Hymne qu'on lui adreſſoit, il

(103) Cic. *de Natur. Deor. lib.* ii. *Quarta Venus Syria Tyroque concepta, quæ Aſtarte vocatur, quam Adonidi nupſiſſe traditum eſt.*

(104) Mart. Cap. *de Nupt. Phil. lib.* ii. *p.* 39.

(105) Plutarch. *in Queſt. Rom. p.* 299. Ἔχει δ' οὕτως ὁ ὕμνος. Ἐλθεῖν ἥρω Διόνυσε ἅλιον ἐς ναὸν ἁγνὸν, σὺν Χαρίτεσσιν ἐς ναὸν τῷ βοέῳ ποδὶ θύων. εἶτα δὶς ἐπάδουσιν, Ἄξιε Ταῦρε. *Hymni hæc eſt forma. Veni Heros Bacche, maritimum ad templum ſanctum cum Gratiis, ad templum cum pede bubulo, et bis clamant Digne Taure.*

étoit

étoit appelé *digne Taureau*; ſi on le prioit de *venir avec ſon pied de bœuf*, c'eſt que ces paroles étoient l'expreſſion de la figure même qui le repréſentoit ; car dans cette médaille de Pylos, (106) on le voit & ſous la forme de bœuf, & dans l'action de préſenter ſon pied, & enfin arrivé dans ſon *temple* des *eaux*, repréſenté par le dauphin ſur lequel on l'a placé. L'accord du ſens de toutes les paroles de cet Hymne avec la figure repréſentée ſur les médailles, ne laiſſe pas de doute quelles ne nous ayent conſervé la repréſentation très-exacte de ce Bacchus, telle qu'elle étoit adorée en Elide : n'ayant pu me procurer la médaille originale, dont elle eſt tirée, j'ai été obligé de la faire copier le plus exactement qu'il m'a été poſſible, d'après celle qu'a publiée Mr. Pellerin, parmi les médailles de qui elle doit être encore à préſent.

La Vénus des anciens n'étant autre que leur Bacchus mâle & femelle, étoit repréſentée comme lui avec le *modius* ſur la tête ; comme lui elle étoit placée ſur un *vaiſſeau* ; c'étoit des eaux dont il étoit le Dieu, qu'elle avoit *tiré les ſemences de toutes choſes* ; (107) par cette raiſon elle fut regardée comme préſidant à cet élément ; le *Serpent* étant un de ſes ſymboles, on voit ſouvent deux de ces reptiles, qui repréſentent le mâle & la femelle de leur eſpece ſur les *Ciſtophores* de *Bacchus*. Philon

(106) Voyez la *Planche* XXXI. N° 5.
(107) Plutarch. *in vit. Craſſi.* Vid. *note* 98.

de Biblos dit qu'Aſtarté mit ſur ſa tête celle d'un *Taureau*, pour marque de la *royauté*, (108) cette tête étoit celle de Bacchus; ainſi que lui Aſtarté étoit repréſentée ſous la figure de la vache en laquelle fut changée Io, avec qui Euripide la confond. (109) Et de même que le Soleil ou Bacchus étoit le Dieu unique, invoqué par les noms de tous les autres Dieux, Aſtarté étoit la Déeſſe, ou plutôt l'unique Divinité, dont toutes les autres n'étoient que des dénominations particulieres: & ſi l'hymne de Martian Capella dit du Soleil, ou de Bacchus,

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis,

Apulée dit d'un autre côté de cette Déeſſe, *cujus numen unicum, multiformi ſpecie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis:* (110) ces deux Divinités, différentes en apparence par les titres, par les formes qu'on leur donnoit pour exprimer les différentes qualités d'un même être principe de tout, enfin par les rites employés en différentes parties du culte qu'on leur rendoit, n'étoient dans le fond qu'un même Dieu repréſenté ſous les apparences des deux ſexes, pour marquer ſa puiſſance de tout engendrer. (111) Les

(108) Phil. ap. Euſeb. *de Prep. Evang.* Ἡ δὲ Ἀςαρτη ἐπέθηκε τῃ ἰδίᾳ κεφαλῇ βασιλείας παράσημον κεφαλὴν Ταύρου. *Et Aſtarta ſumſit caput Taurinum, ſymbolum Regiæ dignitatis.*

(109) Euripid. *in Phœn.*

(110) Apul. *Metamorph. lib.* xi.

(111) On peut voir, *Planche* XXXI. N° 1, la repréſentation d'une de ces figures

Les actes phyſiques de cette puiſſance, exprimés par des noms faits pour les marquer en les rapportant à un même objet, furent dans la ſuite regardés comme des Dieux différens: alors chaque peuple, pour illuſtrer ſon hiſtoire, chercha des perſonnages dont il fit les peres de ces prétendus Dieux: de-là vint que la Théologie de tous les peuples, originairement la même, prit des formes mythologiques ſi différentes pour chacun d'eux, mais conſerva cependant des emblêmes par leſquels on reconnoit leur principe commun.

Comme les médailles nous ont conſervé les formes employées, dès les tems les plus anciens, à la repréſentation des Dieux, juſqu'à ceux où l'on parvint à leur donner les figures de *termes* & de *buſtes*, ainſi elles nous ont conſervé les formes de beaucoup de ſtatues exécutées dans la ſuite. Au revers de la médaille du Numéro V, (112) frappée à *Ægium* en Achaïe,

figures, qui ſous la forme de femme, repréſentoient le Dieu principe de tout, dont les qualités furent exprimées par les noms qu'on donna à tous les autres Dieux & à toutes les Déeſſes. Cette figure porte des aîles pareilles à celles qu'on donna ſouvent à Diane, à Apollon & à Bacchus, pour marquer la courſe aërienne de la Lune & des deux Soleils: les mêmes aîles furent données au *Griffon* conſacré à ces trois Divinités. Cette figure porte encore l'arc d'Apollon, le trident de Neptune, le caducée de Mercure, & la peau du Lion qui eſt un des attribut d'Hercule. La corne d'abondance convient à toutes les Déeſſes: & celle-ci eſt remarquable par le *Croiſſant* qui caractériſe à-la-fois Diane, Aſtarté, Vénus ou le Soleil nocturne, cette Divinité univerſelle à qui les deux ſexes convenoient également; c'eſt celle qu'on voit ici ſous la forme de femme. Cette figure eſt copiée d'après une pâte antique de la Collection de Mr. Charles Townley.

(112) Voyez la *Planche* XXIX.

on voit la figure d'une ſtatue facile à reconnoître, par la deſcription qu'en a faite Pauſanias d'après l'Original. Voici la traduction des paroles de cet auteur, il eſt aiſé de les comparer ici avec le monument dont il parle " entre les diverſes " curioſités de la ville d'Ægium, il y a d'abord un ancien " temple de Lucine ; la Déeſſe eſt couverte d'un voile fort " fin depuis la tête juſqu'aux pieds. Sa ſtatue eſt de bois, à " la réſerve du viſage, des mains & des pieds, qui ſont de " marbre des carrieres du mont Pentélique ; l'une de ſes " mains eſt élevée, l'autre tient un flambeau, vraiſembla- " blement pour montrer que les douleurs de l'enfantement " ſont cuiſantes comme le feu, ou que c'eſt la Déeſſe elle- " même qui fait jouir les enfans de la clarté du jour, cette " ſtatue eſt un ouvrage de Damophon de Meſſène." (113) Ce récit ne pouvant mieux décrire la figure repréſentée au revers de la médaille d'Ægium, nous montre évidemment,

(113) Pauſan. *lib.* vii. *cap.* xxiii. *p.* 582. Αἰγιεῦσι δὲ Εἰλειθυίας ἱερόν ἐςιν ἀρχαῖον, ϗ Εἰλείθυια ἐς ἄκρους ἐκ κεφαλῆς τοὺς πόδας ὑφάσματι κεκάλυπται λεπτῷ, ξοάνου πλὴν προσώπου τε ϗ χειρῶν ἄκρων ϗ ποδῶν. ταῦτα δὲ τοῦ Πεντελησίου λίθου πεποίηται. ϗ ταῖς χερσὶ τῇ μὲν ἐς εὐθὺ ἐκτέταται, τῇ δὲ ἀνέχει δᾷδα. Εἰλειθυίᾳ δὲ εἰκάσαι τὶς ἂν εἶναι δᾷδας, ὅτι γυναιξὶν ἐν ἴσῳ ϗ πῦρ εἰσιν αἱ ὠδῖνες. Ἔχοιεν δ' ἂν λόγον ϗ ἐπὶ τοιῷδε αἱ δᾷδες· ὅτι Εἰλείθυιά ἐςιν ἡ ἐς φῶς ἄγουσα τοὺς παῖδας. ἔργον δὲ τοῦ Μεσσηνίου Δαμοφῶντός ἐςι τὸ ἄγαλμα. *Habent Ægienſes vetuſtum Lucinæ fanum. Deæ ſignum a vertice ad calcem tenui carbaſo velatum, ligneum eſt præter os, ſummas manus et pedes. Sunt enim hæ* quæ non tanguntur *partes e marmore Pentelico. Alteram manum porrigit, altera facem præfert. Attributas ei faces ex eo ſuſpicari poſſis, quod parturientes dolores haud ſecus atque ignis urere videantur ; vel quod ipſa in lucem fœtus profert. Simulacrum illud fecit Damophon Meſſenius.*

que

que la ſtatue repréſentée ſur cette médaille, n'eſt pas de la compoſition de celui qui la grava, mais qu'il fut obligé de copier la *Lucine* du ſtatuaire Damophon conſacrée dans un temple. C'eſt le cas de la plupart des figures Divines empreintes ſur les médailles Grecques ; ainſi elles conſervent des copies, non-ſeulement des ſtatues antérieures à elles, mais encore de la plupart de celles qui furent conſacrées vers les tems où on les frappa. La connoiſſance des formes de ces anciens monumens, ne peut manquer de répandre le plus grand jour ſur l'hiſtoire de la ſculpture des anciens ; elle ſeule peut nous apprendre quel fut le ſtyle de l'Art dans les différens tems, comme la médaille d'Ægium peut nous montrer quel il étoit, quand *Damophon* de Meſſene fit la ſtatue dont la forme s'eſt conſervée ſur ſes médailles. Pauſanias, en rapportant les motifs pour leſquels les Artiſtes mirent un *flambeau* dans les mains de la ſtatue de Lucine révérée dans Ægium, nous montre ce qu'ils prétendirent exprimer par les attributs de leurs ſtatues, & la maniere dont nous devons nous y prendre pour les expliquer. Cette maniere eſt la même qu'ils nous ont appris à ſuivre, dans le compte que nous avons rendu juſqu'à préſent de la compoſition des emblêmes employés ſur leurs médailles. La tête de Junon, miſe à la face de celle-ci, eſt ſans doute celle d'une ſtatue placée dans le temple de Lucine, car cette Déeſſe, ſuivant Homere, étoit la mere des *Illythies*, qui préſidoient aux accouchemens.

Au revers de la médaille du Numéro VI, qui eſt de l'iſle de Siphne,

Siphne, il y a une figure de Diane, (114) dont la tête comparée avec celle qui est empreinte à la face de cette médaille, montre que celle-ci est évidemment la copie de la tête de la statue de Diane, dont les Siphniens ont conservé la forme : il paroit donc, que non-seulement les anciens ont gravé sur leurs monoies les figures entieres, mais encore les têtes des statues consacrées dans leurs temples, de-là viennent la plupart de celles dont l'empreinte se trouve à la face des médailles Grecques. Ainsi, quand on observe sur les médailles de Syracuse rapportées ici aux Numéros VII & VIII, (115) des têtes d'un style particulierement remarquable par sa très-grande ancienneté, il n'en faut pas conclure, comme on l'a fait, que ce style fut celui du siecle où l'on fit ces médailles; car au contraire on doit y voir le style d'un tems bien antérieur : puisqu'effectivement les figures mises à leur revers étant d'une maniere très-différente, montrent une connoissance du dessin & une pratique de l'Art, qu'on n'avoit certainement pas lorsqu'on fit les statues auxquelles appartinrent ces mêmes têtes ; elles peuvent être celles des Dianes adorées dans l'isle d'Ortygie, bien avant qu'Archias de Corinthe vint y fonder une ville qu'on appela depuis Syracuse.

Les médailles ne nous ont pas conservé seulement les copies des monumens renfermés dans les temples, mais quelquefois on y trouve encore des représentations des statues

(114) Voyez la *Planche* XXIX.
(115) Voyez la *Planche* XXIX.

publiques,

publiques, dont il n'exifte plus rien : les monoies des Numéros IX & X, en fourniffent des exemples : au revers de la premiere, fur laquelle eft affurément repréfentée la citadelle d'Athenes, avec le *Parthénon* ou temple de Minerve qui exifte encore, on voit une ftatue de cette Déeffe ; fon élévation furpaffe celle de tous les édifices près defquels elle eft placée. (116) On peut donc y reconnoître cette ftatue coloffale en bronze, que Phidias exécuta des dépouilles remportées fur les Perfes à la bataille de Marathon, & dont l'élévation prodigieufe fait dire à Paufanias, que du cap de Sunium on voyoit la crête de fon cafque & la pointe de fa lance. (117) C'eft ainfi que dans les figures repréfentées au revers de la médaille du Numéro X, on reconnoit cette immenfe ftatue compofée de trois corps, par laquelle Alcamene difciple de Phidias repréfenta la triple Hécate : fon élévation

(116) Voyez la *Planche* XXIX.

(117) Paufan. *lib.* i. *cap.* xxviii. *p.* 67. Χωρὶς δὲ γε ὅσα κατέλεξα, δύο μὲν Ἀθηναίοις εἰσὶ δεκάται πολεμήσασιν, ἄγαλμα Ἀθηνᾶς χαλκοῦν ἀπὸ Μήδων τῶν ἐς Μαραθῶνα ἀποβάντων, τέχνη Φειδίου· ϗ οἱ τὴν ἐπὶ τῆς ἀσπίδος Λαπιθῶν πρὸς Κενταύρους, ϗ ὅσα ἄλλα ἐςὶν ἐπειργασμένα. λέγουσι τορεῦσαι Μῦν· τῷ δὲ Μυΐ, ταῦτά τε ϗ τὰ λοιπὰ τῶν ἔργων, Παῤῥάσιου καταγράψαι τὸν Εὐήνορος. ταύτης τῆς Ἀθηνᾶς ἡ τοῦ δόρατος αἰχμὴ ϗ ὁ λόφος τοῦ κράνους. ἀπὸ Σουνίου προσπλέουσίν ἐςιν ἤδη σύνοπτα. *Præter ea vero quæ adhuc recenfui, duo funt ex bellicæ predæ decimis infignia apud Athenienfes opera: de Perfarum, qui in Marathoniorum fines invaferant, manubiis, Minervæ ex ære fignum, quod Phidias fecit ; in cujus clypeo Lapitharum et Centaurorum pugnam Mys cæluvit, quum eam Myi, et quæ in clypeo fpectantur reliqua, Parrhafius Evenoris filius pinxiffet. Haftæ cufpis, et in fumma galea crifta, a Sunio ufque adnavigantibus confpicua eft.*

lui

lui fit donner par les Athéniens le titre d'*Epipyrgide,* comme ayant la hauteur d'une tour. (118)

Ces recherches, dans lesquelles on a moins cherché à multiplier les exemples, comme il eût été aisé de le faire, qu'à les présenter dans un ordre capable d'en montrer les conséquences, nous assurent que le monoyage des Grecs conserva les copies des monumens de la Religion & de la Sculpture de presque tous les tems: en nous faisant regretter la perte des médailles détruites par mille accidens différens, elles nous font sentir les avantages qu'on trouveroit à connoître les tems où furent frappées celles qui nous restent, car nous pourrions juger par leur moyen, sinon de l'âge précis des monumens dont elles nous ont conservé les empreintes, au moins de celui auquel on seroit assuré qu'ils sont antérieurs. Pour parvenir à ces objets, j'examinerai bientôt jusqu'à quel point, & comment on peut se servir des formes des médailles pour déterminer les époques où elles furent frappées.

Les premieres monoies frappées en Grèce furent sans légendes, & leurs revers furent remplis de ces quarrés à plusieurs divisions, dont les intervalles étoient imprimés très-profondément dans le champ de la piece. Le nombre de ces

(118) Pausan. *lib.* ii. *cap.* xxx. *p.* 180. Ἀλκαμένης δὲ (ἐμοὶ δοκεῖν) πρῶτος ἀγάλματα Ἑκάτης τρία ἐποίησε προσεχόμενα ἀλλήλοις, ἣν Ἀθηναῖοι καλοῦσιν Ἐπιπυργιδίαν. ἕστηκε δὲ παρὰ τῇ ἀπτέρου Νίκης τὸν ναόν. *Nam primus, uti ego existimo, Alcamenes Atheniensibus triplex fecit junctis corporibus Hecates signum, quam Epipyrgidiam Athenienses appellant, juxta involucris Victoriæ ædem positam.*

divisions, d'abord très-multipliées, diminua dans la suite; on chercha à les rendre plus symmétriques, sans pourtant rien changer à la profondeur du creux. Ces différentes opérations appartenant moins à la Gravure, déja très-parfaite, qu'au Méchanisme du Monoyage, alors très-grôssier, distinguent les monoies de la premiere époque de cet âge, de celles qui étant avec des divisions comme les précédentes, mais avec des creux très-superficiels, ne peuvent pour cette raison être censées avoir le même objet : les divisions des unes, comme nous l'avons dit ailleurs, ne sont que l'ombre & l'apparence des autres, & l'on doit tenir pour certain, que toutes les monoies de cette sorte de fabrique sont de tems postérieurs à ceux où l'on fabriqua les premieres, qu'elles appartiennent toutes à d'autres époques de l'Art de Monoyer, & qu'enfin elles furent frappées après les premieres Olympiades.

On peut voir à la *Planche* XXX, sous les Numéros I, II, III, IV, & V différentes médailles, dont les revers sont avec le quarré à partitions, & le creux très-superficiel: la premiere fut frappée à Zancle; le quarré y est divisé en un très-grand nombre de parties, en cela il ressemble à celui des premieres médailles du Péloponese, mais il en est manifestement différent par l'ordre très-symmétrique de ses divisions, & plus encore par la profondeur de leurs intervalles : ceux-ci étant à peine sensibles, au lieu que les autres sont très-profonds. Il en est de même d'une médaille d'Himere en Sicile,

rapportée ici au Numéro II ; ſon revers, diviſé en huit triangles, ſeroit ſemblable à celui d'une médaille frappée à Thèbes en Béotie dans les premiers tems, (119) s'il n'en différoit pas par la profondeur des ſes triangles, très-marquée dans cette derniere & très-peu ſenſible dans l'autre. Le quarré des médailles III & IV, *Planche* XXX, eſt diviſé ſeulement en quatre partitions gravées très légérement, au lieu que celles des premieres époques du monoyage étoient profondément enfoncées dans le champ des monoies, comme cela ſe voit par les revers des médailles Numéros III & IV de la *Planche* XXXII ; enfin, dans la monoie du Numéro V, *Planche* XXX, frappée à Emporium en Sicile, on obſerve deux diviſions peu profondes, qui tiennent lieu du creux à deux partitions très-approfondies, qui ſe voyent dans les anciennes monoies rapportées ci-après.

L'inſpection de ces médailles faiſant ſentir le rapport de chacune à chacune, nous découvre dans celles dont les partitions ſont marquées très légérement, & d'une maniere plus ſymmétrique, une *pratique* du monoyage d'un tems poſtérieur à celui, où il marqua plus profondément & plus groſſiérement les intervalles de ces mêmes partitions : l'uſage de ces dernieres, exigeant que les *dents* ou *élévations* du coin qui les marquoient fuſſent très-hautes, & celles qui ont produit les autres ayant du être très-baſſes & peu ſaillantes

(119) Voyez la *Planche* XXXII. N° 3.

ſur

ſur le coin, la premiere de ces opérations étant par conſéquent toute différente de la ſeconde, leur objet ne peut avoir été le même : la vue des monoyeurs, en imitant ſi exactement les formes primitivement employées par la néceſſité du travail, & l'ignorance où l'on étoit d'une meilleure méthode, doit avoir été bien différente de celle des premiers qui frapperent des monoies, puiſqu'il va paroître évident qu'ils pouvoient déja repréſenter des objets plus convenables ſur leurs revers, & ſe paſſer de ces partitions devenues inutiles.

La preuve de ce qu'on vient de dire, ſe tire des médailles mêmes: celle du Numéro III, *Planche* XXX. frappée en Macédoine, portant le nom d'Alexandre premier de ce nom, nous donne la date très-aſſurée du tems où elle fut faite ; le regne de ce Prince fut de 43 ans : (120) il commença, ſuivant Euſebe, dans l'anneé 497 avant notre Ere, qui répond à la quatrieme de la LXX[e] Olympiade, & finit dans l'année 454, ou la troiſieme de l'Olympiade LXXXI. Ce fut dans cet intervalle de tems que regnerent Théron à Agrigente en Sicile, & Gélon I[er], enſuite Hiéron ſon frere à Syracuſe. Le regne d'Alexandre I[er] précéda celui de ces trois Princes, & finit après leur mort. Il nous reſte un très-grand nombre de médailles, en tous métaux, de Théron, de Gélon & d'Hiéron ; (121) elles ſont toutes avec des revers parfaitement bien exé-

(120) Euſeb. Chronic. *lib.* ii.

(121) Voyez la Sicil. *del. Puruta & Goltz. Sicil.*

cutés : ainſi, dans le tems où elles furent frappées, & par conſéquent dans celui d'Alexandre Ier. Roi de Macédoine, le monoyage ayant acquis toute ſa perfection, n'avoit plus beſoin d'employer comme il le faiſoit dans ſes commencemens, le quarré creux à pluſieurs diviſions : ſi donc malgré cela, il imita les formes exactes de ce quarré, même au tems d'Alexandre II, ces formes étant trop ſuperficiellement gravées, pour être d'un uſage reconnu d'ailleurs comme inutile, ne purent être employées, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, que pour rapeler la mémoire des premiers procédés de l'Art ; l'objet des monoyeurs fut le même que celui des Architectes, des Sculpteurs, des Peintres, & de tous les Artiſtes, qui conſerverent dans les monumens des tems les plus parfaits des Arts, les traces des premieres opérations par leſquelles ils commencerent à s'avancer : & ce qu'on a déduit de leur *Eſprit*, ſe prouve ici par la comparaiſon des monumens mêmes qu'ils nous ont laiſſés.

L'imitation d'une choſe en ſuppoſant l'exiſtence ; les médailles où ſe trouve la repréſentation des premieres pratiques du monoyage, nous montrent que les villes dans leſquelles on les frappa, commencerent à monoyer dans les tems mêmes où ces pratiques étoient encore employées en Grèce. Les époques durant leſquelles elles furent en uſage, deviennent par cette raiſon très-importantes à l'Hiſtoire des Arts, & par conſéquent à l'objet de cet ouvrage.

Nous ferons bientôt voir des médailles qui furent frappées

pées avec des revers peu après la XIe Olympiade : leur travail comparé à celui des premieres monoies, prouve l'avancement ſenſible du Monoyage quant à ſa partie méchanique, qui ne fit jamais de plus grands progrès chez les anciens. La ſorte de perfection à laquelle il parvint alors, mit les monoyeurs en état de ſe paſſer des moyens groſſiers, dont ils s'étoient d'abord ſervis pour frapper les monoies : ainſi, toutes celles qui portent les marques de ces *dents* ou *élévations*, employées à leur donner un aſſiete fixe & à les empêcher de gliſſer ſous le marteau, doivent avoir été frappées entre le tems où vécut Phidon d'Argos, & celui où l'on fit les monoies dans leſquelles on obſerve les premiers revers ; c'eſt-à-dire dans l'intervalle écoulé entre l'an 895 & l'an 732 avant notre Ere, qui fut la premiere de la XIIe. Olympiade : toutes les médailles Grecques en géneral, ſont poſtérieures à la premiere de ces dates, & toutes celles où ſe trouve l'empreinte du creux très profond, ſont antérieures à la ſeconde. Car celles-ci doivent être cenſées plus anciennes que le tems où l'on en fit avec des revers en *relief*, & par conſéquent à l'an 732 avant J. C.

Par les médailles frappées dans l'eſpace des 163 années, qui ſuivirent celle où l'on frappa les premiers monoies, & précéderent celle où l'on en frappa avec des revers en *relief*, on voit que le monoyage eſſaya différentes méthodes, avant d'arriver à faire ces revers dans toute la perfection qu'on pouvoit déſirer. Ces différentes méthodes, en marquant

quant les progrès que fit le monoyage, marquent auſſi les différentes *époques* pendant leſquelles, il ne ceſſa de travailler à ſimplifier les pratiques qu'il avoit d'abord employées, & dont il trouva dans la ſuite moyen de ſe paſſer.

La feuille de *Platane* empreinte ſur deux très-anciennes médailles, où elle marque la domination affectée par l'inventeur des monoies ſur tout le Péloponeſe, ainſi que le creux à ſeize partitions, qui fait le revers de ces mêmes médailles, (122) concourent également à prouver qu'elles furent frappées dès les commencemens, & par conſéquent dans la premiere époque du monoyage. L'expérience acquiſe par la pratique de monoyer, montrant aux artiſtes la poſſibilité de ſe paſſer de ce grand nombre de partitions qu'ils employerent d'abord, ils les reduiſirent au nombre de huit: (123) les médailles dont le revers marque cette réduction ſont de la fin de la premiere *époque* ou du commencement de la ſeconde, & d'un tems où l'on avoit déja ſimplifié des pratiques jugées néceſſaires quand on commenca à frapper les monoies. On reſtreignit enſuite à quatre le nombre des *partitions*, & pour leur donner une figure plus ſymmétrique ou moins difforme, on voit par la comparaiſon des médailles que les monoyeurs les arrangerent de différentes manieres ; leur intention à cet égard, peut ſe reconnoître dans la maniere

(122) Voyez la *Planche* XXXII. N° 1 & 2.
(123) Voyez la *Planche* XXXII. N° 3.

dont

dont le quarré creux eſt diſtribué ſur la médaille IV, & ſur celles des Numéros V & VII, de la *Planche* XXXII. dans la derniere, il prend la forme d'une Croix. Ces différens eſſais faits dans à la fin de la *ſeconde époque* du monoyage, conduiſirent à des tentatives plus heureuſes : dans l'époque ſuivante on entreprit de repréſenter des figures ſur les revers, ſans oſer cependant abandonner l'uſage du quarré ; l'emploi des unes & de l'autre ſe voit ſur une médaille, à la face de laquelle les Cretois, repréſenterent le Minotaure, *(Planche* XXXII. N° IX.) & dont le revers repréſente le Labyrinthe: les quatre partitions en creux profondément marquées aux quatre coins de cette figure, paroiſſent encore plus ſenſibles, au revers d'une médaille d'*Ægium*, où ſe voit déja une légende avec l'empreinte d'un dauphin. *(Planche* XXXII. N° VIII.) Au tems où furent frappées ces médailles on approchoit progreſſivement de celui, où les légendes & les revers, s'imprimerent ſans les partitions, dont on croyoit alors ne pouvoir encore ſe paſſer : le tems où ces ſortes de médailles furent fabriquées, tombe à la fin de la *troiſieme époque* du monoyage ou dans le commencement de la quatrieme.

Au commencement de cette quatrieme époque on ſe reſtreignit à faire des coins où l'on ne pratiquoit plus que deux partitions ; telles ſont celles dont l'empreinte ſe voit au revers de la médaille VI. *Planche* XXXII. mais dans le courant de cette même époque on ſe contenta d'un *ſeul creux* ordinairement de forme circulaire, pratiqué au milieu

lieu du quarré, mais souvent plus profond qu'il ne l'étoit. Dans le milieu de ce creux on grava des figures destinées a produire des empreintes en relief ; telles sont celles de deux médailles de Syracuses, l'un en or & l'autre en bronze ; la premiere peut se voir *Planche* XXX. N° VIII. & la seconde *Planche* XXIII. N° IV. Quelques monoyeurs imaginerent ensuite de donner aux élévations indécises du coin, une figure déterminée sur celle de quelque objet ; par ce moyen ils conservoient l'avantage qu'on tiroit de ces élévations, dont en quelque façon ils corrigeoient la forme insignifiante & firent les premiers revers complets : cependant, ces revers étant gravés de relief sur les coins, les figures qu'ils imprimoient parurent *incuses* sur le flan de la monoie ; telles est celle du revers de la médaille X, *Planche* XXXII ; telles sont encore celles qu'on voit empreintes au revers des médailles I, II, III. de la *Planche* XXXIII. Ces dernieres ont été frappées à Métaponte à Sybaris & à Crotone dans la grande Grèce. Le tems où cette pratique commenca d'être en usage, forme la cinquieme époque du monoyage. Il ne s'agissoit plus pour avoir des médailles parfaites, que de réunir les méthodes employées en différens endroits, & de graver en creux sur le coin, ce qu'à cette époque on y gravoit en relief. On verra bientôt que cette opération eut lieu peu après la XIe Olympiade ; ainsi, toutes les médailles dont on vient de parler doivent avoir été fabriquées entre ce tems & celui où elles furent inventées ; cet espace de tems

étant

étant à peu près de 163 ans, durant lesquels on observe cinq changemens très-remarquables dans la maniere de fraper les monoies, & chacun de ces changemens marquant une époque particuliere du monoyage, la durée de chacune d'elles, l'une portant l'autre, peut être évaluée à la cinquieme partie du tems qui les contient toutes, & par conséquent à peu-près à 32 ans & quelques mois, qu'on négligera pour avoir un compte rond.

Dans les trente deux années qui suivirent l'invention des monoies, on les frapa avec le creux à seize ou huit partitions. Cette époque, commencée vers l'an 119 avant la premiere Olympiade, finit 87 ans avant cette date, 863 ans avant notre Ere. Dans les 32 années suivantes, vers la 55[e] avant les Olympiades, & la 831[e] avant J. C, on fabriqua des monoies dont les revers portent l'empreinte d'un quarré divisé en quatre parties. Dans l'époque suivante, on commenca à faire des monoies, dont le revers avec le quarré divisé en quatre parties comme dans l'époque précédente, fut orné de figures, & même de légendes ; cette troisieme époque finit environ 23 ans avant la premiere Olympiade, 799, avant notre Ere. L'époque qui vint ensuite, dura jusqu'à la III[e]. Olympiade : le marbre d'Arondel met la fondation de Syracuse à l'an 758 avant J. C, c'est-à-dire à l'an trois de la cinquieme Olympiade ; on eut alors des médailles dont le revers porte deux ou un seul creux, au fond duquel est une empreinte en relief. Cette méthode de les fabriquer,

 paroit

paroit avoir été celle de la quatrieme époque du monoyage: (124) bientôt après, on fit en quelques endroits des monoies avec des figures *incuſes* à leurs revers, ou bien avec un quarré aſſez profond mais ſans aucune partition; alors on y imprima des têtes ou des figures de relief, comme celles qui ſe voyent au revers d'une médaille d'Argos, gravée à la *Planche* XXX, N° VII, ou ſur une médaille Athenienne gravée à la *Planche* XXXIII, N° V. pour donner à ces dernieres toute la perfection à la laquelle parvinrent les monoies Grecques, il ne s'agiſſoit que de ſupprimer le *Creux*, qui les défiguroit encore, & cette opération ſemble avoir eu lieu vers la XIe Olympiade.

On peut juger par les médailles, au revers deſquelles on obſerve le *creux* ſuperficiel deſtiné à marquer les premieres opérations du monoyage, du tems où il s'introduiſit dans les villes où furent frapées ces ſortes de médailles. *Zancle*, dont la fondation remonte à des tems bien antérieurs à Phi-

(124) Quoique l'on fixe chacune de ces époques à 32 ans, cela n'empêche pas que quelques-unes n'aient pû être de quelques années plus longues que d'autres, ce qui ne peut jamais former une grande différence de tems: les formes de la quatrieme époque du monoyage, ſont conſervées ſur quelques monoies Orientales, & comme il n'y reſte aucune trace des formes des trois premieres époques, il ſemble que les Grecs, après avoir pris de l'Aſie l'uſage de leur premier monoyage, lui donnerent enſuite la méthode fraper les monoies: cette communication eſt d'autant plus aiſée à concevoir, qu'on ſait que que dès les ſiecles les plus reculés, il y eut des établiſſemens Grecs ſur la côte Orientale de l'Euxin, où viennent encore trafiquer la plupart des peuples de l'Orient.

don

don d'Argos, (125) dut vers le tems même de ce prince prendre l'ufage du monoyage qu'il avoit introduit en Grèce, puifqu'on trouve fur les anciennes monoies de cette ville, la repréfentation du quarré creux à grand nombre de partitions, (126) tel qu'il étoit employé dans les trente deux ans qui fuivirent la découverte de Phidon ; c'eft-à-dire, vers le commencement même de la premiere époque du monoyage. Cet Art paroit donc s'être introduit en Sicile environ 863 ans avant notre Ere, & 87 ans avant la premiere Olympiade : mais de ce qu'il ne fe trouve aucune médaille de la grande Grèce avec le creux à partition, ni avec celui, qui tracé plus légérement, en eft la repréfentation, il s'enfuit que l'Italie ne reçut le monoyage qu'après la Sicile, & ne connut pas la maniere de fraper les monoies avant les premieres Olympiades. Ainfi nous pouvons avoir des médailles frapées en Grèce & en Sicile, dans des tems antérieurs à la plus ancienne de toutes celles qui exiftent de l'Italie.

Nous avons dit ailleurs ce que fignifie le Dauphin reprefenté à la face de la médaille de *Zancle*, la courone mife au revers de celle dont on vient de parler, y tient lieu de ces chars précédés d'une Victoire, fi fréquemment repré-

(125) Eufebe fixe la fondation de Zancle au tems d'Ogyges, *(Eufeb. Chronic. lib.* ii.) près de mille ans avant celui où les Grecs fraperent des monoies.

(126) Voyez la *Planche* XXX. N° 1.

sentés sur les médailles Siciliennes, & dont nous montrerons l'objet dans le livre suivant.

Himera, fut une colonie de *Zancle :* le nom qu'elle portoit, très-analogue à celui d'*Hemera* qui en Grec signifie le jour, lui fit prendre pour emblême le *Coq*, parce qu'il étoit le *symbole* de l'Astre dont la lumiere éclaire les jours. Ce fut ainsi que l'analogie des mots employés pour signifier un *cœur* ou une *clef*, fit prendre les figures de l'un & l'autre pour les *symboles* de la ville de *Cardie* & de l'isle *Clides*, dont les noms approchent de ceux par lesquels la langue Grecque exprime ces deux choses. Le Coq sans légende sur la médaille II. de la *Planche* XXX. marque la ville d'*Himera :* l'image du creux mise à son revers, étant celle de ce qui se pratiquoit vers la fin de la premiere époque du monoyage, nous montre que peu après le tems où Zancle en prit l'usage, elle envoya une colonie dans cette ville. Ce fait qui détermine le tems inconnu de sa fondation, à peu près vers l'an 87 avant la premiere Olympiade, nous fournira dans la suite quelques remarques importantes, à l'égard des tems de la fondation des villes Grecques.

La mémoire du quarré creux à quatre partitions conservée sur les médailles de Macédoine & de Chio, représentées ici Numéros III & IV, (127) nous montre que les peuples dont elles sont l'ouvrage reçurent le monoyage, environ 64

(127) Voyez la *Planche* XXX. N° 3 & 4.

ans

ans après Phidon d'Argos : ce prince étoit, comme on l'a dit, de la famille des Héraclides, de laquelle descendoit aussi Caranus premier Roi de Macédoine : sorti du Péloponese, où les monoies furent d'abord employées, il en partit dans l'an 807 avant notre Ere, & s'établit chez les Macédoniens 28 ans après l'époque indiquée par la forme des revers, des plus anciennes monoies qui nous restent de ces peuples : mais comme l'usage de cette forme peut avoir duré quelque tems de plus, on pourroit croire que Caranus porta le monoyage en Macédoine, où il paroit avoir été au moins aussi ancien que le commencement de ce Royaume.

Emporium, aujourd'hui *Mazara*, adoroit Apollon comme son *Patron:* c'est la raison pour laquelle cette ville représenta le cheval *Pegase* sur ses médailles : on le voit sur celle du Numéro V ; la *Triquetra*, qui devint le symbole de la Sicile, est mise au revers de ses monoies, pour la distinguer des autres villes du même nom situées en Macédoine, en Campanie, (128) en Espagne & ailleurs ; les deux Dauphins y marquent le port dont *Emporium* prenoit son nom. Sa fondation doit avoir été très-ancienne, car la fabrique de ses monoies, où l'on voit le quarré creux reduit à deux divisions, montre qu'elle prit l'usage du monoyage environ 96 ans après Phidon d'Argos, près de 23 années avant la premiere Olympiade.

(128) Steph. de Urbib. *Empor.*

Il ne faut pas confondre les médailles de l'espece de celles dont on vient de parler, avec celles des Numéros V & VII, des *Planches* XXX & XXXIII, frappées par les Argiens & les Athéniens : celles-ci ont à leurs revers un *creux* sans aucune division, & dans lequel on voit une légende & des figures ; l'usage de cette sorte de *creux* sans partitions est du même tems où l'on imprima des revers avec des empreintes en creux, & comme il défiguroit moins les monoies il semble avoir subsisté très long-tems : on le voit en effet encore sur quelques médailles d'un âge bien postérieur ; il y marque moins le tems où les villes prirent leur monoyage, que la maniere des premieres pratiques qu'elles y employerent, & qui se conserverent chez elles pendant plusieurs siecles. Cette maniere ne peut marquer des époques certaines, comme le font les méthodes usitées avant elle ; cependant, elle nous assure que toutes les médailles de cette fabrique, furent frappées depuis l'an 127 après Phidon d'Argos.

Quelques auteurs anciens, dont le sentiment est assurément d'un très-grand poids, prétendent qu'*Himera* fut fondée par une colonie de *Messéniens*, (129) nécessairement posterieure à la XXXe Olympiade, dans laquelle Pausanias nous assure que les Messéniens s'établirent à Zancle, & (130) Strabon, en donnant les habitans de Mylas pour fondateurs à

(129) Thucydid. *lib.* vi.

(130) Pausanias. *lib.* iv. *cap.* xxiii.

Himera,

Himera, femble appuyer l'opinion rapportée ci-deffus. (131) Ces témoignages contredifent ce que j'ai cru pouvoir avancer fur la foi des monumens, qu'Himera avoit été fondée vers l'an 87 avant la premiere Olympiade, bien plus de deux fiecles avant le tems où ces auteurs placent cet événement: ce que j'en ai dit, n'étant fondé que fur la forme du quarré creux à plufieurs divifions marqué légérement fur les médailles d'Himera, pour juftifier les conclufions tirées de ces formes, il faut examiner ici, comment les anciens ont appuyé les dates de la fondation de quelques unes des villes dont ils ont parlé. Cet examen, très-important pour l'intelligence de l'hiftoire & pour celle des auteurs, n'a pas encore été fait, & doit fervir à nous montrer le fens dans lequel on peut entendre les écrits des anciens fur ce fujet intéreffant.

Thucydide nous apprend " qu'Archias, de la famille des " Héraclides, étant venu de Corinthe en Sicile y fonda Sy-" racufe, après avoir *premierement chaffé les Siciliens de* " *l'Ifle*," dans laquelle étoit fituée la ville intérieure, qui, du tems de cet auteur n'étoit plus environnée de la mer. " Dans " la fuite, la ville voifine que l'on ferma d'un mur com-" menca à être habitée." (132) Cette ville plus nouvelle, eft

(131) Strabon. Georg. *lib.* vi. *p.* 272.

(132) Thucydid. *lib.* vi. Συρακούσας δὲ τοῦ ἐχομένου ἔτους Ἀρχίας τῶν Ἡρακλειδῶν ἐκ Κορίνθου ὤκισε, Σικελοὺς ἐξελάσας πρῶτον ἐκ τῆς νήσου, ἐν ᾗ νῦν οὐκέτι περικλυσομένη ἡ πόλις ἡ ἐντός ἐστιν· ὕστερον δὲ χρόνῳ καὶ ἡ ἔξω προστειχισθεῖσα, πολυάνθρωπος ἐγένετο. *Infequente anno Archias, unus ex Heraclidarum, e Corintho profectus, Syracufas condidit*; *expulfis prius Syracufis* ex infula, *in quæ jam non amplius mari circunflua urbs interior fita eft. Poftea vero temporis et ea, quæ extra infulam eft, addito muro fræquentari cœpta.*

la

la partie qu'on appela l'*Acradine:* jointe avec l'isle qui portoit le nom d'*Ortygie* elle eut celui de *Syracuse*, ou plutôt des *Syracuses*; dénomination prise au pluriel, pour indiquer les deux villes dont alors elle étoit formée. Dans un quarré représenté au revers de la médaille VI, on voit le nom *des Syracuses* (133) écrit dans les deux divisions du haut de ce quarré, où il marque les deux parties dont cette ville étoit composée quand cette médaille fut frapée. Les deux Dauphins placés dans les deux divisions d'en bas, l'un vis-à-vis de l'autre, marquent les deux ports de Syracuse separés par l'Isle, dont la mer baignoit toute la partie Orientale: tel fut l'état de cette ancienne ville au tems d'Archias de Corinthe, & bien après lui: mais quand dans la suite on ajouta deux autres villes aux deux premieres, alors on représenta cette division, par une croix qui partagea en quatre le champ de la médaille; (134) on ne fit pas entrer dans ces divisions les figures des Dauphins, parce que l'objet n'étoit pas d'exprimer, dans cette composition, les ports situées aux deux côtés de la ville.

Le marbre d'Arondel détermine l'époque du tems où Archias conduisit une colonie à Syracuse, à la XX[e] année de l'Archontat d'Eschyle à Athenes: (135) cette date correspondant à l'an trois de la cinquieme Olympiade, paroit contredire celle que donne Eusebe, en mettant à la derniere année

(133) Voyez la *Planche* XXX. de ce Volume. N° 6.
(134) Voyez la *Sicil. del. Parut. Tav.* XXXIII. No. 53.
(135) Marm. Oxon. *Epoch.* XXX.

de

de la XI[e] Olympiade la fondation de Syracuſe, (136) mais le marbre parle du tems où s'y tranſporta la colonie conduite par Archias, & Euſebe n'entend parler que du tems où l'Acradine enfermée d'un mur, commenca, comme le dit Thucydide, à devenir habitée. La combinaiſon de ces deux dates nous montre qu'il s'écoula 25 années, entre celle où les Corinthiens s'emparerent de l'iſle d'*Ortygie*, précédemment occupée par les Siciliens, & celle, où ſe trouvant trop à l'étroit, ils formerent un nouveau quartier qu'ils ajouterent à l'ancienne ville, & qui fut l'ouvrage d'environ 25 ans : ainſi, l'on peut compter la date de la fondation de la colonie de Syracuſe à la V[e]. Olympiade, & celle de la fondation de la nouvelle ville à fin de la XI[e], ou au commencement de la XII[e]. ainſi que le font pluſieurs auteurs, & comme nous le ferons dans la ſuite pour la commodité du calcul.

La partie de *Syracuſe* appelée la *ville antérieure* par Thucydide, étant habitée avant la venue d'Archias & des Corinthiens, & la date de ſa fondation ne remontant dans les auteurs anciens qu'à celle de l'établiſſement de leur colonie, il eſt évident que cette ville fut bien plus ancienne, qu'elle ne le paroit par ce qu'en diſent les auteurs ; & qu'elle étoit en quelque façon antérieure à ce qu'ils appeloient le commencement de ſa fondation. On peut en dire

(136) Euſeb. *Chronic. lib.* ii. *p.* 117.

autant de Métaponte ; Trogue Pompée, en lui donnant pour fondateur Epeus qui aſſiſta au ſiege de Troye, (137) dit cependant qu'au *commencement de ſon Origine*, elle s'allia avec Sybaris & Crotone, dont la fondation fut poſtérieure de plus de 470 ans à ce ſiege : Métaponte ayant alors même reçû une colonie d'Achéens, (138) on datoit ſa fondation, non du tems où elle fut conſtruite par Epeus, mais de celui où ces Achéens vinrent l'habiter. La même choſe eut lieu par rapport à beaucoup d'autres villes, parmi leſquelles on doit compter *Himera*, car Thucydide aſſure qu'elle *fut une colonie de Zancle*, (139) *conduite par Euclide, Simos & Sacon.* Mylas, ſuivant Strabon, étoit auſſi une colonie originaire de *Zancle* ; mais cette derniere fut bien poſtérieure à celle d'Himera, puiſqu'elle ne put être établie qu'après la trentieme Olympiade : cependant, Himera ayant reçu dans la ſuite une colonie de Mylas, on data ſa fondation du tems de cet événement, comme le font Strabon & Martianus d'Héraclée, mais cela n'empêche pas qu'Himera n'ait exiſté

(137) Juſtin. *lib.* xxix. *cap.* ii. *Metapontini quoque in templo Minervæ ferramenta, quibus Epeus, a quo conditi ſunt, equum Trojanum fabricavit, oſtentant.*—— *Sed principo Originum Metapontini cum Sybaritanis et Crotonienſibus pellere ceteros Græcos Italia ſtatuerunt.*

(138) T. Livius. *lib.* xxv. *cap.* xv. & Strab. *Geograph. lib.* vi. Cet auteur attribue aux Pyliens conduits par Neſtor la fondation de Métaponte ; renverſée dans la ſuite par les peuples du Samnium, elle fut repeuplée par les Achéens.

(139) Thucydid. *lib.* vi. Καὶ Ἱμέρα ἀπὸ Ζάγκλης ὠκίσθη ὑπὸ Εὐκλείδου καὶ Σίμου καὶ Σάκωνος· καὶ Χαλκιδεῖς μὲν οἱ πλεῖστοι, &c. *Himera quoque Zancles colonia eſt, ab Euclide, Simo et Sacone deducta, in quam plurimi quidem venere Chalcidenſes, &c.*

avant

avant Mylas même : les médailles, en conciliant ce qui dans Thucydide paroit opposé à l'opinion de Strabon & Martianus d'Héraclée, nous apprenent par la forme de leurs revers, le tems où les Zancléens étoient déja établis à Himera, & nous montrent que cette ville existoit au moins 89 ans avant la premiere Olympiade, plus de deux siecles avant celui où l'on compte sa fondation.

Suivant Thucydide, *beaucoup de Chalcidiens s'établirent à Himéra* avec la colonie des Zancléens : (140) ces Chalcidiens étoient de l'Eubée, dont Zancle tiroit en partie son origine : (141) ce fut dans un vilage de ce nom, qu'au tems même de Phidon d'Argos, on frappa les premieres monoies d'or, (142)

(140) Voyez la note ci-dessus.

(141) Strabon dit que Zancle fut construite par les Naxiens de cette colonie qui habitoit près de Catane ; celle-ci étoit originaire de l'Eubée : ainsi quand cette même colonie s'établit à Zancle, ville bien plus ancienne que le tems où vinrent les Naxiens en Sicile ; Zancle se trouva renouvellée par des Chalcidiens, qui passerent pour ses fondateurs. Cette fondation est du genre de celles dont nous avons parlé ci-dessus ; c'est-à-dire qu'elle suppose une ville existante avant l'arrivée des Chalcidiens ; ces derniers venus, du même pays d'où sortirent ceux qui fonderent Naxe & Catane, furent confondus avec eux, mais doivent les avoir précédés de près d'un siecle & demi, & avoir formé à Naxe un établissement, qui s'étant considérablement augmenté un an avant la fondation de Syracuse, compta de cette époque celle la fondation de cette ville. Cela semble avoir fait croire à Antiochus d'Héraclée, que la colonie Chalcidienne de Zancle, fut postérieure à cette seconde fondation, au lieu qu'elle paroit par les monumens avoir précédé cette époque de plus d'un siecle, & qu'elle remonte vers le tems où l'on frapa les premieres monoies en Eubée.

(142) Vid. Scalig. Animad. in Eufeb. *p.* 61. MCCXVII.

& comme on voit au revers de celles de Zancle & d'Himera, la même forme du *quarré* employé dans les premieres monoies, cela même nous fait soupçonner que les Chalcidiens purent apporter l'Art nouveau de les fraper à Zancle, & ensuite à Himera où ils s'établirent : c'est vraisemblablement l'origine du monoyage de la Sicile. On peut observer ici, de quelle importance est la connoissance des premieres formes des monoies, puisqu'en servant de commentaire aux auteurs anciens, en confirmant ce qu'ils avancent, elles peuvent nous apprendre la maniere dont il faut concilier leurs témoignages, & nous fournissent les dates mêmes qu'ils ne nous ont pas données.

On trouve assez fréquemment des médailles Grecques, dans lesquelles le titre de *Ktistes* ou de *Fondateur* est donné à des Empereurs (143) & à d'autres Princes, par des villes qu'assurément ils ne fonderent pas : car on a des preuves très-certaines qu'elles existoient avant eux. Cette coutume singuliere ne fut pas, comme on le croiroit d'abord, un effet de la flaterie des Grecs, mais on doit la regarder comme la suite d'un très-ancien usage, qui faisoit donner le *titre de Fondateurs*, à ceux qui conduisoient de nouvelles colonies dans des villes anciennement habitées,

(143) On peut voir *Planche* XXII. *T.* I. sous la lettre B. une médaille frapée en honneur de Livie & d'Auguste à qui la ville de Clazomenes donne le titre de *fondateur*, quoiqu'elle existat plusieurs siecles avant ce Prince. Cette médaille est tirée du Recueil des peuples & villes. *Part.* III. *p.* 232.

où

où les nouveaux colons ſe méloient quelquefois avec les habitans primitifs ; & ſoit que les auteurs de ces colonies augmentaſſent les villes anciennes pour les y loger plus à l'aiſe, ſoit que par quelque côté on put les conſidérer comme les *Reſtituteurs* où les *Bienfaiteurs* de ces villes, celles-ci leur donnoient la qualité de *fondateurs*, pour témoigner la reconnoiſſance qu'elles avoient de leurs bienfaits.

Ces obſervations ſur les colonies anciennes, ſervent à nous faire comprendre quelques paſſages des anciens auteurs, qu'avec aſſez de raiſon on a regardé comme avançant des choſes impoſſibles & témerairement hazardées. Nous liſons ſouvent, que très peu de tems après la date de la fondation de quelques villes, elles ſoutinrent, des guerres conſidérables, attaquerent leurs voiſins, & fonderent quelquefois des colonies à des diſtances aſſes grandes du pays où elles venoient de s'établir : ces faits doivent paroître d'autant moins probables, que la marine des anciens ne leur permettoit guere de tranſporter loin de chez eux des colonies fort nombreuſes, & qu'on ſait d'ailleurs que des provinces peu conſidérables, fourniſſoient cependant à ces colonies ſans s'épuiſer. Telle fut par exemple l'Achaïe, petite contrée du Péloponeſe qui, vers les premieres Olympiades, établit trois colonies fameuſes à Métaponte, à Sybaris & à Crotone dans la grande Grèce : la fondation de Crotone, comme on a dit fut de la Xe Olympiade : ces trois villes alliées enſemble, preſque à cette *époque de leurs Origines*, entreprirent,

entreprirent, (144) au plutard vers la XIe Olympiade, de chasser les autres Grecs de l'Italie: ayant pris d'abord la petite ville de *Siris*, elles essuyerent ensuite une peste, dont la durée qui fut assez longue dut emporter une partie des habitans de ces nouvelles colonies, d'ailleurs agitées par des séditions. (145) Cet événement les obligea de recourir à l'oracle de Delphes; delivrées de ces deux fleaux, les Crotoniates *ne se tinrent pas long-tems en repos*, (146) & résolurent de se venger des secours donnés aux habitans de Siris par les Locriens: (147) ce derniers recoururent à la protection des Spartiates, mais occupés loin de chez eux, (148) ils ne purent les aider. Cependant les Crotoniates ayant mis en pied une armée de cent vingt mille hommes, (149) attaquerent les

(144) Trog. Pomp. *ap. Justin. lib.* xix. *cap.* ii. *Sed* principio Originum *Metapontini cum Sybaritanis et Crotoniensibus pellere ceteros Græcos Italia statuerunt.* Cum primum urbem Sirim cepissent, &c.

(145) Justin. *in eod Libr. Hæc* cum peste et seditionibus vexarentur, *priores Crotonienses Delphicum oraculum adierunt.—Atque ita pestis utrobique sedata est.*

(146) Justin. *in eod. loc. Recuperata Sanitate non diu Crotonienses quieverunt.*

(147) Justin. *in eod. loc. Itaque indignantes, in appugnatione Siris, auxilium contra se à Locrensibus latum, bellum his intulerunt.*

(148) Justin. *in eod. loc. Quo metu territi Locrenses, Spartanos decurrunt: auxilium a Castore et Polluce petere Jubent.* La guerre des Lacédemoniens dont il est ici parlé, est celle qu'ils eurent contre les Messéniens, dont ils subjuguerent le pays. Cette guerre commencée dans la seconde année de la IXe Olympiade, (*Pausan. lib.* iv. *cap.* v.) finit dans la XIVe & dura vingt ans. *Pausan. lib.* iv. *cap.* xiii.) Ses commencemens correspondent à ceux des origines de Métaponte de Sybaris & de Crotone.

(149) Justin. *lib.* xix. *cap.* iii. *Itaque cum in aciem processisent et Crotonensium centum viginti millia armatorum constitissent, &c.*

Locriens:

Locriens: ceux-ci, malgré leur petit nombre qui étoit au plus de quinze ou vingt mille combattans, ne laiſſerent pas de remporter une victoire complette. Sur cet expoſé d'un auteur de grande autorité, comme l'eſt Trogue Pompée de qui Juſtin a copié ce qu'il dit, on demande, comment il eſt poſſible que peu après ſa fondation, (150) Crotone ait été aſſez puiſſante pour prendre & ruiner Siris ville bien plus ancienne qu'elle ? Comment tourmentée par une peſte & par des troubles domeſtiques, elle put en ſi peu de tems ſe trouver en état d'armer cent vingt mille hommes ? On doit ſoupçonner d'exagération l'auteur de ce fait, atteſté cependant par toute l'antiquité, dans laquelle rien n'étoit plus fameux que la victoire de *Sagra*, remportée en cette occaſion par les Locriens. (151) Des médailles pourroient peut-être ſervir à éclaircir ces queſtions : il en exiſte une qu'on croit être de Crotone ; comme elle eſt avec des caracteres ſuppoſés Œnotriens, &

(150) Strabon. Geograph. *lib.* vi. *p.* 262. Cet auteur, en parlant de la bataille perdue par les Crotoniates au bord de la Sagra, dit que leur ville *ne fut pas long-tems habitée*, à cauſe de la perte qu'en cette occaſion elle fit de ſes citoyens. (*Καὶ περ οὐ πολὺν χρόνον οἰκηθεῖσα διὰ τὸν φθόρον τῶν ἐπὶ Σάγρᾳ πεσόντων ἀνδρῶν, τοσούτων τὸ πλῆθος.* Strabon ſuppoſe, comme le fait Trogue Pompée, que la bataille de Sagra fut donnée peu après le tems où Crotone commença d'être peuplée par les Grecs, puiſqu'il dit qu'ils ne l'habiterent *pas long-tems à cauſe de la perte de cette bataille.*

(151) Les Locriens ayant défait près de la Sagra cent vingt mille ou même cent trente mille hommes, avec quinze mille ſeulement, on ſe ſervit, dit Strabon, d'un proverbe qui employoit cette victoire pour marquer une choſe très-vraie, quoique ſans apparence de vraiſemblance. *Strab. lib.* v. *p.* 261. Ἀφ' *οὗ τὴν παροιμίαν πρὸς τοὺς ἀπιστοῦντας ἐκπεσεῖν φασὶν, ἀληθέστερα τῶν ἐπὶ Σάγρᾳ.*

à-la-fois

à-la-fois avec des caracteres Grecs: (152) il paroitroit par ce monument, que dès leur arrivée dans la grande Grèce les Achéens fe mêlerent avec les *Chones Œnotriens*, qui habitoient anciennement cette contrée: alliés avec ces peuples, beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étoient eux mêmes, & fe trouvant bientôt trop à l'étroit, ils furent obligés de chercher à s'étendre: ce fut alors que fe liguant avec leurs voifins ils entreprirent de chaffer les Grecs de l'Italie: dans cette guerre, les Sybarites prirent *Piftulis*, dont ils changerent enfuite le nom en celui de *Pofidonia*, & les Crotoniates refterent les maîtres de *Siris*. Malgré les pertes qu'ils purent effuyer en cette occafion, & les malheurs qui la fuivirent, moins forts par eux mêmes que par le nombre des anciens habitans de Crotone, avec lefquels ils s'étoient confondus, ils furent par leur moyen en état de mettre en campagne une armée très-confidérable, dont la grandeur même nous apprend que le pays où ils s'établirent étoit alors très-peuplé, & que Crotone, comme tant d'autres villes étoit, bien plus ancienne que le tems ou les Grecs faifoient remonter fa fondation.

(152) Cette médaille eft rapportée dans le recueil des peuples & villes de Mr. Pellerin. *T.* I. *Pl.* VIII. N° 21. J'ai cependant des doutes, non fur fon antiquité, mais fur ce qu'elle doive être confidérée comme frapée a Crotone. Si la chofe eft autrement cela n'empêcheroit pas que les Chones Œnotriens qui habitoient le territoire de Crotone avant les Achéens, ne fe fuffent, affociés avec eux comme on le dit ici, & que ces deux peuples, reunis dès le moment même de l'établiffement de la colonie Achéene à Crotone, n'ayent au moyen de leur réunion été capables de faire la guerre dont il eft parlé dans l'hiftoire.

La

La défaite des Crotoniates à la bataille de Sagra, les abatit tellement, qu'ils *en perdirent tout courage & renoncerent même à l'exercice des armes :* ils ne les reprirent qu'à l'époque où Pythagore vint reformer leurs loix, (153) & leur donner une nouvelle conſtitution. Ce Philoſophe vécut vingt ans à Crotone, (154) où il habitoit la maiſon de Milon (155) ſon diſciple, qui détruiſit Sybaris dans la LXVII[e] Olympiade : cette ville s'étoit énervée par le luxe étonant qui occaſiona ſa ruine, & dont on peut voir les détails dans Athenée. (156) Les mœurs données par Pythagore aux Crotoniates, (157) étant abſolument contraires à celles des Sybaritains, ils en devinrent les ennemis irréconciliables ; la bataille de Sagra fit *déſerter* Crotone, (158) & Strabon dit que la grande multitude d'hommes qu'elle y perdit, obligea ſes habitans à *ſe diſſiper :* (159) ainſi, depuis la date de cette défaite juſqu'à celle de Pythagore, Crotone reſtant preſqu'en-

(153) Juſtin. *lib.* xix. *cap.* iv. *Poſt hæc Crotonienſibus nulla virtutis exercitatio, nulla armorum cura fuit. Oderant enim quæ infeliciter ſumpſerant ; mutaſſent que vitam luxuria, ni Pythagoras Samius fuiſſet.*

(154) Idem. *Pythagoras autem cum annos* xx *Crotonæ egiſſet, Metapontum migravit.*

(155) Diogen. Lærti. *in Pythag.*

(156) Athenæ. Deipnoſoph. *lib.* xii. *p.* 519, &c.

(157) Vid. Juſtin. *ub. ſup.*

(158) Voyez la *note* 150.

(159) Strab. *lib.* vi. *p.* 261. Ταύτην δὲ τὴν συμφορὰν αἰτίαν γενέσθαι τοῖς Κροτονιάταις φασὶ, τοῦ μὴ πολὺ ἔτι συμμένειν χρόνον, διὰ τὸ πλῆθος τῶν τότε πεσόντων ἀνδρῶν. *Atque hanc cladem aiunt cauſam fuiſſe cur Crotoniatæ paulo poſt diſſiparentur, ob multitudinem eorum quæ ceciderant.*

 tiérement

tiérement abandonnée, ne frapa pas de monoies; & juſqu'au tems où elle détruiſit Sybaris elle ne put avoir aucune alliance avec elle. Cependant une médaille, dont on peut voir la repréſentation au Numéro X de la *Planche* XXX, porte le nom de Crotone écrit à ſa face, & celui de Sybaris écrit à ſon revers; elle fut frapée à l'occaſion d'une alliance entre ces deux villes: cette alliance n'ayant pû exiſter qu'avant la bataille de Sagra, la médaille qui en conſerve la mémoire doit avoir ait été faite avant cet événement, c'eſt-à-dire avant le tems où les Crotoniates abandonnerent leur ville. Cet abandon fut une ſuite de la guerre des Locriens, occaſionnée par la priſe de Siris leur alliée, (160) & par une conſéquence de la confédération de Crotone avec Sybaris; (161) cette ligue ayant eu lieu peu après la fondation de ces villes, pour déterminer le tems de la médaille frapée à ſon occaſion, il faut déterminer celui où Crotone même fut fondée, & ce qu'on entend par ſa fondation.

Suivant Strabon, Archias, fondateur de Syracuſe, reçut à Delphes, en même tems que Myſcellus qui fonda Crotone, la réponſe de l'oracle ſur la fondation de ces deux villes: (162) ainſi, la colonie Achéene de Crotone arriva en Italie, vers

(160) Voyez la *note* 147.

(161) Voyez la *note* 144.

(162) Strab. *lib.* vi. *p.* 269. Ἅμα δὲ Μύσκελλόν τε φασὶν εἰς Δελφοὺς ἐλθεῖν, ϗ τὸν Ἀρχίαν χρηστηριαζόμενον, ἐρέσθαι τὸν θεὸν, &c. *Ferunt que ſimul Delphos adveniſſe Myſcellum et Archiam conſulendi Oraculi gratia, &c.* Il paroit que Myſcellus vint

vers le même tems que la colonie Corinthienne vint s'établir à Syracuse: cet époque, fixée dans le marbre d'Arondel

vint à Crotone quelque tems avant celui où Archias vint en Sicile, pour y fonder Syracuse ; car Strabon dit encore qu'Archias allant à Syracuse, arriva par hazard près de Crotone, & qu'il aida Myscellus à la fonder. Επανελθόντα δὲ κτίσαι τὴν Κρότονα, συμπράξαντος ϗ τοῦ Αρχίου τοῦ τὰς Συρακούσας οἰκήσαντος, προςπλεύσαντες κατὰ τύχην ἡνίκα ὥρμητο ἐπὶ τὸν τῶν Συραχούσων οἰκισμόν. *Itaque reversum condidisse Crotonem, adjuvante Archia, Syracusarum conditore, qui forte fortuna eo appulit cum ad Syracusas condendas tenderet cursum.* D'où il paroit que le colonie Achéene, établie vers le même tems à Métaponte à Sybaris & à Crotone, est d'un peu antérieure à celle que les Corinthiens établirent à Syracuse : & quand Strabon dit qu'Archias aida Myscellus à bâtir Crotone, il entend qu'il l'aida à s'établir dans un terrein antérieurement occupé par les Chones Œnotriens ; Myscellus paroit avoir augmenté la ville qu'ils possédoient, en y ajoutant ce qui lui parut nécessaire pour y loger sa nouvelle colonie. Les forces qu'Archias conduisoit avec lui, appuyant celles de Myscellus, faciliterent l'accord qui se fit entre lui & les anciens habitans du pays ; voilà comment leurs forces réunies furent en état de former, immédiatement après cet accord, ces armées si nombreuses dont il est parlé dans l'histoire. Les Achéens établis à Métaponte, à Sybaris & à Crotone avec les Chones, qui perdirent alors leur nom, purent entreprendre de chasser les autres Grecs de l'Italie, ce que n'eussent assurément osé tenter chacune de ces colonies prises à part. Leur réunion même n'eut pas suffi à une telle entreprise, si elles eussent eu contr'elles, les anciens peuples dont elles partagerent les terreins, car ils eussent suffi pour les arrêter & les empêcher de porter leurs vues au dehors : on n'entreprend pas des conquêtes éloignées quand on n'est pas en situation de défendre ses foyers ; mais on conçoit aisément, comment des étrangers en grand nombre étant venus s'établir, dans des villes déja puissantes, en augmentant leurs forces, chercherent à augmenter leur terrein, & purent engager les anciens habitans de ces villes à tenter de prendre sur leurs voisins, le dédomagement des terres qu'ils perdoient, en les partageant avec leurs nouveaux alliés.

à la cinquieme Olympiade, (163) détermine celle de la fondation de Crotone, qui doit aussi être de la cinquieme Olympiade. Mais comme on ne compta le tems de la fondation de Syracuse, que d'après celui où elle se fut aggrandie, c'est-à-dire vers la fin de la XIe, ou même vers le commencement de la XIIe Olympiade, ainsi l'on ne compta le tems de la fondation de Crotone, un peu antérieure à celle de Syracuse, que de la Xe Olympiade ; ce fut alors, c'est-à-dire au commencement *de son Origine*, que se forma l'alliance contractée entr'elle & Sybaris, & que put être frapée la médaille, où cet événement est marqué : alors commença cette guerre qui s'ouvrit par la prise de Siris, & se termina par la bataille de Sagra & l'abandon de Crotone : ses habitans ne pouvant se conserver dans leur propre ville, purent encore moins conserver la possession de Siris devenue l'objet de cette guerre malheureuse : une médaille frapée avec le nom de Siris, & celui de *Crotone* (164) marque, non l'alliance de ces deux villes, mais la *domination* de cette derniere sur l'autre : la forme *quarrée* du *Sigma* employé dans cette médaille, comme dans celle de Crotone où le nom de Sybaris est également écrit par le *Sigma quarré*, constate qu'elles sont du même âge : les auteurs nous assurant d'un autre côté, que Siris fut prise dans le tems de l'alliance marquée dans cette médaille de Crotone, celle de *Siris*

(163) Marm. Oxon. *Epoch.* XXX.
(164) Voyez la *Planche* XXX. N° 9.

doit

doit donc évidemment avoir été frapée vers le même tems que l'autre; c'eſt-à-dire depuis la XIe Olympiade, & avant la bataille de Sagra, car après cet événement Siris ceſſa d'être dominée par Crotone.

Avant de livrer la bataille de Sagra, les Locriens allerent implorer le ſecours des Spartiates, qui ne purent leur en donner parce qu'ils étoient occupés d'une guerre étrangere: (165) cette guerre allumée dans le même tems que celle des Locriens, dont le commencement ou l'origine étoit de la XIe. Olympiade, ne peut être que la premiere des deux guerres Meſſéniaques célébres dans l'hiſtoire de la Grèce, & que l'on ſait aſſurément avoir été terminée dans la XIVe. Ainſi la bataille de Sagra, ayant été livrée dans le tems que les Spartiates étoient occupés dans la Meſſénie doit être au plutard de la ſeconde année de la XIVe Olympiade, ou de l'an 723 avant notre Ere: & puiſque les médailles qui conſtatent l'alliance de Crotone & de Sybaris, & la domination de Crotone ſur Siris, ſont antérieures à la date de la bataille de Sagra, & poſtérieures à celle de la fondation de Crotone, elles doivent donc avoir précédé d'au moins une année la fin de la guerre Meſſéniaque, & ſuivi d'au moins autant de tems la fondation de Crotone; ainſi elles ont du être frapées entre l'an 723 & l'an 736 avant notre Ere.

Des inſcriptions précieuſes, dont on a parlé dans le chapitre précédent, (166) publiées par l'Académie Royale des

(165) Voyez la *note* 148 *de ce Chapitre.*

(166) Voyez le précédent *Chapitre.*

inſcriptions,

inſcriptions, & déterrées dans la Meſſénie même par Mr. l'Abbé Fourmont, doivent avoir été écrites au même tems où ſe donna la bataille de Sagra, où ſe fit la guerre Meſſéniaque, & où l'on frapa les deux médailles de Crotone & de Siris rapportées ici : ces inſcriptions ſont avec le *Sigma* C, c'eſt le même que le *Sigma* quarré [employé ſur ces deux médailles : cette circonſtance marquant une identité des tems de l'écriture, jointe à tout ce que les auteurs nous fourniſſent relativement aux époques de ces médailles, achéve de nous prouver qu'elles ſont indubitablement antérieures à la XIVe Olympiade ; ce ſont les plus anciennes de toutes celles où ſe voit marquée l'alliance de deux peuples, & la domination d'une ville ſur une autre. Aucune médaille de cette eſpece, ne paroit être antérieure à l'an 736 avant notre Ere.

L'uſage des revers en *relief*, employés dans ces médailles de Crotone & de Siris, doit avoir commencé 723 ans au plutard avant notre Ere, il pourroit même être antérieur de 13 ans à cette époque, à laquelle le monoyage étoit parvenu à toute la perfection méchanique qu'il eut chez les Grecs, car ce fut alors que l'on eut des monoies complettes avec la face & le revers entiers gravés de relief.

La plupart des médailles de Crotone avec des revers formés par des figures *incuſes*, paroit avoir été frapée depuis l'arrivée de Myſcellus à Crotone, juſqu'au tems où ſe forma l'alliance de cette ville avec Sybaris & Métaponte, c'eſt-à-dire

depuis

depuis la V[e] juſqu'à la XI[e] Olympiade : elles ſemblent donc *preſque* toutes avoir été faites dans un eſpace de vingt quatre ans. Si l'on conſidere que dès le moment où l'on entreprit d'imprimer des figures en *creux* au revers des médailles, il ne s'agiſſoit pour les rendre plus parfaites, que de graver en *creux* le coin qu'alors on gravoit en *relief*, c'eſt-à-dire de ſe ſervir pour les revers, d'un coin tout ſemblable à celui qu'on employoit pour la face, on verra que cette tentative ſi ſimple dut bientôt avoir lieu, & qu'effectivement la maniere de monoyer en creux dut ſubſiſter peu de tems ; nous avons montré précédemment qu'elle commença vers les premieres Olympiades, en faiſant voir ici que dès la XI[e] Olympiade, on put avoir des médailles avec les revers en relief, nous montrons que cette méthode de travailler qui forme la cinquieme époque du monoyage ne ſubſiſta guerres que pendant 42 ans ; toutes les monoies de cette eſpece frapées à Métaponte, à Caulonia, comme la *plupart* de celles de Sybaris & toutes celles de Crotone doivent être cenſées avoir été faites avant cette date, quoique quelques unes puiſſent lui être poſtérieures.

Les médailles nous apprennent que *Pæſtum* porta le nom de *Piſtulis* avant celui de *Poſidonia :* les Sybarites qui la conquirent, après en avoir chaſſé les anciens habitans, (167) y envoye-

(167) Strab. *lib.* v. *p.* 251. Καὶ ἡ πόλις ἡ Ποσειδωνία, Παῖςος, ἐν μέσω τῶ κόλπω κειμένη. Συβαρῖται μὲν οὖν ἐπὶ θαλάτῃ τεῖχος ἔθεντο, οἱ δ' οἰκισθέντες ἀνωτέρω μετέςησαν. *Et urbi Poſidoniæ Pæſtum nomen eſt, in medio ſinu ſitæ. Murum Sybaritæ*

y envoyerent une colonie : avant cet événement *Pistulis* frapoit des médailles à deux revers, car on en trouve de deux especes

ritæ ad mare condiderunt : habitatores autem sursum commigraverunt. Quand les Lucaniens enleverent *Posidonia* aux Sybarites, elle prit le nom de *Pæstum* qu'elle avoit au tems de Strabon, & qu'elle garde encore à présent : les Sybarites, en transportant sur les montagnes voisines les habitans de cette ancienne ville, lui donnerent le nom de *Posidonia* à la place de celui de *Pistulis,* qu'elle avoit auparavant : il faut donc que les médailles frapées sous ce nom ayent été faites avant le tems où elle le perdit. Ces médailles étant avec des revers en relief, nous montrent que l'on en faisoit déja de cette espece à *Pistulis* avant le tems où les Sybarites la conquirent. Cependant les plus anciennes médailles de *Posidonia* étant avec des revers à figure *incuse,* cela nous fait voir que cette maniere de les fabriquer subsista encore, après l'époque où l'on faisoit déja des médailles avec la face & le revers en relief. On en trouve de frapées à Crotone, dans lesquelles une partie de la figure du revers est *incuse,* tandis que l'autre est de *relief,* telle est celle qu'on peut voir ici *Planche* XXXIII. N° 3. Son travail nous montre le passage d'une maniere à l'autre de fabriquer les monoies ; ces deux manieres furent employées à-la-fois, & il paroit par les médailles de la grande Grèce que ses habitans conserverent encore quelque tems les revers à figures *incuses,* quoiqu'ils en fissent déja avec des figures de *relief,* & qu'ils employerent indifféremment les uns & les autres. Ainsi, quand j'ai dit que les médailles à revers avec des figures *incuses,* doivent toutes être censées avoir été faites entre la Ve & la XIe Olympiade, cela ne doit se prendre que rélativement aux époques du monoyage, cette méthode de fabriquer appartenant à la Ve. de ces époques ; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne fut encore en usage dans l'époque suivante : mais elle n'y étoit pas seule employée, comme elle le fut dans celle qui la précéda. Il semble par les revers à figures *incuses* des médailles de *Posidonia,* que cette ville fut prise par les Sybaritains, vers les tems où ligués avec les Crotoniates & les Métapontains, ils entreprirent de chasser les Grecs de l'Italie. C'est-à-dire vers la XIe Olympiade, ou peu après. Restés en possession du territoire de cette ville, comme les Crotoniates resterent en possession du territoire de Syris, ils s'établirent à *Posidonia,* après en avoir transporté ailleurs les

especes différentes en argent. Ces médailles ne pouvant être antérieures à la XI[e] Olympiade, nous montrent qu'alors même cette ville n'étoit pas sujette à Sybaris, puisqu'elle conservoit encore son nom primitif. Mais comme elle le perdit dans le tems de la guerre qui suivit l'alliance des Crotoniates & des Sybarites, ses médailles à deux revers doivent avoir été frapées vers les mêmes tems que celles de Crotone & de Siris monoyées de la même façon : cependant les médailles de *Posidonia* assurément postérieures à celles-ci, sont avec le revers à figures *incuses*, d'où nous voyons que les Sybarites de qui sont ces médailles, garderent encore pendant assez long-tems la maniere vicieuse de monoyer qu'ils avoient eu d'abord : c'est ainsi que nous voyons par les écrits de Benedetto Cellini, sur le monoyage, que quoiqu'on se servit depuis long-tems du balancier pour fraper les monoies, quoiqu'on reconnut qu'il étoit plus commode que le marteau, on ne laissoit cependant pas d'employer encore en Italie l'usage de cet instrument, que l'habitude faisoit préférer à la méthode la plus sure & la plus aisée.

les habitans comme on le voit par ce que dit Strabon, au lieu que les Crotoniates paroissent avoir détruit Siris, qui dans la suite fut rebâtie sous le nom d'Héraclée. Ainsi quand on lit le nom de Siris sur les médailles de Crotone, cela même montre que cette ville existoit encore peu après être tombée sous le joug des Crotoniates, qui la renverserent bientôt après, rien ne montre mieux la grande antiquité de ces médailles, & celle des revers avec des figures en relief ; car il est certain que Siris n'existoit plus dans la XIV[e] Olympiade, pendant laquelle Crotone loin de conserver ses conquêtes, ne put se conserver elle même & vit ses habitans se dissiper.

Par ce qui vient d'être dit, il paroit qu'aumoins juſqu'à préſent, c'eſt à Crotone qu'on peut attribuer l'uſage des revers en relief : bientôt il paſſa juſqu'à Piſtulis, & vû ſon voiſinage & celui de la grande Grèce avec la Sicile, cet uſage ſemble y avoir été tranſporté peu après ſa naiſſance, ce que les monumens nous prouveront bientôt de la maniere la plus ſatisfaiſante.

La plupart des médailles de *Zancle*, néceſſairement antérieures à la XXXe Olympiade, où elle ceſſa de porter ce nom, ſont avec le quarré à pluſieurs diviſions, marquées ſi ſuperficiellement qu'elles ne purent être d'aucun uſage au monoyage : leur centre eſt toujours occupé par des figures en relief, dont les unes repréſentent un coquillage, d'autres repréſentent une courone, &c. &c. Ce ſont de vrais revers; dans leſquels on a ſeulement voulu conſerver la mémoire d'un ancienne pratique de l'art : mais on ne laiſſe pas devoir très-clairement par leur moyen, que la connoiſſance de ces pratiques employées déja dans la grande Grèce, s'étoit tranſmiſe en Sicile. Et quelques-unes de ces médailles de Zancle, peuvent même avoir été frapées quand on commença, d'en fabriquer avec des revers, à Crotone & ailleurs. Avec le nom de Zancle, la maniere des revers de ſes monoies changea totalement vers la XXXe Olympiade : nous avons la preuve de ce fait dans une médaille très-curieuſe, (168) qui mérite bien d'être expliquée, car elle ne l'a jamais été.

(168) Voyez la *Planche* XXII. *du premier Volume de cet ouvrage*, N° 1.

A la

A la fin de la feconde guerre de Meffénie, la plupart des Mefféniens chaffés de leur pays par les Spartiates, fe réfugierent en Italie, chez Anaxilaus tyran de Rhégium, qui les aida à s'emparer de *Zancle :* ils lui donnerent alors le nom de *Meffine*, (169) qu'elle porte encore maintenant. Le *Muffle de lion*, dans la forme où il eft prefque toujours empreint fur les médailles de Rhégium, & qui ne fe voit jamais fur celles de Meffine, ne s'obferve que dans la feule médaille dont il s'agit ici ; elle porte à fon revers la figure du Jupiter *Ithomate*, avec le nom des Mefféniens, chez qui ce Dieu avoit un temple fameux fur le mont *Ithome* ; (170) fous le *Muffle de lion*, fymbole de Rhégium, on a repréfenté un *Lievre* courant : cet animal, très-abondant encore aujourd'hui dans le territoire de Meffine, eft ordinairement repréfenté fur fes anciennes monoies, parce qu'il fut auffi l'un de fes fymboles : fon alliance avec celui de Rhégium, montre celle qui fubfiftoit entre les peuples de ces deux villes quand on frapa la monoie qui réunit ces deux fymboles. La forme des lettres de fa *légende*, fe combine avec fon empreinte pour déterminer le tems où elle fut faite, & par conféquent celui de l'alliance qu'elle indique. Cette légende eft écrite NOINA⊐⊐AM au lieu de ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ, comme dans toutes les autres médailles de cette ville : lorfque les Mefféniens vinrent à *Zancle*, après avoir été chaffés de leur pays, les anciennes infcrip-

(169) Paufanias. *lib.* iv. *cap.* xxiii.
(170) Paufanias. *lib.* iv. *cap.* iv.

 tions

tions des Rois de Sparte découvertes de nos jours en Messénie, y existoient déja, puisqu'il est prouvé qu'elles furent faites dans les deux guerres, dont la derniere fut la cause de l'exil des Messéniens & de leur passage en Sicile. L'*Oméga* employé dans ces inscriptions, est remplacé dans la légende de la médaille par l'*Omicron :* cela montre que la valeur de cette lettre n'étoit pas encore bien déterminée quand on écrivit cette légende, elle doit par conséquent, comme toutes celles qui employent la même lettre, être antérieure au tems où l'on s'accorda à faire cette lettre longue, au lieu qu'ici elle est brêve ; les médailles où on la voit doivent donc être censées des premiers tems de la colonie Messénienne : parmi ces médailles, celles-ci est la seule où se voyent les deux *Sigma* de figure quarrée Ʃ. On peut prouver par les monoies de Crotone & de Siris, faites au tems où l'on grava les inscriptions retrouvées dans la Messénie, que cette forme de lettres étoit celle dont se servoient les Messéniens, dans le tems qu'ils vinrent s'établir à Zancle : & comme cette forme ne se retrouve sur aucune autre médaille de la même ville, on ne peut douter qu'elle n'y soit venue de la Messénie, avec ceux qui lui firent changer de nom. L'alliance marquée par les symboles de Rhégium & de Messine, est donc ici déterminée au tems de l'arrivée des Messéniens à Zancle : c'est celle qui se forma entre Anaxilaus tyran de Rhégium, & le peuple par l'ordre duquel cette monoie fut frapée ; ainsi la médaille qui réunit ces caracteres, doit être aussi ancienne

que

que le nom de Meſſine même, & fut ou la premiere, ou du moins l'une des premieres qui furent frapées par les nouveaux habitans de cette ville, dont l'établiſſement fixé à la XXXe Olympiade, détermine le tems où fut faite cette médaille intéreſſante.

La maniere dont eſt combinée la compoſition des figures ſymboliques de cette médaille, pour marquer l'alliance des habitans de Rhégium & de Meſſine, étant beaucoup plus compoſée que celle où l'on n'employoit que des noms de villes pour le même objet, nous montre combien, dès la XXXe Olympiade, les artiſtes employés à graver les coins des monoies, s'étoient exercés à leur donner une ſignification très-expreſſive; & comme l'expérience acquiſe ſur cet objet, ne pouvoit être que le fruit du tems & de la réflexion, leur expérience prouvée par les monumens mêmes, conſtate que quand cette médaille fut faite, il y avoit déja long-tems que l'on pratiquoit l'uſage des revers: ainſi, alors on avoit une connoiſſance très-complette, de tout ce qui peut entrer dans la compoſition de toutes les parties d'une médaille.

La médaille de Siris frapée avec un revers, peu après la XIe Olympiade, porte l'empreinte d'un Vaſe de très-belle forme, & d'une élégance remarquable. Cette ſorte de vaſes étoit conſacrée à Bacchus, ce qui eſt exprimé par la feuille de vigne empreinte ſur celui-ci. Il nous en reſte un très-grand nombre de cette eſpece, ils ſont preſque tous exécutés

en

en argile & décorés de peintures ; on en voit pluſieurs dans le *Muſæum Britannique :* (171) la beauté du trait de celui qui eſt repréſenté ſur les anciennes médailles de Siris, nous aſſure que dès les premieres Olympiades, la maniere de tourner ces ſortes de vaſes, fut portée à ſa plus grande perfection, & l'on ſent encore ici l'accord de tous les Arts, aſſurément très-avancés à cette époque, où les modernes ont établi comme un principe qu'il n'en exiſtoit pas.

Les recherches précédentes, nous ayant conduit à la fin de la cinquieme *Epoque* du monoyage, terminée au tems où l'on frappa des monoies avec des revers en relief, environ 163 ans après Phidon d'Argos, nous ont appris, ce que nous devons penſer des tems où les auteurs placent ſouvent la fondation des colonies anciennes, & nous ont mis à portée de ſuivre l'hiſtoire du Monoyage & de connoître par ſon moyen, celle de la Gravure, en rappelant les différens âges où elle fut employée au travail des médailles que nous pouvons raſſembler. La liaiſon de la Gravure avec tous les Arts dont le deſſin eſt le fondement, rend ſon hiſtoire d'autant plus intéreſſante, qu'elle eſt le ſeul moyen que nous puiſſions avoir pour connoître celle de la Peinture & de la Sculpture des anciens, & pour juger, non ſeulement des tems où furent faits les ouvrages qui nous en reſtent, mais, ce qui eſt encore plus important, des mo-

(171) Voyez le revers la médaille IX. *Planche* XXX.

tifs

tifs qui en ont reglé la compoſition, & dirigé le travail. L'interêt qu'ont les Arts à la connoiſſance de cette hiſtoire nous en a fait rechercher les époques ; par celles qui ont été déterminées juſqu'à préſent, on a vû ce que fut la gravure des médailles depuis Phidon d'Argos juſqu'à l'an 736 avant notre Ere, on verra dans la ſuite quelle elle fut depuis la Xe Olympiade juſqu'au tems de Conſtantin.

Ainſi que les monoies *Obéliſcales* des Arabes, des Japonais & des Chinois ſe péſent encore à préſent, de même les monoies *Obéliſcales, Quadrilateres* & *Poligonales*, des tems anciens de la Grèce ſe prenoient au poids: voilà pourquoi le mot *talent* ſignifia également, ou la piece de métal ou la *balance* qui ſervoit pour en conſtater la peſanteur : de là vint auſſi, que ſouvent les poids des anciens marqués des mêmes *types* que leurs monoies, furent confondus avec elles: tel eſt cette monoie ou ce poids de plomb (172) trouvé dans l'Iſle de Chio, des autres monoies de laquelle il porte l'empreinte : (173) par la deſcription qu'en a donné Mr. le Comte de Caylus, il paroit n'être marqué que d'un côté ; dans l'état où il ſe trouve maintenant, il peſe quatre onces ſix gros & demi poids de Paris : ſi l'on pouvoit être aſſuré de cette évaluation, elle feroit la valeur effective des deux mines, marquées dans l'épigraphe de ce monument ; mais

(172) Voyez la *Planche* IX. *du premier Volume de cet ouvrage*, N° 1.

(173) Comparez le N° 1. avec les médailles II & III. de la *Planche* IX. *du premier Volume.*

comme

comme on ne peut connoître le déchet qu'il a pu essuyer, & par conséquent statuer quelque chose de précis sur ce fondement, il ne peut servir maintenant à faire connoître d'une maniere précise le poids de deux mines, comme il le faisoit autrefois.

L'or & l'argent conserverent toujours le même titre dans les anciennes monoies Grecques : mais comme l'usage du laminoir étoit inconnu, on étoit obligé de jeter les flans des monoies dans des moules, & de les peser ensuite. Ces monoies, en raison de cette opération, étant difficilement d'un poids reglé, leur empreinte ne faisoit qu'en constater le titre ; voilà pourquoi l'on trouve les différences qu'ont observées le Docteur Bernard & Haym, quand ils ont voulu déterminer les valeurs fixes des monoies anciennes, d'après les médailles les mieux conservées qu'ils ont pu se procurer, & la diversité d'opinions qui se trouve dans tous les auteurs modernes sur l'évaluation des rapports de ces mêmes monoies.

Le savant Monsieur de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, avoit conçu le projet de fixer toute incertitude sur la valeur attachée aux dénominations des anciennes monoies, & de se servir à cet effet d'un vase qui existoit de son tems à Rome dans le palais Farnese. L'inscription de ce vase de bronze, dont on peut voir ici la forme, (174) montroit

(174) Voyez la *Planche* XXXIV. *de ce Volume.*

qu'il

qu'il fut fait " ſuivant la meſure priſe au *Capitole*, ſous le " VI[e] Conſulat de l'Empereur Veſpaſien, Titus Céſar ſon " fils, étant Conſul pour la IV[e] fois : le poids de la liqueur " qu'il contenoit étoit de X livres."

IMPERATORE CÆSARE
VESPASIANO VI COSSVLE
TITO CÆSARE AVGVSTI FILIO III.
MENSVRAE
EXACTAE IN
CAPITOLIO
PONDO. X.

L'*Once* contenant huit *Drachmes*, (175) la *Drachme* faiſant la centieme partie de la *Mine*, & celle-ci étant contenue ſoixante fois dans le *Talent*, (176) la connoiſſance préciſe de l'*Once* Romaine, détermineroit la valeur exacte du poids de la *Drachme*, qui en feroit la 8[e] partie, de la *Mine* qui en contiendroit 800 parties, enfin du *Talent*, dans lequel feroient renfermées 48000 de ces parties de l'*Once*. (177)

Pour ſe procurer le poids de l'*Once*, contenue 120 fois dans le *Vaſe* du palais Farneſe, Mr. de Peireſc fit exécuter

(175) Fanius, de *Pond. & Menſur.*

In libra pars eſt quæ Menſis in anno.

(176) Hieronym. *in Eſichiel. Drachmæ octo unciam Romanam faciunt.* Le Poëte Fanius dit,

Uncia fit Drachmis bis quatuor.

(177) Demoſth. *in Panathen.* Suid. *in voce* Ταλαντον.

un *Vaſe* tout pareil, mais étant mort avant de l'avoir reçu, il ne put faire l'expérience qu'il avoit ſi ingénieuſement imaginée : Gaſſendi ſon ami la fit à ſa place. Mais comme cette opération devenoit bien plus aſſurée, en la tentant ſur le *Vaſe* même dont celui de Mr. de Peireſc n'étoit que la copie, l'Académie Royale des Sciences, connoiſſant l'utilité dont elle pouvoit être, chargea Mr. Azout, l'un de ſes membres de la répétér à Rome. (178) Celui-ci s'étant ſervi de l'eau de la fontaine de *Trevi*, trouva que l'*Once*, indiquée par la 120ᵉ partie de la liqueur contenue dans le *Vaſe* antique, équivaloit juſtement à celle dont les Romains ſe ſervent encore maintenant. Cette ſinguliere exactitude, étant peut-être la plus grande préſomption que l'on puiſſe avoir de la certitude du reſultat d'une telle opération, on doit en conclure avec Mr. Azout, que l'*once* & la *livre* Romaine n'ont en rien changé depuis le Regne de Véſpaſien juſqu'à préſent.

Cependant, on a prétendu que le *Vaſe* du palais Farneſe, étant la meſure du *Congius*, dont la capacité, ſuivant Feſtus Pompeius, étoit de *dix livres* de Vin, (179) la peſanteur ſpécifique de cette liqueur étant moins grande que celle de l'Eau, & l'expérience n'ayant été faite par Mr. Azout qu'avec de l'eau, elle ne pouvoit indiquer avec préciſion le raport exact de la livre ancienne des Romains, avec celle dont ils ſe ſervent aujourd'hui.

(178) Mémoires de l'*Academ. des Sciences. T.* VI.

(179) Feſt. Pomp. *in Voc. Pond. publ.* CONGIUS *decem pondo vini fiet.*

Je

Je répons à cela, que le Vin dont se servoient les Romains étant cuit, sa liqueur plus concentrée devenoit par-là même beaucoup plus pesante que celle du Vin dans son état naturel, & devoit par conséquent approcher d'avantage de la pesanteur de l'eau. Ce-ci n'est pas une simple conjecture mais un fait ; car Fanius, dans son poëme des Poids & des Mesures Romaines, en reconnoissant que les eaux courantes des fleuves, celles des puits ou des sources qui n'ont pas de cours, sont de pesanteurs inégales, ainsi que les vins vieux ou nouveaux, du crû des plaines ou des collines, assure en même tems, que le poids de la livre se mesuroit également, ou par le *Vin* ou par *l'eau pure :* (180) cette expérience ayant été faite par les Romains, nous assure qu'ils se servoient de l'eau la plus pure, pour étalon du poids de leurs liqueurs, or l'eau la plus pure qu'ils connussent, c'étoit celle qu'ils appeloient *l'eau Vierge* ; Agrippa la fit conduire à Rome sous le regne d'Auguste, c'est précisément celle dont s'est servi Mr. Azout, c'est celle de la fontaine de *Trevi*; cette circonstance, jointe à celle de l'équipondérance

(180) Fan. *de Pond. & Mensur.*

Libræ ut memorant Bessum Sextarius addit
Seu puros pendas làtices, seu dona Lyæi :
Hæc tamen assensu facili sunt credita nobis,
Namque nec errantes undis labentibus amnes,
Nec puteis latices, aut fonte perenni
Manantes par pondus habent : non denique Vina
Quæ campi aut colles nuperve aut arva tulere.

de la livre indiquée par cet eau, & de la livre Romaine d'aujourd'hui, assure le résultat de l'expérience faite sur le *Congius :* en voici le produit.

	Marcs.	Onces.	Gros.	Grains.
Le TALENT Attique pesoit poids de Paris —	85	0	7	66
La MINE — — — —	1	3	2	$57\frac{1}{2}$
La DRACHME — — —	0	0	0	$65\frac{3}{8}$
L'OBOLE — — — —	0	0	0	$10\frac{43}{48}$

	Livres.	Sols.	Deniers.
Et le TALENT à 50^{liv} tournois le Marc valoit	4256	3	8 - $\frac{3}{8}$
la MINE — — —	70	18	8 - $\frac{71}{96}$
la DRACHME — — —	0	14	2 - $\frac{65}{384}$
l'OBOLE — — —	0	0	4 - 568/[illegible]

Nous emploierons dans la suite ce calcul, pour réduire à nos monoies les prix dont les anciens payerent les monumens des Arts, & pour connoître l'estime qu'ils en faisoient : ainsi, quand Thucydide, contemporain de Péricles, fait dire à celui-ci dans une harangue aux Athéniens, qu'en se prévalant au besoin de l'or employé dans la statue de Minerve exécutée par Phidias, ils pouvoient en tirer 40 Talents, (181) cette somme, en negligeant les fractions, équivaloit à 170240 livres de notre monoie : le *Diadumene*, figure en bronze de Polyclete, représentoit un jeune homme enveloppant sa tête d'un *Diadème :* suivant Pline, il fut payé (182) 100 talents,

(181) Thucydid. *lib.* ii.

(182) Plin. *lib.* xxxiv. *cap.* viii. *Polycletus Sicyonius, Ageladis discipulus, Diadumenum*

lents, c'eſt plus de 425618 livres : enfin la moîtié de cette ſomme, c'eſt-à-dire 50 talents, fut donnée par Apelles même pour quelques tableaux de Protogenes. (183) Nous pouvons par ce moyen comparer les prix que les anciens mirent aux productions des Arts avec ceux qu'y employent les modernes.

Si les monoies des Grecs n'étoient pas uniformes pour le poids, elles l'étoient pour le titre, l'évaluation du talent & de ſes parties en déterminoit la valeur : ainſi, la monoie fut toujours pour eux une marchandiſe, comme elle l'eſt encore pour les Japonais, les Chinois, & pour d'autres peuples. La plupart des villes de la Grèce, décernoient la peine de mort contre ceux qui contrefaiſoient, altéroient, ou diminuoient les monoies : (184) il étoit même prohibé de les tranſporter d'Athenes, excepté pour l'achat des bleds ou d'autres denrées ſtatuées par les Loix. (185) Par une conſéquence de ces loix, les monoies des peuples les plus voiſins, n'avoient pas cours de l'un à l'autre :

dumenum fecit, molliter Juvenum, centum talentis nobilitatum. On voit que cette ſtatue en bronze, étoit eſtimée d'un prix ſupérieur à celui de tout l'or qui entroit dans la ſtatue de la Minerve du Parthénon d'Athenes. Mais la valeur de celle-ci paſſoit infiniment celle de l'or que Phidias y avoit employé.

(183) Plin. *lib.* XXXV. *cap.* X. *Percontantique, quantum licitaretur opera effecta, parvum neſcio quid dixerat :* (Protogenes) *at ille,* Apelles, *quinquagenis talentis popocit.*

(184) Demoſth. *Leptin. & Timocrat.*

(185) Demoſth. in *Locrit.*

c'eſt

c'eſt je crois la vraye cauſe pour laquelle preſque toutes les villes de la Grèce eurent leur monoyage particulier. On peut trouver une preuve de ce-ci, dans le ſecond des marbres de la collection d'Arondel publiée par Selden : il contient un traité d'alliance entre la ville de Smyrne & celle de Magnéſie ſur le Méandre : en accordant à celle-ci tous les droits de citoyens, Smyrne ſtatue par un article ſpécial, que *ſa monoie ſera tenue pour légitime chez les Magnéſiens,* (186) c'eſt-à-dire qu'elle aura cours chez eux comme la leur même. Ainſi, avant ce traité paſſé vers l'an 240 avant notre Ere, les monoies de ces deux villes, malgré leur grande proximité, n'avoient aucun cours de l'une à l'autre, & comme elle n'y étoient pas admiſes par la loi, on ne pouvoit les prendre qu'au poids & pour la valeur du métal. Ce qui ſe paſſoit à Smyrne & à Magnéſie, nous montre ce qui ſe pratiquoit dans les villes Grecques, entre leſquelles il n'exiſtoit pas de pareils traités, & l'on voit que le cours des monoies étant arrêté par-tout, il devoit y avoir peu de commerce & de communication entre ces villes.

Ces obſervations peuvent ſervir à expliquer ce que ſignifient ſur les médailles, les noms de deux villes réunis dans une même légende, comme dans celle des monoies de *Cumes* en Campanie où ſe lit avec ſon nom celui de *Linternum :*

(186) Marm. Oxon. *p.* 20. ΔΕΧΕΣΘΩΣΑΝ ΔΕ ΚΑΙ ΕΜ ΜΑΓΝΕΣΙΑ ΤΟ ΝΟΜΙΣΜΑ ΤΟ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΕΝΝΟΜΟΝ. *Admittunto etiam Magneſii,* Numiſma *civitatis ut* legitimum.

cette

cette réunion de noms indique un traité entre ces villes, pareil à celui qui existoit entre celles de Smyrne & de Magnésie, en vertu duquel leurs monoies devenoient communes. Le mot *Omonoia* par lequel on exprimoit l'union de deux villes, ne suppose peut-être pas toujours cette communauté de choses, mais simplement une alliance particuliere d'amitié & de bienveillance.

Les noms de deux villes, placés à l'opposé l'un de l'autre sur la face & le revers d'une médaille, comme dans celle où se voient les noms de Crotone & de Siris, (187) ou de Pandosie, (188) montrent la domination de la premiere de ces villes sur les deux autres : domination, en vertu de laquelle ses monoies avoient cours à Siris, & à Pandosie au taux où elles étoient à Crotone même, sans que ce droit fut réciproque, ce qui est exprimé par la différence des légendes de ces médailles, avec celles qui marquent la communauté des loix.

Les monoies des villes sur lesquelles on trouve les noms & l'effigie des princes qui n'y dominerent jamais, ne marquent ni la dépendance, ni même la communauté des monoies de ces villes & de ces princes, mais seulement l'amitié contractée entr'elles & eux, & quelquefois la protection passagere qu'elles en recevoient, où les bienfaits qu'elles reconnoissoient leur devoir : telles sont les médailles frapées par les Corinthiens, les Athéniens & d'autres peuples, avec

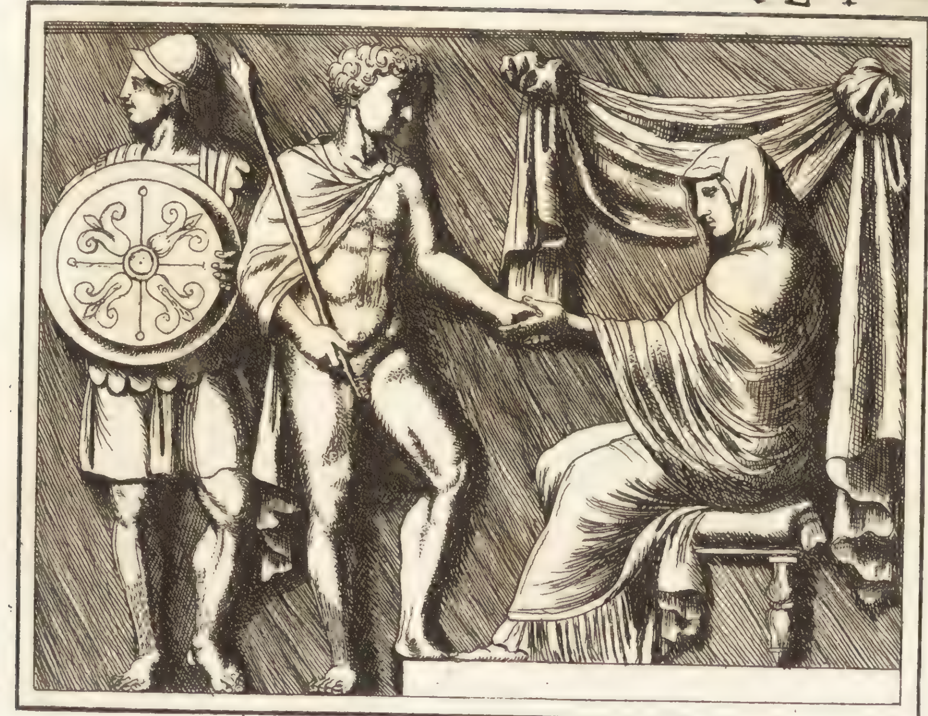
(187) Voyez la *Planche* XXX. N° 10.
(188) Voyez la *Planche* II. *du premier Volume.* N° 4.

le

le nom & la figure d'Alexandre ou de quelques-uns de ses successeurs : elles étoient comme les statues érigées dans les villes libres à l'honeur de différens princes ; on frapoit ces médailles, comme on en frape encore aujourd'hui, pour conserver la mémoire de quelques hommes illustres, ou de quelques faits remarquables ; elles semblent pourtant en quelques occasions, avoïr eu chez les anciens un cours momentané, quoique souvent elles ne portent pas les noms des peuples qui les fabriquerent, & qui se contenterent d'y faire empreindre leurs symboles ou les monogrames de leurs noms, ou simplement les têtes des princes, dont ils voulurent honorer la mémoire ; tels sont les médaillons & les médailles de la Reine Philistitide, dont l'histoire se trouvera dans le troisieme Volume de cet ouvrage.

FIN DU IIme VOLUME.

PL. I



p. 34



PL·II

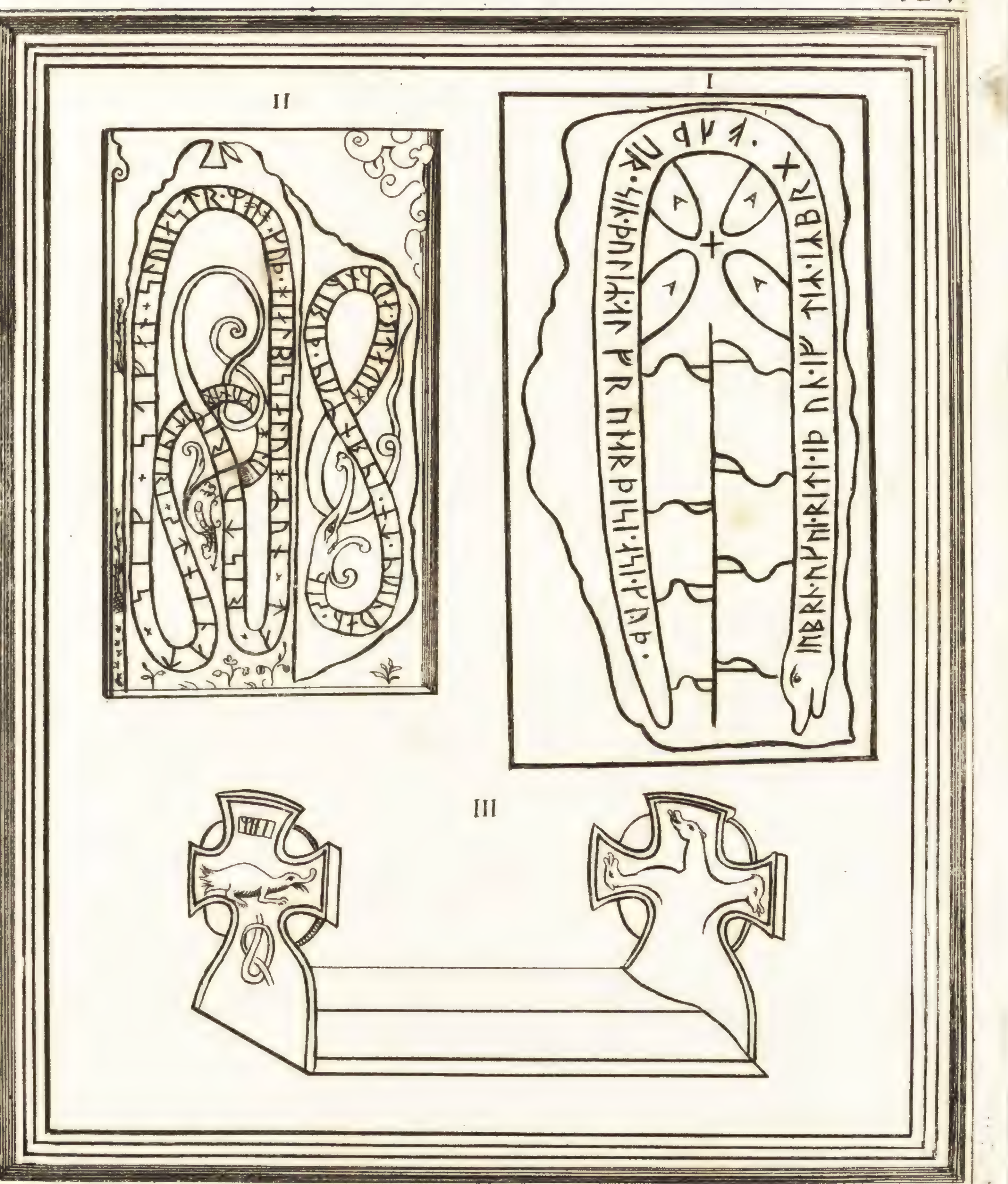


p. 34

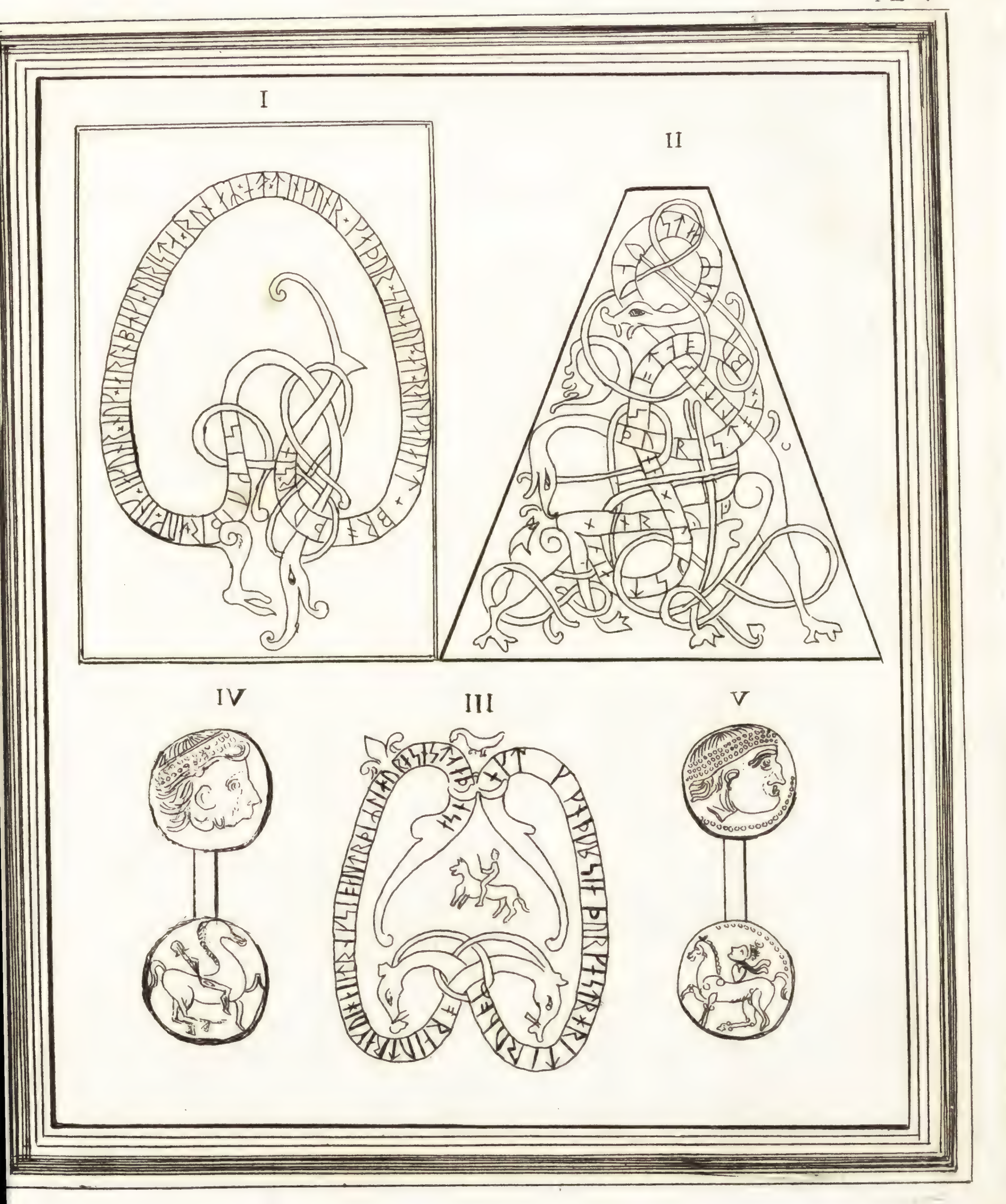




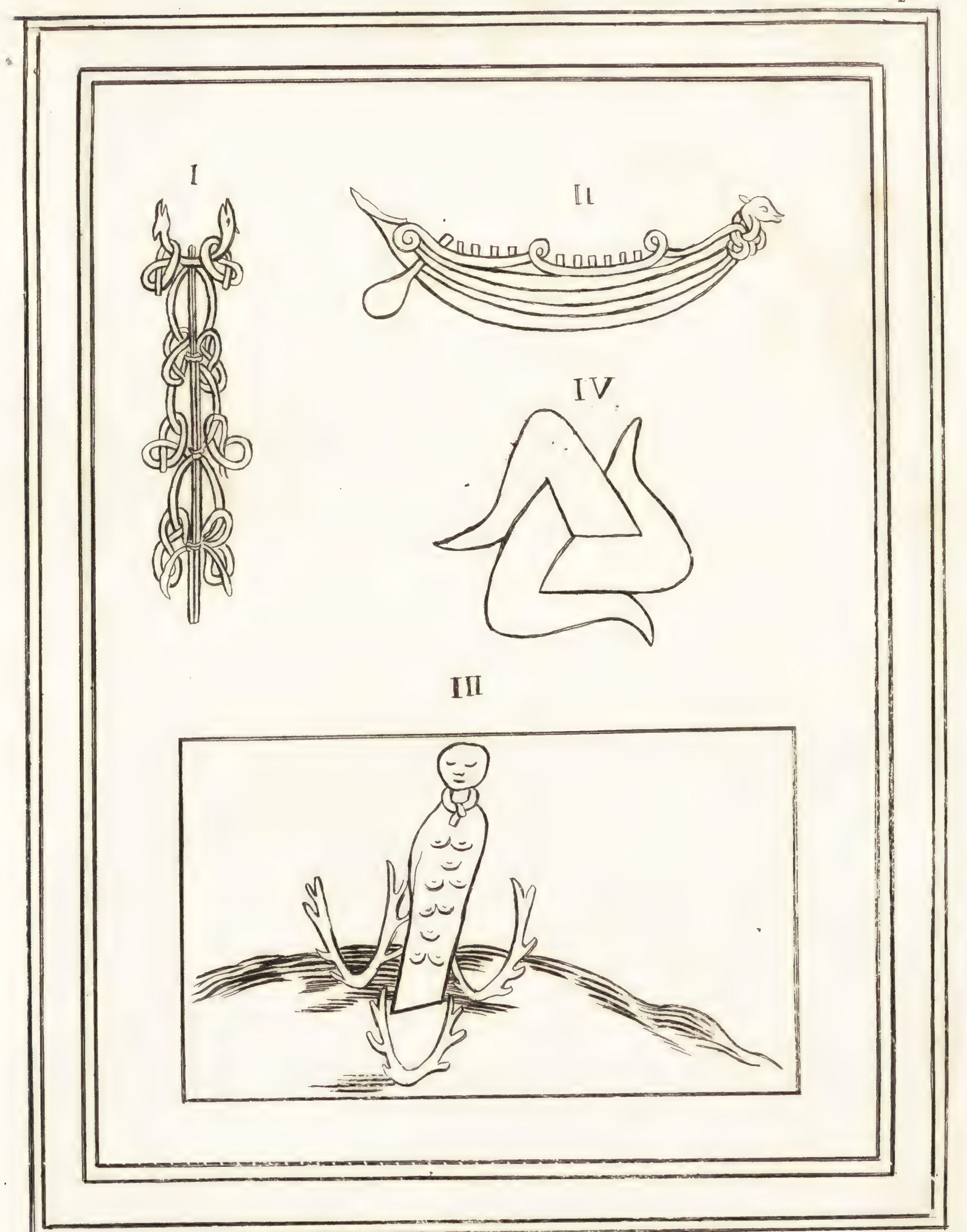
p. 37


II
I
III



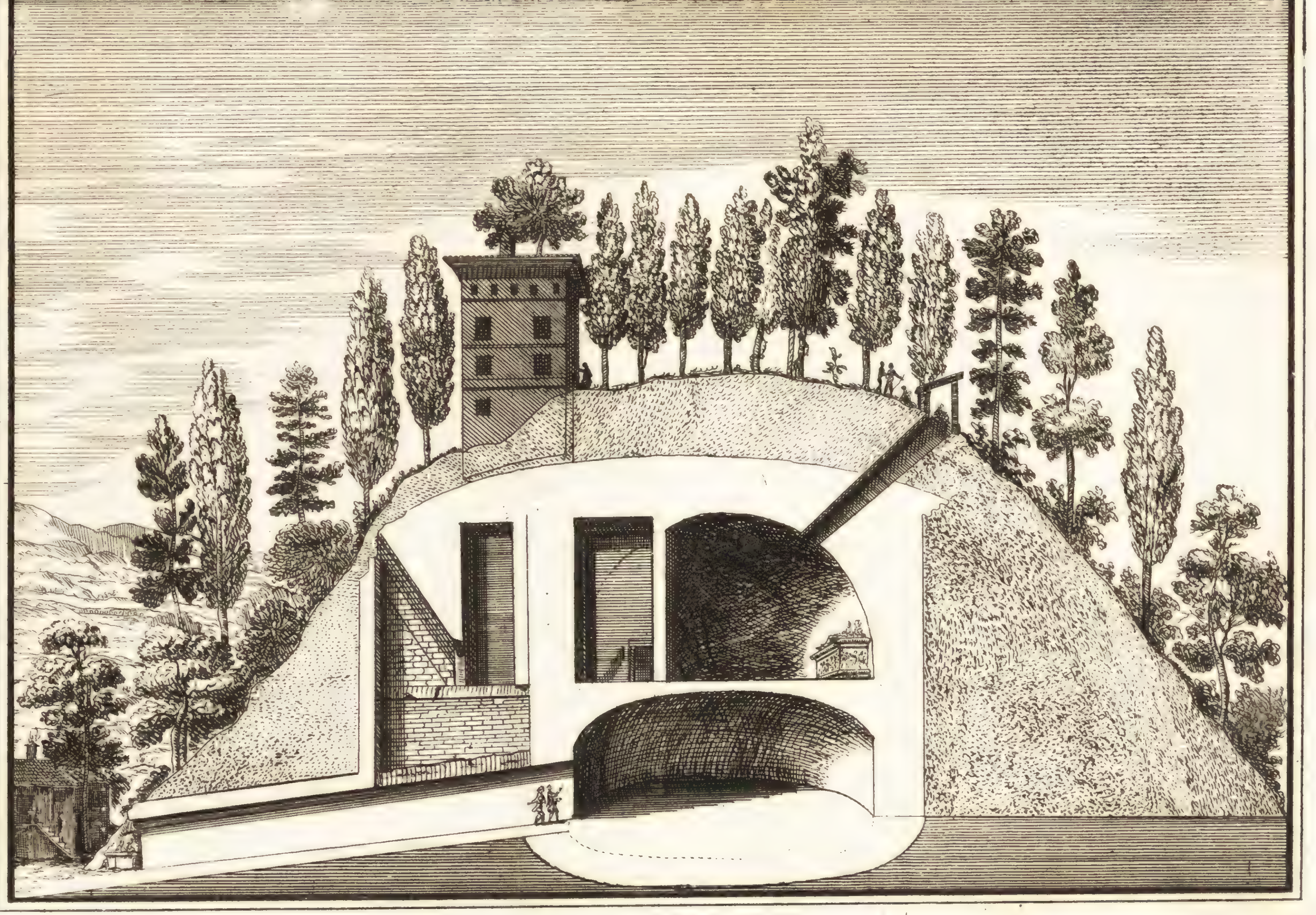

I
II
IV
III
V



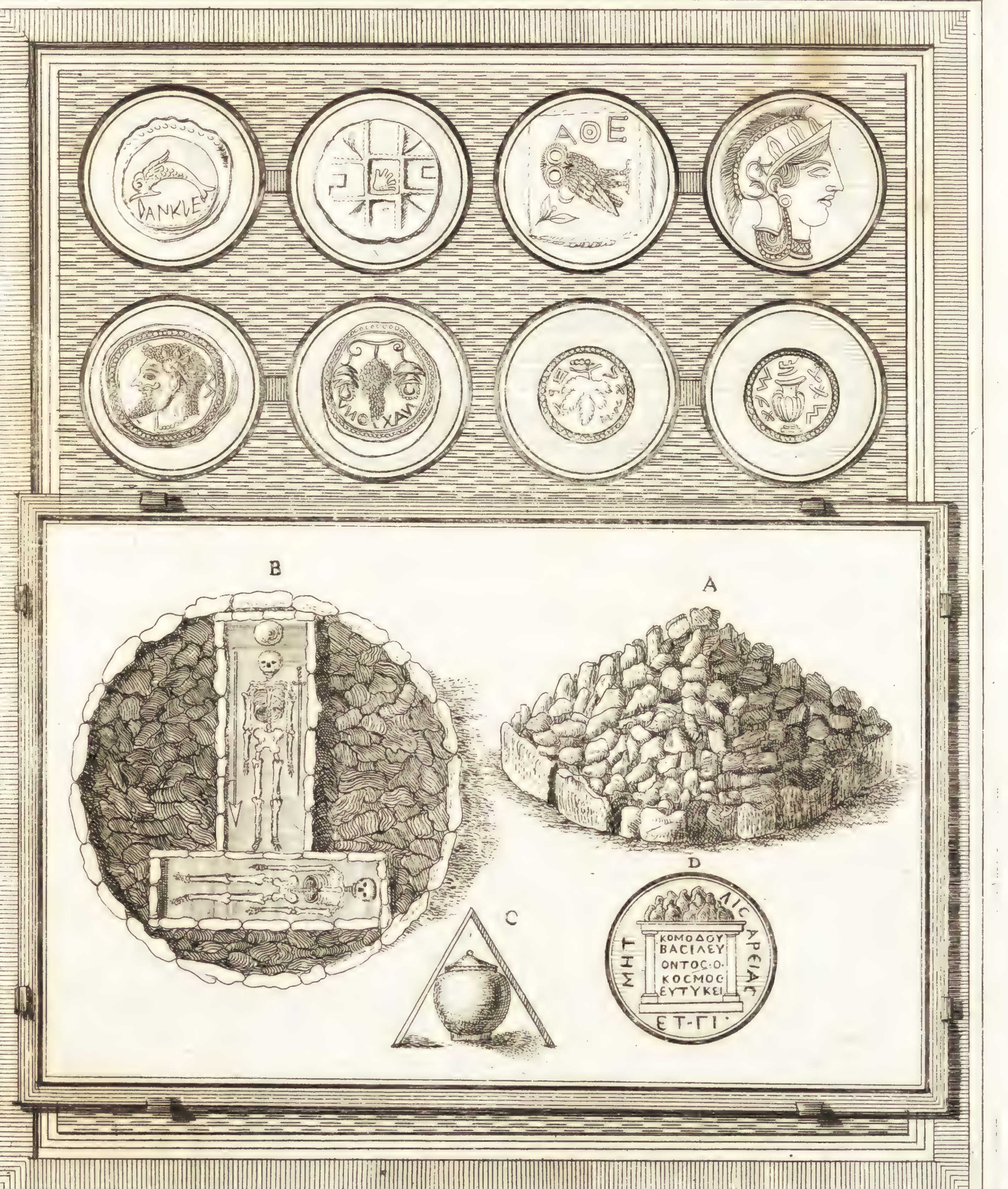

I
II
IV
III

PL.VII



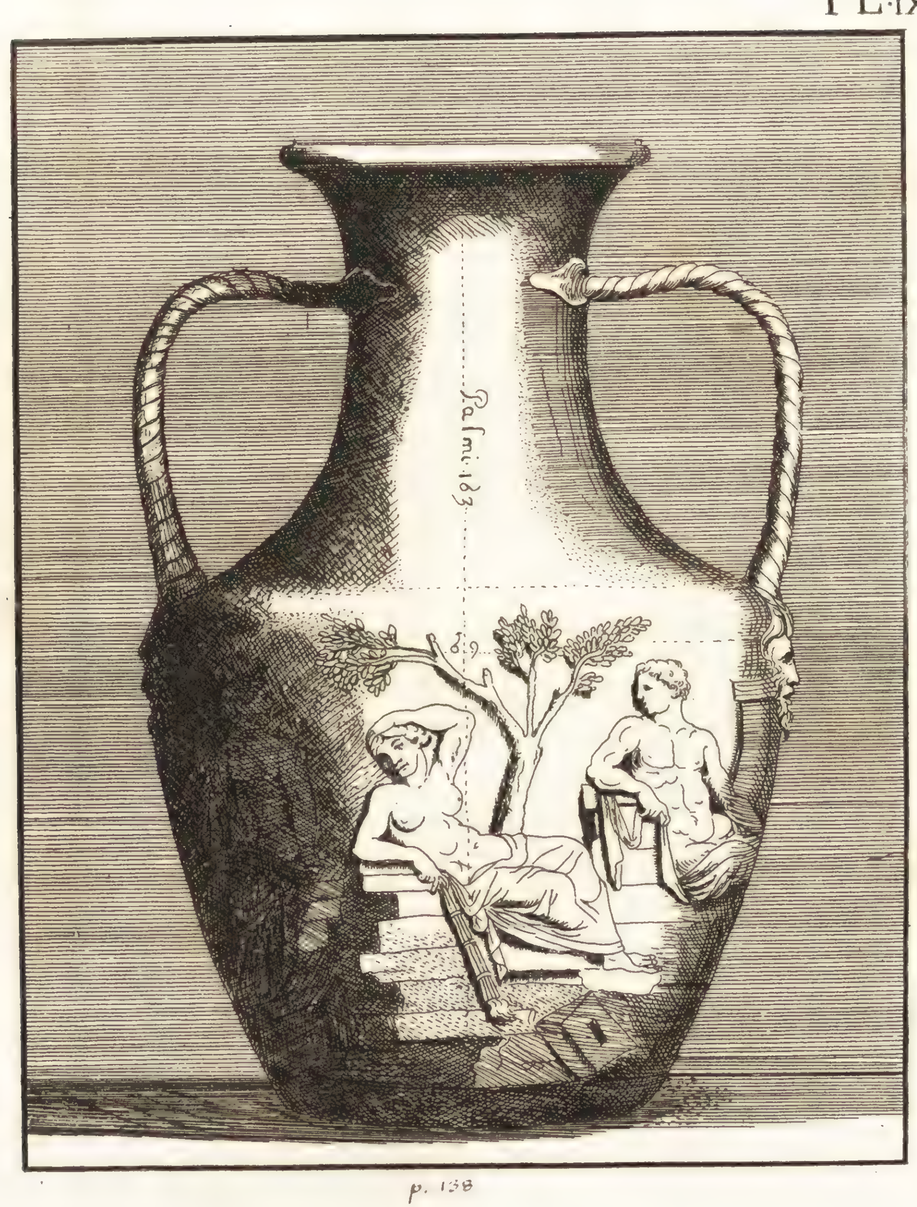


p 133


DANKLE
ΑΘΕ
B
A
D
C
ΚΟΜΟΔΟΥ
ΒΑCΙΛΕΥ
ΟΝΤΟC·Ο·
ΚΟCΜΟC
ΕΥΤΥΚΕΙ
ΜΗΤ
ΛΙC
ΑΡΕΙΑC
ΕΤ·ΓΙ·

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1.								*Alaph*	*Alpha*		A
2.								*Beth*	*Bêtha*		B
3.								*Gimel*	*Gamma*		C
4.								*Daleth*	*Delta*		D
5.								*He*	*Epsilon*		E
6.											F
7.								*Iod*	*Iêta*		I
8.								*Caph*	*Cappa*		€
9.								*Lamed*	*Lamda*		L
10								*Mem*	*My*		M
11.								*Nun*	*Ny*		N
12.								*Ajin*	*Omicron*		O
13.								*Pe*	*Pi*		P
14.								*Resch*	*Rho*		R
15.								*Sin*	*Sigma*		S
16.								*Thau*	*Tau*		T
											V
											X
											Z

PL·IX



p. 138



PL · x



p. 138.

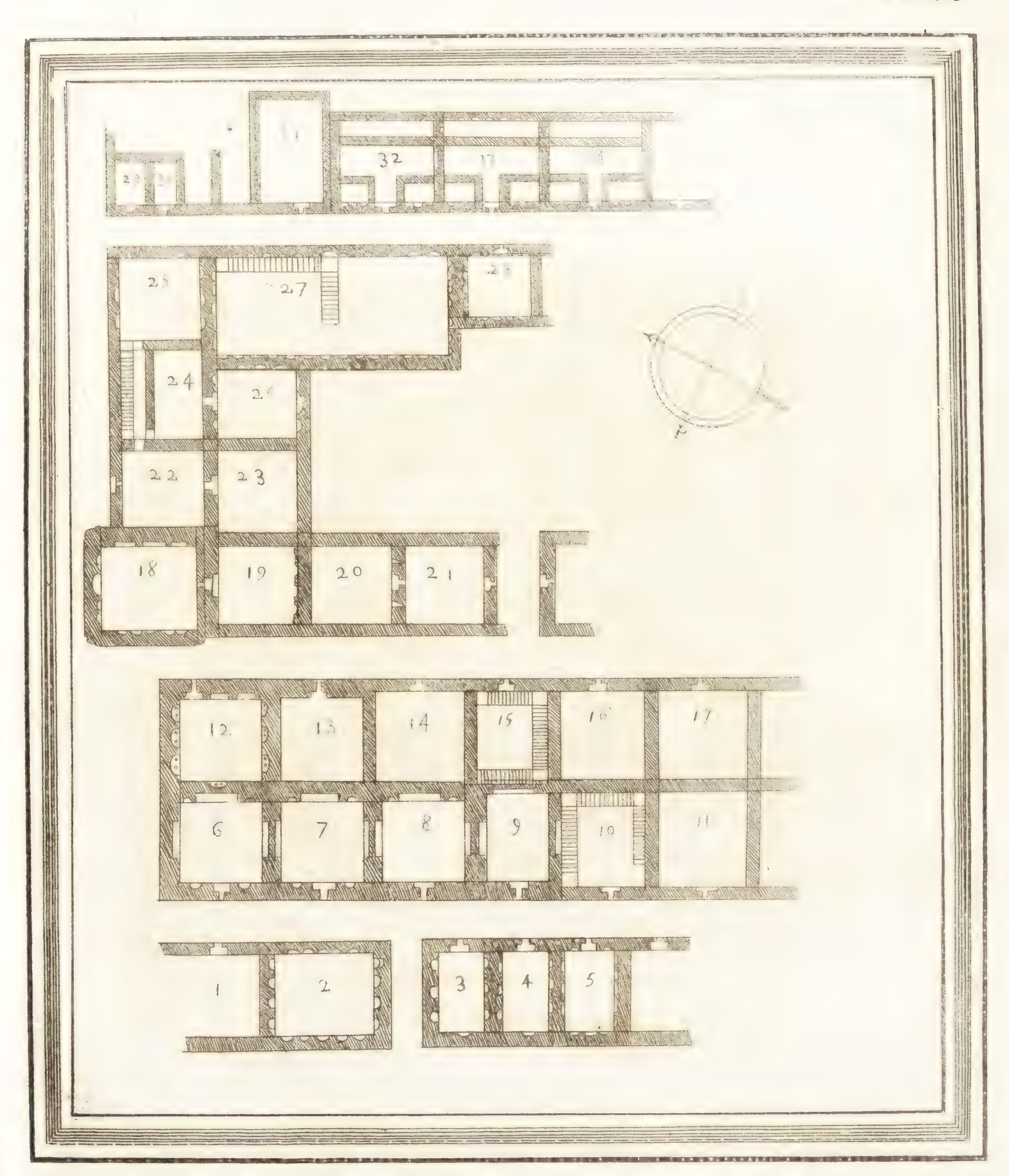


PL. XI



p. 143

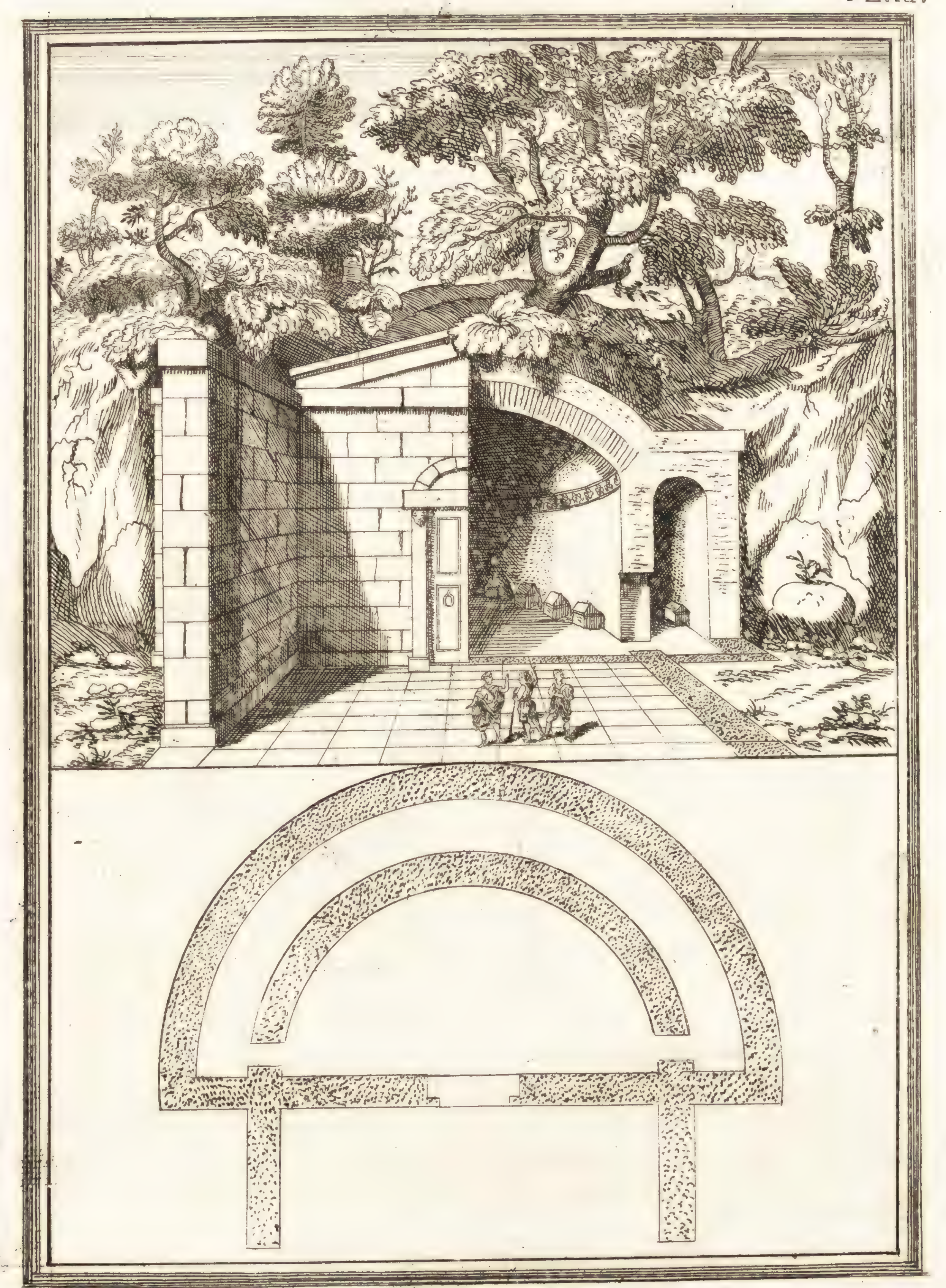




p. 166

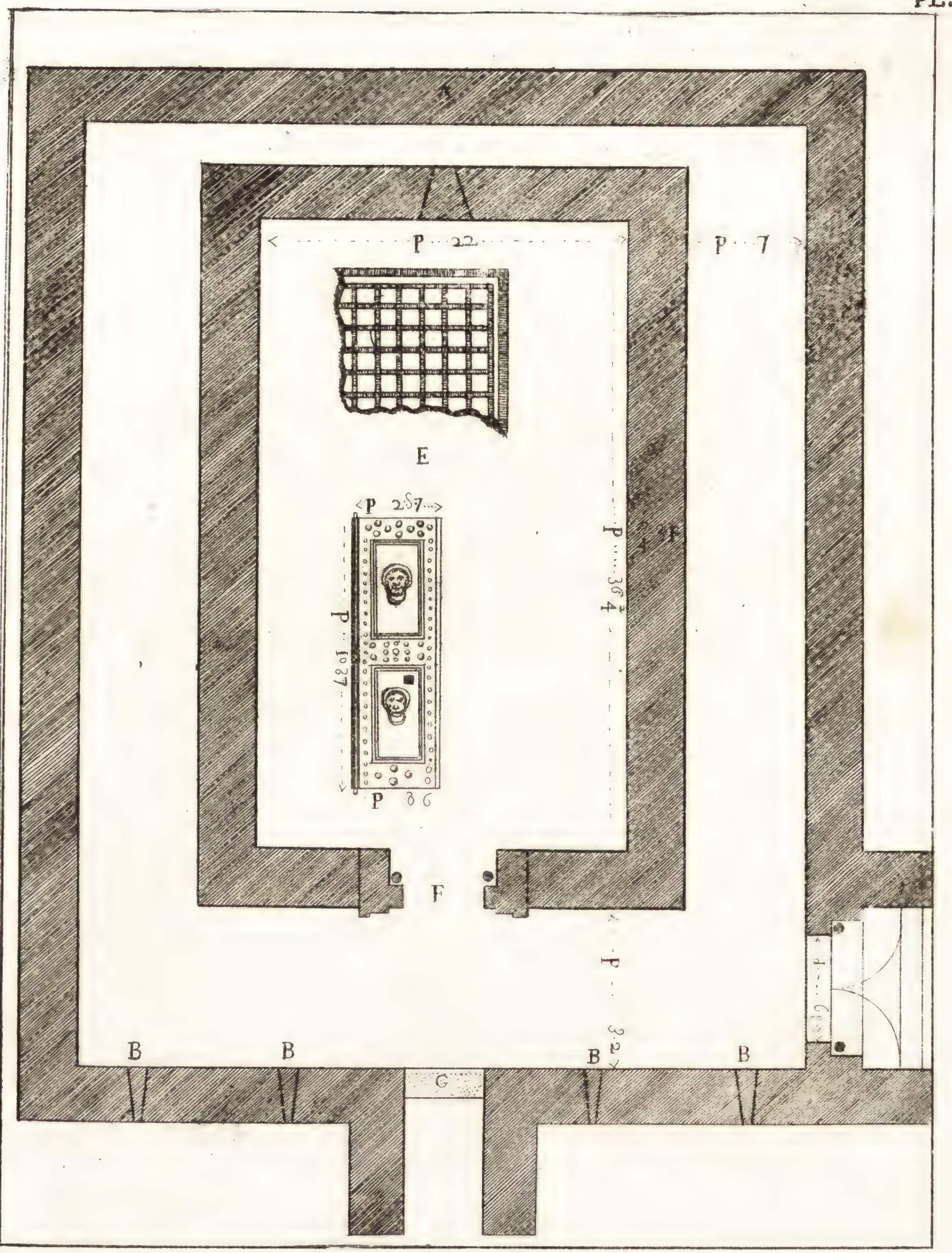


p 166.

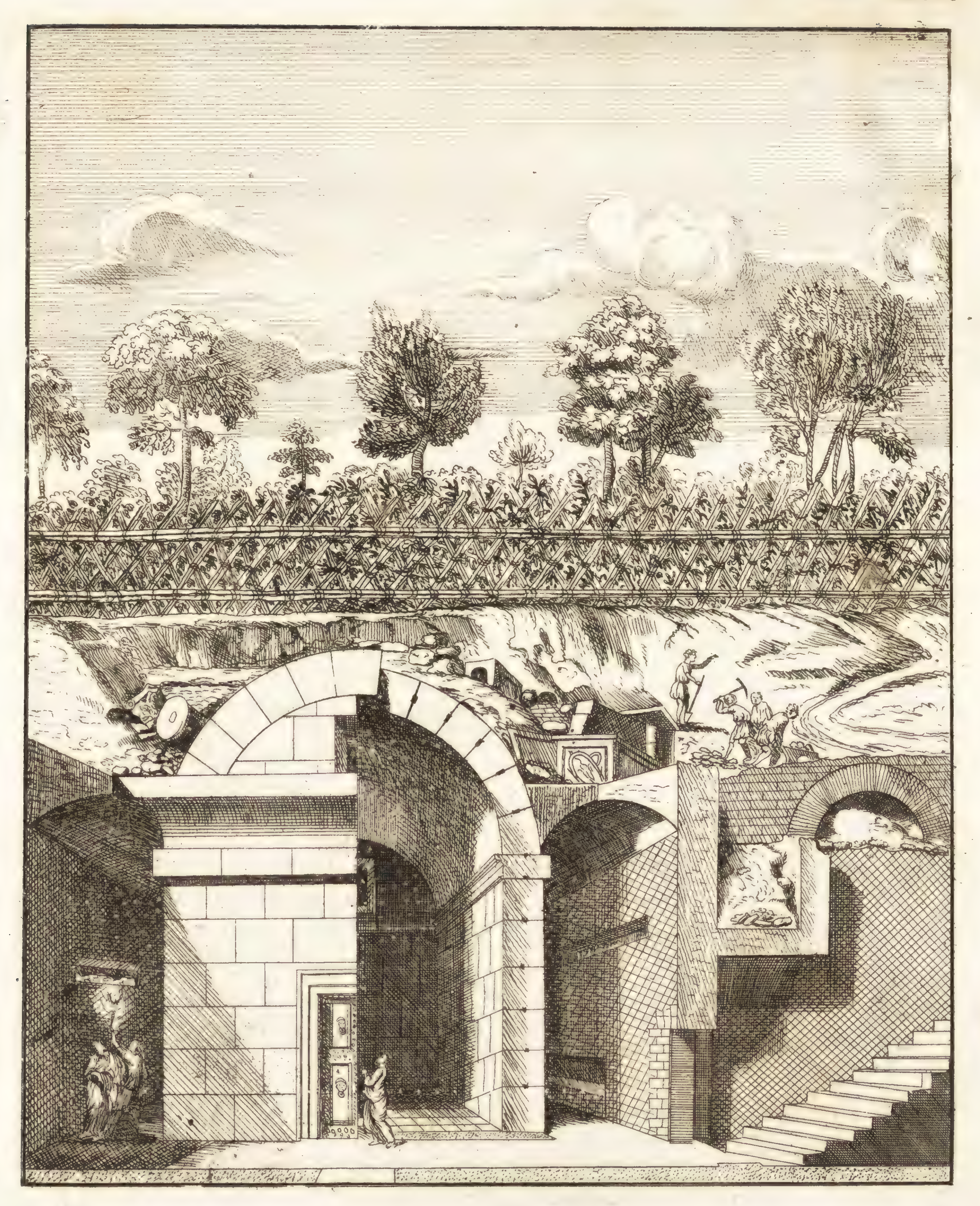


p 166.

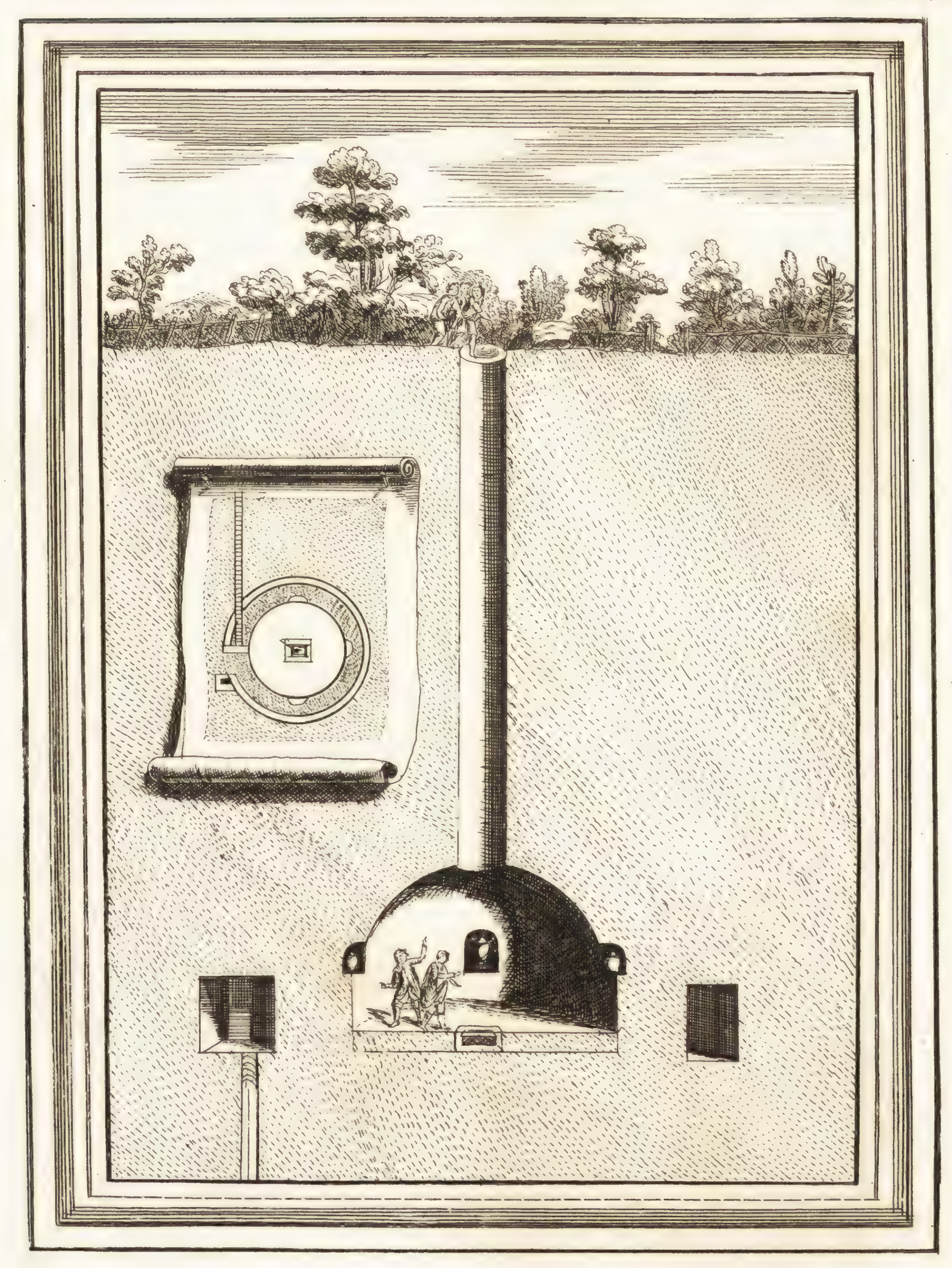
PL.XV



p. 167.



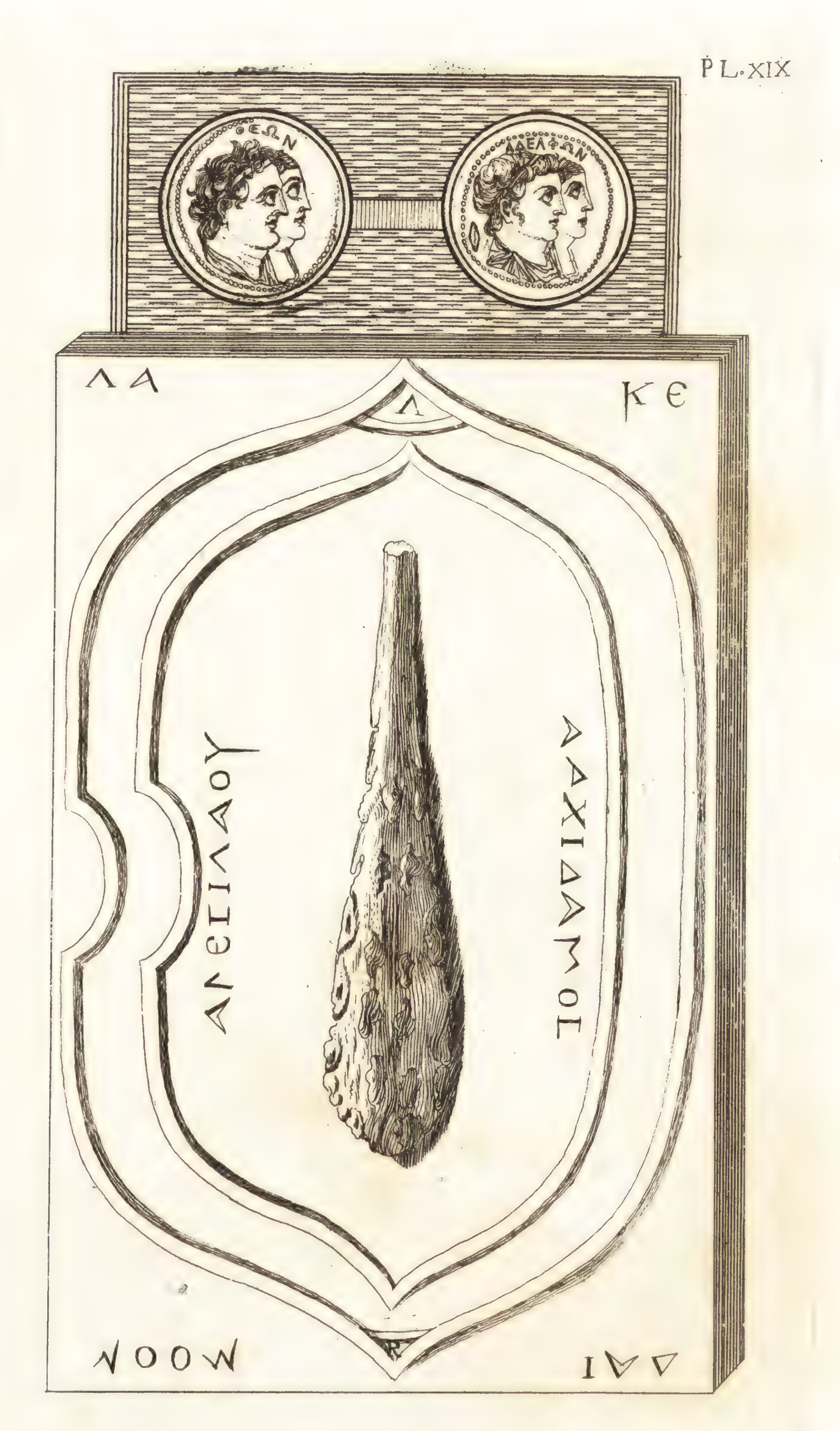
p. 167.



p. 167



p. 169



p. 191

p. 207 p. 203 p. 206. PL. XX



III IV V













I

ΦΑΝΟΔΙΚΟ : ΕΙΜΙ : ΤΟΗ
ΟΚΟΦΠΟΤΟ : ΖΟΤΑΦΚΟΜΟΕ
ΜΕΣΙΟ : ΚΑΛΟ : ΚΡΑΤΕΡΑ
ΜΘΕΗΙΑΚ : ΜΟΤΑΤΣΙΠΑΚ
ΟΝ : ΕΣΠΡΥΤΑΝΕΙΟΝ : Κ
ΥΕΛΙΣ : ΑΜΕΝΜ : ΑΚΟΔ
ΕΥΣΙ : ΕΑΝΔΕΤΙΠΑΣ+
ΟΕΦΝΕΜΙ · ΑΔΕΛΕΜΟ
ΣΙΛΕΙΕΣ : ΚΑΙΜΕΠΟ
ΙΑΚ : ΣΟΠΟΙΣΙΑΗ : ΜΕΣΙΕ
ΗΑΔΕΛΦΟΙ

II

ΦΑΝΟΔΙΚΟ
ΚΟΜΦΟΤΙΜΕ
ΡΑΤΕΟΣ ΤΟ
ΗΜΜΟΚΟΠΠ
ΣΙΟΚΡΗΤΗΡ
ΚΟΠΛΙΑΚΕΔΑ
ΡΗΤΗΡΙΟΝΚ
ΠΣΕ : ΜΟΜΟΗΙΑ
ΡΥΤΑΝΗΙΟΝ
ΕΚΛΣΝΕΚΣΩΔΕ
ΕΥΣΙΝ

p. 200.

p. 215



p. 210 — 213



ΟΛΚΥΤΟΜΦ ΟΕΜΙΧΝΔΡΙΧSΚΧΙΤΟSΦΕΓΧS

ΓΕΡΟΝΤΕϹ

ΑΡΙϹΤΟΜΑΧΟϹΔΑΜΑΤΡΙΟΥ
ΓΟΛΥΔΩΡΟϹΘΕΟΓΟΜΓΟΥ
ΓΛΕΙϹΤΑΡΧΟϹΑΡΙϹΤΟ....
ΔΑΜΡΙΟϹΛΑΜΑΧΟΥ
ΚΛΕΟΔΑΜΟϹΔΑΜΡΙΟΥ
ΑΡΙϹΤΟΔΑΜΟϹΚΛΕΟΜΕΝΕΩ
ΓΛΕΙϹΤΑΡΧΟϹΚΛΕΟΜΕΝΕΩ
ΜΑΧΑΝΙΔΑϹΛΑΜΑΧΟΥ
ΛΕΩΔΑΜΡΙΟΥ
ΓΟΛΥΔΑΡΟϹΑΡΙϹΤΟΜΑΧΟΥ
ΓΟΛΥΔΩΡΟϹΚΛΕΟΔΑΟΥ
ΜΑΧΑΝΙΔΑϹΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΘΕΟΓΟΜΠΟϹΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΒΡΑϹΙΔΑϹΚΛΕΟΛΑΟΥ
ΧΑΡΙΛΑΟϹΚΛΕΟΔΑΜΟΥ
ΚΛΕΟΔΑΜΟϹΑΡΙϹΤΟΜΑΧΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟϹΔΑΜΑϹΙΓΓΟΥ
ΦΙΛΟΜΑΧΟϹΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΔΑΜΑϹΙΓΓΟϹΧΑΡΙΛΑΟΥ
ΓΛΑΤΩΕΥΔΑΜΙΔΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟϹΚΛΕΟΛΑΟΥ
ΧΑΡΙΛΑΟϹΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΔΑΜΑϹΙΓΓΟϹΛΑΜΑϹΙΓΓΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟϹΛΑΜΑϹΙΓΓΟΥ
ΚΛΕΟΔΑΜΟϹΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΚΛΕΟΛΕΝΗϹΜΑΧΑΝΙΔΟΥ
ΚΛΕΟΔΑΜΟϹΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΙΟϹΛΑΜΑΧΟΥ
ΑΡΙϹΤΟΔΑΜΟϹΛΥΚΕΟΡΓΟΥ

ΕΦΟΡΟΙ

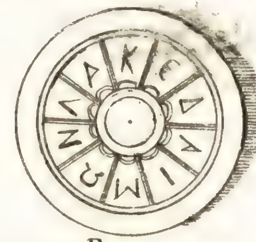
ΒΡΑϹΙΔΑϹΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΔΑΜΟΦΙΛΟϹΔΑΜΟΦΙΛΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟϹΚΛΕΟΜΕΝΕΩ
ΔΑΜΑϹΙΓΓΟϹΔΑΜΟΦΙΛΟΥ
ΜΝΕΜΩΝΔΑΜΑϹΙΓΓΟΥ

ΒΑϹΙΛΕΕϹ

ΘΕΟΓΟΜΓΟϹ
ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ
ΑΛΚΑΜΕΝΗϹ
ΤΛΕΚΛΟΥ

ΓΥΘΙΟΙ

ΑΛΚΑΜΗΡΔΑΜΟΦΙΛΟΥ
ΑΛΚΑΝΔΗΡΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΤΛΕΚΛΟϹΑΡΙϹΤΙΓΓΟΥ
ΓΟΛΥΔΩΡΟϹΤΛΕΚΛΟΥ



ΑΝΙΟΚΡΑΤΗΡ
ΝΙΚΑΝΔΗΡΝΙΚΑΝΔΡΟΥ

ΛΟΧΑΓΟΙ

ΑΡΙϹΤΟΜΑΧΟϹΚΛΕΟΔΑΜΟΥ
ΓΛΑΤΩΧΑΡΙΛΑΟΥ
ΑΡΙϹΤΟΔΑΜΟϹΛΑΜΑΧΟΥ
ΧΑΡΙΛΑΟϹΓΛΑΤΩΝΟϹ
ΔΑΜΟΦΙΛΟϹΑΛΚΑΝΔΡΟΥ
ΔΑΜΑΡΙΟϹΚΛΕΟΛΑΟΥ

ΜΩΡΑΓΟΙ

ΤΛΕΚΛΟϹΓΛΑΤΩΝΟϹ
ΔΑΜΑΡΙΟϹΑΡΙϹΤΙΓΓΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟϹΑΡΙϹΤΙΓΓΟΥ
ΒΡΑϹΙΔΑϹΧΑΡΙΛΑΟΥ
ΧΑΡΙΛΑΟϹΕΥΔΑΜΕΝΟΥ
ΕΥΦΡΩΝΛΕΟΝΙΔΟΥ

ΒΕΙΔΙΑΙΟΙ

ΔΑΜΑΡΙΟϹΑΡΙϹΤΑΝΔΡΟΥ
ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΥΛΑΜΑΧΟΥ
ΕΥΦΡΩΝΑΡΙϹΤΟΔΑΜΟΥ
ΕΥΒΟΥΛΟϹΔΑΜΑΡΙΟΥ

ΑΡΜΟϹΤΗΡΕϹ

ΚΑΛΛΙΚΛΗϹΛΥΚΕΟΡΓΟΥ
ΔΑΜΡΙΟϹΘΕΟΦΙΛΟΥ
ΛΕΟΤΥΧΗϹΛΥϹΑΝΔΡΟΥ
ΛΥΚΕΟΡΓΟϹΚΑΛΛΙΚΛΕΩ
ΑΡΙϹΤΟΔΑΜΟϹΚΛΕΟΛΑΟΥ
ΚΛΕΟΔΑΜΟϹΑΡΙϹΤΑΝΔΡΟΥ

ΑΡΜΟϹΥΝΟΙ

ΑΛΚΑΝΔΗΡΑΡΙϹΤΙΓΓΟΥ
ΑΡΙϹΤΟΔΑΜΟϹΚΛΕΟΔΑΜΟΥ
ΔΑΜΟΝΑΚΟϹΔΑΜΟΝΑΚΟΥ
ΔΑΜΑΡΙΟϹΔΑΜΟΝΑΚΟΥ
ΦΙΛΑΝΔΗΡΔΑΜΟΦΙΛΟΥ

ΕΜΓΕΛΟΟΡΟΙ

ΔΑΜΑΡΙΟϹΑΡΙϹΤΑΝΔΡΟΥ
ΔΑΜΑϹΙΓΓΟϹΚΛΕΟΔΑΜΟΥ
ΚΛΕΟΛΑΟϹΔΑΜΑΡΙΟΥ
ΑΡΙϹΤΙΓΓΟϹΑΛΚΑΝΔΡΟΥ
ΕΥΒΟΥΛΟϹΛΑΜΑΧΟΥ

ΒΟΥΑΓΟΡ

ΦΙΛΟΔΑΜΟϹΦΙΛΟΔΑΜΟΥ

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥϹ

ΕΥΦΡΩΝΘΕΟΦΙΛΟΥ

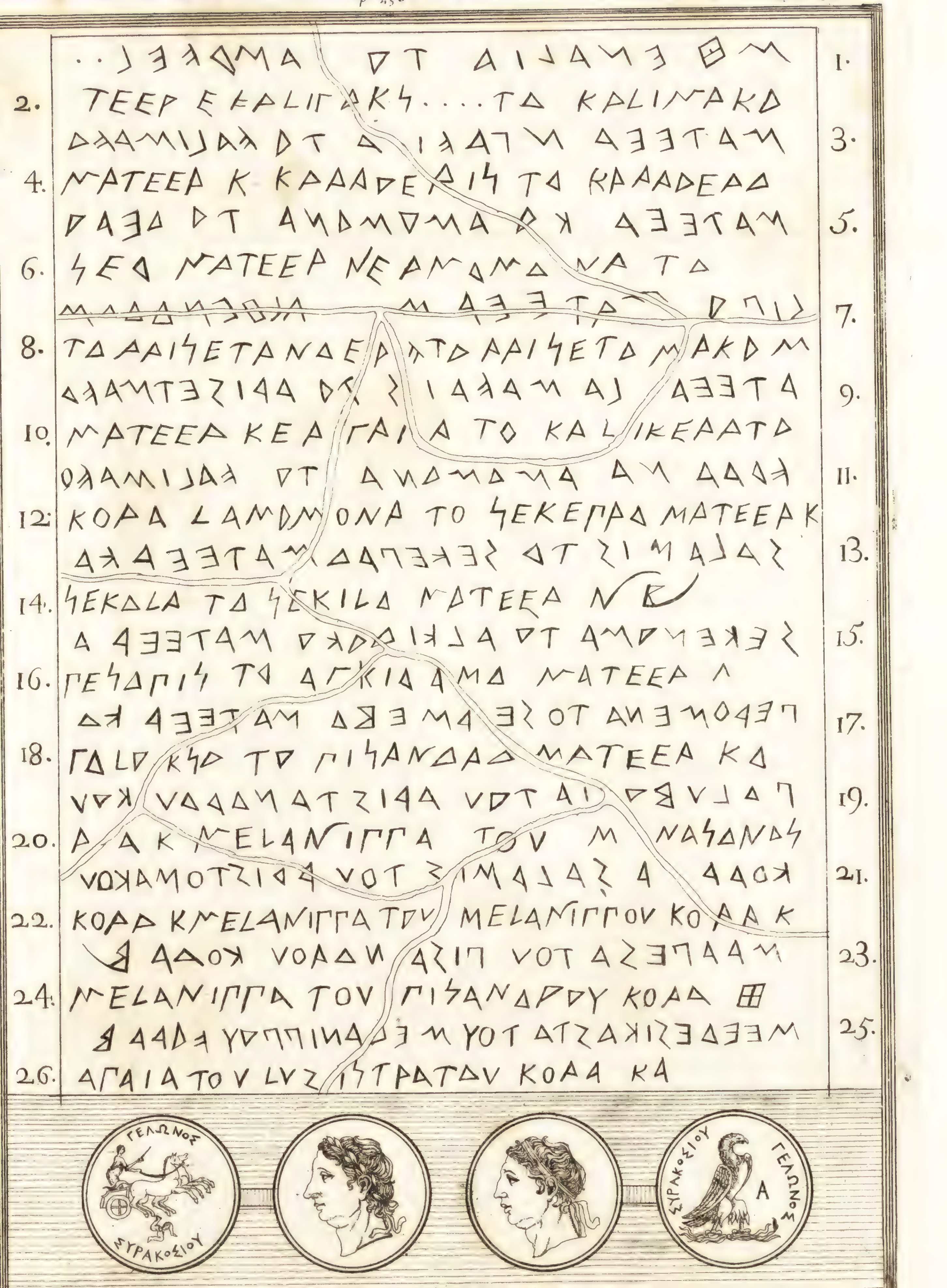


P. 267. 332.

ΔΓΡΙ

ΙΚΕΤΕΡΚΕΡΑΤΕΕΣ,

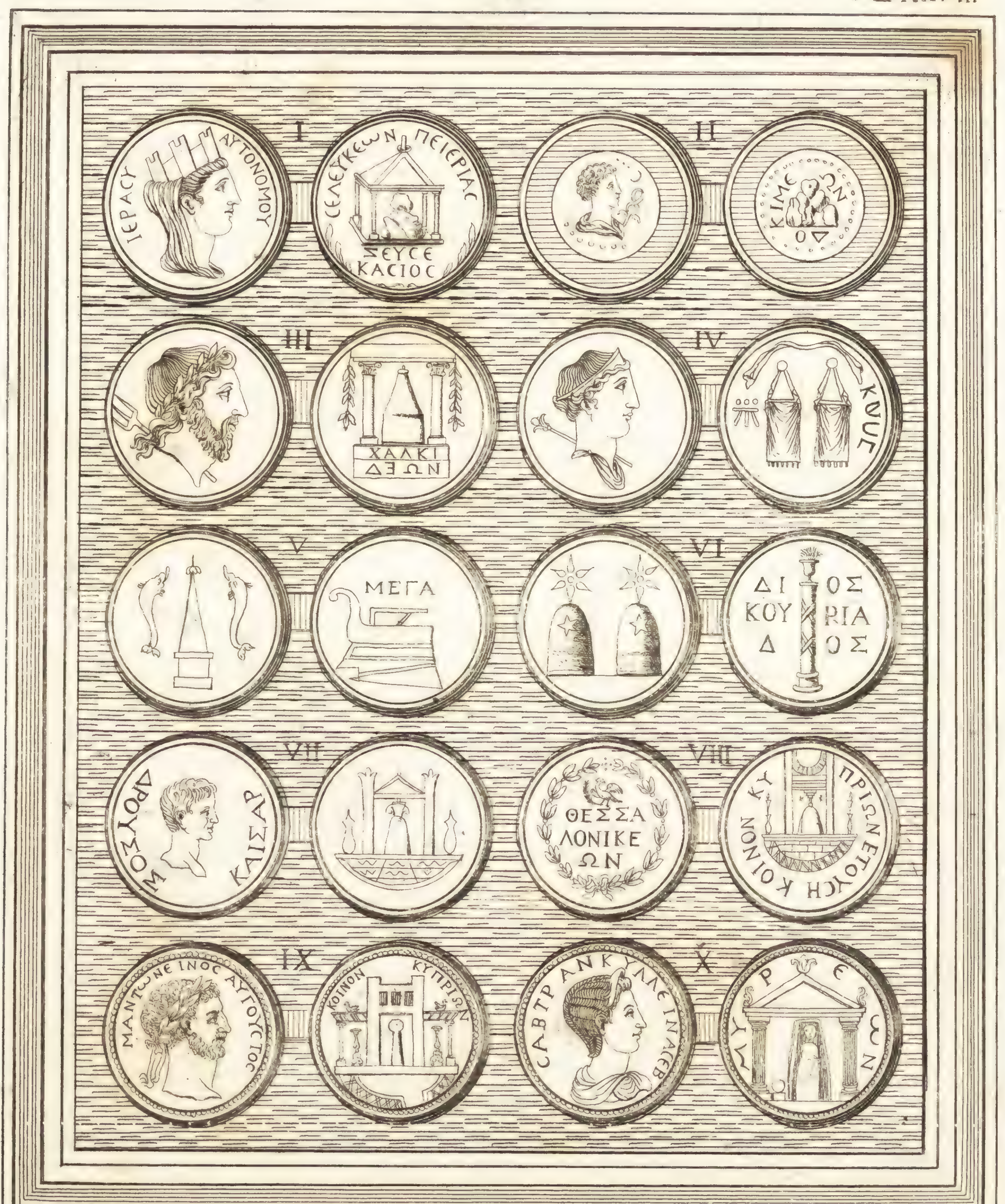
ΟΣΣΟΠΑVΟΤ ΙΑΔVΟΚ ΙΑΚ ΣΞΑΞΤΑΜ
ΝΟΣ ΚΑΙ ΕΤ . . . . . . ΜΑΤΕΡΟΝ
ΑΚΑΚΑLΙΣΑΚΡΑΤΟV ΜΑΤΕΕΡ ∇
ΑΑVΟΚ VΟΣVΞΚΟ ΑΠΟΑΞΞΑ
ΑΞΞΤΑΜ ΣΟΞΚΛΑΙΔ ΞΞΝΟΜVΜΑ
∇ΙΙΙ ΑΝΑΘΟ LΑΣΙΟV ΚΟVΡΑ
ΣΑΒ ΑΣΚVΜΑ ΑΞΞΜΑ∇ΟΑΣ
ΙLΕΟΣ ΜΑΤΕΕΡ ΙΙΙΙ ΑΝΑΘΟ . . ΣΙΟV
ΑΑVΟΚ
ΙΙ∇∇∇ ΑΞΞΤΑΜ . . . . ΑΣ∇Α ΑΣ . . . Λ
ΙΑΣΙΣ ΙΑΣΟV ΚΑΙ Γ . . ΟΕΕ ΑΚΑΣΤΟV
ΙΑΑVΟΚ
ΞΤΑΜ VΟΣΑΛΑΑ ΑΞΞΜΑ∇ΟΑΣ
ΞΡ ∇ΙΙ ΚΑLΙΣΤΟ ΘΕΟΓΟΜΓΟΥ ΚΟVΡΑ
Ρ ΑΞΞΤΑΜ VΟΜΑ∇ΞΧΑΑ ΑΞ . . . . .
ΚLΙΟ ΑΡΙΟΝΟΣ ΚΟVΡΑ
ΑΑΑ ΑΞΞΤΑΜΥΟΤΣΑΑΑΑ ΞΞΟΑΙΣΣΑΚ
ΑΚΑΚΑLLΙΣ ΘΕΟΚLΕΟΣ ΚΟVΡΑ
ΑΞΞΤΑΜ ΣΟΝΟΙΑΞΤΣΑ ΑΣΣΑΝΟΜΑ∇
∇∇∇∇Γ ΙΙΙΙ ΑΝΑΤΟ ΑΡΙΣΤΟΒΟΥLΟΥ ΚΟΥΡΑ
ΙΙΠ∇∇∇∇∇ ΑΞΞΤΑΜ ΥΟΑΟ∇VΣΟΠ . . ΝΟΘΧ
ΓΡΟΚΡΙΣ ΓΟLVΜΕΣΤΟΡΟΣ ΚΟΥΡΑ
ΙΙ∇∇∇ ΑΞΞΤΑΜ VΟΧΑΑΜΞΣΟΠ ΑΙΣΑ
ΓΟLVΔΟΡΑ . . . .


ΓΕΛΩΝΟΣ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΥ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΥ
ΓΕΛΩΝΟΣ
A

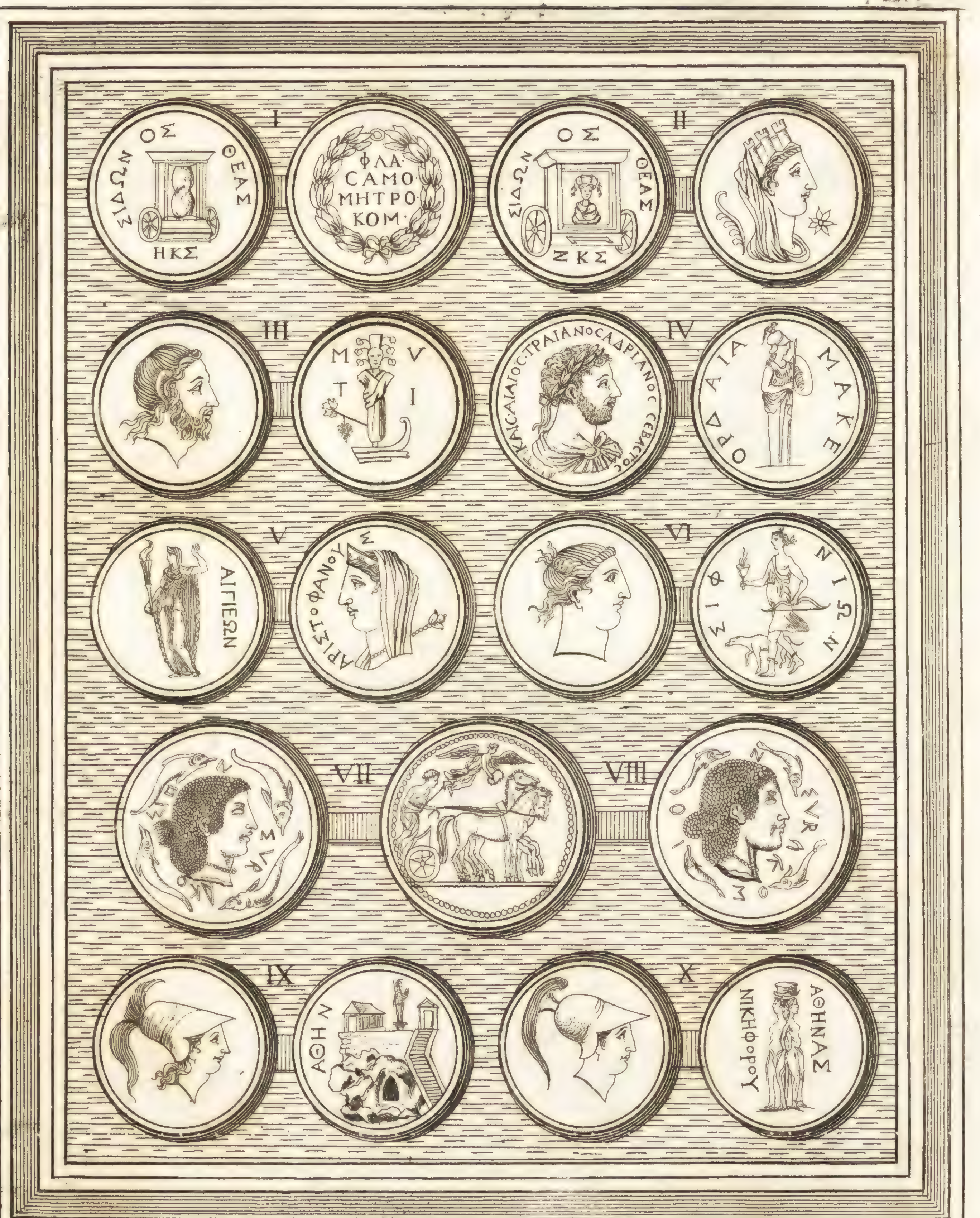
PL. XXVII



p 296.


I
ΙΕΡΑCΥ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ
CΕΛΕΥΚΕΩΝ ΠΕΙΕΡΙΑC
ΖΕΥCΕ ΚΑCΙΟC
II
ΚΙΜΟ ΩΝ
ΟΔ
III
ΧΑΛΚΙ ΔΕΩΝ
IV
V
ΜΕΓΑ
VI
ΔΙ ΟΣ
ΚΟΥ ΡΙΑ
Δ ΟΣ
VII
ΔΡΟΥΣΟΣ ΚΑΙΣΑΡ
ΘΕΣΣΑ ΛΟΝΙΚΕ ΩΝ
VIII
ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ ΕΤΟΥCΗ
IX
Μ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC ΑΥΓΟΥCΤΟC
ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ
CΑΒΤΡ ΑΝΚΥΛΛΕΙΝΑ CΕΒ
X
ΜΥ Ρ Ε ΩΝ

PL. XXIX



I
ΣΙΔΩΝ ΟΣ ΘΕΑΣ
ΗΚΣ
ΦΛΑ CΑΜΟ ΜΗΤΡΟ ΚΟΜ·
II
ΣΙΔΩΝ ΟΣ ΘΕΑΣ
ΖΚΣ
III
Μ Υ Τ Ι
IV
ΚΑΙC ΑΙΛΙΟC ΤΡΑΙΑΝΟC ΑΔΡΙΑΝΟC CΕΒΑCΤΟC
ΟΡΘΑΙΑ ΜΑΚΕ
V
ΑΙΓΙΕΩΝ
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ
VI
ΖΙΦΙΝΙΩΝ
VII
VIII
IX
ΑΘΗΝ
X
ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ

PL·XXX



p. 433. 444.
p. 444 – 433
I
DANKLE
II
III
ΑΛΕ
ΡΟ
ΝΑ
IV
ΙΡΡΙΑΣ
p. 444
p. 444
V
ΕΜΠΟΡΙΤΩΝ
VI
ΣΥΡΑ
p. 445
p. 448
VII
VIII
ΣΥΡΑ
440
ΣΥ
ΓΑ
X
ΚΡΟ
ΣΥ
IX
ΚΤΩΝ
p. 458.
p. 460 470.


I
II
L·EK
III
L.A.
IV
V
ΓV

PL. XXXII



p. 438.
p. 438
I
II
III
IV
439
V
VI
439
439
VII
VIII
439
439
A
IΓ
IX
X
439
440


I
META
440
II
VM
440
III
440
464
IV
V
ΑΘΕΝΑΙΩΝ
442
VI
VII
VIII
IX
X
A
MAP


IMPER CAESARE
VESP. VI COS
T·CAES·AVG·F·IIII
MENSVRAE
EXACTAE IN
CAPITOLIO·
P — X
MONETA
SALVTARIS

Époques. 441.

Poids & mesures, monnoyes. 476.

Dialectes Ioniennes & Doriques 275.
254 – 371 –
φοινικεια γραμματα 369 –

Langue & Dialectes.

– p. 193 – ΕΣ. du temps d'Alexandre. C. p. 248.
177 Ϙ.
Ξ.
466 – 442. 215 · ϜΑΝΚΛΕ. Messine ++
216 · ϜΙΣΤΛΥΣ. Postum ++

294. Homère.
368. Cadmus.
205. Simonides.
182. Euclides Archon.
183. m. de Peiresch.
187. Phidon d'Argos.

Statues d'or & d'Ivoire. 290 –

++ Amyclée T. d'Apollon .... 187.
Chapelle à Amyclée ... 330
d° de Minerve Onga .. 332
Statues tres Ancien
d'Apollon ... 181

Βουστροφηδον. 339 –
marbres d'Arondel. 183 –
Alphabets Divers ... 330

preuves 186 note
184 – 313 –

Les Boucliers a Amyclée. 191 – 210 –
Inscrip. ... 226.
Dialectes ..... 274 –

φανοδικου. Ins. 200 pl. xx –

Inscriptions
– de Nolon. 197
– de Nointel. 199.
– de Sigée. 200 –
– à Amyclée. 226 –
Caractères très anciens. 356
– anc. à Rome 373.
– anc. Grecque 374.

2. Collection des Vêtements
19 ...
...
70 · marbre de Paros –

Dedale – 284 & sculpteurs de son temps. 343 –
Statue du Dieu 43. & autres.

Temple de Jupiter Olym. 288
T. de Junon .... d°.
de Jupiter Casius 404

Tombeau de Regilla. 47.
Tombeau de ... 79 – de ...
violations des tombeaux ... 157.
133 – Tombeau ...
π + le Vase 138 – 158 –

Tombeau près de Capoue ... 169
d° a Carthage & Corinthe. 171 –

Du Genitif 212 – 244 –

+ Vases Etrusques 171 note –
antiques de terre 412.
Necrocorinthiens ... 158 – 171 –

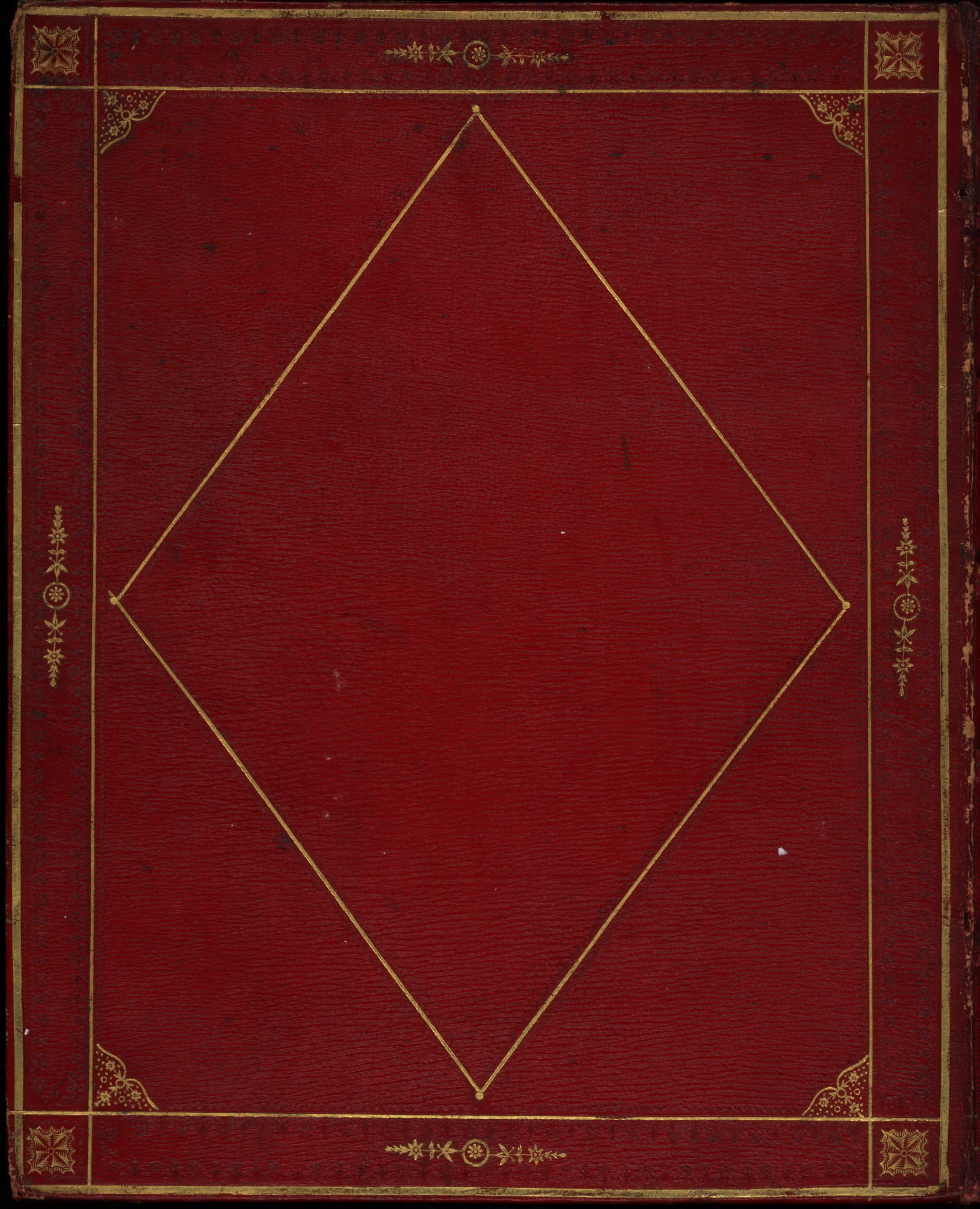
Pelasgi
371 –

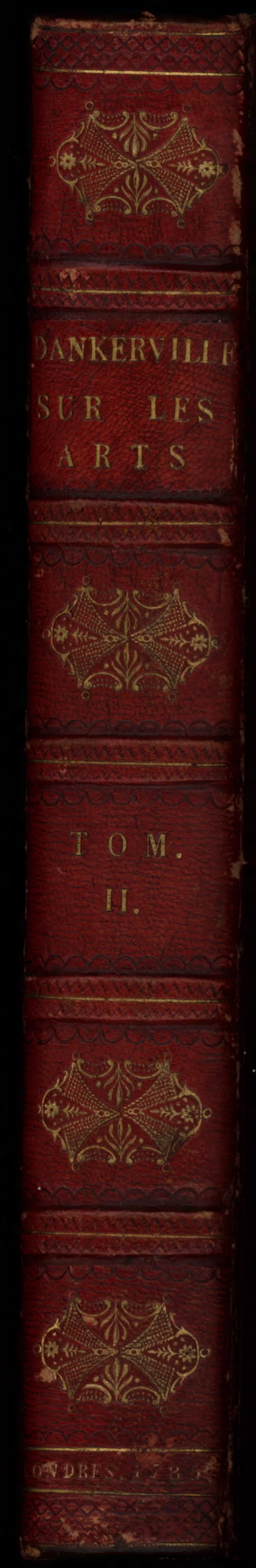
Hermes. 407.
Les Dioscures. 411.

++ Ionia Heraclides. 274. 278 – 371. 385 –
++ ... Sybaris Crotone – p. 463.
++ Syracuse. 447.
++ ...

des Grammairiens

Errata p. 265 οικισθεντος .. 463.
Deux Colonnes p. 289. 3 ;




DANKERVILLE
SUR LES
ARTS
TOM.
II.
LONDRES. 1785